



Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

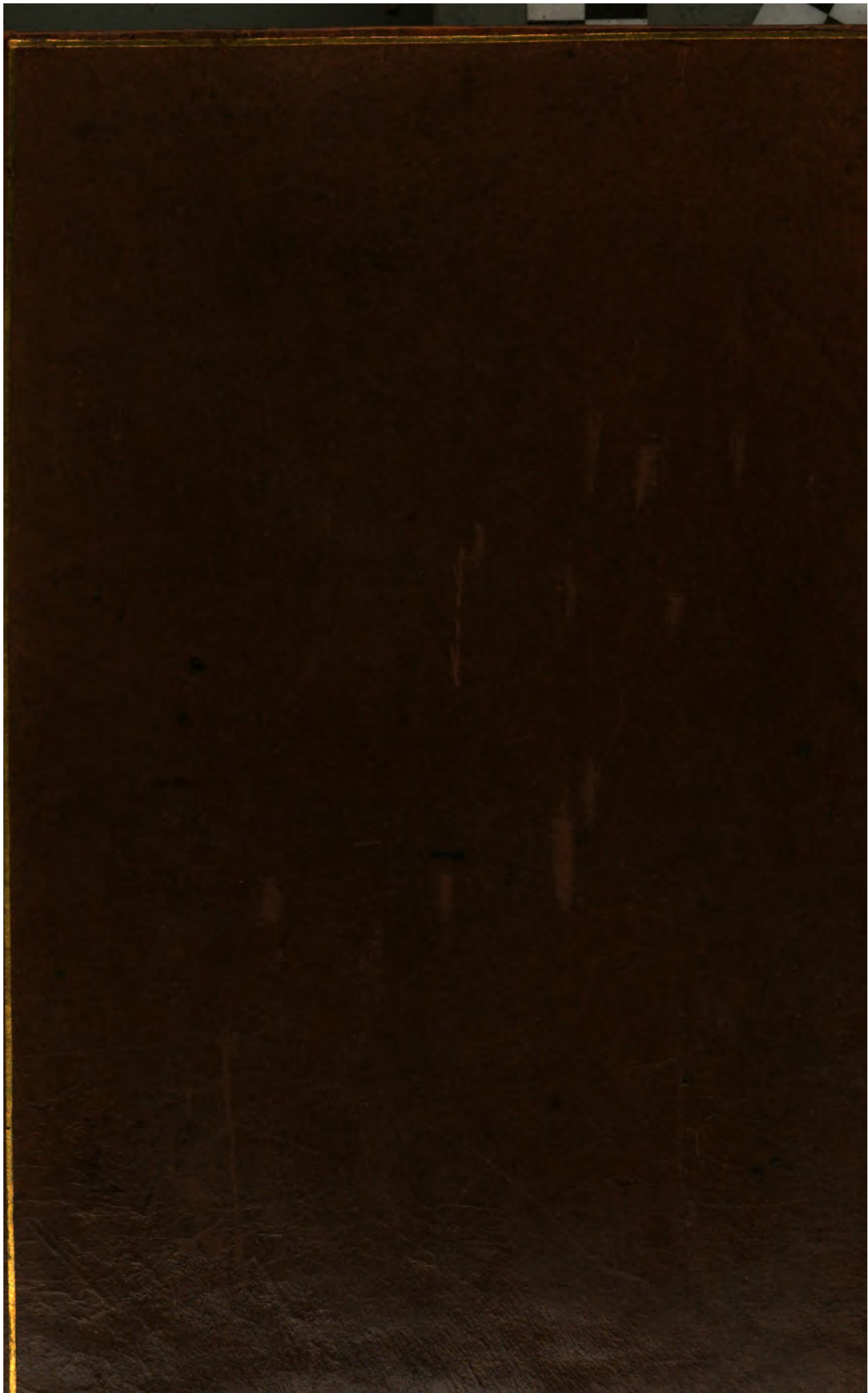
This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>



This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.

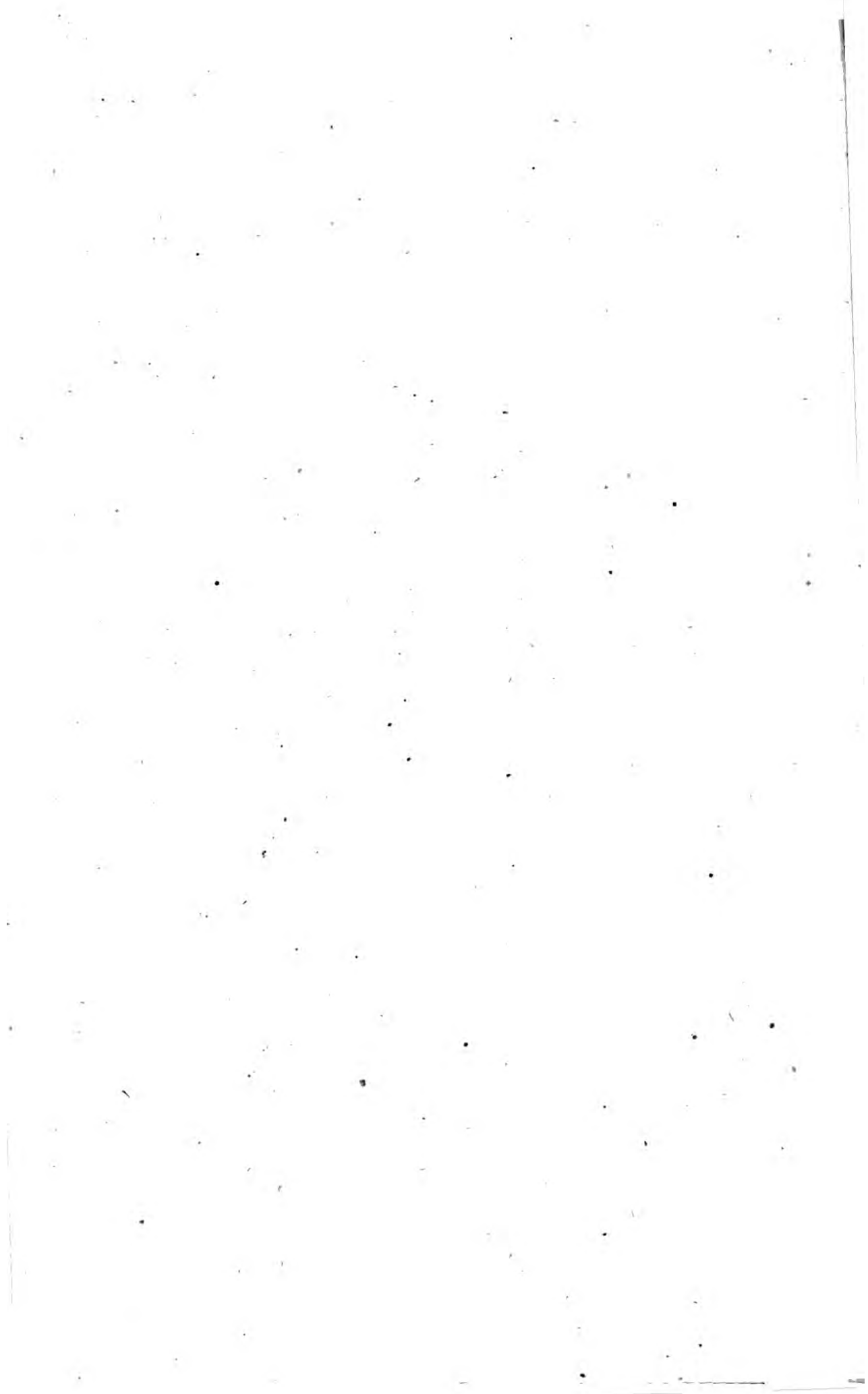


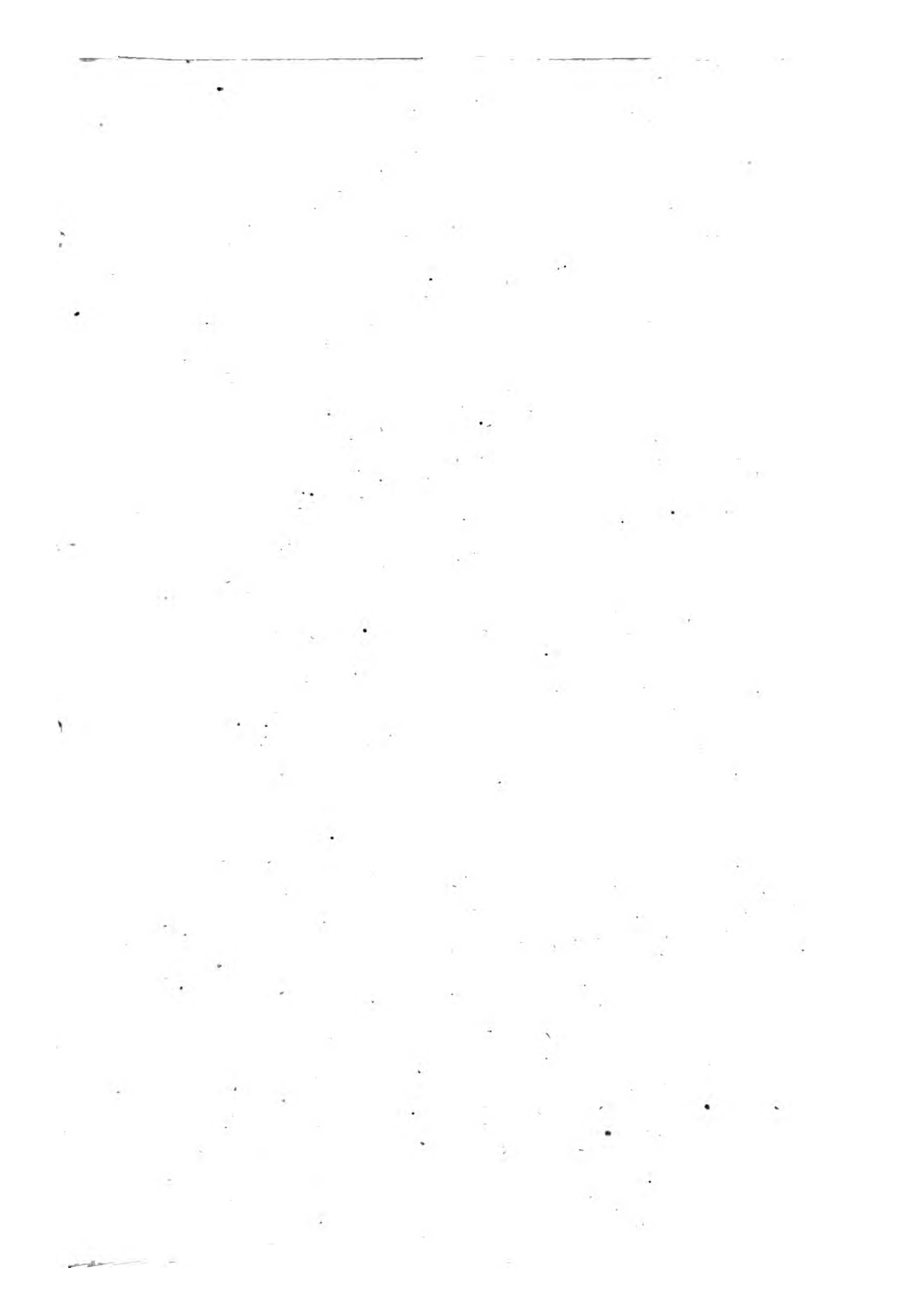


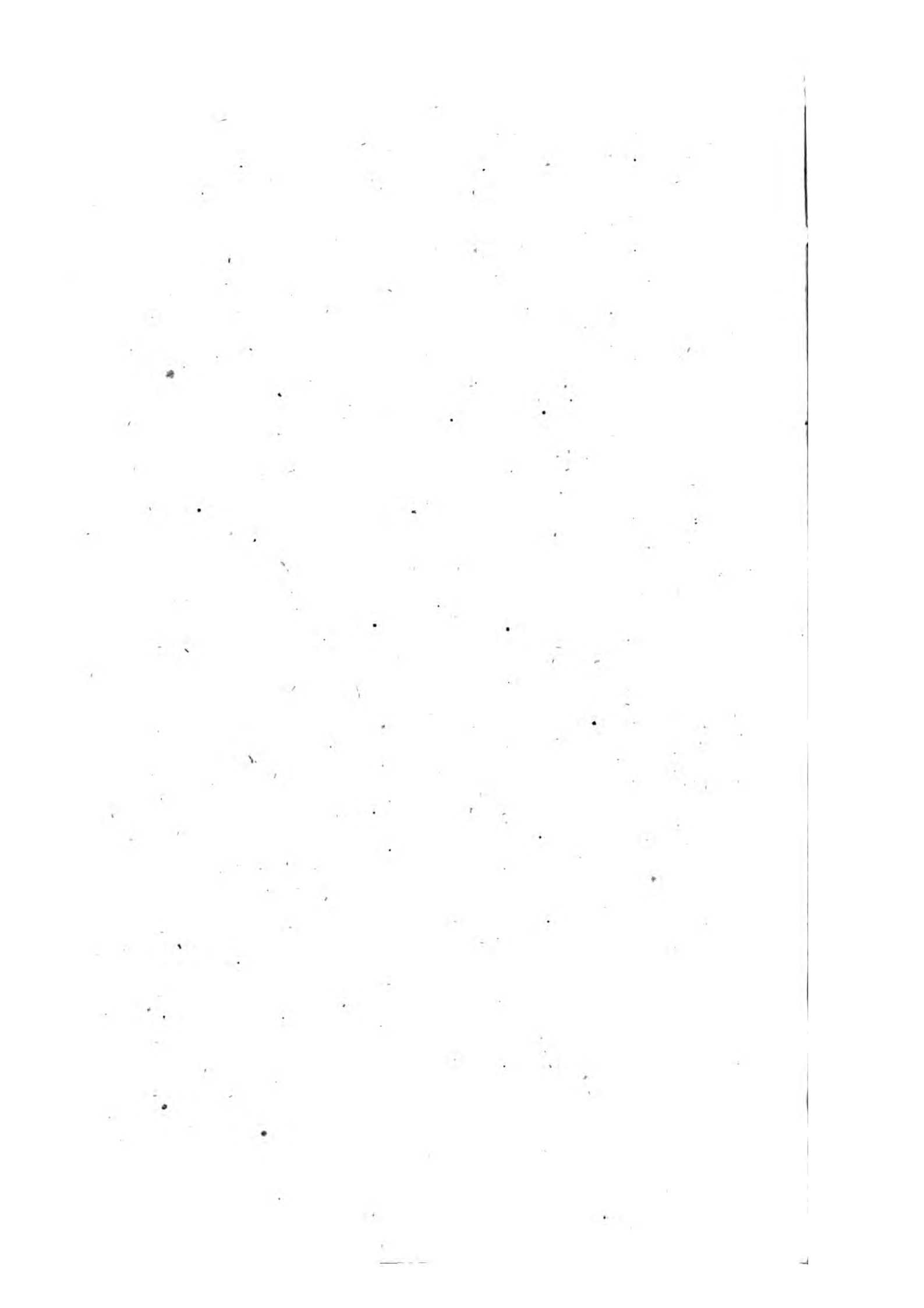
~~FF40 (Finds)~~



VI. 1785/2 (40)







O E U V R E S

C O M P L E T E S

D E

V O L T A I R E.



O E U V R E S

C O M P L E T E S

D E

V O L T A I R E .

TOME QUARANTIÈME.

DE L'IMPRIMERIE DE LA SOCIÉTÉ LITTÉRAIRE-
TYPOGRAPHIQUE.

1 7 8 5.



**DICTIONNAIRE
PHILOSOPHIQUE.**

Dictionn. philosoph. Tome IV.

A



DICTIONNAIRE PHILOSOPHIQUE.

E.

E N F E R.

*I*NFERUM, fouterrain : les peuples qui enterraient les morts les mirent dans le fouterrain ; leur ame y était donc avec eux. Telle est la première physique & la première métaphysique des Egyptiens & des Grecs.

Les Indiens, beaucoup plus anciens, qui avaient inventé le dogme ingénieux de la métempfycofe, ne crurent jamais que les ames fussent dans le fouterrain.

Les Japonais, les Corréens, les Chinois, les peuples de la vaste Tartarie orientale & occidentale, ne furent pas un mot de la philosophie du fouterrain.

Les Grecs, avec le temps, firent du fouterrain un vaste royaume, qu'ils donnèrent libéralement à *Pluton* & à *Proferpine* sa femme. Ils leur assignèrent trois conseillers d'Etat, trois femmes de charge, nommées les *furies*, trois parques pour filer, dévider, & couper le fil de la vie des hommes. Et comme dans l'antiquité chaque héros avait son chien pour garder sa porte, on donna à *Pluton* un gros chien qui avait trois têtes; car tout allait par trois. Des trois conseillers d'Etat, *Minos*, *Eaque*, & *Radamante*, l'un jugeait la Grèce, l'autre l'Asie mineure, (car les Grecs ne connaissaient

pas alors la grande Asie) le troisième était pour l'Europe.

Les poètes ayant inventé ces enfers s'en moquèrent les premiers. Tantôt *Virgile* parle sérieusement des enfers dans l'*Énéide*, parce qu'alors le sérieux convient à son sujet; tantôt il en parle avec mépris dans ses *Géorgiques*.

*Felix qui potuit rerum cognoscere causas,
Atque metus omnes & inexorabile fatum
Subjecit pedibus, strepitumque Acherontis avari!*

Heureux qui peut fonder les lois de la nature,
Qui des vains préjugés foule aux pieds l'imposture,
Qui regarde en pitié le Styx & l'Achéron,
Et le triple Cerbère, & la barque à Caron!

On déclamait sur le théâtre de Rome ces vers de la *Troade*, auxquels quarante mille mains applaudissaient.

*Tænara & aspero
Regnum sub domino, limen & obsidens
Custos non facili Cerberus ostio.
Rumores vacui, verbaque inania,
Et par sollicito fabula somnio.*

Le palais de Pluton, son portier à trois têtes,
Les couleuvres d'enfers à mordre toujours prêtes,
Le Styx, le Phlégéon font des contes d'enfans,
Des songes importuns, des mots vides de sens.

Lucrèce, *Horace*, s'expriment avec la même force : *Cicéron*, *Séneque* en parlent de même en vingt endroits. Le grand empereur *Marc-Aurèle* raisonne encore plus philosophiquement qu'eux tous. (a) „ Celui qui craint „ la mort, craint ou d'être privé de tout sens, ou

(a) Liv. VIII, n°. 62.

„ d'éprouver d'autres sensations. Mais si tu n'as plus
 „ tes sens, tu ne feras plus sujet à aucune peine, à
 „ aucune misère. Si tu as des sens d'une autre espèce,
 „ tu feras une autre créature. „

Il n'y avait pas un mot à répondre à ce raisonnement dans la philosophie profane. Cependant, par la contradiction attachée à l'espèce humaine, & qui semble faire la base de notre nature, dans le temps même que *Cicéron* disait publiquement : *Il n'y a point de vieille femme qui croie ces inepties*, *Lucrèce* avouait que ces idées faisaient une grande impression sur les esprits ; il vient, dit-il, pour les détruire.

Si certum finem esse viderent

Ærumnarum homines, aliquâ ratione valerent

Relligionibus atque minis obfistere vatam.

Nunc ratio nulla est restandi, nulla facultas ;

Æternas quoniam pœnas in morte timendum est.

Si l'on voyait du moins un terme à son malheur,
 On soutiendrait sa peine, on combattrait l'erreur,
 On pourrait supporter le fardeau de la vie ;
 Mais d'un plus grand supplice elle est, dit-on, suivie ;
 Après de tristes jours on craint l'éternité.

Il était donc vrai que parmi les derniers du peuple, les uns riaient de l'enfer, les autres en tremblaient. Les uns regardaient *Cerbère*, les *Furies*, & *Pluton*, comme des fables ridicules ; les autres ne cessaient de porter des offrandes aux Dieux infernaux. C'était tout comme chez nous.

Et quocumque tamen miseri venère, parentant

Et nigras mastant pecudes, & Manibus divis

*Inferias mittunt , multoque in rebus acerbis
Acriùs admittunt animos ad religionem.*

Ils conjurent ces Dieux qu'ont forgés nos caprices ;
Ils fatiguent Pluton de leurs vains sacrifices ;
Le sang d'un bélier noir coule sous leurs couteaux ;
Plus ils sont malheureux , & plus ils sont dévots.

Plusieurs philosophes qui ne croyaient pas aux fables des enfers , voulaient que la populace fût contenue par cette croyance. Tel fut *Timée* de Locres , tel fut le politique historien *Polybe*. *L'enfer*, dit-il, *est inutile aux sages , mais nécessaire à la populace insensée.*

Il est assez connu que la loi du Pentateuque n'annonça jamais un enfer. (b) Tous les hommes étaient plongés dans ce chaos de contradictions & d'incertitudes quand JESUS-CHRIST vint au monde. Il

(b) Dans le Dictionnaire encyclopédique , l'auteur de l'article théologique *Enfer* , semble se méprendre étrangement , en citant le Deutéronome , au chapitre XXXII , v. 22 & suivans ; il n'y est pas plus question d'enfer que de mariage & de danse. On fait parler DIEU ainsi :
 „ Ils m'ont provoqué dans celui qui n'était pas leur Dieu , & ils m'ont
 „ irrité dans leurs vanités ; & moi je les provoquerai dans celui qui n'est
 „ pas mon peuple , & je les irriterai dans une nation folle. — Un feu
 „ s'est allumé dans ma fureur , & il brûlera jusqu'au bord du souterrain ,
 „ & il dévorera la terre avec ses germes , & il brûlera les racines des
 „ montagnes. — J'accumulerai les maux sur eux ; je viderai sur eux
 „ mes flèches ; je les ferai mourir de faim ; les oiseaux les dévoreront
 „ d'une morsure amère ; j'enverrai contre eux les dents des bêtes avec
 „ la fureur des reptiles & des serpens. Le glaive les dévastera au-dehors ,
 „ & la frayeur au-dedans , eux & les garçons , & les filles , & les enfans
 „ à la mamelle , avec les vieillards. »

Y a-t-il là , s'il vous plaît , rien qui désigne des châtimens après la mort ? des herbes sèches , des serpens qui mordent , des filles & des enfans qu'on tue , ressemblent-ils à l'enfer ? N'est-il pas honteux de tronquer un passage pour y trouver ce qui n'y est pas ? Si l'auteur s'est trompé on lui pardonne ; s'il a voulu tromper il est inexcusable.

confirma la doctrine ancienne de l'enfer ; non pas la doctrine des poètes païens , non pas celle des prêtres égyptiens ; mais celle qu'adopta le christianisme , à laquelle il faut que tout cède. Il annonça un royaume qui allait venir , & un enfer qui n'aurait point de fin.

Il dit expressément à Capharnaüm en Galilée : (c)
 » Quiconque appellera son frère *Raca* sera condamné
 » par le sanhédrin ; mais celui qui l'appellera *fou* , sera
 » condamné au *gehenei hinnon* , gehenne du feu. »

Cela prouve deux choses, premièrement que JESUS-CHRIST ne voulait pas qu'on dit des injures ; car il n'appartenait qu'à lui , comme maître , d'appeler les prévaricateurs pharisiens *race de vipère*.

Secondement , que ceux qui disent des injures à leur prochain méritent l'enfer ; car la gehenna du feu était dans la vallée d'Hinnon , où l'on brûlait autrefois des victimes à *Moloch* ; & cette gehenna figure le feu d'enfer.

Il dit ailleurs : (d) » Si quelqu'un fert d'achoppement aux faibles qui croient en moi , il vaudrait mieux qu'on lui mît au cou une meule usinaire , & qu'on le jetât dans la mer.

» Et si ta main te fait achoppement , coupe-la ; il est bon pour toi d'entrer manchot dans la vie , plutôt que d'aller dans la gehenna du feu inextinguible , où le ver ne meurt point , & où le feu ne s'éteint point.

» Et si ton pied te fait achoppement , coupe ton pied ; il est bon d'entrer boiteux dans la vie éternelle ,

(c) *Matthieu* , chap. V , v. 2.

(d) *Marc* , chap. IX , v. 42 & suiv.

» plutôt que d'être jeté avec tes deux pieds dans la
 » gehenna inextinguible, où le ver ne meurt point,
 » & où le feu ne s'éteint point.

» Et si ton œil te fait achoppement, arrache ton
 » œil; il vaut mieux entrer borgne dans le royaume
 » de DIEU, que d'être jeté avec tes deux yeux dans
 » la gehenna du feu, où le ver ne meurt point, &
 » où le feu ne s'éteint point.

» Car chacun fera salé par le feu, & toute victime
 » fera salée par le sel.

» Le sel est bon; que si le sel s'affadit, avec quoi
 » salerez-vous?

» Vous avez dans vous le sel, conservez la paix
 » parmi vous. »

Il dit ailleurs, sur le chemin de Jérusalem : (e)
 » Quand le père de famille fera entré & aura fermé
 » la porte, vous resterez dehors, & vous heurterez,
 » disant : Maître, ouvrez-nous; & en répondant, il
 » vous dira : *Nescio vos*, d'où êtes-vous? & alors
 » vous commencerez à dire : Nous avons mangé &
 » bu avec toi, & tu as enseigné dans nos carrefours;
 » & il vous répondra : *Nescio vos*, d'où êtes-vous?
 » ouvriers d'iniquités! & il y aura pleurs & grince-
 » mens de dents, quand vous verrez *Abraham, Isaac,*
 » *Jacob*, & tous les prophètes, & que vous ferez
 » chassés dehors. »

Malgré les autres déclarations positives émanées du
 Sauveur du genre-humain, qui assurent la damnation
 éternelle de quiconque ne fera pas de notre Eglise,

(e) *Luc*, chap. XIII.

Origène & quelques autres n'ont pas cru l'éternité des peines.

Les fociniens les rejettent , mais ils font hors du giron. Les luthériens & les calvinistes , quoiqu'égarés hors du giron , admettent un enfer fans fin.

Dès que les hommes vécutent en société , ils durent s'apercevoir que plusieurs coupables échappaient à la sévérité des lois ; ils punissaient les crimes publics ; il fallut établir un frein pour les crimes secrets ; la religion seule pouvait être ce frein. Les Persans , les Chaldéens , les Egyptiens , les Grecs , imaginèrent des punitions après la vie ; & de tous les peuples anciens que nous connaissons , les Juifs , comme nous l'avons déjà observé , furent les seuls qui n'admirent que des châtimens temporels. Il est ridicule de croire ou de feindre de croire , sur quelques passages très-obscurs , que l'enfer était admis par les anciennes lois des Juifs , par leur Lévitique , par leur Décalogue , quand l'auteur de ces lois ne dit pas un seul mot qui puisse avoir le moindre rapport avec les châtimens de la vie future. On ferait en droit de dire au rédacteur du Pentateuque : Vous êtes un homme inconséquent & sans probité , comme sans raison , très-indigne du nom de législateur que vous vous arrosez. Quoi ! vous connaissez un dogme aussi réprimant , aussi nécessaire au peuple que celui de l'enfer ; & vous ne l'annoncez pas expressément ? & tandis qu'il est admis chez toutes les nations qui vous environnent , vous vous contentez de laisser deviner ce dogme par quelques commentateurs qui viendront quatre mille ans après vous , & qui donneront la torture à quelques-unes de vos paroles pour y trouver

ce que vous n'avez pas dit ? Ou vous êtes un ignorant , qui ne savez pas que cette créance était universelle en Egypte , en Chaldée , en Perse ; ou vous êtes un homme très-mal avisé , si étant instruit de ce dogme vous n'en avez pas fait la base de votre religion.

Les auteurs des lois juives pourraient tout au plus répondre : Nous avouons que nous sommes excessivement ignorans ; que nous avons appris à écrire fort tard ; que notre peuple était une horde sauvage & barbare , qui de notre aveu erra près d'un demi-siècle dans des déserts impraticables ; qu'elle usurpa enfin un petit pays par les rapines les plus odieuses , & par les cruautés les plus détestables dont jamais l'histoire ait fait mention. Nous n'avions aucun commerce avec les nations policées ; comment voulez-vous que nous pussions (nous les plus terrestres des hommes) inventer un système tout spirituel ?

Nous ne nous servions du mot qui répond à *ame* , que pour signifier la *vie* ; nous ne connûmes notre DIEU & ses ministres , ses anges , que comme des êtres corporels : la distinction de l'ame & du corps , l'idée d'une vie après la mort , ne peuvent être que le fruit d'une longue méditation , & d'une philosophie très-fine. Demandez aux Hottentots & aux Nègres , qui habitent un pays cent fois plus étendu que le nôtre , s'ils connaissent la vie à venir ? Nous avons cru faire assez de persuader à notre peuple , que DIEU punissait les malfaiteurs jusqu'à la quatrième génération , soit par la lèpre , soit par des morts subites , soit par la perte du peu de bien qu'on pouvait posséder.

On répliquerait à cette apologie : Vous avez inventé un système dont le ridicule saute aux yeux ; car le

malfaiteur qui se portait bien , & dont la famille proférait , devait nécessairement se moquer de vous.

L'apologiste de la loi judaïque répondrait alors : Vous vous trompez ; car pour un criminel qui raisonnait juste , il y en avait cent qui ne raisonnaient point du tout. Celui qui ayant commis un crime ne se sentait puni ni dans son corps , ni dans celui de son fils , craignait pour son petit-fils. De plus , s'il n'avait pas aujourd'hui quelque ulcère puant , auquel nous étions très-sujets , il en éprouvait dans le cours de quelques années : il y a toujours des malheurs dans une famille , & nous faisons aisément accroire que ces malheurs étaient envoyés par une main divine , vengeresse des fautes secrètes.

Il serait aisé de répliquer à cette réponse , & de dire : Votre excuse ne vaut rien , car il arrive tous les jours que de très-honnêtes gens perdent la santé & leurs biens ; & s'il n'y a point de famille à laquelle il ne soit arrivé des malheurs , si ces malheurs sont des châtimens de DIEU , toutes vos familles étaient donc des familles de fripons.

Le prêtre juif pourrait répliquer encore ; il dirait qu'il y a des malheurs attachés à la nature humaine , & d'autres qui sont envoyés expressément de DIEU. Mais on ferait voir à ce raisonneur combien il est ridicule de penser que la fièvre & la grêle sont tantôt une punition divine , tantôt un effet naturel.

Enfin , les pharisiens & les esséniens , chez les Juifs , admirent la créance d'un enfer à leur mode : ce dogme avait déjà passé des Grecs aux Romains , & fut adopté par les chrétiens.

Plusieurs pères de l'Eglise ne crurent point les peines éternelles ; il leur paraissait absurde de brûler pendant toute l'éternité un pauvre homme pour avoir volé une chèvre. *Virgile* a beau dire , dans son sixième chant de l'Enéide :

..... *Sedet æternùmque sedebit*
Infelix Theseus.

Il prétend en vain que *Thésée* est assis pour jamais sur une chaise, & que cette posture est son supplice. D'autres croyaient que *Thésée* est un héros qui n'est point assis en enfer, & qu'il est dans les champs Elysées.

Il n'y a pas long-temps qu'un théologien calviniste nommé *Petit-Pierre*, prêcha & écrivit que les damnés auraient un jour leur grâce. Les autres ministres lui dirent qu'ils n'en voulaient point. La dispute s'échauffa ; on prétend que le roi leur souverain leur manda que puisqu'ils voulaient être damnés sans retour, il le trouvait très-bon, & qu'il y donnait les mains. Les damnés de l'église de Neuchâtel déposèrent le pauvre *Petit-Pierre*, qui avait pris l'enfer pour le purgatoire. On a écrit que l'un d'eux lui dit : Mon ami, je ne crois pas plus à l'enfer éternel que vous ; mais sachez qu'il est bon que votre servante, votre tailleur, & surtout votre procureur y croient.

J'ajouterai, pour l'illustration de ce passage, une petite exhortation aux philosophes qui nient tout à plat l'enfer dans leurs écrits. Je leur dirai : Messieurs, nous ne passons pas notre vie avec *Cicéron*, *Atticus*, *Caton*, *Marc-Aurèle*, *Epiclète*, le chancelier de l'*Hospital*, *la Mothe-le-Vayer*, *Des-Ivetaux*, *René Descartes*, *Newton*,

Locke, ni avec le respectable *Bayle*, qui était si au-dessus de la fortune; ni avec le trop vertueux incrédule *Spinoza*, qui n'ayant rien, rendit aux enfans du grand pensionnaire de *With*, une pension de trois cents florins que lui faisait le grand de *With*, dont les Hollandais mangèrent le cœur, quoiqu'il n'y eût rien à gagner en le mangeant. Tous ceux à qui nous avons à faire ne sont pas des *Des-Barreaux*, qui payait à des plaideurs la valeur de leur procès qu'il avait oublié de rapporter. Toutes les femmes ne sont pas des *Ninon l'Enclos*, qui gardait les dépôts si religieusement, tandis que les plus graves personnages les violaient. En un mot, Messieurs, tout le monde n'est pas philosophe.

Nous avons à faire à force fripons qui ont peu réfléchi; à une foule de petites gens, brutaux, ivrognes, voleurs. Prêchez-leur si vous voulez qu'il n'y a point d'enfer, & que l'ame est mortelle. Pour moi, je leur crierai dans les oreilles qu'ils seront damnés s'ils me volent: j'imiterai ce curé de campagne, qui ayant été outrageusement volé par ses ouailles, leur dit à son prône: Je ne fais à quoi pensait JESUS-CHRIST de mourir pour des canailles comme vous.

C'est un excellent livre pour les fots que le Pédagogue chrétien, composé par le révérend père d'*Outreman*, de la compagnie de JESUS, & augmenté par révérend *Coulon*, curé de Ville-Juif-lès-Paris. Nous avons, dieu merci, cinquante & une éditions de ce livre, dans lequel il n'y a pas une page où l'on trouve une ombre de sens commun.

Frère *Outreman* affirme (page 157, édition in-4°.) qu'un ministre d'Etat de la reine *Elisabeth*, nommé le *baron de Honsden*, qui n'a jamais existé, prédit au

secrétaire d'Etat *Cécil* & à six autres conseillers d'Etat qu'ils feraient damnés & lui aussi; ce qui arriva, & qui arrive à tout hérétique. Il est probable que *Cécil* & les autres conseillers n'en crurent point le baron de *Honsden*; mais si ce prétendu baron s'était adressé à six bourgeois, ils auraient pu le croire.

Aujourd'hui qu'aucun bourgeois de Londres ne croit à l'enfer, comment faut-il s'y prendre? quel frein aurons-nous? celui de l'honneur, celui des lois, celui même de la Divinité, qui veut sans doute que l'on soit juste, soit qu'il y ait un enfer, soit qu'il n'y en ait point.

E N F E R S.

NOTRE confrère qui a fait l'article *Enfer* n'a pas parlé de la descente de JESUS-CHRIST aux enfers; c'est un article de foi très-important; il est expressément spécifié dans le symbole dont nous avons déjà parlé. On demande d'où cet article de foi est tiré; car il ne se trouve dans aucun de nos quatre évangiles; & le symbole intitulé *des apôtres*, n'est, comme nous l'avons observé, que du temps des savans prêtres *Jérôme*, *Augustin*, & *Rufin*.

On estime que cette descente de notre Seigneur aux enfers, est prise originairement de l'évangile de *Nicodème*, l'un des plus anciens.

Dans cet évangile, le prince du Tartare & *Sathan*, après une longue conversation avec *Adam*, *Enoch*, *Elie* le Thesbite, & *David*, entendent une voix comme le tonnerre, & une voix comme une tempête. *David* dit au prince du Tartare: *Maintenant très-vilain & très-sale*

prince de l'enfer , ouvre tes portes , & que le roi de gloire entre &c. ; disant ces mots au prince , le Seigneur de majesté survint en forme d'homme , & il éclaira les ténèbres éternelles , & il rompit les liens indissolubles ; & par une vertu invincible , il visita ceux qui étaient assis dans les profondes ténèbres des crimes , & dans l'ombre de la mort des péchés.

JESUS-CHRIST parut avec *S^t Michel* , il vainquit la mort ; il prit *Adam* par la main ; le bon larron le suivait portant sa croix. Tout cela se passa en enfer en présence de *Carinus* & de *Lenthius* , qui ressuscitèrent exprès pour en rendre témoignage aux pontifes *Anne* & *Caïphe* , & au docteur *Gamaliel* , alors maître de *S^t Paul*.

Cet évangile de *Nicodème* n'a depuis long - temps aucune autorité. Mais on trouve une confirmation de cette descente aux enfers dans la première épître de *S^t Pierre* , à la fin du chapitre III. *Parce que le CHRIST est mort une fois pour nos péchés , le juste pour les injustes , afin de nous offrir à DIEU , mort à la vérité en chair , mais ressuscité en esprit , par lequel il alla prêcher aux esprits qui étaient en prison.*

Plusieurs pères ont eu des sentimens différens sur ce passage ; mais tous convinrent qu'au fond JESUS était descendu aux enfers après sa mort. On fit sur cela une vaine difficulté. Il avait dit sur la croix au bon larron , vous serez aujourd'hui avec moi en paradis. Il lui manqua donc de parole en allant en enfer. Cette objection est aisément répondue en disant qu'il le mena d'abord en enfer , & ensuite en paradis.

Eusèbe de Césarée dit (a) que » JESUS quitta son » corps sans attendre que la mort le vînt prendre ;

(a) *Evangile* , chap. II.

„ qu'au contraire, il prit la mort toute tremblante,
 „ qui embrassait ses pieds & qui voulait s'enfuir;
 „ qu'il l'arrêta, qu'il brisa les portes des cachots où
 „ étaient renfermées les âmes des saints; qu'il les en
 „ tira, les ressuscita, se ressuscita lui-même, & les
 „ mena en triomphe dans cette Jérusalem céleste,
 „ laquelle descendait du ciel toutes les nuits, & fut vue par
 „ *S^t Juslin.* „

On disputa beaucoup pour savoir si tous ces ressuscités moururent de nouveau avant de monter au ciel. *S^t Thomas* assure dans sa Somme (b) qu'ils remoururent. C'est le sentiment du fin & judicieux *Calmet*. *Nous soutenons*, dit-il dans sa dissertation sur cette grande question, que les saints qui ressuscitèrent après la mort du Sauveur, moururent de nouveau pour ressusciter un jour.

DIEU avait permis auparavant que les profanes gentils imitassent par anticipation ces vérités sacrées. La fable avait imaginé que les Dieux ressuscitèrent *Pélops*; qu'*Orphée* tira *Eurydice* des enfers, du moins pour un moment; qu'*Hercule* en délivra *Alceste*; qu'*Esculape* ressuscita *Hippolyte* &c. &c. Distinguons toujours la fable de la vérité, & soumettons notre esprit dans tout ce qui l'étonne, comme dans ce qui lui paraît conforme à ses faibles lumières.

(b) III. part. quest. LIII.

ENTERREMENT.

E N T E R R E M E N T.

EN lisant par un assez grand hasard les canons d'un concile de Brague, tenu en 563, je remarque que le quinzième canon défend d'enterrer personne dans les églises. Des gens savans m'assurent que plusieurs autres conciles ont fait la même défense. De-là je conclus que dès ces premiers siècles, quelques bourgeois avaient eu la vanité de changer les temples en charnier pour y pourrir d'une manière distinguée : je puis me tromper ; mais je ne connais aucun peuple de l'antiquité qui ait choisi les lieux sacrés, où l'on adorait la Divinité, pour en faire des cloaques de morts.

Si on aimait tendrement chez les Egyptiens son père, sa mère, & ses vieux parens, qu'on souffre avec bonté parmi nous, & pour lesquels on a rarement une passion violente, il était fort agréable d'en faire des momies, & fort noble d'avoir une suite d'aïeux en chair & en os dans son cabinet. Il est dit même qu'on mettait souvent en gage chez l'usurier, le corps de son père & de son grand-père. Il n'y a point à présent de pays au monde où l'on trouvât un écu sur un pareil effet ; mais comment se pouvait-il faire qu'on mît en gage la momie paternelle, & qu'on allât la faire enterrer au-delà du lac Mœris, en le transportant dans la barque à *Caron*, après que quarante juges, qui se trouvaient à point nommé sur le rivage, avaient décidé que la momie avait vécu en personne honnête, & qu'elle était digne de passer dans la barque, moyennant un sou qu'elle avait soin de porter dans sa bouche ? Un mort

ne peut guère à la fois faire une promenade sur l'eau, & rester dans le cabinet de son héritier ou chez un usurier. Ce sont-là de ces petites contradictions de l'antiquité que le respect empêche d'examiner scrupuleusement.

Quoi qu'il en soit, il est certain qu'aucun temple du monde ne fut souillé de cadavres; on n'enterrait pas même dans les villes. Très-peu de familles eurent dans Rome le privilège de faire élever des mausolées malgré la loi des douze tables qui en faisait une défense expresse.

Aujourd'hui quelques papes ont leurs mausolées dans Saint-Pierre; mais ils n'empuantissent pas l'église, parce qu'ils sont très-bien embaumés, enfermés dans de belles caisses de plomb, & recouverts de gros tombeaux de marbre, à travers lesquels un mort ne peut guère transpirer.

Vous ne voyez ni à Rome, ni dans le reste de l'Italie, aucun de ces abominables cimetières entourer les églises; l'infection ne s'y trouve pas à côté de la magnificence, & les vivans n'y marchent point sur des morts.

Cette horreur n'est soufferte que dans des pays où l'affervissement aux plus indignes usages laisse subsister un reste de barbarie qui fait honte à l'humanité.

Vous entrez dans la gothique cathédrale de Paris; vous y marchez sur de vilaines pierres mal jointes, qui ne sont point au niveau; on les a levées mille fois pour jeter sous elles des caisses de cadavres.

Passer par le charnier qu'on appelle Saint-Innocent; c'est un vaste enclos consacré à la peste; les pauvres qui meurent très-souvent de maladies contagieuses, y

font enterrés pêle-mêle; les chiens y viennent quelquefois ronger les ossemens; une vapeur épaisse, cadavéreuse, infectée, s'en exhale; elle est pestilentielle dans les chaleurs de l'été après les pluies. Et presque à côté de cette voierie est l'opéra, le palais royal, le louvre des rois.

On porte à une lieue de la ville les immondices des privés, & on entasse depuis douze cents ans dans la même ville, les corps pourris dont ces immondices étaient produites.

L'arrêt que le parlement de Paris a rendu en 1764, l'édit du roi de 1775 contre ces abus, aussi dangereux qu'infâmes, n'ont pu être exécutés; tant l'habitude & la sottise ont de force contre la raison & contre les lois. En vain l'exemple de tant de villes de l'Europe fait rougir Paris; il ne se corrige point. Paris sera encore long-temps un mélange bizarre de la magnificence la plus recherchée, & de la barbarie la plus dégoûtante. (1)

Verfailles vient de donner un exemple qu'on devrait suivre par-tout; un petit cimetière d'une paroisse très-nombreuse infectait l'église & les maisons voisines. Un simple particulier a réclamé contre cette coutume abominable; il a excité ses concitoyens; il a bravé les cris de la barbarie; on a présenté requête au conseil. Enfin le bien public l'a emporté sur l'usage antique & pernicieux; le cimetière a été transféré à un mille de distance.

(1) Depuis la mort de M. de *Voltaire*, le cimetière des Innocens a été fermé, mais il en subsiste d'autres au milieu de Paris; l'avarice des prêtres s'y joue également, & des lois de l'Etat, & de la vie des citoyens.

E N T H O U S I A S M E .

C E mot grec signifie *émotion d'entrailles, agitation intérieure* ; les Grecs inventèrent-ils ce mot pour exprimer les secousses qu'on éprouve dans les nerfs, la dilatation & le resserrement des intestins, les violentes contractions du cœur, le cours précipité de ces esprits de feu qui montent des entrailles au cerveau, quand on est vivement affecté ?

Ou bien donna-t-on d'abord le nom d'*enthousiasme*, de trouble des entrailles, aux contorsions de cette Pythie, qui sur le trépied de Delphes recevait l'esprit d'*Apollon*, par un endroit qui ne semble fait que pour recevoir des corps.

Qu'entendons-nous par enthousiasme ? que de nuances dans nos affections ! approbation, sensibilité, émotion, trouble, faiblesse, passion, emportement, démence, fureur, rage. Voilà tous les états par lesquels peut passer cette pauvre ame humaine.

Un géomètre assiste à une tragédie touchante ; il remarque seulement qu'elle est bien conduite. Un jeune homme à côté de lui est ému & ne remarque rien, une femme pleure, un autre jeune homme est si transporté, que pour son malheur il va faire aussi une tragédie. Il a pris la maladie de l'enthousiasme.

Le centurion ou le tribun militaire, qui ne regardait la guerre que comme un métier dans lequel il y avait une petite fortune à faire, allait au combat tranquillement, comme un couvreur monte sur un toit. *César* pleurait en voyant la statue d'*Alexandre*.

Ovide ne parlait d'amour qu'avec esprit. *Sapho* exprimait l'enthousiasme de cette passion ; & s'il est vrai qu'elle lui coûta la vie , c'est que l'enthousiasme chez elle devint démence.

L'esprit de parti dispose merveilleusement à l'enthousiasme , il n'est point de faction qui n'ait ses énergumènes. Un homme passionné qui parle avec action , a dans ses yeux , dans sa voix , dans ses gestes , un poison subtil qui est lancé comme un trait dans les gens de sa faction. C'est par cette raison que la reine *Elisabeth* défendit qu'on prêchât de six mois en Angleterre sans une permission signée de sa main , pour conserver la paix dans son royaume.

S^t Ignace ayant la tête un peu échauffée lit la vie des pères du désert , après avoir lu des romans. Le voilà faisi d'un double enthousiasme ; il devient chevalier de la vierge *Marie* , il fait la veille des armes , il veut se battre pour sa dame , il a des visions ; la vierge lui apparaît & lui recommande son fils ; elle lui dit que sa société ne doit porter d'autre nom que celui de JESUS.

Ignace communique son enthousiasme à un autre espagnol nommé *Xavier*. Celui-ci court aux Indes dont il n'entend point la langue ; de là au Japon , sans qu'il puisse parler japonais ; n'importe , son enthousiasme passe dans l'imagination de quelques jeunes jésuites qui apprennent enfin la langue du Japon. Ceux-ci , après la mort de *Xavier* , ne doutent pas qu'il n'ait fait plus de miracles que les apôtres , & qu'il n'ait ressuscité sept ou huit morts pour le moins. Enfin , l'enthousiasme devient si épidémique , qu'ils forment au Japon ce qu'ils appellent une *chrétienté*. Cette

chrétienté finit par une guerre civile & par cent mille hommes égorgés; l'enthousiasme alors est parvenu à son dernier degré, qui est le fanatisme; & ce fanatisme est devenu rage.

Le jeune faquir qui voit le bout de son nez en faisant ses prières, s'échauffe par degrés, jusqu'à croire que s'il se charge de chaînes pesant cinquante livres, l'Être suprême lui aura beaucoup d'obligation. Il s'endort l'imagination toute pleine de *Brama*, & il ne manque pas de le voir en songe. Quelquefois même dans cet état où l'on n'est ni endormi ni éveillé, des étincelles sortent de ses yeux; il voit *Brama* resplendissant de lumières, il a des extases, & cette maladie devient souvent incurable.

La chose la plus rare est de joindre la raison avec l'enthousiasme; la raison consiste à voir toujours les choses comme elles sont. Celui qui dans l'ivresse voit les objets doubles est alors privé de la raison.

L'enthousiasme est précisément comme le vin; il peut exciter tant de tumulte dans les vaisseaux sanguins, & de si violentes vibrations dans les nerfs, que la raison en est tout-à-fait détruite. Il peut ne causer que de légères secousses, qui ne fassent que donner au cerveau un peu plus d'activité; c'est ce qui arrive dans les grands mouvemens d'éloquence, & surtout dans la poésie sublime. L'enthousiasme raisonnable est le partage des grands poètes.

Cet enthousiasme raisonnable est la perfection de leur art; c'est ce qui fit croire autrefois qu'ils étaient inspirés des Dieux, & c'est ce qu'on n'a jamais dit des autres artistes.

Comment le raisonnement peut-il gouverner l'enthousiasme? c'est qu'un poète dessine d'abord l'ordonnance de son tableau; la raison alors tient le crayon. Mais veut-il animer ses personnages & leur donner le caractère des passions? alors l'imagination s'échauffe, l'enthousiasme agit; c'est un courrier qui s'empporte dans sa carrière. Mais la carrière est régulièrement tracée.

L'enthousiasme est admis dans tous les genres de poésie où il entre du sentiment : quelquefois même il se fait place jusque dans l'épigramme, témoin ces vers de la dixième épigramme de *Virgile*.

*Jam mihi per rupes videor lucosque sonantes
Ire ; libet partho torquere cydonia cornu
Spicula : tanquam hæc sint nostri medicina furoris,
Aut Deus ille malis hominum mitescere discat.*

Le style des épigrammes, des satires, réprouve l'enthousiasme; aussi n'en trouve-t-on point dans les ouvrages de *Boileau* & de *Pope*.

Nos odes, dit-on, sont de véritables champs d'enthousiasme; mais comme elles ne se chantent point parmi nous, elles sont souvent moins des odes que des stances, ornées de réflexions ingénieuses. Jetez les yeux sur la plupart des stances de la belle ode à la Fortune, de *Jean-Baptiste Rousseau*.

Vous chez qui la guerrière audace
Tient lieu de toutes les vertus,
Concevez Socrate à la place
Du fier meurtrier de Clitus :
Vous verrez un roi respectable,
Humain, généreux, équitable,

Un roi digne de vos autels ;
 Mais à la place de Socrate ,
 Le fameux vainqueur de l'Euphrate
 Sera le dernier des mortels.

Ce couplet est une courte dissertation sur le mérite personnel d'*Alexandre* & de *Socrate* ; c'est un sentiment particulier, un paradoxe. Il n'est point vrai qu'*Alexandre* fera le dernier des mortels. Le héros qui vengea la Grèce, qui subjuga l'Asie, qui pleura *Darius*, qui punit ses meurtriers, qui respecta la famille du vaincu, qui donna un trône au vertueux *Abdolonime*, qui rétablit *Porus*, qui bâtit tant de villes en si peu de temps, ne fera jamais le dernier des mortels.

Tel qu'on nous vante dans l'histoire,
 Doit peut-être toute sa gloire
 A la honte de son rival :
 L'inexpérience indocile
 Du compagnon de Paul-Emile
 Fit tout le succès d'Annibal.

Voilà encore une réflexion philosophique sans aucun enthousiasme. Et de plus, il est très-faux que les fautes de *Varron* aient fait tout le succès d'*Annibal* ; la ruine de Sagonte, la prise de Turin, la défaite de *Scipion* père de l'Africain, les avantages remportés sur *Sempronius*, la victoire de Trébie, la victoire de Trazimène, & tant de savantes marches, n'ont rien de commun avec la bataille de Cannes, où *Varron* fut vaincu, dit-on, par sa faute. Des faits si défigurés doivent-ils être plus approuvés dans une ode que dans une histoire ?

De toutes les odes modernes, celle où il règne le plus grand enthousiasme qui ne s'affaiblit jamais, & qui ne tombe ni dans le faux, ni dans l'ampoulé, est le *Timothée*, ou la fête d'*Alexandre* par *Dryden* : elle est encore regardée en Angleterre comme un chef-d'œuvre inimitable, dont *Pope* n'a pu approcher quand il a voulu s'exercer dans le même genre. Cette ode fut chantée ; & si on avait eu un musicien digne du poète, ce serait le chef-d'œuvre de la poésie lyrique.

Ce qui est toujours fort à craindre dans l'enthousiasme, c'est de se livrer à l'ampoulé, au gigantesque, au galimatias. En voici un grand exemple, dans l'ode sur la naissance d'un prince du sang royal.

Où suis-je ? quel nouveau miracle
Tient encor mes sens enchantés ?
Quel vaste, quel pompeux spectacle
Frappe mes yeux épouvantés !
Un nouveau monde vient d'éclorre :
L'univers se reforme encore
Dans les abymes du chaos ;
Et pour réparer ses ruines,
Je vois des demeures divines
Descendre un peuple de héros.

Nous prendrons cette occasion pour dire qu'il y a peu d'enthousiasme dans l'ode sur la prise de Namur.

Le hasard m'a fait tomber entre les mains une critique très-injuste du poème des Saisons de M. de *Saint-Lambert*, & de la traduction des *Géorgiques* de *Virgile* par M. *Delille*. L'auteur acharné a décrier tout ce qui est louable dans les auteurs vivans, & à louer

ce qui est condamnable dans les morts, veut faire admirer cette strophe :

Je vois monter nos cohortes
 La flamme & le fer en main,
 Et sur les monceaux de piques,
 De corps morts, de rocs, de briques,
 S'ouvrir un large chemin.

Il ne s'aperçoit pas que les termes de *piques* & de *briques* font un effet très-désagréable; que ce n'est point un grand effort de monter sur des *briques*, que l'image de *briques* est très-faible après celle des *morts*; qu'on ne monte point sur des monceaux de *piques*, & que jamais on n'a entassé de *piques* pour aller à l'affaut; qu'on ne s'ouvre point un large chemin sur des *rocs*; qu'il fallait dire : *Je vois nos cohortes s'ouvrir un large chemin à travers les débris des rochers, au milieu des armes brisées, & sur des morts entassés*; alors il y aurait eu de la gradation, de la vérité, & une image terrible.

Le critique n'a été guidé que par son mauvais goût, & par la rage de l'envie qui dévore tant de petits auteurs subalternes. Il faut pour s'ériger en critique, être un *Quintilien*, un *Rollin*; il ne faut pas avoir l'insolence de dire cela est bon, ceci est mauvais, sans en apporter des preuves convaincantes. Ce ne serait plus ressembler à *Rollin* dans son *Traité des études*; ce serait ressembler à *Fréron*, & être par conséquent très-méprisable.

E N V I E.

ON connaît assez tout ce que l'antiquité a dit de cette passion honteuse, & ce que les modernes ont répété. *Hésiode* est le premier auteur classique qui en ait parlé.

» Le potier porte envie au potier, l'artisan à l'ar-
 » tisan, le pauvre même au pauvre, le musicien au
 » musicien, (ou si l'on veut donner un autre sens au
 » mot *Aoidos*) le poète au poète. »

Long-temps avant *Hésiode*, *Job* avait dit : *l'envie tue les petits.*

Je crois que *Mandeville*, auteur de la fable des abeilles, est le premier qui ait voulu prouver que l'envie est une fort bonne chose, une passion très-utile. Sa première raison est que l'envie est aussi naturelle à l'homme que la faim & la soif; qu'on la découvre dans tous les enfans, ainsi que dans les chevaux & dans les chiens. Voulez-vous que vos enfans se haïssent, caressez l'un plus que l'autre; le secret est infallible.

Il prétend que la première chose que font deux jeunes femmes qui se rencontrent est de se chercher des ridicules, & la seconde de se dire des flatteries.

Il croit que sans l'envie les arts seraient médiocrement cultivés, & que *Raphaël* n'aurait pas été un grand peintre, s'il n'avait pas été jaloux de *Michel-Ange*.

Mandeville a peut-être pris l'émulation pour l'envie; peut-être aussi l'émulation n'est-elle qu'une envie qui se tient dans les bornes de la décence.

Michel-Ange pouvait dire à *Raphaël* : Votre envie ne vous a porté qu'à travailler encore mieux que moi ; vous ne m'avez point décrié ; vous n'avez point cabalé contre moi auprès du pape , vous n'avez point tâché de me faire excommunier pour avoir mis des borgnes & des boiteux en paradis , & de succulens cardinaux avec de belles femmes nues comme la main en enfer , dans mon tableau du jugement dernier. Allez , votre envie est très-louable ; vous êtes un brave envieux , foyons bons amis.

Mais si l'envieux est un misérable sans talens , jaloux du mérite comme les gueux le font des riches ; si pressé par l'indigence comme par la turpitude de son caractère , il vous fait des Nouvelles du Parnasse , des Lettres de madame la comtesse , des Années littéraires , cet animal étale une envie qui n'est bonne à rien , & dont *Mandeville* ne pourra jamais faire l'apologie.

On demande pourquoi les anciens croyaient que l'œil de l'envieux enforçait les gens qui le regardaient. Ce sont plutôt les envieux qui sont enforçés.

Descartes dit : *Que l'envie pousse la bile jaune qui vient de la partie inférieure du foie , & la bile noire qui vient de la rate , laquelle se répand du cœur par les artères &c.* Mais comme nulle espèce de bile ne se forme dans la rate , *Descartes* , en parlant ainsi , semblait ne pas trop mériter qu'on portât envie à sa physique.

Un certain *Voet* ou *Voetius* , polisson en théologie , qui accusa *Descartes* d'athéisme , était très-malade de la bile noire ; mais il savait encore moins que *Descartes* , comment sa détestable bile se répandait dans son sang.

Madame *Pernelle* a raison :

Les envieux mourront ; mais non jamais l'envie.

Mais c'est un bon proverbe, qu'il vaut mieux faire envie que pitié. Faisons donc envie autant que nous pourrons.

E P I G R A M M E.

C E mot veut dire proprement *inscription*; ainsi une épigramme devait être courte. Celles de l'anthologie grecque sont pour la plupart fines & gracieuses; elles n'ont rien des images grossières que *Catulle* & *Martial* ont prodiguées, & que *Marot* & d'autres ont imitées. En voici quelques-unes traduites avec une brièveté dont on a souvent reproché à la langue française d'être privée. L'auteur est inconnu.

Sur les sacrifices à Hercule.

Un peu de miel, un peu de lait,
Rendent Mercure favorable;
Hercule est bien plus cher, il est bien moins traitable,
Sans deux agneaux par jour il n'est point satisfait.
On dit qu'à mes moutons ce Dieu sera propice.
Qu'il soit béni! mais entre nous
C'est un peu trop en sacrifice:
Qu'importe qui les mange ou d'Hercule ou des loups!

Sur Laïs qui remet son miroir dans le temple de Vénus.

Je le donne à Vénus puisqu'elle est toujours belle,
Il redouble trop mes ennuis.
Je ne saurais me voir dans ce miroir fidelle
Ni telle que j'étais, ni telle que je suis.

Sur une statue de Vénus.

Oui, je me montrai toute nue
 Au Dieu Mars, au bel Adonis,
 A Vulcain même, & j'en rougis;
 Mais Praxitèle, où m'a-t-il vue?

Sur une statue de Niobé.

Le fatal courroux des Dieux
 Changea cette femme en pierre;
 Le sculpteur a fait bien mieux,
 Il a fait tout le contraire.

Sur des fleurs à une fille grecque, qui passait pour être fière.

Je fais bien que ces fleurs nouvelles
 Sont loin d'égalier vos appas;
 Ne vous énorgueillissez pas,
 Le temps vous fanera comme elles.

*Sur Léandre qui nageait vers la tour d'Héro pendant une tempête.**Epigramme imitée depuis par Martial.*

Léandre conduit par l'amour
 En nageant, difait aux orages:
 Laissez-moi gagner les rivages,
 Ne me noyez qu'à mon retour.

A travers la faiblesse de la traduction, il est aisé d'entrevoir la délicatesse & les grâces piquantes de ces

épigrammes. Qu'elles sont différentes des grossières images, trop souvent peintes dans *Catulle* & dans *Martial* !

*At nunc pro cervo mentula supposita est....
Uxor te cunnos nefcis habere duos.*

Marot en a fait quelques-unes, où l'on retrouve toute l'aménité de la Grèce.

Plus ne suis ce que j'ai été
Et ne le saurai jamais être ;
Mon beau printemps & mon été
Ont fait le saut par la fenêtre.
Amour, tu as été mon maître,
Je t'ai servi sur tous les Dieux.
Oh ! si je pouvais deux fois naître,
Comme je te servirais mieux !

Sans le printemps & l'été qui font *le saut par la fenêtre*, cette épigramme serait digne de *Callimaque*.

Je n'oserais en dire autant de ce rondeau, que tant de gens de lettres ont si souvent répété.

Au bon vieux temps un train d'amour régnoit
Qui sans grand art & dons se demenoit,
Si qu'un bouquet donné d'amour profonde
C'étoit donner toute la terre ronde,
Car seulement au cœur on se prenoit ;
Et si par cas à jouir on venoit,
Savez-vous bien comme on s'entrenoit ?
Vingt ans, trente ans ; cela duroit un monde
Au bon vieux temps.

Or est passé ce qu'amour ordonnoit, (a)
 Rien que pleurs feints, rien que changes on voit.
 Qui voudra donc qu'à aimer je me fonde,
 Il faut premier que l'amour on refonde,
 Et qu'on le mène ainsi qu'on le menoit
 Au bon vieux temps.

Je dirai d'abord que peut-être ces rondeaux, dont le mérite est de répéter à la fin de deux couplets les mots qui commencent ce petit poëme, sont une invention gothique & puérile, & que les Grecs & les Romains n'ont jamais avili la dignité de leurs langues harmonieuses par ces niaiseries difficiles.

Ensuite je demanderais ce que c'est qu'un *train d'amour qui regne*, un *train qui se démène sans dons*. Je pourrais demander si *venir à jouir par cas*, sont des expressions délicates & agréables; si *s'entretenir & se fonder à aimer* ne tiennent pas un peu de la barbarie du temps, que *Marot* adoucit dans quelques-unes de ses petites poësies?

Je penserais que *refondre l'amour* est une image bien peu convenable, que si on le refond on ne le mène pas; & je dirais enfin que les femmes pouvaient répliquer à *Marot*: Que ne le refonds-tu toi-même? quel gré te fera-t-on d'un amour tendre & constant, quand il n'y aura point d'autre amour?

Le mérite de ce petit ouvrage semble consister dans une facilité naïve. Mais que de naïvetés dégoûtantes

(a) Il est évident qu'alors on prononçait tous les *oi* rudement, *prenoit*, *demenoit*, *ordonnoit*, & non pas *ordonnait*, *demenait*, *prenait*, puisque ces terminaisons rimaient avec *voit*. Il est évident encore qu'on se permettait les *bâillemens*, les *hiatus*.

dans

dans presque tous les ouvrages de la cour de *François I!*

Ton vieux couteau, Pierre Martel, rouillé
 Semble ton nez ja retrait & mouillé,
 Et le fourreau tant laid où tu l'engaines;
 C'est que toujours as aimé vieilles guaines.
 Et la ficelle à quoi il est lié
 C'est qu'attaché seras & marié.
 Quant au manche de corne connaît-on
 Que tu seras cornu comme un mouton.
 Voilà le sens, voilà la prophétie
 De ton couteau dont je te remercie.

Est-ce un courtisan qui est l'auteur d'une telle épigramme? est-ce un matelot ivre dans un cabaret? *Marot* malheureusement n'en a que trop fait dans ce genre.

Les épigrammes qui ne roulent que sur des débauches de moines, & sur des obscénités, sont méprisées des honnêtes gens. Elles ne sont goûtées que par une jeunesse effrénée, à qui le sujet plaît beaucoup plus que le style. Changez d'objet, mettez d'autres acteurs à la place; alors ce qui vous amufait paraîtra dans toute sa laideur.

E P I P H A N I E.

La visibilité, l'apparition, l'illustration, le reluisant.

ON ne voit pas trop quel rapport ce mot peut avoir avec trois rois, ou trois mages qui vinrent d'Orient conduits par une étoile. C'est apparemment

cette étoile brillante qui valut à ce jour le titre d'*Epiphanie*.

On demande d'où venaient ces trois rois ? en quel endroit ils s'étaient donné rendez-vous ? Il y en avait un , dit-on , qui arrivait d'Afrique. Celui-là n'était donc pas venu de l'Orient. On dit que c'étaient trois mages ; mais le peuple a toujours préféré trois rois. On célèbre par-tout la fête des rois , & nulle part celle des mages. On mange le gâteau des rois , & non pas le gâteau des mages. On crie , *le roi boit* , & non pas , *le mage boit*.

D'ailleurs , comme ils apportaient avec eux beaucoup d'or , d'encens , & de myrrhe , il fallait bien qu'ils fussent de très-grands seigneurs. Les mages de ce temps-là n'étaient pas fort riches. Ce n'était pas comme du temps du faux *Smerdis*.

Tertullien est le premier qui ait assuré que ces trois voyageurs étaient des rois. *S^t Ambroise* & *S^t Césaire* d'Arles tiennent pour les rois. Et on cite en preuve ces passages du psaume LXXI : *Les rois de Tarsis & des îles lui offriront des présents. Les rois d'Arabie & de Saba lui apporteront des dons. Les uns ont appelé ces trois rois Magalat , Galgalat , Saraïm ; les autres Athos , Satos , Paratoras. Les catholiques les connaissent sous le nom de Gaspard , Melchior , & Balthazar. L'évêque Oforius* rapporte que ce fut un roi de Cranganor dans le royaume de Calicut , qui entreprit ce voyage avec deux mages ; & que ce roi , de retour dans son pays , bâtit une chapelle à la Sainte Vierge.

On demande combien ils donnèrent d'or à *Joseph* & à *Marie* ? Plusieurs commentateurs assurent qu'ils firent les plus riches présents. Ils se fondent sur

l'Évangile de l'enfance, dans lequel il est dit que *Joseph & Marie* furent volés en Égypte par *Titus & Dumachus*. Or, disent-ils, on ne les aurait pas volés s'ils n'avaient pas eu beaucoup d'argent. Ces deux voleurs furent pendus depuis; l'un fut le bon larron, & l'autre le mauvais larron. Mais l'Évangile de *Nicodème* leur donne d'autres noms; il les appelle *Démas & Gestas*.

Le même Évangile de l'enfance dit que ce furent des mages & non pas des rois qui vinrent à Bethléem; qu'ils avaient été à la vérité conduits par une étoile, mais que l'étoile ayant cessé de paraître quand ils furent dans l'étable, un ange leur apparut en forme d'étoile pour leur en tenir lieu. Cet évangile assure que cette visite des trois mages avait été prédite par *Zoradast* qui est le même que nous appelons *Zoroastre*.

Suarez a recherché ce qu'était devenu l'or que présentèrent les trois rois, ou les trois mages. Il prétend que la somme devait être très-forte, & que trois rois ne pouvaient faire un présent médiocre. Il dit que tout cet argent fut donné depuis à *Judas*, qui servant de maître-d'hôtel devint un fripon, & vola tout le trésor.

Toutes ces puérités n'ont fait aucun tort à la fête de l'Épiphanie, qui fut d'abord instituée par l'Église grecque, comme le nom le porte, & ensuite célébrée par l'Église latine.

E P O P É E.

Poème épique.

PUISQUE *épos* signifiait *discours* chez les Grecs, un poème épique était donc un discours ; & il était en vers parce que ce n'était pas encore la coutume de raconter en prose. Cela paraît bizarre, & n'en est pas moins vrai. Un *Phérécide* passe pour le premier grec qui se soit servi tout uniment de la prose pour faire une histoire moitié vraie, (a) moitié fausse, comme elles l'ont été presque toutes dans l'antiquité.

Orphée, *Linus*, *Tamiris*, *Musée*, prédécesseurs d'*Homère*, n'écrivirent qu'en vers. *Hésiode*, qui était certainement contemporain d'*Homère*, ne donne qu'en vers sa théogonie, & son poème des travaux & des jours. L'harmonie de la langue grecque invitait tellement les hommes à la poésie, une maxime resserrée dans un vers se gravait si aisément dans la mémoire, que les lois, les oracles, la morale, la théologie, tout était en vers.

D'Hésiode.

IL fit usage des fables qui depuis long-temps étaient reçues dans la Grèce. On voit clairement à la manière succincte dont il parle de *Prométhée* & d'*Epiméthée*, qu'il suppose ces notions déjà familières à tous les Grecs. Il n'en parle que pour montrer qu'il faut travailler, &

(a) Moitié vraie, c'est beaucoup.

qu'un lâche repos dans lequel d'autres mythologues ont fait consister la félicité de l'homme, est un attentat contre les ordres de l'Être suprême.

Tâchons de présenter ici au lecteur une imitation de la fable de *Pandore*, en changeant cependant quelque chose aux premiers vers, & en nous conformant aux idées reçues depuis *Hésiode*; car aucune mythologie ne fut jamais uniforme.

Prométhée autrefois pénétra dans les cieus.
 Il prit le feu sacré, qui n'appartient qu'aux Dieux.
 Il en fit part à l'homme; & la race mortelle,
 De l'esprit qui meut tout, obtint quelque étincelle.
 Perfide! s'écria Jupiter irrité,
 Ils feront tous punis de ta témérité;
 Il appela Vulcain; Vulcain créa Pandore.

De toutes les beautés qu'en Vénus on adore
 Il orna mollement ses membres délicats;
 Les amours, les désirs forment ses premiers pas.
 Les trois Grâces & Flore arrangent sa coiffure,
 Et mieux qu'elles encore elle entend la parure.
 Minerve lui donna l'art de persuader;
 La superbe Junon celui de commander.
 Du dangereux Mercure elle apprit à séduire,
 A trahir ses amans, à cabaler, à nuire;
 Et par son écolière il se vit surpassé.

Ce chef-d'œuvre fatal aux mortels fut laissé;
 De Dieu sur les humains tel fut l'arrêt suprême:
Voilà votre supplice, & j'ordonne qu'on l'aime. (b)

Il envoie à Pandore un écrin précieux;
 Sa forme & son éclat éblouissent les yeux;

(b) On a placé ici ces vers d'*Hésiode*, qui sont dans le texte avant la création de *Pandore*.

Quels biens doit renfermer cette boîte si belle !
 De la bonté des Dieux c'est un gage fidelle ;
 C'est là qu'est renfermé le sort du genre-humain.
 Nous ferons tous des dieux. . . . elle l'ouvre ; & soudain
 Tous les fléaux ensemble inondent la nature.
 Hélas ! avant ce temps dans une vie obscure ,
 Les mortels moins instruits étaient moins malheureux ;
 Le vice & la douleur n'osaient approcher d'eux ;
 La pauvreté , les soins , la peur , la maladie ,
 Ne précipitaient point le terme de leur vie.
 Tous les cœurs étaient purs , & tous les jours fereins &c.

Si *Hésiode* avait toujours écrit ainsi , qu'il serait supérieur à *Homère* !

Ensuite *Hésiode* décrit les quatre âges fameux , dont il est le premier qui ait parlé , (du moins parmi les anciens auteurs qui nous restent .) Le premier âge est celui qui précéda *Pandore* , temps auquel les hommes vivaient avec les dieux . L'âge de fer est celui du siège de Thèbes & de Troie . *Je suis* , dit-il , *dans le cinquième , & je voudrais n'être pas né .* Que d'hommes accablés par l'envie , par le fanatisme , & par la tyrannie , en ont dit autant depuis *Hésiode* !

C'est dans ce poëme des travaux & des jours , qu'on trouve des proverbes qui se sont perpétués , comme , *le potier est jaloux du potier* ; & il ajoute : *le musicien du musicien , & le pauvre même du pauvre .* C'est là qu'est l'original de cette fable du rossignol tombé dans les ferres du vautour . Le rossignol chanta en vain pour le fléchir , le vautour le dévore . *Hésiode* ne conclut pas que *ventre affamé n'a point d'oreilles* ; mais que les tyrans ne sont point fléchis par les talens .

On trouve dans ce poëme cent maximes dignes des *Xénophons* & des *Catons*.

Les hommes ignorent le prix de la société; ils ne savent pas que la moitié vaut mieux que le tout.

L'iniquité n'est pernicieuse qu'aux petits.

L'équité seule fait fleurir les cités.

Souvent un homme injuste suffit pour ruiner sa patrie.

Le méchant qui ourdit la perte d'un homme , prépare souvent la sienne.

Le chemin du crime est court & aisé. Celui de la vertu est long & difficile; mais près du but il est délicieux.

DIEU a posé le travail pour sentinelle de la vertu.

Enfin ses préceptes sur l'agriculture ont mérité d'être imités par *Virgile*. Il y a aussi de très-beaux morceaux dans sa *Théogonie*. L'Amour qui débrouille le chaos; *Vénus* qui née sur la mer des parties génitales d'un Dieu, nourrie sur la terre, toujours suivie de l'Amour, unit le ciel, la mer, & la terre ensemble, sont des emblèmes admirables.

Pourquoi donc *Hésiode* eut-il moins de réputation qu'*Homère*? Il me semble qu'à mérite égal, *Homère* dût être préféré par les Grecs; il chantait leurs exploits & leurs victoires sur les Asiatiques leurs éternels ennemis. Il célébrait toutes les maisons qui régnaient de son temps dans l'Achaïe & dans le Péloponèse; il écrivait la guerre la plus mémorable du premier peuple de l'Europe, contre la plus florissante nation qui fût encore connue dans l'Asie. Son poëme fut presque le seul monument de cette grande époque. Point de ville, point de famille qui ne se crût honorée

de trouver son nom dans ces archives de la valeur. On assure même que long-temps après lui, quelques différends entre des villes grecques, au sujet des terrains limitrophes, furent décidés par des vers d'*Homère*. Il devint après sa mort le juge des villes dans lesquelles on prétend qu'il demandait l'aumône pendant sa vie. Et cela prouve encore que les Grecs avaient des poètes long-temps avant d'avoir des géographes.

Il est étonnant que les Grecs se faisant tant d'honneur des poèmes épiques, qui avaient immortalisé les combats de leurs ancêtres, ne trouvassent personne qui chantât les journées de Marathon, des Thermopyles, de Platée, de Salamine. Les héros de ce temps-là valaient bien *Agamemnon*, *Achille*, & les *Ajax*.

Tiréc, capitaine, poète, & musicien, tel que nous avons vu de nos jours le roi de Prusse, fit la guerre, & la chanta. Il anima les Spartiates contre les Messéniens par ses vers, & remporta la victoire. Mais ses ouvrages sont perdus. On ne dit point qu'il ait paru de poème épique dans le siècle de *Périclès*; les grands talens se tournèrent vers la tragédie: ainsi *Homère* resta seul, & sa gloire augmenta de jour en jour. Venons à son *Iliade*.

De l'Iliade.

CE qui me confirme dans l'opinion qu'*Homère* était de la colonie grecque établie à Smyrne, c'est cette foule de métaphores & de peintures dans le style oriental. La terre qui retentit sous les pieds dans la marche de l'armée, comme les foudres de *Jupiter* sur

les monts qui couvrent le géant *Tiphée* ; un vent plus noir que la nuit qui vole avec les tempêtes ; *Mars* & *Minerve*, fuivis de la Terreur, de la Fuite, & de l'infatiable Discorde, sœur & compagne de l'Homicide, dieu des combats, qui s'élève dès qu'elle paraît, & qui, en foulant la terre, porte dans le ciel sa tête orgueilleuse. Toute l'Iliade est pleine de ces images ; & c'est ce qui faisait dire au sculpteur *Bouchardon* : Lorsque j'ai lu *Homère*, j'ai cru avoir vingt pieds de haut.

Son poëme, qui n'est point du tout intéressant pour nous, était donc très-précieux pour tous les Grecs.

Ses dieux sont ridicules aux yeux de la raison, mais ils ne l'étaient pas à ceux du préjugé ; & c'était pour le préjugé qu'il écrivait.

Nous rions, nous levons les épaules en voyant des dieux qui se disent des injures, qui se battent entr'eux, qui se battent contre des hommes, qui sont blessés, & dont le sang coule ; mais c'était-là l'ancienne théologie de la Grèce, & de presque tous les peuples asiatiques. Chaque nation, chaque petite peuplade avait sa divinité particulière qui la conduisait aux combats.

Les habitans des nuées, & des étoiles qu'on supposait dans les nuées, s'étaient fait une guerre cruelle. La guerre des anges contre les anges était le fondement de la religion des brachmanes, de temps immémorial. La guerre des Titans, enfans du ciel & de la terre, contre les dieux maîtres de l'Olympe, était le premier mystère de la religion grecque. *Typhon*, chez les Egyptiens, avait combattu contre *Oshiret*, que nous nommons *Osiris*, & l'avait taillé en pièces.

Madame *Dacier*, dans sa préface de l'Iliade, remarque très-sensément, après *Euslache*, évêque de Thessalonique, & *Huet*, évêque d'Avranches, que chaque nation voisine des Hébreux avait son dieu des armées. En effet, *Jephthé* ne dit-il pas aux Ammonites : (c) *Vous possédez justement ce que votre dieu Chamos vous a donné, souffrez donc que nous ayons ce que notre Dieu nous donne.*

Ne voit-on pas le DIEU de Juda vainqueur dans les montagnes, (d) mais repoussé dans les vallées ?

Quant aux hommes qui luttent contre les immortels, c'est encore une idée reçue ; *Jacob* lutte une nuit entière contre un ange de DIEU. Si *Jupiter* envoie un songe trompeur au chef des Grecs, le Seigneur envoie un esprit trompeur au roi *Achab*. Ces emblèmes étaient fréquens, & n'étonnaient personne. *Homère* a donc peint son siècle ; il ne pouvait pas peindre les siècles suivans.

On doit répéter ici que ce fut une étrange entreprise dans *la Motte* de dégrader *Homère*, & de le traduire ; mais il fut encore plus étrange de l'abrégé pour le corriger. Au lieu d'échauffer son génie en tâchant de copier les sublimes peintures d'*Homère*, il voulut lui donner de l'esprit : c'est la manie de la plupart des Français ; une espèce de pointe qu'ils appellent un *trait*, une petite antithèse, un léger contraste de mots leur suffit. C'est un défaut dans lequel *Racine* & *Boileau* ne sont presque jamais tombés. Mais combien d'auteurs, combien d'hommes de génie même se sont laissés séduire par ces puérités qui dessèchent & qui énervent tout genre d'éloquence !

(c) Chap. II, v. 24.

(d) *Juges*, chap. I, v. 29.

En voici, autant que j'en puis juger, un exemple bien frappant.

Phénix, au livre neuvième, pour apaiser la colère d'*Achille*, lui parle à-peu-près ainsi :

Les Prières, mon fils, devant vous éplorées,
 Du souverain des Dieux font les filles sacrées;
 Humbles, le front baissé, les yeux baignés de pleurs,
 Leur voix triste & plaintive exhale leurs douleurs.
 On les voit d'une marche incertaine & tremblante
 Suivre de loin l'Injure impie & menaçante,
 L'Injure au front superbe, au regard sans pitié,
 Qui parcourt à grands pas l'univers effrayé.
 Elles demandent grâce... & lorsqu'on les refuse,
 C'est au trône des Dieux que leur voix vous accuse;
 On les entend crier en lui tendant les bras :
 Punissez le cruel qui ne pardonne pas ;
 Livrez ce cœur farouche aux affronts de l'injure ;
 Rendez-lui tous les maux qu'il aime qu'on endure ;
 Que le barbare apprenne à gémir comme nous.
 Jupiter les exauce ; & son juste courroux
 S'appesantit bientôt sur l'homme impitoyable.

Voilà une traduction faible, mais assez exacte ; & malgré la gêne de la rime, & la féchereffe de la langue, on aperçoit quelques traits de cette grande & touchante image, si fortement peinte dans l'original.

Que fait le correcteur d'*Homère* ? il mutile en deux vers d'antithèses toute cette peinture.

On offense les Dieux ; mais par des sacrifices,
 De ces Dieux irrités on fait des Dieux propices.

Ce n'est plus qu'une sentence triviale & froide. Il y a sans doute des longueurs dans le discours de *Phénix* ;

mais ce n'était pas la peinture des prières qu'il fallait retrancher.

Homère a de grands défauts, *Horace* l'avoue; tous les hommes de goût en conviennent; il n'y a qu'un commentateur qui puisse être assez aveugle pour ne les pas voir. *Pope* lui-même, traducteur du poète grec, dit que „ c'est une vaste campagne, mais brute, où „ l'on rencontre des beautés naturelles de toute espèce, „ qui ne se présentent pas aussi régulièrement que „ dans un jardin régulier; que c'est une abondante „ pépinière qui contient les semences de tous les „ fruits, un grand arbre qui pousse des branches „ superflues qu'il faut couper. „

Madame *Dacier* prend le parti de la vaste campagne, de la pépinière, & de l'arbre; & veut qu'on ne coupe rien. C'était sans doute une femme au-dessus de son sexe, & qui a rendu de grands services aux lettres, ainsi que son mari; mais quand elle se fit homme, elle se fit commentateur; elle outra tant ce rôle, qu'elle donna envie de trouver *Homère* mauvais. Elle s'opiniâtra au point d'avoir tort avec M. de *la Motte* même. Elle écrivit contre lui en régent de collège; & *la Motte* répondit comme aurait fait une femme polie & de beaucoup d'esprit. Il traduisit très-mal l'*Iliade*; mais il l'attaqua fort bien.

Nous ne parlerons pas ici de l'*Odyssée*; nous en dirons quelque chose quand nous serons à l'*Arioste*.

De Virgile.

IL me semble que le second livre de l'*Enéide*, le quatrième & le sixième, sont autant au-dessus de tous

les poètes grecs, & de tous les latins fans exception, que les statues de *Girardon* sont supérieures à toutes celles qu'on fit en France avant lui.

On a souvent dit que *Virgile* a emprunté beaucoup de traits d'*Homère*, & que même il lui est inférieur dans ses imitations; mais il ne l'a point imité dans ces trois chants dont je parle. C'est là qu'il est lui-même; c'est là qu'il est touchant, & qu'il parle au cœur. Peut-être n'était-il point fait pour le détail terrible mais fatiguant des combats. *Horace* avait dit de lui, avant qu'il eût entrepris l'*Enéide* :

Molle atque facetum

Virgilio annuerunt gaudentes rure camænæ.

Facetum ne signifie pas ici *facétieux*, mais agréable. Je ne fais si on ne retrouve pas un peu de cette mollesse heureuse & attendrissante dans la passion fatale de *Didon*. Je crois du moins y retrouver l'auteur de ces vers admirables qu'on rencontre dans ses églogues.

Ut vidi, ut perii, ut me malus abstulit error.

Certainement le chant de la descente aux enfers ne ferait pas déparé par ces vers de la quatrième églogue.

Ille Deum vitam accipiet, divisque videbit

Peristos heroas, & ipse videbitur illis....

Pacatumque reget patriis virtutibus orbem.

Je crois revoir beaucoup de ces traits simples, élégans, attendrissans, dans les trois beaux chants de l'*Enéide*.

Tout le quatrième chant est rempli de vers touchans, qui font verser des larmes à ceux qui ont de l'oreille & du sentiment.

*Diffimulare etiam sperasti, perfide, tantum
 Posse nefas, tacitusque meâ discedere terrâ!
 Nec te noster amor, nec te data dextera quondam,
 Nec moritura tenet crudeli funere Dido....
 Conscendit furibunda rogos, ensèque recludit
 Dardanium, non hos quæsitum munus in usus.*

Il faudrait transcrire presque tout ce chant, si on voulait en faire remarquer les beautés.

Et dans le sombre tableau des enfers, que de vers encore respirent cette mollesse touchante & noble à la fois!

*Ne, pueri, ne tanta animis assuescite bella :...
 Tuque prior, tu, parce, genus qui ducis Olympo;
 Projice tela manu, sanguis meus.*

Enfin, on fait combien de larmes fit verser à l'empereur *Auguste*, à *Livie*, à tout le palais, ce seul demi-vers.

Tu Marcellus eris.

Homère n'a jamais fait répandre de pleurs. Le vrai poète est, à ce qu'il me semble, celui qui remue l'ame & qui l'attendrit; les autres sont de beaux parleurs. Je suis loin de proposer cette opinion pour règle. *Je donne mon avis*, dit *Montagne*, non comme bon, mais comme mien.

De Lucain.

SI vous cherchez dans *Lucain* l'unité de lieu & d'action, vous ne la trouverez pas; mais où la trouveriez-vous? Si vous espérez sentir quelque émotion, quelque intérêt, vous n'en éprouverez pas dans les

longs détails d'une guerre dont le fond est rendu très-fec, & dont les expressions sont ampoulées; mais si vous voulez des idées fortes, des discours d'un courage philosophique & sublime, vous ne les verrez que dans *Lucain* parmi les anciens. Il n'y a rien de plus grand que le discours de *Labiennus* à *Caton*, aux portes du temple de Jupiter - Ammon, si ce n'est la réponse de *Caton* même.

Hæremus cuncti superis; temploque tacente

Nil facimus non sponte Dei.

. *Steriles nùm legit arenas*

Ut caneret paucis; merfit ne hoc pulvere verum?

Estne Dei sedes nisi terra & pontus & aer,

Et calum & virtus? Superos quid quærimus ultra?

Jupiter est quodcumque vides, quocumque moveris.

Mettez ensemble tout ce que les anciens poètes ont dit des dieux, ce sont des discours d'enfans en comparaison de ce morceau de *Lucain*. Mais dans un vaste tableau où l'on voit cent personnages, il ne suffit pas qu'il y en ait un ou deux supérieurement dessinés.

Du Tasse.

BOILEAU a dénigré le clinquant du *Tasse*; mais qu'il y ait une centaine de paillettes d'or faux dans une étoffe d'or, on doit le pardonner. Il y a beaucoup de pierres brutes dans le grand bâtiment de marbre élevé par *Homère*. *Boileau* le savait, le sentait, & il n'en parle pas. Il faut être juste.

On renvoie le lecteur à ce qu'on a dit du *Tasse*, dans l'*Essai sur la poésie épique*. (*) Mais il faut dire

(*) Volume de la *Henriade*.

ici qu'on fait par cœur ses vers en Italie. Si à Venise, dans une barque, quelqu'un récite une strophe de la Jérusalem délivrée, la barque voisine lui répond par la strophe suivante.

Si *Boileau* eût entendu ces concerts, il n'aurait eu rien à répliquer.

On connaît assez le Tasse; je ne répéterai ici ni les éloges ni les critiques. Je parlerai un peu plus au long de l'*Arioste*.

De l'Arioste.

L'*ODYSSEÉ* d'*Homère* semble avoir été le premier modèle du *Morgante*, de l'*Orlando amoroso*, & de l'*Orlando furioso*; & ce qui n'arrive pas toujours, le dernier de ces poèmes a été sans contredit le meilleur.

Les compagnons d'*Ulysse* changés en pourceaux; les vents enfermés dans une peau de chèvre, des musiciennes qui ont des queues de poisson, & qui mangent ceux qui approchent d'elles; *Ulysse* qui fuit tout nu le chariot d'une belle princesse, qui venait de faire la grande lessive; *Ulysse* déguisé en gueux qui demande l'aumône, & qui ensuite tue tous les amans de sa vieille femme, aidé seulement de son fils & de deux valets, sont des imaginations qui ont donné naissance à tous les romans en vers qu'on a faits depuis dans ce goût.

Mais le roman de l'*Arioste* est si plein & si varié, si fécond en beautés de tous les genres, qu'il m'est arrivé plus d'une fois, après l'avoir lu tout entier, de n'avoir d'autre désir que d'en recommencer la lecture. Quel est donc le charme de la poésie naturelle! Je
n'ai

n'ai jamais pu lire un seul chant de ce poëme dans nos traductions en prose.

Ce qui m'a surtout charmé dans ce prodigieux ouvrage, c'est que l'auteur toujours au-dessus de la matière, la traite en badinant. Il dit les choses les plus sublimes sans effort; & il les finit souvent par un trait de plaisanterie qui n'est ni déplacé ni recherché. C'est à la fois l'Iliade, l'Odyssée, & dom Quichotte; car son principal chevalier errant devient fou comme le héros espagnol, & est infiniment plus plaisant. Il y a bien plus, on s'intéresse à *Roland*, & personne ne s'intéresse à dom *Quichotte*, qui n'est représenté dans *Cervantes*, que comme un insensé à qui on fait continuellement des malices.

Le fond du poëme qui rassemble tant de choses, est précisément celui de notre roman de *Cassandre*, qui eut tant de vogue autrefois parmi nous, & qui a perdu cette vogue absolument, parce qu'ayant la longueur de l'*Orlando furioso*, il n'a aucune de ses beautés; & quand il les aurait en prose française, cinq ou six stances de l'*Arioste* les éclipseraient toutes. Ce fond du poëme est, que la plupart des héros, & les princesses qui n'ont pas péri pendant la guerre, se retrouvent dans Paris après mille aventures, comme les personnages du roman de *Cassandre* se retrouvent dans la maison de *Plémon*.

Il y a dans l'*Orlando furioso* un mérite inconnu à toute l'antiquité; c'est celui de ses exordes. Chaque chant est comme un palais enchanté, dont le vestibule est toujours dans un goût différent, tantôt majestueux, tantôt simple, même grotesque. C'est de la morale,

ou de la gaieté , ou de la galanterie , & toujours du naturel & de la vérité.

Voyez seulement cet exorde du quarante-quatrième chant de ce poëme, qui en contient quarante-fix , & qui cependant n'est pas trop long ; de ce poëme qui est tout en stances rimées , & qui cependant n'a rien de gêné ; de ce poëme qui démontre la nécessité de la rime dans toutes les langues modernes ; de ce poëme charmant , qui démontre surtout la stérilité & la grossièreté des poëmes épiques barbares , dans lesquels les auteurs se sont affranchis du joug de la rime , parce qu'ils n'avaient pas la force de le porter ; comme difait *Pope* , & comme l'a écrit *Louis Racine* , qui a eu raison alors.

*Spesso in poveri alberghi , e in picciol tetti ,
Nelle calamitadi , e nei difagi ,
Meglio s'aggiogon d'amicizia i petti ,
Che fra ricchezze invidiofe , ed agi
Delle piene d'infidie , e di sospetti
Corti regali , e splendidi palagi ,
Dove la caritade è in tutto estinta ;
Ne si vede amicizia se non finta.*

*Quindi avien , che tra principi , e signori ,
Patti e convenzion' sono si frali.
Fan' lega oggi re , papi , imperatori ;
Doman' saran' nemici capitali ;
Perchè , qual' l'apparenze esteriori ,
Non hanno i cor , non han gli animi tali ,
Chè non mirando al torto , più ch'al dritto
Attendon solamente al lor profitto.*

On a imité ainfi plutôt que traduit cet exorde.

L'amitié fous le chaume habita quelquefois ;
 On ne la trouve point dans les cours orageufes,
 Sous les lambris dorés des prélats & des rois,
 Séjour des faux fermens, des careffes trompeufes,
 Des fourdes factions, des effrénés défirs ;
 Séjour où tout eft faux, & même les plaifirs.

Les papes, les céfars apaiſant leur querelle,
 Jurent fur l'évangile une paix fraternelle ;
 Vous les voyez demain l'un de l'autre ennemis ;
 C'était pour fe tromper qu'ils s'étaient réunis :
 Nul ferment n'eft gardé, nul accord n'eft fincère ;
 Quand la bouche a parlé, le cœur dit le contraire.
 Du ciel qu'ils attestaient ils bravaient le courroux ;
 L'intérêt eft le dieu qui les gouverne tous.

Il n'y a perſonne d'aſſez barbare pour ignorer qu'*Aſtolphe* alla dans le paradis reprendre le bon ſens de *Roland*, que la paſſion de ce héros pour *Angélique* lui avait fait perdre, & qu'il le lui rendit très-proprement renfermé dans une phiole.

Le prologue du trente - cinquième chant eft une alluſion à cette aventure :

*Chi falira per me , Madona , in cielo
 A riportarne il mio perduto ingegno ?
 Che poi ch'ufci da' be' voſtri occhi il telo ,
 Che'l cor mi fiſſe , og' nor perdendo vegno ;
 Nè di tanta jattura mi querelo ;
 Purchè non crefca , ma ſtia a queſto ſegno.
 Ch'io dubito , ſe più ſi va ſcemando ,
 Di venir tal , qual' ho deſcritto Orlando.*

*Per riaver l'ingegno mio mè aviso ,
 Che non bisogna che per l'aria io poggi
 Nel cerchio della luna , o in paradiso ,
 Che'l mio non credo che tant' alto alloggi.
 Nè bei vostri occhi , e nel sereno viso ,
 Nel sen d'avorio , e alabastrini poggi
 Se ne v'è errando ; ed io con questa labbia
 Lo corro ; se vi par , ch'io l'o r'abbia.*

Ceux qui n'entendent pas l'italien peuvent se faire quelque idée de ces strophes par la version française.

Oh si quelqu'un voulait monter pour moi
 Au paradis ! s'il y pouvait reprendre
 Mon sens commun ! s'il daignait me le rendre !...
 Belle Aglaé , je l'ai perdu pour toi ;
 Tu m'as rendu plus fou que Roland même ;
 C'est ton ouvrage : on est fou quand on aime.
 Pour retrouver mon esprit égaré
 Il ne faut pas faire un si long voyage.
 Tes yeux l'ont pris , il en est éclairé ,
 Il est errant sur ton charmant visage.
 Sur ton beau sein ce trône des amours
 Il m'abandonne. Un seul regard peut-être ,
 Un seul baiser peut le rendre à son maître ;
 Mais sous tes lois il restera toujours.

Ce *molle & facetum* de l'*Arioste* , cette urbanité , cet atticisme , cette bonne plaisanterie répandue dans tous ses chants , n'ont été ni rendues , ni même senties par *Mirabaud* son traducteur , qui ne s'est pas douté que l'*Arioste* raillait de toutes ses imaginations. Voyez seulement le prologue du vingt-quatrième chant.

*Chi mette il pie sù l'amorosa pania
 Cerchi ritrarlo e non v'invèchi l'ale.
 Che non è in somma amor se non infania ,
 A giudicio dè savii , universale.
 E se ben , come Orlando , ogni un' smania ,
 Suo furor mostra a qualche altro segnale ;
 E quale è di pazzia segno più espresso
 Che per altri voler , perde se stesso ?*

*Vari gli effetti son' ; ma la pazzia
 E tutta una però che gli fa uscire.
 Gli è come una gran selva ove la via
 Convieni a forza a chi va fallire ;
 Chi sù , chi giù , qui quà , qui là travia.
 Per concludere in somma , io vi vo dire
 A chi in amor s' invecchia , oltre ogni pena
 Si convengon i ceppi , e la catena.*

*Ben me si potria dir : Frate , tu vai
 L'altrui mostrando , e non vedi il tuo fallo.
 Io vi respondo che comprendo assai ,
 Or che di mente ho lucido intervallo ,
 Ed ho gran' cura (e spero farlo omai)
 Di riposar mi , e d'uscir fuor di ballo.
 Ma tosto far come vorrei , no'l posso ;
 Che'l male è penetrato infino all'osso.*

Voici comme *Mirabeau* traduit sérieusement cette
 plaisanterie.

» Que celui qui a mis le pied sur les gluaux de
 » l'amour tâche de l'en tirer promptement, & de n'y
 » pas laisser engluer ses ailes; car au jugement una-
 » nime des plus sages, l'amour est une vraie folie.

» Quoique tous ceux qui s'y abandonnent comme
 » *Roland* ne deviennent pas furieux, il n'y en a
 » cependant pas un seul qui ne fasse voir combien
 » sa raison est égarée.

» Les effets de cette manie sont différens, mais
 » une même cause les produit; c'est comme une épaisse
 » forêt où l'un prend à droite, l'autre prend à gauche;
 » sans compter enfin toutes les autres peines que
 » l'amour fait souffrir, il nous ôte encore la liberté
 » & nous charge de fers.

» Quelqu'un me dira peut-être : Eh, mon ami,
 » prenez pour vous-mêmes les avis que vous donnez
 » aux autres. C'est bien aussi mon dessein à présent
 » que la raison m'éclaire; je songe à m'affranchir
 » d'un joug qui me pèse, & j'espère que j'y parvien-
 » drai. Il est pourtant vrai que le mal étant fort
 » enraciné, il me faudra pour en guérir beaucoup
 » plus de temps que je ne voudrais. »

Je crois reconnaître davantage l'esprit de l'*Arioste*
 dans cette imitation faite par un auteur inconnu.

Qui dans la glu du tendre amour s'empêtre
 De s'en tirer n'est pas long-temps le maître;
 On s'y démène, on y perd son bon sens,
 Témoin *Roland* & d'autres personnages;
 Tous gens de bien, mais fort extravagans;
 Ils sont tous fous; ainsi l'ont dit les sages.

Cette folie a différens effets,
 Ainsi qu'on voit dans de vastes forêts,
 A droite, à gauche, errer à l'aventure,
 Des pèlerins au gré de leur monture;
 Leur grand plaisir est de se fourvoyer;
 Et pour leur bien je voudrais les lier.

A ce propos quelqu'un me dira : Frère,
 C'est bien prêché ; mais il fallait te taire.
 Corrige-toi fans fermonner les gens.
 Oui, mes amis, oui, je suis très-coupable,
 Et j'en conviens quand j'ai de bons momens ;
 Je prétends bien changer avec le temps,
 Mais jusqu'ici le mal est incurable.

Quand je dis que l'*Arioste* égale *Homère* dans la
 description des combats, je n'en veux pour preuve
 que ces vers.

Suona l'un brando , e l'altro , or basso , or alto :

Il martel di Vulcano era più tardo

Nella spelunca affumicata , dove

Battea all'incude i folgori di Giove.

.

.

Aspro concerto , orribile armonia

D'alte querele , d'ululi e di strida

Della misera gente , che peria

Nel fondo , per cagion della sua guida ;

Istranamente concordar s'udia

Col fiero suon della fiamma omicida.

.

.

L'alto rumor delle sonore trombe ,

Di timpani , e di barbari stromenti

Giunte al continuo suon d'archi , di frombe

Di machine , di ruote , e di tormenti ,

E quel , di che più per che'l ciel ribombe

Gridi , tumulti , gemiti , e lamenti

Rendono un' altro suon , ch'a quel s'accorda

Con che i vicini , cadendo , il Nilo afforda.

.

*Alle squallide ripe dell'Acheronte
Sciolta del corpo , più freddo che ghiaccio ,
Bestemmiando fuggi l'alma sdegnosa
Che fu sì altera al mondo , e sì orgogliosa.*

Voici une faible traduction de ces beaux vers.

Entendez-vous leur armure guerrière
Qui retentit des coups de cimetière ?
Moins violens , moins prompts sont les marteaux
Qui vont frappant les célestes carreaux ,
Quand tout noirci de fumée & de poudre ,
Au mont Etna Vulcain forge la foudre.

.

Concert horrible , exécration harmonie ,
De cris aigus & de longs hurlemens ,
Du bruit des cors , des plaintes des mourans ,
Et du fracas des maisons embrasées
Que sous leurs toits la flamme a renversées.
Des instrumens de ruine & de mort
Volans en foule & d'un commun effort ,
Et la trompette organe du carnage ,
De plus d'horreur emplissent ce rivage ,
Que n'en ressent l'étonné voyageur
Alors qu'il voit tout le Nil en fureur ,
Tombant des cieus qu'il touche & qu'il inonde ,
Sur cent rochers précipiter son onde.

.

Alors , alors , cette ame si terrible ,
Impitoyable , orgueilleuse , inflexible ,

Fuit de son corps & fort en blasphémant,
 Superbe encore à son dernier moment,
 Et défiant les éternels abymes
 Où s'engloutit la foule de ses crimes.

Il a été donné à l'*Arioste* d'aller & de revenir de ces descriptions terribles aux peintures les plus voluptueuses, & de ces peintures à la morale la plus sage. Ce qu'il y a de plus extraordinaire encore, c'est d'intéresser vivement pour les héros & les héroïnes dont il parle, quoiqu'il y en ait un nombre prodigieux. Il y a presque autant d'événemens touchans dans son poëme que d'aventures grotesques; son lecteur s'accoutume si bien à cette bigarrure, qu'il passe de l'un à l'autre sans en être étonné.

Je ne fais quel plaifant a fait courir le premier ce mot prétendu du cardinal d'Est : *Messer Lodovico, dove avete pigliato tante coglionerie?* Le cardinal aurait dû ajouter : *Dove avete pigliato tante cose divine?* Aussi est-il appelé en Italie *il divino Ariosto*.

Il fut le maître du *Tasse*. L'*Armide* est d'après l'*Alcine*. Le voyage des deux chevaliers qui vont déchanter *Renaud*, est absolument imité du voyage d'*Astolphe*. Et il faut avouer encore que les imaginations fantastiques qu'on trouve si souvent dans le poëme de Roland le furieux, sont bien plus convenables à un sujet mêlé de sérieux & de plaifant, qu'au poëme sérieux du *Tasse*, dont le sujet semblait exiger des mœurs plus sévères.

Ne passons pas sous silence un autre mérite qui n'est propre qu'à l'*Arioste*; je veux parler des charmans prologues de tous ses chants.

Je n'avais pas osé autrefois le compter parmi les poètes épiques; je ne l'avais regardé que comme le premier des grotesques : mais en le relisant je l'ai trouvé aussi sublime que plaissant; & je lui fais très-humblement réparation. Il est très-vrai que le pape *Léon X* publia une bulle en faveur de l'*Orlando furioso*, & déclara excommuniés ceux qui diraient du mal de ce poème. Je ne veux pas encourir l'excommunication.

C'est un grand avantage de la langue italienne, ou plutôt c'est un rare mérite dans le Tasse & dans l'Arioste, que des poèmes si longs, non-seulement rimés, mais rimés en stances, en rimes croisées, ne fatiguent point l'oreille, & que le poète ne paraisse presque jamais gêné.

Le *Trissin*, au contraire, qui s'est délivré du joug de la rime, semble n'en avoir que plus de contrainte, avec bien moins d'harmonie & d'élégance.

Spencer, en Angleterre, voulut rimer en stances son poème de la Fée reine; on l'estima, & personne ne le put lire.

Je crois la rime nécessaire à tous les peuples qui n'ont pas dans leur langue une mélodie sensible, marquée par les longues & par les brèves, & qui ne peuvent employer ces dactyles & ces spondées qui font un effet si merveilleux dans le latin.

Je me souviendrai toujours que je demandai au célèbre *Pope*, pourquoi *Milton* n'avait pas rimé son Paradis perdu? & qu'il me répondit : *Because he could not*, parce qu'il ne le pouvait pas.

Je suis persuadé que la rime irritant, pour ainsi dire, à tout moment le génie, lui donne autant d'élanemens que d'entraves; qu'en le forçant de tourner sa pensée en mille manières, elle l'oblige aussi de penser

avec plus de justesse, & de s'exprimer avec plus de correction. Souvent l'artiste en s'abandonnant à la facilité des vers blancs, & sentant intérieurement le peu d'harmonie que ces vers produisent, croit y suppléer par des images gigantesques qui ne font point dans la nature. Enfin, il lui manque le mérite de la difficulté surmontée.

Pour les poèmes en prose, je ne fais ce que c'est que ce montre. Je n'y vois que l'impuissance de faire des vers. J'aimerais autant qu'on me proposât un concert sans instrumens. Le Cassandre de la *Calprenède* fera, si l'on veut, un poème en prose, j'y consens; mais dix vers du *Tasse* valent mieux.

De Milton.

SI *Boileau*, qui n'entendit jamais parler de *Milton*, absolument inconnu de son temps, avait pu lire le *Paradis perdu*; c'est alors qu'il aurait pu dire comme du *Tasse*:

Eh quel objet enfin à présenter aux yeux
Que le diable toujours hurlant contre les cieux!

Un épisode du *Tasse* est devenu le sujet d'un poème entier chez l'auteur anglais; celui-ci a étendu ce que l'autre avait jeté avec discrétion dans la fabrique de son poème.

Je me livre au plaisir de transcrire ce que dit le *Tasse* au commencement du quatrième chant.

*Quinci avendo pur tutto il pensier volto
A recar nè cristiani ultima doglia;
Che sia comanda il popol suo raccolto,
(Concilio orrendo) entro la regia soglia.
Come sia pur leggiera impresa (ah! stolto)*

*Il repugnare alla divina voglia :
Stolto , ch'al ciel s'agguaglia , e'n oblio pone ,
Come di Dio la destra irata tuone.*

*Chiama gli abitor' dell'ombre eterne
Il rauco suon della tartarea tromba ;
Tremar le spaziose atre caverne ,
E l'aer cieco a quel rumor rimbomba.
Nè stridendo così dalle superne
Regioni del cielo il folgor piomba ,
Nè si scossa già mai trema la terra ,
Quand i vapori in sen gravida ferra.*

*Orrida maestà nel fero aspetto
Terrore accresce , e più superbo il rende.
Rosseggian gli occhi ; e di veneno infetto ,
Come infauusta cometa , il guardo splende.
Gli involve il mento , e sù l'irsuto petto
Ispida , e folta la gran barba scende ;
Ed in guisa di voragine profonda ,
S'apre la bocca d'atro sangue immonda.*

*Quali i fumi sulfurei , ed infiammati
Escon di mon Gibello , e'l puzzo , e'l tuono ;
Tal della fera bocca i negri fiati ,
Tale il fetore , e le faville sono.
Mentre ei parlava , Cerbero i latrati
Ripresse , e l'Idra si fe' muta al suono :
Resto Cocito , e ne tremar' gli abissi ,
E in questi detti il gran rimbombo udissi.*

*Tartarei numi , di seder più degni
Là sovra il sole , ond'è l'origin vostra ,
Che meco già da' più felici regni
Spinse il gran caso in questa oribil chiostra ;*

*Gli antichi altrui sospetti , e i fieri sdegni
 Noti son troppo , e l'alta impresa nostra
 Or colui regge a suo voler le stelle ,
 E noi fiam giudicate alme rubelle.*

*Ed in vece del dì sereno , e puro ,
 Dell'aureo sol , degli stellati giri ,
 N'hà qui rinchiusi in questo abisso oscuro ;
 Ne' vol , ch'al primo onor per noi s'aspiri.
 E poscia (ah quanto a ricordarlo è duro !
 Questo è quel , che più inaspra i miei martiri.)
 Nè bei seggi celesti hà l'uom chiamato ,
 L'uom' vile , & di vil fango in terra nato.*

Tout le poëme de *Milton* semble fondé sur ces vers, qu'il a même entièrement traduits. Le *Tasse* ne s'appesantit point sur les ressorts de cette machine, la seule peut-être que l'austérité de sa religion & le sujet d'une croisade dussent lui fournir. Il quitte le diable le plutôt qu'il peut, pour présenter son *Armide* aux lecteurs; l'admirable *Armide*, digne de l'*Alcine* de l'*Arioste* dont elle est imitée. Il ne fait point tenir de longs discours à *Belial*, à *Mammon*, à *Belzébuth*, à *Satan*.

Il ne fait point bâtir une salle pour les diables; il n'en fait pas des géans pour les transformer en pygmées, afin qu'ils puissent tenir plus à l'aïse dans la salle. Il ne déguise point enfin *Satan* en cormoran & en crapaud.

Qu'auraient dit les cours & les favans de l'ingénieuse Italie, si le *Tasse*, avant d'envoyer l'esprit de ténèbres exciter *Hidraot*, le père d'*Armide*, à la vengeance, se fût arrêté aux portes de l'enfer pour s'entretenir avec la Mort & le Péché; si le Péché lui avait appris qu'il était sa fille, qu'il avait accouché d'elle par la tête;

qu'ensuite il devint amoureux de sa fille; qu'il en eut un enfant qu'on appela la Mort, que la mort (qui est supposée masculin) coucha avec le Pêché, (qui est supposé féminin) & qu'elle lui fit une infinité de serpens qui rentrent à toute heure dans ses entrailles, & qui en sortent.

De tels rendez-vous, de telles jouissances font aux yeux des Italiens de singuliers épisodes d'un poëme épique. Le *Tasse* les a négligés, & il n'a pas eu la délicatesse de transformer *Satan* en crapaud, pour mieux instruire *Armide*.

Que n'a-t-on point dit de la guerre des bons & des mauvais anges que *Milton* a imitée, de la gigantomachie de *Claudien*? *Gabriel* consume deux chants entiers à raconter les batailles données dans le ciel contre DIEU même; & ensuite la création du monde. On s'est plaint que ce poëme ne soit presque rempli que d'épisodes; & quels épisodes! c'est *Gabriel* & *Satan* qui se disent des injures; ce sont des anges qui se font la guerre dans le ciel, & qui la font à DIEU. Il y a dans le ciel des dévots & des espèces d'athées. *Abdiel*, *Ariel*, *Arioc*, *Rimiel*, combattent *Moloch*, *Belzébuth*, *Nifroch*; on se donne de grands coups de fabre; on se jette des montagnes à la tête avec les arbres qu'elles portent, & les neiges qui couvrent leurs cimes, & les rivières qui coulent à leurs pieds. C'est là, comme on voit, la belle & simple nature!

On se bat dans le ciel à coups de canon; encore cette imagination est-elle prise de l'*Arioste*; mais l'*Arioste* semble garder quelque bienfaisance dans cette invention. Voilà ce qui a dégoûté bien des lecteurs italiens & français. Nous n'avons garde de porter

notre jugement ; nous laissons chacun sentir du dégoût ou du plaisir à sa fantaisie.

On peut remarquer ici que la fable de la guerre des géans contre les dieux , semble plus raisonnable que celle des anges , si le mot de *raisonnable* peut convenir à de telles fictions. Les géans de la fable étaient supposés les enfans du ciel & de la terre , qui redemandaient une partie de leur héritage à des dieux , auxquels ils étaient égaux en force & en puissance. Ces dieux n'avaient point créé les Titans ; ils étaient corporels comme eux. Mais il n'en est pas ainsi dans notre religion. DIEU est un être pur , infini , tout-puissant , créateur de toutes choses , à qui ses créatures n'ont pu faire la guerre ni lancer contre lui des montagnes , ni tirer du canon.

Aussi cette imitation de la guerre des géans , cette fable des anges révoltés contre DIEU même , ne se trouve que dans les livres apocryphes attribués à *Enoch* , dans le premier siècle de notre ère vulgaire , livre digne de toute l'extravagance du rabinisme.

Milton a donc décrit cette guerre. Il y a prodigué les peintures les plus hardies. Ici ce sont des anges à cheval , & d'autres qu'un coup de sabre coupe en deux , & qui se rejoignent sur le champ ; là c'est la mort qui lève le nez pour renifler l'odeur des cadavres qui n'existent pas encore. Ailleurs elle frappe de sa massue pétrifique sur le froid & sur le sec. Plus loin , c'est le froid , le chaud , le sec , & l'humide , qui se disputent l'empire du monde , & qui conduisent en bataille rangée des embryons d'atomes. Les questions les plus épineuses de la plus rebutante scolastique , sont traitées en plus de vingt endroits dans les termes même de l'école.

Des diables en enfer s'amusent à disputer sur la grâce, sur le libre arbitre, sur la prédestination, tandis que d'autres jouent de la flûte.

Au milieu de ces inventions, il foumet son imagination poétique, & la restreint à paraphrafer dans deux chants, les premiers chapitres de la Genèse.

*God saw the light was good.
And light from darknes divided;
Light the day and darknes night he nam'd.
Again God said : Let be the firmament . . .
And saw that it was good . . .*

C'est un respect qu'il montre pour l'ancien testament, ce fondement de notre religion.

Nous croyons avoir une traduction exacte de *Milton*, & nous n'en avons point. On a retranché, ou entièrement altéré plus de deux cents pages, qui prouveraient la vérité de ce que j'avance.

En voici un précis que je tire du cinquième chant.

Après qu'*Adam* & *Eve* ont récité le psaume CXLVIII, l'ange *Raphaël* descend du ciel sur ses six ailes, & vient leur rendre visite; & *Eve* lui prépare à dîner.

» Elle écrase des grappes de raisin, & en fait du vin
 » doux qu'on appelle *mouft*; & de plusieurs graines,
 » & des doux pignons pressés, elle tempéra de douces
 » crèmes.... L'ange lui dit, bon jour, & se servit de
 » la sainte salutation dont il usa long-temps après
 » envers *Marie* la seconde *Eve* : Bon jour, mère des
 » hommes, dont le ventre fécond remplira le monde
 » de plus d'enfans qu'il n'y a de différens fruits des
 » arbres de DIEU entassés sur ta table. La table était
 » un gazon & des sièges de mousse tout autour, & sur
 » son

» son ample quarré d'un bout à l'autre tout l'automne
 » était empilé, quoique le printemps & l'automne dan-
 » fassent dans ce lieu par la main. Ils firent quelque
 » temps conversation sans craindre que le dîner se
 » refroidît. (d) Enfin, notre premier père commença
 » ainsi :

» Envoyé céleste, qu'il vous plaise goûter des
 » présens que notre nourricier, dont descend tout
 » bien parfait & immense, a fait produire à la terre
 » pour notre nourriture & pour notre plaisir; alimens
 » peut-être insipides pour des natures spirituelles. Je
 » fais seulement qu'un père céleste les donne à tous.

» A quoi l'ange répondit : Ce que celui dont les
 » louanges soient chantées, donne à l'homme, en
 » partie spirituel, n'est pas trouvé un mauvais mets
 » par les purs esprits; & ces purs esprits, ces substances
 » intelligentes, veulent aussi des alimens ainsi qu'il en
 » faut à votre substance raisonnable. Ces deux sub-
 » stances contiennent en elles toutes les facultés basses
 » des sens par lesquelles elles entendent, voient,
 » flairent, touchent, goûtent, digèrent ce qu'elles ont
 » goûté, en assimilent les parties, & changent les
 » choses corporelles en incorporelles. Car, vois-tu,
 » tout ce qui a été créé doit être soutenu & nourri;
 » les élémens les plus grossiers alimentent les plus
 » purs; la terre donne à manger à la mer; la terre
 » & la mer à l'air; l'air donne de la pâture aux feux
 » éthérés, & d'abord à la lune, qui est la plus proche
 » de nous; c'est de-là qu'on voit sur son visage rond,
 » ses taches & ses vapeurs non encore purifiées, & non

(d) Mot pour mot : *Nor fear'd lest dinner cool'd.*

» encore tournées en sa substance. La lune aussi
» exhale de la nourriture de son continent humide
» aux globes plus élevés. Le soleil, qui départ sa
» lumière à tous, reçoit aussi de tous en récompense
» son aliment en exaltations humides, & le soir il
» soupe avec l'Océan... Quoique dans le ciel les
» arbres de vie portent un fruit d'ambrosie; quoique
» nos vignes donnent du nectar; quoique tous les
» matins nous broffions les branches d'arbres cou-
» vertes d'une rosée de miel; quoique nous trouvions
» le terrain couvert de graines perlées; cependant
» DIEU a tellement varié ici ses présens, & de nou-
» velles délices, qu'on peut les comparer au ciel.
» Soyez fûrs que je ne ferai pas assez délicat pour
» n'en pas tâter avec vous.

» Ainsi ils se mirent à table, & tombèrent sur les
» viandes; & l'ange n'en fit pas seulement semblant;
» il ne mangea pas en mystère, selon la glose com-
» mune des théologiens; mais avec la vive dépêche
» d'une faim très-réelle, avec une chaleur concoctive
» & transsubstantive; le superflu du dîner transpire
» aisément dans les pores des esprits; il ne faut pas
» s'en étonner, puisque l'empyrique alchimiste avec
» son feu de charbon & de suie peut changer, ou
» croit pouvoir changer l'écume du plus grossier
» métal en or aussi parfait que celui de la mine.

» Cependant *Eve* servait à table toute nue, &
» couronnait leurs coupes de liqueurs délicieuses.
» O innocence! méritant paradis! c'était alors plus
» que jamais que les enfans de DIEU auraient été
» excusables d'être amoureux d'un tel objet; mais
» dans leurs cœurs l'amour régnait sans débauche.

„ Ils ne connaissaient pas la jalousie , enfer des amans
 „ outragés. „

Voilà ce que les traducteurs de *Milton* n'ont point du tout rendu ; voilà ce dont ils ont supprimé les trois quarts , & atténué tout le reste. C'est ainsi qu'on en a usé quand on a donné des traductions de quelques tragédies de *Shakespeare* ; elles sont toutes mutilées & entièrement méconnaissables. Nous n'avons aucune traduction fidelle de ce célèbre auteur dramatique , que celle des trois premiers actes de son *Jules-César* , imprimée à la suite de *Cinna* , dans l'édition de *Cornille* avec des commentaires.

Virgile annonce les destinées des descendans d'*Enée* , & les triomphes des Romains. *Milton* prédit le destin des enfans d'*Adam* ; c'est un objet plus grand , plus intéressant pour l'humanité ; c'est prendre pour son sujet l'histoire universelle. Il ne traite pourtant à fond que celle du peuple juif , dans les onzième & douzième chants ; & voici mot à mot ce qu'il dit du reste de la terre.

„ L'ange *Michel* & *Adam* montèrent dans la *vision*
 „ de *Dieu* ; c'était la plus haute montagne du paradis
 „ terrestre , du haut de laquelle l'hémisphère de la
 „ terre s'étendait dans l'aspect le plus ample & le plus
 „ clair. Elle n'était pas plus haute , ni ne présentait
 „ un aspect plus grand que celle sur laquelle le diable
 „ emporta le second *Adam* dans le désert , pour lui
 „ montrer tous les royaumes de la terre & leur gloire.
 „ Les yeux d'*Adam* pouvaient commander de là toutes
 „ les villes d'ancienne & de moderne renommée ; sur
 „ le siège du plus puissant empire , depuis les futures
 „ murailles de *Combalu* , capitale du grand-kan du

„ Cataï , & de Samarcande fur l'Oxus , trône de
 „ *Tamerlan* , à Pékin des rois de la Chine , & de-là
 „ à Agra , & de-là à Lahor du grand-mogol jufqu'à
 „ la Cherfonèfe d'or , ou jufqu'au fiége du Perfian
 „ dans Ecbatane , & depuis dans Ifpahan , ou juf-
 „ qu'au czar ruffe dans Mofcou , ou au fultan venu
 „ du Turkeftan dans Byfance. Ses yeux pouvaient
 „ voir l'empire du Négus jufqu'à fon dernier port
 „ Ercoco , & les royaumes maritimes Mombaza,
 „ Quiloa , & Mélinde , & Sofala qu'on croit Ophir ,
 „ jufqu'au royaume de Congo & Angola plus au
 „ fud. Ou bien de-là il voyait depuis le fleuve Niger
 „ jufqu'au mont Atlas , les royaumes d'Almanzor ,
 „ de Fez , & de Maroc ; Sus , Alger , Tremizen , &
 „ de-là l'Europe , à l'endroit d'où Rome devait gou-
 „ verner le monde. Peut-être il vit en efprit le riche
 „ Mexique fiége de *Montezume* , & Cufco dans le
 „ Pérou , plus riche fiége d'*Atabalipa* ; & la Guiane ,
 „ non encore dépouillée , dont la capitale eft appelée
 „ *Eldorado* par les Efpagnols. „

Après avoir fait voir tant de royaumes aux yeux d'*Adam* , on lui montre auffitôt un hôpital ; & l'auteur ne manque pas de dire que c'eft un effet de la gourmandife d'*Eve*.

„ Il vit un lazareth où gifait nombre de malades ,
 „ fpafmes hideux , empreintes douloureufes , maux de
 „ cœur , d'agonie , toutes les fortes de fièvres , convul-
 „ fions , épilepfies , terribles catarres , pierres & ulcères
 „ dans les intefitins , douleurs de coliques , frénéfies
 „ diaboliques , mélancolies foupirantes , folies luna-
 „ tiques , atrophies , marafmes , peste dévorante au
 „ loin , hydropifies , afthmes , rhumes &c. „

Toute cette vision semble une copie de l'*Arioste*; car *Astolphe*, monté sur l'hippogriffe, voit en volant tout ce qui se passe sur les frontières de l'Europe & sur toute l'Afrique. Peut-être, si on l'ose dire, la fiction de l'*Arioste* est plus vraisemblable que celle de son imitateur; car en volant, il est tout naturel qu'on voie plusieurs royaumes l'un après l'autre; mais on ne peut découvrir toute la terre du haut d'une montagne.

On a dit que *Milton* ne savait pas l'optique; mais cette critique est injuste; il est très-permis de feindre qu'un esprit céleste découvre au père des hommes les destinées de ses descendans. Il n'importe que ce soit du haut d'une montagne ou ailleurs. L'idée au moins est grande & belle.

Voici comme finit ce poëme.

La Mort & le Péché construisent un large pont de pierre qui joint l'enfer à la terre pour leur commodité & pour celle de *Satan*, quand ils voudront faire leur voyage. Cependant *Satan* revole vers les diables par un autre chemin; il vient rendre compte à ses vassaux du succès de sa commission; il harangue les diables, mais il n'est reçu qu'avec des sifflets. DIEU le change en grand serpent, & ses compagnons deviennent serpens aussi.

Il est aisé de reconnaître dans cet ouvrage, au milieu de ses beautés, je ne sais quel esprit de fanatisme & de férocité pédantesque qui dominaient en Angleterre du temps de *Cromwell*, lorsque tous les Anglais avaient la bible & le pistolet à la main. Ces absurdités théologiques, dont l'ingénieux *Butler* auteur d'*Hudibras* s'est tant moqué, furent traitées sérieusement par *Milton*. Aussi cet ouvrage fut regardé par toute la

cour de *Charles II*, avec autant d'horreur qu'on avait de mépris pour l'auteur.

Milton avait été quelque temps secrétaire pour la langue latine du parlement, appelé le *rump*, ou le *croupion*. Cette place fut le prix d'un livre latin en faveur des meurtriers du roi *Charles I*; livre (il faut l'avouer) aussi ridicule par le style, que détestable par la matière; livre où l'auteur raisonne à-peu-près comme lorsque dans son *Paradis perdu*, il fait digérer un ange, & fait passer les excréments par insensible transpiration; lorsqu'il fait coucher ensemble le Péché & la Mort; lorsqu'il transforme son *Satan* en cormoran & en crapaud; lorsqu'il fait des diables géans, qu'il change ensuite en pygmées, pour qu'ils puissent raisonner plus à l'aise, & parler de controverse &c.

Si on veut un échantillon de ce libelle scandaleux qui le rendit si odieux, en voici quelques-uns. *Saumaïse* avait commencé son livre en faveur de la maison *Stuart*, & contre les régicides, par ces mots.

L'horrible nouvelle du parricide commis en Angleterre, a blessé depuis peu nos oreilles & encore plus nos cœurs.

Milton répond à *Saumaïse*: *Il faut que cette horrible nouvelle ait eu une épée plus longue que celle de S' Pierre qui coupa une oreille à Malchus, ou les oreilles hollandaises doivent être bien longues pour que le coup ait porté de Londres à la Haye; car une telle nouvelle ne pouvait blesser que des oreilles d'âne.*

Après ce singulier préambule, *Milton* traite de *pufflanimes* & de lâches, les larmes que le crime de la faction de *Cromwell* avait fait répandre à tous les hommes justes & sensibles. *Ce sont*, dit-il, *des larmes telles qu'il en coula des yeux de la nymphe Salmacis, qui*

produisirent la fontaine dont les eaux énervaient les hommes, les dépouillaient de leur virilité, leur ôtaient le courage, & en faisaient des hermaphrodites. Or Saumaise s'appelait Salmasus en latin. Milton le fait descendre de la nymphe Salmacis. Il l'appelle eunuque & hermaphrodite, quoiqu'hermaphrodite soit le contraire d'eunuque. Il lui dit que ses pleurs sont ceux de Salmacis sa mère, & qu'ils l'ont rendu infame.

*Infamis ne quem male fortibus undis
Salmacis enervet.*

On peut juger si un tel pédant atrabilaire, défenseur du plus énorme crime, put plaire à la cour polie & délicate de *Charles II*, aux lords *Rocheſter*, *Roscommon*, *Buckingham*, aux *Waller*, aux *Cowley*, aux *Congrèves*, aux *Wicherley*. Ils eurent tous en horreur l'homme & le poëme. A peine même fut-on que le Paradis perdu existait. Il fut totalement ignoré en France aussi-bien que le nom de l'auteur.

Qui aurait osé parler aux *Racines*, aux *Despréaux*, aux *Molières*, aux *la Fontaine*, d'un poëme épique sur *Adam & Eve*? Quand les Italiens l'ont connu, ils ont peu estimé cet ouvrage, moitié théologique, & moitié diabolique, où les anges & les diables parlent pendant des chants entiers. Ceux qui savent par cœur l'*Arioste* & le *Tasse*, n'ont pu écouter les sons durs de *Milton*. Il y a trop de distance entre la langue italienne & l'anglaise.

Nous n'avions jamais entendu parler de ce poëme en France, avant que l'auteur de la *Henriade* nous en eût donné une idée dans le neuvième chapitre de son *Essai sur la poésie épique*. Il fut même le premier

(si je ne me trompe) qui nous fit connaître les poètes anglais, comme il fut le premier qui expliqua les découvertes de *Newton*, & les sentimens de *Locke*. Mais quand on lui demanda ce qu'il pensait du génie de *Milton*, il répondit : *Les Grecs recommandaient aux poètes de sacrifier aux grâces, Milton a sacrifié au diable.*

On songea alors à traduire ce poème épique anglais dont M. de *Voltaire* avait parlé avec beaucoup d'éloges à certains égards. Il est difficile de favoir précisément qui en fut le traducteur. On l'attribue à deux personnes qui travaillèrent ensemble ; mais on peut assurer qu'ils ne l'ont point du tout traduit fidèlement. Nous l'avons déjà fait voir ; & il n'y a qu'à jeter les yeux sur le début du poème pour en être convaincu.

„ Je chante la défobéissance du premier homme ,
 „ & les funestes effets du fruit défendu , la perte d'un
 „ paradis , & le mal de la mort triomphant sur la
 „ terre , jusqu'à ce qu'un Dieu-homme vienne juger
 „ les nations , & nous rétablisse dans le séjour bien-
 „ heureux. „

Il n'y a pas un mot dans l'original qui réponde exactement à cette traduction. Il faut d'abord considérer qu'on se permet dans la langue anglaise des inversions que nous souffrons rarement dans la nôtre. Voici mot à mot le commencement de ce poème de *Milton*.

„ La première défobéissance de l'homme , & le
 „ fruit de l'arbre défendu , dont le goût porta la
 „ mort dans le monde , & toutes nos misères avec
 „ la perte d'Eden , jusqu'à ce qu'un plus grand-
 „ homme nous rétablît, (e) & regagnât notre demeure

(e) Il y a dans plusieurs éditions , *Restore us , and regain*. J'ai choisi cette leçon comme la plus naturelle. Il y a dans l'original : *La première*

» heureuse ; Muse céleste , c'est - là ce qu'il faut
» chanter. »

Il y a de très-beaux morceaux sans doute dans ce poème singulier ; & j'en reviens toujours à ma grande preuve, c'est qu'ils sont retenus en Angleterre par quiconque se pique d'un peu de littérature. Tel est ce monologue de *Satan*, lorsque s'échappant du fond des enfers, & voyant pour la première fois notre soleil sortant des mains du Créateur, il s'écrie :

» Toi, sur qui mon tyran prodigue ses bienfaits,
» Soleil, astre de feu, jour heureux que je hais,
» Jour qui fais mon supplice, & dont mes yeux s'étonnent,
» Toi qui sembles le Dieu des cieux qui t'environnent,
» Devant qui tout éclat disparaît & s'enfuit,
» Qui fais pâlir le front des astres de la nuit ;
» Image du Très-haut qui régla ta carrière,
» Hélas ! j'eusse autrefois éclipsé ta lumière.
» Sur la voûte des cieux élevé plus que toi,
» Le trône où tu t'assieds s'abaissait devant moi ;
» Je suis tombé ; l'orgueil m'a plongé dans l'abyme.
» Hélas ! je fus ingrat, c'est-là mon plus grand crime.
» J'osai me révolter contre mon créateur :
» C'est peu de me créer, il fut mon bienfaiteur ;
» Il m'aimait : j'ai forcé sa justice éternelle
» D'appesantir son bras sur ma tête rebelle ;
» Je l'ai rendu barbare en sa sévérité,
» Il punit à jamais, & je l'ai mérité.
» Mais si le repentir pouvait obtenir grace !
» Non, rien ne fléchira ma haine & mon audace ;
» Non, je déteste un maître ; & sans doute il vaut mieux
» Régner dans les enfers qu'obéir dans les cieux.

désobéissance de l'homme &c. chantez, Muse céleste. Mais cette inversion ne peut être adoptée dans notre langue.

Les amours d'*Adam* & d'*Eve* font traités avec une mollesse élégante & même attendrissante , qu'on n'attendrait pas du génie un peu dur , & du style souvent raboteux de *Milton*.

Du reproche de plagiat fait à Milton.

QUELQUES-UNS l'ont accusé d'avoir pris son poème dans la tragédie du Bannissement d'Adam de *Grotius* , & dans la Sarcotis du jésuite *Mazénius* , imprimée à Cologne en 1654 , & en 1661 , long-temps avant que *Milton* donnât son Paradis perdu.

Pour *Grotius* , on favait assez en Angleterre que *Milton* avait transporté dans son poème épique anglais quelques vers latins de la tragédie d'Adam. Ce n'est point du tout être plagiaire ; c'est enrichir sa langue des beautés d'une langue étrangère. On n'accusa point *Euripide* de plagiat , pour avoir imité dans un chœur d'Iphigénie le second livre de l'Iliade ; au contraire , on lui fut très-bon gré de cette imitation , qu'on regarda comme un hommage rendu à *Homère* sur le théâtre d'Athènes.

Virgile n'essuya jamais de reproche pour avoir heureusement imité , dans l'Énéide , une centaine de vers du premier des poètes grecs.

On a poussé l'accusation un peu plus loin contre *Milton*. Un Ecoffais , nommé M. *Lauder* , très-attaché à la mémoire de *Charles I* , que *Milton* avait insultée avec l'acharnement le plus grossier , se crut en droit de flétrir la mémoire de l'accusateur de ce monarque. On prétendait que *Milton* avait fait une infame fourberie , pour ravir à *Charles I* la triste gloire d'être

l'auteur de l'Eikon Basilike ; livre long-temps cher aux royalistes , & que *Charles I* avait, dit-on, composé dans sa prison pour servir de consolation à sa déplorable infortune.

Lauder voulut donc, vers l'année 1752, commencer par prouver que *Milton* n'était qu'un plagiaire, avant de prouver qu'il avait agi en faussaire contre la mémoire du plus malheureux des rois ; il se procura des éditions du poëme de la Sarcotis. Il paraissait évident que *Milton* en avait imité quelques morceaux, comme il avait imité *Grotius* & le *Tasse*.

Mais *Lauder* ne s'en tint pas là ; il déterra une mauvaise traduction en vers latins du Paradis perdu du poëte anglais ; & joignant plusieurs vers de cette traduction à ceux de *Mazénius*, il crut rendre par-là l'accusation plus grave, & la honte de *Milton* plus complète. Ce fut en quoi il se trompa lourdement ; sa fraude fut découverte. Il voulait faire passer *Milton* pour un faussaire, & lui-même fut convaincu de l'être. On n'examina point le poëme de *Mazénius*, dont il n'y avait alors que très-peu d'exemplaires en Europe. Toute l'Angleterre convaincue du mauvais artifice de l'Ecoffais, n'en demanda pas davantage. L'accusateur confondu fut obligé de défavouer sa manœuvre, & d'en demander pardon.

Depuis ce temps on imprima une nouvelle édition de *Mazénius* en 1757. Le public littéraire fut surpris du grand nombre de très-beaux vers dont la Sarcotis était parsemée. Ce n'est à la vérité qu'une longue déclamation de collège sur la chute de l'homme : mais l'exorde, l'invocation, la description du jardin d'Eden, le portrait d'*Eve*, celui du diable, sont précisément

les mêmes que dans *Milton*. Il y a bien plus ; c'est le même sujet, le même nœud , la même catastrophe. Si le diable veut dans *Milton* se venger sur l'homme du mal que DIEU lui a fait , il a précisément le même dessein chez le jésuite *Mazénius* ; & il le manifeste dans des vers dignes peut-être du siècle d'*Auguste*.

*Semel excidimus crudelibus astris ,
Et conjuratas involvit terra cohortes.
Fata manent, tenet & superos oblivio nostri ;
Indecore premimur, vulgi tolluntur inertes
Ac viles animæ, cæloque fruuntur aperto.
Nos divûm soboles, patriâque in sede locandi,
Pellimur exilio, mæstoque Acheronte tenemur.
Heu ! dolor & superûm decreta indigna ! fatiscat
Orbis & antiquo turbentur cuncta tumultu ,
Ac redeat deforme cahos ; Styx atra ruinam
Terrarum excipiat, fatoque impellat eodem
Et cælum, & cæli cives ; ut inulta cadamus
Turba, nec umbrarum pariter caligine raptam
Sarcoteam, invisum caput, involvamus ? ut astris
Regnantem, & nobis dominâ cervice minantem
Ignavi patiamur ? adhuc tamen, improba, vivit !
Vivit adhuc, fruiturque Dei secunda favore !
Cernimus ! & quicquam furiarum absconditur orco ?
Vah ! pudor, æternumque probrum stygis, occidat, amens
Occidat, & nostræ subeat consortia culpæ.
Hæc mihi secluso cælis solatia tantùm
Excidii restant ; juvat hac consortie malorum
Possè frui, juvat ad nostram seducere pœnam
Frustra exultantem, patriâque ex sorte superbam.
Ærumnas exempla levant ; minor illa ruina est,
Quæ caput adversi labens oppresserit hostis.*

On trouve dans *Mazénius* & dans *Milton* de petits épisodes , de légères excursions absolument semblables ; l'un & l'autre parlent de *Xerxès* qui couvrit la mer de ses vaisseaux.

*Quantus erat Xerxes, medium qui contrahit orbem
Urbis in excidium.*

Tous deux parlent sur le même ton de la tour de **Babel** ; tous deux font la même description du luxe, de l'orgueil, de l'avarice, de la gourmandise.

Ce qui a le plus persuadé le commun des lecteurs du plagiat de *Milton*, c'est la parfaite ressemblance du commencement des deux poèmes. Plusieurs lecteurs étrangers , après avoir lu l'exorde , n'ont pas douté que tout le reste du poème de *Milton* ne fût pris de *Mazénius*. C'est une erreur bien grande, & aisée à reconnaître.

Je ne crois pas que le poète anglais ait imité en tout plus de deux cents vers du jésuite de Cologne ; & j'ose dire qu'il n'a imité que ce qui méritait de l'être. Ces deux cents vers sont fort beaux ; ceux de *Milton* le sont aussi ; & le total du poème de *Mazénius*, malgré ces deux cents beaux vers, ne vaut rien du tout.

Molière prit deux scènes entières dans la ridicule comédie du Pédant joué, de *Cyrano de Bergerac*. Ces deux scènes sont bonnes, disait-il en plaisantant avec ses amis, elles m'appartiennent de droit, je reprends mon bien. On aurait été après cela très-mal reçu à traiter de plagiaire l'auteur du *Tartuffe* & du *Misanthrope*.

Il est certain qu'en général *Milton*, dans son *Paradis*, a volé de ses propres ailes en imitant ; & il faut

convenir que s'il a emprunté tant de traits de *Grotius*, & du jésuite de Cologne, ils sont confondus dans la foule des choses originales qui sont à lui; il est toujours regardé en Angleterre comme un très-grand poëte.

Il est vrai qu'il aurait dû avouer qu'il avait traduit deux cents vers d'un jésuite; mais de son temps, dans la cour de *Charles II*, on ne se souciait ni des jésuites, ni de *Milton*, ni du Paradis perdu, ni du Paradis retrouvé. Tout cela était ou bafoué ou inconnu.

E P R E U V E.

TOUTES les absurdités qui avilissent la nature humaine, nous sont donc venues d'Asie, avec toutes les sciences & tous les arts! C'est en Asie, c'est en Egypte qu'on osa faire dépendre la vie & la mort d'un accusé, ou d'un coup de dez, ou de quelque chose d'équivalent; ou de l'eau froide, ou de l'eau chaude, ou d'un fer rouge, ou d'un morceau de pain d'orge. Une superstition à-peu-près semblable existe encore, à ce qu'on prétend, dans les Indes, sur les côtes de Malabar, & au Japon.

Elle passa d'Egypte en Grèce. Il y eut à Trezène un temple fort célèbre, dans lequel tout homme qui se parjurait mourait sur le champ d'apoplexie. *Hippolyte*, dans la tragédie de Phèdre, parle ainsi à sa maîtresse *Aricie* :

Aux portes de Trezène, & parmi ces tombeaux,
Des princes de ma race antiques sépultures,

Est un temple sacré, formidable aux parjures.
 C'est là que les mortels n'osent jurer en vain ;
 Le perfide y reçoit un châtement soudain ;
 Et craignant d'y trouver la mort inévitable,
 Le mensonge n'a point de frein plus redoutable.

Le savant commentateur du grand *Racine* fait cette remarque sur les épreuves de *Trezène*.

„ M. de *la Motte* a dit qu'*Hippolyte* devait proposer
 „ à son père de venir entendre sa justification dans
 „ ce temple où l'on n'osait jurer en vain. Il est vrai
 „ que *Thésée* n'aurait pu douter alors de l'innocence
 „ de ce jeune prince ; mais il eût eu une preuve trop
 „ convaincante contre *la vertu* de *Phèdre*, & c'est ce
 „ qu'*Hippolyte* ne voulait pas faire. M. de *la Motte*
 „ aurait dû se défier un peu de son goût, en soup-
 „ çonnant celui de *Racine*, qui semble avoir prévu
 „ son objection. En effet, *Racine* suppose que *Thésée*
 „ est si prévenu contre *Hippolyte*, qu'il ne veut pas
 „ même l'admettre à se justifier par serment. „

Je dois dire que la critique de *la Motte* est de feu M. le marquis de *Laffai*. Il la fit à table chez M. de *la Faye*, où j'étais avec feu M. de *la Motte*, qui promit qu'il en ferait usage ; & en effet, dans ses discours sur la tragédie, (a) il fait honneur de cette critique à M. le marquis de *Laffai*. Cette réflexion me parut très-judicieuse, ainsi qu'à M. de *la Faye*, & à tous les convives qui étaient, excepté moi, les meilleurs connaisseurs de Paris. Mais nous convînmes tous que c'était *Aricie* qui devait demander à *Thésée* l'épreuve du temple de *Trezène*, d'autant plus que

(a) *La Motte*, tome IV, pag. 308.

Thésée, immédiatement après, parle assez long-temps à cette princesse, laquelle oublie la seule chose qui pouvait éclairer le père & justifier le fils. Cet oubli me paraît inexcusable. Ni M. de *Laffai*, ni M. de *la Motte* ne devaient se défier de leur goût en cette occasion. C'est en vain que le commentateur objecte que *Thésée* a déclaré à son fils qu'il n'en croira point ses sermens.

Toujours les scélérats ont recours au parjure.

Il y a une prodigieuse différence entre un serment fait dans une chambre, & un serment fait dans un temple où les parjures sont punis d'une mort subite. Si *Aricie* avait dit un mot, *Thésée* n'avait aucune excuse de ne pas conduire *Hippolyte* dans ce temple; mais alors il n'y avait plus de catastrophe.

Hippolyte ne devait donc point parler de la vertu du temple de *Trezène* à son *Aricie*; il n'avait pas besoin de lui faire serment de l'aimer; elle en était assez persuadée. C'est une légère faute qui a échappé au tragique le plus sage, le plus élégant, & le plus passionné que nous ayons eu.

Après cette petite digression, je reviens à la barbare folie des épreuves. Elle ne fut point reçue dans la république romaine. On ne peut regarder comme une des épreuves dont nous parlons, l'usage de faire dépendre les grandes entreprises de la manière dont les poulets sacrés mangeaient des vesces. Il ne s'agit ici que des épreuves faites sur les hommes. On ne proposa jamais aux *Manlius*, aux *Camilles*, aux *Scipions*, de se justifier, en mettant la main dans de l'eau bouillante sans s'échauder.

Ces

Ces inepties barbares ne furent point admises sous les empereurs. Mais nos Tartares qui vinrent détruire l'empire, (car la plupart de ces déprédateurs étaient originaires de Tartarie) remplirent notre Europe de cette jurisprudence qu'ils tenaient des Perses. Elle ne fut point connue dans l'empire d'Orient jusqu'à *Justinien*, malgré la détestable superstition qui régnait alors. Mais depuis ce temps, les épreuves dont nous parlons y furent reçues. Cette manière de juger les hommes est si ancienne, qu'on la trouve établie chez les Juifs dans tous les temps.

Coré, Dathan, & Abiron, disputent le pontificat au grand-prêtre *Aaron* dans le désert; *Moïse* leur ordonne d'apporter deux cents cinquante encensoirs, & leur dit : Que DIEU choisira entre leurs encensoirs & celui d'*Aaron*. A peine les révoltés eurent paru pour soutenir cette épreuve, qu'ils furent engloutis dans la terre, & que le feu du ciel frappa deux cents cinquante de leurs principaux adhérens; (b) après quoi le Seigneur fit encore mourir quatorze mille sept cents hommes du parti. La querelle n'en continua pas moins entre les chefs d'Israël & *Aaron* pour le sacerdoce. On se servit alors de l'épreuve des verges, chacun présenta sa verge; & celle d'*Aaron* fut la seule qui fleurit.

Quand le peuple de DIEU eut fait tomber les murs de Jéricho au son des trompettes, il fut vaincu par les habitans du village de Haï. Cette défaite ne parut pas naturelle à *Josué*; il consulta le Seigneur, qui lui répondit qu'Israël avait péché; que quelqu'un s'était approprié une part de ce qui était dévoué à l'anathème

(b) Nombres, chap. XVI.

dans Jéricho. En effet, tout le butin avait dû être brûlé avec les hommes, les femmes, les enfans, & les bêtes; & quiconque avait sauvé ou emporté quelque chose devait être exterminé. (c) *Jofué*, pour découvrir le coupable, soumit toutes les tribus à l'épreuve du fort. Il tomba d'abord sur la tribu de *Juda*, ensuite sur la famille de *Zaré*, puis sur la maison où demeurait *Zabdi*, & enfin sur le petit-fils de *Zabdi*, nommé *Acan*.

L'Écriture n'explique pas comment ces tribus errantes avaient alors des maisons. Elle ne dit pas non plus de quel fort on se servait; mais il est certain, par le texte, qu'*Acan* étant convaincu de s'être approprié une petite lame d'or, un manteau d'écarlate, & deux cents sicles d'argent, fut brûlé avec ses fils, ses brebis, ses bœufs, ses ânes, & sa tente même, dans la vallée d'Achor:

La terre promise fut partagée au fort; (d) on tirait au fort les deux boucs d'expiation pour savoir lequel des deux serait offert en sacrifice, (e) tandis qu'on enverrait l'autre au désert.

Quand il fallut élire *Saül* pour roi; (f) on consulta le fort qui désigna d'abord la tribu de *Benjamin*, la famille de *Métri* dans cette tribu, & ensuite *Saül* fils de *Cis* dans la famille de *Métri*.

Le fort tomba sur *Fanathas*, pour le punir d'avoir mangé un peu de miel au bout d'une verge. (g)

Les matelots de Joppé jetèrent le fort pour apprendre de DIEU quelle était la cause de la tempête. (h) Le fort leur apprit que c'était *Jonas*, & ils le jetèrent dans la mer.

(c) *Jofué*, chap. VII.

(d) *Jofué*, chap. XIV.

(e) Lévit. chap. XVI.

(f) Liv. I des Rois, ch. X.

(g) L. I des Rois, c. XIV, v. 42.

(h) *Jonas*, chap. I.

Toutes ces épreuves par le fort, qui n'étaient que des superstitions profanes chez les autres nations, étaient la voix de DIEU même chez le peuple chéri, & tellement la voix de DIEU, que les apôtres tirèrent au fort la place de l'apôtre *Judas*. (i) Les deux concurrents étaient *S^t Mathias*, & *Barfabas*. La Providence se déclara pour *S^t Mathias*.

Le pape *Honorius*, troisième du nom, défendit par une décrétale, que l'on se servît dorénavant de cette voie pour élire des évêques. Elle était assez commune : c'est ce que les païens appelaient *sortilegium*, fortilège. *Caton* dit dans la *Pharfale* :

Sortilegis egeant dubii.

Il y avait d'autres épreuves au nom du Seigneur chez les Juifs, comme les eaux de jalousie. (k) Une femme soupçonnée d'adultère devait boire de cette eau mêlée avec de la cendre, & consacrée par le grand-prêtre. Si elle était coupable, elle enflait sur le champ, & mourait. C'est sur cette loi que tout l'Occident chrétien établit les épreuves dans les accusations juridiques, ne sachant pas que ce qui était ordonné par DIEU même dans l'ancien Testament, n'était qu'une superstition absurde dans le nouveau.

Le duel fut une de ces épreuves, & elle a duré jusqu'au seizième siècle. Celui qui tuait son adversaire avait toujours raison.

La plus terrible de toutes, était de porter, dans l'espace de neuf pas, une barre de fer ardent sans se brûler. Aussi l'histoire du moyen âge, quelque fabuleuse

(i) Actes des Apôtres, ch. I.

(k) Nombres, ch. V, v. 17.

qu'elle soit , ne rapporte aucun exemple de cette épreuve, ni de celle qui consistait à marcher sur neuf coutres de charrue enflammés. On peut douter de toutes les autres , ou expliquer les tours de charlatans dont on se servait pour tromper les juges. Par exemple , il était très-aisé de faire l'épreuve de l'eau bouillante impunément ; on pouvait présenter un cuvier à moitié plein d'eau fraîche , & y verser juridiquement de la chaude , moyennant quoi l'accusé plongeait sa main dans de l'eau tiède jusqu'au coude , & prenait au fond l'anneau béni qu'on y jetait.

On pouvait faire bouillir de l'huile avec de l'eau ; l'huile commence à s'élever , à jaillir , à paraître bouillonner quand l'eau commence à frémir ; & cette huile n'a encore acquis que très-peu de chaleur. On semble alors mettre sa main dans l'eau bouillante ; & on l'humecte d'une huile qui la préserve.

Un champion peut très-facilement s'être endurci jusqu'à tenir quelques secondes un anneau jeté dans le feu , sans qu'il reste de grandes marques de brûlure.

Passer entre deux feux sans se brûler , n'est pas un grand tour d'adresse quand on passe fort vite , & qu'on s'est bien pommadé le visage & les mains. C'est ainsi qu'en usa ce terrible *Pierre Aldobrandin* , *Petrus Igneus* , (supposé que ce conte soit vrai) quand il passa entre deux bûchers à Florence , pour démontrer , avec l'aide de DIEU , que son archevêque était un fripon & un débauché. Charlatans ! charlatans ! disparaîssiez de l'histoire.

C'était une plaisante épreuve que celle d'avaler un morceau de pain d'orge , qui devait étouffer son homme s'il était coupable. J'aime bien mieux *Arlequin* , que le

Le juge interroge sur un vol dont le docteur *Balouard* l'accuse. Le juge était à table, & buvait d'excellent vin quand *Arlequin* comparut; il prend la bouteille & le verre du juge; il vide la bouteille, & lui dit : Monsieur, je veux que ce vin là me serve de poison, si j'ai fait ce dont on m'accuse.

E Q U I V O Q U E.

FAUTE de définir les termes, & surtout faute de netteté dans l'esprit, presque toutes les lois qui devraient être claires comme l'arithmétique & la géométrie, sont obscures comme des logogryphes. La triste preuve en est que presque tous les procès sont fondés sur le sens des lois, entendues presque toujours différemment par les plaideurs, les avocats, & les juges.

Tout le droit public de notre Europe eut pour origine des équivoques, à commencer par la loi salique. *Fille n'héritera point en terre salique.* Mais qu'est-ce que terre salique? & fille n'héritera-t-elle point d'un argent comptant, d'un collier à elle légué qui vaudra mieux que la terre?

Les citoyens de Rome saluent *Karl*, fils de *Pepin le bref* l'australien, du nom d'*imperator*. Entendaient-ils par-là, nous vous conférons tous les droits d'*Octave*, de *Tibère*, de *Caligula*, de *Claude*? nous vous donnons tout le pays qu'ils possédaient? Mais ils ne pouvaient le donner, puisque loin d'en être les maîtres, ils l'étaient à peine de leur ville. Jamais il n'y eut d'expression plus équivoque; & elle l'était tellement qu'elle l'est encore.

L'évêque de Rome *Léon III*, qui, dit-on, déclara *Charlemagne* empereur, comprenait-il la force des termes qu'il prononçait ? Les Allemands prétendent qu'il entendait que *Charles* ferait son maître ; la Daterie a prétendu qu'il voulait dire qu'il ferait maître de *Charlemagne*.

Les choses les plus respectables, les plus sacrées, les plus divines, n'ont-elles pas été obscurcies par les équivoques des langues ?

On demande à deux chrétiens de quelle religion ils sont ; l'un & l'autre répond : Je suis catholique. On les croit tous deux de la même communion ; cependant l'un est de la grecque, l'autre de la latine, & tous deux irréconciliables. Si on veut s'éclaircir davantage, il se trouve que chacun d'eux entend par catholique *universel*, & qu'en ce cas universel a signifié *partie*.

L'ame de *S^t François* est au ciel, est en paradis. Un de ces mots signifie l'*air*, l'autre veut dire *jardin*.

On se sert du mot *esprit* pour exprimer vent, extrait, pensée, brandevin rectifié, apparition d'un corps mort.

L'équivoque a été tellement un vice nécessaire de toutes les langues formées par ce qu'on appelle le *hasard* & par l'habitude, que l'auteur même de toute clarté, & de toute vérité, daigna condescendre à la manière de parler de son peuple, c'est ce qui fait qu'*heloim* signifie, en quelques endroits, des *juges* ; d'autres fois, des *dieux* ; & d'autres fois, des *anges*.

Tu es Pierre, & sur cette pierre je bâtirai mon assemblée, ferait une équivoque dans une langue & dans un sujet profane ; mais ces paroles reçoivent un sens divin de

la bouche qui les prononce, & du fujet auquel elles font appliquées.

Je fuis le Dieu d'Abraham, d'Isaac, & de Jacob; or DIEU n'est pas le Dieu des morts, mais des vivans. Dans le fens ordinaire, ces paroles pouvaient fignifier : Je fuis le même Dieu qu'ont adoré *Abraham & Jacob*, comme la terre qui a porté *Abraham, Isaac, & Jacob*, porte auffi leurs descendans; le foleil qui luit aujourd'hui eft le foleil qui éclairait *Abraham, Isaac, & Jacob*; la loi de leurs enfans eft leur loi. Et cela ne fignifie pas qu'*Abraham, Isaac, & Jacob*, foient encore vivans. Mais quand c'eft le Meffie qui parle, il n'y a plus d'équivoque; le fens eft auffi clair que divin. Il eft évident qu'*Abraham, Isaac, & Jacob*, ne font point au rang des morts, mais qu'ils vivent dans la gloire, puifque cet oracle eft prononcé par le Meffie; mais il fallait que ce fût lui qui le dît.

Les discours des prophètes juifs pouvaient être équivoques aux yeux des hommes groffiers qui n'en pénétraient pas le fens; mais ils ne le furent pas pour les efprits éclairés des lumières de la foi.

Tous les oracles de l'antiquité étaient équivoques; l'un prédit à *Créfus* qu'un puiffant empire fuccombera; mais fera-ce le fien? fera-ce celui de *Cirus*? L'autre dit à *Pyrrhus* que les Romains peuvent le vaincre, & qu'il peut vaincre les Romains. Il eft impoffible que cet oracle mente.

Lorfque *Septime Sévère, Pescennius Niger, & Clodius Albinus*, difputaient l'empire, l'oracle de Delphes (consulté malgré le jéfuite *Baltus*, qui prétend que les oracles avaient ceflé) répondit : *Le brun eft fort bon, le blanc ne vaut rien, l'africain eft paffable.* On voit

qu'il y avait plus d'une manière d'expliquer un tel oracle.

Quand *Aurélien* consulta le Dieu de Palmyre, (& toujours malgré *Baltus*) le Dieu dit que les *colombes craignent le faucon*. Quelque chose qui arrivât, le Dieu se tirait d'affaire. Le faucon était le vainqueur; les colombes étaient les vaincus.

Quelquefois des souverains ont employé l'équivoque aussi-bien que les Dieux. Je ne fais quel tyran ayant juré à un captif de ne le pas tuer, ordonna qu'on ne lui donnât point à manger, disant qu'il lui avait promis de ne le pas faire mourir, mais non de contribuer à le faire vivre. (*)

E S C L A V E S.

S E C T I O N P R E M I E R E.

POURQUOI appelons-nous *esclaves* ceux que les Romains appelaient *servi*, & les Grecs *douloi*. L'étymologie est ici fort en défaut, & les *Bochart* ne pourront faire venir ce mot de l'hébreu,

Le plus ancien monument que nous ayons de ce nom d'*esclave*, est le testament d'un *Ermangaut* archevêque de Narbonne, qui légua à l'évêque *Frédelon* son esclave *Anaph*, *Anaphum Slavonium*. Cet *Anaph* était bien heureux d'appartenir à deux évêques de suite.

Il n'est pas hors de vraisemblance, que les Slavons étant venus du fond du Nord, avec tant de peuples

(*) Voyez *abus des mots*.

indigens & conquérans , piller ce que l'empire romain avait ravi aux nations , & surtout la Dalmatie & l'Illyrie , les Italiens aient appelé *schiavitù* le malheur de tomber entre leurs mains . & *schiavi* ceux qui étaient en captivité dans leurs nouveaux repaires.

Tout ce qu'on peut recueillir du fatras de l'histoire du moyen âge ; c'est que du temps des Romains , notre univers connu se divisait en hommes libres , & en esclaves . Quand les Slavons , Alains , Huns , Hérules , Lombards , Ostrogoths , Visigoths , Vandales , Bourguignons , Francs , Normands , vinrent partager les dépouilles du monde , il n'y a pas d'apparence que la multitude des esclaves diminuât ; d'anciens maîtres se virent réduits à la servitude ; le très-petit nombre enchaîna le grand , comme on le voit dans les colonies où l'on emploie les nègres , & comme il se pratique en plus d'un genre.

Nous n'avons rien dans les anciens auteurs concernant les esclaves des Assyriens & des Egyptiens.

Le livre où il est le plus parlé d'esclaves , est l'Iliade . D'abord la belle *Briséis* est esclave chez *Achille* . Toutes les Troyennes , & surtout les princesses , craignent d'être esclaves des Grecs , & d'aller filer pour leurs femmes.

L'esclavage est aussi ancien que la guerre , & la guerre aussi ancienne que la nature humaine.

On était si accoutumé à cette dégradation de l'espèce , qu'*Épictète* , qui assurément valait mieux que son maître , n'est jamais étonné d'être esclave.

Aucun législateur de l'antiquité n'a tenté d'abroger la servitude ; au contraire , les peuples les plus enthousiastes de la liberté , les Athéniens , les Lacédémoniens ,

les Romains , les Carthaginois , furent ceux qui portèrent les lois les plus dures contre les serfs. Le droit de vie & de mort sur eux était un des principes de la société. Il faut avouer que de toutes les guerres, celle de *Spartacus* est la plus juste, & peut-être la seule juste.

Qui croirait que les Juifs, formés, à ce qu'il semblerait, pour servir toutes les nations tour à tour, eussent pourtant quelques esclaves aussi. Il est prononcé dans leurs lois (a) qu'ils pourront acheter leurs frères pour six ans, & les étrangers pour toujours. Il était dit que les enfans d'*Esau* devaient être les serfs des enfans de *Jacob*. Mais depuis, sous une autre économie, les Arabes qui se disaient enfans d'*Esau*, réduisirent les enfans de *Jacob* à l'esclavage.

Les évangiles ne mettent pas dans la bouche de JESUS-CHRIST une seule parole qui rappelle le genre-humain à sa liberté primitive, pour laquelle il semble né. Il n'est rien dit dans le nouveau testament de cet état d'opprobre & de peine auquel la moitié du genre-humain était condamnée; pas un mot dans les écrits des apôtres & des pères de l'Eglise, pour changer des bêtes de somme en citoyens, comme on commença à le faire parmi nous vers le treizième siècle. S'il est parlé de l'esclavage, c'est de l'esclavage du péché.

Il est difficile de bien comprendre comment dans *S^t Jean* (b) les Juifs peuvent dire à JESUS : *Nous n'avons jamais servi sous personne*; eux qui étaient alors sujets des Romains; eux qui avaient été vendus au

(a) Exode, chap. XXI. Lévitique, chap. XXV, &c. Genèse, chap. XXVII, XXXII.

(b) Chap. VIII.

marché après la prise de Jérusalem; eux dont dix tribus emmenées esclaves par *Salmanazar*, avaient disparu de la face de la terre, & dont deux autres tribus furent dans les fers des Babyloniens soixante & dix ans; eux sept fois réduits en servitude dans leur terre promise de leur propre aveu; eux qui dans tous leurs écrits parlaient de leur servitude en Egypte, dans cette Egypte qu'ils abhorraient, & où ils coururent en foule pour gagner quelque argent, dès que *Alexandre* daigna leur permettre de s'y établir. Le révérend père dom *Calmet* dit qu'il faut entendre ici une *servitude intrinsèque*, ce qui n'est pas moins difficile à comprendre.

L'Italie, les Gaules, l'Espagne, une partie de l'Allemagne, étaient habitées par des étrangers devenus maîtres, & par des natifs devenus serfs. Quand l'évêque de Séville *Opas*, & le comte *Julien*, appelèrent les Maures mahométans, contre les rois chrétiens visigoths qui régnaient de-là les Pyrénées; les mahométans, selon leur coutume, proposèrent aux peuples de se faire circoncire, ou de se battre, ou de payer en tribut de l'argent & des filles. Le roi *Roderic* fut vaincu, il n'y eut d'esclaves que ceux qui furent pris à la guerre.

Les colons gardèrent leurs biens & leur religion en payant. C'est ainsi que les Turcs en usèrent depuis en Grèce. Mais ils imposèrent aux Grecs un tribut de leurs enfans, les mâles pour être circoncis, & pour servir d'icoglans & de janissaires, les filles pour être élevées dans les sérails. Ce tribut fut depuis racheté à prix d'argent. Les Turcs n'ont plus guère d'esclaves pour le service intérieur des maisons, que ceux qu'ils

achètent des Circaffiens, des Mingréliens, & des petits Tartares.

Entre les Africains musulmans, & les Européens chrétiens, la coutume de piller, de faire esclave tout ce qu'on rencontre sur mer a toujours subsisté. Ce sont des oiseaux de proie qui fondent les uns sur les autres; Algériens, Maroquins, Tunisiens, vivent de piraterie. Les religieux de Malthe, successeurs des religieux de Rhodes, jurent de piller & d'enchaîner tout ce qu'ils trouveront de musulmans. Les galères du pape vont prendre des Algériens, ou sont prises sur les côtes méridionales d'Afrique. Ceux qui se disent blancs vont acheter des nègres à bon marché, pour les revendre cher en Amérique. Les Pensilvaniens seuls ont renoncé depuis peu, solennellement, à ce trafic qui leur a paru mal-honnête.

S E C T I O N I I.

J'AI lu depuis peu au mont Krapac, où l'on fait que je demeure, un livre fait à Paris, plein d'esprit, de paradoxes, de vues, & de courage, tel à quelques égards que ceux de *Montesquieu*, & écrit contre *Montesquieu*. (*) Dans ce livre on préfère hautement l'esclavage à la domesticité, & surtout à l'état libre de manœuvre. On y plaint le sort de ces malheureux hommes libres qui peuvent gagner leur vie où ils veulent, par le travail pour lequel l'homme est né, & qui est le gardien de l'innocence comme le consolateur de la vie. Personne, dit l'auteur, n'est chargé de les

(*) Théories des lois civiles, par M. *Linguet*.

nourrir, de les secourir, au lieu que les esclaves étaient nourris & soignés par leurs maîtres ainsi que leurs chevaux. Cela est vrai; mais l'espèce humaine aime mieux se pourvoir que dépendre; & les chevaux nés dans les forêts les préfèrent aux écuries.

Il remarque, avec raison, que les ouvriers perdent beaucoup de journées, dans lesquelles il leur est défendu de gagner leur vie; mais ce n'est point parce qu'ils sont libres, c'est parce que nous avons quelques lois ridicules, & beaucoup trop de fêtes.

Il dit très-justement que ce n'est pas la charité chrétienne qui a brisé les chaînes de la servitude, puisque cette charité les a resserrées pendant plus de douze siècles; (c) & il pouvait encore ajouter que, chez les chrétiens, les moines mêmes, tout charitables qu'ils sont, possèdent encore des esclaves réduits à un état affreux, sous le nom de *mortatables*, de *main-mortables*, de *serfs de glèbe*.

Il affirme, ce qui est très-vrai, que les princes chrétiens n'affranchirent les serfs que par avarice. C'est en effet, pour avoir l'argent amassé par ces malheureux, qu'ils leur signèrent des patentes de manumission. Ils ne leur donnèrent pas la liberté, ils la vendirent. L'empereur *Henri V* commença; il affranchit les serfs de Spire, & de Worms, au douzième siècle. Les rois de France l'imitèrent. Cela prouve de quel prix est la liberté, puisque ces hommes grossiers l'achetèrent très-chèrement.

Enfin, c'est aux hommes sur l'état desquels on dispute, à décider quel est l'état qu'ils préfèrent. Interrogez le plus vil manœuvre couvert de haillons,

(c) Voyez la sect. III.

nourri de pain noir, dormant sur la paille dans une hutte entr'ouverte; demandez-lui s'il voudrait être esclave, mieux nourri, mieux vêtu, mieux couché; non-seulement il répondra en reculant d'horreur, mais il en est à qui vous n'oseriez en faire la proposition.

Demandez ensuite à un esclave s'il désirerait d'être affranchi, & vous verrez ce qu'il vous répondra. Par cela seul la question est décidée. (1)

Considérez encore que le manœuvre peut devenir fermier, & de fermier propriétaire. Il peut même en France parvenir à être conseiller du roi, s'il a gagné du bien. Il peut être en Angleterre franc-tenancier, nommer un député au parlement; en Suède devenir lui-même un membre des Etats de la nation. Ces perspectives valent bien celle de mourir abandonné dans le coin d'une étable de son maître.

S E C T I O N I I I.

PUFFENDORF dit (*d*) que l'esclavage a été établi par un libre consentement des parties, & par un contrat de faire afin qu'on nous donne.

Je ne croirai Puffendorf que quand il m'aura montré le premier contrat.

Grotius demande si un homme fait captif à la guerre a le droit de s'enfuir? (& remarquez qu'il ne parle pas

(1) Il est très-possible qu'un homme préfère l'esclavage à la misère; mais cette alternative n'est pas une condition nécessaire de la vie humaine. D'ailleurs, on est souvent à la fois esclave & misérable.

(*d*) Liv. VI, chap. III.

d'un prisonnier sur sa parole d'honneur) Il décide qu'il n'a pas ce droit. Que ne dit-il qu'ayant été blessé il n'a pas le droit de se faire panser ! la nature décide contre *Grotius*.

Voici ce qu'avance l'auteur de l'Esprit des lois, (e) après avoir peint l'esclavage des nègres avec le pinceau de *Molière*.

» M. *Perri* dit que les Moscovites se vendent
 » aisément ; j'en fais bien la raison ; c'est que leur
 » liberté ne vaut rien. »

Le capitaine *Jean Perri*, anglais, qui écrivait en 1714 l'Etat présent de la Russie, ne dit pas un mot de ce que l'Esprit des lois lui fait dire. Il n'y a dans *Perri* que quelques lignes touchant l'esclavage des Russes ; les voici : » Le czar a ordonné que dans tous
 » ses Etats personne à l'avenir ne se dirait son golup
 » ou esclave, mais seulement raab, qui signifie *sujet*.
 » Il est vrai que ce peuple n'en a tiré aucun avantage
 » réel ; car il est encore aujourd'hui effectivement
 » esclave. » (f)

L'auteur de l'Esprit des lois ajoute, que suivant le récit de *Guillaume Dampier*, tout le monde cherche à se vendre dans le royaume d'*Achem*. Ce ferait là un étrange commerce. Je n'ai rien vu dans le Voyage de *Dampier* qui approche d'une pareille idée. C'est dommage qu'un homme qui avait tant d'esprit, ait hasardé tant de choses, & cité faux tant de fois. (*)

(e) Liv. XV, chap. VI.

(f) Pag. 228, édition d'Amsterdam, 1717.

(*) Voyez à l'article *Lois* les grands changemens faits depuis en Russie. Voyez aussi quelques méprises de *Montesquieu*.

S E C T I O N I V.

Serfs de corps, serfs de glèbe, main-morte &c.

ON dit communément qu'il n'y a plus d'esclaves en France, que c'est le royaume des Francs; qu'esclave & franc sont contradictoires. Qu'on y est si franc, que plusieurs financiers y sont morts en dernier lieu avec plus de trente millions de francs acquis aux dépens des descendans des anciens Francs, s'il y en a. Heureuse la nation française d'être si franche! Cependant, comment accorder tant de liberté avec tant d'espèces de servitudes, comme, par exemple, celle de la main-morte?

Plus d'une belle dame à Paris, brillante dans une loge de l'opéra, ignore qu'elle descend d'une famille de Bourgogne, ou du Bourbonnais, ou de la Franche-Comté, ou de la Marche, ou de l'Auvergne, & que sa famille est encore esclave mortifiable, main-mortable.

De ces esclaves, les uns sont obligés de travailler trois jours de la semaine pour leur seigneur; les autres deux. S'ils meurent sans enfans, leur bien appartient à ce seigneur; s'ils laissent des enfans, le seigneur prend seulement les plus beaux bestiaux, les meilleurs meubles à son choix, dans plus d'une coutume. Dans d'autres coutumes, si le fils de l'esclave main-mortable n'est pas dans la maison de l'esclavage paternel depuis un an & un jour à la mort du père, il perd tout son bien, & il demeure encore esclave; c'est-à-dire que s'il

gagne

gagne quelque bien par son industrie, ce pécule à sa mort appartiendra au seigneur.

Voici bien mieux : Un bon parisien va voir ses parens en Bourgogne ou en Franche-Comté, il demeure un an & un jour dans une maison main-mortable, & s'en retourne à Paris; tous ses biens, en quelque endroit qu'ils soient situés, appartiendront au seigneur foncier, en cas que cet homme meure sans laisser de lignée.

On demande à ce propos, comment la Comté de Bourgogne eut le sobriquet de *franche* avec une telle servitude? C'est, sans doute, comme les Grecs donnèrent aux furies le nom d'Euménides, *bons cœurs*.

Mais le plus curieux, le plus consolant de toute cette jurisprudence; c'est que les moines sont seigneurs de la moitié des terres main-mortables.

Si par hasard un prince du sang, ou un ministre d'Etat, ou un chancelier, ou quelqu'un de leurs secrétaires jetait les yeux sur cet article, il serait bon que dans l'occasion il se ressouvînt que le roi de France déclare à la nation, dans son ordonnance du 18 mai 1731, *que les moines & les bénéficiers possèdent plus de la moitié des biens de la Franche-Comté*.

Le marquis d'Argenson, dans le Droit public ecclésiastique, auquel il eut la meilleure part, dit qu'en Artois, de dix-huit charrues, les moines en ont treize.

On appelle les moines eux-mêmes *gens de main-morte*, & ils ont des esclaves. Renvoyons cette possession monacale au chapitre des contradictions.

Quand nous avons fait quelques remontrances modestes sur cette étrange tyrannie de gens qui ont juré à DIEU d'être pauvres & humbles, on nous

a répondu : Il y a fix cents ans qu'ils jouissent de ce droit ; comment les en dépouiller ? Nous avons répliqué humblement : Il y a trente ou quarante mille ans , plus ou moins , que les fouines sont en possession de manger nos poulets ; mais on nous accorde la permission de les détruire quand nous les rencontrons.

N. B. C'est un péché mortel dans un chartreux de manger une demi-once de mouton , mais il peut en sureté de conscience manger la substance de toute une famille. J'ai vu les chartreux de mon voisinage hériter cent mille écus d'un de leurs esclaves main-mortables, lequel avait fait cette fortune à Francfort par son commerce. Il est vrai que la famille dépouillée a eu la permission de venir demander l'aumône à la porte du couvent , car il faut tout dire.

Difons donc que les moines ont encore cinquante ou soixante mille esclaves main-mortables dans le royaume des Francs. On n'a pas pensé jusqu'à présent , à réformer cette jurisprudence chrétienne qu'on vient d'abolir dans les Etats du roi de Sardaigne ; mais on y pensera. Attendons seulement quelques siècles , quand les dettes de l'Etat seront payées.

E S P A C E.

QU'EST-CE que l'espace ? *Il n'y a point d'espace , point de vide* , disait *Leibnitz* , après avoir admis le vide ; mais quand il l'admettait , il n'était pas encore brouillé avec *Newton*. Il ne lui disputait pas encore le calcul des fluxions , dont *Newton* était l'inventeur. Quand leur dispute eut éclaté , il n'y eut plus de vide , plus d'espace pour *Leibnitz*.

Heureusement, quelque chose que disent les philosophes sur ces questions insolubles, que l'on soit pour *Epicure*, pour *Gassendi*, pour *Newton*, ou pour *Descartes* & *Rohaut*, les règles du mouvement seront toujours les mêmes. Tous les arts mécaniques seront exercés, soit dans l'espace pur, soit dans l'espace matériel.

Que Rohaut vainement sêche pour concevoir
Comment tout étant plein, tout a pu se mouvoir.

Cela n'empêchera pas que nos vaisseaux n'aillent aux Indes, & que tous les mouvemens ne s'exécutent avec régularité, tandis que *Rohaut* sêchera. L'espace, pur, dites-vous, ne peut-être ni matière ni esprit. Or il n'y a dans le monde que matière & esprit, donc il n'y a point d'espace.

Eh ! messieurs, qui nous a dit qu'il n'y a que matière & esprit, à nous qui connaissons si imparfaitement l'un & l'autre ? Voilà une plaisante décision : *Il ne peut être dans la nature que deux choses, lesquelles nous ne connaissons pas.* Du moins *Montezume* raisonnait plus juste dans la tragédie anglaise de *Dryden* : *Que venez-vous me dire au nom de l'empereur Charles-Quint ? il n'y a que deux empereurs dans le monde, celui du Pérou & moi.* *Montezume* parlait de deux choses qu'il connaissait ; mais nous autres nous parlons de deux choses dont nous n'avons aucune idée nette.

Nous sommes de plaisans atômes. Nous faisons DIEU un esprit à la mode du nôtre. Et parce que nous appelons *esprit* la faculté que l'Être suprême, universel, éternel, tout-puissant, nous a donnée de combiner quelques idées dans notre petit cerveau,

large de six doigts tout au plus, nous nous imaginons que DIEU est un esprit de cette même sorte. (Toujours DIEU à notre image, bonnes gens!)

Mais s'il y avait des millions d'êtres qui fussent tout autre chose que notre matière, dont nous ne connaissons que les apparences, & tout autre chose que notre esprit, notre souffle idéal, dont nous ne savons précisément rien du tout? & qui pourra m'assurer que ces millions d'êtres n'existent pas? & qui pourra soupçonner que DIEU, démontré existant par ses effets, n'est pas infiniment différent de tous ces êtres-là, & que l'espace n'est pas un de ces êtres?

Nous sommes bien loin de dire avec *Lucrece* :

*Ergo præter inane & corpora tertia per se
Nulla potest rerum in numero natura referri.*

Hors le corps & le vide il n'est rien dans le monde.

Mais oserons-nous croire avec lui que l'espace infini existe?

A-t-on jamais pu répondre à son argument? *Lancez une flèche des bornes du monde, tombera-t-elle dans le rien, dans le néant?*

Clarke, qui parlait au nom de *Newton*, prétend que l'espace a des propriétés, qu'il est étendu, qu'il est mesurable, donc il existe. Mais si on lui répond qu'on met quelque chose là où il n'y avait rien, que répliqueront *Newton* & *Clarke*?

Newton regarde l'espace comme le *sensorium* de DIEU. J'ai cru entendre ce grand mot autrefois, car j'étais jeune; à présent je ne l'entends pas plus que ses explications de l'Apocalypse. L'espace *sensorium* de DIEU, l'organe intérieur de DIEU; je m'y perds, & lui aussi.

Il crut, au rapport de *Locke*, (a) qu'on pouvait expliquer la création, en supposant que DIEU, par un acte de sa volonté & de son pouvoir, avait rendu l'espace impénétrable. Il est triste qu'un génie tel que *Newton* ait dit des choses si inintelligibles.

E S P R I T.

SECTION PREMIERE.

ON consultait un homme, qui avait quelque connaissance du cœur humain, sur une tragédie qu'on devait représenter : il répondit qu'il y avait tant d'esprit dans cette pièce qu'il doutait de son succès. Quoi! dira-t-on, est-ce là un défaut, dans un temps où tout le monde veut avoir de l'esprit, où l'on n'écrit que pour montrer qu'on en a, où le public applaudit même aux pensées les plus fausses, quand elles sont brillantes? Oui, sans doute, on applaudira le premier jour, & on s'ennuiera le second.

Ce qu'on appelle esprit, est tantôt une comparaison nouvelle, tantôt une allusion fine : ici l'abus d'un mot qu'on présente dans un sens, & qu'on laisse entendre dans un autre; là un rapport délicat entre deux idées peu communes : c'est une métaphore singulière; c'est une recherche de ce qu'un objet ne présente pas d'abord, mais de ce qui est en effet dans lui; c'est l'art, ou de réunir deux choses éloignées, ou de diviser deux choses qui paraissent se joindre, ou de

(a) Cette anecdote est rapportée par le traducteur de l'Essai sur l'entendement humain, tome IV, pag. 175.

les opposer l'une à l'autre; c'est celui de ne dire qu'à moitié sa pensée pour la laisser deviner. Enfin, je vous parlerais de toutes les différentes façons de montrer de l'esprit, si j'en avais davantage; mais tous ces brillans (& je ne parle pas des faux brillans) ne conviennent point, ou conviennent fort rarement à un ouvrage sérieux & qui doit intéresser. La raison en est, qu'alors c'est l'auteur qui paraît, & que le public ne veut voir que le héros. Or ce héros est toujours, ou dans la passion, ou en danger. Le danger & les passions ne cherchent point l'esprit. *Priam* & *Hécube* ne font point d'épigrammes, quand leurs enfans sont égorgés dans Troye embrasée: *Didon* ne soupire point en madrigaux, en volant au bûcher sur lequel elle va s'immoler: *Démofthènes* n'a point de jolies pensées, quand il anime les Athéniens à la guerre; s'il en avait, il serait un rhéteur, & il est un homme d'Etat.

L'art de l'admirable *Racine* est bien au-dessus de ce qu'on appelle *esprit*; mais si *Pyrrhus* s'exprimait toujours dans ce style:

Vaincu, chargé de fers, de regrets consumé,
 Brûlé de plus de feux que je n'en allumai,
 Hélas! fus-je jamais si cruel que vous l'êtes?

si *Oreste* continuait toujours à dire, que les *Scythes* sont moins cruels qu'*Hermione*; ces deux personnages ne toucheraient point du tout: on s'apercevrait que la vraie passion s'occupe rarement de pareilles comparaisons, & qu'il y a peu de proportion entre les feux réels dont Troye fut consumée, & les feux de l'amour de *Pyrrhus*; entre les *Scythes* qui immolent des

hommes, & *Hermione* qui n'aima point *Oreste*. *Cinna* dit en parlant de *Pompée* :

Le ciel choisit sa mort pour servir dignement
D'une marque éternelle à ce grand changement ;
Et devait cet honneur aux manes d'un tel homme ,
D'emporter avec eux la liberté de Rome.

Cette pensée a un très-grand éclat : il y a là beaucoup d'esprit , & même un air de grandeur qui impose. Je suis sûr que ces vers , prononcés avec l'enthousiasme & l'art d'un bon acteur , seront applaudis ; mais je suis sûr que la pièce de *Cinna* , écrite toute dans ce goût , n'aurait jamais été jouée long-temps. En effet, pourquoi le ciel devait-il faire l'honneur à *Pompée* de rendre les Romains esclaves après sa mort ? Le contraire ferait plus vrai : les manes de *Pompée* devraient plutôt obtenir du ciel le maintien éternel de cette liberté , pour laquelle on suppose qu'il combattit & qu'il mourut.

Que ferait-ce donc qu'un ouvrage rempli de pensées recherchées, & problématiques ? Combien sont supérieurs à toutes ces idées brillantes , ces vers simples , & naturels ?

Cinna , tu t'en souviens , & veux m'affaffiner !
Soyons amis , *Cinna* , c'est moi qui t'en convie.

Ce n'est pas ce qu'on appelle *esprit* ; c'est le sublime & le simple qui font la vraie beauté.

Que dans *Rodogune* , *Antiochus* dise de sa maîtresse qui le quitte , après lui avoir indignement proposé de tuer sa mère :

Elle fuit , mais en Parthe , en nous perçant le cœur.

Antiochus a de l'esprit ; c'est faire une épigramme contre *Rodogune* : c'est comparer ingénieusement les dernières paroles qu'elle dit en s'en allant, aux flèches que les Parthes lançoient en fuyant. Mais ce n'est point parce que sa maîtresse s'en va, que la proposition de tuer sa mère est révoltante : qu'elle sorte, ou qu'elle demeure, *Antiochus* a également le cœur percé. L'épigramme est donc fautive ; & si *Rodogune* ne sortait pas, cette mauvaise épigramme ne pouvait plus trouver place.

Je choisiss express ces exemples dans les meilleurs auteurs, afin qu'ils soient plus frappans. Je ne relève pas dans eux les pointes & les jeux de mots dont on sent le faux aisément : il n'y a personne qui ne rie, quand dans la tragédie de la Toison d'or *Hippipile* dit à *Médée*, en faisant allusion à ses sortilèges :

Je n'ai que des attraits, & vous avez des charmes.

Corneille trouva le théâtre & tous les genres de littérature infectés de ces puérilités, qu'il se permit rarement. Je ne veux parler ici que de ces traits d'esprit qui seraient admis ailleurs, & que le genre sérieux réproûve. On pourrait appliquer à leurs auteurs ce mot de *Plutarque*, traduit avec cette heureuse naïveté d'*Amiot* : *Tu tiens sans propos beaucoup de bons propos.*

Il me revient dans la mémoire un des traits brillans que j'ai vu citer, comme un modèle, dans beaucoup d'ouvrages de goût, & même dans le *Traité des études* de feu M. *Rollin*. Ce morceau est tiré de la belle oraison funèbre du grand *Turenne*, composée par *Fléchier*. Il est vrai que dans cette oraison, *Fléchier* égala presque le sublime *Bossuet*, que j'ai appelé, & que j'appelle encore *le seul homme éloquent* parmi tant d'écrivains

élégans; mais il me semble que le trait dont je parle n'eût pas été employé par l'évêque de Meaux. Le voici.

„ Puissances ennemies de la France , vous vivez ,
 „ & l'esprit de la charité chrétienne m'interdit de faire
 „ aucun souhait pour votre mort &c. mais vous vivez ,
 „ & je plains dans cette chaire un vertueux capitaine ,
 „ dont les intentions étaient pures &c. „

Une apostrophe dans ce goût eût été convenable à Rome dans la guerre civile, après l'affassinat de *Pompée*, ou dans Londres après le meurtre de *Charles I*, parce qu'en effet il s'agissait des intérêts de *Pompée* & de *Charles I*. Mais est-il décent de souhaiter adroitement en chaire la mort de l'empereur, du roi d'Espagne, & des électeurs, & de mettre en balance avec eux le général d'armée d'un roi leur ennemi? Les intentions d'un capitaine, qui ne peuvent être que de servir son prince, doivent-elles être comparées avec les intérêts politiques des têtes couronnées contre lesquelles il servait? Que dirait-on d'un allemand qui eût souhaité la mort au roi de France, à propos de la perte du général *Merci* dont les intentions étaient pures? (a) Pourquoi donc ce passage a-t-il toujours été loué par tous les rhéteurs? C'est que la figure est en elle-même belle & pathétique; mais ils n'examinaient point le fond & la convenance de la pensée. *Plutarque* eût dit à *Fléchier* : *Tu as tenu sans propos un très-beau propos.*

Je reviens à mon paradoxe, que tous ces brillans, auxquels on donne le nom d'esprit, ne doivent point

(a) *Fléchier* avait tiré mot pour mot, la moitié de cette oraison funèbre du maréchal de *Turenne*, de celle que l'évêque de Grenoble *Lingende* avait fait d'un duc de Savoie. Or ce morceau, qui était convenable pour un souverain, ne l'est pas pour un sujet.

trouver place dans les grands ouvrages, faits pour instruire ou pour toucher. Je dirai même qu'ils doivent être bannis de l'opéra. La musique exprime les passions, les sentimens, les images; mais où sont les accords qui peuvent rendre une épigramme? *Quinault* était quelquefois négligé, mais il était toujours naturel.

De tous nos opéra, celui qui est le plus orné, ou plutôt accablé de cet esprit épigrammatique, est le Ballet du triomphe des arts, composé par un homme aimable, (*) qui pensa toujours finement, & qui s'exprima de même; mais qui, par l'abus de ce talent, contribua un peu à la décadence des lettres, après les beaux jours de *Louis XIV*. Dans ce ballet où *Pygmalion* anime sa statue, il lui dit :

Vos premiers mouvemens ont été de m'aimer.

Je me souviens d'avoir entendu admirer ce vers dans ma jeunesse par quelques personnes. Qui ne voit que les mouvemens du corps de la statue sont ici confondus avec les mouvemens du cœur, & que dans aucun sens la phrase n'est française; que c'est en effet une pointe, une plaisanterie? Comment se pouvait-il faire qu'un homme qui avait tant d'esprit, n'en eût pas assez pour retrancher ces fautes éblouissantes? Ce même homme qui méprisait *Homère*, & qui le traduisit, qui en le traduisant crut le corriger, & en l'abrégeant crut le faire lire, s'avisa de donner de l'esprit à *Homère*. C'est lui qui, en faisant reparaitre *Achille* réconcilié avec les Grecs, prêts à le venger, fait crier à tout le camp :

Que ne vaincra-t-il point, il s'est vaincu lui-même.

(*) *La Motte*.

Il faut être bien amoureux du bel esprit, pour faire dire une pointe à cinquante mille hommes.

Ces jeux de l'imagination, ces finesses, ces tours, ces traits faillans, ces gaietés, ces petites sentences coupées, ces familiarités ingénieuses qu'on prodigue aujourd'hui, ne conviennent qu'aux petits ouvrages de pur agrément. La façade du Louvre de *Perrault* est simple & majestueuse. Un cabinet peut recevoir avec grâce de petits ornemens. Ayez autant d'esprit que vous voudrez, ou que vous pourrez, dans un madrigal, dans des vers légers; dans une scène de comédie, qui ne fera ni passionnée, ni naïve; dans un compliment, dans un petit roman, dans une lettre, où vous vous égayerez pour égayer vos amis.

Loin que j'aie reproché à *Voiture* d'avoir mis de l'esprit dans ses lettres, j'ai trouvé, au contraire, qu'il n'en avait pas assez, quoiqu'il le cherchât toujours. On dit que les maîtres à danser font mal la révérence, parce qu'ils la veulent trop bien faire. J'ai cru que *Voiture* était souvent dans ce cas : ses meilleures lettres sont étudiées; on sent qu'il se fatigue pour trouver ce qui se présente si naturellement au comte *Antoine Hamilton*, à madame de *Sévigné*, & à tant d'autres dames qui écrivent sans efforts ces bagatelles, mieux que *Voiture* ne les écrivait avec peine. *Despréaux*, qui avait osé comparer *Voiture* à *Horace*, dans ses premières satires, changea d'avis quand son goût fut mûri par l'âge. Je fais qu'il importe très-peu aux affaires de ce monde, que *Voiture* soit ou ne soit pas un grand génie, qu'il ait fait seulement quelques jolies lettres, ou que toutes ses plaisanteries soient des modèles. Mais pour nous autres, qui cultivons les

arts & qui les aimons, nous portons une vue attentive sur ce qui est assez indifférent au reste du monde. Le bon goût est pour nous en littérature ce qu'il est pour les femmes en ajustemens; & pourvu qu'on ne fasse pas de son opinion une affaire de parti, il me semble qu'on peut dire hardiment qu'il y a dans *Voiture* peu de choses excellentes, & que *Marot* serait aisément réduit à peu de pages.

Ce n'est pas qu'on veuille leur ôter leur réputation; c'est au contraire qu'on veut savoir bien au juste ce qui leur a valu cette réputation qu'on respecte, & quelles sont les vraies beautés qui ont fait passer leurs défauts. Il faut savoir ce qu'on doit suivre, & ce qu'on doit éviter; c'est-là le véritable fruit d'une étude approfondie des belles-lettres; c'est ce que faisait *Horace*, quand il examinait *Lucilius* en critique. *Horace* se fit par-là des ennemis; mais il éclaira ses ennemis mêmes.

Cette envie de briller & de dire d'une manière nouvelle ce que les autres ont dit, est la source des expressions nouvelles, comme des pensées recherchées. Qui ne peut briller par une pensée, veut se faire remarquer par un mot. Voilà pourquoi on a voulu en dernier lieu substituer *amabilités* au mot d'*agrémens*, *négligemment* à *négligence*, *badiner les amours* à *badiner avec les amours*? On a cent autres affectations de cette espèce. Si on continuait ainsi, la langue des *Bossuet*, des *Racine*, des *Pascal*, des *Corneille*, des *Boileau*, des *Fénelon*, deviendrait bientôt surannée. Pourquoi éviter une expression qui est d'usage, pour en introduire une qui dit précisément la même chose? Un mot nouveau n'est pardonnable que quand il est absolument nécessaire, intelligible, & sonore; on est obligé

d'en créer en physique : une nouvelle découverte , une nouvelle machine , exigent un nouveau mot. Mais fait-on de nouvelles découvertes dans le cœur humain ? Y a-t-il une autre grandeur que celle de *Corneille* & de *Bossuet* ? Y a-t-il d'autres passions que celles qui ont été maniées par *Racine* , effleurées par *Quinault* ? Y a-t-il une autre morale évangélique que celle du père *Bourdaloue* ?

Ceux qui accusent notre langue de n'être pas assez féconde , doivent en effet trouver de la stérilité , mais c'est dans eux-mêmes : *Rem verba sequuntur*. Quand on est bien pénétré d'une idée , quand un esprit juste & plein de chaleur possède bien sa pensée , elle sort de son cerveau , toute ornée des expressions convenables , comme *Minerve* sortit toute armée du cerveau de *Jupiter*. Enfin la conclusion de tout ceci , est qu'il ne faut rechercher ni les pensées , ni les tours , ni les expressions ; & que l'art , dans tous les grands ouvrages , est de bien raisonner , sans trop faire d'argumens ; de bien peindre , sans vouloir tout peindre ; d'émouvoir , sans vouloir toujours exciter les passions. Je donne ici de beaux conseils , sans doute. Les ai-je pris pour moi-même ? Hélas non !

*Pauci , quos æquus amavit
Jupiter , aut ardens evexit ad æthera virtus ,
Diis geniti potuere.*

S E C T I O N I I.

LE mot *esprit*, quand il signifie *une qualité de l'ame*, est un de ces termes vagues, auxquels tous ceux qui les prononcent attachent presque toujours des sens différens : il exprime autre chose que jugement, génie, goût, talent, pénétration, étendue, grâce, finesse; & il doit tenir de tous ces mérites : on pourrait le définir, *raison ingénieuse*.

C'est un mot générique qui a toujours besoin d'un autre mot qui le détermine; & quand on dit : *Voilà un ouvrage plein d'esprit, un homme qui a de l'esprit*, on a grande raison de demander du quel. L'esprit sublime de *Corneille* n'est ni l'esprit exact de *Boileau*, ni l'esprit naïf de *la Fontaine*; & l'esprit de *la Bruyère*, qui est l'art de peindre singulièrement, n'est point celui de *Mallebranche*, qui est de l'imagination avec de la profondeur.

Quand on dit qu'un homme a un *esprit judicieux*, on entend moins qu'il a ce qu'on appelle de l'esprit, qu'une raison épurée. Un esprit ferme, mâle, courageux, grand, petit, faible, léger, doux, emporté &c. signifie *le caractère & la trempe de l'ame*, & n'a point de rapport à ce qu'on entend dans la société par cette expression, *avoir de l'esprit*.

L'esprit, dans l'acception ordinaire de ce mot, tient beaucoup du bel esprit, & cependant ne signifie pas précisément la même chose : car jamais ce terme *homme d'esprit* ne peut être pris en mauvaise part, & *bel esprit* est quelquefois prononcé ironiquement.

D'où vient cette différence ? C'est qu'*homme d'esprit* ne signifie pas *esprit supérieur*, *talent marqué*, & que *bel esprit* le signifie. Ce mot *homme d'esprit* n'annonce point de prétention, & le *bel esprit* est une affiche : c'est un art qui demande de la culture ; c'est une espèce de profession, & qui par-là expose à l'envie & au ridicule.

C'est en ce sens que le père *Bouhours* aurait eu raison de faire entendre, d'après le cardinal *Duperron*, que les Allemands ne prétendaient pas à l'esprit, parce qu'alors leurs savans ne s'occupaient guère que d'ouvrages laborieux & de pénibles recherches, qui ne permettaient pas qu'on y répandît des fleurs, qu'on s'efforçât de briller, & que le bel esprit se mêlât au savant.

Ceux qui méprisent le génie d'*Aristote*, au lieu de s'en tenir à condamner sa physique, qui ne pouvait être bonne étant privée d'expériences, seraient bien étonnés de voir qu'*Aristote* a enseigné parfaitement, dans sa rhétorique, la manière de dire les choses avec esprit : il dit que cet art consiste à ne se pas servir simplement du mot propre, qui ne dit rien de nouveau ; mais qu'il faut employer une métaphore, une figure, dont le sens soit clair, & l'expression énergique ; il en apporte plusieurs exemples, & entre autres ce que dit *Périclès* d'une bataille où la plus florissante jeunesse d'Athènes avait péri, *l'année a été dépouillée de son printemps*.

Aristote a bien raison de dire qu'il faut du nouveau. Le premier qui, pour exprimer que les plaisirs sont mêlés d'amertume, les regarda comme des roses accompagnées d'épines, eut de l'esprit ; ceux qui le répétèrent n'en eurent point.

Ce n'est pas toujours par une métaphore qu'on s'exprime spirituellement : c'est par un tour nouveau ; c'est en laissant deviner sans peine une partie de sa pensée : c'est ce qu'on appelle *finesse , délicatesse ;* & cette manière est d'autant plus agréable qu'elle exerce & qu'elle fait valoir l'esprit des autres.

Les allusions , les allégories , les comparaisons font un champ vaste de pensées ingénieuses ; les effets de la nature , la fable , l'histoire présentés à la mémoire , fournissent à une imagination heureuse des traits qu'elle emploie à propos.

Il ne fera pas inutile de donner des exemples de ces différens genres. Voici un madrigal de M. de *la Sablière* , qui a toujours été estimé des gens de goût :

Eglé tremble que dans ce jour ,
L'hymen , plus puissant que l'amour ,
N'enlève ses trésors sans qu'elle ose s'en plaindre.
Elle a négligé mes avis ;
Si la belle les eût suivis ;
Elle n'aurait plus rien à craindre.

L'auteur ne pouvait , ce semble , ni mieux cacher , ni mieux faire entendre ce qu'il pensait , & ce qu'il craignait d'exprimer.

Le madrigal suivant paraît plus brillant & plus agréable : c'est une allusion à la fable :

Vous êtes belle , & votre sœur est belle ;
Entre vous deux , tout choix serait bien doux :
L'amour était blond comme vous ;
Mais il aimait une brune comme elle.

En

En voici encore un autre fort ancien. Il est de *Bertaud*, évêque de Séez, & paraît au-dessus des deux autres, parce qu'il réunit l'esprit & le sentiment.

Quand je revis ce que j'ai tant aimé,
 Peu s'en fallut que mon feu rallumé
 N'en fit le charme en mon ame renaitre;
 Et que mon cœur, autrefois son captif,
 Ne ressemblât l'esclave fugitif,
 A qui le sort fit rencontrer son maître.

De pareils traits plaisent à tout le monde, & caractérisent l'*esprit* délicat d'une nation ingénieuse.

Le grand point est de savoir jusqu'où cet esprit doit être admis. Il est clair que dans les grands ouvrages, on doit l'employer avec sobriété, par cela même qu'il est un ornement. Le grand art est dans l'à-propos.

Une pensée fine, ingénieuse, une comparaison juste & fleurie, est un défaut, quand la raison seule ou la passion doivent parler, ou bien quand on doit traiter de grands intérêts : ce n'est pas alors du faux bel esprit, mais c'est de l'esprit déplacé; & toute beauté hors de sa place cesse d'être beauté.

C'est un défaut dans lequel *Virgile* n'est jamais tombé, & qu'on peut quelquefois reprocher au *Tasse*, tout admirable qu'il est d'ailleurs : ce défaut vient de ce que l'auteur, trop plein de ses idées, veut se montrer lui-même, lorsqu'il ne doit montrer que ses personnages.

La meilleure manière de connaître l'usage qu'on doit faire de l'esprit, est de lire le petit nombre de bons ouvrages de génie qu'on a dans les langues savantes, & dans la nôtre.

Le *faux esprit* est autre chose que de l'*esprit déplacé* : ce n'est pas seulement une pensée fautive, car elle pourrait être fautive sans être ingénieuse ; c'est une pensée fautive & recherchée.

Il a été remarqué ailleurs qu'un homme de beaucoup d'esprit, qui traduit, ou plutôt qui abrègea *Homère* en vers français, crut embellir ce poète, dont la simplicité fait le caractère, en lui prêtant des ornemens. Il dit au sujet de la réconciliation d'*Achille* :

Tout le camp s'écria, dans une joie extrême :
Que ne vaincra-t-il point ? il s'est vaincu lui-même.

Premièrement, de ce qu'on a dompté sa colère, il ne s'enfuit pas du tout qu'on ne sera point battu : secondement, toute une armée peut-elle s'accorder, par une inspiration soudaine, à dire une pointe ?

Si ce défaut choque les juges d'un goût sévère, combien doivent révolter tous ces traits forcés, toutes ces pensées alambiquées que l'on trouve en foule dans des écrits d'ailleurs estimables ? Comment supporter que dans un livre de mathématique, on dise que, *si Saturne venait à manquer, ce serait le dernier satellite qui prendrait sa place, parce que les grands seigneurs éloignent toujours d'eux leurs successeurs* ? Comment souffrir qu'on dise qu'*Hercule* savait la physique, & qu'on ne pouvait résister à un philosophe de cette force ? L'envie de briller, & de surprendre par des choses neuves, conduit à ces excès.

Cette petite vanité a produit des jeux de mots dans toutes les langues, ce qui est la pire espèce du faux bel esprit.

Le faux goût est différent du faux bel esprit, parce que celui-ci est toujours une affectation, un effort de faire mal; au lieu que l'autre est souvent une habitude de faire mal sans effort, & de suivre par instinct un mauvais exemple établi.

L'intempérance & l'incohérence des imaginations orientales, est un faux goût; mais c'est plutôt un manque d'esprit qu'un abus d'esprit.

Des étoiles qui tombent, des montagnes qui se fendent, des fleuves qui reculent, le soleil & la lune qui se dissolvent, des comparaisons fausses & gigantesques, la nature toujours outrée, sont le caractère de ces écrivains, parce que dans ces pays où l'on n'a jamais parlé en public, la vraie éloquence n'a pu être cultivée, & qu'il est bien plus aisé d'être ampoulé que d'être juste, fin, & délicat.

Le faux esprit est précisément le contraire de ces idées triviales & ampoulées; c'est une recherche fatigante de traits déliés; une affectation de dire en énigme ce que d'autres ont déjà dit naturellement; de rapprocher des idées qui paraissent incompatibles; de diviser ce qui doit être réuni; de saisir de faux rapports; de mêler, contre les bienséances, le badinage avec le sérieux, & le petit avec le grand.

Ce ferait ici une peine superflue d'entasser des citations dans lesquelles le mot d'*esprit* se trouve. On se contentera d'en examiner une de *Boileau*, qui est rapportée dans le grand Dictionnaire de Trévoux: *C'est le propre des grands esprits, quand ils commencent à vieillir & à décliner, de se plaire aux contes & aux fables.* Cette réflexion n'est pas vraie. Un grand esprit peut tomber dans cette faiblesse; mais ce n'est pas le propre

Quand on traduit la Bible en latin, on employa toujours indifféremment le mot soufflé, esprit, vent, ame. *Spiritus DEI ferebatur super aquas*, le vent de DIEU, l'esprit de DIEU était porté sur les eaux.

Spiritus vitæ, le soufflé de la vie, l'ame de la vie.

Inspiravit in faciem ejus spiraculum, ou *spiritum vitæ*, & il souffla sur sa face un soufflé de vie. Et, selon l'hébreu, il souffla dans ses narines un soufflé, un esprit de vie.

Hæc quum dixisset, insufflavit, & dixit eis: Accipite spiritum sanctum. Ayant dit cela, il souffla sur eux, & leur dit: Recevez le soufflé saint, l'esprit saint.

Spiritus ubi vult spirat, & vocem ejus audis, sed nescis unde veniat: l'esprit, le vent soufflé où il veut, & vous entendez sa voix (son bruit); mais vous ne savez d'où il vient.

Il y a loin de là à nos brochures du quai des Augustins & du Pont-neuf, intitulées Esprit de *Mari-vaux*, Esprit de *Desfontaines* &c.

Ce que nous entendons communément en français par esprit, bel esprit, trait d'esprit &c. signifie des pensées ingénieuses. Aucune autre nation n'a fait un tel usage du mot *spiritus*. Les Latins disaient *ingenium*; les Grecs *euphuia*, ou bien ils employaient des adjectifs. Les Espagnols disent, *agudo*, *aguderza*.

Les Italiens emploient communément le terme *ingegno*.

Les Anglais se fervent du mot *wit*, *witty*, dont l'étymologie est belle, car ce mot autrefois signifiait *sage*.

Les Allemands disent *verständig*; & quand ils veulent exprimer des pensées ingénieuses, vives,

agréables , ils disent riche en sensations , *sinn-reich*. C'est de là que les Anglais , qui ont retenu beaucoup d'expressions de l'ancienne langue germanique & française , disent *sensible man*.

Ainsi presque tous les mots qui expriment des idées de l'entendement , sont des métaphores.

L'*ingenio* , l'*ingenium* , est tiré de ce qui engendre ; l'*agudezza* de ce qui est pointu , le *sinn-reich* des sensations , l'esprit du vent , & le *wit* de la sagesse.

En toute langue , ce qui répond à esprit en général est de plusieurs sortes ; & quand vous dites : Cet homme a de l'esprit , on est en droit de vous demander duquel ?

Girard , dans son livre utile des définitions , intitulé : *Synonymes français* , conclut ainsi :

Il faut , dans le commerce des dames , de l'esprit , ou du jargon qui en ait l'apparence. (Ce n'est pas leur faire honneur , elles méritent mieux.) L'entendement est de mise avec les politiques & les courtisans.

Il me semble que l'entendement est nécessaire partout , & qu'il est bien extraordinaire de voir un entendement *de mise*.

Le génie est propre avec les gens à projets & à dépense.

Ou je me trompe , ou le génie de *Corneille* était fait pour tous les spectateurs ; le génie de *Bossuet* pour tous les auditeurs , encore plus que propre avec les gens à dépense.

Le mot qui répond à *spiritus* , esprit , vent , souffle , donnant nécessairement à toutes les nations l'idée de l'air , elles supposèrent toutes que notre faculté de penser , d'agir , ce qui nous anime , est de l'air ; & de-là notre ame fut de l'air subtil.

De-là les manes, les esprits, les revenans, les ombres, furent composés d'air. (*)

De-là nous difions, il n'y a pas long-temps : *Un esprit lui est apparu, il a un esprit familier; il revient des esprits dans ce château; & la populace le dit encore.*

Il n'y a guère que les traductions des livres hébreux en mauvais latin, qui aient employé le mot de *spiritus* en ce sens.

Manes, umbræ, simulacra, sont les expressions de Cicéron & de Virgile. Les Allemands disent *geist*, les Anglais *ghost*, les Espagnols, *duende, trasgo*; les Italiens semblent n'avoir point de terme qui signifie *revenant*. Les Français seuls se sont servis du mot *esprit*. Le mot propre pour toutes les nations doit être *santôme, imagination, rêverie, sottise, friponnerie*.

S E C T I O N I V.

Bel esprit, esprit.

QUAND une nation commence à sortir de la barbarie, elle cherche à montrer ce que nous appelons de *l'esprit*.

Ainsi aux premières tentatives qu'on fit sous François I, vous voyez dans Marot des pointes, des jeux de mots, qui seraient aujourd'hui intolérables.

Romorentin fa perte rememore,
Cognac s'en cogne en fa poitrine blême,
Anjou fait joug, Angoulême est de même.

(*) Voyez *Ame*.

Ces belles idées ne se présentent pas d'abord pour marquer la douleur des peuples. Il en a coûté à l'imagination pour parvenir à cet excès de ridicule.

On pourrait apporter plusieurs exemples d'un goût si dépravé; mais tenons-nous-en à celui-ci qui est le plus fort de tous.

Dans la seconde époque de l'esprit humain en France, au temps de *Balzac*, de *Mairet*, de *Rotrou*, de *Corneille*, on applaudissait à toute pensée qui surprenait par des images nouvelles qu'on appelait *esprit*. On reçut très-bien ces vers de la tragédie de *Pyrame*.

Ah! voici le poignard qui du sang de son maître
S'est souillé lâchement; il en rougit, le traître.

On trouvait un grand art à donner du sentiment à ce poignard, à le faire rougir de honte d'être teint du sang de *Pyrame* autant que du sang dont il était coloré.

Personne ne se récria contre *Corneille*, quand, dans sa tragédie d'*Andromède*, *Phinée* dit au soleil :

Tu luis, Soleil, & ta lumière
Semble se plaire à m'affliger.
Ah! mon amour te va bien obliger
A quitter soudain ta carrière.
Viens, Soleil, viens voir la beauté
Dont le divin éclat me dompte,
Et tu fuiras de honte
D'avoir moins de clarté.

Le soleil qui fuit parce qu'il est moins clair que le visage d'*Andromède*, vaut bien le poignard qui rougit.

Si de tels efforts d'ineptie trouvaient grâce devant un public dont le goût s'est formé si difficilement, il ne faut pas être surpris que des traits d'esprit qui avaient quelque lueur de beauté aient long-temps séduit.

Non-seulement on admirait cette traduction de l'espagnol :

Ce sang qui tout versé fume encor de courroux
De se voir répandu pour d'autres que pour vous.

non-seulement on trouvait une finesse très-spirituelle dans ce vers d'*Hippipile* à *Médée* dans la *Toison d'or* :

Je n'ai que des attraits & vous avez des charmes.

mais on ne s'apercevait pas, & peu de connaisseurs s'aperçoivent encore, que dans le rôle imposant de *Cornélie*, l'auteur met presque toujours de l'esprit où il fallait seulement de la douleur. Cette femme dont on vient d'affaiblir le mari, commence son discours étudié à *César*, par un *car* :

César, car le destin que dans tes fers je brave
M'a fait ta prisonnière & non pas ton esclave;
Et tu ne prétends pas qu'il m'abaisse le cœur
Jusqu'à te rendre hommage & te nommer seigneur.

Elle s'interrompt ainsi dès le premier mot, pour dire une chose recherchée & fautive. Jamais une citoyenne romaine ne fut esclave d'un citoyen romain; jamais un romain ne fut appelé *seigneur*; & ce mot *seigneur* n'est parmi nous qu'un terme d'honneur & de remplissage usité au théâtre.

Fille de Scipion , & pour dire encor plus ,
Romaine , mon courage est encore au-dessus.

Outre le défaut si commun à tous les héros de *Corneille* , de s'annoncer ainsi eux-mêmes , de dire : Je suis grand , j'ai du courage , admirez-moi , il y a ici une affectation bien condamnable de parler de sa naissance , quand la tête de *Pompée* vient d'être présentée à *César* . Ce n'est point ainsi qu'une affliction véritable s'exprime . La douleur ne cherche point à dire *encor plus* . Et ce qu'il y a de pis , c'est qu'en voulant dire encore plus , elle dit beaucoup moins . Être romaine est sans doute moins que d'être fille de *Scipion* , & femme de *Pompée* . L'infame *Septime* , assassins de *Pompée* , était romain comme elle . Mille romains étaient des hommes très-médiocres ; mais être femme & fille des plus grands des Romains , c'était-là une vraie supériorité . Il y a donc dans ce discours de l'esprit faux & déplacé , ainsi qu'une grandeur fautive & déplacée .

Ensuite elle dit , d'après *Lucain* , qu'elle doit rougir d'être en vie .

Je dois rougir *pourtant* , après un tel malheur ,
De n'avoir pu mourir d'un excès de douleur .

Lucain , après le beau siècle d'*Auguste* , cherchait de l'esprit , parce que la décadence commençait ; & dans le siècle de *Louis XIV* on commença par vouloir étaler de l'esprit , parce que le bon goût n'était pas encore entièrement formé comme il le fut depuis .

César , de ta victoire écoute moins le bruit ,
Elle n'est que l'effet du malheur qui me fuit .

Quel mauvais artifice, quelle idée fautive autant qu'imprudente! *César* ne doit point, selon elle, écouter le bruit de sa victoire. Il n'a vaincu à Pharfale que parce que *Pompée* a épousé *Cornélie*! Que de peine pour dire ce qui n'est ni vrai, ni vraisemblable, ni convenable, ni touchant!

Deux fois du monde entier j'ai causé la disgrâce.

C'est le *bis nocui mundo* de *Lucain*. Ce vers présente une très-grande idée. Elle doit surprendre, il n'y manque que la vérité. Mais il faut remarquer que si ce vers avait seulement une faible lueur de vraisemblance, & s'il était échappé aux emportemens de la douleur, il serait admirable; il aurait alors toute la vérité, toute la beauté de la convenance théâtrale.

Heureuse en mes malheurs si ce triste hyménée
 Pour le bonheur du monde à Rome m'eût donnée,
 Et si j'eusse avec moi porté dans ta maison
 D'un astre envenimé l'invincible poison :
 Car enfin n'attends pas que j'abaisse ma haine ;
 Je te l'ai déjà dit, César, je suis romaine ;
 Et quoique ta captive, un cœur tel que le mien,
 De peur de s'oublier, ne te demande rien.

C'est encore de *Lucain*; elle souhaite dans la Pharfale d'avoir épousé *César*, & de n'avoir eu à se louer d'aucun de ses maris.

*Atque utinam in thalamis invisi Caesaris effem
 Infelix conjux, & nulli læta marito.*

Ce sentiment n'est point dans la nature; il est à la fois gigantesque & puéril; mais du moins ce n'est pas à *César* que *Cornélie* parle ainsi dans *Lucain*.

Corneille, au contraire, fait parler *Cornélie* à *César* même; il lui fait dire qu'elle souhaite d'être sa femme, pour porter dans sa maison le *poison invincible d'un astre envenimé* : car, ajoute-t-elle, ma haine ne peut s'abaisser, & je t'ai déjà dit que je suis romaine, & je ne te demande rien. Voilà un singulier raisonnement : je voudrais t'avoir épousé pour te faire mourir; car je ne te demande rien.

Ajoutons encore que cette veuve accable *César* d'injures dans le moment où *César* vient de pleurer la mort de *Pompée*, & qu'il a promis de la venger.

Il est certain que si l'auteur n'avait pas voulu donner de l'esprit à *Cornélie*, il ne ferait pas tombé dans ces défauts qui se font sentir aujourd'hui après avoir été applaudis si long-temps. Les actrices ne peuvent plus guère les pallier par une fierté étudiée & des éclats de voix séducteurs.

Pour mieux connaître combien l'esprit seul est au-dessous des sentimens naturels, comparez *Cornélie* avec elle-même, quand elle dit des choses toutes contraires dans la même tirade :

Encore ai-je sujet de rendre grâce aux dieux
De ce qu'en arrivant je te trouve en ces lieux,
Que César y commande & non pas Ptolomée.
Hélas! & sous quel astre, ô ciel! m'as-tu formée!
Si je leur dois des vœux de ce qu'ils ont permis
Que je rencontre ici mes plus grands ennemis,
Et tombe entre leurs mains plutôt qu'aux mains d'un prince,
Qui doit à mon époux son trône & sa province.

Passons sur la petite faute de style, & considérons combien ce discours est décent & douloureux; il va

au cœur ; tout le reste éblouit l'esprit un moment , & enfuite le révolte.

Ces vers naturels charment tous les spectateurs :

O vous ! à ma douleur objet terrible & tendre ,
Eternel entretien de haine & de pitié ,
Restes du grand Pompée , écoutez sa moitié &c.

C'est par ces comparaisons qu'on se forme le goût ,
& qu'on s'accoutume à ne rien aimer que le vrai mis
à sa place. (*)

Cléopâtre , dans la même tragédie , s'exprime ainsi
à sa confidente *Charmion* :

Apprends qu'une princesse aimant sa renommée ,
Quand elle dit qu'elle aime est fure d'être aimée ;
Et que les plus beaux feux dont son cœur soit épris ,
N'oseraient l'exposer aux hontes d'un mépris.

Charmion pouvait lui répondre : Madame , je n'entends pas ce que c'est que les beaux feux d'une princesse qui n'oseraient l'exposer à des hontes. Et à l'égard des princesses qui ne disent qu'elles aiment que quand elles sont fures d'être aimées , je fais toujours le rôle de confidente à la comédie , & vingt princesses m'ont avoué leurs beaux feux sans être fures de rien , & principalement l'infante du *Cid*.

Allons plus loin. *César* , *César* lui-même , ne parle à *Cléopâtre* que pour montrer de l'esprit alambiqué :

Mais , ô Dieux ! ce moment que je vous ai quittée ,
D'un trouble bien plus grand a mon ame agitée ;
Et ces soins importans qui m'arrachaient à vous ,
Contre ma grandeur même allumaient mon courroux :

(*) Voyez *Goût*.

Je lui voulais du mal de m'être si contraire ;
 Mais je lui pardonnais au simple souvenir
 Du bonheur qu'à ma flamme elle fait obtenir ;
 C'est elle dont je tiens cette haute espérance
 Qui flatte mes désirs d'une illustre apparence.
 C'était pour acquérir un droit si précieux
 Que combattait par-tout mon bras ambitieux ;
 Et dans Pharfale même il a tiré l'épée
 Plus pour le conserver que pour vaincre Pompée.

Voilà donc *César* qui veut du mal à sa grandeur de l'avoir éloigné un moment de *Cléopâtre*, mais qui pardonne à sa grandeur en se souvenant que cette grandeur lui a fait obtenir le bonheur de sa flamme. Il tient la haute espérance d'une illustre apparence ; & ce n'est que pour acquérir le droit précieux de cette illustre apparence , que son bras ambitieux a donné la bataille de Pharfale.

On dit que cette sorte d'esprit , qui n'est , il faut le dire , que du galimatias , était alors l'esprit du temps. C'est cet abus intolérable que *Molière* proscrivit dans ses *Précieuses ridicules*.

Ce sont ces défauts trop fréquens dans *Corneille* que *la Bruyère* désigna en disant : (a) *J'ai cru dans ma première jeunesse que ces endroits étaient clairs , intelligibles pour les acteurs , pour le parterre & l'amphithéâtre , que leurs auteurs s'entendaient eux-mêmes , & que j'avais tort de n'y rien comprendre. Je suis détrompé.* Nous avons relevé ailleurs l'affectation singulière où est tombé *la Motte*

(a) Caractères de *la Bruyère* , chap. des ouvrages de l'esprit.

dans son abrégé de l'Iliade, en faisant parler avec esprit toute l'armée des Grecs à la fois :

Tout le camp s'écria, dans une joie extrême :
Que ne vaincra-t-il point ? il s'est vaincu lui-même.

C'est-là un trait d'esprit, une espèce de pointe & de jeu de mots. Car s'ensuit-il de ce qu'un homme a dompté sa colère qu'il fera vainqueur dans le combat ? Et comment cent mille hommes peuvent-ils dans un même instant s'accorder à dire un rebus, ou si l'on veut, un bon mot ?

S E C T I O N V.

EN Angleterre, pour exprimer qu'un homme a beaucoup d'esprit, on dit qu'il a de grandes parties, *great parts*. D'où cette manière de parler, qui étonne aujourd'hui les Français, peut-elle venir ? d'eux-mêmes. Autrefois nous nous servions de ce mot *parties* très-communément dans ce sens-là. *Clélie*, *Cassandre*, nos autres anciens romans ne parlent que des parties de leurs héros & de leurs héroïnes, & ces parties sont leur esprit. On ne pouvait mieux s'exprimer. En effet, qui peut avoir tout ? Chacun de nous n'a que sa petite portion d'intelligence, de mémoire, de sagacité, de profondeur d'idées, d'étendue, de vivacité, de finesse. Le mot de *parties* est le plus convenable pour des êtres aussi faibles que l'homme. Les Français ont laissé échapper de leurs dictionnaires une expression dont les Anglais se sont servis. Les Anglais se sont enrichis plus d'une fois à nos dépens.

Plusieurs

Plusieurs écrivains philosophes se sont étonnés de ce que tout le monde prétendant à l'esprit, personne n'ose se vanter d'en avoir.

L'envie, a-t-on dit, permet à chacun d'être le panégyriste de sa probité & non de son esprit. L'envie permet qu'on fasse l'apologie de sa probité, non de son esprit; pourquoi? c'est qu'il est très-nécessaire de passer pour homme de bien, & point du tout d'avoir la réputation d'homme d'esprit.

On a ému la question, si tous les hommes sont nés avec le même esprit, les mêmes dispositions pour les sciences, & si tout dépend de leur éducation & des circonstances où ils se trouvent. Un philosophe, qui avait droit de se croire né avec quelque supériorité, prétendit que les esprits sont égaux; cependant on a toujours vu le contraire. De quatre cents enfans élevés ensemble sous les mêmes maîtres, dans la même discipline, à peine y en a-t-il cinq ou six qui fassent des progrès bien marqués. Le grand nombre est toujours des médiocres, & parmi ces médiocres il y a des nuances; en un mot, les esprits diffèrent plus que les visages.

S E C T I O N V I,

Esprit faux.

Nous avons des aveugles, des borgnes, des bigles, des louches, des vues longues, des vues courtes, ou distinctes, ou confuses, ou faibles, ou infatigables. Tout cela est une image assez fidelle de notre entendement. Mais on ne connaît guère de vue fausse. Il

n'y a guère d'hommes qui prennent toujours un coq pour un cheval, ni un pot de chambre pour une maison. Pourquoi rencontre-t-on souvent des esprits assez justes d'ailleurs, qui sont absolument faux sur des choses importantes ? Pourquoi ce même Siamois, qui ne se laissera jamais tromper quand il fera question de lui compter trois roupies, croit-il fermement aux métamorphoses de *Sammonocodom* ? Par quelle étrange bizarrerie, des hommes sensés ressemblent-ils à dom *Quichotte*, qui croyait voir des géants où les autres hommes ne voyaient que des moulins à vent ? Encore dom *Quichotte* était plus excusable que le Siamois qui croit que *Sammonocodom* est venu plusieurs fois sur la terre, & que le Turc qui est persuadé que *Mahomet* a mis la moitié de la lune dans sa manche. Car dom *Quichotte*, frappé de l'idée qu'il doit combattre des géants, peut se figurer qu'un géant doit avoir le corps aussi gros qu'un moulin, & les bras aussi longs que les ailes du moulin ; mais de quelle supposition peut partir un homme sensé pour se persuader que la moitié de la lune est entrée dans une manche, & qu'un *Sammonocodom* est descendu du ciel pour venir jouer au cerf-volant à Siam, couper une forêt, & faire des tours de passe-passe ?

Les plus grands génies peuvent avoir l'esprit faux sur un principe qu'ils ont reçu sans examen. *Newton* avait l'esprit très-faux quand il commentait l'Apocalypse.

Tout ce que certains tyrans des âmes défèrent, c'est que les hommes qu'ils enseignent aient l'esprit faux. Un faquir élève un enfant qui promet beaucoup ; il emploie cinq ou six années à lui enfoncer dans la tête que le dieu *Fo* apparut aux hommes en éléphant

blanc , & il persuade l'enfant qu'il fera fouetté après sa mort pendant cinq cents mille années , s'il ne croit pas ces métamorphoses. Il ajoute qu'à la fin du monde l'ennemi du dieu *Fo* viendra combattre contre cette divinité.

L'enfant étudie & devient un prodige ; il argumente sur les leçons de son maître ; il trouve que *Fo* n'a pu se changer qu'en éléphant blanc , parce que c'est le plus beau des animaux. Les rois de Siam & du Pégu , dit-il , se sont fait la guerre pour un éléphant blanc ; certainement si *Fo* n'avait pas été caché dans cet éléphant , ces rois n'auraient pas été si insensés que de combattre pour la possession d'un simple animal.

L'ennemi de *Fo* viendra le défier à la fin du monde ; certainement cet ennemi fera un rhinocéros , car le rhinocéros combat l'éléphant. C'est ainsi que raisonne dans un âge mûr l'élève savant du faquir , & il devient une des lumières des Indes ; plus il a l'esprit subtil , plus il l'a faux , & il forme ensuite des esprits faux comme lui.

On montre à tous ces énergumènes un peu de géométrie , & ils l'apprennent assez facilement ; mais , chose étrange ! leur esprit n'est pas redressé pour cela ; ils aperçoivent les vérités de la géométrie , mais elle ne leur apprend point à peser les probabilités ; ils ont pris leur pli ; ils raisonneront de travers toute leur vie , & j'en suis fâché pour eux.

Il y a malheureusement bien des manières d'avoir l'esprit faux. 1°. De ne pas examiner si le principe est vrai , lors même qu'on en déduit des conséquences justes , & cette manière est commune. (*)

(*) Voyez *Conséquence*.

20. De tirer des conséquences fausses d'un principe reconnu pour vrai. Par exemple, un domestique est interrogé si son maître est dans sa chambre, par des gens qu'il soupçonne d'en vouloir à sa vie : s'il était assez sot pour leur dire la vérité, sous prétexte qu'il ne faut pas mentir, il est clair qu'il aurait tiré une conséquence absurde d'un principe très-vrai.

Un juge qui condamnerait un homme qui a tué son assassin, parce que l'homicide est défendu, ferait aussi inique que mauvais raisonneur.

De pareils cas se subdivisent en mille nuances différentes. Le bon esprit, l'esprit juste, est celui qui les démêle; de-là vient qu'on a vu tant de jugemens iniques; non que le cœur des juges fût méchant, mais parce qu'ils n'étaient pas assez éclairés.

E S S E N I E N S.

PLUS une nation est superstitieuse & barbare, obstinée à la guerre malgré ses défaites, partagée en factions flottantes entre la royauté & le sacerdoce, enivrée de fanatisme, plus il se trouve chez un tel peuple un nombre de citoyens qui s'unissent pour vivre en paix.

Il arrive qu'en temps de peste, un petit canton s'interdit la communication avec les grandes villes. Il se préserve de la contagion qui règne; mais il reste en proie aux autres maladies.

Tels on a vu les gymnosophistes aux Indes, telles furent quelques sectes de philosophes chez les Grecs; tels les pythagoriciens en Italie & en Grèce, & les thérapeutes en Égypte; tels sont aujourd'hui les primitifs nommés *quakers*, & les *dunkards* en Pensilvanie,

& tels furent à-peu-près les premiers chrétiens qui vécurent ensemble loin des villes.

Aucune de ces sociétés ne connut cette effrayante coutume de se lier par serment au genre de vie qu'elles embrassaient ; de se donner des chaînes perpétuelles ; de se dépouiller religieusement de la nature humaine dont le premier caractère est la liberté ; de faire enfin ce que nous appelons des *vœux*. Ce fut *S^t Basile* qui le premier imagina ces vœux , ce serment de l'esclavage. Il introduisit un nouveau fléau sur la terre, & il tourna en poison ce qui avait été inventé comme remède.

Il y avait en Syrie des sociétés toutes semblables à celles des esséniens. C'est le juif *Philon* qui nous le dit dans le *Traité de la liberté des gens de bien*. La Syrie fut toujours superstitieuse & factieuse , toujours opprimée par des tyrans. Les successeurs d'*Alexandre* en firent un théâtre d'horreurs. Il n'est pas étonnant que parmi tant d'infortunés , quelques - uns plus humains & plus sages que les autres, se soient éloignés du commerce des grandes villes, pour vivre en commun dans une honnête pauvreté, loin des yeux de la tyrannie.

On se réfugia dans de semblables asiles en Egypte, pendant les guerres civiles des derniers *Ptolomées* ; & lorsque les armées romaines subjuguèrent l'Egypte, les thérapeutes s'établirent dans un désert auprès du lac *Mœris*.

Il paraît très-probable qu'il y eut des thérapeutes grecs, égyptiens, & juifs. *Philon*, (a) après avoir loué *Anaxagore*, *Démocrite*, & les autres philosophes qui embrassèrent ce genre de vie, s'exprime ainsi :

(a) *Philon*, de la vie contemplative.

„ On trouve de pareilles sociétés en plusieurs pays ;
 „ la Grèce & d'autres contrées jouissent de cette
 „ consolation : elle est très-commune en Egypte dans
 „ chaque nôme , & surtout dans celui d'Alexandrie.
 „ Les plus gens de bien , les plus austères se font
 „ retirés au-dessus du lac Mœris dans un lieu désert ,
 „ mais commode , qui forme une pente douce. L'air
 „ y est très-fain , les bourgades assez nombreuses dans
 „ le voisinage du désert &c. „

Voilà donc par-tout des sociétés qui ont tâché d'échapper aux troubles , aux factions , à l'insolence , à la rapacité des oppresseurs. Toutes , sans exception , eurent la guerre en horreur ; ils la regardèrent précisément du même œil que nous voyons le vol & l'affassinat sur les grands chemins.

Tels furent à-peu-près les gens de lettres qui s'assemblèrent en France , & qui fondèrent l'académie. Ils échappaient aux factions & aux cruautés qui désolaient le règne de *Louis XIII*. Tels furent ceux qui fondèrent la société royale de Londres , pendant que les fous barbares , nommés *puritains* & *épiscopaux* , s'égorgeaient pour quelques passages de trois ou quatre vieux livres inintelligibles.

Quelques savans ont cru que JESUS-CHRIST , qui daigna paraître quelque temps dans le petit pays de Capharnaüm , dans Nazareth , & dans quelques autres bourgades de la Palestine , était un de ces esséniens qui fuyaient le tumulte des affaires , & qui cultivaient en paix la vertu. Mais ni dans les quatre évangiles reçus , ni dans les apocryphes , ni dans les Actes des apôtres , ni dans leurs lettres , on ne lit le nom d'*essénien*.

Quoique le nom ne s'y trouve pas, la ressemblance s'y trouve en plusieurs points; confraternité, biens en commun, vie austère, travail des mains, détachement des richesses & des honneurs, & surtout horreur pour le guerre. Cet éloignement est si grand, que JESUS-CHRIST commande de tendre l'autre joue quand on vous donne un soufflet, & de donner votre tunique quand on vous vole votre manteau. C'est sur ce principe que les chrétiens se conduisirent pendant près de deux siècles, sans autels, sans temples, sans magistratures, tous exerçant des métiers, tous menant une vie cachée & paisible.

Leurs premiers écrits attestent qu'il ne leur était pas permis de porter les armes. Ils ressemblaient en cela parfaitement à nos pensilvains, à nos anabaptistes, à nos memnonistes d'aujourd'hui, qui se piquent de suivre l'évangile à la lettre. Car quoiqu'il y ait dans l'évangile plusieurs passages qui étant mal entendus, peuvent inspirer la violence, comme les marchands chassés à coups de fouet hors des parvis du temple, le *contrains-les d'entrer*, les cachots dans lesquels on précipite ceux qui n'ont pas fait profiter l'argent du maître à cinq pour un, ceux qui viennent au festin sans avoir la robe nuptiale; quoique, dis-je, toutes ces maximes y semblent contraires à l'esprit pacifique; cependant, il y en a tant d'autres qui ordonnent de souffrir au lieu de combattre, qu'il n'est pas étonnant que les chrétiens aient eu la guerre en exécration pendant environ deux cents ans.

Voilà sur quoi se fonde la nombreuse & respectable société des pensilvains, ainsi que les petites sectes qui l'imitent. Quand je les appelle *respectables*, ce n'est

point par leur aversion pour la splendeur de l'Eglise catholique. Je plains sans doute, comme je le dois, leurs erreurs. C'est leur vertu, c'est leur modestie, c'est leur esprit de paix, que je respecte.

Le grand philosophe *Bayle* n'a-t-il donc pas eu raison de dire qu'un chrétien des premiers temps ferait un très-mauvais soldat, ou qu'un soldat ferait un très-mauvais chrétien?

Ce dilemme paraît sans réplique; & c'est, ce me semble, la différence entre l'ancien christianisme & l'ancien judaïsme.

La loi des premiers Juifs dit expressément : Dès que vous serez entrés dans le pays dont vous devez vous emparer, mettez tout à feu & à sang; égorgez sans pitié vieillards, femmes, enfans à la mamelle; tuez jusq'aux animaux, faccez tout, brûlez tout, c'est votre DIEU qui vous l'ordonne. Ce catéchisme n'est pas annoncé une fois, mais vingt; & il est toujours suivi.

Mahomet persécuté par les Mecquois se défend en brave homme. Il contraint ses persécuteurs vaincus à se mettre à ses pieds, à devenir ses prosélytes; il établit sa religion par la parole & par l'épée.

JESUS, placé entre les temps de *Moïse* & de *Mahomet* dans un coin de la Galilée, prêche le pardon des injures, la patience, la douceur, la souffrance, meurt du dernier supplice, & veut que ses premiers disciples meurent ainsi.

Je demande en bonne foi si *S^t Barthelemi*, *S^t André*, *S^t Matthieu*, *S^t Barnabé*, auraient été reçus parmi les cuirassiers de l'empereur, ou dans les trabans de *Charles XII*? *S^t Pierre* même, quoiqu'il ait coupé l'oreille à *Malchus*, aurait-il été propre à faire un bon

chef de file ? Peut-être *S^t Paul* accoutumé d'abord au carnage , & ayant eu le malheur d'être un persécuteur sanguinaire , est le seul qui aurait pu devenir guerrier. L'impétuosité de son tempérament & la chaleur de son imagination en auraient pu faire un capitaine redoutable. Mais malgré ces qualités il ne chercha point à se venger de *Gamaliel* par les armes. Il ne fit point comme les *Judas* , les *Theudas* , les *Barcochebas* , qui levèrent des troupes ; il suivit les préceptes de *JESUS* , il souffrit ; & même il eut , à ce qu'on prétend , la tête tranchée.

Faire une armée de chrétiens était donc , dans les premiers temps , une contradiction dans les termes.

Il est clair que les chrétiens n'entrèrent dans les troupes de l'empire , que quand l'esprit qui les animait fut changé. Ils avaient dans les deux premiers siècles de l'horreur pour les temples , les autels , les cierges , l'encens , l'eau lustrale ; *Porphyre* les comparait aux renards qui disent , *ils sont trop verts*. Si vous pouviez avoir , disait-il , de beaux temples brillans d'or , avec de grosses rentes pour les desservans , vous aimeriez les temples passionnément. Ils se donnèrent ensuite tout ce qu'ils avaient abhorré. C'est ainsi qu'ayant détesté le métier des armes , ils allèrent enfin à la guerre. Les chrétiens , dès le temps de *Dioclétien* , furent aussi différens des chrétiens du temps des apôtres , que nous sommes différens des chrétiens du troisième siècle.

Je ne conçois pas comment un esprit aussi éclairé & aussi hardi que celui de *Montesquieu* , a pu condamner sévèrement un autre génie bien plus méthodique que le sien , & combattre cette vérité annoncée par *Bayle* , (b)

(b) *Continuation des pensées diverses* , article CXXIV.

qu'une société de vrais chrétiens pourrait vivre heureusement ensemble, mais qu'elle se défendrait mal contre les attaques d'un ennemi.

„ Ce feraient, dit *Montesquieu*, des citoyens infiniment éclairés sur leurs devoirs, & qui auraient un très-grand zèle pour les remplir. Ils sentiraient très-bien les droits de la défense naturelle. Plus ils croiraient devoir à la religion, plus ils penseraient devoir à la patrie. Les principes du christianisme, bien gravés dans le cœur, seraient infiniment plus forts que ce faux honneur des monarchies, ces vertus humaines des républiques, & cette crainte servile des Etats despotiques. „

Affurément l'auteur de l'Esprit des lois ne songeait pas aux paroles de l'évangile quand il dit, que les vrais chrétiens sentiraient très-bien les droits de la défense naturelle. Il ne se souvenait pas de l'ordre de donner sa tunique quand on vous vole le manteau, & de tendre l'autre joue quand on a reçu un soufflet. Voilà les principes de la défense naturelle très-clairement anéantis. Ceux que nous appelons *quakers* ont toujours refusé de combattre; mais ils auraient été écrasés dans la guerre de 1756, s'ils n'avaient pas été secourus & forcés à se laisser secourir par les autres Anglais. (*)

N'est-il pas indubitable que ceux qui penseraient en tout comme des martyrs, se battraient fort mal contre des grenadiers? Toutes les paroles de ce chapitre de l'Esprit des lois me paraissent fausses. *Les principes du christianisme, bien gravés dans le cœur, seraient infiniment plus forts &c.* Oui, plus forts pour les

(*) Voyez *Eglise primitive*.

empêcher de manier l'épée, pour les faire trembler de répandre le sang de leur prochain, pour leur faire regarder la vie comme un fardeau, dont le souverain bonheur est d'être déchargé.

On les enverrait, dit Bayle, comme des brebis au milieu des loups, si on les faisait aller repousser de vieux corps d'infanterie, ou charger des régimens de cuirassiers.

Bayle avait très-grande raison. Montesquieu ne s'est pas aperçu qu'en le réfutant, il ne voyait que les chrétiens mercenaires & sanguinaires d'aujourd'hui, & non pas les premiers chrétiens. Il semble qu'il ait voulu prévenir les injustes accusations qu'il a effuyées des fanatiques, en leur sacrifiant Bayle; & il n'y a rien gagné. Ce sont deux grands-hommes qui paraissent d'avis différent, & qui auraient eu toujours le même s'ils avaient été également libres.

Le faux honneur des monarchies, les vertus humaines des républiques, la crainte servile des Etats despotiques. Rien de tout cela ne fait les soldats, comme le prétend l'Esprit des lois. Quand nous levons un régiment, dont le quart déserte au bout de quinze jours, il n'y a pas un seul des enrôlés qui pense à l'honneur de la monarchie; ils ne savent ce que c'est. Les troupes mercenaires de la république de Venise connaissent leur paye, & non la vertu républicaine, de laquelle on ne parle jamais dans la place Saint-Marc. Je ne crois pas en un mot qu'il y ait un seul homme sur la terre qui s'enrôle dans un régiment par vertu.

Ce n'est point non plus par une crainte servile que les Turcs & les Russes se battent avec un acharnement & une fureur de lions & de tigres; on n'a point ainsi de courage par crainte. Ce n'est pas non plus par

dévotion que les Russes ont battu les armées de *Moustapha*. Il ferait à désirer, ce me semble, qu'un homme si ingénieux eût plus cherché à faire connaître le vrai qu'à montrer son esprit. Il faut s'oublier entièrement quand on veut instruire les hommes, & n'avoir en vue que la vérité.

ETATS, GOUVERNEMENS.

Quel est le meilleur ?

JE n'ai jusqu'à présent connu personne qui n'ait gouverné quelque Etat. Je ne parle pas de MM. les ministres, qui gouvernent en effet, les uns deux ou trois ans, les autres six mois, les autres six semaines; je parle de tous les autres hommes qui, à souper ou dans leur cabinet, étalent leur système de gouvernement, réforment les armées, l'Eglise, la robe, & la finance.

L'abbé de *Bourzeis* se mit à gouverner la France vers l'an 1645, sous le nom du cardinal de *Richelieu*, & fit ce testament politique, dans lequel il veut enrôler la noblesse dans la cavalerie pour trois ans, faire payer la taille aux chambres des comptes & aux parlemens, priver le roi du produit de la gabelle; il assure surtout que pour entrer en campagne avec cinquante mille hommes, il faut par économie en lever cent mille. Il affirme que *la Provence seule a beaucoup plus de beaux ports de mer, que l'Espagne & l'Italie ensemble.*

L'abbé de *Bourzeis* n'avait pas voyagé. Au reste, son ouvrage fourmille d'anachronismes & d'erreurs; il

fait figner le cardinal de *Richelieu* d'une manière dont il ne signa jamais, ainsi qu'il le fait parler comme il n'a jamais parlé. Au surplus, il emploie un chapitre entier à dire que *la raison doit être la règle d'un Etat*, & à tâcher de prouver cette découverte; cet ouvrage de ténèbres, ce bâtard de l'abbé de *Bourzeis* a passé longtemps pour le fils légitime du cardinal de *Richelieu*; & tous les académiciens, dans leurs discours de réception, ne manquaient pas de louer démesurément ce chef-d'œuvre de politique.

Le sieur *Gatien de Courtilz* voyant le succès du testament politique de *Richelieu*, fit imprimer à la Haye le testament de *Colbert*, avec une belle lettre de *M. Colbert* au roi. Il est clair que si ce ministre avait fait un pareil testament, il eût fallu l'interdire; cependant ce livre a été cité par quelques auteurs.

Un autre gremlin, dont on ignore le nom, ne manqua pas de donner le testament de *Louvois*, plus mauvais encore, s'il se peut, que celui de *Colbert*; un abbé de *Chèvremont* fit tester aussi *Charles* duc de Lorraine. Nous avons eu les testaments politiques du cardinal *Albéroni*, du maréchal de *Belle-Isle*, & enfin, celui de *Mandrin*.

M. de Boisguilbert, auteur du détail de la France, imprimé en 1695, donna le projet inexécutable de la dixme royale, sous le nom du maréchal de *Vauban*.

Un fou nommé *la Fonchère*, qui n'avait pas de pain, fit en 1720 un projet de finance en quatre volumes; & quelques fots ont cité cette production comme un ouvrage de *la Fonchère* le trésorier général, s'imaginant qu'un trésorier ne peut faire un mauvais livre de finances.

Mais il faut convenir que des hommes très-sages, très-dignes peut-être de gouverner, ont écrit sur l'administration des Etats, soit en France, soit en Espagne, soit en Angleterre. Leurs livres ont fait beaucoup de bien; ce n'est pas qu'ils aient corrigé les ministres qui étaient en place quand ces livres parurent, car un ministre ne se corrige point & ne peut se corriger; il a pris sa croissance; plus d'instructions, plus de conseils, il n'a pas le temps de les écouter, le courant des affaires l'emporte: mais ces bons livres forment les jeunes gens destinés aux places; ils forment les princes, & la seconde génération est instruite.

Le fort & le faible de tous les gouvernemens a été examiné de près dans les derniers temps. Dites-moi donc, vous qui avez voyagé, qui avez lu & vu, dans quel Etat, dans quelle sorte de gouvernement voudriez-vous être né? Je conçois qu'un grand seigneur terrien en France ne serait pas fâché d'être né en Allemagne; il serait souverain, au lieu d'être sujet. Un pair de France serait fort aise d'avoir les privilèges de la pairie anglaise, il serait législateur.

L'homme de robe & le financier se trouveraient mieux en France qu'ailleurs.

Mais quelle patrie choisirait un homme sage, libre, un homme d'une fortune médiocre, & sans préjugés?

Un membre du conseil de Pondichéry, assez savant, revenait en Europe par terre avec un brame, plus instruit que les brames ordinaires. Comment trouvez-vous le gouvernement du grand-mogol? dit le conseiller. Abominable, répondit le brame: comment voulez-vous qu'un Etat soit heureusement gouverné par des Tartares? Nos raïas, nos omras, nos nababs,

font fort contents, mais les citoyens ne le font guère; & des millions de citoyens font quelque chose.

Le conseiller & le brame traversèrent en raisonnant toute la haute Asie. Je fais une réflexion, dit le brame, c'est qu'il n'y a pas une république dans toute cette vaste partie du monde. Il y a eu autrefois celle de Tyr, dit le conseiller, mais elle n'a pas duré long-temps; il y en avait encore une autre vers l'Arabie pétrée, dans un petit coin nommé la Palestine, si on peut honorer du nom de république une horde de voleurs & d'usuriers, tantôt gouvernés par des juges, tantôt par des espèces de rois, tantôt par des grands-pontifes, devenue esclave sept ou huit fois, & enfin chassée du pays qu'elle avait usurpé.

Je conçois, dit le brame, qu'on ne doit trouver sur la terre que très-peu de républiques. Les hommes sont rarement dignes de se gouverner eux-mêmes. Ce bonheur ne doit appartenir qu'à des petits peuples, qui se cachent dans les îles, ou entre des montagnes, comme des lapins qui se dérobent aux animaux carnassiers; mais à la longue ils sont découverts & dévorés.

Quand les deux voyageurs furent arrivés dans l'Asie mineure, le conseiller dit au brame: Croiriez-vous bien qu'il y a eu une république formée dans un coin de l'Italie, qui a duré plus de cinq cents ans, & qui a possédé cette Asie mineure, l'Asie, l'Afrique, la Grèce, les Gaules, l'Espagne, & l'Italie entière? Elle se tourna donc bien vite en monarchie, dit le brame? Vous l'avez deviné, dit l'autre: mais cette monarchie est tombée, & nous faisons tous les jours de belles dissertations pour trouver les causes de sa décadence

& de sa chute. Vous prenez bien de la peine , dit l'Indien ; cet empire est tombé parce qu'il existait. Il faut bien que tout tombe ; j'espère bien qu'il en arrivera tout autant à l'empire du grand-mogol.

A propos , dit l'Européen , croyez-vous qu'il faille plus d'honneur dans un Etat despotique , & plus de vertu dans une république ? L'Indien s'étant fait expliquer ce qu'on entend par honneur , répondit que l'honneur était plus nécessaire dans une république , & qu'on avait bien plus besoin de vertu dans un Etat monarchique. Car , dit-il , un homme qui prétend être élu par le peuple , ne le fera pas s'il est déshonoré ; au lieu qu'à la cour il pourra aisément obtenir une charge , selon la maxime d'un grand prince , qu'un courtisan pour réussir doit n'avoir ni honneur ni humeur. A l'égard de la vertu , il en faut prodigieusement dans une cour pour oser dire la vérité. L'homme vertueux est bien plus à son aise dans une république , il n'a personne à flatter.

Croyez-vous , dit l'homme d'Europe , que les lois & les religions soient faites pour les climats , de même qu'il faut des fourrures à Moscou , & des étoffes de gaze à Déhli ? Oui , sans doute , dit le brame ; toutes les lois qui concernent la physique , sont calculées pour le méridien qu'on habite ; il ne faut qu'une femme à un Allemand , & il en faut trois ou quatre à un Persan.

Les rites de la religion sont de même nature. Comment voudriez-vous , si j'étais chrétien , que je disse la messe dans ma province , où il n'y a ni pain ni vin ? A l'égard des dogmes , c'est autre chose ; le climat n'y fait rien. Votre religion n'a-t-elle pas
commencé

commencé en Asie, d'où elle a été chassée; n'existe-t-elle pas vers la mer Baltique, où elle était inconnue?

Dans quel Etat, sous quelle domination aimeriez-vous mieux vivre? dit le conseiller. Par-tout, ailleurs que chez moi, dit son compagnon; & j'ai trouvé beaucoup de Siamois, de Tunquinois, de Persans, & de Turcs, qui en disaient autant. Mais, encore une fois, dit l'Européen, quel Etat choisiriez-vous. Le brame répondit: Celui où l'on n'obéit qu'aux lois. C'est une vieille réponse, dit le conseiller. Elle n'en est pas plus mauvaise, dit le brame. Où est ce pays-là? dit le conseiller. Le brame dit: Il faut le chercher. Voyez l'article *Genève*, dans l'Encyclopédie. (1)

E T A T S - G E N E R A U X.

IL y en a toujours eu dans l'Europe, & probablement dans toute la terre, tant il est naturel d'assembler la famille, pour connaître ses intérêts & pourvoir à ses besoins. Les Tartares avaient leur *Cour-illé*. Les Germains, selon *Tacite*, s'assembloient pour délibérer. Les Saxons & les peuples du nord eurent leur *Wittenagemot*. Tout fut états-généraux dans les républiques grecques & romaines.

Nous n'en voyons point chez les Egyptiens, chez les Perses, chez les Chinois, parce que nous n'avons que des fragmens fort imparfaits de leurs histoires; nous ne les connaissons guère que depuis le temps où leurs rois furent absolus, ou du moins depuis le temps où ils n'avaient que les prêtres pour contrepois de leur autorité.

(1) Cet article a été écrit vers 1757.

Quand les comices furent abolis à Rome , les gardes prétoriennes prirent leur place ; des foldats infolens , avides, barbares, & lâches, furent la république. *Septime Sévère* les vainquit & les cassa.

Les états-généraux de l'empire ottoman font les janiffaires & les spahis ; dans Alger & dans Tunis c'est la milice.

Le plus grand & le plus fingulier exemple de ces états-généraux est la diète de Ratisbonne qui dure depuis cent ans , où siégent continuellement les représentans de l'empire , les ministres des électeurs , des princes , des comtes , des prélats , & des villes impériales , lesquels sont au nombre de trente-sept.

Les seconds états-généraux de l'Europe font ceux de la Grande-Bretagne. Ils ne font pas toujours assemblés comme la diète de Ratisbonne , mais ils font devenus si nécessaires que le roi les convoque tous les ans.

La chambre des communes répond précisément aux députés des villes reçus dans la diète de l'empire ; mais elle est en beaucoup plus grand nombre , & jouit d'un pouvoir bien supérieur. C'est proprement la nation. Les pairs & les évêques ne font en parlement que pour eux , & la chambre des communes y est pour tout le pays. Ce parlement d'Angleterre n'est autre chose qu'une imitation perfectionnée de quelques états-généraux de France.

En 1355 , sous le roi *Jean* , les trois états furent assemblés à Paris pour secourir le roi *Jean* contre les Anglais. Ils lui accordèrent une somme considérable , à cinq livres cinq sous le marc , de peur que le roi n'en changeât la valeur numéraire. Ils réglèrent l'impôt nécessaire pour recueillir cet argent ; & ils

établirent neuf commissaires pour présider à la recette. Le roi promit pour lui & pour ses successeurs, de ne faire dans l'avenir aucun changement dans la monnaie.

Qu'est-ce que promettre pour soi & pour ses héritiers ? ou c'est ne rien promettre, ou c'est dire : Ni moi, ni mes héritiers n'avons le droit d'altérer la monnaie, nous sommes dans l'impuissance de faire le mal.

Avec cet argent, qui fut bientôt levé, on forma aisément une armée, qui n'empêcha pas le roi *Jean* d'être fait prisonnier à la bataille de Poitiers.

On devait rendre compte aux états au bout de l'année de l'emploi de la somme accordée. C'est ainsi qu'on en use aujourd'hui en Angleterre avec la chambre des communes. La nation anglaise a conservé tout ce que la nation française a perdu.

Les états-généraux de Suède ont une coutume plus honorable encore à l'humanité, & qui ne se trouve chez aucun peuple. Ils admettent dans leurs assemblées deux cents payfans qui font un corps séparé des trois autres, & qui soutiennent la liberté de ceux qui travaillent à nourrir les hommes.

Les états-généraux de Danemarck prirent une résolution toute contraire en 1660 ; ils se dépouillèrent de tous leurs droits en faveur du roi. Ils lui donnèrent un pouvoir absolu & illimité. Mais ce qui est plus étrange, c'est qu'ils ne s'en font point repentis jusqu'à présent.

Les états-généraux en France n'ont point été assemblés depuis 1613, & les *cortez* d'Espagne ont duré cent ans après. On les assembla encore en 1712

pour confirmer la renonciation de *Philippe V* à la couronne de France. Ces états-généraux n'ont point été convoqués depuis ce temps.

E T E R N I T É.

J'ADMIRAIS dans ma jeunesse tous les raisonnemens de *Samuel Clarke* ; j'aimais sa personne quoiqu'il fût un arien déterminé ainsi que *Newton*, & j'aime encore sa mémoire, parce qu'il était bon-homme ; mais le cachet de ses idées, qu'il avait mis sur ma cervelle encore molle, s'effaça quand cette cervelle se fut un peu fortifiée. Je trouvai, par exemple, qu'il avait aussi mal combattu l'éternité du monde, qu'il avait mal établi la réalité de l'espace infini.

J'ai tant de respect pour la *Genèse* & pour l'Eglise qui l'adopte, que je la regarde comme la seule preuve de la création du monde depuis cinq mille sept cents dix-huit ans, selon le comput des Latins, & depuis sept mille deux cents soixante & dix-huit ans, selon les Grecs.

Toute l'antiquité crut au moins la matière éternelle ; & les plus grands philosophes attribuèrent aussi l'éternité à l'ordre de l'univers.

Ils se font tous trompés, comme on fait ; mais on peut croire sans blasphème que l'Eternel, formateur de toutes choses, fit d'autres mondes que le nôtre.

Voici ce que dit sur ces mondes & sur cette éternité un auteur inconnu, dans une petite feuille, qui peut aisément se perdre, & qu'il est peut-être bon de conserver.

Foliis tantum ne carmina manda.

S'il y a dans cet écrit quelques propositions téméraires, la petite société qui travaille à la rédaction du recueil, les défavoue de tout son cœur. (*)

E V A N G I L E.

C'EST une grande question de savoir quels sont les premiers évangiles. C'est une vérité constante, quoi qu'en dise *Abadie*, qu'aucun des premiers pères de l'Eglise inclusivement jusqu'à *Irenée*, ne cite aucun passage des quatre évangiles que nous connaissons. Au contraire, les alloges, les théodosiens, rejetèrent constamment l'évangile de *S' Jean*, & ils en parlaient toujours avec mépris, comme l'avance *S' Epiphane* dans sa trente-quatrième homélie. Nos ennemis remarquent encore que non-seulement les plus anciens pères ne citent jamais rien de nos évangiles, mais qu'ils rapportent plusieurs passages qui ne se trouvent que dans les évangiles apocryphes rejetés du canon.

Saint Clément, par exemple, rapporte que notre Seigneur ayant été interrogé sur le temps où son royaume aviendrait, répondit : *Ce sera quand deux ne feront qu'un, quand le dehors ressemblera au dedans, & quand il n'y aura ni mâle ni femelle*. Or il faut avouer que ce passage ne se trouve dans aucun de nos évangiles. Il y a cent exemples qui prouvent cette vérité; on les peut recueillir dans l'examen critique de *M. Fréret*, secrétaire perpétuel de l'académie des belles-lettres de Paris.

(*) Voyez le dialogue intitulé *les adorateurs* &c.

Le favant *Fabricius* s'est donné la peine de rassembler les anciens évangiles que le temps a conservés ; celui de *Jacques* paraît le premier. Il est certain qu'il a encore beaucoup d'autorité dans quelques églises d'Orient. Il est appelé *premier évangile*. Il nous reste la passion & la résurrection , qu'on prétend écrites par *Nicodème*. Cet évangile de *Nicodème* est cité par *S^t Justin* & par *Tertullien* ; c'est-là qu'on trouve les noms des accusateurs de notre Sauveur, *Annas*, *Caïphas*, *Soumas*, *Dathan*, *Gamaliel*, *Judas*, *Lévi*, *Nephtali* ; l'attention de rapporter ces noms donne une apparence de candeur à l'ouvrage. Nos adverfaires ont conclu que puisqu'on supposa tant de faux évangiles , reconnus d'abord pour vrais , on peut aussi avoir supposé ceux qui sont aujourd'hui l'objet de notre croyance. Ils insistent beaucoup sur la foi des premiers hérétiques qui moururent pour ces évangiles apocryphes. Il y eut donc , disent-ils , des faussaires , des séducteurs , & des gens séduits , qui moururent pour l'erreur ; ce n'est donc pas une preuve de la vérité de notre religion , que des martyrs soient morts pour elle.

Ils ajoutent de plus , qu'on ne demanda jamais aux martyrs : Croyez - vous à l'évangile de *Jean* , ou à l'évangile de *Jacques* ? Les païens ne pouvaient fonder des interrogatoires sur des livres qu'ils ne connaissaient pas : les magistrats punirent quelques chrétiens très-injustement , comme perturbateurs du repos public ; mais il ne les interrogèrent jamais sur nos quatre évangiles. Ces livres ne furent un peu connus des Romains que sous *Dioclétien* ; & ils eurent à peine quelque publicité dans les dernières années de *Dioclétien*. C'était un crime abominable , irrémissible à un chrétien

de faire voir un évangile à un gentil. Cela est si vrai, que vous ne rencontrez le mot d'*évangile* dans aucun auteur profane.

Les fociniens rigides ne regardent donc nos quatre divins évangiles, que comme des ouvrages clandestins, fabriqués environ un siècle après JESUS-CHRIST, & cachés soigneusement aux gentils pendant un autre siècle; ouvrages, disent-ils, grossièrement écrits par des hommes grossiers, qui ne s'adressèrent long-temps qu'à la populace de leur parti. Nous ne voulons pas répéter ici leurs autres blasphèmes. Cette secte, quoiqu'assez répandue, est aujourd'hui aussi cachée que l'étaient les premiers évangiles. Il est d'autant plus difficile de les convertir, qu'ils ne croient que leur raison. Les autres chrétiens ne combattent contre eux que par la voix sainte de l'Écriture : ainsi il est impossible que les uns & les autres étant toujours ennemis, puissent jamais se rencontrer.

Pour nous, restons toujours inviolablement attachés à nos quatre évangiles avec l'Église infallible; réprouvons les cinquante évangiles qu'elle a réprouvés; n'examinons point pourquoi notre Seigneur JESUS-CHRIST permit qu'on fît cinquante évangiles faux, cinquante histoires fausses de sa vie, & soumettons-nous à nos pasteurs, qui sont les seuls sur la terre éclairés du S^t Esprit.

Qu'*Abadie* soit tombé dans une erreur grossière, en regardant comme authentiques les lettres, si ridiculement supposées, de *Pilate* à *Tibère*, & la prétendue proposition de *Tibère* au sénat, de mettre JESUS-CHRIST au rang des Dieux. Si *Abadie* est un mauvais critique & un très-mauvais raisonneur, l'Église est-elle

moins éclairée ? devons-nous moins la croire ? devons-nous lui être moins soumis ?

E U C H A R I S T I E.

DANS cette question délicate , nous ne parlerons point en théologiens. Soumis de cœur & d'esprit à la religion dans laquelle nous sommes nés , aux lois sous lesquelles nous vivons , nous n'agiterons point la controverse ; elle est trop ennemie de toutes les religions qu'elle se vante de soutenir , de toutes les lois qu'elle feint d'expliquer , & surtout de la concorde qu'elle a bannie de la terre dans tous les temps.

Une moitié de l'Europe anathématise l'autre au sujet de l'eucharistie , & le sang a coulé des rivages de la mer Baltique aux pieds des Pyrénées , pendant près de deux cents ans , pour un mot qui signifie *douce charité*.

Vingt nations dans cette partie du monde , ont en horreur le système de la transsubstantiation catholique. Elles crient que ce dogme est le dernier effort de la folie humaine. Elles attestent ce fameux passage de *Cicéron* , qui dit (a) que les hommes ayant épuisé toutes les épouvantables démences dont ils sont capables , ne se sont point encore avisés de manger le Dieu qu'ils adorent. Elles disent que presque toutes les opinions populaires étant fondées sur des équivoques , sur l'abus des mots , les catholiques romains n'ont fondé leur système de l'eucharistie & de la transsubstantiation que sur une équivoque ; qu'ils ont pris au propre ce

(a) Voyez la Divination de *Cicéron*.

qui n'a pu être dit qu'au figuré , & que la terre , depuis feize cents ans, a été enfanglantée pour des logomachies, pour des mal-entendus.

Leurs prédicateurs dans les chaires , leurs favans dans leurs livres , les peuples dans leurs discours , répètent fans cefse que J E S U S - C H R I S T ne prit point fon corps avec fes deux mains pour le faire manger à fes apôtres ; qu'un corps ne peut être en cent mille endroits à la fois , dans du pain & dans un calice ; que du pain qu'on rend en excréments , & du vin qu'on rend en urine , ne peuvent être le Dieu formateur de l'univers ; que ce dogme peut expofer la religion chrétienne à la dérifion des plus fimples , au mépris & à l'exécration du refte du genre-humain.

C'est-là ce que difent les *Tillotfon* , les *Smaldrige* , les *Turretin* , les *Claude* , les *Daillé* , les *Amyraut* , les *Meftrizat* , les *Dumoulin* , les *Blondel* , & la foule innombrable des réformateurs du feizième fiècle ; tandis que le mahométan paifible , maître de l'Afrique , de la plus belle partie de l'Europe & de l'Asie , rit avec dédain de nos difputes , & que le refte de la terre les ignore.

Encore une fois , je ne controverfe point ; je crois d'une foi vive tout ce que la religion catholique-apoftolique enseigne fur l'euchariftie , fans y comprendre un feul mot.

Voici mon feul objet. Il s'agit de mettre aux crimes le plus grand frein poffible. Les ftoïciens difaient qu'ils portaient D I E U dans leur cœur ; ce font les expreffions de *Marc-Aurèle* & d'*Epiète* , les plus vertueux de tous les hommes , & qui étaient , fi on ofe le dire , des dieux fur la terre. Ils entendaient par ces mots *je porte*

DIEU *dans moi*, la partie de l'ame divine, univerville, qui anime toutes les intelligences.

La religion catholique va plus loin; elle dit aux hommes : Vous aurez physiquement dans vous ce que les stoïciens avaient métaphysiquement. Ne vous informez pas de ce que je vous donne à manger & à boire, ou à manger simplement. Croyez seulement que c'est DIEU que je vous donne; il est dans votre estomac. Votre cœur le fouillera-t-il par des injustices, par des turpitudes? Voilà donc des hommes qui reçoivent DIEU dans eux, au milieu d'une cérémonie auguste, à la lueur de cent cierges, après une musique qui a enchanté leurs sens, au pied d'un autel brillant d'or. L'imagination est subjuguée, l'ame est saisie & attendrie. On respire à peine, on est détaché de tout lien terrestre, on est uni avec DIEU, il est dans notre chair & dans notre sang. Qui osera, qui pourra commettre après cela une seule faute, en recevoir seulement la pensée? Il était impossible, sans doute, d'imaginer un mystère qui retint plus fortement les hommes dans la vertu.

Cependant *Louis XI*, en recevant DIEU dans lui, empoisonne son frère; l'archevêque de Florence en faisant DIEU, & les *Pazzi* en recevant DIEU, assassinent les *Médicis* dans la cathédrale. Le pape *Alexandre VI*, au sortir du lit de sa fille bâtarde, donne DIEU à son bâtard *César Borgia*; & tous deux font périr par la corde, par le poison, par le fer, quiconque possède deux arpens de terre à leur bienfiance.

Jules II fait & mange DIEU; mais la cuirasse sur le dos & le casque en tête, il se fouille de sang & de carnage. *Léon X* tient DIEU dans son estomac, ses

maîtresses dans ses bras, & l'argent extorqué par les indulgences, dans ses coffres & dans ceux de sa sœur.

- *Troll*, archevêque d'Upsal, fait égorger sous ses yeux les sénateurs de Suède, une bulle du pape à la main. *Vangalen*, évêque de Munster, fait la guerre à tous ses voisins, & devient fameux par ses rapines.

L'abbé *N.* . . . est plein de DIEU, ne parle que de DIEU, donne à DIEU toutes les femmes, ou imbécilles, ou folles qu'il peut diriger, & vole l'argent des pénitens.

Que conclure de ces contradictions? que tous ces gens-là n'ont pas cru véritablement en DIEU; qu'ils ont encore moins cru qu'ils eussent mangé le corps de DIEU & bu son sang; qu'ils n'ont jamais imaginé avoir DIEU dans leur estomac; que s'ils l'avaient cru fermement, ils n'auraient jamais commis aucun de ces crimes réfléchis; qu'en un mot, le remède le plus fort contre les atrocités des hommes, a été le plus inefficace. Plus l'idée en était sublime, plus elle a été rejetée en secret par la malice humaine.

Non-seulement tous nos grands criminels qui ont gouverné, mais ceux qui ont voulu extorquer une petite part au gouvernement en sous-ordre, n'ont pas cru qu'ils recevaient DIEU dans leurs entrailles, mais ils n'ont pas cru réellement en DIEU; du moins ils en ont entièrement effacé l'idée de leur tête. Leur mépris pour le sacrement qu'ils faisaient & qu'ils conféraient, a été porté jusqu'au mépris de DIEU même. Quelle est donc la ressource qui nous reste contre la déprédation, l'insolence, la violence, la calomnie, la persécution? De bien persuader l'existence de DIEU

au puissant qui opprime le faible. Il ne rira pas du moins de cette opinion ; & s'il n'a pas cru que DIEU fût dans son estomac , il pourra croire que DIEU est dans toute la nature. Un mystère incompréhensible l'a rebuté. Pourra-t-il dire que l'existence d'un DIEU rémunérateur & vengeur est un mystère incompréhensible ? Enfin , s'il n'est pas soumis à la voix d'un évêque catholique qui lui a dit : Voilà DIEU qu'un homme, consacré par moi , a mis dans ta bouche, résistera-t-il à la voix de tous les autres , & de tous les êtres animés qui lui crient : C'est DIEU qui nous a formés ?

E V E Q U E.

SAMUEL *Ornik*, natif de Bâle, était, comme on fait, un jeune homme très-aimable, qui d'ailleurs savait par cœur son nouveau Testament en grec & en allemand. Ses parens le firent voyager à l'âge de vingt ans. On le chargea de porter des livres au coadjuteur de Paris, du temps de la fronde. Il arrive à la porte de l'archevêché; le suisse lui dit que monseigneur ne voit personne. Camarade, lui dit *Ornik*, vous êtes rude à vos compatriotes; les apôtres laissèrent approcher tout le monde, & JESUS-CHRIST voulait qu'on laissât venir à lui tous les petits enfans. Je n'ai rien à demander à votre maître, au contraire je viens lui apporter. Entrez donc, dit le suisse.

Il attend une heure dans une première anti-chambre. Comme il était fort naïf, il attaque de conversation un domestique, qui aimait fort à dire tout ce qu'il savait de son maître. Il faut qu'il soit puissamment

riche, dit *Ornik*, pour avoir cette foule de pages & d'estafiers que je vois courir dans la maison. Je ne fais pas ce qu'il a de revenu, répond l'autre; mais j'entends dire à *Joli* & à l'abbé *Charier*, qu'il a déjà deux millions de dettes. Il faudra, dit *Ornik*, qu'il envoie fouiller dans la gueule d'un poisson pour payer son corban. Mais quelle est cette dame qui sort d'un cabinet, & qui passe? C'est madame de *Pomereu* l'une de ses maîtresses. — Elle est vraiment fort jolie. Mais je n'ai point lu que les apôtres eussent une telle compagnie dans leur chambre à coucher, les matins. — Ah! voilà, je crois, monsieur qui va donner audience. — Dites sa grandeur, monseigneur. — Hélas! très-volontiers. *Ornik* salue sa grandeur, lui présente ses livres, & en est reçu avec un sourire très-gracieux. On lui dit quatre mots, & on monte en carrosse escorté de cinquante cavaliers. En montant, monseigneur laisse tomber une gaine. *Ornik* est tout étonné que monseigneur porte une si grande écritoire dans sa poche. — Ne voyez-vous pas que c'est son poignard, lui dit le causeur. Tout le monde porte régulièrement son poignard quand on va au parlement. Voilà une plaissante manière d'officier, dit *Ornik*, & il s'en va fort étonné.

Il parcourt la France & s'édifie de ville en ville; de-là il passe en Italie. Quand il est sur les terres du pape, il rencontre un de ces évêques à mille écus de rente, qui allait à pied. *Ornik* était très-honnête; il lui offre une place dans sa cambiature. Vous allez, sans doute, monseigneur, consoler quelque malade? — Monsieur, j'allais chez mon maître. — Votre maître! c'est JESUS-CHRIST sans doute? — Monsieur,

c'est le cardinal *Azolin*, je suis son aumônier. Il me donne des gages bien médiocres; mais il m'a promis de me placer auprès de *Dona Olimpia*, la belle-sœur favorite *di nostro signore*. — Quoi! vous êtes aux gages d'un cardinal! mais ne savez-vous pas qu'il n'y avait point de cardinaux du temps de JESUS-CHRIST & de *S^t Jean*? — Est-il possible? s'écria le prélat italien. — Rien n'est plus vrai; vous l'avez lu dans l'Évangile. — Je ne l'ai jamais lu, répliqua l'évêque, je ne fais que l'office de Notre-Dame. — Il n'y avait, vous dis-je, ni cardinaux ni évêques; & quand il y eut des évêques, les prêtres furent presque leurs égaux, à ce que *Jérôme* assure en plusieurs endroits. — Sainte Vierge, dit l'Italien, je n'en savais rien. Et des papes? — Il n'y en avait pas plus que de cardinaux. — Le bon évêque seigna; il crut être avec l'esprit malin, & fut en bas de la cambiature.

E U P H E M I E.

ON trouve ces mots au grand Dictionnaire encyclopédique à propos du mot Euphémie : *Les personnes peu instruites croient que les Latins n'avaient pas la délicatesse d'éviter les paroles obscènes. C'est une erreur.*

C'est une vérité assez honteuse pour ces respectables Romains. Il est bien vrai que ni dans le sénat, ni sur les théâtres on ne prononçait les termes consacrés à la débauche; mais l'auteur de cet article avait oublié l'épigramme infame d'*Auguste* contre *Fulvie*, & les lettres d'*Antoine*, & les turpitudes affreuses d'*Horace*, de *Catulle*, de *Martial*. Ce qu'il y a de plus étrange, c'est que ces

grossièretés dont nous n'avons jamais approché, se trouvent mêlées dans *Horace* à des leçons de morale. C'est dans la même page l'école de *Platon* avec les figures de l'*Arétin*. Cette Euphémie, cet adoucissement était bien cynique.

E X A G E R A T I O N.

C'EST le propre de l'esprit humain d'exagérer. Les premiers écrivains agrandirent la taille des premiers hommes, leur donnèrent une vie dix fois plus longue que la nôtre, supposèrent que les corneilles vivaient trois cents ans, les cerfs neuf cents, & les nymphes trois mille années. Si *Xerxès* passe en Grèce, il traîne quatre millions d'hommes à sa fuite. Si une nation gagne une bataille, elle a presque toujours perdu peu de guerriers, & tué une quantité prodigieuse d'ennemis. C'est peut-être en ce sens qu'il est dit dans les psaumes, *Omnis homo mendax*.

Quiconque fait un récit a besoin d'être le plus scrupuleux de tous les hommes, s'il n'exagère pas un peu pour se faire écouter. C'est-là ce qui a tant décrédité les voyageurs; on se défie toujours d'eux. Si l'un a vu un chou grand comme une maison, l'autre a vu la marmite faite pour ce chou. Ce n'est qu'une longue unanimité de témoignages valides qui met à la fin le sceau de la probabilité aux récits extraordinaires.

La poésie est surtout le champ de l'exagération. Tous les poètes ont voulu attirer l'attention des hommes par des images frappantes. Si un Dieu marche dans l'*Illiade*, il est au bout du monde à la troisième

enjambée. Ce n'était pas la peine de parler des montagnes pour les laisser à leur place ; il fallait les faire sauter comme des chèvres, ou les fondre comme de la cire.

L'ode dans tous les temps a été consacrée à l'exagération. Aussi plus une nation devient philosophe ; plus les odes à enthousiasme , & qui n'apprennent rien aux hommes , perdent de leur prix.

De tous les genres de poésie , celui qui charme le plus les esprits instruits & cultivés , c'est la tragédie. Quand la nation n'a pas encore le goût formé , quand elle est dans ce passage de la barbarie à la culture de l'esprit , alors presque tout dans la tragédie est gigantesque & hors de la nature.

Rotrou qui , avec du génie , travailla précisément dans le temps de ce passage , & qui donna dans l'année 1656 son *Hercule mourant* , commence par faire parler ainsi son héros :

Père de la clarté , grand astre , ame du monde ,
 Quels termes n'a franchis ma course vagabonde ?
 Sur quels bords a-t-on vu tes rayons étalés
 Où ces bras triomphans ne se soient signalés ?
 J'ai porté la terreur plus loin que ta carrière ,
 Plus loin qu'où tes rayons ont porté ta lumière ;
 J'ai forcé des pays que le jour ne voit pas ,
 Et j'ai vu la nature au-delà de mes pas.
 Neptune & ses Tritons ont vu d'un œil timide ,
 Promener mes vaisseaux sur leur campagne humide.
 L'air tremble comme l'onde au seul bruit de mon nom ,
 Et n'ose plus servir la haine de Junon.
 Mais qu'en vain j'ai purgé le séjour où nous sommes !
 Je donne aux immortels la peur que j'ôte aux hommes.

On

On voit par ces vers combien l'exagéré, l'ampoulé, le forcé, étaient encore à la mode; & c'est ce qui doit faire pardonner à *Pierre Corneille*.

Il n'y avait que trois ans que *Mairet* avait commencé à se rapprocher de la vraisemblance & du naturel dans sa *Sophonisbe*. Il fut le premier en France qui non-seulement fit une pièce régulière, dans laquelle les trois unités sont exactement observées, mais qui connut le langage des passions, & qui mit de la vérité dans le dialogue. Il n'y a rien d'exagéré, rien d'ampoulé, dans cette pièce. L'auteur tomba dans un vice tout contraire : c'est la naïveté & la familiarité qui ne sont convenables qu'à la comédie. Cette naïveté plut alors beaucoup.

La première entrevue de *Sophonisbe* & de *Massinisse* charma toute la cour. La coquetterie de cette reine captive, qui veut plaire à son vainqueur, eut un prodigieux succès. On trouva même très-bon que de deux suivantes qui accompagnaient *Sophonisbe* dans cette scène, l'une dit à l'autre, en voyant *Massinisse* attendri : *Ma compagne, il se prend*. Ce trait comique était dans la nature, & les discours ampoulés n'y sont pas; aussi cette pièce resta plus de quarante années au théâtre.

L'exagération espagnole reprit bientôt sa place dans l'imitation du *Cid* que donna *Pierre Corneille*, d'après *Guillain de Castro* & *Baptista Diamante*, deux auteurs qui avaient traité ce sujet avec succès à Madrid. *Corneille* ne craignit point de traduire ces vers de *Diamante* :

*Su sangre fennor que en humo
Su sentimiento esplicava,*

Diçlionn. philosoph. Tome IV.

L

*Por la boca que la vierté
De verfe alli derramada
Por otro, que por fu rey.*

Son fang fur la pouffière écrivait mon devoir.

.
Ce fang qui tout forti fume encor de courroux
De fe voir répandu pour d'autres que pour vous.

Le comte de *Germas* ne prodigue pas des exagérations moins fortes quand il dit :

Mon nom fert de rempart à toute la Caftille,
Grenade & l'Aragon tremblent quand ce fer brille.

.
Le prince, pour effai de générofité,
Gagnerait des combats marchant à mon côté.

Non - feulement ces rodomontades étaient intolérables, mais elles étaient exprimées dans un ftyle qui fe fait un énorme contraste avec les fentimens fi naturels & fi vrais de *Chimène* & de *Rodrigue*.

Toutes ces images boursoufflées ne commencèrent à déplaire aux efprits bien faits, que lorsqu'enfin la politesse de la cour de *Louis XIV* apprit aux Français que la modestie doit être la compagne de la valeur; qu'il faut laisser aux autres le foin de nous louer; que ni les guerriers, ni les ministres, ni les rois ne parlent avec emphase, & que le ftyle boursoufflé est le contraire du sublime.

On n'aime point aujourd'hui qu'*Auguste* parle de *l'empire absolu qu'il a fur tout le monde, & de son pouvoir fouverain fur la terre & fur l'onde*; on n'entend plus qu'en fouriant *Emilie* dire à *Cinna*:

Pour être plus qu'un roi tu te crois quelque chose.

Jamais il n'y eut en effet d'exagération plus outrée. Il n'y avait pas long-temps que des chevaliers romains des plus anciennes familles, un *Septime*, un *Achillas*, avaient été aux gages de *Ptolomée* roi d'Égypte. Le sénat de Rome pouvait se croire au-dessus des rois; mais chaque bourgeois de Rome ne pouvait avoir cette prétention ridicule. On haïssait le nom de roi à Rome, comme celui de maître, *dominus*, mais on ne le méprisait pas. On le méprisait si peu que *César* l'ambitionna, & ne fut tué que pour l'avoir recherché. *Oclave* lui-même, dans cette tragédie, dit à *Cinna* :

Aujourd'hui même encor je te donne Emilie,
Ce digne objet des vœux de toute l'Italie,
Et qu'ont mise si haut mon amour & mes soins,
Qu'en te couronnant roi, je t'aurais donné moins.

Le discours d'*Emilie* est donc non-seulement exagéré, mais entièrement faux.

Le jeune *Ptolomée* exagère bien davantage, lorsqu'en parlant d'une bataille qu'il n'a point vue, & qui s'est donnée à soixante lieues d'Alexandrie, il décrit des fleuves teints de sang rendus plus rapides par le débordement des parricides; des montagnes de morts privés d'honneurs suprêmes, que la nature force à se venger eux-mêmes, & dont les troncs pourris exhalent de quoi faire la guerre au reste des vivans; & la déroute orgueilleuse de *Pompée* qui croit que l'Égypte, en dépit de la guerre, ayant sauvé le ciel, pourra sauver la terre, & pourra prêter l'épaule au monde chancelant.

. Ce n'est point ainsi que *Racine* fait parler *Mithridate* d'une bataille dont il fort.

Je suis vaincu : Pompée a saisi l'avantage
 D'une nuit qui laissait peu de place au courage.
 Mes soldats presque nus dans l'ombre intimidés,
 Les rangs de toutes parts mal pris & mal gardés,
 Le désordre par-tout redoublant les alarmes ,
 Nous-mêmes contre nous tournant nos propres armes
 Les cris que les rochers renvoyaient plus affreux ,
 Enfin toute l'horreur d'un combat ténébreux.
 Que pouvait la valeur dans ce trouble funeste ?
 Les uns sont morts , la fuite a sauvé tout le reste ;
 Et je ne dois la vie , en ce commun effroi ,
 Qu'au bruit de mon trépas que je laisse après moi.

C'est-là parler en homme. Le roi *Ptolomée* n'a parlé qu'en poète ampoulé & ridicule.

L'exagération s'est réfugiée dans les oraisons funèbres , on s'attend toujours à l'y trouver : on ne regarde jamais ces pièces d'éloquence que comme des déclamations ; c'est donc un grand mérite dans *Bossuet* , d'avoir su attendrir & émouvoir dans un genre qui semble fait pour ennuyer.

E X P I A T I O N.

DIEU fit du repentir la vertu des mortels.

C'EST peut-être la plus belle institution de l'antiquité , que cette cérémonie solennelle , qui réprimait les crimes , en avertissant qu'ils doivent être punis ; & qui calmait le désespoir des coupables , en leur faisant racheter leurs transgressions par des espèces de pénitences. Il faut nécessairement que les remords aient prévenu les expiations ; car les maladies sont plus

anciennes que la médecine, & tous les besoins ont existé avant les secours.

Il fut donc, avant tous les cultes, une religion naturelle qui troubla le cœur de l'homme, quand il eut dans son ignorance, ou dans son emportement, commis une action inhumaine. Un ami dans une querelle a tué son ami, un frère a tué son frère, un amant jaloux & frénétique a même donné la mort à celle sans laquelle il ne pouvait vivre. Un chef d'une nation a condamné un homme vertueux, un citoyen utile. Voilà des hommes désespérés, s'ils sont sensibles. Leur conscience les poursuit; rien n'est plus vrai; & c'est le comble du malheur. Il ne reste plus que deux partis, ou la réparation, ou l'affermissement dans le crime. Toutes les âmes sensibles cherchent le premier parti, les monstres prennent le second.

Dès qu'il y eut des religions établies, il y eut des expiations; les cérémonies en furent ridicules: car quel rapport entre l'eau du Gange & un meurtre? comment un homme répare-t-il un homicide en se baignant? Nous avons déjà remarqué cet excès de démence & d'absurdité, d'avoir imaginé que ce qui lave le corps lave l'âme, & enlève les taches des mauvaises actions.

L'eau du Nil eut ensuite la même vertu que l'eau du Gange: on ajoutait à ces purifications d'autres cérémonies: j'avoue qu'elles furent encore plus impertinentes. Les Egyptiens prenaient deux boucs, & tiraient au sort lequel des deux on jetterait en-bas, chargé des péchés des coupables. On donnait à ce bouc le nom d'*Hazazel*, l'expiateur. Quel rapport, je vous prie, entre un bouc & le crime d'un homme?

Il est vrai que depuis, DIEU permit que cette cérémonie fût sanctifiée chez les Juifs nos pères, qui prirent tant de rites égyptiatiques ; mais sans doute, c'était le repentir & non le bouc qui purifiait les ames juives.

Jason ayant tué *Absyrthe* son beau-frère, vient, dit-on, avec *Médée*, plus coupable que lui, se faire absoudre par *Circé* reine & prêtresse d'*Æa*, laquelle passa depuis pour une grande magicienne. *Circé* les absout avec un cochon de lait & des gâteaux au sel. Cela peut faire un assez bon plat ; mais cela ne peut guère ni payer le sang d'*Absyrthe*, ni rendre *Jason* & *Médée* plus honnêtes gens, à moins qu'ils ne témoignent un repentir sincère en mangeant leur cochon de lait.

L'expiation d'*Oreste*, qui avait vengé son père par le meurtre de sa mère, fut d'aller voler une statue chez les Tartares de Crimée. La statue devait être bien mal faite ; & il n'y avait rien à gagner sur un pareil effet. On fit mieux depuis, on inventa les mystères : les coupables pouvaient y recevoir leur absolution en subissant des épreuves pénibles, & en jurant qu'ils mèneraient une nouvelle vie. C'est de ce ferment que les récipiendaires furent appelés chez toutes les nations d'un nom qui répond à initiés, *qui ineunt vitam novam*, qui commencent une nouvelle carrière, qui entrent dans le chemin de la vertu.

Nous avons vu à l'article *Baptême*, que les catéchumènes chrétiens n'étaient appelés *initiés* que lorsqu'ils étaient baptisés.

Il est indubitable qu'on n'était lavé de ses fautes dans ces mystères, que par le ferment d'être vertueux :

cela est si vrai, que l'hierophante, dans tous les mystères de la Grèce, en congédiant l'assemblée, prononçait ces deux mots égyptiens : *Koth, ompheth*, veillez, foyez purs; ce qui est à la fois une preuve que les mystères viennent originairement d'Égypte, & qu'ils n'étaient inventés que pour rendre les hommes meilleurs.

Les sages, dans tous les temps, firent donc ce qu'ils purent pour inspirer la vertu, & pour ne point réduire la faiblesse humaine au désespoir; mais aussi il y a des crimes si horribles, qu'aucun mystère n'en accorda l'expiation. *Néron*, tout empereur qu'il était, ne put se faire initier aux mystères de *Cérès*. *Constantin*, au rapport de *Zozime*, ne put obtenir le pardon de ses crimes : il était souillé du sang de sa femme, de son fils, & de tous ses proches. C'était l'intérêt du genre-humain, que de si grands forfaits demeurassent sans expiation, afin que l'absolution n'invitât pas à les commettre, & que l'horreur universelle pût arrêter quelquefois les scélérats.

Les catholiques romains ont des expiations qu'on appelle *pénitences*. Nous avons vu à l'article *Austérités*, quel fut l'abus d'une institution si salutaire.

Par les lois des barbares qui détruisirent l'empire romain, on expiait les crimes avec de l'argent; cela s'appelait composer, *componat cum decem, viginti, triginta solidis*. Il en coûtait deux cents sous de ce temps-là pour tuer un prêtre, & quatre cents pour tuer un évêque : de sorte qu'un évêque valait précisément deux prêtres.

Après avoir ainsi composé avec les hommes, on composa ensuite avec DIEU, lorsque la confession fut

généralement établie. Enfin le pape *Jean XXII*, qui se fait argent de tout, rédigea le tarif des péchés.

L'absolution d'un inceste, quatre tournois pour un laïque; *ab incestu pro laïco in foro conscientiae turonenses quatuor*. Pour l'homme & la femme qui ont commis l'inceste, dix-huit tournois, quatre ducats, & neuf carlins. Cela n'est pas juste; si un seul ne paye que quatre tournois, les deux ne devaient que huit tournois.

La sodomie & la bestialité sont mises au même taux; avec la cause inhibitoire au titre *XLIII*, cela monte à quatre-vingt-dix tournois, douze ducats & six carlins : *cum inhibitione turonenses 90, ducatos 12, carlinos 6, &c.*

Il est bien difficile de croire que *Léon X* ait eu l'imprudence de faire imprimer cette taxe en 1514, comme on l'assure; mais il faut considérer que nulle étincelle ne paraissait alors de l'embrasement qu'excitèrent depuis les réformateurs, que la cour de Rome s'endormait sur la crédulité des peuples, & négligeait de couvrir ses exactions du moindre voile. La vente publique des indulgences, qui suivit bientôt après, fait voir que cette cour ne prenait aucune précaution pour cacher des turpitudes auxquelles tant de nations étaient accoutumées. Dès que les plaintes contre les abus de l'Eglise romaine éclatèrent, elle fit ce qu'elle put pour supprimer le livre; mais elle ne put y parvenir.

Si j'ose dire mon avis sur cette taxe, je crois que les éditions ne sont pas fidelles; les prix ne sont du tout point proportionnés : ces prix ne s'accordent pas avec ceux qui sont allégués par d'*Aubigné* grand-père

de madame de *Maintenon*, dans la Confession de *Sanci* : il évalue un pucelage à fix gros, & l'inceste avec sa mère & sa sœur à cinq gros ; ce compte est ridicule. Je pense qu'il y avait en effet une taxe établie dans la chambre de la daterie, pour ceux qui venaient se faire absoudre à Rome, ou marchander des dispenses ; mais que les ennemis de Rome y ajoutèrent beaucoup pour la rendre plus odieuse. Consultez *Bayle* aux articles *Bank*, *Pinet*, *Drelincourt*.

Ce qui est très-certain, c'est que jamais ces taxes ne furent autorisées par aucun concile ; que c'était un abus énorme inventé par l'avarice, & respecté par ceux qui avaient intérêt à ne le pas abolir. Les vendeurs & les acheteurs y trouvaient également leur compte : ainsi presque personne ne réclama jusqu'aux troubles de la réformation. Il faut avouer qu'une connaissance bien exacte de toutes ces taxes, servirait beaucoup à l'histoire de l'esprit humain.

E X T R E M E.

Nous essayerons ici de tirer de ce mot *extrême* une notion qui pourra être utile.

On dispute tous les jours si à la guerre la fortune ou la conduite fait les succès.

Si dans les maladies la nature agit plus que la médecine pour guérir ou pour tuer.

Si dans la jurisprudence il n'est pas très-avantageux de s'accommoder quand on a raison, & de plaider quand on a tort.

Si les belles-lettres contribuent à la gloire d'une nation ou à sa décadence.

S'il faut ou s'il ne faut pas rendre le peuple superstitieux.

S'il y a quelque chose de vrai en métaphysique, en histoire, en morale.

Si le goût est arbitraire, & s'il est en effet un bon & un mauvais goût, &c. &c.

Pour décider tout d'un coup toutes ces questions, prenez un exemple de ce qu'il y a de plus extrême dans chacune; comparez les deux extrémités opposées, & vous trouverez d'abord le vrai.

Vous voulez savoir si la conduite peut décider infailliblement du succès à la guerre; voyez le cas le plus extrême, les situations les plus opposées où la conduite seule triomphera infailliblement. L'armée ennemie est obligée de passer dans une gorge profonde de montagnes; votre général le fait; il fait une marche forcée, il s'empare des hauteurs, il tient les ennemis enfermés dans un défilé; il faut qu'ils périssent ou qu'ils se rendent. Dans ce cas extrême, la fortune ne peut avoir nulle part à la victoire. Il est donc démontré que l'habileté peut décider du succès d'une campagne; de cela seul il est prouvé que la guerre est un art.

Ensuite imaginez une position avantageuse, mais moins décisive; le succès n'est pas si certain, mais il est toujours très probable. Vous arrivez ainsi de proche en proche jusqu'à une parfaite égalité entre les deux armées; qui décidera alors? la fortune, c'est-à-dire, un événement imprévu: un officier-général tué lorsqu'il va exécuter un ordre important, un corps qui s'ébranle sur un faux bruit, une terreur panique, & mille autres cas auxquels la prudence ne peut remédier; mais il reste toujours certain qu'il y a un art, une tactique.

Il en faut dire autant de la médecine, de cet art d'opérer de la tête & de la main, pour rendre à la vie un homme qui va la perdre.

Le premier qui faigna & purgea à propos un homme tombé en apoplexie; le premier qui imagina de plonger un bistouri dans la vessie pour en tirer un caillou, & de refermer la plaie; le premier qui fut prévenir la gangrène dans une partie du corps; étaient sans doute des hommes presque divins, & ne ressembloient pas aux médecins de *Molière*.

Descendez de cet exemple palpable à des expériences moins frappantes & plus équivoques; vous voyez des fièvres, des maux de toute espèce qui se guérissent, sans qu'il soit bien prouvé si c'est la nature ou le médecin qui les a guéries; vous voyez des maladies dont l'issue ne peut se deviner; vingt médecins s'y trompent; celui qui a le plus d'esprit, le coup d'œil plus juste, devine le caractère de la maladie. Il y a donc un art; & l'homme supérieur en connaît les finesse. Ainsi *la Peyronie* devina qu'un homme de la cour devait avoir avalé un os pointu qui lui avait causé un ulcère, & le mettait en danger de mort; ainsi *Boerhaave* devina la cause de la maladie aussi inconnue que cruelle d'un comte de *Vassenaar*. Il y a donc réellement un art de la médecine; mais dans tout art il y a des *Virgiles* & des *Mævius*.

Dans la jurisprudence, prenez une cause nette, dans laquelle la loi parle clairement; une lettre de change bien faite, bien acceptée; il faudra par tout pays que l'accepteur soit condamné à la payer. Il y a donc une jurisprudence utile, quoique dans mille cas, les jugemens soient arbitraires, pour le malheur

du genre-humain , parce que les lois font mal faites.

Voulez-vous favoir si les belles-lettres font du bien à une nation ; comparez les deux extrêmes : *Cicéron* & un ignorant grossier. Voyez si c'est *Pline* ou *Attila* qui fit la décadence de Rome.

On demande si l'on doit encourager la superstition dans le peuple ; voyez sur tout ce qu'il y a de plus extrême dans cette funeste matière, la S^t Barthelemi, les massacres d'Irlande, les croisades ; la question est bientôt résolue.

Y a-t-il du vrai en métaphysique ? Saisissez d'abord les points les plus étonnans & les plus vrais ; quelque chose existe, donc quelque chose existe de toute éternité. Un Etre éternel existe par lui-même ; cet Etre peut n'être ni méchant ni inconséquent. Il faut se rendre à ces vérités ; presque tout le reste est abandonné à la dispute, & l'esprit le plus juste démêle la vérité lorsque les autres cherchent dans les ténèbres.

Y a-t-il un bon & un mauvais goût ? Comparez les extrêmes ; voyez ces vers de *Corneille* dans *Cinna*.

Ostave ose accuser le destin d'injustice,
Quand tu vois que les tiens s'arment pour ton supplice,
Et que par ton exemple à ta perte guidés,
Ils violent des droits que tu n'a pas gardés.

Comparez-les à ceux-ci dans *Othon*.

Dis-moi donc, lorsqu'Othon s'est offert à Camille,
A-t-il été content, a-t-elle été facile ?
Son hommage auprès d'elle a-t-il eu plein effet ?
Comment l'a-t-elle pris, & comment l'a-t-il fait ?

Par cette comparaison des deux extrêmes, il est bientôt décidé qu'il existe un bon & un mauvais goût.

Il en est en toutes choses comme des couleurs; les plus mauvais yeux distinguent le blanc & le noir, les yeux meilleurs, plus exercés, discernent les nuances qui se rapprochent.

Usque adeo quod tangit idem est; tamen ultima distant.

E Z E C H I E L.

De quelques passages singuliers de ce prophète, & de quelques usages anciens.

ON fait assez aujourd'hui qu'il ne faut pas juger des usages anciens par les modernes: qui voudrait réformer la cour d'*Alcinoüs* dans l'*Odyssée*, sur celle du grand-turc, ou de *Louis XIV*, ne serait pas bien reçu des favans: qui reprendrait *Virgile* d'avoir représenté le roi *Evandre* couvert d'une peau d'ours, & accompagné de deux chiens, pour recevoir des ambassadeurs, serait un mauvais critique.

Les mœurs des anciens Egyptiens & Juifs sont encore plus différentes des nôtres, que celles du roi *Alcinoüs*, de *Naufica* sa fille, & du bon-homme *Evandre*. *Ezéchiël*, esclave chez les Chaldéens, eut une vision près de la petite rivière de Chobar qui se perd dans l'Euphrate.

On ne doit point être étonné qu'il ait vu des animaux à quatre faces & à quatre ailes, avec des pieds de veau, ni des roues qui marchaient toutes

seules , & qui avaient l'esprit de vie ; ces symboles plaissent même à l'imagination ; mais plusieurs critiques se sont révoltés contre l'ordre que le Seigneur lui donna de manger pendant trois cents quatre-vingt dix jours, du pain d'orge, de froment, & de millet, couvert d'excremens humains.

Le prophète s'écria, pouah ! pouah ! pouah ! mon ame n'a point été jusqu'ici pollue ; & le Seigneur lui répondit : Hé bien , je vous donne de la fiente de bœuf au lieu d'excrément d'homme , & vous pétrirez votre pain avec cette fiente.

Comme il n'est point d'usage de manger de telles confitures sur son pain, la plupart des hommes trouvent ces commandemens indignes de la majesté divine. Cependant il faut avouer que de la bouze de vache & tous les diamans du grand-mogol sont parfaitement égaux , non-seulement aux yeux d'un être divin , mais à ceux d'un vrai philosophe ; & à l'égard des raisins que DIEU pouvait avoir d'ordonner un tel déjeûner au prophète, ce n'est pas à nous de les demander.

Il suffit de faire voir que ces commandemens qui nous paraissent étranges , ne le parurent pas aux Juifs.

Il est vrai que la synagogue ne permettait pas , du temps de *S^t Jérôme* , la lecture d'*Ezéchiél* avant l'âge de trente ans ; mais c'était parce que dans le chapitre XVIII, il dit que le fils ne portera plus l'iniquité de son père , & qu'on ne dira plus , les pères ont mangé des raisins verts , & les dents des enfans en sont agacées.

En cela il se trouvait expressément en contradiction avec *Moïse* qui , au chapitre XXVIII des Nombres , assure que les enfans portent l'iniquité des pères , jusqu'à la troisième & quatrième génération.

Ezéchiël, au chapitre XX, fait dire encore au Seigneur, qu'il a donné aux Juifs des *préceptes qui ne sont pas bons*. Voilà pourquoi la synagogue interdisait aux jeunes gens une lecture qui pouvait faire douter de l'irréfragabilité des lois de *Moïse*.

Les censeurs de nos jours sont encore plus étonnés du chapitre XVI d'*Ezéchiël* : voici comme le prophète s'y prend pour faire connaître les crimes de Jérusalem. Il introduit le Seigneur parlant à une fille, & le Seigneur dit à la fille : Lorsque vous naquîtes, on ne vous avait point encore coupé le boyau du nombril, on ne vous avait point falée, vous étiez toute nue, j'eus pitié de vous ; vous êtes devenue grande, votre sein s'est formé, votre poil a paru ; j'ai passé, je vous ai vue, j'ai connu que c'était le temps des amans ; j'ai couvert votre ignominie ; je me suis étendu sur vous avec mon manteau ; vous avez été à moi ; je vous ai lavée, parfumée, bien habillée, bien chauffée ; je vous ai donné une écharpe de coton, des bracelets, un collier ; je vous ai mis une pierrerie au nez, des pendans d'oreille, & une couronne sur la tête &c.

Alors, ayant confiance à votre beauté, vous avez fornicqué pour votre compte avec tous les passans..... Et vous avez bâti un mauvais lieu..... & vous vous êtes prostituée jusque dans les places publiques, & vous avez ouvert vos jambes à tous les passans.... & vous avez couché avec des Egyptiens.... & enfin, vous avez payé des amans, & vous leur avez fait des présens afin qu'ils couchassent avec vous.... & en payant au lieu d'être payée, vous avez fait le contraire des autres filles.... Le proverbe est, telle mère, telle fille, & c'est ce qu'on dit de vous &c.

On s'élève encore davantage contre le chap. XXIII. Une mère avait deux filles qui ont perdu leur virginité de bonne heure ; la plus grande s'appelait *Oolla*, & la petite *Oliba*... *Oolla a été folle des jeunes seigneurs, magistrats, cavaliers; elle a couché avec des Egyptiens dès sa première jeunesse... Oliba sa sœur a bien plus fornicqué encore avec des officiers, des magistrats & des cavaliers bien faits; elle a découvert sa turpitude; elle a multiplié ses fornications; elle a recherché avec emportement les embrassemens de ceux qui ont leur membre comme un âne, & qui répandent leur semence comme des chevaux....*

Ces descriptions qui effarouchent tant d'esprits faibles, ne signifient pourtant que les iniquités de Jérusalem & de Samarie; les expressions qui nous paraissent libres ne l'étaient point alors. La même naïveté se montre sans crainte dans plus d'un endroit de l'Écriture. Il y est souvent parlé d'ouvrir la vulve. Les termes dont elle se sert pour exprimer l'accouplement de *Booz* avec *Ruth*, de *Juda* avec sa belle-fille, ne sont point déshonnêtes en hébreu, & le seraient en notre langue.

On ne se couvre point d'un voile quand on n'a pas honte de sa nudité; comment dans ces temps-là aurait-on rougi de nommer les génitoires, puisqu'on touchait les génitoires de ceux à qui l'on faisait quelque promesse? c'était une marque de respect, un symbole de fidélité, comme autrefois parmi nous les seigneurs châtelains mettaient leurs mains entre celles de leurs seigneurs paramonts.

Nous avons traduit les génitoires par cuisse. *Eliézer* met la main sous la cuisse d'*Abraham*: *Joséph* met la main sous la cuisse de *Jacob*. Cette coutume était fort

ancienne

ancienne en Egypte. Les Egyptiens étaient si éloignés d'attacher de la turpitude à ce que nous n'osons ni découvrir, ni nommer, qu'ils portaient en procession une grande figure du membre viril nommé phallum, pour remercier les dieux de faire servir ce membre à la propagation du genre-humain.

Tout cela prouve assez que nos bienféances ne sont pas les bienféances des autres peuples. Dans quel temps y a-t-il eu chez les Romains plus de politesse que du temps du siècle d'*Auguste*? cependant *Horace* ne fait nulle difficulté de dire dans une pièce morale :

Nec metuo ne dum futuo vir rure recurrat.

Auguste se sert de la même expression dans une épigramme contre *Fulvie*.

Un homme qui prononcerait parmi nous le mot qui répond à *futuo*, serait regardé comme un crocheteur ivre; ce mot, & plusieurs autres dont se servent *Horace* & d'autres auteurs, nous paraît encore plus indécent que les expressions d'*Ezéchiel*. Défendons-nous de tous nos préjugés quand nous lisons d'anciens auteurs, ou que nous voyageons chez des nations éloignées. La nature est la même par-tout, & les usages par-tout différens.

Je rencontrai un jour dans Amsterdam un rabbin tout plein de ce chapitre. Ah! mon ami, dit-il, que nous vous avons obligation! Vous avez fait connaître toute la sublimité de la loi mosaïque, le déjeûner d'*Ezéchiel*, ses belles attitudes sur le côté gauche; *Oolla* & *Oliba* sont des choses admirables; ce sont des types, mon frère, des types, qui figurent qu'un jour le peuple juif fera maître de toute la terre; mais pourquoi en

avez-vous omis tant d'autres qui font à-peu-près de cette force ? pourquoi n'avez-vous pas représenté le Seigneur difant au fage *Ofée*, dès le fecond verfet du premier chapitre : *Ofée, prends une fille de joie, & fais-lui des fils de fille de joie.* Ce font fes propres paroles. *Ofée* prit la demoifelle, il en eut un garçon, & puis une fille, & puis encore un garçon, & c'était un type, & ce type dura trois années. Ce n'est pas tout, dit le Seigneur, au troifième chapitre : Va-t-en prendre une femme qui foit non-feulement débauchée, mais adultère; *Ofée* obéit, mais il lui en coûta quinze écus, & un feptier & demi d'orge; car vous favez que dans la terre promise il y avait très-peu de froment. Mais favez-vous ce que tout cela signifie ? Non, lui dis-je; ni moi non plus, dit le rabbin.

Un grave favant s'approcha, & nous dit que c'était des fictions ingénieufes & toutes remplies d'agrément. Ah, monfieur, lui répondit un jeune homme fort instruit, fi vous voulez des fictions, croyez-moi, préférez celles d'*Homère*, de *Virgile*, & d'*Ovide*; quiconque aime les prophéties d'*Ezéchiél* mérite de déjeûner avec lui.

E Z O U R V E D A M.

QUEST-CE donc que cet Ezourvédam qui eft à la bibliothèque du roi de France ? C'est un ancien commentaire, qu'un ancien brame compofa autrefois avant l'époque d'*Alexandre* fur l'ancien Védam, qui était lui-même bien moins ancien que le livre du Shafta.

Respectons, vous dis-je, tous ces anciens Indiens. Ils inventèrent le jeu des échecs, & les Grecs allaient apprendre chez eux la géométrie.

Cet Ezourvédam fut en dernier lieu traduit par un brame, correspondant de la malheureuse compagnie française des Indes. Il me fut apporté au mont Krapac, où j'observe les neiges depuis long-temps ; & je l'envoyai à la grande bibliothèque royale de Paris, où il est mieux placé que chez moi.

Ceux qui voudront le consulter, verront qu'après plusieurs révolutions produites par l'Eternel, il plut à l'Eternel de former un homme qui s'appelait *Adimo*, & une femme dont le nom répondait à celui de la vie.

Cette anecdote indienne est-elle prise des livres juifs ? les Juifs l'ont-ils copiée des Indiens ? où peut-on dire que les uns & les autres l'ont écrite d'original, & que les beaux esprits se rencontrent ?

Il n'était pas permis aux Juifs de penser que leurs écrivains eussent rien puisé chez les brachmanes dont ils n'avaient pas entendu parler. Il ne nous est pas permis de penser sur *Adam* autrement que les Juifs. Par conséquent je me tais, & je ne pense point.

F.

F A B L E.

IL est vraisemblable que les fables dans le goût de celles qu'on attribue à *Esopé*, & qui sont plus anciennes que lui, furent inventées en Asie par les premiers peuples subjugués : des hommes libres n'auraient pas eu toujours besoin de déguiser la vérité ; on ne peut guère parler à un tyran qu'en paraboles, encore ce détour même est-il dangereux.

Il se peut très-bien aussi que les hommes aimant naturellement les images & les contes, les gens d'esprit se soient amusés à leur en faire sans aucune autre vue. Quoi qu'il en soit, telle est la nature de l'homme, que la fable est plus ancienne que l'histoire.

Chez les Juifs, qui sont une peuplade toute nouvelle (a) en comparaison de la Chaldée & de Tyr ses voisines, mais fort ancienne par rapport à nous, on voit des fables toutes semblables à celles d'*Esopé* dès le temps des juges ; c'est-à-dire, mille deux cents trente-trois ans avant notre ère, si on peut compter sur de telles supputations.

Il est donc dit dans les *Juges*, que *Gédéon* avait soixante & dix fils, qui étaient *sortis de lui parce qu'il*

(a) Il est prouvé que la peuplade hébraïque n'arriva en Palestine que dans un temps où le Canaan avait déjà d'assez puissantes villes ; Tyr, Sidon, Bérith, florissaient. Il est dit que *Josué* détruisit *Jéricho* & la ville des lettres, des archives, des écoles, appelée *Cariat Sepher* ; donc les Juifs n'étaient alors que des étrangers qui portaient le ravage chez des peuples policés.

avait plusieurs femmes, & qu'il eut d'une servante un autre fils nommé Abimélec.

Or cet *Abimélec* écrasa sur une même pierre soixante & neuf de ses frères, selon la coutume; & les Juifs pleins de respect & d'admiration pour *Abimélec*, allèrent le couronner roi sous un chêne auprès de la ville de Mélo, qui d'ailleurs est peu connue dans l'histoire.

Joatham, le plus jeune des frères, échappé seul au carnage, (comme il arrive toujours dans les anciennes histoires) harangua les Juifs; il leur dit que les arbres allèrent un jour se choisir un roi. On ne voit pas trop comment des arbres marchent; mais s'ils parlaient, ils pouvaient bien marcher. Ils s'adressèrent d'abord à l'olivier, & lui dirent: Règne. L'olivier répondit: Je ne quitterai pas le soin de mon huile pour régner sur vous. Le figuier dit qu'il aimait mieux les figues que l'embarras du pouvoir suprême. La vigne donna la préférence à ses raisins. Enfin les arbres s'adressèrent au buisson; le buisson répondit: *Je régnerai sur vous, je vous offre mon ombre; & si vous n'en voulez pas, le feu sortira du buisson & vous dévorera.*

Il est vrai que la fable pêche par le fond; parce que le feu ne sort point d'un buisson: mais elle montre l'antiquité de l'usage des fables.

Celle de l'estomac & des membres, qui servit à calmer une sédition dans Rome, il y a environ deux mille trois cents ans, est ingénieuse & sans défaut. Plus les fables sont anciennes, plus elles sont allégoriques.

L'ancienne fable de *Vénus*, telle qu'elle est rapportée dans *Hésiode*, n'est-elle pas une allégorie de la nature entière? Les parties de la génération sont tombées

de l'Ether sur le rivage de la mer : *Vénus* naît de cette écume précieuse ; son premier nom est celui d'*Amante* de l'organe de la génération , *Philomèès* : y a-t-il une image plus sensible ?

Cette *Vénus* est la déesse de la beauté ; la beauté cesse d'être aimable, si elle marche sans les grâces ; la beauté fait naître l'amour ; l'amour a des traits qui percent les cœurs ; il porte un bandeau qui cache les défauts de ce qu'on aime ; il a des ailes , il vient vite & fuit de même.

La sagesse est conçue dans le cerveau du maître des Dieux sous le nom de *Minerve* ; l'ame de l'homme est un feu divin que *Minerve* montre à *Prométhée* , qui se sert de ce feu divin pour animer l'homme.

Il est impossible de ne pas reconnaître dans ces fables une peinture vivante de la nature entière. La plupart des autres fables sont, ou la corruption des histoires anciennes, ou le caprice de l'imagination. Il en est des anciennes fables comme de nos contes modernes : il y en a de moraux qui sont charmans ; il en est qui sont insipides.

Les fables des anciens peuples ingénieux ont été grossièrement imitées par des peuples grossiers ; témoin celles de *Bacchus* , d'*Hercule* , de *Prométhée* , de *Pandore* , & tant d'autres ; elles étaient l'amusement de l'ancien monde. Les barbares qui en entendirent parler confusément , les firent entrer dans leur mythologie sauvage ; & ensuite ils osèrent dire , c'est nous qui les avons inventées. Hélas ! pauvres peuples ignorés & ignorans , qui n'avez connu aucun art ni agréable ni utile , chez qui même le nom de géométrie ne parvint jamais , pouvez - vous dire que vous avez inventé quelque

chose? Vous n'avez su ni trouver des vérités, ni mentir habilement.

La plus belle fable des Grecs est celle de *Psyché*. La plus plaisante fut celle de la matrone d'*Ephèse*.

La plus jolie parmi les modernes fut celle de la folie, qui ayant crevé les yeux à l'amour, est condamnée à lui servir de guide.

Les fables attribuées à *Esopé* sont toutes des emblèmes, des instructions aux faibles, pour se garantir des forts autant qu'ils le peuvent. Toutes les nations un peu savantes les ont adoptées. *La Fontaine* est celui qui les a traitées avec le plus d'agrément : il y en a environ quatre-vingts qui sont des chefs-d'œuvre de naïveté, de grâces, de finesse, quelquefois même de poésie ; c'est encore un des avantages du siècle de *Louis XIV* d'avoir produit un *la Fontaine*. Il a trouvé si bien le secret de se faire lire, sans presque le chercher, qu'il a eu en France plus de réputation que l'inventeur même.

Boileau ne l'a jamais compté parmi ceux qui se faisaient honneur à ce grand siècle ; sa raison ou son prétexte était qu'il n'avait jamais rien inventé. Ce qui pouvait encore excuser *Boileau*, c'était le grand nombre de fautes contre la langue & contre la correction du style : fautes que *la Fontaine* aurait pu éviter, & que ce sévère critique ne pouvait pardonner. C'était la cigale, qui ayant chanté tout l'été, s'en alla crier famine chez la fourmi sa voisine, qui lui dit, qu'elle la payera avant l'ouït, soit d'animal, intérêt & principal ; & à qui la fourmi répond : Vous chantiez, j'en suis fort aise ; hé bien dansez maintenant.

C'était le loup qui voyant la marque du collier du chien, lui dit : *Je ne voudrais pas même à ce prix un trésor.* Comme si les trésors étaient à l'usage des loups.

C'était la race *escarbote*, qui est en quartier d'hiver comme la marmote.

C'était l'astrologue qui se laissa choir, & à qui on dit : *Pauvre bête, penses-tu lire au-dessus de ta tête ?* En effet, *Copernic, Galilée, Cassini, Halley*, ont très-bien lu au-dessus de leur tête ; & le meilleur des astronomes peut se laisser tomber sans être une pauvre bête.

L'astrologie judiciaire est à la vérité une charlatanerie très-ridicule ; mais ce ridicule ne consistait pas à regarder le ciel, il consistait à croire ou à vouloir faire croire qu'on y lit ce qu'on n'y lit point. Plusieurs de ces fables ou mal choisies, ou mal écrites, pouvaient mériter en effet la censure de *Boileau*.

Rien n'est plus insipide que la femme noyée, dont on dit qu'il faut chercher le corps en remontant le cours de la rivière, parce que cette femme avait été contredifante.

Le tribut des animaux envoyé au roi *Alexandre* est une fable, qui, pour être ancienne, n'en est pas meilleure. Les animaux n'envoient point d'argent à un roi ; & un lion ne s'avise pas de voler de l'argent.

Un fatyre qui reçoit chez lui un passant, ne doit point le renvoyer sur ce qu'il souffle d'abord dans ses doigts, parce qu'il a trop froid ; & qu'ensuite en prenant l'*écuelle aux dents* il souffle sur son potage qui est trop chaud. L'homme avait très-grande raison, & le fatyre était un sot. D'ailleurs on ne prend point l'*écuelle* avec les dents.

Mère écreviffe qui reproche à fa fille de ne pas aller droit, & la fille qui lui répond que fa mère va tortu, n'a point paru une fable agréable.

Le buiffon & le canard en fociété avec une chauve-fouris pour des marchandifes, *ayant des comptoirs, des faéteurs, des agens, payant le principal & les intérêts, & ayant des fergens à leur porte*, n'a ni vérité, ni naturel, ni agrément.

Un buiffon qui fort de fon pays avec une chauve-fouris pour aller trafiquer, eft une de ces imaginations froides & hors de la nature, que *la Fontaine* ne devait pas adopter.

Un logis plein de chiens & de chats, *vivant entre eux comme coufins, & fe brouillant pour un pot de potage*, femble bien indigne d'un homme de goût.

La *pie-margot-caquet-bon-bec* eft encore pire; l'aigle lui dit qu'elle n'a que faire de fa compagnie, parce qu'elle parle trop. Sur quoi *la Fontaine* remarque qu'il faut à la cour *porter habit de deux paroiffes*.

Que fignifie un milan présenté par un oifeleur à un roi, auquel il prend le bout du nez avec fes griffes?

Un finge qui avait époufé une fille parifienne & qui la battait, eft un très-mauvais conte qu'on avait fait à *la Fontaine*, & qu'il eut le malheur de mettre en vers.

De telles fables & quelques autres pourraient fans doute justifier *Boileau*: il fe pouvait même que *la Fontaine* ne fût pas diftinguer fes mauvaises fables des bonnes.

Madame de *la Sablière* appelait *la Fontaine* un *fablier*, qui portait naturellement des fables, comme un prunier des prunes. Il eft vrai qu'il n'avait qu'un

style , & qu'il écrivait un opéra de ce même style dont il parlait de *Fanot Lapin* & de *Rominagrobis*. Il dit dans l'opéra de *Daphné* ;

J'ai vu le temps qu'une jeune fillette
Pouvait fans peur aller au bois feulette :
Maintenant , maintenant les bergers sont loups.
Je vous dis , je vous dis , filles , gardez-vous.

Jupiter vous vaut bien ;
Je ris auffi quand l'amour veut qu'il pleure :
Vous autres Dieux n'attaquez rien ,
Qui fans vous étonner s'ose défendre une heure.

Que vous êtes reprenante ,
Gouvernante !

Malgré tout cela , *Boileau* devait rendre justice au mérite fingulier du bon - homme ; (c'est ainfi qu'il l'appelait) & être enchanté avec tout le public du style de ses bonnes fables.

La Fontaine n'était pas né inventeur ; ce n'était pas un écrivain sublime , un homme d'un goût toujours sûr , un des premiers génies du grand fiècle ; & c'est encore un défaut très-remarquable dans lui de ne pas parler correctement sa langue. Il est dans cette partie très-inférieur à *Phèdre* ; mais c'est un homme unique dans les excellens morceaux qu'il nous a laissés : ils font en grand nombre ; ils font dans la bouche de tous ceux qui ont été élevés honnêtement ; ils contribuent même à leur éducation ; ils iront à la dernière postérité ; ils conviennent à tous les hommes , à tous les âges ; & ceux de *Boileau* ne conviennent guère qu'aux gens de lettres.

*De quelques fanatiques qui ont voulu proscrire les
anciennes fables.*

IL y eut parmi ceux qu'on nomme *jansénistes*, une petite secte de cerveaux durs & creux, qui voulurent proscrire les belles fables de l'antiquité, substituer *S^t Prosper* à *Ovide*, & *Santeuil* à *Horace*. Si on les avait crus, les peintres n'auraient plus représenté *Iris* sur l'arc-en-ciel, ni *Minerve* avec son égide; mais *Nicole* & *Arnauld* combattant contre des jésuites & contre des protestans; mademoiselle *Perrier* guérie d'un mal aux yeux par une épine de la couronne de JESUS-CHRIST, arrivée de Jérusalem à Port-royal; le conseiller *Carré de Montgeron*, présentant à *Louis XV* le recueil des convulsions de *S^t Médard*, & *S^t Ovide* ressuscitant des petits garçons.

Aux yeux de ces sages austères, *Fénélon* n'était qu'un idolâtre qui introduisait l'enfant *Cupidon* chez la nymphe *Eucharis*, à l'exemple du poëme impie de l'Enéide.

Pluche, à la fin de sa fable du ciel, intitulée Histoire, fait une longue dissertation pour prouver qu'il est honteux d'avoir dans ses tapisseries des figures prises des métamorphoses d'*Ovide*; & que *Zéphire* & *Flore*, *Vertumne* & *Pomone*, devraient être bannis des jardins de Versailles. (b) Il exhorte l'académie des belles-lettres à s'opposer à ce mauvais goût; & il dit qu'elle seule est capable de rétablir les belles-lettres. (c)

(b) *Hist. du ciel*, tome II, page 398.

(c) Voyez dans les *Poësies mêlées l'apologie de la fable* que nous indiquons à notre cher lecteur, pour le prémunir contre la mauvaise humeur de ces ennemis des beaux arts.

D'autres rigoristes , plus sévères que sages , ont voulu proscrire depuis peu l'ancienne mythologie , comme un recueil de contes puérils indignes de la gravité reconnue de nos mœurs. Il serait triste pourtant de brûler *Ovide* , *Homère* , *Hésiode* , & toutes nos belles tapisseries , & nos tableaux , & nos opéra : beaucoup de fables après tout , sont plus philosophiques que ces messieurs ne sont philosophes. S'ils sont grâce aux contes familiers d'*Esopé* , pourquoi faire main-basse sur ces fables sublimes qui ont été respectées du genre-humain , dont elles ont fait l'instruction ? Elles sont mêlées de beaucoup d'insipidités , car quelle chose est sans mélange ? Mais tous les siècles adopteront la boîte de *Pandore* , au fond de laquelle se trouve la consolation du genre-humain ; les deux tonneaux de *Jupiter* , qui versent sans cesse le bien & le mal ; la nue embrassée par *Ixion* , emblème & châtiment d'un ambitieux ; & la mort de *Narcisse* , qui est la punition de l'amour-propre. Y a-t-il rien de plus sublime que *Minerve* , la divinité de la sagesse , formée dans la tête du maître des dieux ? Y a-t-il rien de plus vrai & de plus agréable que la déesse de la beauté , obligée de n'être jamais sans les grâces ? Les déesses des arts , toutes filles de *Mémoire* , ne nous avertissent-elles pas , aussi-bien que *Locke* , que nous ne pouvons sans mémoire avoir le moindre jugement , la moindre étincelle d'esprit ? Les flèches de l'*Amour* , son bandeau , son enfance , *Flore* caressée par *Zéphyre* &c. , ne sont-ils pas les emblèmes sensibles de la nature entière ? Ces fables ont survécu aux religions qui les consacraient ; les temples des dieux d'Égypte , de la Grèce , de Rome , ne sont plus , & *Ovide* subsiste. On peut détruire les

objets de la crédulité, mais non ceux du plaisir; nous aimerons à jamais ces images vraies & riantes. *Lucrèce* ne croyait pas à ces dieux de la fable; mais il célébrait la nature sous le nom de *Vénus*.

*Alma Venus cæli subter labentia signa
 Quæ mare navigerum, quæ terras frugiferentes
 Concelebras, per te quoniam genus omne animantum
 Concipitur, vixitque exortum lumina solis &c.*

Tendre *Vénus*, ame de l'univers,
 Par qui tout naît, tout respire, & tout aime;
 Toi dont les feux brûlent au fond des mers,
 Toi qui régis la terre & le ciel même &c.

Si l'antiquité dans ses ténèbres s'était bornée à reconnaître la Divinité dans ses images, aurait-on beaucoup de reproches à lui faire? L'ame productrice du monde était adorée par les sages; elle gouvernait les mers sous le nom de *Neptune*, les airs sous l'emblème de *Junon*, les campagnes sous celui de *Pan*. Elle était la divinité des armées sous le nom de *Mars*; on animait tous ces attributs: *Jupiter* était le seul dieu. La chaîne d'or, avec laquelle il enlevait les dieux inférieurs & les hommes, était une image frappante de l'unité d'un être souverain. Le peuple s'y trompait; mais que nous importe le peuple?

On demande tous les jours pourquoi les magistrats grecs & romains permettaient qu'on tournât en ridicule sur le théâtre ces mêmes divinités, qu'on adorait dans les temples? On fait là une supposition fautive: on ne se moquait point des dieux sur le théâtre, mais des sottises attribuées à ces dieux par ceux qui avaient

corrompu l'ancienne mythologie. Les consuls & les prêteurs trouvaient bon qu'on traitât gaiement sur la scène l'aventure des deux *Sofies* ; mais ils n'auraient pas souffert qu'on eût attaqué devant le peuple le culte de *Jupiter* & de *Mercury*. C'est ainsi que mille choses, qui paraissent contradictoires, ne le sont point. J'ai vu sur le théâtre d'une nation savante & spirituelle, des aventures tirées de la Légende dorée ; dira-t-on pour cela que cette nation permet qu'on insulte aux objets de la religion ? Il n'est pas à craindre qu'on devienne païen pour avoir entendu à Paris l'opéra de *Proserpine*, ou pour avoir vu à Rome les noces de *Psyché*, peintes dans un palais du pape par *Raphaël*. La fable forme le goût, & ne rend personne idolâtre.

Les belles fables de l'antiquité ont encore ce grand avantage sur l'histoire, qu'elles présentent une morale sensible : ce sont des leçons de vertu, & presque toute l'histoire est le succès des crimes. *Jupiter*, dans la fable, descend sur la terre pour punir *Tantale* & *Lycaon* ; mais dans l'histoire, nos *Tantales* & nos *Lycaons* sont les dieux de la terre. *Baucis* & *Philémon* obtiennent que leur cabanne soit changée en un temple : nos *Baucis* & nos *Philémons* voient vendre par le collecteur des tailles leurs marmites, que les dieux changent en vases d'or dans *Ovide*.

Je fais combien l'histoire peut nous instruire, je fais combien elle est nécessaire ; mais en vérité il faut lui aider beaucoup pour en tirer des règles de conduite. Que ceux qui ne connaissent la politique que dans les livres, se souviennent toujours de ces vers de *Corneille* :

Les exemples récents suffiraient pour m'instruire,
Si par l'exemple seul on devait se conduire ;

Mais souvent l'un se perd où l'autre s'est sauvé,
Et par où l'un périt, un autre est conservé.

Henri VIII, tyran de ses parlemens, de ses ministres, de ses femmes, des consciences, & des bourses, vit & meurt paisible. Le bon, le brave *Charles I* périt sur un échafaud. Notre admirable héroïne *Marguerite d'Anjou* donne en vain douze batailles en personne contre les Anglais, sujets de son mari. *Guillaume III* chasse *Jacques II* d'Angleterre sans donner bataille. Nous avons vu de nos jours la famille impériale de Perse égorgée, & des étrangers sur son trône. Pour qui ne regarde qu'aux événemens, l'histoire semble accuser la Providence, & les belles fables morales la justifient. Il est clair qu'on trouve dans elles l'utile & l'agréable. Ceux qui dans ce monde ne font ni l'un ni l'autre, crient contre elles. Laissons-les dire, & lisons *Homère* & *Ovide*, aussi-bien que *Tite-Live* & *Rapin-Thoiras*. Le goût donne des préférences; le fanatisme donne les exclusions.

Tous les arts sont amis, ainsi qu'ils sont divins :
Qui veut les séparer est loin de les connaître.
L'histoire nous apprend ce que sont les humains,
La fable ce qu'ils doivent être.

F A C I L E. (G R A M M A I R E.)

FACILE ne signifie pas seulement une chose aisément faite, mais encore qui paraît l'être. Le pinceau du *Corrége* est facile. Le style de *Quinault* est beaucoup plus facile que celui de *Despréaux*, comme le style d'*Ovide* l'emporte en facilité sur celui de *Perse*.

Cette facilité en peinture, en musique, en éloquence, en poésie, consiste dans un naturel heureux, qui n'admet aucun tour de recherche, & qui peut se passer de force & de profondeur. Ainsi les tableaux de *Paul Véronèse* ont un air plus facile & moins fini que ceux de *Michel-Ange*. Les symphonies de *Rameau* sont supérieures à celles de *Lulli*, & semblent moins faciles. *Bossuet* est plus véritablement éloquent & plus facile que *Fléchier*. *Rousseau*, dans ses épîtres, n'a pas à beaucoup près la facilité & la vérité de *Despréaux*.

Le commentateur de *Despréaux* dit que ce poète exact & laborieux avait appris à l'illustre *Racine* à faire difficilement des vers; & que ceux qui paraissent faciles, sont ceux qui ont été faits avec le plus de difficulté.

Il est très-vrai qu'il en coûte souvent pour s'exprimer avec clarté: il est vrai qu'on peut arriver au naturel par des efforts; mais il est vrai aussi qu'un heureux génie produit souvent des beautés faciles sans aucune peine, & que l'enthousiasme va plus loin que l'art.

La plupart des morceaux passionnés de nos bons poètes sont sortis achevés de leur plume, & paraissent d'autant plus faciles, qu'ils ont en effet été composés sans travail: l'imagination alors conçoit & enfante aisément. Il n'en est pas ainsi dans les ouvrages didactiques; c'est là qu'on a besoin d'art pour paraître facile. Il y a, par exemple, beaucoup moins de facilité que de profondeur, dans l'admirable *Essai sur l'homme* de *Pope*.

On peut faire facilement de très-mauvais ouvrages qui n'auront rien de gêné, qui paraîtront faciles, & c'est

c'est le partage de ceux qui ont, sans génie, la malheureuse habitude de composer. C'est en ce sens qu'un personnage de l'ancienne comédie, qu'on nomme italienne, dit à un autre :

Tu fais de méchans vers admirablement bien.

Le terme de *facile* est une injure pour une femme, & est quelquefois dans la société une louange pour un homme; c'est souvent un défaut dans un homme d'Etat.

Les mœurs d'*Atticus* étaient faciles; c'était le plus aimable des Romains. La facile *Cléopâtre* se donna à *Antoine* aussi aisément qu'à *César*. Le facile *Claude* se laissait gouverner par *Agrippine*. *Facile* n'est là par rapport à *Claude* qu'un adoucissement; le mot propre est *faible*.

Un homme facile est en général un esprit qui se rend aisément à la raison, aux remontrances, un cœur qui se laisse fléchir aux prières: & *faible* est celui qui laisse prendre sur lui trop d'autorité.

F A C T I O N.

De ce qu'on entend par ce mot.

LE mot *faction* venant du latin *facere*, on l'emploie pour signifier l'état d'un soldat à son poste, en faction; les quadrilles ou les troupes des combattans dans le cirque; les factions vertes, bleues, rouges, & blanches.

La principale acception de ce terme signifie *un parti séditieux dans un Etat*. Le terme de *parti* par lui-même n'a rien d'odieux, celui de *faction* l'est toujours.

Un grand-homme & un médiocre peuvent avoir aisément un parti à la cour, dans l'armée, à la ville, dans la littérature.

On peut avoir un parti par son mérite, par la chaleur & le nombre de ses amis, sans être chef de parti.

Le maréchal de *Catinat*, peu considéré à la cour, s'était fait un grand parti dans l'armée sans y prétendre.

Un chef de parti est toujours un chef de faction : tels ont été le cardinal de *Retz*, *Henri* duc de *Guise*, & tant d'autres.

Un parti séditieux, quand il est encore faible, quand il ne partage pas tout l'Etat, n'est qu'une faction.

La faction de *César* devint bientôt un parti dominant qui engloutit la république.

Quand l'empereur *Charles VI* disputait l'Espagne à *Philippe V*, il avait un parti dans ce royaume, & enfin il n'y eut plus qu'une faction. Cependant on peut dire toujours *le parti de Charles VI*.

Il n'en est pas ainsi des hommes privés. *Descartes* eut long-temps un parti en France; on ne peut dire qu'il eut une faction.

C'est ainsi qu'il y a des mots synonymes en plusieurs cas, qui cessent de l'être dans d'autres.

F A C U L T É.

TOUTES les puissances du corps & del'entendement ne font-elles pas des facultés, & qui pis est des facultés très-ignorées, de franches qualités occultes, à commencer par le mouvement dont perfonne n'a découvert l'origine?

Quand le président de la faculté de médecine, dans le Malade imaginaire, demande à *Thomas Diafoirus* *quare opium facit dormire?* *Thomas* répond très-pertinemment, *quia est in eo virtus dormitiva quæ facit sopire*, parce qu'il y a dans l'opium une faculté soporative qui fait dormir. Les plus grands phyficiens ne peuvent guère mieux dire.

Le sincère chevalier de *Faucour* avoue, à l'article *Sommeil*, qu'on ne peut former sur la cause du sommeil que de simples conjectures. Un autre *Thomas*, plus révééré que *Diafoirus*, n'a pas répondu autrement que ce bachelier de comédie, à toutes les questions qu'il propose dans ses volumes immenses.

Il est dit à l'article *Faculté* du grand Dictionnaire encyclopédique, *que la faculté vitale une fois établie dans le principe intelligent qui nous anime, on conçoit aisément que cette faculté excitée par les impressions que le sensorium vital transmet à la partie du sensorium commun, détermine l'influx alternatif du suc nerveux dans les fibres motrices des organes vitaux, pour faire contracter alternativement ces organes.*

Cela revient précisément à la réponse du jeune médecin *Thomas*, *quia est in eo virtus alternativa quæ*

facit alternare. Et ce *Thomas Diafoirus* a du moins le mérite d'être plus court.

La faculté de remuer le pied quand on le veut, celle de se ressouvenir du passé, celle d'user de ses cinq sens, toutes nos facultés, en un mot, ne sont-elles pas à la *Diafoirus* ?

Mais la pensée ! nous disent les gens qui favent le secret ; la pensée, qui distingue l'homme du reste des animaux !

Sanctius his animal, mentisque capacius altæ.

Cet animal si faint, plein d'un esprit sublime.

Si faint qu'il vous plaira ; c'est ici que *Diafoirus* triomphe plus que jamais. Tout le monde au fond répond, *quia est in eo virtus pensativa quæ facit pensare.* Personne ne saura jamais par quel mystère il pense.

Cette question s'étend donc à tout dans la nature entière. Je ne fais s'il n'y aurait pas dans cet abyme même une preuve de l'existence de l'Être suprême. Il y a un secret dans tous les premiers ressorts de tous les êtres, à commencer par un galet des bords de la mer, & à finir par l'anneau de saturne & par la voie lactée. Or comment ce secret sans que personne le fût ? il faut bien qu'il y ait un être qui soit au fait.

Des savans, pour éclairer notre ignorance, nous disent qu'il faut faire des systèmes, qu'à la fin nous trouverons le secret. Mais nous avons tant cherché sans rien trouver, qu'à la fin on se dégoûte. C'est la philosophie paresseuse, nous crient-ils ; non, c'est le repos raisonnable de gens qui ont couru en vain. Et après tout, philosophie paresseuse vaut mieux que théologie turbulente & chimères métaphysiques.

F A I B L E.

F O I B L E, qu'on prononcee *faible*, & que plusieurs écrivent ainsi, est le contraire de *fort*, & non de *dur* & de *solide*. Il peut se dire de presque tous les êtres. Il reçoit souvent l'article *de* : le *fort* & le *faible* d'une épée ; *faible* de reins ; armée *faible* de cavalerie ; ouvrage philosophique *faible* de raisonnement, &c.

Le faible du cœur n'est point le faible de l'esprit ; le faible de l'ame n'est point celui du cœur. Une ame faible est sans ressort & sans action ; elle se laisse aller à ceux qui la gouvernent.

Un cœur faible s'amollit aisément, change facilement d'inclinations, ne résiste point à la séduction, à l'ascendant qu'on veut prendre sur lui, & peut subsister avec un esprit fort ; car on peut penser fortement, & agir faiblement. L'esprit faible reçoit les impressions sans les combattre, embrasse les opinions sans examen, s'effraie sans cause, tombe naturellement dans la superstition.

Un ouvrage peut être faible par les pensées ou par le style : par les pensées, quand elles sont trop communes, ou, lorsqu'étant justes, elles ne sont pas assez approfondies ; par le style, quand il est dépourvu d'images, de tours, de figures, qui réveillent l'attention. Les oraisons funèbres de *Mascaron* sont faibles, & son style n'a point de vie, en comparaison de *Bossuet*.

Toute harangue est faible ; quand elle n'est pas relevée par des tours ingénieux, & par des expressions énergiques ; mais un plaidoyer est faible, quand, avec

tout le secours de l'éloquence, & toute la véhémence de l'action, il manque de raison. Nul ouvrage philosophique n'est faible, malgré la faiblesse d'un style lâche, quand le raisonnement est juste & profond. Une tragédie est faible, quoique le style en soit fort, quand l'intérêt n'est pas soutenu. La comédie la mieux écrite est faible, si elle manque de ce que les Latins appelaient *vis comica*, la force comique : c'est ce que *César* reproche à *Térence* :

Lenibus atque utinam scriptis adjuncta foret vis.

C'est surtout en quoi a péché souvent la comédie nommée *larmoyante*. Les vers faibles ne sont pas ceux qui péchent contre les règles, mais contre le génie; qui dans leur mécanique sont sans variété, sans choix de termes, sans heureuses inversions, & qui, dans leur poésie, conservent trop la simplicité de la prose. On ne peut mieux sentir cette différence, qu'en comparant les endroits que *Racine*, & *Campistron* son imitateur, ont traités.

F A N A T I S M E.

S E C T I O N P R E M I E R E.

C'EST l'effet d'une fausse conscience, qui asservit la religion aux caprices de l'imagination & aux dérèglements des passions.

En général, il vient de ce que les législateurs ont eu des vues trop étroites, ou de ce qu'on a passé les bornes qu'ils se prescrivaient. Leurs lois n'étaient faites que pour une société choisie. Etendues par le

zèle à tout un peuple, & transportées par l'ambition d'un climat à l'autre, elles devaient changer & s'accommoder aux circonstances des lieux & des personnes. Mais qu'est il arrivé ? c'est que certains esprits d'un caractère plus proportionné à celui du petit troupeau pour lequel elles avaient été faites, les ont reçues avec la même chaleur, en sont devenus les apôtres & même les martyrs, plutôt que de démordre d'un seul *iota*. Les autres, au contraire, moins ardens, ou plus attachés à leurs préjugés d'éducation, ont lutté contre le nouveau joug, & n'ont consenti à l'embrasser qu'avec des adoucissements ; & de-là le schisme entre les rigoristes & les mitigés, qui les rend tous furieux, les uns pour la servitude, & les autres pour la liberté.

Imaginons une immense rotonde, un panthéon à mille autels, & placés au milieu du dôme ; figurons-nous un dévot de chaque secte, éteinte ou subsistante, aux pieds de la divinité qu'il honore à sa façon, sous toutes les formes bizarres que l'imagination a pu créer. A droite, c'est un contemplatif étendu sur une natte, qui attend, le nombril en l'air, que la lumière céleste vienne investir son ame. A gauche, c'est un énergomène prosterné qui frappe du front contre la terre, pour en faire sortir l'abondance. Là c'est un saltimbanque qui danse sur la tombe de celui qu'il invoque. Ici c'est un pénitent immobile & muet comme la statue devant laquelle il s'humilie. L'un étale ce que la pudeur cache, parce que DIEU ne rougit pas de sa ressemblance ; l'autre voile jusqu'à son visage, comme si l'ouvrier avait horreur de son ouvrage. Un autre tourne le

dos au Midi, parce que c'est-là le vent du démon ; un autre tend les bras vers l'Orient, où DIEU montre sa face rayonnante. De jeunes filles en pleurs meurtrissent leur chair encore innocente, pour apaiser le démon de la concupiscence par des moyens capables de l'irriter ; d'autres, dans une posture toute opposée, sollicitent les approches de la Divinité. Un jeune homme, pour amortir l'instrument de la virilité, y attache des anneaux de fer d'un poids proportionné à ses forces ; un autre arrête la tentation dès sa source, par une amputation tout-à-fait inhumaine, & suspend à l'autel les dépouilles de son sacrifice.

Voyons-les tous sortir du temple, & pleins du Dieu qui les agite, répandre la frayeur & l'illusion sur la face de la terre. Ils se partagent le monde, & bientôt le feu s'allume aux quatre extrémités ; les peuples écoutent, & les rois tremblent. Cet empire que l'enthousiasme d'un seul exerce sur la multitude qui le voit ou l'entend, la chaleur que les esprits rassemblés se communiquent, tous ces mouvemens tumultueux, augmentés par le trouble de chaque particulier, rendent en peu de temps le vertige général. C'est assez d'un seul peuple enchanté à la suite de quelques imposteurs, la séduction multipliera les prodiges, & voilà tout le monde à jamais égaré. L'esprit humain une fois sorti des routes lumineuses de la nature, n'y rentre plus ; il erre autour de la vérité, sans en rencontrer autre chose que des lueurs, qui, se mêlant aux fausses clartés dont la superstition l'entourne, achèvent de l'enfoncer dans les ténèbres.

Il est affreux de voir comment l'opinion d'apaiser le ciel par le massacre , une fois introduite , s'est universellement répandue dans presque toutes les religions ; & combien on a multiplié les raisons de ce sacrifice , afin que personne ne pût échapper au couteau. Tantôt ce sont des ennemis qu'il faut immoler à *Mars* exterminateur ; les Scythes égorgent à ses autels le centième de leurs prisonniers ; & par cet usage de la victoire , on peut juger de la justice de la guerre : aussi chez d'autres peuples ne la faisait-on que pour avoir de quoi fournir aux sacrifices ; de sorte qu'ayant d'abord été institués , ce semble , pour en expier les horreurs , ils servirent enfin à les justifier.

Tantôt ce sont des hommes justes qu'un Dieu barbare demande pour victimes : les Gètes se disputent l'honneur d'aller porter à *Zamolxis* les vœux de la patrie. Celui qu'un heureux sort destine au sacrifice est lancé à force de bras sur des javelots dressés : s'il reçoit un coup mortel en tombant sur les piques , c'est de bon augure pour le succès de la négociation & pour le mérite du député ; mais s'il survit à sa blessure , c'est un méchant dont le Dieu n'a point affaire.

Tantôt ce sont des enfans à qui les dieux redemandent une vie qu'ils viennent de leur donner ; justice affamée du sang de l'innocence , dit *Montagne*. Tantôt c'est le sang le plus cher : les Carthaginois immolent leurs propres fils à *Saturne* , comme si le temps ne les dévorait pas assez tôt. Tantôt c'est le sang le plus beau : cette même *Amestris* qui avait fait faire enfouir douze hommes vivans dans la terre , pour obtenir de *Pluton* , par cette offrande , une plus longue

vie; cette *Ameſtris* ſacrifie encore à cette infatiable divinité quatorze jeunes enfans des premières maifons de la Perſe , parce que les ſacrificateurs ont toujours fait entendre aux hommes qu'ils devoient offrir à l'autel ce qu'ils avoient de plus précieux. C'eſt ſur ce principe , que chez quelques nations on immolait les premiers nés , & que chez d'autres on les rachetait par des offrandes plus utiles aux miniſtres du ſacrifice. C'eſt ce qui autorifa ſans doute en Europe la pratique de quelques ſiècles , de vouer les enfans au célibat dès l'âge de cinq ans , & d'emprifonner dans le cloître les frères du prince héritier , comme on les égorge en Aſie.

Tantôt c'eſt le ſang le plus pur : n'y a-t-il pas des Indiens qui exercent l'hospitalité envers tous les hommes , & qui ſe font un mérite de tuer tout étranger vertueux & ſavant qui paſſera chez eux , afin que ſes vertus & ſes talens leur demeurent ? Tantôt c'eſt le ſang le plus ſacré : chez la plupart des idolâtres , ce ſont les prêtres qui font la fonction des bourreaux à l'autel ; & chez les Sibériens on tue les prêtres , pour les envoyer prier dans l'autre monde à l'intention du peuple.

Mais voici d'autres fureurs & d'autres ſpectacles. Toute l'Europe paſſe en Aſie par un chemin inondé du ſang des Juifs , qui ſ'égorgent de leurs propres mains pour ne pas tomber ſous le fer de leurs ennemis. Cette épidémie dépeuple la moitié du monde habitée ; rois , pontifes , femmes , enfans , & vieillards , tout cède au vertige ſacré , qui fait égorgé pendant deux ſiècles des nations innombrables ſur le tombeau d'un Dieu de paix. C'eſt alors qu'on vit des oracles

menteurs , des ermites guerriers ; les monarques dans les chaires & les prélats dans les camps ; tous les états se perdre dans une populace insensée ; les montagnes & les mers franchies ; de légitimes possessions abandonnées pour voler à des conquêtes qui n'étaient plus la terre promise ; les mœurs se corrompre sous un ciel étranger ; des princes, après avoir dépouillé leurs royaumes pour racheter un pays qui ne leur avait jamais appartenu , achever de les ruiner pour leur rançon personnelle ; des milliers de soldats égarés sous plusieurs chefs , n'en reconnaître aucun , hâter leur défaite par la défection , & cette maladie ne finir que pour faire place à une contagion encore plus horrible.

Le même esprit de fanatisme entretenait la fureur des conquêtes éloignées : à peine l'Europe avait réparé ses pertes , que la découverte d'un nouveau monde hâta la ruine du nôtre. A ce terrible mot : Allez & forcez , l'Amérique fut défolée & ses habitans exterminés ; l'Afrique & l'Europe s'épuisèrent en vain pour la repeupler ; le poison de l'or & du plaisir ayant énervé l'espèce , le monde se trouva désert , & fut menacé de le devenir tous les jours davantage par les guerres continuelles qu'alluma sur notre continent l'ambition de s'étendre dans ces îles étrangères.

Comptons maintenant les milliers d'esclaves que le fanatisme a faits , soit en Asie , où l'incirconcision était une tache d'infamie ; soit en Afrique , où le nom de chrétien était un crime ; soit en Amérique , où le prétexte du baptême étouffa l'humanité. Comptons les milliers d'hommes que l'on a vu périr ou sur les échafauds dans les siècles de persécution , ou

dans les guerres civiles par la main de leurs concitoyens , ou de leurs propres mains par des macérations excessives. Parcourons la surface de la terre , & après avoir vu d'un coup d'œil tant d'étendards déployés au nom de la religion , en Espagne contre les Maures , en France contre les Turcs , en Hongrie contre les Tartares ; tant d'ordres militaires fondés pour convertir les infidèles à coups d'épées , s'entrégorger aux pieds de l'autel qu'ils devaient défendre : détournons nos regards de ce tribunal affreux élevé sur le corps des innocens & des malheureux , pour juger les vivans comme DIEU jugera les morts , mais avec une balance bien différente.

En un mot , toutes les horreurs de quinze siècles renouvelées plusieurs fois dans un seul , des peuples sans défense égorgés aux pieds des autels , des rois poignardés ou empoisonnés , un vaste Etat réduit à sa moitié par ses propres citoyens , la nation la plus belliqueuse & la plus pacifique divisée d'avec elle-même , le glaive tiré entre le fils & le père , des usurpateurs , des tyrans , des bourreaux , des parricides , & des sacrilèges , violant toutes les conventions divines & humaines par esprit de religion ; voilà l'histoire du fanatisme & ses exploits. (1)

(1) Cet article est tiré mot pour mot de l'article *Fanatisme* de l'Encyclopédie , par M. Delegré ; M. de Voltaire n'a fait ici que l'abrégé & le mettre dans un autre ordre.

S E C T I O N I I.

SI cette expression tient encore à son origine, ce n'est que par un filet bien mince.

Fanaticus était un titre honorable; il signifiait *desservant* ou *bienfaiteur d'un temple*. Les antiquaires, comme le dit le dictionnaire de Trévoux, ont retrouvé des inscriptions, dans lesquelles des romains considérables prenaient ce titre de *fanaticus*.

Dans la harangue de Cicéron *pro domo sua*, il y a un passage où le mot *fanaticus* me paraît difficile à expliquer. Le féditieux & débauché *Clodius*, qui avait fait exiler *Cicéron* pour avoir sauvé la république, non-seulement avait pillé & démoli les maisons de ce grand-homme; mais afin que *Cicéron* ne pût jamais rentrer dans sa maison de Rome, il en avait consacré le terrain, & les prêtres y avaient bâti un temple à la Liberté, ou plutôt à l'Esclavage, dans lequel *César*, *Pompée*, *Crassus*, & *Clodius*, tenaient alors la république: tant la religion dans tous les temps a servi à persécuter les grands-hommes.

Lorsqu'enfin, dans un temps plus heureux, *Cicéron* fut rappelé, il plaida devant le peuple pour obtenir que le terrain de sa maison lui fût rendu, & qu'on la rebâtît aux frais du peuple romain. Voici comme il s'exprime dans son plaidoyer contre *Clodius*.

Aspicite, pontifices, aspicite hominem religiosum, monete eum modum esse religionis nimium, esse superstitosum, non oportere; quid tibi necesse fuit anili superstitione, homo fanatice, sacrificium quod alienæ domi fieret invisere?

Le mot *fanaticus* signifie-t-il en cette place, insensé fanatique, impitoyable fanatique, abominable fanatique, comme on l'entend aujourd'hui ? ou bien signifie-t-il pieux, consécrateur, homme religieux, dévot zéléateur des temples ? ce mot est-il ici une injure ou une louange ironique ? je n'en fais pas assez pour décider, mais je vais traduire.

» Regardez, pontifes, regardez cet homme religieux, avertissez-le que la religion même a ses bornes, qu'il ne faut pas être si scrupuleux. Quel besoin, vous consécrateur, vous fanatique, quel besoin avez-vous de recourir à des superstitions de vieille, pour assister à un sacrifice qui se faisait dans une maison étrangère ? »

Cicéron fait ici allusion aux mystères de la bonne déesse, que *Clodius* avait profanés en se glissant déguisé en femme avec une vieille, pour entrer dans la maison de *César*, & pour y coucher avec sa femme : c'est donc ici évidemment une ironie.

Cicéron appelle *Clodius* homme religieux ; l'ironie doit donc être soutenue dans tout ce passage. Il se sert de termes honorables pour mieux faire sentir la honte de *Clodius*. Il me paraît donc qu'il emploie le mot *fanatique* comme un mot honorable, comme un mot qui emporte avec lui l'idée de consécrateur, de pieux, de zélé desservant d'un temple.

On put depuis donner ce nom à ceux qui se crurent inspirés par les Dieux.

Les Dieux à leur interprète
 Ont fait un étrange don ;
 Ne peut-on être prophète
 Sans qu'on perde la raison ?

Le même dictionnaire de Trévoux dit que les anciennes chroniques de France appellent *Clovis fanatique & païen*. Le lecteur désirerait qu'on nous eût désigné ces chroniques. Je n'ai point trouvé cette épithète de *Clovis*, dans le peu de livres que j'ai vers le mont Krapak où je demeure.

On entend aujourd'hui par fanatisme une folie religieuse, sombre, & cruelle. C'est une maladie de l'esprit qui se gagne comme la petite vérole. Les livres la communiquent beaucoup moins que les assemblées & les discours. On s'échauffe rarement en lisant; car alors on peut avoir le sens raffiné. Mais quand un homme ardent & d'une imagination forte parle à des imaginations faibles, ses yeux font en feu, & ce feu se communique; ses tons, ses gestes, ébranlent tous les nerfs des auditeurs. Il crie : DIEU vous regarde, sacrifiez ce qui n'est qu'humain; combattez les combats du Seigneur : & on va combattre.

Le fanatisme est à la superstition ce que le transport est à la fièvre, ce que la rage est à la colère.

Celui qui a des extases, des visions, qui prend des songes pour des réalités, & ses imaginations pour des prophéties, est un fanatique novice qui donne de grandes espérances; il pourra bientôt tuer pour l'amour de DIEU.

Barthelemi Diaz fut un fanatique profès. Il avait à Nuremberg un frère *Jean Diaz*, qui n'était encore qu'enthousiaste luthérien, vivement convaincu que le pape est l'antechrist, ayant le signe de la bête. *Barthelemi* encore plus vivement persuadé que le pape est Dieu en terre, part de Rome pour aller convertir ou tuer

son frère ; il l'affaffine ; voilà du parfait : & nous avons ailleurs rendu justice à ce *Diaz*.

Polyeuclè qui va au temple, dans un jour de solennité, renverser & casser les statues & les ornemens, est un fanatique moins horrible que *Diaz*, mais non moins sot. Les affaffins du duc *François de Guise*, de *Guillaume* prince d'Orange, du roi *Henri III*, du roi *Henri IV*, & de tant d'autres, étaient des énergumènes malades de la même rage que *Diaz*.

Le plus grand exemple de fanatisme est celui des bourgeois de Paris qui coururent affaffiner, égorger, jeter par les fenêtres, mettre en pièces, la nuit de la *S^t Barthelemi*, leurs concitoyens qui n'allaient point à la messe. *Guyon*, *Patouillet*, *Chaudon*, *Nonotte*, l'ex-jésuite *Paulian* ne font que des fanatiques du coin de la rue, des misérables à qui on ne prend pas garde. Mais un jour de *S^t Barthelemi* ils feraient de grandes choses.

Il y a des fanatiques de fang-froid ; ce sont les juges qui condamnent à la mort ceux qui n'ont d'autre crime que de ne pas penser comme eux, & ces juges-là font d'autant plus coupables, d'autant plus dignes de l'exécration du genre-humain, que n'étant pas dans un excès de fureur comme les *Cléments*, les *Châtels*, les *Ravallacs*, les *Damiens*, il semble qu'ils pourraient écouter la raison.

Il n'est d'autre remède à cette maladie épidémique que l'esprit philosophique qui, répandu de proche en proche, adoucit enfin les mœurs des hommes, & qui prévient les accès du mal ; car dès que ce mal fait des progrès, il faut fuir & attendre que l'air soit purifié. Les lois & la religion ne suffisent pas contre

la

la peste des ames; la religion, loin d'être pour elles un aliment salutaire, se tourne en poison dans les cerveaux infectés. Ces misérables ont sans cesse présent à l'esprit l'exemple d'*Aod* qui assassine le roi *Eglon*; de *Judith* qui coupe la tête d'*Holopherne*, en couchant avec lui; de *Samuël* qui hâche en morceaux le roi *Agag*; du prêtre *Joad* qui assassine sa reine à la porte-aux-chevaux &c. &c. &c. Ils ne voient pas que ces exemples, qui sont respectables dans l'antiquité, sont abominables dans le temps présent: ils puisent leurs fureurs dans la religion même qui les condamne.

Les lois sont encore très-impuissantes contre ces accès de rage; c'est comme si vous lisiez un arrêt du conseil à un frénétique. Ces gens-là sont persuadés que l'esprit saint qui les pénètre est au-dessus des lois, que leur enthousiasme est la seule loi qu'ils doivent entendre.

Que répondre à un homme qui vous dit qu'il aime mieux obéir à DIEU qu'aux hommes, & qui en conséquence est sûr de mériter le ciel en vous égorgeant?

Lorsqu'une fois le fanatisme a gangrené un cerveau, la maladie est presque incurable. J'ai vu des convulsionnaires qui, en parlant des miracles de *saint Pâris*, s'échauffaient par degrés parmi eux; leurs yeux s'enflammaient, tout leur corps tremblait, la fureur défigurait leur visage, & ils auraient tué quiconque les eût contredit.

Oui, je les ai vus ces convulsionnaires, je les ai vus tordre leurs membres & écumer. Ils criaient: *Il faut du sang*. Ils sont parvenus à faire assassiner leur roi par un laquais, & ils ont fini par ne crier que contre les philosophes.

Ce font presque toujours les fripons qui conduisent les fanatiques , & qui mettent le poignard entre leurs mains ; ils ressemblent à ce Vieux de la montagne qui fe fait , dit-on , goûter les joies du paradis à des imbécilles , & qui leur promettait une éternité de ces plaisirs dont il leur avait donné un avant - goût , à condition qu'ils iraient assassiner tous ceux qu'il leur nommerait. Il n'y a eu qu'une seule religion dans le monde qui n'ait pas été souillée par le fanatisme , c'est celle des lettrés de la Chine. Les sectes des philosophes étaient non-seulement exemptes de cette peste , mais elles en étaient le remède Car l'effet de la philosophie est de rendre l'ame tranquille ; & le fanatisme est incompatible avec la tranquillité. Si notre sainte religion a été si souvent corrompue par cette fureur infernale , c'est à la folie des hommes qu'il faut s'en prendre.

Ainsi du plumage qu'il eut
Icare pervertit l'usage ;
Il le reçut pour son salut ,
Il s'en servit pour son dommage.

BERTAUD, évêque de Sées.

S E C T I O N I I I .

LES fanatiques ne combattent pas toujours les combats du Seigneur ; ils n'assassinent pas toujours des rois & des princes. Il y a parmi eux des tigres , mais on y voit encore plus de renards.

Quel tissu de fourberies , de calomnies , de larcins , tissu par les fanatiques de la cour de Rome contre

les fanatiques de la cour de *Calvin* ; des jésuites contre les janfénistes & *vicissim!* & si vous remontez plus haut , l'histoire ecclésiastique , qui est l'école des vertus , est aussi celle des scélératesses employées par toutes les sectes les unes contre les autres. Elles ont toutes le même bandeau sur les yeux , soit quand il faut incendier les villes & les bourgs de leurs adversaires , égorger les habitans , les condamner aux supplices , soit quand il faut simplement tromper , s'enrichir , & dominer. Le même fanatisme les aveugle ; elles croient bien faire : tout fanatique est fripon en conscience , comme il est meurtrier de bonne foi pour la bonne cause.

Lisez , si vous pouvez , les cinq ou six mille volumes de reproches que les janfénistes & les molinistes se font faits pendant cent ans sur leurs friponneries ; & voyez si *Scapin* & *Trivelin* en approchent.

Une des bonnes friponneries théologiques qu'on ait faites , est , à mon gré , celle d'un petit évêque ; (on nous assure dans la relation que c'était un évêque biscayen ; nous trouverons bien un jour son nom & son évêché) son diocèse était partie en Biscaye , & partie en France.

Il y avait dans la partie de France une paroisse qui fut habitée autrefois par quelques maures de Maroc. Le seigneur de la paroisse n'est point mahométan ; il est très-bon catholique comme tout l'univers doit l'être , attendu que le mot *catholique* veut dire universel.

M. l'évêque soupçonna ce pauvre seigneur , qui n'était occupé qu'à faire du bien , d'avoir eu de mauvaises pensées , de mauvais sentimens dans le fond de son cœur , je ne fais quoi qui sentait l'hérésie. Il

l'accusa même d'avoir dit en plaisantant qu'il y avait d'honnêtes gens à Maroc comme en Biscaye , & qu'un honnête marocain pouvait à toute force n'être pas le mortel ennemi de l'Être suprême , qui est le père de tous les hommes.

Notre fanatique écrivit une grande lettre au roi de France , seigneur fuzerain de ce pauvre petit seigneur de paroisse. Il pria dans sa lettre le seigneur fuzerain de transférer le manoir de cette ouaille infidelle en basse-Bretagne ou en basse-Normandie , selon le bon plaisir de sa majesté , afin qu'il n'infestât plus les Basques de ses mauvaises plaisanteries.

Le roi de France & son conseil se moquèrent , comme de raison , de cet extravagant.

Notre pasteur biscayen ayant appris quelque temps après que sa brebis française était malade , défendit aux portes-Dieu du canton de la communier , à moins qu'elle ne donnât un billet de confession par lequel il devait apparaître que le mourant n'était point circoncis ; qu'il condamnait de tout son cœur l'hérésie de *Mahomet* , & toute autre hérésie dans ce goût , comme le calvinisme & le jansénisme , & qu'il pensait en tout comme lui évêque biscayen.

Les billets de confession étaient alors fort à la mode. Le mourant fit venir chez lui son curé qui était un ivrogne imbécille , & le menaça de le faire pendre par le parlement de Bordeaux , s'il ne lui donnait pas tout-à-l'heure le viatique dont lui mourant se sentait un extrême besoin. Le curé eut peur , il administra mon homme , lequel , après la cérémonie , déclara hautement devant témoins , que le pasteur biscayen l'avait faussement accusé auprès du roi d'avoir du

goût pour la religion musulmane ; qu'il était bon chrétien , & que le biscayen était un calomniateur. Il signa cet écrit pardevant notaire ; tout fut en règle ; il s'en porta mieux , & le repos de la bonne conscience le guérit bientôt entièrement.

Le petit biscayen outré qu'un vieux moribond se fût moqué de lui , résolut de s'en venger ; & voici comme il s'y prit.

Il fit fabriquer en son patois , au bout de quinze jours , une prétendue profession de foi que le curé prétendit avoir entendue. On la fit signer par le curé , & par trois ou quatre payfans qui n'avaient point assisté à la cérémonie. Ensuite on fit contrôler cet acte de fausfaire , comme si ce contrôle l'avait rendu authentique.

Un acte non signé par la partie seule intéressée , un acte signé par des inconnus , quinze jours après l'événement , un acte défavoué par les témoins véritables , était visiblement un crime de faux ; & comme il s'agissait de matière de foi , ce crime menait visiblement le curé avec ses faux témoins aux galères dans ce monde , & en enfer dans l'autre.

Le petit seigneur châtelain , qui était goguenard & point méchant , eut pitié de l'ame & du corps de ces misérables ; il ne voulut point les traduire devant la justice humaine , & se contenta de les traduire en ridicule. Mais il a déclaré que dès qu'il serait mort , il se donnerait le plaisir de faire imprimer toute cette manœuvre de son biscayen avec les preuves , pour amuser le petit nombre de lecteurs qui aiment ces anecdotes , & point du tout pour instruire l'univers. Car il y a tant d'auteurs qui parlent à l'univers , qui

s'imaginent rendre l'univers attentif, qui croient l'univers occupé d'eux, que celui-ci ne croit pas être lu d'une douzaine de personnes dans l'univers entier. Revenons au fanatisme.

C'est cette rage de profélytisme, cette fureur d'amener les autres à boire de son vin, qui amena le jésuite *Castel* & le jésuite *Routh* auprès du célèbre *Montesquieu* lorsqu'il se mourait. Ces deux énergumènes voulaient se vanter de lui avoir persuadé les mérites de l'attrition & de la grâce suffisante. Nous l'avons converti, disaient-ils; c'était dans le fond une bonne âme; il aimait fort la compagnie de JÉSUS. Nous avons eu un peu de peine à le faire convenir de certaines vérités fondamentales; mais comme dans ces momens-là on a toujours l'esprit plus net, nous l'avons bientôt convaincu.

Ce fanatisme de convertisseur est si fort, que le moine le plus débauché quitterait sa maîtresse pour aller convertir une âme à l'autre bout de la ville.

Nous avons vu le père *Poiffon* cordelier à Paris, qui ruina son couvent pour payer ses filles de joie, & qui fut enfermé pour ses mœurs dépravées: c'était un des prédicateurs de Paris les plus courus, & un des convertisseurs les plus acharnés.

Tel était le célèbre curé de Versailles *Fantin*. Cette liste pourrait être longue, mais il ne faut pas révéler les fredaines de certaines personnes constituées en certaines places. Vous savez ce qui arriva à *Cham* pour avoir révélé la turpitude de son père; il devint noir comme du charbon.

Prions DIEU seulement en nous levant & en nous couchant, qu'il nous délivre des fanatiques, comme

les pèlerins de la Mecque prient DIEU de ne point rencontrer *de visages tristes* sur leur chemin.

S E C T I O N I V.

LUDLOW, enthousiaste de la liberté plutôt que fanatique de religion, ce brave homme qui avait plus de haine pour *Cromwell* que pour *Charles I*, rapporte que les milices du parlement étaient toujours battues par les troupes du roi, dans le commencement de la guerre civile; comme le régiment des portes-cochères ne tenait pas du temps de la fronde contre le grand *Condé*. *Cromwell* dit au général *Fairfax* : Comment voulez-vous que des portes-faix de Londres, & des garçons de boutique indisciplinés, résistent à une noblesse animée par le fantôme de l'honneur? présentons-leur un plus grand fantôme, le fanatisme. Nos ennemis ne combattent que pour le roi, persuadons à nos gens qu'il font la guerre pour DIEU.

Donnez-moi une patente, je vais lever un régiment de frères meurtriers, & je vous réponds que j'en ferai des fanatiques invincibles.

Il n'y manqua pas, il composa son régiment des frères rouges, de fous mélancoliques; il en fit des tigres obéissants. *Mahomet* n'avait pas été mieux servi par ses soldats.

Mais pour inspirer ce fanatisme, il faut que l'esprit du temps vous seconde. Un parlement de France essayerait en vain aujourd'hui de lever un régiment de portes-cochères; il n'ameuterait pas seulement dix femmes de la halle.

Il n'appartient qu'aux habiles de faire des fanatiques & de les conduire ; mais ce n'est pas assez d'être fourbe & hardi , nous avons déjà vu que tout dépend de venir au monde à propos.

S E C T I O N V.

LA géométrie ne rend donc pas toujours l'esprit juste. Dans quel précipice ne tombe-t-on pas encore avec ces lumières de la raison ? Un fameux protestant , (*) que l'on comptait entre les premiers mathématiciens de nos jours , & qui marchait sur les traces des *Newton* , des *Leibnitz* , des *Bernouilli* , s'avisa , au commencement de ce siècle , de tirer des corollaires assez singuliers. Il est dit qu'avec un grain de foi on transportera des montagnes ; & lui , par une analyse toute géométrique , se dit à lui-même : J'ai beaucoup de grains de foi , donc je ferai plus que transporter des montagnes. Ce fut lui qu'on vit à Londres , en l'année 1707 , accompagné de quelques savans , & même de savans qui avaient de l'esprit , annoncer publiquement qu'ils ressusciteraient un mort dans tel cimetière que l'on voudrait. Leurs raisonnemens étaient toujours conduits par la synthèse. Ils disaient : Les vrais disciples doivent faire des miracles ; nous sommes les vrais disciples , nous ferons donc tout ce qu'il nous plaira. De simples saints de l'Eglise romaine , qui n'étaient point géomètres , ont ressuscité beaucoup d'honnêtes gens ; donc à plus forte raison , nous qui avons réformé les réformés , nous ressusciterons qui nous voudrons.

(*) *Fatio Duillier*,

Il n'y a rien à répliquer à ces argumens; ils font dans la meilleure forme du monde. Voilà ce qui a inondé l'antiquité de prodiges; voilà pourquoi les temples d'*Esculape* à Epidaure, & dans d'autres villes, étaient pleins d'*ex voto*; les voûtes étaient ornées de cuisses redressées, de bras remis, de petits enfans d'argent; tout était miracle.

Enfin le fameux protestant géomètre dont je parle était de si bonne foi, il affura si positivement qu'il ressusciterait les morts, & cette proposition plausible fit tant d'impression sur le peuple, que la reine *Anne* fut obligée de lui donner un jour, une heure & un cimetière à son choix, pour faire son miracle loyalement & en présence de la justice. Le saint géomètre choisit l'église cathédrale de St Paul pour faire sa démonstration: le peuple se rangea en haie, des soldats furent placés pour contenir les vivans & les morts dans le respect; les magistrats prirent leurs places; le greffier écrivit tout sur les registres publics; on ne peut trop constater les nouveaux miracles. On déterra un corps au choix du saint; il pria, il se jeta à genoux, il fit de très-pieuses contorsions; ses compagnons l'imitèrent; le mort ne donna aucun signe de vie; on le reporta dans son trou, & on punit légèrement le ressusciteur & ses adhérens. J'ai vu depuis un de ces pauvres gens; il m'a avoué qu'un d'eux était en péché véniel, & que le mort en pâtit, sans quoi la résurrection était infaillible.

S'il était permis de révéler la turpitude de gens à qui l'on doit le plus sincère respect, je dirais ici que *Newton*, le grand *Newton*, a trouvé dans l'Apocalypse, que le pape est l'antechrist, & bien d'autres choses

de cette nature ; je dirais qu'il était arien très-férieusement. Je fais que cet écart de *Newton* est à celui de mon autre géomètre, comme l'unité est à l'infini : il n'y a point de comparaison à faire. Mais quelle pauvre espèce que le genre-humain, si le grand *Newton* a cru trouver dans l'Apocalypse l'histoire présente de l'Europe !

Il semble que la superstition soit une maladie épidémique, dont les âmes les plus fortes ne sont pas toujours exemptes. Il y a en Turquie des gens de très-bon sens, qui se feraient empaler pour certains sentimens d'*Abubeker*. Ces principes une fois admis, ils raisonnent très-conséquemment : les Navariciens, les Radaristes, les Jabaristes, se damnent chez eux réciproquement avec des argumens très-subtils ; ils tirent tous des conséquences plausibles ; mais ils n'osent jamais examiner les principes.

Quelqu'un répand dans le monde qu'il y a un géant haut de soixante & dix pieds ; bientôt après tous les docteurs examinent de quelle couleur doivent être ses cheveux, de quelle grandeur est son pouce, quelles dimensions ont ses ongles : on crie, on cabale, on se bat ; ceux qui soutiennent que le petit doigt du géant n'a que quinze lignes de diamètre, font brûler ceux qui affirment que le petit doigt a un pied d'épaisseur. Mais, Messieurs, votre géant existe-t-il ? dit modestement un passant. Quel doute horrible ! s'écrient tous ces disputans ; quel blasphème ! quelle absurdité ! Alors il font tous une petite trêve pour lapider le passant, & après l'avoir assassiné en cérémonie, de la manière la plus édifiante, ils se battent entr'eux comme de coutume, au sujet du petit doigt & des ongles.

F A N T A I S I E.

FANTAISIE signifiait autrefois l'*imagination*, & on ne se servait guère de ce mot, que pour exprimer cette faculté de l'ame qui reçoit les objets sensibles.

Descartes, Gassendi, & tous les philosophes de leur temps, disent que *les espèces, les images des choses se peignent en la fantaisie*; & c'est de-là que vient le mot *fantôme*. Mais la plupart des termes abstraits sont reçus à la longue dans un sens différent de leur origine, comme des instrumens que l'industrie emploie à des usages nouveaux.

Fantaisie veut dire aujourd'hui *un désir singulier, un goût passager*: il a eu la fantaisie d'aller à la Chine; la fantaisie du jeu, du bal, lui a passé.

Un peintre fait un portrait de fantaisie, qui n'est d'après aucun modèle. Avoir des fantaisies, c'est avoir des goûts extraordinaires qui ne sont pas de durée. Fantaisie en ce sens est moins que *bizarrerie* & que *caprice*.

Le caprice peut signifier un *dégoût subit & déraisonnable*. Il a eu la fantaisie de la musique, & il s'en est dégoûté par caprice.

La bizarrerie donne une idée d'inconséquence & de mauvais goût, que la fantaisie n'exprime pas; il a eu la fantaisie de bâtir, mais il a construit sa maison dans un goût bizarre.

Il y a encore des nuances entre avoir des fantaisies & être fantasque: le fantasque approche beaucoup plus du bizarre.

Ce mot désigne un caractère inégal & brusque. L'idée d'agrément est exclue du mot fantasque, au lieu qu'il y a des fantaisies agréables.

On dit quelquefois en conversation familière, *des fantaisies musquées*; mais jamais on n'a entendu par ce mot, *des bizarreries d'hommes d'un rang supérieur, qu'on n'ose condamner*, comme le dit le dictionnaire de Trévoux: au contraire, c'est en les condamnant qu'on s'exprime ainsi; & *musquée* en cette occasion, est une *explétive* qui ajoute à la force du mot, comme on dit *fottise pommée, folie fieffée*, pour dire, fottise & folie complète.

F A S T E.

Des différentes significations de ce mot.

FASTE vient originairement du latin *fasti*, jours de fête; c'est en ce sens qu'*Ovide* l'entend dans son poëme intitulé *les Fastes*.

Godeau a fait sur ce modèle les *Fastes de l'Eglise*, mais avec moins de succès: la religion des Romains païens était plus propre à la poësie que celle des chrétiens; à quoi on peut ajouter qu'*Ovide* était un meilleur poëte que *Godeau*.

Les *fastes consulaires* n'étaient que la liste des *consuls*.

Les *fastes des magistrats* étaient les jours où il était permis de plaider; & ceux auxquels on ne plaiderait pas s'appelaient *nefastes, nefasti*, parce qu'alors on ne pouvait parler, *fari*, en justice.

Ce mot *nefastus*, en ce sens, ne signifiait pas *malheureux*; au contraire, *nefastus* & *nefandus* furent l'attribut des jours infortunés en un autre sens, qui signifiait, jours dont on ne doit point parler, jours dignes de l'oubli; *ille nefasto te posuit die.*

Il y avait chez les Romains d'autres fastes encore, *fasti urbis*, *fasti rustici*; c'était un calendrier de l'usage de la ville & de la campagne.

On a toujours cherché dans ces jours de solemnité à étaler quelque appareil dans ses vêtemens, dans sa suite, dans ses festins. Cet appareil étalé dans d'autres jours, s'est appelé *faste*. Il n'exprime que la magnificence dans ceux qui, par leur état, doivent représenter; il exprime la vanité dans les autres.

Quoique le mot de *faste* ne soit pas toujours injurieux, *fastueux* l'est toujours. Un religieux qui fait parade de sa vertu, met du faste jusque dans l'humilité même.

F A V E U R.

De ce qu'on entend par ce mot.

FAVEUR, du mot latin *favor*, suppose plutôt un bienfait qu'une récompense.

On brigue sourdement la faveur; on mérite & on demande hautement des récompenses.

Le dieu *Faveur*, chez les mythologues romains, était fils de la Beauté & de la Fortune.

Toute faveur porte l'idée de quelque chose de gratuit; il m'a fait la faveur de m'introduire, de me

présenter , de recommander mon ami , de corriger mon ouvrage.

La faveur des princes est l'effet de leur goût & de la complaisance assidue ; la faveur du peuple suppose quelquefois du mérite , & plus souvent un hasard heureux.

Faveur diffère beaucoup de *grâce*. Cet homme est en faveur auprès du roi , & cependant il n'en a point encore obtenu de grâces.

On dit , *il a été reçu en grâce* ; on ne dit point *il a été reçu en faveur* , quoiqu'on dise *être en faveur* : c'est que la faveur suppose un goût habituel ; & que *faire grâce* , *recevoir en grâce* , c'est pardonner , c'est moins que donner sa faveur.

Obtenir grâce est l'effet d'un moment ; obtenir la faveur est l'effet du temps. Cependant on dit également , *faites-moi la grâce* , *faites-moi la faveur* , de recommander mon ami.

Des lettres de recommandation s'appelaient autrefois *des lettres de faveur*. *Sévère* dit dans la tragédie de *Polyeucte* :

Je mourrais mille fois plutôt que d'abuser
Des lettres de faveur que j'ai pour l'épouser.

On a la faveur, la bienveillance, non la grâce du prince & du public. On obtient la faveur de son auditoire par la modestie : mais il ne vous fait pas grâce, si vous êtes trop long.

Les mois des *gradués* , avril & octobre , dans lesquels un collateur peut donner un bénéfice simple au gradué le moins ancien , sont des mois de faveur & de grâce.

FAVORI ET FAVORITE. 223

Cette expression *faveur*, signifiant une bienveillance gratuite qu'on cherche à obtenir du prince ou du public, la galanterie l'a étendue à la complaisance des femmes; & quoiqu'on ne dise point, il a eu des faveurs du roi, on dit, il a eu les faveurs d'une dame.

L'équivalent de cette expression n'est point connu en Asie, où les femmes sont moins reines.

On appelait autrefois *faveurs*, des rubans, des gants, des boucles, des nœuds d'épée, donnés par une dame.

Le comte d'*Essex* portait à son chapeau un gant de la reine *Elisabeth*, qu'il appelait *faveur de la reine*.

Enfin l'ironie se servit de ce mot pour signifier les suites facheuses d'un commerce hasardé : *faveurs de Vénus*, *faveurs cuifantes*.

FAVORI ET FAVORITE.

De ce qu'on entend par ces mots.

CES mots ont un sens, tantôt plus resserré, tantôt plus étendu. Quelquefois *favori* emporte l'idée de puissance, quelquefois seulement il signifie un homme qui plaît à son maître.

Henri III eut des favoris qui n'étaient que des mignons; il en eut qui gouvernèrent l'Etat, comme les ducs de *Foyeuse* & d'*Epernon*. On peut comparer un favori à une pièce d'or, qui vaut ce que veut le prince.

Un ancien a dit : *Qui doit être le favori d'un roi? c'est le peuple*. On appelle les bons poètes *les favoris*

des muses, comme les gens heureux, *les favoris de la fortune*, parce qu'on suppose que les uns & les autres ont reçu ces dons sans travail. C'est ainsi qu'on appelle un terrain fertile & bien situé, *le favori de la nature*.

La femme qui plaît le plus au sultan s'appelle parmi nous la sultane favorite : on a fait l'histoire des *favorites*, c'est-à-dire, des maîtresses des plus grands princes.

Plusieurs princes en Allemagne ont des maisons de campagne qu'on appelle la *favorite*.

Favori d'une dame ne se trouve plus que dans les romans & les historiettes du siècle passé.

F A U S S E T É.

FAUSSETÉ est le contraire de la vérité. Ce n'est pas proprement le mensonge dans lequel il entre toujours du dessein.

On dit qu'il y a eu cent mille hommes écrasés dans le tremblement de terre de Lisbonne, ce n'est pas un mensonge, c'est une fausseté.

La fausseté est presque toujours encore plus qu'erreur. La fausseté tombe plus sur les faits, l'erreur sur les opinions.

C'est une erreur de croire que le soleil tourne autour de la terre; c'est une fausseté d'avancer que *Louis XIV* dicta le testament de *Charles II*.

La fausseté d'un acte est un crime plus grand que le simple mensonge; elle désigne une imposture juridique, un larcin fait avec la plume.

Un

Un homme a de la fausseté dans l'esprit, quand il prend presque toujours à gauche; quand ne considérant pas l'objet entier, il attribue à un côté de l'objet ce qui appartient à l'autre, & que ce vice de jugement est tourné chez lui en habitude.

Il y a de la fausseté dans le cœur, quand on s'est accoutumé à flatter & à se parer de sentimens qu'on n'a pas; cette fausseté est pire que la dissimulation, & c'est ce que les Latins appelaient *simulatio*.

Il y a beaucoup de faussetés dans les historiens, des erreurs chez les philosophes, des mensonges dans presque tous les écrits polémiques, & encore plus dans les satiriques.

Les esprits faux sont insupportables, & les cœurs faux sont en horreur.

Fausseté des vertus humaines.

QUAND le duc de la Rochefoucauld eut écrit ses pensées sur l'amour-propre, & qu'il eut mis à découvert ce ressort de l'homme, un monsieur *Esprit*, de l'oratoire, écrivit un livre captieux, intitulé : *De la fausseté des vertus humaines*. Cet *Esprit* dit qu'il n'y a point de vertu; mais par grâce il termine chaque chapitre en renvoyant à la charité chrétienne. Aussi, selon le sieur *Esprit*, ni *Caton*, ni *Aristide*, ni *Marc-Aurèle*, ni *Epiète*, n'étaient des gens de bien : mais on n'en peut trouver que chez les chrétiens. Parmi les chrétiens il n'y a de vertu que chez les catholiques; parmi les catholiques, il fallait encore en excepter les jésuites, ennemis des oratoriens; partant

la vertu ne se trouvait guère que chez les ennemis des jésuites.

Ce M. *Esprit* commence par dire que la prudence n'est pas une vertu ; & sa raison est qu'elle est souvent trompée. C'est comme si on disait que *César* n'était pas un grand capitaine , parce qu'il fut battu à *Dirrachium*.

Si M. *Esprit* avait été philosophe, il n'aurait pas examiné la prudence comme une vertu , mais comme un talent , comme une qualité utile , heureuse ; car un scélérat peut être très-prudent , & j'en ai connu de cette espèce. O la rage de prétendre que

Nul n'aura de vertu que nous & nos amis !

Qu'est-ce que la vertu , mon ami ? c'est de faire du bien : fais-nous-en , & cela suffit. Alors nous te ferons grâce du motif. Quoi ! selon toi , il n'y aura nulle différence entre le président de *Thou* & *Ravaillac* ? entre *Cicéron* & ce *Popilius* auquel il avait sauvé la vie , & qui lui coupa la tête pour de l'argent ? & tu déclareras *Epiclète* & *Porphyre* des coquins , pour n'avoir pas suivi nos dogmes ? Une telle insolence révolte. Je n'en dirai pas davantage , car je me mettrais en colère.

F E C O N D.

F*ECOND* est le synonyme de *fertile* , quand il s'agit de la culture des terres. On peut dire également *un terrain fécond & fertile , fertiliser & féconder un champ*.

La maxime , qu'il n'y a point de synonymes , veut dire seulement qu'on ne peut se servir dans toutes

les occasions des mêmes mots : ainsi une femelle, de quelque espèce qu'elle soit, n'est point fertile, elle est féconde.

On féconde des œufs, on ne les fertilise pas; la nature n'est pas fertile, elle est féconde. Ces deux expressions sont quelquefois également employées au figuré & au propre : un esprit est fertile ou fécond en grandes idées.

Pendant les nuances sont si délicates, qu'on dit un orateur fécond & non pas un orateur fertile; fécondité & non fertilité de paroles; cette méthode, ce principe, ce sujet est d'une grande fécondité & non pas d'une grande fertilité; la raison en est qu'un principe, un sujet, une méthode, produisent des idées qui naissent les unes des autres, comme des êtres successivement enfantés; ce qui a rapport à la génération.

Bienheureux Scudéri dont la fertile plume.

Le mot fertile est là bien placé, parce que cette plume s'exerçait, se répandait sur toutes sortes de sujets.

Le mot fécond convient plus au génie qu'à la plume.

Il y a des temps féconds en crimes, & non pas fertiles en crimes.

L'usage enseigne toutes ces petites différences.

F E L I C I T É.

Des différens usages de ce terme.

FELICITÉ est l'état permanent, du moins pour quelque temps, d'une ame contente; & cet état est bien rare.

Le bonheur vient du dehors; c'est originairement une *bonne heure* : un bonheur vient, on a un bonheur; mais on ne peut dire, *il m'est venu une félicité, j'ai eu une félicité*; & quand on dit, cet homme jouit d'une félicité parfaite, *une* alors n'est pas pris numériquement, & signifie seulement qu'on croit que sa félicité est parfaite.

On peut avoir un bonheur sans être heureux : un homme a eu le bonheur d'échapper à un piège, & n'en est quelquefois que plus malheureux; on ne peut pas dire de lui qu'il a éprouvé la félicité.

Il y a encore de la différence entre *un* bonheur & *le* bonheur, différence que le mot *félicité* n'admet point.

Un bonheur est un événement heureux : le bonheur pris indécisivement, signifie une suite de ces événemens.

Le plaisir est un sentiment agréable & passager : le bonheur, considéré comme sentiment, est une suite de plaisirs; la prospérité, une suite d'heureux événemens; la félicité, une jouissance intime de sa prospérité.

L'auteur des Synonymes dit que *le bonheur est pour les riches, la félicité pour les sages, la béatitude pour les*

pauvres d'esprit ; mais le bonheur paraît plutôt le partage des riches qu'il ne l'est en effet, & la félicité est un état dont on parle plus qu'on ne l'éprouve.

Ce mot ne se dit guère en prose au pluriel, par la raison que c'est un état de l'ame, comme tranquillité, sagesse, repos ; cependant la poésie, qui s'élève au-dessus de la prose, permet qu'on dise dans Polyeucte :

Où leurs félicités doivent être infinies.

Que vos félicités, s'il se peut, soient parfaites.

Les mots, en passant du substantif au verbe, ont rarement la même signification. *Féliciter*, qu'on emploie au lieu de *congratuler*, ne veut pas dire *rendre heureux* ; il ne dit pas même se réjouir avec quelqu'un de sa *félicité* : il veut dire simplement *faire compliment* sur un succès, sur un événement agréable ; il a pris la place de *congratuler*, parce qu'il est d'une prononciation plus douce & plus sonore.

F E M M E.

Physique & morale.

EN général elle est bien moins forte que l'homme, moins grande, moins capable de longs travaux ; son sang est plus aqueux, sa chair moins compacte, ses cheveux plus longs, ses membres plus arrondis, les bras moins musculeux, la bouche plus petite, les fesses plus relevées, les hanches plus écartées, le ventre

plus large. Ces caractères distinguent les femmes dans toute la terre, chez toutes les espèces, depuis la Laponie jusqu'à la côte de Guinée, en Amérique comme à la Chine.

Plutarque, dans son troisième livre des *propos de table*, prétend que le vin ne les enivre pas aussi aisément que les hommes; & voici la raison qu'il apporte de ce qui n'est pas vrai. Je me fers de la traduction d'*Amyot*.

» Le tempérament des femmes est fort humide;
 » ce qui leur rend la charnure ainsi molle, lissée, &
 » luisante, avec leurs purgations menstruelles. Quand
 » donc le vin vient à tomber en une si grande humi-
 » dité, alors se trouvant vaincu, il perd sa couleur
 » & sa force, & devient décoloré & éveux; & en
 » peut-on tirer quelque chose des paroles mêmes
 » d'*Aristote*: car il dit que ceux qui boivent à grands
 » traits sans reprendre haleine, que les anciens
 » appelaient *amufzein*, ne s'enivrent pas si facilement,
 » parce que le vin ne leur demeure guère dedans le
 » corps; ains étant pressé & poussé à force, il passe
 » tout outre à travers. Or le plus communément
 » nous voyons que les femmes boivent ainsi, & si
 » est vraisemblable que leurs corps, à cause de la
 » continuelle attraction des humeurs qui se fait par
 » contre-bas pour leurs purgations menstruelles, est
 » plein de plusieurs conduits, & percé de plusieurs
 » tuyaux & échevaux esquels le vin venant à tomber
 » en fort vîtement & facilement sans se pouvoir
 » attacher aux parties nobles & principales, lesquelles
 » étant troublées, l'ivresse s'en ensuit. »

Cette physique est tout-à-fait digne des anciens.

Les femmes vivent un peu plus que les hommes, c'est-à-dire qu'en une génération on trouve plus de vieilles que de vieillards. C'est ce qu'ont pu observer en Europe tous ceux qui ont fait des relevés exacts des naissances & des morts. Il est à croire qu'il en est ainsi dans l'Asie & chez les négresses, les rouges, les cendrées, comme chez les blanches. *Natura est semper sibi consona.*

Nous avons rapporté ailleurs un extrait d'un journal de la Chine, qui porte qu'en l'année 1725 la femme de l'empereur *Yontchin* ayant fait des libéralités aux pauvres femmes de la Chine qui passaient soixante & dix ans, (a) on compta dans la seule province de Kanton, parmi celles qui reçurent ces présens, 98220 femmes de soixante & dix ans passés, 48893 âgées de plus de quatre-vingts ans, & 3453 d'environ cent années. Ceux qui aiment les causes finales disent que la nature leur accorde une plus longue vie qu'aux hommes, pour les récompenser de la peine qu'elles prennent de porter neuf mois des enfans, de les mettre au monde, & de les nourrir. Il n'est pas à croire que la nature donne des récompenses; mais il est probable que le sang des femmes étant plus doux, leurs fibres s'endurcissent moins vite.

Aucun anatomiste, aucun physicien n'a jamais pu connaître la manière dont elles conçoivent. *Sanchez* a eu beau assurer, *Mariam & Spiritum sanctum emisisse semen in copulatione, & ex semine amborum natum esse Jesum*, cette abominable impertinence de *Sanchez*, d'ailleurs

(a) Lettre très-instructive du jésuite *Constantin* au jésuite *Souciot*, dix-neuvième recueil.

très-favant , n'est adoptée aujourd'hui par aucun naturaliste.

Les émissiions périodiques de sang qui affaiblissent toujours les femmes pendant cette époque, les maladies qui naissent de la suppression, les temps de grossesse, la nécessité d'allaiter les enfans & de veiller continuellement sur eux , la délicatesse de leurs membres, les rendent peu propres aux fatigues de la guerre & à la fureur des combats. Il est vrai, comme nous l'avons dit, qu'on a vu dans tous les temps & presque dans tous les pays, des femmes à qui la nature donna un courage & des forces extraordinaires, qui combattirent avec les hommes, qui soutinrent de prodigieux travaux; mais après tout, ces exemples sont rares. Nous renvoyons à l'article *Amazones*.

Le physique gouverne toujours le moral. Les femmes étant plus faibles de corps que nous, ayant plus d'adresse dans leurs doigts beaucoup plus souples que les nôtres; ne pouvant guère travailler aux ouvrages pénibles de la maçonnerie, de la charpente, de la métallurgie, de la charrue; étant nécessairement chargées des petits travaux plus légers de l'intérieur de la maison, & surtout du soin des enfans; menant une vie plus sédentaire; elles doivent avoir plus de douceur dans le caractère que la race masculine; elles doivent moins connaître les grands crimes. Et cela est si vrai, que dans tous les pays policés il y a toujours cinquante hommes au moins d'exécutés à mort contre une seule femme.

Montesquieu, dans son *Esprit des lois*, (*b*) en promettant de parler de la condition des femmes dans

(*b*) Liv. VII & X. Voyez l'article *Amour* dans lequel on a déjà indiqué cette bévue.

les divers gouvernemens , avance que *chez les Grecs les femmes n'étaient pas regardées comme dignes d'avoir part au véritable amour , & que l'amour n'avait chez eux qu'une forme qu'on n'ose dire.* Il cite *Plutarque* pour son garant.

C'est une méprise qui n'est guère pardonnable qu'à un esprit tel que *Montesquieu* , toujours entraîné par la rapidité de ses idées , souvent incohérentes.

Plutarque , dans son chapitre de l'amour , introduit plusieurs interlocuteurs. Et lui-même , sous le nom de *Daphneus* , réfute avec la plus grande force les discours que tient *Protagène* en faveur de la débauche des garçons.

C'est dans ce même dialogue qu'il va jusqu'à dire qu'il y a dans l'amour des femmes quelque chose de divin. Il compare cet amour au soleil qui anime la nature. Il met le plus grand bonheur dans l'amour conjugal. Enfin il finit par le magnifique éloge de la vertu d'*Epponine*. Cette mémorable aventure s'était passée sous les yeux mêmes de *Plutarque* , qui vécut quelque temps dans la maison de *Vespasien*. Cette héroïne , apprenant que son mari *Sabinus* , vaincu par les troupes de l'empereur , s'était caché dans une profonde caverne entre la Franche-Comté & la Champagne , s'y enferma seule avec lui , le servit , le nourrit pendant plusieurs années , en eut des enfans. Enfin , étant prise avec son mari & présentée à *Vespasien* étonné de la grandeur de son courage , elle lui dit : *J'ai vécu plus heureuse sous la terre dans les ténèbres , que toi à la lumière du soleil au faite de la puissance.* *Plutarque* affirme donc précisément le contraire de ce que *Montesquieu* lui fait dire ; il s'énonce même en faveur des femmes avec un enthousiasme très-touchant.

Il n'est pas étonnant qu'en tout pays l'homme se soit rendu le maître de la femme, tout étant fondé sur la force. Il a d'ordinaire beaucoup de supériorité par celle du corps & même de l'esprit.

On a vu des femmes très-savantes comme il en fut de guerrières; mais il n'y en a jamais eu d'inventrices.

L'esprit de société & d'agrément est communément leur partage. Il semble généralement parlant qu'elles soient faites pour adoucir les mœurs des hommes.

Dans aucune république elles n'eurent jamais la moindre part au gouvernement; elles n'ont jamais régné dans les empires purement électifs; mais elles règnent dans presque tous les royaumes héréditaires de l'Europe, en Espagne, à Naples, en Angleterre, dans plusieurs Etats du Nord, dans plusieurs grands fiefs qu'on nomme *féminins*.

La coutume qu'on appelle *loi salique*, les a exclues du royaume de France; & ce n'est pas, comme le dit *Mézerai*, qu'elles fussent incapables de gouverner, puisqu'on leur a presque toujours accordé la régence.

On prétend que le cardinal *Mazarin* avouait que plusieurs femmes étaient dignes de régir un royaume, & qu'il ajoutait qu'il était toujours à craindre qu'elles ne se laissassent subjuguier *par des amans incapables de gouverner douze poules*. Cependant *Isabelle* en Castille, *Elisabeth* en Angleterre, *Marie-Thérèse* en Hongrie, ont bien démenti ce prétendu bon mot attribué au cardinal *Mazarin*. Et aujourd'hui nous voyons dans le Nord une législatrice aussi respectée que le souverain de la Grèce, de l'Asie mineure, de la Syrie, & de l'Egypte, est peu estimé.

L'ignorance a prétendu long-temps que les femmes sont esclaves pendant leur vie chez les mahométans, & qu'après leur mort elles n'entrent point dans le paradis. Ce sont deux grandes erreurs, telles qu'on en a débité toujours sur le mahométisme. Les épouses ne sont point du tout esclaves. Le sura ou chapitre IV du Koran leur assigne un douaire. Une fille doit avoir la moitié du bien dont hérite son frère. S'il n'y a que des filles, elles partagent entre elles les deux tiers de la succession, & le reste appartient aux parens du mort; chacune des deux lignes en aura la fixième partie; & la mère du mort a aussi un droit dans la succession. Les épouses sont si peu esclaves qu'elles ont permission de demander le divorce, qui leur est accordé quand leurs plaintes sont jugées légitimes.

Il n'est pas permis aux musulmans d'épouser leur belle-sœur, leur nièce, leur sœur de lait, leur belle-fille élevée sous la garde de leur femme. Il n'est pas permis d'épouser les deux sœurs. En cela ils sont bien plus sévères que les chrétiens, qui tous les jours achètent à Rome le droit de contracter de tels mariages qu'ils pourraient faire *gratis*.

Polygamie.

Mahomet a réduit le nombre illimité des épouses à quatre. Mais comme il faut être extrêmement riche pour entretenir quatre femmes selon leur condition, il n'y a que les plus grands seigneurs qui puissent user d'un tel privilège. Ainsi la pluralité des femmes ne fait point aux Etats musulmans le tort que nous leur reprochons si souvent, & ne les dépeuple pas comme

on le répète tous les jours dans tant de livres écrits au hasard.

Les Juifs, par un ancien usage établi selon leurs livres depuis *Lamech*, ont toujours eu la liberté d'avoir à la fois plusieurs femmes. *David* en eut dix-huit; & c'est depuis ce temps que les rabbins déterminèrent à ce nombre la polygamie des rois, quoiqu'il soit dit que *Salomon* en eut jusqu'à sept cents.

Les mahométans n'accordent pas publiquement aujourd'hui aux juifs la pluralité des femmes; ils ne les croient pas dignes de cet avantage; mais l'argent toujours plus fort que la loi, donne quelquefois en Orient & en Afrique aux juifs qui sont riches, la permission que la loi leur refuse.

On a rapporté sérieusement que *Lélius Cinna* tribun du peuple, publia après la mort de *César*, que ce dictateur avait voulu promulguer une loi qui donnait aux femmes le droit de prendre autant de maris qu'elles voudraient. Quel homme sensé ne voit que c'est-là un conte populaire & ridicule, inventé pour rendre *César* odieux? Il ressemble à cet autre conte qu'un sénateur romain avait proposé en plein sénat, de donner permission à *César* de coucher avec toutes les femmes qu'il voudrait: de pareilles inepties déshonorent l'histoire, & font tort à l'esprit de ceux qui les croient. Il est triste que *Montesquieu* ait ajouté foi à cette fable.

Il n'en est pas de même de l'empereur *Valentinien I* qui, se disant chrétien, épousa *Justine* du vivant de *Severa* sa première femme, mère de l'empereur *Gratien*. Il était assez riche pour entretenir plusieurs femmes.

Dans la première race des rois francs, *Gontran*, *Cherebert*, *Sigibert*, *Chilperic*, eurent plusieurs femmes

à la fois. *Gontran* eut dans son palais *Venerande*, *Mercatrude*, & *Ostregile*, reconnues pour femmes légitimes. *Cherebert* eut *Meroflède*, *Marcovèse*, & *Théodogile*.

Il est difficile de concevoir comment l'ex-jésuite *Nonotte* a pu, dans son ignorance, pousser la hardiesse jusqu'à nier ces faits, jusqu'à dire que les rois de cette première race n'usèrent point de la polygamie, & jusqu'à défigurer dans un libelle en deux volumes plus de cent vérités historiques, avec la confiance d'un régent qui dicte des leçons dans un collège ? Des livres dans ce goût ne laissent pas de se vendre quelque temps dans les provinces où les jésuites ont encore un parti; ils séduisent quelques personnes peu instruites.

Le père *Daniel*, plus savant, plus judicieux, avoue la polygamie des rois francs sans aucune difficulté; il ne nie pas les trois femmes de *Dagobert I*; il dit expressément que *Théodebert* épousa *Deuterie*, quoiqu'il eût une autre femme nommée *Visigalde*, & quoique *Deuterie* eût un mari. Il ajoute qu'en cela il imita son oncle *Clotaire*, lequel épousa la veuve de *Clodomir* son frère, quoiqu'il eût déjà trois femmes.

Tous les historiens font les mêmes aveux. Comment après tous ces témoignages, souffrir l'impudence d'un ignorant qui parle en maître, & qui ose dire, en débitant de si énormes sottises, que c'est pour la défense de la religion, comme s'il s'agissait, dans un point d'histoire, de notre religion vénérable & sacrée, que des calomniateurs méprisables font servir à leurs ineptes impostures !

De la polygamie permise par quelques papes & par quelques réformateurs.

L'ABBÉ de *Fleuri*, auteur de l'Histoire ecclésiastique, rend plus de justice à la vérité dans tout ce qui concerne les lois & les usages de l'Eglise. Il avoue que *Boniface* apôtre de la basse Allemagne, ayant consulté l'an 726 le pape *Grégoire II*, pour savoir en quels cas un mari peut avoir deux femmes; *Grégoire II* lui répondit, le 22 novembre de la même année, ces propres mots : *Si une femme est atteinte d'une maladie qui la rende peu propre au devoir conjugal, le mari peut se marier à une autre : mais il doit donner à la femme malade les secours nécessaires.* Cette décision paraît conforme à la raison & à la politique; elle favorise la population qui est l'objet du mariage.

Mais ce qui ne paraît ni selon la raison, ni selon la politique, ni selon la nature; c'est la loi qui porte qu'une femme séparée de corps & de bien de son mari ne peut avoir un autre époux, ni le mari prendre une autre femme. Il est évident que voilà une race perdue pour la peuplade, & que si cet époux & cette épouse séparés ont tous deux un tempérament indomptable, ils sont nécessairement exposés & forcés à des péchés continuels dont les législateurs doivent être responsables devant DIEU, si.....

Les décrétales des papes n'ont pas toujours eu pour objet ce qui est convenable au bien des Etats & à celui des particuliers. Cette même décrétale du pape *Grégoire II*, qui permet en certains cas la bigamie, prive à jamais de la société conjugale les garçons &

les filles que leurs parens auront voués à l'Eglise dans leur plus tendre enfance. Cette loi semble aussi barbare qu'injuste ; c'est anéantir à la fois des familles ; c'est forcer la volonté des hommes avant qu'ils aient une volonté ; c'est rendre à jamais les enfans esclaves d'un vœu qu'ils n'ont point fait ; c'est détruire la liberté naturelle ; c'est offenser DIEU & le genre-humain.

La polygamie de *Philippe* landgrave de Hesse, dans la communion luthérienne en 1539, est assez publique. J'ai connu un des souverains dans l'empire d'Allemagne, dont le père ayant épousé une luthérienne, eut permission du pape de se marier à une catholique, & qui garda ses deux femmes.

Il est public en Angleterre, & on voudrait le nier en vain, que le chancelier *Cowper* épousa deux femmes qui vécutent ensemble dans sa maison avec une concorde singulière qui fit honneur à tous trois. Plusieurs curieux ont encore le petit livre que ce chancelier composa en faveur de la polygamie.

Il faut se défier des auteurs qui rapportent que dans quelques pays les lois permettent aux femmes d'avoir plusieurs maris. Les hommes qui par-tout ont fait les lois, sont nés avec trop d'amour-propre, sont trop jaloux de leur autorité, ont communément un tempérament trop ardent en comparaison de celui des femmes, pour avoir imaginé une telle jurisprudence. Ce qui n'est pas conforme au train ordinaire de la nature est rarement vrai. Mais ce qui est fort ordinaire, surtout dans les anciens voyageurs, c'est d'avoir pris un abus pour une loi.

L'auteur de l'Esprit des lois prétend (c) que sur la côte de Malabar, dans la caste des Naires, les hommes ne peuvent avoir qu'une femme, & qu'une femme au contraire peut avoir plusieurs maris; il cite des auteurs suspects, & surtout *Pirard*. On ne devrait parler de ces coutumes étranges qu'en cas qu'on eût été long-temps témoin oculaire. Si on en fait mention, ce doit être en doutant; mais quel est l'esprit vif qui fache douter?

La lubricité des femmes, dit-il, (d) est si grande à Patane, que les hommes sont contraints de se faire certaines garnitures pour se mettre à l'abri de leurs entreprises.

Le président de *Montesquieu* n'alla jamais à Patane. *M. Linguet* ne remarque-t-il pas très-judicieusement que ceux qui imprimèrent ce conte étaient des voyageurs qui se trompaient, ou qui voulaient se moquer de leurs lecteurs? Soyons justes, aimons le vrai, ne nous laissons pas séduire, jugeons par les choses & non par les noms.

Suite des réflexions sur la polygamie.

IL semble que le pouvoir & non la convention ait fait toutes les lois, surtout en Orient. C'est-là qu'on voit les premiers esclaves, les premiers eunuques, le trésor du prince composé de ce qu'on a pris au peuple.

Qui peut vêtir, nourrir, & amuser, plusieurs femmes, les a dans sa ménagerie, & leur commande despotiquement.

(c) Liv. XVI, chap. V.

(d) Liv. XVI, chap. X.

Ben-Aboul-Kiba dans son *Miroir des fidelles*, rapporte qu'un des visirs du grand *Soliman* tint ce discours à un agent du grand *Charles-Quint* :

» Chien de chrétien, pour qui j'ai d'ailleurs une estime toute particulière, peux-tu bien me reprocher d'avoir quatre femmes selon nos saintes lois, tandis que tu vides douze quarteaux par an, & que je ne bois pas un verre de vin? Quel bien fais-tu au monde en passant plus d'heures à table que je n'en passe au lit? Je peux donner quatre enfans chaque année pour le service de mon auguste maître; à peine en peux-tu fournir un. Et qu'est-ce que l'enfant d'un ivrogne? Sa cervelle sera offusquée des vapeurs du vin qu'aura bu son père. Que veux-tu d'ailleurs que je devienne, quand deux de mes femmes sont en couche? ne faut-il pas que j'en serve deux autres, ainsi que ma loi me le commande? Que deviens-tu, quel rôle joues-tu dans les derniers mois de la grossesse de ton unique femme, & pendant ses couches, & pendant ses maladies? Il faut que tu restes dans une oisiveté honteuse, ou que tu cherches une autre femme. Te voilà nécessairement entre deux péchés mortels, qui te feront tomber tout roide, après ta mort, du pont aigu au fond de l'enfer.

» Je suppose que dans nos guerres contre les chiens de chrétiens, nous perdions cent mille soldats; voilà près de cent mille filles à pourvoir. N'est-ce pas aux riches à prendre soin d'elles? Malheur à tout musulman assez tiède pour ne pas donner retraite chez lui à quatre jolies filles, en qualité de ses légitimes épouses, & pour ne pas les traiter selon leurs mérites!

» Comment donc sont faits dans ton pays la trompette du jour, que tu appelles *coq*; l'honnête bélier,

prince des troupeaux ; le taureau, souverain des vaches ? chacun d'eux n'a-t-il pas son férail ? Il te sied bien vraiment de me reprocher mes quatre femmes, tandis que notre grand prophète en a eu dix-huit, *David* le juif autant, & *Salomon* le juif sept cents de compte fait, avec trois cents concubines ! tu vois combien je suis modeste. Cesse de reprocher la gourmandise à un sage qui fait de si médiocres repas. Je te permets de boire ; permets-moi d'aimer. Tu changes de vins, souffre que je change de femmes. Que chacun laisse vivre les autres à la mode de leur pays. Ton chapeau n'est point fait pour donner des lois à mon turban. Ta fraise & ton petit manteau ne doivent point commander à mon doliman. Achève de prendre ton café avec moi, & va-t-en caresser ton allemande, puisque tu es réduit à elle seule. »

Réponse de l'allemand.

» CHIEN de musulman, pour qui je conserve une vénération profonde, avant d'achever mon café, je veux confondre tes propos. Qui possède quatre femmes possède quatre harpies, toujours prêtes à se calomnier, à se nuire, à se battre. Le logis est l'ancre de la discorde, aucune d'elles ne peut t'aimer. Chacune n'a qu'un quart de ta personne, & ne pourrait tout au plus te donner que le quart de son cœur. Aucune ne peut te rendre la vie agréable, ce sont des prisonnières qui n'ayant jamais rien vu, n'ont rien à te dire ; elles ne connaissent que toi, par conséquent tu les ennuies. Tu es leur maître absolu, donc elles te haïssent. Tu es obligé de les faire garder par un eunuque qui leur

donne le fouet quand elles ont fait trop de bruit. Tu oses te comparer à un coq ! mais jamais un coq n'a fait fouetter ses poules par un chapon. Prends tes exemples chez les animaux, ressemble-leur tant que tu voudras. Moi je veux aimer en homme ; je veux donner tout mon cœur , & qu'on me donne le sien. Je rendrai compte de cet entretien ce soir à ma femme , & j'espère qu'elle en fera contente. A l'égard du vin que tu me reproches , apprends que s'il est mal d'en boire en Arabie , c'est une habitude très-louable en Allemagne. Adieu. »

F E R M E T É.

FERMETÉ, vient de *ferme*, & signifie autre chose que *solidité* & *dureté* ; une toile ferrée , un sable battu , ont de la fermeté sans être durs ni solides.

Il faut toujours se souvenir que les modifications de l'ame ne peuvent s'exprimer que par des images physiques : on dit *la fermeté de l'ame*, *de l'esprit* ; ce qui ne signifie pas plus *solidité* ou *dureté* qu'au propre.

La fermeté est l'exercice du courage de l'esprit ; elle suppose une résolution éclairée : l'opiniâtreté au contraire suppose de l'aveuglement.

Ceux qui ont loué la fermeté du style de *Tacite*, n'ont pas tant de tort que le prétend le P. *Bouhours* : c'est un terme hasardé , mais placé , qui exprime l'énergie & la force des pensées & du style.

On peut dire que *la Bruyère* a un style ferme , & que d'autres écrivains ont un style dur.

F E R R A R E .

CE que nous avons à dire ici de Ferrare n'a aucun rapport à la littérature, principal objet de nos questions; mais il en a un très-grand avec la justice qui est plus nécessaire que les belles-lettres, & bien moins cultivée, surtout en Italie.

Ferrare était constamment un fief de l'empire ainsi que Parme & Plaifance. Le pape *Clément VIII* en dépouilla *César d'Est* à main armée, en 1597. Le prétexte de cette tyrannie était bien singulier pour un homme qui se dit l'humble vicaire de JESUS-CHRIST.

Le duc *Alphonse d'Est* premier du nom, souverain de Ferrare, de Modène, d'Est, de Carpi, de Rovigno, avait épousé une simple citoyenne de Ferrare nommée *Laura Esflochia*, dont il avait eu trois enfans avant son mariage, reconnus par lui solennellement en face d'église. Il ne manqua à cette reconnaissance aucune des formalités prescrites par les lois. Son successeur *Alphonse d'Est* fut reconnu duc de Ferrare. Il épousa *Julie d'Urbain* fille de *François* duc d'Urbain, dont il eut cet infortuné *César d'Est*, héritier incontestable de tous les biens de la maison, & déclaré héritier par le dernier duc, mort le 27 octobre 1597. Le pape *Clément VIII* du nom d'*Aldobrandin*, originaire d'une famille de négocians de Florence, osa prétexter que la grand'mère de *César d'Est* n'était pas assez noble, & que les enfans qu'elle avait mis au monde devaient être regardés comme des bâtards. La première raison est ridicule & scandaleuse dans un évêque; la seconde est insoutenable dans tous les tribunaux de

l'Europe. Car si le duc n'était pas légitime, il devait perdre Modène & ses autres Etats ; & s'il n'y avait point de vice dans sa naissance, il devait garder Ferrare comme Modène.

L'acquisition de Ferrare était trop belle, pour que le pape ne fît pas valoir toutes les décrétales & toutes les décisions des braves théologiens, qui assurent que le pape *peut rendre juste ce qui est injuste*. En conséquence il excommunia d'abord *César d'Est* ; & comme l'excommunication prive nécessairement un homme de tous ses biens, le père commun des fidèles leva des troupes contre l'excommunié pour lui ravir son héritage au nom de l'Eglise. Ces troupes furent battues ; mais le duc de Modène & de Ferrare vit bientôt ses finances épuisées & ses amis refroidis.

Ce qu'il y eût de plus déplorable, c'est que le roi de France *Henri IV* se crut obligé de prendre le parti du pape, pour balancer le crédit de *Philippe II* à la cour de Rome. C'est ainsi que le bon roi *Louis XII*, moins excusable, s'était déshonoré en s'unissant avec le monstre *Alexandre VI* & son exécrationnable bâtard le duc *Borgia*. Il fallut céder ; alors le pape fit envahir Ferrare par le cardinal *Aldobrandin*, qui entra dans cette florissante ville avec mille chevaux & cinq mille fantaffins.

Il est bien triste qu'un homme tel que *Henri IV* ait descendu à cette indignité qu'on appelle *politique*. Les *Catons*, les *Metellus*, les *Scipions*, les *Fabricsius*, n'auraient point ainsi trahi la justice pour plaire à un prêtre. Et à quel prêtre !

Depuis ce temps, Ferrare devint déserte, son terroir inculte se couvrit de marais croupissans. Ce pays avait

été sous la maison d'*Est* un des plus beaux de l'Italie; le peuple regretta toujours ses anciens maîtres. Il est vrai que le duc fut dédommagé; on lui donna la nomination à un évêché & à une cure; & on lui fournit même quelques minots de sel des magafins de Cervia. Mais il n'est pas moins vrai que la maison de Modène a des droits incontestables & imprescriptibles sur ce duché de Ferrare, dont elle est si indignement dépouillée.

Maintenant, mon cher lecteur, supposons que cette scène se fût passée du temps où JESUS-CHRIST ressuscité apparaissait à ses apôtres, & que *Simon Barjone*, surnommé *Pierre*, eût voulu s'emparer des Etats de ce pauvre duc de Ferrare. Imaginons que le duc va demander justice en Béthanie au Seigneur JESUS; n'entendez-vous pas notre Seigneur qui envoie chercher sur le champ *Simon*, & qui lui dit: *Simon* fils de *Jone*, je t'ai donné les clefs du royaume des cieus; on fait comme ces clefs font faites, mais je ne t'ai pas donné celles de la terre. Si on t'a dit que le ciel entoure le globe & que le contenu est dans le contenant, t'es-tu imaginé que les royaumes d'ici-bas t'appartiennent, & que tu n'as qu'à t'emparer de tout ce qui te convient? Je t'ai déjà défendu de dégâiner. Tu me parais un composé fort bizarre; tantôt tu coupes, à ce qu'on dit, une oreille à *Malchus*, tantôt tu me renies; sois plus doux & plus honnête, ne prends ni le bien ni les oreilles de personne, de peur qu'on ne te donne sur les tiennes.

FERTILISATION.

SECTION PREMIERE.

1°. **J**E propose des vues générales sur la fertilisation. Il ne s'agit pas ici de savoir en quel temps il faut semer des navets vers les Pyrénées & vers Dunkerque; il n'y a point de payfan qui ne connaisse ces détails mieux que tous les maîtres & tous les livres. Je n'examine point les vingt & une manières de parvenir à la multiplication du blé, parmi lesquelles il n'y en a pas une de vraie; car la multiplication des germes dépend de la préparation des terres, & non de celle des grains. Il en est du blé comme de tous les autres fruits. Vous aurez beau mettre un noyau de pêche dans de la faumure ou de la lessive, vous n'aurez de bonnes pêches qu'avec des abris & un sol convenable.

2°. Il y a dans toute la zone tempérée de bons, de médiocres, & de mauvais terroirs. Le seul moyen, peut-être, de rendre les bons encore meilleurs, de fertiliser les médiocres, & de tirer parti des mauvais, est que les seigneurs les habitent.

Les médiocres terrains, & surtout les mauvais, ne pourront jamais être amendés par des fermiers; ils n'en ont ni la faculté ni la volonté; ils afferment à vil prix, font très-peu de profit, & laissent la terre en plus mauvais état qu'ils ne l'ont prise.

3°. Il faut de grandes avances pour améliorer de vastes champs. Celui qui écrit ces réflexions, a trouvé

dans un très-mauvais pays un vaste terrain inculte, qui appartenait à des colons. Il leur a dit : Je pourrais le cultiver à mon profit par le droit de déshérence, je vais le défricher pour vous & pour moi à mes dépens. Quand j'aurai changé ces bruyères en pâturages, nous y engraisserons des bestiaux ; ce petit canton sera plus riche & plus peuplé.

Il en est de même des marais, qui étendent sur tant de contrées la stérilité & la mortalité. Il n'y a que les seigneurs qui puissent détruire ces ennemis du genre-humain. Et si ces marais sont trop vastes, le gouvernement seul est assez puissant pour faire de telles entreprises ; il y a plus à gagner que dans une guerre.

4°. Les seigneurs seuls feront long-temps en état d'employer le semoir. Cet instrument est coûteux ; il faut souvent le rétablir ; nul ouvrier de campagne n'est en état de le construire ; aucun colon ne s'en chargera ; & si vous lui en donnez un, il épargnera trop la semence, & fera de médiocres récoltes.

Cependant, cet instrument employé à propos doit épargner environ le tiers de la semence, & par conséquent enrichir le pays d'un tiers ; voilà la vraie multiplication. Il est donc très-important de le rendre d'usage, & de long-temps il n'y aura que les riches qui pourront s'en servir.

5°. Les seigneurs peuvent faire la dépense du van-cribleur, qui, quand il est bien conditionné, épargne beaucoup de bras & de temps. En un mot, il est clair que si la terre ne rend pas ce qu'elle peut donner, c'est que les simples cultivateurs ne sont pas en état de faire les avances. La culture de la terre est une vraie

manufacture : il faut pour que la manufacture fleurisse que l'entrepreneur soit riche.

6°. La prétendue égalité des hommes, que quelques sophistes mettent à la mode, est une chimère pernicieuse. S'il n'y avait pas trente manœuvres pour un maître, la terre ne serait pas cultivée. Quiconque possède une charrue, a besoin de deux valets & de plusieurs hommes de journée. Plus il y aura d'hommes qui n'auront que leurs bras pour toute fortune, plus les terres feront en valeur. Mais pour employer utilement ces bras, il faut que les seigneurs soient sur les lieux. (1)

7°. Il ne faut pas qu'un seigneur s'attende, en faisant cultiver sa terre sous ses yeux, à faire la fortune d'un entrepreneur des hôpitaux ou des fourrages de l'armée, mais il vivra dans la plus honorable abondance. (*)

8°. S'il fait la dépense d'un étalon, il aura en quatre ans de beaux chevaux qui ne lui coûteront rien; il y gagnera, & l'Etat aussi.

Si le fermier est malheureusement obligé de vendre tous les veaux & toutes les genisses pour être en état de payer le roi & son maître, le même seigneur fait

(1) La question de savoir si un grand terrain cultivé par un seul propriétaire, donne un produit brut ou un produit net plus grand ou moindre que le même terrain partagé en petites propriétés, cultivées chacune par le possesseur, n'a point encore été complètement résolue. Il est vrai qu'en général, dans toute manufacture, plus on divise le travail entre des ouvriers occupés chacun d'une même chose, plus on obtient de perfection & d'économie.

Mais jusqu'à quel point ce principe se peut-il appliquer à l'agriculture, ou plus généralement à un art dont les procédés successifs sont assujettis à certaines périodes, à l'ordre des saisons?

(*) Voyez *Agriculture*.

élever ces genisses & quelques veaux. Il a au bout de trois ans des troupeaux considérables sans frais. Tous ces détails produisent l'agréable & l'utile. Le goût de ces occupations augmente chaque jour ; le temps affaiblit presque toutes les autres.

9°. S'il y a de mauvaises récoltes, des dommages, des pertes, le seigneur est en état de les réparer. Le fermier & le métayer ne peuvent même les supporter. Il est donc essentiel à l'Etat que les possesseurs habitent souvent leurs domaines.

10°. Les évêques qui résident font du bien aux villes. Si les abbés commendataires résidaient, ils feraient du bien aux campagnes ; leur absence est préjudiciable.

11°. Il est d'autant plus nécessaire de songer aux richesses de la terre, que les autres peuvent aisément nous échapper ; la balance du commerce peut ne nous être plus favorable ; nos espèces peuvent passer chez l'étranger, les biens fictifs peuvent se perdre, la terre reste.

12°. Nos nouveaux besoins nous imposent la nécessité d'avoir de nouvelles ressources. Les Français & les autres peuples n'avaient point imaginé du temps de *Henri IV*, d'infester leurs nez d'une poudre noire & puante, & de porter dans leurs poches des linges remplis d'ordure, qui auraient inspiré autrefois l'horreur & le dégoût. Cet article seul coûte au moins à la France six millions par an. Le déjeuner de leurs pères n'était pas préparé par les quatre parties du monde ; ils se passaient de l'herbe & de la terre de la Chine, des roseaux qui croissent en Amérique & des fèves de l'Arabie. Ces nouvelles denrées, &

beaucoup d'autres que nous payons argent comptant, peuvent nous épuiser. Une compagnie de négocians qui n'a jamais pu en quarante années donner un sou de dividende à ses actionnaires sur le produit de son commerce, & qui ne les paye que d'une partie du revenu du roi, peut être à charge à la longue. L'agriculture est donc la ressource indispensable.

13°. Plusieurs branches de cette ressource sont négligées. Il y a, par exemple, trop peu de ruches, tandis qu'on fait une prodigieuse consommation de bougies. Il n'y a point de maison un peu forte où l'on n'en brûle pour deux ou trois écus par jour. Cette seule dépense entretiendrait une famille économe. Nous consommons cinq ou six fois plus de bois de chauffage que nos pères; nous devons donc avoir plus d'attention à planter & à entretenir nos plants; c'est ce que le fermier n'est pas même en droit de faire; c'est ce que le seigneur ne fera que lorsqu'il gouvernera lui-même ses possessions.

14°. Lorsque les possesseurs des terres sur les frontières y résident, les manœuvres, les ouvriers étrangers viennent s'y établir; le pays se peuple insensiblement, il se forme des races d'hommes vigoureux. La plupart des manufactures corrompent la taille des ouvriers; leur race s'affaiblit. Ceux qui travaillent aux métaux abrègent leurs jours. Les travaux de la campagne, au contraire, fortifient, & produisent des générations robustes, pourvu que la débauche des jours de fêtes n'altère pas le bien que font le travail & la sobriété.

15°. On fait assez quelles sont les funestes suites de l'oisive intempérance attachée à ces jours qu'on croit consacrés à la religion, & qui ne le sont qu'aux

cabarets. On fait quelle supériorité le retranchement de ces jours dangereux a donnée aux protestans sur nous. Notre raison commence enfin à se développer au point de nous faire sentir confusément que l'oïveté & la débauche ne sont pas si précieuses devant DIEU qu'on le croyait. Plus d'un évêque a rendu à la terre pendant quarante jours de l'année ou environ, des hommes qu'elle demandait pour la cultiver. Mais sur les frontières, où beaucoup de nos domaines se trouvent dans l'évêché d'un étranger, il arrive trop souvent, soit par contradiction, soit par une infame politique, que ces étrangers se plaisent à nous accabler d'un fardeau que les plus sages de nos prélats ont ôté à nos cultivateurs, à l'exemple du pape. Le gouvernement peut aisément nous délivrer de ce très-grand mal que ces étrangers nous font. Ils sont en droit d'obliger nos colons à entendre une messe le jour de Saint-Roch; mais au fond, ils ne sont pas en droit d'empêcher les sujets du roi de cultiver après la messe une terre qui appartient au roi, & dont il partage les fruits. Et ils doivent savoir qu'on ne peut mieux s'acquitter de son devoir envers DIEU qu'en le priant le matin, & en obéissant le reste du jour à la loi qu'il nous a imposée de travailler.

16°. Plusieurs personnes ont établi des écoles dans leurs terres, j'en ai établi moi-même; mais je les crains. Je crois convenable que quelques enfans apprennent à lire, à écrire, à chiffrer; mais que le grand nombre, surtout les enfans des manœuvres, ne sachent que cultiver, parce qu'on n'a besoin que d'une plume pour deux ou trois cents bras. La culture de la terre ne demande qu'une intelligence très-commune;

la nature a rendu faciles tous les travaux auxquels elle a destiné l'homme : il faut donc employer le plus d'hommes qu'on peut à ces travaux faciles, & les leur rendre nécessaires. (2)

17°. Le seul encouragement des cultivateurs est le commerce des denrées. Empêcher les blés de fortir du royaume, c'est dire aux étrangers que nous en manquons, & que nous sommes de mauvais économes. Il y a quelquefois cherté en France, mais rarement disette. Nous fournissons les cours de l'Europe de danseurs & de perruquiers ; il vaudrait mieux les fournir de froment. Mais c'est à la prudence du gouvernement d'étendre ou de resserrer ce grand objet de commerce. Il n'appartient pas à un particulier qui ne voit que son canton, de proposer des vues à ceux qui voient & qui embrassent le bien général du royaume.

18°. La réparation & l'entretien des chemins de traverse, est un objet important. Le gouvernement s'est signalé par la confection des voies publiques, qui font à la fois l'avantage & l'ornement de la France. Il a aussi donné des ordres très-utiles pour les chemins de traverse ; mais ces ordres ne font pas

(2) Le temps de l'enfance, celui qui précède l'âge où un enfant peut être assujéti à un travail régulier, est plus que suffisant pour apprendre à lire, à écrire, à compter, pour acquérir même des notions élémentaires d'arpentage, de physique, & d'histoire naturelle. Il ne faut pas craindre que ces connaissances dégoûtent des travaux champêtres. C'est précisément parce que presque aucun homme du peuple ne fait bien écrire, que cet art devient un moyen de se procurer avec moins de peine une subsistance plus abondante que par un travail mécanique. Ce n'est que par l'instruction qu'on peut espérer d'affaiblir dans le peuple les préjugés, les tyrans éternels, auxquels presque par-tout les grands obéissent même en les méprisant.

si bien exécutés que ceux qui regardent les grands chemins. Le même colon qui voiturerait ses denrées de son village au marché voisin en une heure de temps avec un cheval, y parvient à peine avec deux chevaux en trois heures, parce qu'il ne prend pas le soin de donner un écoulement aux eaux, de combler une ornière, de porter un peu de gravier; & ce peu de peine qu'il s'est épargnée, lui cause à la fin de très-grandes peines & de grands dommages.

19°. Le nombre des mendiants est prodigieux, & malgré les lois, on laisse cette vermine se multiplier. Je demanderais qu'il fût permis à tous les seigneurs de retenir & faire travailler à un prix raisonnable, tous les mendiants robustes, hommes & femmes, qui mendieront sur leurs terres.

20°. S'il m'était permis d'entrer dans des vues plus générales, je répéterais ici combien le célibat est pernicieux. Je ne fais s'il ne ferait point à propos d'augmenter d'un tiers la taille & la capitation de quiconque ne ferait pas marié à vingt-cinq ans. (3) Je ne fais s'il ne ferait pas utile d'exempter d'impôts quiconque aurait sept enfans mâles, tant que le père & les sept enfans vivraient ensemble. *M. Colbert* exempta tous ceux qui auraient douze enfans; mais ce cas arrive si rarement que la loi était inutile.

21°. On a fait des volumes sur tous les avantages qu'on peut retirer de la campagne, sur les

(3) Cette loi ne ferait ni juste ni utile; le célibat, dans aucun système raisonnable de morale, ne peut être regardé comme un délit, & une surcharge d'impôt ferait une véritable amende. D'ailleurs, si cette punition est assez forte pour l'emporter sur les raisons qui éloignent du mariage, elle en fera faire de mauvais; & la population qui résultera de ces mariages, ne sera ni fort nombreuse ni fort utile.

améliorations, sur les blés, les légumes, les pâturages, les animaux domestiques, & sur mille secrets presque tous chimériques. (4) Le meilleur secret est de veiller soi-même à son domaine.

SECTION II.

Pourquoi certaines terres sont mal cultivées.

JE passai un jour par de belles campagnes, bordées d'un côté d'une forêt adossée à des montagnes, & de l'autre par une vaste étendue d'eau saine & claire qui nourrit d'excellens poissons. C'est le plus bel aspect de la nature; il termine les frontières de plusieurs Etats; la terre y est couverte de bétail, & elle le ferait de fleurs & de fruits toute l'année, sans les vents & les grêles qui défolent souvent cette contrée délicieuse & qui la changent en Sibérie.

Je vis à l'entrée de cette petite province une maison bien bâtie, où demeuraient sept ou huit hommes bien faits & vigoureux. Je leur dis: Vous cultivez sans doute un héritage fertile dans ce beau séjour? Nous, Monsieur, nous avilir à rendre féconde la terre qui doit nourrir l'homme! nous ne sommes pas faits pour cet indigne métier. Nous poursuivons les cultivateurs qui portent le fruit de leurs travaux d'un pays dans un autre; nous les chargeons de fers: notre emploi est celui des héros. Sachez que dans ce

(4) La science de l'agriculture a fait peu de progrès jusqu'ici; & c'est le sort commun à toutes les parties des sciences qui emploient l'observation plutôt que l'expérience; elles dépendent du temps & des événemens, plus que du génie des hommes. Telle est la médecine, telle est encore la météorologie.

pays de deux lieues sur six, nous avons quatorze maisons aussi respectables que celle-ci, consacrées à cet usage. La dignité dont nous sommes revêtus nous distingue des autres citoyens; & nous ne payons aucune contribution, parce que nous ne travaillons à rien qu'à faire trembler ceux qui travaillent.

Je m'avançai tout confus vers une autre maison; je vis dans un jardin bien tenu, un homme entouré d'une nombreuse famille; je croyais qu'il daignait *cultiver son jardin*. J'appris qu'il était revêtu de la charge de contrôleur du grenier à sel.

Plus loin demeurait le directeur de ce grenier, dont les revenus étaient établis sur les avanies faites à ceux qui viennent acheter de quoi donner un peu de goût à leur bouillon. Il y avait des juges de ce grenier, où se conserve l'eau de la mer réduite en figures irrégulières; des élus dont la dignité consistait à écrire les noms des citoyens, & ce qu'ils doivent au fisc; des agens qui partageaient avec les receveurs de ce fisc; des hommes revêtus d'offices de toute espèce, les uns conseillers du roi n'ayant jamais donné de conseil, les autres secrétaires du roi n'ayant jamais su le moindre de ses secrets. Dans cette multitude de gens qui se pavanaient de par le roi, il y en avait un assez grand nombre revêtus d'un habit ridicule, & chargés d'un grand sac qu'ils se faisaient remplir de la part de DIEU.

Il y en avait d'autres plus proprement vêtus, & qui avaient des appointemens plus réglés pour ne rien faire. Ils étaient originairement payés pour chanter de grand matin; & depuis plusieurs siècles ils ne chantaient qu'à table.

Enfin,

Enfin , je vis dans le lointain quelques spectres à demi-nus , qui écorchaient avec des bœufs aussi décharnés qu'eux , un sol encore plus amaigri ; je compris pourquoi la terre n'était pas aussi fertile qu'elle pouvait l'être.

F E T E S.

SECTION PREMIERE.

UN pauvre gentilhomme du pays d'Haguenau cultivait sa petite terre , & *sainte Ragonde* ou *Radegonde* était la patronne de sa paroisse. Or il arriva que le jour de la fête de *sainte Ragonde* , il fallut donner une façon à un champ de ce pauvre gentilhomme , sans quoi tout était perdu. Le maître , après avoir assisté dévotement à la messe avec tout son monde , alla labourer sa terre , dont dépendait le maintien de sa famille ; & le curé & les autres paroissiens allèrent boire selon l'usage.

Le curé en buvant apprit l'énorme scandale qu'on osait donner dans sa paroisse , par un travail profane : il alla , tout rouge de colère & de vin , trouver le cultivateur , & lui dit : Monsieur , vous êtes bien insolent & bien impie , d'oser labourer votre champ au lieu d'aller au cabaret comme les autres. Je conviens , Monsieur , dit le gentilhomme , qu'il faut boire à l'honneur de la sainte , mais il faut aussi manger , & ma famille mourrait de faim si je ne labourais pas. Buvez & mourez , lui dit le curé. Dans quelle loi , dans quel concile cela est-il écrit ? dit le cultivateur.

Dans *Ovide*, dit le curé. J'en appelle comme d'abus, dit le gentilhomme. Dans quel endroit d'*Ovide* avez-vous lu que je dois aller au cabaret plutôt que de labourer mon champ le jour de *sainte Ragonde* ?

Vous remarquerez que le gentilhomme & le pasteur avaient très-bien fait leurs études. Lisez la *Métamorphose* des filles de *Minée*, dit le curé. Je l'ai lue, dit l'autre, & je soutiens que cela n'a nul rapport à ma charrue. Comment, impie, vous ne vous souvenez pas que les filles de *Minée* furent changées en chauves-fouris pour avoir filé un jour de fête ? Le cas est bien différent, répliqua le gentilhomme : ces demoiselles n'avaient rendu aucun honneur à *Bacchus* ; & moi j'ai été à la messe de *sainte Ragonde* ; vous n'avez rien à me dire ; vous ne me changerez point en chauve-fouris. Je ferai pis, dit le prêtre ; je vous ferai mettre à l'amende. Il n'y manqua pas. Le pauvre gentilhomme fut ruiné ; il quitta le pays avec sa famille & ses valets, passa chez l'étranger, se fit luthérien, & sa terre resta inculte plusieurs années.

On conta cette aventure à un magistrat de bon sens & de beaucoup de piété. Voici les réflexions qu'il fit à propos de *sainte Ragonde*.

Ce sont, disait-il, les cabaretiers, sans doute, qui ont inventé ce prodigieux nombre de fêtes : la religion des payfans & des artisans consiste à s'enivrer le jour d'un saint qu'ils ne connaissent que par ce culte : c'est dans ces jours d'oïfiveté & de débauche que se commettent tous les crimes : ce sont les fêtes qui remplissent les prisons, & qui font vivre les archers, les greffiers, les lieutenans-criminels & les bourreaux : voilà parmi nous la seule excuse des fêtes : les champs

catholiques restent à peine cultivés, tandis que les campagnes hérétiques labourées tous les jours produisent de riches moissons.

A la bonne heure que les cordonniers aillent le matin à la messe de *S^t Crépin*, parce que *crepido* signifie *empeigne*; que les feneurs de vergettes fêtent *sainte Barbe* leur patronne; que ceux qui ont mal aux yeux entendent la messe de *sainte Claire*; qu'on célèbre saint..... dans plusieurs provinces; mais qu'après avoir rendu ses devoirs aux saints on rende service aux hommes, qu'on aille de l'autel à la charrue: c'est l'excès d'une barbarie & d'un esclavage insupportable, de consacrer ses jours à la nonchalance & au vice. Prêtres, commandez (s'il est nécessaire) qu'on prie *Roch*, *Eustache*, & *Fiacre* le matin; Magistrats, ordonnez qu'on laboure vos champs le jour de *Fiacre*, d'*Eustache*, & de *Roch*. C'est le travail qui est nécessaire; il y a plus, c'est lui qui sanctifie.

S E C T I O N I I.

Lettre d'un ouvrier de Lyon à Messieurs de la commission établie à Paris pour la réformation des ordres religieux, imprimée dans les papiers publics en 1766.

M E S S E I G N E U R S ,

JE suis ouvrier en foie, & je travaille à Lyon depuis dix-neuf ans. Mes journées ont augmenté insensiblement, & aujourd'hui je gagne trente-cinq fous. Ma femme qui travaille en passemens, en gagnerait quinze s'il lui était possible d'y donner tout son temps; mais comme les soins du ménage, les maladies de couches ou autres, la détournent étrangement, je réduis son profit à dix fous, ce qui fait quarante-cinq fous journallement que nous apportons au ménage. Si l'on déduit de l'année quatre-vingt-deux jours de dimanches ou de fêtes, l'on aura deux cents quatre-vingt-quatre jours profitables, qui à quarante-cinq fous font six cents trente-neuf livres. Voilà mon revenu.

Voici les charges.

J'ai huit enfans vivans, & ma femme est sur le point d'accoucher du onzième, car j'en ai perdu deux. Il y a quinze ans que je suis marié. Ainsi je puis compter annuellement vingt-quatre livres pour les frais de couches & de baptême, cent huit livres pour l'année de deux nourrices, ayant communément deux enfans

en nourrice, quelquefois même trois. Je paye de loyer à un quatrième cinquante-sept livres, & d'imposition quatorze livres. Mon profit se trouve donc réduit à quatre cents trente-six livres, ou à vingt-cinq sous trois deniers par jour, avec lesquels il faut se vêtir, se meubler, acheter le bois, la chandelle, & faire vivre ma femme & six enfans.

Je ne vois qu'avec effroi arriver des jours de fête. Il s'en faut très-peu, je vous en fais ma confession, que je ne maudisse leur institution. Elles ne peuvent avoir été instituées, disais-je, que par les commis des aides, par les cabaretiers, & par ceux qui tiennent les guinguettes.

Mon père m'a fait étudier jusqu'à ma seconde, & voulait à toute force que je fusse moine, me faisant entrevoir dans cet état un asile assuré contre le besoin; mais j'ai toujours pensé que chaque homme doit son tribut à la société, & que les moines sont des guêpes inutiles qui mangent le travail des abeilles. Je vous avoue pourtant que quand je vois *Jean C**** avec lequel j'ai étudié, & qui était le garçon le plus paresseux du collège, posséder les premières places chez les prémontrés, je ne puis m'empêcher d'avoir quelques regrets de n'avoir pas écouté les avis de mon père.

Je suis à la troisième fête de Noël, j'ai engagé le peu de meubles que j'avais, je me suis fait avancer une semaine par mon bourgeois, je manque de pain, comment passer la quatrième fête? Ce n'est pas tout; j'en entrevois encore quatre autres dans la semaine prochaine. Grand DIEU! huit fêtes dans quinze jours! est-ce vous qui l'ordonnez?

Il y a un an que l'on me fait espérer que les loyers vont diminuer, par la suppression d'une des maisons des capucins & des cordeliers. Que de maisons inutiles dans le centre d'une ville comme Lyon ! les jacobins, les dames de *S^t Pierre* &c. pourquoi ne pas les écarter dans les faubourgs si on les juge nécessaires ? Que d'habitans plus nécessaires encore tiendraient leurs places !

Toutes ces réflexions m'ont engagé à m'adresser à vous, Messieurs, qui avez été choisis par le roi pour détruire des abus. Je ne suis pas le seul qui pense ainsi ; combien d'ouvriers dans Lyon & ailleurs, combien de laboureurs dans le royaume sont réduits à la même nécessité que moi ! Il est visible que chaque jour de fête coûte à l'Etat plusieurs millions. Ces considérations vous porteront à prendre à cœur les intérêts du peuple qu'on dédaigne un peu trop.

J'ai l'honneur d'être, &c.

B O C E N.

Nous avons cru que cette requête, qui a été réellement présentée, pourrait figurer dans un ouvrage utile.

S E C T I O N I I I.

ON connaît assez les fêtes que *Jules César* & les empereurs qui lui succédèrent donnèrent au peuple romain; la fête des vingt-deux mille tables, servies par vingt-deux mille maîtres-d'hôtel; les combats de vaisseaux sur des lacs qui se formaient tout d'un coup &c. , n'ont pas été imitées par les seigneurs hérules, lombards, ou francs, qui ont voulu aussi qu'on parlât d'eux.

Un *welche* nommé *Cahusac*, n'a pas manqué de faire un long article sur ces fêtes dans le grand Dictionnaire encyclopédique. Il dit : *Que le ballet de Cassandre fut donné à Louis XIV par le cardinal Mazarin qui avait de la gaieté dans l'esprit, du goût pour les plaisirs dans le cœur & dans l'imagination, moins de faste que de galanterie; que le roi dansa dans ce ballet à l'âge de treize ans, avec les proportions marquées, & les attitudes dont la nature l'avait embelli. Ce Louis XIV, né avec des attitudes, & ce faste de l'imagination du cardinal Mazarin, sont dignes du beau style qui est aujourd'hui à la mode. Notre Cahusac finit par décrire une fête charmante, d'un genre neuf & élégant, donnée à la reine Marie Leczinska. Cette fête finit par le discours ingénieux d'un allemand ivre, qui dit : Est-ce la peine de faire tant de dépense en bougie pour ne faire voir que de l'eau? A quoi un gascon répondit : Eh sandis, je meurs de faim; on vit donc de l'air à la cour des rois de France!*

Il est triste d'avoir inséré de pareilles platitudes dans un dictionnaire des arts & des sciences.

F E U.

S E C T I O N P R E M I E R E.

LE feu est-il autre chose qu'un élément qui nous éclaire, qui nous chauffe, & qui nous brûle ?

La lumière n'est-elle pas toujours du feu, quoique le feu ne soit pas toujours lumière; & *Boerhaave* n'a-t-il pas raison ?

Le feu le plus pur, tiré de nos matières combustibles, n'est-il pas toujours grossier, toujours chargé des corps qu'il embrase, & très-différent du feu élémentaire ?

Comment le feu est-il répandu dans toute la nature dont il est l'ame ?

*Ignis ubique latet, naturam amplectitur omnem;
Cuncta parit, renovat, dividit, unit, alit.*

Quel homme peut concevoir comment un morceau de cire s'enflamme & comment il n'en reste rien à nos yeux, quoique rien ne se soit perdu ?

Pourquoi *Newton* dit-il toujours, en parlant des rayons de la lumière, *de natura radiorum lucis, utrum corpora sint nec ne non disputans*; n'examinant point si les rayons de lumière sont des corps ou non ?

N'en parlait-il qu'en géomètre ? en ce cas ce doute était inutile. Il est évident qu'il doutait de la nature du feu élémentaire, & qu'il doutait avec raison.

Le feu élémentaire est-il un corps à la manière des autres, comme l'eau & la terre ? Si c'était un

corps de cette espèce ne graviterait-il pas comme toute matière? s'échapperait-il en tout sens du corps lumineux en droite ligne? aurait-il une progression uniforme? Et pourquoi jamais la lumière ne se meut-elle en ligne courbe quand elle est libre dans son cours rapide?

Le feu élémentaire ne pourrait-il pas avoir des propriétés de la matière à nous si peu connues, & d'autres propriétés de substances à nous entièrement inconnues?

Ne pourrait-il pas être un milieu entre la matière & des substances d'un autre genre? & qui nous a dit qu'il n'y a pas un millier de ces substances? Je ne dis pas que cela soit, mais je dis qu'il n'est point prouvé que cela ne puisse pas être.

J'avais eu autrefois un scrupule en voyant un point bleu & un point rouge sur une toile blanche, tous deux sur une même ligne, tous deux à une égale distance de mes yeux, tous deux également exposés à la lumière, tous deux me réfléchissant la même quantité de rayons, & faisant le même effet sur les yeux de cinq cents mille hommes. Il faut nécessairement que tous ces rayons se croisent en venant à nous. Comment pourraient-ils cheminer sans se croiser? & s'ils se croisent comment puis-je voir? Ma solution était qu'ils passaient les uns sur les autres. On a adopté ma difficulté & ma solution dans le Dictionnaire encyclopédique, à l'article *Lumière*; mais je ne suis point du tout content de ma solution; car je suis toujours en droit de supposer que les rayons se croisent tous à moitié chemin; que par conséquent ils doivent tous se réfléchir, ou qu'ils sont pénétrables. Je suis

donc fondé à soupçonner que les rayons de lumière se pénètrent, & qu'en ce cas ils ont quelque chose qui ne tient point du tout de la matière. Ce soupçon m'effraie, j'en conviens; ce n'est pas sans un prodigieux remords que j'admettrais un être qui aurait tant d'autres propriétés des corps, & qui ferait pénétrable. Mais aussi je ne vois point comment on peut répondre bien nettement à ma difficulté. Je ne la propose donc que comme un doute & comme une ignorance.

Il était très-difficile de croire, il y a environ cent ans, que les corps agissaient les uns sur les autres, non-seulement sans se toucher & sans aucune émission, mais à des distances effrayantes; cependant cela s'est trouvé vrai, & on n'en doute plus. Il est difficile aujourd'hui de croire que les rayons du soleil se pénètrent; mais qui fait ce qui arrivera?

Quoi qu'il en soit, je ris de mon doute; & je voudrais, pour la rareté du fait, que cette incompréhensible pénétration pût être admise. La lumière a quelque chose de si divin, qu'on ferait tenté d'en faire un degré pour monter à des substances encore plus pures.

A mon secours *Empedocle*, à moi *Démocrite*; venez admirer les merveilles de l'électricité; voyez si ces étincelles qui traversent mille corps en un clin d'œil sont de la matière ordinaire; jugez si le feu élémentaire ne fait pas contracter le cœur, & ne lui communique pas cette chaleur qui donne la vie. Jugez si cet être n'est pas la source de toutes les sensations, & si ces sensations ne sont pas l'unique origine de toutes nos chétives pensées, quoique des

pédans ignorans & insolens aient condamné cette proposition comme on condamne un plaideur à l'amende.

Dites-moi si l'Être suprême qui préside à toute la nature, ne peut pas conserver à jamais ces monades élémentaires auxquelles il a fait des dons si précieux.
Igneus est ollis vigor & celestis origo.

Le célèbre *le Cat* appelle ce fluide vivifiant, (a) un être amphibie, affecté par son auteur d'une nuance supérieure, qui le lie avec l'être immatériel, & par-là l'ennoblit & l'élève à la nature mitoyenne qui le caractérise, & fait la source de toutes ses propriétés.

Vous êtes de l'avis de *le Cat*; j'en ferais aussi si j'osais; mais il y a tant de fots & tant de méchans, que je n'ose pas. Je ne puis que penser tout bas à ma façon au mont Krapak. Les autres penseront comme ils pourront, soit à Salamanque, soit à Bergame.

S E C T I O N I I.

De ce qu'on entend par cette expression au moral.

LE feu, surtout en poésie, signifie souvent l'amour, & on l'emploie plus élégamment au pluriel qu'au singulier. *Corneille* dit souvent un *beau feu*, pour un amour vertueux & noble. Un homme a du feu dans la conversation, cela ne veut pas dire qu'il a des idées brillantes & lumineuses, mais des expressions vives animées par les gestes.

(a) Dissertation de *le Cat* sur le fluide des nerfs, page 36.

Le feu dans les écrits ne suppose pas non plus nécessairement de la lumière & de la beauté, mais de la vivacité, des figures multipliées, des idées pressées.

Le feu n'est un mérite dans les discours & dans les ouvrages, que quand il est bien conduit.

On a dit que les poètes étaient animés d'un feu divin quand ils étaient sublimes : on n'a point de génie sans feu, mais on peut avoir du feu sans génie.

F I C T I O N.

UNE fiction qui annonce des vérités intéressantes & neuves n'est-elle pas une belle chose ? n'aimez-vous pas le conte arabe du sultan qui ne voulait pas croire qu'un peu de temps pût paraître très-long, & qui disputait sur la nature du temps avec son derviche ? Celui-ci le prie pour s'en éclaircir, de plonger seulement la tête un moment dans le bassin où il se lavait. Aussitôt le sultan se trouve transporté dans un désert affreux ; il est obligé de travailler pour gagner sa vie. Il se marie, il a des enfans qui deviennent grands & qui le battent. Enfin il revient dans son pays & dans son palais ; il y retrouve son derviche qui lui a fait souffrir tant de maux pendant vingt-cinq ans. Il veut le tuer. Il ne s'apaise que quand il fait que tout cela s'est passé dans l'instant qu'il s'est lavé le visage en fermant les yeux.

Vous aimez mieux la fiction des amours de *Didon* & d'*Enée*, qui rendent raison de la haine immortelle de Carthage contre Rome, & celle qui développe dans l'Elysée les grandes destinées de l'empire romain.

Mais n'aimez-vous pas aussi dans l'Arioste cette *Alcine* qui a la taille de *Minerve* & la beauté de *Vénus*, qui est si charmante aux yeux de ses amans, qui les enivre de voluptés si ravissantes, qui réunit tous les charmes & toutes les grâces? Quand elle est enfin réduite à elle-même, & que l'enchantement est passé, ce n'est plus qu'une petite vieille ratatinée & dégoûtante.

Pour les fictions qui ne figurent rien, qui n'enseignent rien, dont il ne résulte rien, sont-elles autre chose que des mensonges? & si elles sont incohérentes, entassées sans choix, comme il y en a tant, sont-elles autre chose que des rêves?

Vous m'assurez pourtant qu'il y a de vieilles fictions très-incohérentes, fort peu ingénieuses, & assez absurdes, qu'on admire encore. Mais prenez garde si ce ne sont pas les grandes images répandues dans ces fictions qu'on admire, plutôt que les inventions qui amènent ces images. Je ne veux pas disputer : mais voulez-vous être sifflé de toute l'Europe, & ensuite oublié pour jamais? donnez-nous des fictions semblables à celles que vous admirez.

F I E R T É.

FIERTÉ est une des expressions qui, n'ayant d'abord été employées que dans un sens odieux, ont été ensuite détournées à un sens favorable.

C'est un crime, quand ce mot signifie la vanité hautaine, altière, orgueilleuse, dédaigneuse : c'est presque une louange, quand il signifie la hauteur d'une âme noble.

C'est un juste éloge dans un général qui marche avec fierté à l'ennemi. Les écrivains ont loué la fierté de la démarche de *Louis XIV* : ils auraient dû se contenter d'en remarquer la noblesse.

La fierté de l'ame, sans hauteur, est un mérite compatible avec la modestie. Il n'y a que la fierté dans l'air & dans les manières qui choque ; elle déplaît dans les rois mêmes.

La fierté dans l'extérieur, dans la société, est l'expression de l'orgueil : la fierté dans l'ame est de la grandeur.

Les nuances sont si délicates, qu'esprit fier est un blâme, ame fière une louange ; c'est que par esprit fier on entend un homme qui pense avantageusement de soi-même, & par ame fière on entend des sentimens élevés.

La fierté annoncée par l'extérieur est tellement un défaut, que les petits qui louent bassement les grands de ce défaut, sont obligés de l'adoucir, ou plutôt de le relever par une épithète, *cette noble fierté*. Elle n'est pas simplement la vanité, qui consiste à se faire valoir par les petites choses ; elle n'est pas la présomption, qui se croit capable des grandes ; elle n'est pas le dédain, qui ajoute encore le mépris des autres à l'air de la grande opinion de soi-même ; mais elle s'allie intimement avec tous ces défauts.

On s'est servi de ce mot dans les romans & dans les vers, surtout dans les opéra, pour exprimer la sévérité de la pudeur ; on y rencontre par-tout, vaine fierté, rigoureuse fierté.

Les poètes ont eu peut-être plus de raison qu'ils ne pensaient. La fierté d'une femme n'est pas simplement

la pudeur sévère, l'amour du devoir, mais le haut prix que son amour-propre met à sa beauté.

On a dit quelquefois, la fierté du pinceau, pour signifier des touches libres & hardies.

F I E V R E.

C E n'est pas en qualité de médecin, mais de malade que je veux dire un mot de la fièvre. Il faut quelquefois parler de ses ennemis : celui-là m'a attaqué pendant plus de vingt ans. *Fréron* n'a jamais été plus acharné.

Je demande pardon à *Sydenham* qui définit la fièvre *un effort de la nature qui travaille de tout son pouvoir à chasser la matière peccante*. On pourrait définir ainsi la petite vérole, la rougeole, la diarrhée, les vomissements, les éruptions de la peau, & vingt autres maladies. Mais si ce médecin définissait mal, il agissait bien. Il guérissait, parce qu'il avait de l'expérience, & qu'il savait attendre.

Boerhaave, dans ses aphorismes, dit : *La contraction plus fréquente, & la résistance augmentée vers les vaisseaux capillaires, donnent une idée absolue de toute fièvre aiguë*.

C'est un grand maître qui parle; mais il commence par avouer que la nature de la fièvre est très-cachée.

Il ne nous dit point quel est ce principe secret qui se développe à des heures réglées dans des fièvres intermittentes; quel est ce poison interne qui se renouvelle après un jour de relâche; où est ce foyer qui s'éteint & se rallume à des momens marqués. Il semble que toutes les causes soient faites pour être ignorées.

On fait à-peu-près qu'on aura la fièvre après des excès, ou dans l'intempérie des saisons. On fait que le quinquina pris à propos la guérira : c'est bien assez ; on ignore le comment. J'ai lu quelque part ces petits vers qui me paraissent d'une plaisanterie assez philosophique.

Dieu mûrit à Moka, dans le golfe arabique,
 Ce café nécessaire aux pays des frimats :
 Il met la fièvre en nos climats,
 Et le remède en Amérique.

Tout animal qui ne meurt pas de mort subite périt par la fièvre. Cette fièvre paraît l'effet inévitable des liqueurs qui composent le sang, ou ce qui tient lieu de sang. C'est pourquoi les métaux, les minéraux, les marbres durent si long-temps, & les hommes si peu. La structure de tout animal prouve aux physiciens qu'il a dû de tout temps jouir d'une très-courte vie. Les théologiens ont eu, ou ont étalé d'autres sentimens. Ce n'est pas à nous d'examiner cette question. Les physiciens, les médecins ont raison *in sensu humano* ; & les théologiens ont raison *in sensu divino*. Il est dit au Deutéronome (chap. 28, v. 22) que si les Juifs ne servent pas la loi, ils tomberont dans la pauvreté, ils souffriront le froid & le chaud, & ils auront la fièvre. Il n'y a jamais eu que le Deutéronome & le Médecin-malgré-lui qui aient menacé les gens de leur donner la fièvre.

Il paraît impossible que la fièvre ne soit pas un accident naturel à un corps animé, dans lequel circulent tant de liqueurs, comme il est impossible que ce corps animé ne soit point écrasé par la chute d'un rocher.

Le

Le sang fait la vie. C'est lui qui fournit à chaque viscère, à chaque membre, à la peau, à l'extrémité des poils & des ongles, les liqueurs, les humeurs qui leur sont propres.

Ce sang, par lequel l'animal est en vie, est formé par le chyle. Ce chyle est envoyé de la mère à l'enfant dans la grossesse. Le lait de la nourrice produit ce même chyle, dès que l'enfant est né. Plus il se nourrit ensuite de différens alimens, plus ce chyle est sujet à s'aigrir. Lui seul formant le sang, & ce sang étant composé de tant d'humeurs différentes si sujettes à se corrompre, ce sang circulant dans tout le corps humain plus de cinq cents cinquante fois en vingt-quatre heures avec la rapidité d'un torrent, il est étonnant qu'un homme n'ait pas plus souvent la fièvre; il est étonnant qu'il vive. A chaque articulation, à chaque glande, à chaque passage, il y a un danger de mort; mais aussi, il y a autant de secours que de dangers. Presque toute membrane s'élargit & se resserre selon le besoin. Toutes les veines ont des écluses qui s'ouvrent & qui se ferment; qui donnent passage au sang, & qui s'opposent à un retour par lequel la machine ferait détruite. Le sang gonflé dans tous ses canaux s'épure de lui-même: c'est un fleuve qui entraîne mille immondices; il s'en décharge par la transpiration, par les sueurs, par toutes les sécrétions, par toutes les évacuations. La fièvre est elle-même un secours; elle est une guérison, quand elle ne tue pas.

L'homme, par sa raison, accélère la cure, avec des amers & surtout du régime. Il prévient le retour des accès. Cette raison est un aviron avec lequel il peut

courir quelque temps la mer de ce monde, quand la maladie ne l'engloutit pas.

On demande comment la nature a pu abandonner les animaux, son ouvrage, à tant d'horribles maladies dont la fièvre est presque toujours la compagne? Comment & pourquoi tant de désordres avec tant d'ordre; la destruction par-tout à côté de la formation? Cette difficulté me donne souvent la fièvre; mais je vous prie de lire les lettres de *Memmius*. (*) Peut-être vous soupçonneriez alors que l'incompréhensible artisan des mondes, des animaux, des végétaux, ayant tout fait pour le mieux, n'a pu faire mieux.

F I G U R E.

SI on veut s'instruire, il faut lire attentivement tous les articles du grand dictionnaire de l'Encyclopédie, au mot *Figure*.

Figure de la terre par M. d'Alembert; ouvrage aussi clair que profond, & dans lequel on trouve tout ce qu'on peut savoir sur cette matière.

Figure de rhétorique par César Dumarçais; instruction qui apprend à penser & à écrire, & qui fait regretter, comme bien d'autres articles, que les jeunes gens ne soient pas à portée de lire commodément des choses si utiles. Ces trésors cachés dans un dictionnaire de vingt-deux volumes in-folio d'un prix excessif, devraient être entre les mains de tous les étudiants pour trente sous.

(*) *Philosophie*, tome I.

Figure humaine par rapport à la peinture & à la sculpture; excellente leçon donnée par M. Vatelet à tous les artistes.

Figure, en physiologie; article très-ingénieux, par M. d'Abbés de Caberoles.

Figure, en arithmétique & en algèbre, par M. Mallet.

Figure, en logique, en métaphysique, & belles-lettres, par M. le chevalier de *Faucour*, homme au-dessus des philosophes de l'antiquité, en ce qu'il a préféré la retraite, la vraie philosophie, le travail infatigable, à tous les avantages que pouvait lui procurer sa naissance, dans un pays où l'on préfère cet avantage à tout le reste, excepté à l'argent.

Figure, ou forme de la terre.

COMMENT, *Platon, Aristote, Eratosthènes, Possidonius*, & tous les géomètres de l'Asie, de l'Egypte, & de la Grèce, ayant reconnu la sphéricité de notre globe, arriva-t-il que nous crûmes si long-temps la terre plus longue que large d'un tiers, & que de-là nous vinrent les degrés de longitude & de latitude; dénomination qui atteste continuellement notre ancienne ignorance?

Le juste respect pour la Bible, qui nous enseigne tant de vérités plus nécessaires & plus sublimes, fut la cause de cette erreur universelle parmi nous.

On avait trouvé dans le psaume CIII, que DIEU a étendu le ciel sur la terre comme une peau; & de ce qu'une peau a d'ordinaire plus de longueur que de largeur, on en avait conclu autant pour la terre.

S^t Athanase s'exprime avec autant de chaleur contre les bons astronomes que contre les partisans d'*Arius* &

d'Euſèbe. Fermons, dit-il, la bouche à ces barbares, qui parlant ſans preuve, oſent avancer que le ciel s'étend auſſi ſous la terre. Les pères regardaient la terre comme un grand vaiſſeau entouré d'eau; la proue était à l'Orient, & la poupe à l'Occident.

On voit encore dans *Cofmas*, moine du quatrième ſiècle, une eſpèce de carte géographique où la terre a cette figure.

Tortato, évêque d'Avila, ſur la fin du quinzième ſiècle, déclare dans ſon commentaire ſur la Genèſe, que la foi chrétienne eſt ébranlée, pour peu qu'on croie la terre ronde.

Colombo, *Vefpuce*, & *Magellan*, ne craignirent point l'excommunication de ce ſavant évêque; & la terre reprit ſa rondeur malgré lui.

Alors on courut d'une extrémité à l'autre; la terre paſſa pour une ſphère parfaite. Mais l'erreur de la ſphère parfaite était une mépriſe des philoſophes, & l'erreur d'une terre plate & longue était une ſottife d'idiots.

Dès qu'on commença à bien ſavoir que notre globe tourne ſur lui-même en vingt-quatre heures, on aurait pu juger de cela ſeul, qu'une forme véritablement ronde ne ſaurait lui appartenir. Non - ſeulement la force centrifuge élève conſidérablement les eaux dans la région de l'équateur, par le mouvement de la rotation en vingt - quatre heures; mais elles y ſont encore élevées d'environ vingt-cinq pieds, deux fois par jour par les marées; il ferait donc impoſſible que les terres vers l'équateur ne fuſſent perpétuellement inondées; or elles ne le ſont pas; donc la région de

l'équateur est beaucoup plus élevée à proportion que le reste de la terre ; donc la terre est un sphéroïde élevé à l'équateur, & ne peut être une sphère parfaite. Cette preuve si simple avait échappé aux plus grands génies, parce qu'un préjugé universel permet rarement l'examen.

On fait qu'en 1672, *Richer* dans un voyage à la Cayenne près de la ligne, entrepris par l'ordre de *Louis XIV* sous les auspices de *Colbert*, le père de tous les arts ; *Richer*, dis-je, parmi beaucoup d'observations trouva que le pendule de son horloge ne faisait plus ses oscillations, ses vibrations aussi fréquentes que dans la latitude de Paris, & qu'il fallait absolument raccourcir le pendule d'une ligne & de plus d'un quart. La physique & la géométrie n'étaient pas alors à beaucoup près si cultivées qu'elles le sont aujourd'hui ; quel homme eût pu croire que de cette remarque si petite en apparence, & que d'une ligne de plus ou de moins pussent sortir les plus grandes vérités physiques ? On trouva d'abord qu'il fallait nécessairement que la pesanteur fût moindre sous l'équateur dans notre latitude, puisque la seule pesanteur fait l'oscillation d'un pendule. Par conséquent, puisque la pesanteur des corps est d'autant moins forte que ces corps sont plus éloignés du centre de la terre, il fallait absolument que la région de l'équateur fût beaucoup plus élevée que la nôtre, plus éloignée du centre ; ainsi la terre ne pouvait être une vraie sphère.

Beaucoup de philosophes firent, à propos de ces découvertes, ce que font tous les hommes quand il faut changer son opinion ; on disputa sur l'expérience

de *Richer* ; on prétendit que nos pendules ne faisaient leurs vibrations moins promptes vers l'équateur , que parce que la chaleur alongeait ce métal ; mais on vit que la chaleur du plus brûlant été l'alonge d'une ligne sur trente pieds de longueur ; & il s'agissait ici d'une ligne & un quart , d'une ligne & demie , ou même de deux lignes , sur une verge de fer longue de trois pieds huit lignes.

Quelques années après , MM. *Varin* , *Deshayes* , *Feuillée* , *Couplet* , répétèrent vers l'équateur la même expérience du pendule ; il le fallut toujours raccourcir , quoique la chaleur fût très-souvent moins grande sous la ligne même qu'à quinze ou vingt degrés de l'équateur. Cette expérience a été confirmée de nouveau par les académiciens que *Louis XV* a envoyés au Pérou , qui ont été obligés vers *Quitto* , sur des montagnes où il gelait , de raccourcir le pendule à secondes d'environ deux lignes. (a)

A-peu-près au même temps , les académiciens , qui ont été mesurer un arc du méridien au nord , ont trouvé qu'à *Pello* , par-delà le cercle polaire , il faut alonger le pendule pour avoir les mêmes oscillations qu'à *Paris* ; par conséquent la pesanteur est plus grande au cercle polaire que dans les climats de la France , comme elle est plus grande dans nos climats que vers l'équateur. Si la pesanteur est plus grande au Nord , le Nord est donc plus près du centre de la terre que l'équateur ; la terre est donc aplatie vers les pôles.

Jamais l'expérience & le raisonnement ne concoururent avec tant d'accord à prouver une vérité. Le

(a) Ceci était écrit en 1736.

célèbre *Huyghens*, par le calcul des forces centrifuges, avait prouvé que la diminution dans la pesanteur qui en résulte pour une sphère, n'était pas assez grande pour expliquer les phénomènes; & que par conséquent la terre devait être un sphéroïde aplati aux pôles. *Newton*, par les principes de l'attraction, avait trouvé les mêmes rapports à peu de chose près: il faut seulement observer qu'*Huyghens* croyait que cette force inhérente aux corps qui les détermine vers le centre du globe, cette gravité primitive est par-tout la même. Il n'avait pas encore vu les découvertes de *Newton*; il ne considérait donc la diminution de la pesanteur que par la théorie des forces centrifuges. L'effet des forces centrifuges diminue la gravité primitive sous l'équateur. Plus les cercles dans lesquels cette force centrifuge s'exerce deviennent petits, plus cette force cède à celle de la gravité; ainsi, sous le pôle même, la force centrifuge, qui est nulle, doit laisser à la gravité primitive toute son action. Mais ce principe d'une gravité toujours égale tombe en ruine par la découverte que *Newton* a faite, & dont nous avons tant parlé ailleurs, qu'un corps transporté, par exemple, à dix diamètres du centre de la terre, pèse cent fois moins qu'à un diamètre.

C'est donc par les lois de la gravitation, combinées avec celles de la force centrifuge, qu'on fait voir véritablement quelle figure la terre doit avoir. *Newton* & *Grégori* ont été si sûrs de cette théorie, qu'ils n'ont pas hésité d'avancer que les expériences sur la pesanteur étaient plus sûres pour faire connaître la figure de la terre, qu'aucune mesure géographique.

Louis XIV avait signalé son règne par cette méridienne, qui traverse la France; l'illustre *Dominique*

Cassini l'avait commencée avec son fils; il avait, en 1701, tiré du pied des Pyrénées à l'observatoire une ligne aussi droite qu'on le pouvait, à travers les obstacles presque insurmontables que les hauteurs des montagnes, les changemens de la réfraction dans l'air, & les altérations des instrumens oppoisaient sans cesse à cette vaste & délicate entreprise; il avait donc en 1701 mesuré six degrés dix-huit minutes de cette méridienne. Mais de quelque endroit que vint l'erreur, il avait trouvé les degrés vers Paris, c'est-à-dire vers le Nord, plus petits que ceux qui allaient aux Pyrénées vers le Midi; cette mesure démentait & celle de *Norwood*, & la nouvelle théorie de la terre aplatie aux pôles. Cependant cette nouvelle théorie commençait à être tellement reçue, que le secrétaire de l'académie n'hésita point, dans son histoire de 1701, à dire que les mesures nouvelles prises en France, prouvaient que la terre est un sphéroïde dont les pôles sont aplatis. Les mesures de *Dominique Cassini* entraînaient à la vérité une conclusion toute contraire; mais comme la figure de la terre ne faisait pas encore en France une question, personne ne releva pour lors cette conclusion fautive. Les degrés du méridien de Collioure à Paris passèrent pour exactement mesurés; & le pôle, qui par ces mesures devait nécessairement être alongé, passa pour aplati.

Un ingénieur nommé *M. des Roubais*, étonné de la conclusion, démontra que par les mesures prises en France, la terre devait être un sphéroïde oblong, dont le méridien qui va d'un pôle à l'autre, est plus long que l'équateur, & dont les pôles sont alongés.

(b) Mais de tous les physiciens à qui il adressa sa dissertation, aucun ne voulut la faire imprimer, parce qu'il semblait que l'académie eût prononcé, & qu'il paraissait trop hardi à un particulier de réclamer. Quelque temps après, l'erreur de 1701 fut reconnue; on se dédit, & la terre fut alongée, par une juste conclusion tirée d'un faux principe. La méridienne fut continuée sur ce principe de Paris à Dunkerque; on trouva toujours les degrés du méridien plus petits en allant vers le Nord. On se trompa toujours sur la figure de la terre comme on s'était trompé sur la nature de la lumière. Environ ce temps-là, des mathématiciens qui faisaient les mêmes opérations à la Chine, furent étonnés de voir de la différence entre leurs degrés, qu'ils pensaient devoir être égaux, & de les trouver, après plusieurs vérifications, plus petits vers le Nord que vers le Midi. C'était encore une puissante raison pour croire le sphéroïde oblong, que cet accord des mathématiciens de France & de ceux de la Chine. On fit plus encore en France, on mesura des parallèles à l'équateur. Il est aisé de comprendre que sur un sphéroïde oblong, nos degrés de longitude doivent être plus petits que sur une sphère. M. de *Cassini* trouva le parallèle qui passe par Saint-Malo, plus court de mille trente-sept toises, qu'il n'aurait dû être dans l'hypothèse d'une terre sphérique. Ce degré était donc incomparablement plus court qu'il n'eût été sur un sphéroïde à pôles alongés.

Toutes ces fausses mesures prouvèrent qu'on avait trouvé les degrés comme on avait voulu les trouver :

(b) Son mémoire est dans le Journal littéraire.

elles renverferent pour un temps en France la démonstration de *Newton* & d'*Huyghens*; & on ne douta pas que les pôles ne fuſſent d'une figure toute oppoſée à celle dont on les avait crus d'abord : on ne ſavait où l'on en était.

Enfin les nouveaux académiciens qui allèrent au cercle polaire en 1736, ayant vu par d'autres meſures, que le degré était dans ces climats plus long qu'en France, on douta entre eux & meſſieurs *Caffini*. Mais bientôt après on ne douta plus; car les mêmes astronomes qui revenaient du pôle, examinèrent encore ce degré meſuré en 1677 par *Picard* au nord de Paris; ils vérifièrent que ce degré eſt de cent vingt-trois toiſes plus long que *Picard* ne l'avait déterminé. Si donc *Picard*, avec ſes précautions, avait fait ſon degré de cent vingt-trois toiſes trop court, il était fort vraisemblable qu'on eût enſuite trouvé les degrés vers le Midi plus longs qu'ils ne devaient être. Ainſi la première erreur de *Picard*, qui ſervait de fondement aux meſures de la méridienne, ſervait auſſi d'excufe aux erreurs preſque inévitables que de très-bons astronomes avaient pu commettre dans ces opérations.

Malheureuſement d'autres meſureurs trouvèrent au cap de Bonne-Eſpérance, que les degrés du méridien ne ſ'accordaient pas avec les nôtres. D'autres meſures priſes en Italie contredirent auſſi nos meſures françaiſes. Elles étaient toutes démenties par celles de la Chine. On ſe remit donc à douter, & on ſoupponna très-raiſonnablement, à mon avis, que la terre était boſſelée.

Pour les Anglais, quoiqu'ils aiment à voyager, ils s'épargnèrent cette fatigue, & s'en tinrent à leur théorie.

La différence d'un axe à l'autre, n'est guère que de cinq de nos lieues; différence immense pour ceux qui prennent parti, mais insensible pour ceux qui ne considèrent les mesures du globe que par les usages utiles qui en résultent. Un géographe ne pourrait guère dans une carte faire apercevoir cette différence, ni aucun pilote savoir s'il fait route sur un sphéroïde ou sur une sphère.

Cependant on osa avancer que la vie des navigateurs dépendait de cette question. O charlatanisme! entrez-vous jusque dans les degrés du méridien?

Figuré, exprimé en figure.

ON dit un *ballet figuré*, qui représente ou qu'on croit représenter une action, une passion, une saison, ou qui simplement forme des figures par l'arrangement des danseurs deux à deux, quatre à quatre: *copie figurée*, parce qu'elle exprime précisément l'ordre & la disposition de l'original: *vérité figurée* par une fable, par une parabole: *l'Eglise figurée* par la jeune épouse du Cantique des cantiques: *l'ancienne Rome figurée* par Babylone: *style figuré* par les expressions métaphoriques qui figurent les choses dont on parle, & qui les défigurent quand les métaphores ne sont pas justes.

L'imagination ardente, la passion, le désir, souvent trompés, produisent le style figuré. Nous ne l'admettons point dans l'histoire, car trop de métaphores nuisent

à la clarté ; elles nuisent même à la vérité, en disant plus ou moins que la chose même.

Des ouvrages didactiques réprouvent ce style. Il est bien moins à sa place dans un sermon que dans une oraison funèbre, parce que le sermon est une instruction dans laquelle on annonce la vérité ; l'oraison funèbre, une déclamation dans laquelle on exagère.

La poésie d'enthousiasme, comme l'épopée, l'ode, est le genre qui reçoit le plus ce style. On le prodigue moins dans la tragédie où le dialogue doit être aussi naturel qu'élevé ; encore moins dans la comédie, dont le style doit être plus simple.

C'est le goût qui fixe les bornes qu'on doit donner au style figuré dans chaque genre. *Balthazar Gratian* dit que les pensées partent des vastes côtes de la mémoire, s'embarquent sur la mer de l'imagination, arrivent au port de l'esprit, pour être enregistrées à la douane de l'entendement. C'est précisément le style d'Arlequin. Il dit à son maître : *La balle de vos commandemens a rebondi sur la raquette de mon obéissance*. Avouons que c'est-là souvent ce style oriental qu'on tâche d'admirer.

Un autre défaut du style figuré est l'entassement des figures incohérentes. Un poète en parlant de quelques philosophes, les a appelés :

(c) D'ambitieux pygmées,
Qui sur leurs pieds vainement redressés,
Et sur des monts d'argumens entassés,
De jour en jour superbes Encélades,
Vont redoublant leurs folles escalades.

(c) Vers d'une épître de *Jean-Baptiste Rousseau* à *Louis Racine*, fils de *Jean Racine*.

Quand on écrit contre les philosophes, il faudrait mieux écrire. Comment des pygmées ambitieux, redressés sur leurs pieds sur des montagnes d'argumens, continuent-ils des escalades? Quelle image fausse & ridicule! quelle platitude recherchée!

Dans une allégorie du même auteur, intitulée *la liturgie de Cythère*, vous trouvez ces vers-ci :

De toutes parts, autour de l'inconnue,
Ils vont tomber comme grêle menue,
Moissons de cœurs sur la terre jonchés,
Et des dieux même à son char attachés.
De par Vénus nous verrons cette affaire.
Si s'en retourne aux cieux dans son férail,
En ruminant comment il pourra faire
Pour ramener la brebis au bercail.

Des moissons de cœurs jonchés sur la terre comme de la grêle menue; & parmi ces cœurs palpitans à terre des dieux attachés au char de l'inconnue; l'amour qui va de par Vénus ruminer dans son férail au ciel, comment il pourra faire pour ramener au bercail cette brebis entourée de cœurs jonchés! Tout cela forme une figure si fausse, si puérile à la fois & si grossière, si incohérente, si dégoûtante, si extravagante, si platement exprimée, qu'on est étonné qu'un homme qui faisait bien des vers dans un autre genre, & qui avait du goût, ait pu écrire quelque chose de si mauvais.

On est encore plus surpris que ce style appelé *marotique* ait eu pendant quelque temps des approbateurs. Mais on cesse d'être surpris quand on lit les épîtres en vers de cet auteur; elles sont presque toutes

hérissées de ces figures peu naturelles , & contraires les unes aux autres.

Il y a une épître à *Marot* qui commence ainsi :

Ami Marot, honneur de mon pupitre,
 Mon premier maître , acceptez cette épître
 Que vous écrit un humble nourrifson
 Qui sur Parnasse a pris votre écusson,
 Et qui jadis en maint genre d'escrime
 Vint chez vous seul étudier la rime.

Boileau avait dit dans son épître à *Molière* :

Dans les combats d'esprit favant maître d'escrime.

Du moins la figure était juste. On s'escrime dans un combat ; mais on n'étudie point la rime en s'escrimant. On n'est point l'honneur du pupitre d'un homme qui s'escrime. On ne prend point sur le Parnasse un écusson pour rimer à nourrifson. Tout cela est incompatible, tout cela jure.

Une figure beaucoup plus vicieuse est celle-ci :

Au demeurant assez haut de stature ,
 Large de croupe , épais de fourniture ,
 Flanqué de chair , gabionné de lard ,
 Tel en un mot que la nature & l'art ,
 En maçonnant les remparts de son ame ,
 Songèrent plus au fourreau qu'à la lame.

La nature & l'art qui maçonnent les remparts d'une ame , ces remparts maçonnés qui se trouvent être une fourniture de chair & un gabion de lard , font assurément le comble de l'impertinence. Le plus vil faquin travaillant pour

la foire Saint-Germain aurait fait des vers plus raisonnables. Mais quand ceux qui font un peu au fait se souviennent que ce ramas de sottises fut écrit contre un des premiers hommes de la France par sa naissance, par ses places & par son génie, qui avait été le protecteur de ce rimeur, qui l'avait secouru de son crédit & de son argent, & qui avait beaucoup plus d'esprit, d'éloquence, & de science, que son détracteur, alors on est saisi d'indignation contre le misérable arrangeur de vieux mots impropres rimés richement ; & en louant ce qu'il a de bon, l'on déteste cet horrible abus du talent.

Voici une figure du même auteur non moins fautive & non moins composée d'images qui se détruisent l'une l'autre.

Incontinent vous l'allez voir s'enfler
De tout le vent que peut faire souffler,
Dans les fourneaux d'une tête échauffée,
Fatuité sur sottise greffée.

Le lecteur sent assez que la fatuité, devenue un arbre greffé sur l'arbre de la sottise, ne peut être un soufflet, & que la tête ne peut être un fourneau. Toutes ces contorsions d'un homme qui s'écarte ainsi du naturel, ne ressemblent pas assurément à la marche décente, aisée, & mesurée, de *Boileau*. Ce n'est pas là l'art poétique.

Y a-t-il un amas de figures plus incohérentes, plus disparates, que cet autre passage du même poète :

Oui, tout auteur qui veut, sans perdre haleine,
Boire à longs traits aux sources d'Hippocrène,

Doit s'imposer l'indispensable loi
 De s'éprouver, de descendre chez soi,
 Et d'y chercher ces semences de flamme
 Dont le vrai seul doit embraser notre ame ;
 Sans quoi jamais le plus fier écrivain
 Ne put prétendre à cet effort divin.

Quoi ! pour boire à longs traits il faut descendre dans soi, & y chercher des semences de feu dont le vrai embrase, sans quoi le plus fier écrivain n'atteindra point à un effort ? Quel monstrueux assemblage ! quel inconcevable galimatias !

On peut dans une allégorie ne point employer les figures, les métaphores, dire avec simplicité ce qu'on a inventé avec imagination. *Platon* a plus d'allégories encore que de figures ; il les exprime souvent avec élégance & sans faste.

Presque toutes les maximes des anciens Orientaux & des Grecs sont dans un style figuré. Toutes ces sentences sont des métaphores, de courtes allégories, & c'est-là que le style figuré fait un très-grand effet, en ébranlant l'imagination & en se gravant dans la mémoire.

Nous avons vu que *Pythagore* dit, dans la tempête adorez l'écho, pour signifier dans les troubles civils retirez-vous à la campagne. N'attisez pas le feu avec l'épée, pour dire, n'irritez pas les esprits échauffés.

Il y a dans toutes les langues beaucoup de proverbes communs qui sont dans le style figuré.

Figure

Figure, en théologie.

IL est très-certain, & les hommes les plus pieux en conviennent, que les figures & les allégories ont été poussées trop loin. On ne peut nier que le morceau de drap rouge mis par la courtisane *Rahab* à sa fenêtre pour avertir les espions de *Josué*, regardé par quelques pères de l'Eglise comme une figure du sang de JESUS-CHRIST, ne soit un abus de l'esprit qui veut trouver du mystère à tout.

On ne peut nier que *S^t Ambroise*, dans son livre de *Noé* & de l'*Arche*, n'ait fait un très-mauvais usage de son goût pour l'allégorie, en disant que la petite porte de l'arche était une figure de notre derrière, par lequel sortent les excréments.

Tous les gens sensés ont demandé comment on peut prouver que ces mots hébreux *maher-salal-has-bas*, prenez vite les dépouilles, font une figure de JESUS-CHRIST. Comment *Moïse* étendant les mains pendant la bataille contre les Madianites, peut-il être la figure de JESUS-CHRIST? comment *Juda* qui lie son ânon à la vigne, & qui lave son manteau dans le vin, est-il aussi une figure? comment *Ruth* se glissant dans le lit de *Booz*, peut-elle figurer l'Eglise? comment *Sara* & *Rachel* font-elles l'Eglise, & *Agar* & *Lia* la synagogue? comment les baisers de la Sunamite sur la bouche figurent-ils le mariage de l'Eglise?

On ferait un volume de toutes ces énigmes, qui ont paru aux meilleurs théologiens des derniers temps plus recherchées qu'édifiantes.

Le danger de cet abus est parfaitement reconnu par l'abbé *Fleuri*, auteur de l'*Histoire ecclésiastique*.

C'est un reste de rabbinisme, un défaut dans lequel le savant *S^t Jérôme* n'est jamais tombé; cela ressemble à l'explication des songes, à l'*oneiromancie*. Qu'une fille voie de l'eau bourbeuse en rêvant, elle fera mal mariée; qu'elle voie de l'eau claire, elle aura un bon mari. Une araignée signifie *de l'argent* &c.

Enfin, la postérité éclairée pourra-t-elle le croire? On a fait pendant plus de quatre mille ans une étude sérieuse de l'intelligence des songes.

Figures symboliques.

TOUTES les nations s'en font servi, comme nous l'avons dit à l'article *Emblème*; mais qui a commencé? font-ce les Egyptiens? il n'y a pas d'apparence. Nous croyons avoir prouvé plus d'une fois que l'Égypte est un pays tout nouveau, & qu'il a fallu plusieurs siècles pour préserver la contrée des inondations & pour la rendre habitable. Il est impossible que les Egyptiens aient inventé les signes du zodiaque, puisque les figures qui désignent les temps de nos semailles & de nos moissons, ne peuvent convenir aux leurs. Quand nous coupons nos blés, leur terre est couverte d'eau; quand nous semons, ils voient approcher le temps de recueillir. Ainsi le bœuf de notre zodiaque, & la fille qui porte des épis, ne peuvent venir d'Égypte. (*)

C'est une preuve évidente de la fausseté de ce paradoxe nouveau que les Chinois font une colonie égyptienne. Les caractères ne font point les mêmes, les Chinois marquent la route du soleil par vingt-huit constellations; & les Egyptiens, d'après les Chaldéens, en comptaient douze ainsi que nous.

(*) Voyez la *Philosophie de l'histoire. Essai sur les mœurs* &c. tome I.

Les figures qui désignent les planètes, sont à la Chine & aux Indes toutes différentes de celles d'Égypte & de l'Europe; les signes des métaux différens, la manière de conduire la main en écrivant non moins différente. Donc rien ne paraît plus chimérique que d'avoir envoyé les Égyptiens peupler la Chine.

Toutes ces fondations fabuleuses faites dans les temps fabuleux, ont fait perdre un temps irréparable à une multitude prodigieuse de savans, qui se sont tous égarés dans leurs laborieuses recherches, & qui auraient pu être utiles au genre-humain dans des arts véritables.

Pluche, dans son histoire, ou plutôt dans sa Fable du ciel, nous certifie que *Cham* fils de *Noé* alla régner en Égypte où il n'y avait personne; que son fils *Menès* fut le plus grand des législateurs, que *Thot* était son premier ministre.

Selon lui & selon ses garans, ce *Thot* ou un autre institua des fêtes en l'honneur du déluge, & les cris de joie *Io bacché*, si fameux chez les Grecs, étaient des lamentations chez les Égyptiens. *Bacché* venait de l'hébreu *Beke* qui signifie *Janlots*, & cela dans un temps où le peuple hébreu n'existait pas. Par cette explication, joie veut dire *tristesse*, & chanter signifie *pleurer*.

Les Iroquois sont plus sensés, ils ne s'informent point de ce qui se passa sur le lac Ontario il y a quelques milliers d'années; ils vont à la chasse au lieu de faire des systèmes.

Les mêmes auteurs assurent que les sphynx dont l'Égypte était ornée, signifiaient la *surabondance*, parce que des interprètes ont prétendu qu'un mot hébreu

Spang voulait dire *un excès*; comme si la langue hébraïque, qui est en grande partie dérivée de la phénicienne, avait servi de leçon à l'Égypte; & quel rapport d'un sphinx à une abondance d'eau? Les scolastes futurs soutiendront un jour avec plus de vraisemblance, que nos mascarons qui ornent la clef des cintres de nos fenêtres, sont des emblèmes de nos mascarades; & que ces fantaisies annonçaient qu'on donnait le bal dans toutes les maisons décorées de mascarons.

Figure sens, figuré, allégorique, mystique, tropologique, typique &c.

C'EST souvent l'art de voir dans les livres tout autre chose que ce qui s'y trouve. Par exemple, que *Romulus* fasse périr son frère *Rémus*, cela signifiera la mort du duc de *Berri* frère de *Louis XI*. *Régulus* prisonnier à Carthage, ce sera *saint Louis* captif à la Maffoure.

On remarque très-justement dans le grand Dictionnaire encyclopédique, que plusieurs pères de l'Eglise ont poussé peut-être un peu trop loin ce goût des figures allégoriques; ils sont respectables jusque dans leurs écarts.

Si les saints pères ont quelquefois abusé de cette méthode, on pardonne à ces petits excès d'imagination en faveur de leur saint zèle.

Ce qui peut les justifier encore, c'est l'antiquité de cet usage, que nous avons vu pratiqué par les premiers philosophes. Il est vrai que les figures symboliques employées par les pères sont dans un goût différent.

Par exemple, lorsque *S^t Augustin* veut trouver les quarante-deux générations de la généalogie de JESUS, annoncées par *S^t Matthieu* qui n'en rapporte que quarante & une, *Augustin* dit (*d*) qu'il faut compter deux fois *Jéconias*, parce que *Jéconias* est la pierre angulaire qui appartient à deux murailles; que ces deux murailles figurent l'ancienne loi & la nouvelle, & que *Jéconias* étant ainsi pierre angulaire, figure JESUS-CHRIST qui est la vraie pierre angulaire.

Le même saint, dans le même sermon, dit (*e*) que le nombre de quarante doit dominer, & il abandonne *Jéconias* & sa pierre angulaire comptée pour deux générations. Le nombre de quarante, dit-il, signifie la vie; car dix sont la parfaite béatitude, étant multipliés par quatre, qui figurent le temps en comptant les quatre saisons.

Dans le même sermon encore, il explique pourquoi *S^t Luc* donne soixante & dix-sept ancêtres à JESUS-CHRIST, cinquante-six jusqu'au patriarche *Abraham*, & vingt & un d'*Abraham* à DIEU même. Il est vrai que selon le texte hébreu il n'y en aurait que soixante & seize, car la bible hébraïque ne compte point un *Cainan* qui est interpolé dans la Bible grecque appelée *des Septante*.

Voici ce que dit *S^t Augustin*.

» Le nombre de soixante & dix-sept figure l'abolition de tous les péchés par le baptême. le
 » nombre dix signifie justice & béatitude résultante
 » de la créature, qui est sept avec la Trinité qui fait
 » trois. C'est par cette raison que les commandemens

(*d*) Sermon XLI, article IX. (*e*) Article XXII.

» de DIEU font au nombre de dix. Le nombre onze
 » signifie le péché, parce qu'il transgresse dix.....
 » Ce nombre de soixante & dix-sept est le produit
 » de onze figures du péché multiplié par sept & non
 » par dix; car le nombre sept est le symbole de la
 » créature. Trois représentent l'ame qui est quelque
 » image de la Divinité, & quatre représentent le corps
 » à cause de ses quatre qualités &c. » (f)

On voit dans ces explications un reste des mystères de la cabale & du quaternaire de *Pythagore*. Ce goût fut très-long-temps en vogue.

S^t Augustin va plus loin sur les dimensions de la matière. (g) La largeur, c'est la dilatation du cœur qui opère les bonnes œuvres; la longueur, c'est la persévérance; la hauteur, c'est l'espoir des récompenses. Il pousse très-loin cette allégorie; il l'applique à la croix, & en tire de grandes conséquences.

L'usage de ces figures avait passé des Juifs aux chrétiens, long-temps avant *saint Augustin*. Ce n'est pas à nous de savoir dans quelles bornes on devait s'arrêter.

Les exemples de ce défaut sont innombrables. Quiconque a fait de bonnes études ne hafardera de telles figures ni dans la chaire ni dans l'école. Il n'y en a point d'exemple chez les Romains & chez les Grecs, pas même dans les poètes.

On trouve seulement dans les *Métamorphoses* d'*Ovide* des inductions ingénieuses tirées des fables qu'on donne pour fables.

(f) Sermon XLI, article XXIII. (g) Sermon LIII, art. XIV.

Pyrrha & *Deucalion* ont jeté des pierres entre leurs jambes par derrière, des hommes en font nés. *Ovide* dit :

*Inde genus durum sumus experiensque laborum ,
Et documenta damus quâ sumus origine nati.
Formés par des cailloux , soit fable ou vérité ,
Hélas ! le cœur de l'homme en a la dureté.*

Apollon aime *Daphné* , & *Daphné* n'aime point *Apollon* ; c'est que l'*Amour* a deux espèces de flèches, les unes d'or & perçantes, les autres de plomb & écachées.

Apollon a reçu dans le cœur une flèche d'or , *Daphné* une de plomb.

*Ecce sagittiferâ promittit duo tela pharetrâ
Diverforum operum ; fugat hoc , facit illud amorem.
Quod facit auratum est , & Cuspide fulget acutâ :
Quod fugat obtusum est , & habet sub arundine plumbum &c.
Fatal Amour , tes traits sont différens ;
Les uns sont d'or , ils sont doux & perçans ;
Ils sont qu'on aime ; & d'autres au contraire
Sont d'un vil plomb qui rend froid & sévère.
O Dieu d'amour , en qui j'ai tant de foi ,
Prends tes traits d'or pour Aminte & pour moi.*

Toutes ces figures sont ingénieuses & ne trompent personne. Quand on dit que *Vénus*, la déesse de la beauté, ne doit point marcher sans les Grâces, on dit une vérité charmante. Ces fables qui étaient dans la bouche de tout le monde, ces allégories si naturelles avaient tant d'empire sur les esprits, que peut-être les premiers chrétiens voulurent les combattre en les imitant. Ils ramassèrent les armes de la mythologie

pour la détruire ; mais ils ne purent s'en servir avec la même adresse ; ils ne songèrent pas que l'austérité sainte de notre religion ne leur permettait pas d'employer ces ressources, & qu'une main chrétienne aurait mal joué sur la lyre d'*Apollon*.

Cependant, le goût de ces figures typiques & prophétiques était si enraciné, qu'il n'y eut guère de prince, d'homme d'Etat, de pape, de fondateur d'ordre, auquel on n'appliquât des allégories, des allusions prises de l'écriture sainte. La flatterie & la satire puisèrent à l'envi dans la même source.

On disait au pape *Innocent III* : *Innocens eris à maledictione*, quand il fit une croisade sanglante contre le comte de Toulouse.

Lorsque *François Martorillo* de Paule fonda les minimes, il se trouva qu'il était prédit dans la Genèse, *Minimus cum patre nostro*.

Le prédicateur qui prêcha devant *Jean d'Autriche* après la célèbre bataille de Lépante, prit pour son texte : *Fuit homo missus à Deo cui nomen erat Joannes* ; & cette allusion était fort belle si les autres étaient ridicules. On dit qu'on la répéta pour *Jean Sobieski* après la délivrance de Vienne, mais le prédicateur n'était qu'un plagiaire.

Enfin, ce fut un usage si constant, qu'aucun prédicateur de nos jours n'a jamais manqué de prendre une allégorie pour son texte. Une des plus heureuses est le texte de l'oraison funèbre du duc de *Candale*, prononcée devant sa sœur qui passait pour un modèle de vertu : *Dic quia soror mea es, ut mihi bene eveniat propter te*. Dites que vous êtes ma sœur, afin que je sois bien traité à cause de vous.

Il ne faut pas être surpris si les cordeliers pouffèrent trop loin ces figures en faveur de *S^t François d'Assise*, dans le fameux & très-peu connu livre des *Conformités de S^t François d'Assise avec JESUS-CHRIST*. On y voit soixante & quatre prédictions de l'avènement de *saint François*, tant dans l'ancien Testament que dans le nouveau ; & chaque prédiction contient trois figures qui signifient la fondation des cordeliers. Ainsi ces pères se trouvent prédits cent quatre-vingt-douze fois dans la Bible.

Depuis *Adam* jusqu'à *S^t Paul* tout a figuré le bienheureux *François d'Assise*. Les Ecritures ont été données pour annoncer à l'univers les sermons de *François* aux quadrupèdes, aux poissons, & aux oiseaux, ses ébats avec sa femme de neige, ses passe-temps avec le diable, ses aventures avec frère *Elie* & frère *Pacifique*.

On a condamné ces pieuses rêveries qui allaient jusqu'au blasphème. Mais l'ordre de *S^t François* n'en a point pâti ; il a renoncé à ces extravagances trop communes dans les siècles de barbarie. (*)

F I N D U M O N D E.

LA plupart des philosophes grecs crurent le monde éternel dans son principe, éternel dans sa durée. Mais pour cette petite partie du monde, ce globe de pierre, de boue, d'eau, de minéraux, & de vapeurs, que nous habitons, on ne savait qu'en penser ; on le trouvait très-destructible. On disait même qu'il avait été bouleversé plus d'une fois, & qu'il le serait encore.

(*) Voyez *Emblèmes*.

Chacun jugeait du monde entier par son pays, comme une commère juge de tous les hommes par son quartier.

Cette idée de la fin de notre petit monde & de son renouvellement, frappa surtout les peuples soumis à l'empire romain, dans l'horreur des guerres civiles de *César* & de *Pompée*. *Virgile*, dans ses *Géorgiques*, fait allusion à cette crainte généralement répandue dans le commun peuple.

Impiaque aternam timuerunt secula noctem.

L'univers étonné, que la terreur poursuit,
Tremble de retomber dans l'éternelle nuit.

Lucain s'exprime bien plus positivement, quand il dit :

Hos, Cæsar, populos si nunc non usserit ignis,

Uret cum terris, uret cum gurgite ponti.

Communis mundo superest rogas.

Qu'importe du bûcher le triste & faux honneur ?

Le feu consumera le ciel, la terre, & l'onde ;

Tout deviendra bûcher ; la cendre attend le monde.

Ovide ne dit-il pas après *Lucrece* ?

Esse quoque in fati reminiscitur adfore tempus,

Quo mare, quo tellus, correptaque regia cali

Ardeat, & mundi moles operosa laboret.

Ainsi l'ont ordonné les destins implacables ;

L'air, la terre, & les mers, & les palais des dieux,

Tout fera consumé d'un déluge de feux.

Consultez *Cicéron* lui-même, le sage *Cicéron*. Il vous dit dans son livre de la Nature des Dieux, (a) le

(a) *De naturâ Deorum*, liv. II.

meilleur livre peut-être de toute l'antiquité, si ce n'est celui des devoirs de l'homme, appelé les *Offices*; il dit : *Ex quo eventurum nostri putant id, de quo panetium addubitare dicebant, ut ad extremum omnis mundus ignesceret, quum, humore consumpto, neque terra ali possset, neque remeare aer, cujus ortus, aquâ omni exhaustâ, esse non possset; ita relinqui nihil præter ignem, à quo rursus animante ac DEO renovatio mundi fieret, atque idem ornatus oriretur.* » Suivant les stoïciens, le monde » entier ne fera que du feu; l'eau étant consumée, » plus d'aliment pour la terre; l'air ne pourra plus » se former, puisque c'est de l'eau qu'il reçoit son » être : ainsi le feu restera seul. Ce feu étant DIEU, » & ranimant tout, renouvellera le monde, & lui » rendra sa première beauté. »

Cette physique des stoïciens est, comme toutes les anciennes physiques, assez absurde. Mais elle prouve que l'attente d'un embrasement général était universelle.

Etonnez-vous encore davantage. Le grand *Newton* pense comme *Cicéron*. Trompé par une fausse expérience de *Bayle*, (b) il croit que l'humidité du globe se dessèche à la longue, & qu'il faudra que DIEU lui prête une main réformatrice, *manum emendatricem*. Voilà donc les deux plus grands hommes de l'ancienne Rome, & de l'Angleterre moderne, qui pensent qu'un jour le feu l'emportera sur l'eau.

Cette idée d'un monde, qui devait périr & se renouveler, était enracinée dans les cœurs des peuples de l'Asie mineure, de la Syrie, de l'Égypte, depuis les guerres civiles des successeurs d'*Alexandre*. Celles des

(b) Question à la fin de son *Optique*.

Romains augmentèrent la terreur des nations, qui en étaient les victimes. Elles attendaient la destruction de la terre; & on espérait une nouvelle terre dont on ne jouirait pas. Les Juifs, enclavés dans la Syrie, & d'ailleurs répandus par-tout, furent saisis de la crainte commune.

Aussi il ne paraît pas que les Juifs fussent étonnés, quand JESUS leur disait, selon *S^t Matthieu* & *S^t Luc*: (c) *Le ciel & la terre passeront*. Il leur disait souvent: *Le règne de DIEU approche*. Il prêchait l'évangile du règne.

S^t Pierre annonce (d) que l'Évangile a été prêché aux morts, & que la fin du monde approche. *Nous attendons*, dit-il, *de nouveaux cieux, & une nouvelle terre*.

S^t Jean, dans sa première épître, dit: (e) *Il y a dès-à-présent plusieurs antechrists, ce qui nous fait connaître que la dernière heure approche*.

S^t Luc prédit dans un bien plus grand détail la fin du monde, & le jugement dernier. Voici ses paroles. (f)

” Il y aura des signes dans la lune & dans les
 ” étoiles; des bruits de la mer & des flots; les hommes,
 ” s'échaut de crainte, attendront ce qui doit arriver à
 ” l'univers entier. Les vertus des cieux seront ébran-
 ” lées. Et alors ils verront le fils de l'homme venant
 ” dans une nuée, avec grande puissance & grande
 ” majesté. En vérité, je vous dis que la génération

(c) *Matth.* chap. XXIV. *Luc*, chap. XVI.

(d) I. *Épître de saint Pierre*, chap. IV.

(e) *Jean*, chap. II, v. 18.

(f) *Luc*, chap. XXI.

» présente ne passera point que tout cela ne s'accom-
» plisse.

Nous ne dissimulons point que les incrédules nous reprochent cette prédiction même. Ils veulent nous faire rougir de ce que le monde existe encore. La génération passa, disent-ils, & rien de tout cela ne s'accomplit. *Luc* fait donc dire à notre Sauveur ce qu'il n'a jamais dit, ou bien il faudrait conclure que JESUS-CHRIST s'est trompé lui-même; ce qui serait un blasphème. On ferme la bouche à ces impies, en leur disant que cette prédiction qui paraît si fautive selon la lettre, est vraie selon l'esprit; que l'univers entier signifie la Judée, & que la fin de l'univers signifie l'empire de *Titus* & de ses successeurs.

S^t Paul s'explique aussi fortement sur la fin du monde dans son épître à ceux de Thessalonique.
» Nous qui vivons, & qui vous parlons, nous serons
» emportés dans les nuées, pour aller au-devant du
» Seigneur au milieu de l'air. »

Selon ces paroles expresses de JESUS & de *S^t Paul*, le monde entier devait finir sous *Tibère*, ou au plus tard sous *Néron*. Cette prédiction de *Paul* ne s'accomplit pas plus que celle de *Luc*.

Ces prédictions allégoriques n'étaient pas sans doute pour le temps où vivaient les évangélistes, & les apôtres. Elles étaient pour un temps à venir, que DIEU cache à tous les hommes.

*Tu ne quæseris (scire nefas) quem mihi, quem tibi
Finem dî dederint, Leuconoe; neu Babylonios
Tentaris numeros, ut melius, quidquid erit, pati.*

Il demeure toujours certain que tous les peuples alors connus attendaient la fin du monde, une nouvelle terre, un nouveau ciel. Pendant plus de dix siècles on a vu une multitude de donations aux moines commençant par ces mots : *Adventante mundi vespero &c. La fin du monde étant prochaine, moi, pour le remède de mon ame, & pour n'être point rangé parmi les boucs &c. je donne telles terres à tel couvent.* La crainte força les sots à enrichir les habiles.

Les Egyptiens fixaient cette grande époque après trente-fix mille cinq cents années révolues. On prétend qu'*Orphée* l'avait fixée à cent mille & vingt ans.

L'historien *Flavien Jofephe* assure qu'*Adam* ayant prédit que le monde périrait deux fois, l'une par l'eau, & l'autre par le feu, les enfans de *Seth* voulurent avertir les hommes de ce désastre. Ils firent graver des observations astronomiques sur deux colonnes, l'une de briques pour résister au feu qui devait consumer le monde, & l'autre de pierres pour résister à l'eau qui devait le noyer. Mais que pouvaient penser les Romains, quand un esclave juif leur parlait d'un *Adam* & d'un *Seth* inconnus à l'univers entier ? ils riaient.

Jofephe ajoute que la colonne de pierre se voyait encore, de son temps, dans la Syrie.

On peut conclure de tout ce que nous avons dit, que nous savons fort peu de choses du passé, que nous savons assez mal le présent, rien du tout de l'avenir ; & que nous devons nous en rapporter à DIEU, maître de ces trois temps, & de l'éternité.

F I N E S S E.

Des différentes significations de ce mot.

FINESSE ne signifie ni au propre, ni au figuré, *mince, léger, délié*, d'une contexture rare, faible, tenue; ce terme exprime quelque chose de délicat & de fini.

Un drap léger, une toile lâche, une dentelle faible, un galon mince, ne sont pas toujours fins.

Ce mot a du rapport avec *finir* : de-là viennent les finesses de l'art; ainsi on dit la finesse du pinceau de *Vanderwerff*, de *Mieris* : on dit un *cheval fin*, de l'*or fin*, un *diamant fin*. Le cheval fin est opposé au cheval grossier; le diamant fin au faux; l'or fin ou affiné à l'or mêlé d'alliage.

La finesse se dit communément des choses déliées, & de la légèreté de la main-d'œuvre. Quoiqu'on dise un cheval fin, on ne dit guère la finesse d'un cheval. On dit la finesse des cheveux, d'une dentelle, d'une étoffe. Quand on veut, par ce mot, exprimer le défaut ou le mauvais emploi de quelque chose, on ajoute l'adverbe *trop*. Ce fil s'est cassé, il était trop fin; cette étoffe est trop fine pour la saison.

La finesse, dans le sens figuré, s'applique à la conduite, aux discours, aux ouvrages d'esprit. Dans la conduite, finesse exprime toujours, comme dans les arts, quelque chose de délié; elle peut quelquefois subsister sans habileté : il est rare qu'elle ne soit pas mêlée d'un peu de fourberie; la politique l'admet, & la société la réprouve.

Le proverbe des *finesses cousues de fil blanc*, prouve que ce mot, au sens figuré, vient du sens propre de *couture fine, d'étoffe fine*.

La finesse n'est pas tout-à-fait la subtilité. On tend un piège avec finesse, on en échappe avec subtilité; on a une conduite fine, on joue un tour subtil. On inspire la défiance, en employant toujours la finesse; on se trompe presque toujours, en entendant finesse à tout.

La finesse dans les ouvrages d'esprit, comme dans la conversation, consiste dans l'art de ne pas exprimer directement sa pensée, mais de la laisser aisément apercevoir; c'est une énigme dont les gens d'esprit devinent tout d'un coup le mot.

Un chancelier offrant un jour sa protection au parlement, le premier président se tournant vers sa compagnie: *Messieurs*, dit-il, *remercions M. le chancelier; il nous donne plus que nous ne lui demandons*; c'est-là une réponse très-fine.

La finesse dans la conversation, dans les écrits, diffère de la délicatesse; la première s'étend également aux choses piquantes & agréables, au blâme & à la louange même, aux choses mêmes indécentes, couvertes d'un voile, à travers lequel on les voit sans rougir.

On dit des choses hardies avec finesse.

La délicatesse exprime des sentimens doux & agréables, des louanges fines; ainsi la finesse convient plus à l'épigramme, la délicatesse au madrigal. Il entre de la délicatesse dans les jalousies des amans; il n'y entre point de finesse.

Les louanges que donnait *Despréaux* à *Louis XIV* ne sont pas toujours également délicates; ses satires ne sont pas toujours assez fines.

Quand

Quand *Iphigénie*, dans *Racine*, a reçu l'ordre de son père de ne plus revoir *Achille*, elle s'écrie :

Dieux plus doux, vous n'aviez demandé que ma vie !

Le véritable caractère de ce vers est plutôt la délicatesse que la finesse.

F L A T T E R I E.

JE ne vois pas un monument de flatterie dans la haute antiquité, nulle flatterie dans *Hésiode* ni dans *Homère*. Leurs chants ne sont point adressés à un grec élevé en quelque dignité, ou à madame sa femme, comme chaque chant des Saisons de *Thomson* est dédié à quelque riche, & comme tant d'épîtres en vers oubliées, sont dédiées en Angleterre à des hommes ou à des dames de considération, avec un petit éloge & les armoiries du patron ou de la patronne à la tête de l'ouvrage.

Il n'y a point de flatterie dans *Démocritès*. Cette façon de demander harmonieusement l'aumône, commence, si je ne me trompe, à *Pindare*. On ne peut tendre la main plus emphatiquement.

Chez les Romains, il me semble que la grande flatterie date depuis *Auguste*. *Jules-César* eut à peine le temps d'être flatté. Il ne nous reste aucune épître dédicatoire à *Sylla*, à *Marius*, à *Carbon*, ni à leurs femmes, ni à leurs maîtresses. Je crois bien que l'on présenta de mauvais vers à *Lucullus* & à *Pompée*; mais dieu merci nous ne les avons pas.

C'est un grand spectacle de voir *Cicéron*, l'égal de *César* en dignité, parler devant lui en avocat pour un roi de la Bithynie & de la petite Arménie, nommé *Déjotar*, accusé de lui avoir dressé des embûches, & même d'avoir voulu l'assassiner. *Cicéron* commence par avouer qu'il est interdit en sa présence. Il l'appelle le vainqueur du monde, *victricem orbis terrarum*. Il le flatte; mais cette adulation ne va pas encore jusqu'à la bassesse; il lui reste quelque pudeur.

C'est avec *Auguste* qu'il n'y a plus de mesure. Le sénat lui décerne l'apothéose de son vivant. Cette flatterie devient le tribut ordinaire payé aux empereurs suivans; ce n'est plus qu'un style. Personne ne peut plus être flatté, quand ce que l'adulation a de plus outré est devenu ce qu'il y a de plus commun.

Nous n'avons pas eu en Europe de grands monumens de flatterie jusqu'à *Louis XIV*; son père *Louis XIII* fut très-peu fêté; il n'est question de lui que dans une ou deux odes de *Malherbe*. Il l'appelle à la vérité selon la coutume, *roi le plus grand des rois*, comme les poètes espagnols le disent au roi d'Espagne, & les poètes anglais *Laureat* au roi d'Angleterre; mais la meilleure part des louanges est toujours pour le cardinal de *Richelieu*,

Dont l'ame toute grande est une ame hardie,
 Qui pratique si bien l'art de nous secourir,
 Que pourvu qu'il soit cru, nous n'avons maladie
 Qu'il ne fache guérir. (a)

(a) Ode de *Malherbe*. Mais pourquoi *Richelieu* ne guérissait-il pas *Malherbe* de la maladie de faire des vers si plats?

Pour *Louis XIV*, ce fut un déluge de flatteries. Il ne ressembloit pas à celui qu'on prétend avoir été étouffé sous les feuilles de roses qu'on lui jetait. Il ne s'en porta que mieux.

La flatterie, quand elle a quelques prétextes plausibles, peut n'être pas aussi pernicieuse qu'on le dit. Elle encourage quelquefois aux grandes choses; mais l'excès est vicieux comme celui de la satire.

La Fontaine a dit, & prétend avoir dit après *Esopé* :

On ne peut trop louer trois sortes de personnes,
 Les Dieux, sa maîtresse, & son roi.
Esopé le difait; j'y souscris quant à moi:
 Ce sont maximes toujours bonnes.

Esopé n'a rien dit de cela, & on ne voit point qu'il ait flatté aucun roi, ni aucune concubine. Il ne faut pas croire que les rois soient bien flattés de toutes les flatteries dont on les accable. La plupart ne viennent pas jusqu'à eux.

Une sottise fort ordinaire est celle des orateurs qui se fatiguent à louer un prince qui n'en saura jamais rien. Le comble de l'opprobre est qu'*Ovide* ait loué *Auguste* en datant de *Ponto*.

Le comble du ridicule pourrait bien se trouver dans les complimens que les prédicateurs adressent aux rois quand ils ont le bonheur de jouer devant leurs majestés. *Au révérend, révérend père Gaillard prédicateur du roi* : Ah! révérend père, ne prêches-tu que pour le roi? es-tu comme le singe de la foire qui ne sautoit que pour lui?

F L E U R I .

FLEURI, qui est en fleur, arbre fleuri, rosier fleuri ; on ne dit point des fleurs qu'elles fleurissent , on le dit des plantes & des arbres. Teint fleuri, dont la carnation semble un mélange de blanc & de couleur de rose. On a dit quelquefois, c'est un esprit fleuri, pour signifier un homme qui possède une littérature légère, & dont l'imagination est riante.

Un discours fleuri est rempli de pensées plus agréables que fortes, d'images plus brillantes que sublimes, de termes plus recherchés qu'énergiques : cette métaphore est justement prise des fleurs, qui ont de l'éclat sans solidité.

Le style fleuri ne messied pas dans ces harangues publiques, qui ne sont que des complimens ; les beautés légères sont à leur place, quand on n'a rien de solide à dire ; mais le style fleuri doit être banni d'un plaidoyer, d'un sermon, de tout livre instructif.

En bannissant le style fleuri, on ne doit pas rejeter les images douces & riantes qui entreraient naturellement dans le sujet : quelques fleurs ne sont pas condamnables ; mais le style fleuri doit être proscriit dans un sujet solide.

Ce style convient aux pièces de pur agrément, aux idylles, aux églogues, aux descriptions des saisons, des jardins : il remplit avec grâce une strophe de l'ode la plus sublime, pourvu qu'il soit relevé par des strophes d'une beauté plus mâle. Il convient peu à la comédie, qui, étant l'image de la vie commune, doit être généralement dans le style de la conversation ordinaire.

Il est encore moins admis dans la tragédie, qui est l'empire des grandes passions & des grands intérêts; & si quelquefois il est reçu dans le genre tragique & dans le comique, ce n'est que dans quelques descriptions où le cœur n'a point de part, & qui amusent l'imagination avant que l'ame soit touchée ou occupée.

Le style fleuri nuirait à l'intérêt dans la tragédie, & affaiblirait le ridicule dans la comédie. Il est très à sa place dans un opéra français, où d'ordinaire on effleure plus les passions qu'on ne les traite.

Le style fleuri ne doit pas être confondu avec le style doux.

Ce fut dans ces jardins où, par mille détours,
Inachus prend plaisir à prolonger son cours;

Ce fut sur ce charmant rivage,

Que sa fille volage

Me promet de m'aimer toujours.

Le zéphyr fut témoin, l'onde fut attentive,

Quand la nymphe jura de ne changer jamais;

Mais le zéphyr léger, & l'onde fugitive,

Ont bientôt emporté les sermens qu'elle a faits.

C'est-là le modèle du style fleuri. On pourrait donner pour exemple du style doux, qui n'est pas le doucereux, & qui est moins agréable que le style fleuri, ces vers d'un autre opéra :

Plus j'observe ces lieux, & plus je les admire;

Ce fleuve coule lentement,

Et s'éloigne à regret d'un séjour si charmant.

Le premier morceau est fleuri, presque toutes les paroles font des images riantes; le second est plus dénué de ces fleurs, il n'est que doux.

F L E U V E S.

ILS ne vont pas à la mer avec autant de rapidité que les hommes vont à l'erreur. Il n'y a pas longtemps qu'on a reconnu que tous les fleuves sont produits par les neiges éternelles qui couvrent les cimes des hautes montagnes ; ces neiges par les pluies, ces pluies par les vapeurs de la terre & des mers, & qu'ainsi tout est lié dans la nature.

J'ai vu dans mon enfance soutenir des thèses où l'on prouvait que les fleuves & toutes les fontaines venaient de la mer. C'était le sentiment de toute l'antiquité. Ces fleuves passaient dans de grandes cavernes, & de-là se distribuèrent dans toutes les parties du monde.

Lorsqu'*Aristée* va pleurer la perte de ses abeilles chez *Cyrène* sa mère, déesse de la petite rivière Enipée en Thessalie, la rivière se sépare d'abord & forme deux montagnes d'eau à droite & à gauche pour le recevoir selon l'ancien usage ; après quoi il voit ces belles & longues grottes par lesquelles passent tous les fleuves de la terre ; le Pô qui descend du mont Viso en Piémont & qui traverse l'Italie, le Teveron qui vient de l'Apennin, le Phasé qui tombe du Caucase dans la mer Noire &c.

Virgile adoptait là une étrange physique : elle ne devait au moins être permise qu'aux poètes.

Ces idées furent toujours si accréditées, que le *Tasse*, quinze cents ans après, imita entièrement *Virgile* dans son quatorzième chant, en imitant bien plus

heureusement l'*Arioste*. Un vieux magicien chrétien mène sous terre les deux chevaliers qui doivent ramener *Renaud* d'entre les bras d'*Armide*, comme *Mélisse* avait arraché *Roger* aux caresses d'*Alcine*. Ce bon vieillard fait descendre *Renaud* dans sa grotte d'où partent tous les fleuves qui arrosent notre terre. C'est dommage que les fleuves de l'Amérique ne s'y trouvent pas. Mais puisque le Nil, le Danube, la Seine, le Jourdain, le Volga, ont leur source dans cette caverne, cela suffit. Ce qu'il y a de plus conforme encore à la physique des anciens, c'est que cette caverne est au centre de la terre. C'était-là que *Maupertuis* voulait aller faire un tour.

Après avoir avoué que les rivières viennent des montagnes, & que les unes & les autres sont des pièces essentielles à la grande machine, gardons-nous des systèmes qu'on fait journellement.

Quand *Maillet* imagina que la mer avait formé les montagnes, il devait dédier son livre à *Cyrano de Bergerac*. Quand on a dit que les grandes chaînes de ces montagnes s'étendent d'Orient en Occident, & que la plus grande partie des fleuves court toujours aussi à l'Occident, on a plus consulté l'esprit systématique que la nature.

A l'égard des montagnes, débarquez au cap de Bonne-Espérance, vous trouverez une chaîne de montagnes qui règne du Midi au Nord jusqu'au Monomotapa. Peu de gens se sont donné le plaisir de voir ce pays, & de voyager sous la ligne en Afrique. Mais Calpé & Abila regardent directement le nord & le midi. De Gibraltar au fleuve de la Guadiana, en tirant droit au Nord, ce sont des montagnes contiguës. La

nouvelle Castille & la vieille en sont couvertes, toutes les directions sont du Sud au Nord, comme celle des montagnes de toute l'Amérique. Pour les fleuves, ils coulent en tout sens, selon la disposition des terrains.

Le Guadalquivir va droit au Sud depuis Villa-nueva jusqu'à San-Lucar. La Guadiana de même depuis Badajoz. Toutes les rivières dans le golfe de Venise, excepté le Pô, se jettent dans la mer vers le Midi. C'est la direction du Rhône, de Lyon à son embouchure. Celle de la Seine est au Nord-nord-ouest. Le Rhin depuis Bâle court droit au Septentrion. La Meuse de même depuis sa source jusqu'aux terres inondées. L'Escaut de même.

Pourquoi donc chercher à se tromper, pour avoir le plaisir de faire des systèmes, & de tromper quelques ignorans? qu'en reviendra-t-il quand on aura fait accroire à quelques gens, bientôt détrompés, que tous les fleuves & toutes les montagnes sont dirigés de l'Orient à l'Occident, ou de l'Occident à l'Orient; que tous les monts sont couverts d'huîtres, (ce qui n'est assurément pas vrai;) qu'on a trouvé des ancrs de vaisseau sur la cime des montagnes de la Suisse; que ces montagnes ont été formées par les courans de l'Océan; que les pierres à chaux ne sont autre chose que des coquilles? (*) Quoi! faut-il traiter aujourd'hui la physique comme les anciens traitaient l'histoire?

Pour revenir aux fleuves, aux rivières, ce qu'il y a de mieux à faire, c'est de prévenir les inondations; c'est de faire des rivières nouvelles; c'est-à-dire, des canaux, autant que l'entreprise est praticable. C'est un des plus grands services qu'on puisse rendre à une

(*) Voyez le volume de *Physique*.

nation. Les canaux de l'Égypte étaient aussi nécessaires que les pyramides étaient inutiles.

Quant à la quantité d'eau que les lits des fleuves portent, & à tout ce qui regarde le calcul, lisez l'article *Fleuve* de M. d'Alembert. Il est, comme tout ce qu'il a fait, clair, précis, vrai, écrit du style propre au sujet; il n'emprunte point le style du Télémaque pour parler de physique.

F L I B U S T I E R S.

ON ne fait pas d'où vient le nom de *flibustiers*, & cependant la génération passée vient de nous raconter les prodiges que ces flibustiers ont faits; nous en parlons tous les jours; nous y touchons. Qu'on cherche après cela des origines & des étymologies, & si l'on croit en trouver, qu'on s'en défie.

Du temps du cardinal de *Richelieu*, lorsque les Espagnols & les Français se détestaient encore, parce que *Ferdinand* le catholique s'était moqué de *Louis XII*, & que *François I* avait été pris à la bataille de Pavie par une armée de *Charles-Quint*; lorsque cette haine était si forte, que le faussaire auteur du roman politique & de l'ennui politique, sous le nom du cardinal de *Richelieu*, ne craignait point d'appeler les Espagnols *nation insatiable & perfide, qui rendait les Indes tributaires de l'enfer*; lorsqu'enfin on se fut ligué en 1635 avec la Hollande contre l'Espagne, lorsque la France n'avait rien en Amérique, & que les Espagnols couvraient les mers de leurs galions; alors les flibustiers commencèrent à paraître. C'étaient d'abord des

aventuriers français qui avaient tout au plus la qualité de corsaires.

Un d'eux nommé *le Grand*, natif de Dieppe, s'affocia avec une cinquantaine de gens déterminés, & alla tenter fortune avec une barque qui n'avait pas même de canon. Il aperçut, vers l'île Hispaniola (Saint-Domingue) un galion éloigné de la grande flotte espagnole : il s'en approche comme un patron qui venait lui vendre des denrées ; il monte suivi des siens ; il entre dans la chambre du capitaine qui jouait aux cartes ; le couche en joue, le fait son prisonnier avec son équipage, & revient à Dieppe avec son galion chargé de richesses immenses. Cette aventure fut le signal de quarante ans d'exploits inouïs.

Flibustiers, français, anglais, hollandais, allaient s'affocier ensemble dans les cavernes de Saint-Domingue, des petites îles de Saint-Christophe & de la Tortue. Ils se choisissaient un chef pour chaque expédition : c'est la première origine des rois. Des cultivateurs n'auraient jamais voulu un maître ; on n'en a pas besoin pour semer du blé, le battre, & le vendre.

Quand les flibustiers avaient fait un gros butin, ils en achetaient un petit vaisseau & du canon. Une course heureuse en produisait vingt autres. S'ils étaient au nombre de cent, on les croyait mille. Il était difficile de leur échapper, encore plus de les suivre. C'étaient des oiseaux de proie qui fondaient de tous côtés, & qui se retiraient dans des lieux inaccessibles ; tantôt ils rasaient quatre à cinq cents lieues de côtes, tantôt ils avançaient à pied ou à cheval deux cents lieues dans les terres.

Ils surprirent, ils pillèrent les riches villes de Chagra, de Mecaizabo, de la Vera-Cruz, de Panama, de Portorico, de Campêche, de l'île Sainte-Catherine, & les faubourgs de Carthagène.

L'un de ces flibustiers, nommé l'*Olonois*, pénétra jusqu'aux portes de la Havane, suivi de vingt hommes seulement. S'étant ensuite retiré dans son canot, le gouverneur envoie contre lui un vaisseau de guerre avec des soldats & un bourreau. L'*Olonois* se rend maître du vaisseau, il coupe lui-même la tête aux soldats espagnols qu'il a pris, & renvoie le bourreau au gouverneur. (a) Jamais les Romains ni les autres peuples brigands ne firent des actions si étonnantes. Le voyage guerrier de l'amiral *Anson* autour du monde n'est qu'une promenade agréable en comparaison du passage des flibustiers dans la mer du Sud, & de ce qu'ils essayèrent en terre ferme.

S'ils avaient pu avoir une politique égale à leur indomptable courage, ils auraient fondé un grand empire en Amérique. Ils manquaient de filles; mais au lieu de ravir & d'épouser des Sabines, comme on le dit des Romains, ils en firent venir de la salpêtrière de Paris; cela ne forma pas une génération.

Ils étaient plus cruels envers les Espagnols que les Israélites ne le furent jamais envers les Cananéens. On parle d'un hollandais nommé *Roc*, qui mit plusieurs Espagnols à la broche, & qui en fit manger à ses camarades. Leurs expéditions furent des tours de voleurs, & jamais des campagnes de conquérans; aussi ne les appelait-on dans toutes les Indes occidentales que *los ladrones*. Quand ils surprénaient une

(a) Cet *Olonois* fut pris & mangé depuis par les Sauvages.

ville, & qu'ils entraînent dans la maison d'un père de famille, ils le mettaient à la torture pour découvrir ses trésors. Cela prouve assez ce que nous dirons à l'article *Question*, que la torture fut inventée par les voleurs de grand chemin.

Ce qui rendit tous leurs exploits inutiles, c'est qu'ils prodiguèrent en débauches aussi folles que monstrueuses tout ce qu'ils avaient acquis par la rapine & par le meurtre. Enfin il ne reste plus d'eux que leur nom, & encore à peine. Tels furent les flibustiers.

Mais quel peuple en Europe ne fut pas flibustier? ces Goths, ces Alains, ces Vandales, ces Huns, étaient-ils autre chose? Qu'était *Rollon* qui s'établit en Normandie, & *Guillaume Fier-à-bras*, sinon des flibustiers plus habiles? *Clovis* n'était-il pas un flibustier, qui vint des bords du Rhin dans les Gaules?

F O I O U F O Y.

S E C T I O N P R E M I E R E.

QU'EST-CE que la foi? Est-ce de croire ce qui paraît évident? non; il m'est évident qu'il y a un Etre nécessaire, éternel, suprême, intelligent; ce n'est pas là de la foi, c'est de la raison. Je n'ai aucun mérite à penser que cet Etre éternel, infini, que je connais comme la vertu, la bonté même, veut que je sois bon & vertueux. La foi consiste à croire non ce qui semble vrai, mais ce qui semble faux à notre entendement. Les Asiatiques ne peuvent croire que par la foi le voyage de *Mahomet* dans les sept planètes, les incarnations du dieu *Fo*, de *Vishnou*, de *Xaca*, de *Brama*, de

Sammonocodom &c. &c. &c. Ils soumettent leur entendement , ils tremblent d'examiner , ils ne veulent être ni empalés , ni brûlés ; ils disent : Je crois.

Nous sommes bien éloignés de faire ici la moindre allusion à la foi catholique. Non-seulement nous la vénérons , mais nous l'avons : nous ne parlons que de la foi mensongère des autres nations du monde , de cette foi qui n'est pas foi , & qui ne consiste qu'en paroles.

Il y a foi pour les choses étonnantes , & foi pour les choses contradictoires & impossibles.

Vitfnou s'est incarné cinq cents fois , cela est fort étonnant ; mais enfin , cela n'est pas physiquement impossible ; car si *Vitfnou* a une ame , il peut avoir mis son ame dans cinq cents corps pour se réjouir. L'Indien , à la vérité , n'a pas une foi bien vive ; il n'est pas intimement persuadé de ces métamorphoses ; mais enfin , il dira à son bonze : J'ai la foi , vous voulez que *Vitfnou* ait passé par cinq cents incarnations , cela vous vaut cinq cents roupies de rente ; à la bonne heure ; vous irez crier contre moi , vous me dénoncerez , vous ruinerez mon commerce si je n'ai pas la foi. Hé bien , j'ai la foi , & voilà de plus dix roupies que je vous donne. L'Indien peut jurer à ce bonze qu'il croit , sans faire un faux serment ; car après tout il ne lui est pas démontré que *Vitfnou* n'est pas venu cinq cents fois dans les Indes.

Mais si le bonze exige de lui qu'il croie une chose contradictoire , impossible , que deux & deux font cinq , que le même corps peut être en mille endroits différens , qu'être & n'être pas c'est précisément la même chose ; alors , si l'Indien dit qu'il a la foi , il a menti ; & s'il jure qu'il croit , il fait un parjure. Il dit donc au bonze :

Mon révérend père, je ne peux vous assurer que je crois ces absurdités-là, quand elles vous vaudraient dix mille roupies de rente au lieu de cinq cents.

Mon fils, répond le bonze, donnez vingt roupies, & DIEU vous fera la grâce de croire tout ce que vous ne croyez point.

Comment voulez-vous, répond l'Indien, que DIEU opère sur moi ce qu'il ne peut opérer sur lui-même? Il est impossible que DIEU fasse ou croie les contradictoires. Je veux bien vous dire, pour vous faire plaisir, que je crois ce qui est obscur; mais je ne puis vous dire que je crois l'impossible. DIEU veut que nous soyons vertueux, & non pas que nous soyons absurdes. Je vous ai donné dix roupies, en voilà encore vingt, croyez à trente roupies; foyez homme de bien si vous pouvez, & ne me rompez plus la tête.

Il n'en est pas ainsi des chrétiens; la foi qu'ils ont pour des choses qu'ils n'entendent pas est fondée sur ce qu'ils entendent; ils ont des motifs de crédibilité. JESUS-CHRIST a fait des miracles dans la Galilée; donc nous devons croire tout ce qu'il a dit. Pour savoir ce qu'il a dit, il faut consulter l'Eglise. L'Eglise a prononcé que les livres qui nous annoncent JESUS-CHRIST sont authentiques; il faut donc croire ces livres. Ces livres nous disent que qui n'écoute pas l'Eglise, doit être regardé comme un publicain ou comme un païen; donc nous devons écouter l'Eglise pour n'être pas honnis comme des fermiers-généraux; donc nous devons lui soumettre notre raison, non par une crédulité infantine ou aveugle, mais par une croyance docile que la raison même autorise. Telle est la foi chrétienne, & surtout la foi romaine, qui est

la foi par excellence. La foi luthérienne, calviniste, anglicane, est une méchante foi.

S E C T I O N I I.

LA foi divine sur laquelle on a tant écrit, n'est évidemment qu'une incrédulité soumise; car il n'y a certainement en nous que la faculté de l'entendement qui puisse croire; & les objets de la foi ne sont point les objets de l'entendement. On ne peut croire que ce qui paraît vrai; rien ne peut paraître vrai que par l'une de ces trois manières, ou par l'intuition, le sentiment, *j'existe, je vois le soleil*; ou par des probabilités accumulées qui tiennent lieu de certitude, il y a *une ville nommée Constantinople*; ou par voie de démonstration, *les triangles ayant même base & même hauteur sont égaux*.

La foi n'étant rien de tout cela ne peut donc pas plus être une croyance, une persuasion, qu'elle ne peut être jaune ou rouge. Elle ne peut donc être qu'un anéantissement de la raison, un silence d'adoration devant des choses incompréhensibles. Ainsi en parlant philosophiquement, personne ne croit la Trinité, personne ne croit que le même corps puisse être en mille endroits à la fois; & celui qui dit: Je crois ces mystères, s'il réfléchit sur sa pensée, verra, à n'en pouvoir douter, que ces mots veulent dire: Je respecte ces mystères; je me soumetts à ceux qui me les annoncent. Car ils conviennent avec moi que ma raison ni la leur ne les croit pas; or il est clair que quand ma raison n'est pas persuadée, je ne le suis pas. Ma raison & moi ne peuvent être deux êtres différens.

Il est absolument contradictoire que le *moi* trouve vrai ce que l'entendement de moi trouve faux. La foi n'est donc qu'une incrédulité soumise.

Mais pourquoi cette soumission dans la révolte invincible de mon entendement ? on le fait assez, c'est parce qu'on a persuadé à mon entendement que les mystères de ma foi sont proposés par DIEU même. Alors tout ce que je puis faire, en qualité d'être raisonnable, c'est de me taire & d'adorer. C'est ce que les théologiens appellent foi externe, & cette foi externe n'est & ne peut être que le respect pour des choses incompréhensibles, en vertu de la confiance qu'on a dans ceux qui les enseignent.

Si DIEU lui-même me disait : La pensée est couleur d'olive, un nombre carré est amer ; je n'entendrais certainement rien du tout à ces paroles ; je ne pourrais les adopter, ni comme vraies, ni comme fausses. Mais je les répéterai s'il me l'ordonne, je les ferai répéter au péril de ma vie. Voilà la foi ; ce n'est que l'obéissance.

Pour fonder cette obéissance, il ne s'agit donc que d'examiner les livres qui la demandent, notre entendement doit donc examiner les livres de l'ancien & du nouveau Testament comme il discute *Plutarque* & *Tite-Live* ; & s'il voit dans ces livres des preuves incontestables, des preuves au-dessus de toute exception sensible à toutes sortes d'esprits, & reçues de toute la terre, que DIEU lui-même est l'auteur de ces ouvrages, alors il doit captiver son entendement sous le joug de la foi.

S E C T I O N I I I.

Nous avons long-temps balancé si nous imprimerions cet article Foi, que nous avons trouvé dans un vieux livre. Notre respect pour la chaire de S^t Pierre nous retenait. Mais des hommes pieux nous ayant convaincus que le pape Alexandre VI n'avait rien de commun avec S^t Pierre, nous nous sommes enfin déterminés à remettre en lumière ce petit morceau, sans scrupule.

UN jour le prince *Pic* de la Mirandole rencontra le pape *Alexandre VI* chez la courtisane *Emilia*, pendant que *Lucrece* fille du S^t Père était en couche, & qu'on ne savait dans Rome si l'enfant était du pape ou de son fils le duc de *Valentinois*, ou du mari de *Lucrece* *Alfonse* d'Arragon, qui passait pour impuissant. La conversation fut d'abord fort enjouée. Le cardinal *Bembo* en rapporte une partie. Petit *Pic*, dit le pape, qui crois-tu le père de mon petit-fils? je crois que c'est votre gendre, répondit *Pic*. Eh! comment peux-tu croire cette sottise? Je la crois par la foi. Mais ne fais-tu pas bien qu'un impuissant ne fait point d'enfans? La foi consiste, répartit *Pic*, à croire les choses parce qu'elles sont impossibles; & de plus l'honneur de votre maison exige que le fils de *Lucrece* ne passe point pour être le fruit d'un inceste. Vous me faites croire des mystères plus incompréhensibles. Ne faut-il pas que je sois convaincu qu'un serpent a parlé, que depuis ce temps tous les hommes furent damnés, que l'ânesse de *Balaam* parla aussi fort éloquemment, & que les murs de Jéricho tombèrent au son des trompettes? *Pic* enfila tout de suite une kyrielle de toutes les choses

admirables qu'il croyait. *Alexandre* tomba sur son sofa à force de rire. Je crois tout cela comme vous, disait-il, car je sens bien que je ne peux être sauvé que par la foi, & que je ne le ferai point par mes œuvres. Ah ! St Père, dit *Pic*, vous n'avez besoin ni d'œuvres ni de foi ; cela est bon pour les pauvres profanes comme nous ; mais vous qui êtes Vice-dieu, vous pouvez croire & faire tout ce qu'il vous plaira. Vous avez les clefs du ciel ; & sans doute *S^t Pierre* ne vous fermera pas la porte au nez. Mais pour moi, je vous avoue que j'aurais besoin d'une puissante protection, si n'étant qu'un pauvre prince j'avais couché avec ma fille, & si je m'étais servi du stylet & de la cantarella aussi souvent que votre sainteté. *Alexandre VI* entendait raillerie. Parlons sérieusement, dit-il au prince de la Mirandole. Dites-moi quel mérite on peut avoir à dire à DIEU qu'on est persuadé de choses dont en effet on ne peut être persuadé ? Quel plaisir cela peut-il faire à DIEU ? Entre nous, dire qu'on croit ce qu'il est impossible de croire, c'est mentir.

Pic de la Mirandole fit un grand signe de croix. Eh ! Dieu paternel, s'écria-t-il, que votre sainteté me pardonne, vous n'êtes pas chrétien. Non, sur ma foi, dit le pape. Je m'en doutais, dit *Pic* de la Mirandole.

F O L I E.

QU'EST-CE que la folie ? c'est d'avoir des pensées incohérentes & la conduite de même. Le plus sage des hommes veut-il connaître la folie ? qu'il réfléchisse sur la marche de ses idées pendant ses rêves. S'il a une digestion laborieuse dans la nuit, mille idées

incohérentes l'agitent ; il semble que la nature nous punisse d'avoir pris trop d'alimens, ou d'en avoir fait un mauvais choix, en nous donnant des pensées ; car on ne pense guère en dormant que dans une mauvaise digestion. Les rêves inquiets sont réellement une folie passagère.

La folie pendant la veille est de même une maladie qui empêche un homme nécessairement de penser & d'agir comme les autres. Ne pouvant gérer son bien, on l'interdit ; ne pouvant avoir des idées convenables à la société, on l'en exclut ; s'il est dangereux, on l'enferme ; s'il est furieux, on le lie. Quelquefois on le guérit par les bains, par la saignée, par le régime.

Cet homme n'est point privé d'idées ; il en a comme tous les autres hommes pendant la veille, & souvent quand il dort. On peut demander comment son ame spirituelle, immortelle, logée dans son cerveau, recevant par les sens toutes les idées très-nettes & très-distinctes, n'en porte cependant jamais un jugement sain. Elle voit les objets comme l'ame d'*Aristote* & de *Platon*, de *Locke*, & de *Newton*, les voyait ; elle entend les mêmes sons, elle a le même sens du toucher ; comment donc, recevant les perceptions que les plus sages éprouvent, en fait elle un assemblage extravagant sans pouvoir s'en dispenser ?

Si cette substance simple & éternelle a pour ses actions les mêmes instrumens qu'ont les ames des cerveaux les plus sages, elle doit raisonner comme eux. Qui peut l'en empêcher ? Je conçois bien à toute force que si mon fou voit du rouge, & les sages du bleu ; si quand les sages entendent de la musique, mon fou entend le braiment d'un âne ; si quand ils

sont au sermon, mon fou croit être à la comédie ; si quand ils entendent oui, il entend non ; alors son ame doit penser au rebours des autres. Mais mon fou a les mêmes perceptions qu'eux ; il n'y a nulle raison apparente pour laquelle son ame ayant reçu par ses sens tous ses outils, ne peut en faire d'usage. Elle est pure, dit-on, elle n'est sujette par elle-même à aucune infirmité ; la voilà pourvue de tous les secours nécessaires : quelque chose qui se passe dans son corps, rien ne peut changer son essence ; cependant on la mène dans son étui aux petites-maisons.

Cette réflexion peut faire soupçonner que la faculté de penser, donnée de DIEU à l'homme, est sujette au dérangement comme les autres sens. Un fou est un malade dont le cerveau pâtit, comme le gouteux est un malade qui souffre aux pieds & aux mains ; il pensait par le cerveau, comme il marchait avec les pieds, sans rien connaître ni de son pouvoir incompréhensible de marcher, ni de son pouvoir non moins incompréhensible de penser. On a la goutte au cerveau comme aux pieds. Enfin après mille raisonnemens, il n'y a peut-être que la foi seule qui puisse nous convaincre qu'une substance simple & immatérielle puisse être malade.

Les doctes ou les docteurs diront au fou : Mon ami, quoique tu aies perdu le sens commun, ton ame est aussi spirituelle, aussi pure, aussi immortelle que la nôtre ; mais notre ame est bien logée, & la tienne l'est mal ; les fenêtres de la maison sont bouchées pour elle ; l'air lui manque, elle étouffe. Le fou, dans ses bons momens, leur répondrait : Mes amis, vous supposez à votre ordinaire ce qui est en question. Mes fenêtres sont aussi-bien ouvertes que les vôtres, puisque

je vois les mêmes objets, & que j'entends les mêmes paroles; il faut donc nécessairement que mon ame fasse un mauvais usage de ses sens, ou que mon ame ne soit elle-même qu'un sens vicié, une qualité dépravée. En un mot, ou mon ame est folle par elle-même, ou je n'ai point d'ame.

Un des docteurs pourra répondre : Mon confrère, DIEU a créé peut-être des ames folles, comme il a créé des ames sages. Le fou répliquera : Si je croyais ce que vous me dites, je ferais encore plus fou que je ne le suis. De grâce, vous qui en savez tant, dites-moi pourquoi je suis fou ?

Si les docteurs ont encore un peu de sens, ils lui répondront : Je n'en fais rien. Ils ne comprendront pas pourquoi une cervelle a des idées incohérentes; ils ne comprendront pas mieux pourquoi une autre cervelle a des idées régulières & suivies. Ils se croiront sages, & ils seront aussi fous que lui.

Si le fou a un bon moment, il leur dira : Pauvres mortels qui ne pouvez ni connaître la cause de mon mal, ni le guérir, tremblez de devenir entièrement semblables à moi, & même de me surpasser. Vous n'êtes pas de meilleure maison que le roi de France *Charles VI*, le roi d'Angleterre *Henri VI*, & l'empereur *Venceslas*, qui perdirent la faculté de raisonner dans le même siècle. Vous n'avez pas plus d'esprit que *Blaise Pascal*, *Jacques Abadie*, & *Jonathan Swift*, qui sont tous trois morts fous. Du moins le dernier fonda pour nous un hôpital. Voulez-vous que j'aie vous y retenir une place ?

N. B. Je suis fâché pour *Hippocrate* qu'il ait prescrit le sang d'ânon pour la folie, & encore plus fâché que

le Manuel des dames dise qu'on guérit la folie en prenant la gale. Voilà de plaisantes recettes; elles paraissent inventées par les malades.

F O N T E.

IL n'y a point d'ancienne fable, de vieille absurdité que quelque imbécille ne renouvelle, & même avec une hauteur de maître, pour peu que ces rêveries antiques aient été autorisées par quelque auteur ou classique ou théologien.

Lycophron (autant qu'il m'en souvient) rapporte qu'une horde de voleurs qui avait été justement condamnée en Ethiopie par le roi *Actisan* à perdre le nez & les oreilles, s'enfuit jusqu'aux cataractes du Nil, & de là pénétra jusqu'au désert de Sable, dans lequel elle bâtit enfin le temple de *Jupiter-Ammon*.

Lycophron, & après lui *Théopompe*, raconte que ces brigands réduits à la plus extrême misère, n'ayant ni sandales, ni habits, ni meubles, ni pain, s'avisèrent d'élever une statue d'or à un Dieu d'Egypte. Cette statue fut commandée le soir & faite pendant la nuit. Un membre de l'université, qui est fort attaché à *Lycophron* & aux voleurs éthiopiens, prétend que rien n'était plus ordinaire dans la vénérable antiquité que de jeter en fonte une statue d'or en une nuit, de la réduire ensuite en poudre impalpable en la jetant dans le feu, & de la faire avaler à tout un peuple.

Mais où ces pauvres gens qui n'avaient point de chausses avaient-ils trouvé tant d'or?—Comment, Monsieur, dit le savant, oubliez-vous qu'ils avaient volé de quoi acheter toute l'Afrique, & que les pendans

d'oreille de leurs filles valaient seuls neuf millions cinq cents mille livres au cours de ce jour?

D'accord; mais il faut un peu de préparation pour fondre une statue; M. le Moine a employé plus de deux ans à faire celle de *Louis XV*.

Oh! notre *Jupiter-Ammon* était haut de trois pieds tout au plus. Allez-vous-en chez un potier d'étain, ne vous fera-t-il pas six assiettes en un seul jour?

Monsieur, une statue de *Jupiter* est plus difficile à faire que des assiettes d'étain; & je doute même beaucoup que vos voleurs eussent de quoi fondre aussi vite des assiettes, quelque habiles larrons qu'ils aient été. Il n'est pas vraisemblable qu'ils eussent avec eux l'attirail nécessaire à un potier; ils devaient commencer par avoir de la farine. Je respecte fort *Lycophron*; mais ce profond grec & ses commentateurs encore plus creux que lui, connaissent si peu les arts, ils sont si savans dans tout ce qui est inutile, si ignorans dans tout ce qui concerne les besoins de la vie, les choses d'usage, les professions, les métiers, les travaux journaliers, que nous prendrons cette occasion de leur apprendre comment on jette en fonte une figure de métal. Ils ne trouveront cette opération ni dans *Lycophron*, ni dans *Manethon*, ni dans *Artapan*, ni même dans la *Somme de S^t Thomas*.

1°. On fait un modèle en terre grasse.

2°. On couvre ce modèle d'un moule en plâtre, en ajustant les fragmens de plâtre les uns aux autres.

3°. Il faut enlever par parties le moule de plâtre de dessus le modèle de terre.

4°. On rajuste le moule de plâtre encore par parties, & on met ce moule à la place du modèle de terre.

5°. Ce moule de plâtre étant devenu une espèce de modèle, on jette en dedans de la cire fondue, reçue aussi par parties : elle entre dans tous les creux de ce moule.

6°. On a grand soin que cette cire soit par-tout de l'épaisseur qu'on veut donner au métal dont la statue sera faite.

7°. On place ce moule ou modèle dans un creux qu'on appelle *fosse*, laquelle doit être à-peu-près du double plus profonde que la figure que l'on doit jeter en fonte.

8°. Il faut poser ce moule dans ce creux sur une grille de fer, élevée de dix-huit pouces pour une figure de trois pieds, & établir cette grille sur un massif.

9°. Affujettir fortement sur cette grille des barres de fer droites ou penchées, selon que la figure l'exige, lesquelles barres de fer s'approchent de la cire d'environ six lignes.

10°. Entourer chaque barre de fer de fil d'archal, de sorte que tout le vide soit rempli de fil de fer.

11°. Remplir de plâtre & de briques pilés tout le vide qui est entre les barres & la cire de la figure ; comme aussi le vide qui est entre cette grille & le massif de brique qui la soutient ; & c'est ce qui s'appelle *le noyau*.

12°. Quand tout cela est bien refroidi, l'artiste enlève le moule de plâtre qui couvre la cire, laquelle cire reste, est réparée à la main, & devient alors le modèle de la figure ; & ce modèle est soutenu par l'armature de fer & par le noyau dont on a parlé.

13°. Quand ces préparations sont achevées, on entoure ce modèle de bâtons perpendiculaires de cire,

dont les uns s'appellent des *jets*, & les autres des *évents*. Ces jets & ces événements descendent plus bas d'un pied que la figure, & s'élèvent aussi plus qu'elle, de manière que les événements sont plus hauts que les jets. Ces jets sont entre-coupés par d'autres petits rouleaux de cire qu'on appelle *fournisseurs*, placés en diagonale de bas en haut entre les jets & le modèle auquel ils sont attachés. Nous verrons au numéro 17 de quel usage sont ces bâtons de cire.

14°. On passe sur le modèle, sur les événements, & sur les jets, quarante à cinquante couches d'une eau grasse qui est fortie de la composition d'une terre rouge, & de fiente de cheval macérée pendant une année entière; & ces couches durcies forment une enveloppe d'un quart de pouce.

15°. Le modèle, les événements, & les jets, ainsi disposés, on entoure le tout d'une enveloppe composée de cette terre, de sable rouge, de bourre, & de cette fiente de cheval qui a été bien macérée, le tout pétri dans cette eau grasse. Cet enduit forme une pâte molle, mais solide & résistante au feu.

16°. On bâtit tout autour du modèle un mur de maçonnerie ou de brique, & entre le modèle & le mur, on laisse en bas l'espace d'un cendrier d'une profondeur proportionnée à la figure.

17°. Ce cendrier est garni de barres de fer en grillage. Sur ce grillage on pose de petites bûches de bois que l'on allume, ce qui forme un feu tout autour du moule, & qui fait fondre ces bâtons de cire tout couverts de couches d'eau grasse, & de la pâte dont nous avons parlé numéros 14 & 15; alors la cire étant fondue, il reste les tuyaux de cette pâte solide,

dont les uns font les jets & les autres les évents & les fournisseurs. C'est par les jets & les fournisseurs que le métal fondu entrera , & c'est par les évents que l'air sortant empêchera la matière enflammée de tout détruire.

18°. Après toutes ces dispositions , on fait fondre sur le bord de la fosse le métal dont on doit former la statue. Si c'est du bronze , on se sert du fourneau de briques doubles ; si c'est de l'or , on se sert de plusieurs creusets : lorsque la matière est liquéfiée par l'action du feu , on la laisse couler par un canal dans la fosse préparée. Si malheureusement elle rencontre des bulles d'air ou de l'humidité , tout est détruit avec fracas , & il faut recommencer plusieurs fois.

19°. Ce fleuve de feu , qui est descendu au creux de la fosse , remonte par les jets & par les fournisseurs , entre dans le moule , & en remplit les creux. Ces jets , ces fournisseurs , & les évents , ne sont plus que des tuyaux formés par ces quarante ou cinquante couches de l'eau grasse & de cette pâte dont on les a longtemps enduits avec beaucoup d'art & de patience , & c'est par ces branches que le métal liquéfié & ardent vient se loger dans la statue.

20°. Quand le métal est bien refroidi , on retire le tout. Ce n'est qu'une masse assez informe dont il faut enlever toutes les aspérités : & qu'on répare avec divers instrumens.

J'omets beaucoup d'autres préparations que mesfrs les encyclopédistes , & surtout M. *Diderot* , ont expliquées bien mieux que je ne pourrais faire , dans leur ouvrage qui doit éterniser tous les arts avec leur gloire. Mais pour avoir une idée nette des

procédés de cet art, il faut voir opérer. Il en est ainsi dans tous les arts, depuis le bonnetier jusqu'au diamantaire. Jamais personne n'apprit dans un livre ni à faire des bas au métier, ni à brillanter des diamans, ni à faire des tapisseries de haute-lisse. Les arts & métiers ne s'apprennent que par l'exemple & le travail.

Ayant eu le dessein de faire élever une petite statue équestre du roi en bronze, dans une ville qu'on bâtit à une extrémité du royaume, je demandai, il n'y a pas long-temps, au *Phidias* de la France, à *M. Pigal*, combien il faudrait de temps pour faire seulement le cheval de trois pieds de haut; il me répondit par écrit : *Je demande six mois au moins*. J'ai fait déclaration datée du 3 juin 1770.

M. Guinée ancien professeur du collège du Pleffis, qui en fait sans doute plus que *M. Pigal* sur l'art de jeter des figures en fonte, a écrit contre ces vérités dans un livre intitulé, *Lettres de quelques juifs portugais & allemands, avec des réflexions critiques, & un petit commentaire extrait d'un plus grand. A Paris, chez Laurent Prault, 1769, avec approbation & privilège du roi.*

Ces lettres ont été écrites sous le nom de messieurs les juifs *Joseph Ben Jonathan, Aaron Mathataï, & David Winker.*

Ce professeur, secrétaire des trois juifs, dit dans sa lettre seconde : „ Entrez seulement, Monsieur, chez „ le premier fondeur; je vous réponds que si vous „ lui fournissez les matières dont il pourrait avoir „ besoin, que vous le pressiez & que vous le payiez „ bien, il vous fera un pareil ouvrage en moins d'une „ semaine. Nous n'avons pas cherché long-temps,

» & nous en avons trouvé deux qui ne demandaient
 » que trois jours. Il y a déjà loin de trois jours à
 » trois mois, & nous ne doutons pas que si vous
 » cherchez bien, vous pourrez en trouver qui le
 » feront encore plus promptement. »

M. le professeur secrétaire des juifs n'a consulté apparemment que des fondeurs d'affiettes d'étain, ou d'autres petits ouvrages qui se jettent en fable. S'il s'était adressé à M. *Pigal* ou à M. *le Moine*, il aurait un peu changé d'avis.

C'est avec la même connaissance des arts, que ce monsieur prétend que de réduire l'or en poudre, en le brûlant pour le rendre potable & le faire avaler à toute une nation, est la chose du monde la plus aisée & la plus ordinaire en chimie. Voici comme il s'exprime.

» Cette possibilité de rendre l'or potable a été
 » répétée cent fois depuis *Stahl* & *Sénac*, dans les
 » ouvrages & dans les leçons de vos plus célèbres
 » chimistes, d'un *Baron*, d'un *Macquer* &c.; tous
 » sont d'accord sur ce point. Nous n'avons actuel-
 » lement sous les yeux que la nouvelle édition de la
 » chimie de *le Fèvre*. Il l'enseigne comme tous les
 » autres; & il ajoute que rien n'est plus certain,
 » & qu'on ne peut plus avoir là-dessus le moindre
 » doute.

» Qu'en pensez-vous, Monsieur? le témoignage
 » de ces habiles gens ne vaut-il pas bien celui de
 » vos critiques? Et de quoi s'avifent aussi ces incir-
 » concis? ils ne savent pas de chimie, & ils se
 » mêlent d'en parler; ils auraient pu s'épargner ce
 » ridicule.

„ Mais vous, Monsieur, quand vous transcriviez
 „ cette futile objection, ignoriez-vous que le dernier
 „ chimiste serait en état de la réfuter ? La chimie n'est
 „ pas votre fort, on le voit bien : aussi la bile de
 „ *Rouelle* s'échauffe, ses yeux s'allument, & son dépit
 „ éclate, lorsqu'il lit par hasard ce que vous en dites
 „ en quelques endroits de vos ouvrages. Faites des
 „ vers, Monsieur, & laissez-là l'art des *Pott* & des
 „ *Margraff*.

„ Voilà donc la principale objection de vos écri-
 „ vains, celle qu'ils avançaient avec le plus de con-
 „ fiance, pleinement détruite. „

Je ne fais si M. le secrétaire de la synagogue se connaît en vers, mais assurément il ne se connaît pas en or. J'ignore si M. *Rouelle* se met en colère quand on n'est pas de son opinion, mais je ne me mettrai pas en colère contre M. le secrétaire; je lui dirai avec ma tolérance ordinaire, dont je ferai toujours profession, que je ne le prierai jamais de me servir de secrétaire, attendu qu'il fait parler ses maîtres, MM. *Joseph*, *Mathataï*, & *David Winker*, en francs ignorans. (*)

Il s'agissait de savoir si on peut, sans miracle, fondre une figure d'or dans une seule nuit, & réduire cette figure en poudre le lendemain, en la jetant dans le feu. Or, monsieur le secrétaire, il faut que vous sachiez, vous & maître *Aliboron* votre digne panégyriste, qu'il est impossible de pulvériser l'or en le jetant au feu; l'extrême violence du feu le liquéfie, mais ne le calcine point.

(*) Voyez l'article *Juif*.

C'est de quoi il est question, monsieur le secrétaire; j'ai souvent réduit de l'or en pâte avec du mercure, je l'ai dissous avec de l'eau régale, mais je ne l'ai jamais calciné en le brûlant. Si on vous a dit que M. *Rouelle* calcine de l'or au feu, on s'est moqué de vous; ou bien on vous a dit une sottise que vous ne deviez pas répéter, non plus que toutes celles que vous transcrivez sur l'or potable.

L'or potable est une charlatanerie; c'est une friponnerie d'imposteur qui trompe le peuple: il y en a de plusieurs espèces. Ceux qui vendent leur or potable à des imbécilles, ne font pas entrer deux grains d'or dans leur liqueur; ou s'ils en mettent un peu, ils l'ont dissous dans de l'eau régale, & ils vous jurent que c'est de l'or potable sans acide; ils dépouillent l'or autant qu'ils le peuvent de son eau régale, ils la chargent d'huile de romarin. Ces préparations sont très-dangereuses; ce sont de véritables poisons, & ceux qui en vendent méritent d'être réprimés.

Voilà, Monsieur, ce que c'est que votre or potable, dont vous parlez un peu au hasard, ainsi que de tout le reste.

Cet article est un peu vif, mais il est vrai & utile. Il faut confondre quelquefois l'ignorance orgueilleuse de ces gens qui croient pouvoir parler de tous les arts, parce qu'ils ont lu quelques lignes de *saint Augustin*. (1)

(1) M. l'abbé G.... a été trompé par ceux qu'il a consultés; il faut très-peu de temps, à la vérité pour jeter en fonte une petite statue dont le moule est préparé; mais il en faut beaucoup pour former un moule. Or, on ne peut supposer que les Juifs aient eu la précaution d'apporter d'Egypte le moule où ils devaient couler le veau d'or.

Le célèbre chimiste *Stahl*, après avoir montré que le foie de soufre peut dissoudre l'or, ajoute qu'en supposant qu'il y eût des fontaines sulfureuses

FORCE PHYSIQUE.

QU'EST-CE que force? où réside-t-elle? d'où vient-elle? périt-elle? subsiste-t-elle toujours la même?

On s'est complu à nommer *force* cette pesanteur qu'exerce un corps sur un autre. Voilà une boule de deux cents livres; elle est sur ce plancher; elle le presse, dit-on, avec une force de deux cents livres. Et vous appelez cela une *force morte*. Or, ces mots de *force* & de *morte* ne sont-ils pas un peu contradictoires? ne vaudrait-il pas autant dire mort vivant, oui & non?

Cette boule pèse; d'où vient cette pesanteur? & cette pesanteur est-elle une force? Si cette boule n'était arrêtée par rien, elle se rendrait directement au centre de la terre. D'où lui vient cette incompréhensible propriété?

Elle est soutenue par mon plancher; & vous donnez à mon plancher libéralement la force d'inertie. Inertie signifie *inactivité*, *impuissance*. Or, n'est-il pas singulier qu'on donne à l'impuissance le nom de *force*?

Quelle est la force vive qui agit dans votre bras & dans votre jambe? quelle en est la source? comment peut-on supposer que cette force subsiste

dans le désert, on pourrait expliquer par-là l'opération attribuée à *Moïse*. C'est une plaisanterie un peu leste qu'on peut pardonner à un physicien; mais qu'un théologien aussi grave que M. l'abbé G. . . . ne devait pas se permettre de répéter.

quand vous êtes mort ? va-t-elle se loger ailleurs comme un homme change de maison quand la sienne est détruite ?

Comment a-t-on pu dire qu'il y a toujours égalité de force dans la nature ? il faudrait donc qu'il y eût toujours égal nombre d'hommes ou d'êtres actifs équivalens.

Pourquoi un corps en mouvement communique-t-il sa force à un corps qu'il rencontre ?

Ni la géométrie, ni la mécanique, ni la métaphysique, ne répondent à ces questions. Veut-on remonter au premier principe de la force des corps & du mouvement, il faudra remonter encore à un principe supérieur. Pourquoi y a-t-il quelque chose ?

Force mécanique.

ON présente tous les jours des projets pour augmenter la force des machines qui sont en usage, pour augmenter la portée des boulets de canon avec moins de poudre, pour élever des fardeaux sans peine, pour dessécher des marais en épargnant le temps & l'argent, pour remonter promptement des rivières sans chevaux, pour élever facilement beaucoup d'eau, & pour ajouter à l'activité des pompes.

Tous ces sèeurs de projets sont trompés eux-mêmes les premiers, comme *Lafs* le fut par son système.

Un bon mathématicien, pour prévenir ces continuel abus, a donné la règle suivante.

Il faut dans toute machine considérer quatre quantités. 1°. La puissance du premier moteur, soit

soit homme, soit cheval, soit l'eau, ou le vent, ou le feu.

2°. La vitesse de ce premier moteur, dans un temps donné.

3°. La pesanteur ou résistance de la matière qu'on veut faire mouvoir.

4°. La vitesse de cette matière en mouvement, dans le même temps donné.

De ces quatre quantités, le produit des deux premières est toujours égal à celui des deux dernières, ces produits ne sont que les quantités du mouvement.

Trois de ces quantités étant connues, on trouve toujours la quatrième.

Un machiniste, il y a quelques années, présenta à l'hôtel-de-ville de Paris le modèle en petit d'une pompe, par laquelle il assurait qu'il élèverait à cent trente pieds de hauteur, cent mille muids d'eau par jour. Un muid d'eau pèse cinq cents soixante livres, ce sont cinquante-six millions de livres qu'il faut élever en vingt-quatre heures, & six cents quarante-huit livres par chaque seconde.

Le chemin & la vitesse sont de cent trente pieds par seconde.

La quatrième quantité est le chemin, ou la vitesse du premier moteur.

Que ce moteur soit un cheval, il fait trois pieds par seconde tout au plus.

Multipliez ce poids de six cents quarante-huit livres par cent trente pieds d'élévation, auquel on doit le porter, vous aurez quatre-vingt-quatre mille deux cents quarante, lesquels divisés par la vitesse

qui est trois, vous donnent vingt-huit mille quatre-vingts.

Il faut donc que le moteur ait une force de vingt-huit mille quatre-vingts pour élever l'eau dans une seconde.

La force des hommes n'est estimée que vingt-cinq livres, & celle des chevaux de cent soixante & quinze.

Or, comme il faut élever à chaque seconde une force de vingt-huit mille quatre-vingts, il résulte de-là que pour exécuter la machine proposée à l'hôtel-de-ville de Paris, on avait besoin de onze cents vingt-trois hommes ou de cent soixante chevaux, encore aurait-il fallu supposer que la machine fût sans frottement. Plus la machine est grande, plus les frottemens sont considérables, ils vont souvent à un tiers de la force mouvante ou environ; ainsi il aurait fallu, suivant un calcul très-moderé, deux cents treize chevaux, ou quatorze cents quatre-vingt-dix-sept hommes.

Ce n'est pas tout; ni les hommes, ni les chevaux, ne peuvent travailler vingt-quatre heures sans manger & sans dormir. Il eût donc fallu doubler au moins le nombre des hommes, ce qui aurait exigé deux mille neuf cents quatre-vingt-quatorze hommes, ou quatre cents vingt-six chevaux.

Ce n'est pas tout encore; ces hommes & ces chevaux, en douze heures, doivent en prendre quatre pour manger & se reposer. Ajoutez donc un tiers; il aurait fallu à l'inventeur de cette belle machine l'équivalent de cinq cents soixante-huit chevaux, ou trois mille neuf cents quatre-vingt-douze hommes.

Le célèbre maréchal de *Saxe* tomba dans le même mécompte, quand il construisit une galère qui devait remonter la rivière de Seine en vingt-quatre heures, par le moyen de deux chevaux qui devaient faire mouvoir des rames.

Vous trouvez dans l'histoire ancienne de *Rollin*, remplie d'ailleurs d'une morale judicieuse, les paroles suivantes :

» *Archimède* se met en devoir de satisfaire la juste
 » & raisonnable curiosité de son parent & de son
 » ami *Hiéron* roi de Syracuse. Il choisit une des
 » galères qui étaient dans le port, la fait tirer à terre
 » avec beaucoup de travail & à force d'hommes, y
 » fait mettre sa charge ordinaire, & par-dessus sa
 » charge autant d'hommes qu'elle en peut tenir.
 » Ensuite se mettant à quelque distance, assis à son
 » aise, sans travail, sans le moindre effort, en
 » remuant seulement de la main le bout d'une
 » machine à plusieurs cordes & poulies qu'il avait
 » préparée, il ramena la galère à lui par terre aussi
 » doucement & aussi uniment que si elle n'avait fait
 » que fendre les flots. »

Que l'on considère, après ce récit, qu'une galère remplie d'hommes, chargée de ses mâts, de ses rames, & de son poids ordinaire, devait peser au moins quatre cents mille livres; qu'il fallait une force supérieure pour la tenir en équilibre & la faire mouvoir; que cette force devait être au moins de quatre cents vingt mille livres; que les frottemens pouvaient être la moitié de la puissance employée pour soulever un pareil poids; que par conséquent la machine devait avoir environ six cents mille livres de force. Or on

ne fait guère jouer une telle machine en un tour de main, *sans le moindre effort.*

C'est de *Plutarque* que l'estimable auteur de l'Histoire ancienne a tiré ce conte. Mais quand *Plutarque* a dit une chose absurde, tout ancien qu'il est, un moderne ne doit pas la répéter.

F O R C E.

CE mot a été transporté du simple au figuré. *Force* se dit de toutes les parties du corps qui sont en mouvement, en action; la force du cœur, que quelques-uns ont faite de quatre cents livres, & d'autres de trois onces; la force des viscères, des poumons, de la voix; à force de bras.

On dit par analogie faire force de voiles, de rames; rassembler ses forces; connaître, mesurer ses forces; aller, entreprendre au-delà de ses forces; le travail de l'Encyclopédie est au-dessus des forces de ceux qui se sont déchainés contre ce livre. On a long-temps appelé *forces* de grands ciseaux; & c'est pourquoi dans les États de la ligue, on fit une estampe de l'ambassadeur d'Espagne, cherchant avec ses lunettes ses ciseaux qui étaient à terre, avec ce jeu de mots pour inscription: *J'ai perdu mes forces.*

Le style familier admet encore, force gens, force gibier, force fripons, force mauvais critiques. On dit, à force de travailler, il s'est épuisé; le fer s'affaiblit à force de le polir.

La métaphore qui a transporté ce mot dans la morale, en a fait une vertu cardinale. La force, en

ce sens, est le courage de soutenir l'adversité, & d'entreprendre des choses vertueuses & difficiles, *animi fortitudo*.

La force de l'esprit est la pénétration & la profondeur, *ingenii vis*. La nature la donne comme celle du corps : le travail modéré les augmente, & le travail outré les diminue.

La force d'un raisonnement consiste dans une exposition claire des preuves exposées dans leur jour, & une conclusion juste ; elle n'a point lieu dans les théorèmes mathématiques, parce qu'une démonstration ne peut recevoir plus ou moins d'évidence, plus ou moins de force ; elle peut seulement procéder par un chemin plus long ou plus court, plus simple ou plus compliqué. La force du raisonnement a surtout lieu dans les questions problématiques. La force de l'éloquence n'est pas seulement une suite de raisonnemens justes & vigoureux, qui subsisteraient avec la sécheresse ; cette force demande de l'embonpoint, des images frappantes, des termes énergiques. Ainsi on a dit que les sermons de *Bourdaloue* avaient plus de force, ceux de *Maffillon* plus de grâce. Des vers peuvent avoir de la force, & manquer de toutes les autres beautés. La force d'un vers dans notre langue vient principalement de dire quelque chose dans chaque hémistiche :

Et monté sur le faite, il aspire à descendre.

L'Eternel est son nom ; le monde est son ouvrage.

Ces deux vers plein de force & d'élégance font le meilleur modèle de la poésie.

342 F O R N I C A T I O N .

La force, dans la peinture, est l'expression des muscles que des touches ressenties font paraître en action sous la chair qui les couvre. Il y a trop de force quand ces muscles sont trop prononcés. Les attitudes des combattans ont beaucoup de force dans les batailles de *Constantin* dessinées par *Raphaël* & par *Jules Romain*, & dans celles d'*Alexandre* peintes par *le Brun*. La force outrée est dure dans la peinture, ampoulée dans la poésie.

Des philosophes ont prétendu que la force est une qualité inhérente à la matière; que chaque particule invisible, ou plutôt monade, est douée d'une force active: mais il est aussi difficile de démontrer cette assertion, qu'il le serait de prouver que la blancheur est une qualité inhérente à la matière, comme le dit le dictionnaire de Trévoux à l'article *Inhérent*.

La force de tout animal a reçu son plus haut degré quand l'animal a pris toute sa croissance. Elle décroît quand les muscles ne reçoivent plus une nourriture égale; & cette nourriture cesse d'être égale quand les esprits animaux n'impriment plus à ces muscles le mouvement accoutumé. Il est si probable que ces esprits animaux sont du feu, que les vieillards manquent de mouvement, de force, à mesure qu'ils manquent de chaleur.

F O R N I C A T I O N .

LE dictionnaire de Trévoux dit que c'est un terme de théologie. Il vient du mot latin *fornix*, petites chambres voûtées dans lesquelles se tenaient les femmes publiques à Rome. On a employé ce terme pour

signifier le commerce des personnes libres. Il n'est point d'usage dans la conversation, & n'est guère reçu aujourd'hui que dans le style marotique. La décence l'a banni de la chaire. Les casuistes en faisaient un grand usage, & le distinguaient en plusieurs espèces. On a traduit par le mot de *fornication* les infidélités du peuple juif pour des dieux étrangers, parce que chez les prophètes ces infidélités sont appelées *impuretés*, *souillures*. C'est par la même extension qu'on a dit que les Juifs avaient rendu aux faux dieux un hommage *adultère*.

FRANC OU FRANQ; FRANCE, FRANÇOIS, FRANÇAIS.

L'ITALIE a toujours conservé son nom, malgré le prétendu établissement d'*Enée* qui aurait dû y laisser quelques traces de la langue, des caractères, & des usages, de Phrygie, s'il était jamais venu avec *Acathe*, *Cloante*, & tant d'autres, dans le canton de Rome alors presque désert. Les Goths, les Lombards, les Francs, les Allemands ou Germains, qui envahirent l'Italie tour-à-tour, lui laissèrent au moins son nom.

Les Tyriens, les Africains, les Romains, les Vandales, les Visigoths, les Sarrazins, ont été les maîtres de l'Espagne les uns après les autres; le nom d'*Espagne* est demeuré. La Germanie a toujours conservé le sien; elle a joint seulement celui d'Allemagne qu'elle n'a reçu d'aucun vainqueur.

Les Gaulois sont presque les seuls peuples d'Occident qui aient perdu leur nom. Ce nom était celui de

Walch ou *Wuelch* ; les Romains substituèrent toujours un *G* au *W* qui est barbare ; de *Welche* ils firent *Galli*, *Gallia*. On distingua la Gaule celtique, la belge, l'aquitaine, qui parlaient chacune un jargon différent. (*)

Qui étaient & d'où venaient ces Français, lesquels, en très-petit nombre & en très-peu de temps, s'emparèrent de toutes les Gaules, que *César* n'avait pu entièrement soumettre qu'en dix années ? Je viens de lire un auteur qui commence par ces mots : *Les Français dont nous descendons*. Hé, mon ami, qui vous a dit que vous descendez en droite ligne d'un franc ? *Hildvic* ou *Clodvic*, que nous nommons *Clovis*, n'avait probablement pas plus de vingt mille hommes mal vêtus & mal armés, quand il subjuga environ huit ou dix millions de *welches* ou gaulois, tenus en servitude par trois ou quatre légions romaines. Nous n'avons pas une seule maison en France qui puisse fournir, je ne dis pas la moindre preuve, mais la moindre vraisemblance qu'elle ait un franc pour son origine.

Quand des pirates des bords de la mer Baltique vinrent, au nombre de sept ou huit mille tout au plus, se faire donner la Normandie en fief & la Bretagne en arrière-fief, laissèrent-ils des archives par lesquelles on puisse faire voir qu'ils sont les pères de tous les Normands d'aujourd'hui ?

Il y a bien long-temps que l'on a cru que les Français venaient des Troyens. (a) *Ammien Marcellin*, qui vivait au quatrième siècle, dit : *Selon plusieurs anciens écrivains, des troupes de Troyens fugitifs s'établirent sur les bords du Rhin alors déserts*. Passe encore pour *Enée*, il

(*) Voyez *Langue*.

(a) Liv. XH.

pouvait aisément chercher un asile au bout de la Méditerranée ; mais *Francus*, fils d'*Hector*, avait trop de chemin à faire pour aller vers Dusseldorp, Vorms, Ditz, Aldved, Solm, Errenbeistein, &c.

Fredegaire ne doute pas que les Franqs ne se fussent d'abord retirés en Macédoine, & qu'ils n'aient porté les armes sous *Alexandre*, après avoir combattu sous *Priam*. Le moine *Otfrid* en fait son compliment à l'empereur *Louis le germanique*.

Le géographe de Ravenne, moins fabuleux, assigne la première habitation de la horde des Franqs parmi les Cimbres, au-delà de l'Elbe, vers la mer Baltique. Ces Franqs pourraient bien être quelques restes de ces barbares Cimbres défaits par *Marius* ; & le savant *Leibnitz* est de cette opinion.

Ce qui est bien certain, c'est que du temps de *Constantin* il y avait au-delà du Rhin des hordes de Franqs ou Sicambres qui exerçaient le brigandage. Ils se rassemblaient sous des capitaines de bandits, sous des chefs que les historiens ont eu le ridicule d'appeler rois : *Constantin* les poursuivit lui-même dans leurs repaires, en fit pendre plusieurs, en livra d'autres aux bêtes dans l'amphithéâtre de Trèves pour son divertissement : deux de leurs prétendus rois nommés *Ascaric* & *Ragaise* périrent par ce supplice ; c'est sur quoi les panégyristes de *Constantin* s'extasiaient, & sur quoi il n'y avait pas tant à se récrier.

La prétendue loi salique, écrite, dit-on, par ces barbares, est une des absurdes chimères dont on nous ait jamais bercés. Il serait bien étrange que les Francs eussent écrit dans leurs marais un code considérable,

& que les Français n'eussent eu aucune coutume écrite qu'à la fin du règne de *Charles VII*. Il vaudrait autant dire que les Algonquins & les Chicachas avaient une loi par écrit. Les hommes ne sont jamais gouvernés par des lois authentiques consignées dans les monumens publics, que quand ils ont été rassemblés dans des villes, qu'ils ont eu une police réglée, des archives, & tout ce qui caractérise une nation civilisée. Dès que vous trouvez un code dans une nation qui était barbare du temps de ce code, qui ne vivait que de rapine & de brigandage, qui n'avait pas une ville fermée, foyez très-furs que ce code est supposé & qu'il a été fait dans des temps très-postérieurs. Tous les sophismes, toutes les suppositions, n'ébranleront jamais cette vérité dans l'esprit des sages.

Ce qu'il y a de plus ridicule, c'est qu'on nous donne cette loi salique en latin; comme si des sauvages errans au-delà du Rhin, avaient appris la langue latine. On la suppose d'abord rédigée par *Clovis*, & on le fait parler ainsi :

Lorsque la nation illustre des Francs était encore réputée barbare, les premiers de cette nation dictèrent la loi salique. On choisit parmi eux quatre des principaux, Visogast, Bodogast, Sologast, & Vindogast &c.

Il est bon d'observer que c'est ici la fable de la *Fontaine* :

Notre magot prit pour ce coup

Le nom d'un port pour un nom d'homme.

Ces noms sont ceux de quelques cantons francs dans le pays de Worms. Quelle que soit l'époque où les coutumes nommées *loi salique* aient été rédigées sur

une ancienne tradition, il est bien certain que les Francs n'étaient pas de grands législateurs.

Que voulait dire originairement le mot *Franq*? Une preuve qu'on n'en fait rien du tout, c'est que cent auteurs ont voulu le deviner. Que voulait dire Hun, Alain, Goth, Welche, Picard? Et qu'importe?

Les armées de *Clovis* étaient-elles toutes composées de Francs? il n'y a pas d'apparence. *Childeric* le franq avait fait des courses jusqu'à Tournai. On dit *Clovis* fils de *Childeric* & de la reine *Bazine* femme du roi *Bazin*. Or *Bazin* & *Bazine* ne sont pas assurément des noms allemands, & on n'a jamais vu la moindre preuve que *Clovis* fût leur fils. Tous les cantons germains élisaient leurs chefs; & le canton des Francs avait sans doute élu *Clodvic* ou *Clovis*, quel que fût son père. Il fit son expédition dans les Gaules, comme tous les autres barbares avaient entrepris les leurs dans l'empire romain.

Croira-t-on de bonne foi que l'hérule *Odo*, surnommé *Acer* par les Romains, & connu parmi nous sous le nom d'*Odoacre*, n'ait eu que des Hérules à sa suite, & que *Genferic* n'ait conduit en Afrique que des Vandales? Tous les misérables sans profession & sans talent qui n'ont rien à perdre, & qui espèrent gagner beaucoup, ne se joignent-ils pas toujours au premier capitaine de voleurs qui lève l'étendard de la destruction?

Dès que *Clovis* eut le moindre succès, ses troupes furent grossies sans doute de tous les Belges qui voulurent avoir part au butin; & cette armée ne s'en appela pas moins l'*armée des Francs*. L'expédition

était très-aisée. Déjà les Visigoths avaient envahi un tiers des Gaules, & les Burgundiens un autre tiers. Le reste ne tint pas devant *Clovis*. Les Francs partagèrent les terres des vaincus, & les Welches les labourèrent.

Alors le mot *Franq* signifia un *possesseur libre*, tandis que les autres étaient esclaves. De là vinrent les mots de *franchise* & d'*affranchir* : Je vous fais franq, je vous rends homme libre. De là *francalenus*, tenant librement; *franq aleu*, *franq dad*, *franq chamen*, & tant d'autres termes moitié latins, moitié barbares, qui composèrent si long-temps le malheureux patois dont on se servit en France.

De là un franq en argent ou en or, pour exprimer la monnaie du roi des Francs, ce qui n'arriva que long-temps après, mais qui rappelait l'origine de la monarchie. Nous disons encore *vingt francs*, *vingt livres*, & cela ne signifie rien par soi-même; cela ne donne aucune idée ni du poids ni du titre de l'argent; ce n'est qu'une expression vague par laquelle les peuples ignorans ont presque toujours été trompés, ne sachant en effet combien ils recevaient, ni combien ils payaient réellement.

Charlemagne ne se regardait pas comme un franq; il était né en Aufranie, & parlait la langue allemande. Son origine venait d'*Arnould* évêque de Metz, précepteur de *Dagobert*. Or, un homme choisi pour précepteur n'était pas probablement un franq. Ils faisaient tous gloire de la plus profonde ignorance, & ne connaissaient que le métier des armes. Mais ce qui donne le plus de poids à l'opinion que *Charlemagne* regardait les Francs comme étrangers à lui, c'est l'article IV

d'un de ses capitulaires sur les métairies : *Si les Franks , dit-il , commettent quelques délits dans nos possessions , qu'ils soient jugés suivant leurs lois.*

La race carlovingienne passa toujours pour allemande ; le pape *Adrien IV* , dans sa lettre aux archevêques de Maïence , de Cologne , & de Trèves , s'exprime en ces termes remarquables : *L'empire fut transféré des Grecs aux Allemands. Le roi ne fut empereur qu'après avoir été couronné par le pape.... Tout ce que l'empereur possède , il le tient de nous. Et comme Zacharie donna l'empire grec aux Allemands , nous pouvons donner celui des Allemands aux Grecs.*

Cependant la France ayant été partagée en orientale & en occidentale , & l'orientale étant l'Austrasie , ce nom de *France* prévalut au point que , même du temps des empereurs saxons , la cour de Constantinople les appelait toujours *prétendus empereurs franks* , comme il se voit dans les lettres de l'évêque *Luitprand* envoyé de Rome à Constantinople.

De la nation française.

LORSQUE les Franks s'établirent dans le pays des premiers Welches , que les Romains appelaient *Gallia* , la nation se trouva composée des anciens Celtes ou Gaulois subjugués par *César* , des familles romaines qui s'y étaient établies , des Germains qui y avaient déjà fait des émigrations , & enfin des Franks qui se rendirent maîtres du pays sous leur chef *Clovis*. Tant que la monarchie qui réunit la Gaule & la Germanie subsista , tous les peuples depuis la source du Vésèr jusqu'aux mers des Gaules , portèrent le nom de

Francs. Mais lorsqu'en 843, au congrès de Verdun, sous *Charles le chauve*, la Germanie & la Gaule furent séparées, le nom de *Francs* resta aux peuples de la France occidentale, qui retint seule le nom de *France*.

On ne connut guère le nom de *Français* que vers le dixième siècle. Le fond de la nation est de familles gauloises, & les traces du caractère des anciens Gaulois ont toujours subsisté.

En effet, chaque peuple a son caractère comme chaque homme; & ce caractère général est formé de toutes les ressemblances que la nature & l'habitude ont mises entre les habitans d'un même pays, au milieu des variétés qui les distinguent. Ainsi le caractère, le génie, l'esprit français, résultent de ce que les différentes provinces de ce royaume ont entr'elles de semblable. Les peuples de la Guienne & ceux de la Normandie diffèrent beaucoup; cependant on reconnaît en eux le génie français, qui forme une nation de ces différentes provinces, & qui les distingue des Italiens & des Allemands. Le climat & le sol impriment évidemment aux hommes, comme aux animaux & aux plantes, des marques qui ne changent point. Celles qui dépendent du gouvernement, de la religion, de l'éducation, s'altèrent. C'est-là le nœud qui explique comment les peuples ont perdu une partie de leur ancien caractère & ont conservé l'autre. Un peuple qui a conquis autrefois la moitié de la terre n'est plus reconnaissable aujourd'hui sous un gouvernement sacerdotal: mais le fond de son ancienne grandeur d'ame subsiste encore, quoique caché sous la faiblesse.

Le gouvernement barbare des Turcs a énervé de même les Egyptiens & les Grecs, fans avoir pu détruire le fond du caractère & la trempe de l'esprit de ces peuples.

Le fond du Français est tel aujourd'hui, que *César* a peint le Gaulois, prompt à se résoudre, ardent à combattre, impétueux dans l'attaque, se rebutant aisément. *César*, *Agathias*, & d'autres, disent que de tous les barbares, le Gaulois était le plus poli. Il est encore, dans le temps le plus civilisé, le modèle de la politesse de ses voisins, quoiqu'il montre de temps en temps des restes de sa légèreté, de sa pétulance, & de sa barbarie.

Les habitans des côtes de la France furent toujours propres à la marine : les peuples de la Guienne composèrent toujours la meilleure infanterie : ceux qui habitent les campagnes de Blois & de Tours ne font pas, dit le *Tasse*,

. . . *Gente robusta, e faticosa.*
La terra molle, e lieta, e dilettofa
Simili a se gli abitator', produce.

Mais comment concilier le caractère des Parisiens de nos jours avec celui que l'empereur *Julien*, le premier des princes & des hommes après *Marc-Aurèle*, donne aux Parisiens de son temps ? *J'aime ce peuple*, dit-il dans son *Mosopogon*, *parce qu'il est sérieux & sévère comme moi*. Ce sérieux qui semble banni aujourd'hui d'une ville immense, devenue le centre des plaisirs, devait régner dans une ville alors petite, dénuée d'amusemens : l'esprit des Parisiens a changé en cela, malgré le climat.

L'affluence du peuple, l'opulence, l'oïfiveté, qui ne peut s'occuper que des plaisirs & des arts, & non du gouvernement, ont donné un nouveau tour d'esprit à un peuple entier.

Comment expliquer encore par quels degrés ce peuple a passé des fureurs qui le caractérisèrent du temps du roi *Jean*, de *Charles VI*, de *Charles IX*, de *Henri III*, & de *Henri IV* même, à cette douce facilité de mœurs que l'Europe chérit en lui? C'est que les orages du gouvernement & ceux de la religion pouffèrent la vivacité des esprits aux emportemens de la faction & du fanatisme, & que cette même vivacité, qui subsistera toujours, n'a aujourd'hui pour objet que les agrémens de la société. Le Parisien est impétueux dans ses plaisirs, comme il le fut autrefois dans ses fureurs. Le fond du caractère qu'il tient du climat, est toujours le même. S'il cultive aujourd'hui tous les arts dont il fut privé si long-temps, ce n'est pas qu'il ait un autre esprit, puisqu'il n'a point d'autres organes; mais c'est qu'il a eu plus de secours; & ces secours, il ne se les est pas donnés lui-même, comme les Grecs & les Florentins, chez qui les arts sont nés comme des fruits naturels de leur terroir: le Français les a reçus d'ailleurs; mais il a cultivé heureusement ces plantes étrangères; & ayant tout adopté chez lui, il a presque tout perfectionné.

Le gouvernement des Français fut d'abord celui de tous les peuples du Nord: tout se réglait dans les assemblées générales de la nation: les rois étaient les chefs de ces assemblées; & ce fut presque la seule administration des Français dans les deux premières races, jusqu'à *Charles le simple*.

Lorsque

Lorsque la monarchie fut démembrée, dans la décadence de la race carlovingienne ; lorsque le royaume d'Arles s'éleva, & que les provinces furent occupées par des vassaux peu dépendans de la couronne, le nom de Français fut plus restreint ; sous *Hugues-Capet, Robert, Henri, & Philippe*, on n'appela *Français* que les peuples en-deçà de la Loire. On vit alors une grande diversité dans les mœurs, comme dans les lois des provinces demeurées à la couronne de France. Les seigneurs particuliers qui s'étaient rendus les maîtres de ces provinces, introduisirent de nouvelles coutumes dans leurs nouveaux Etats. Un breton, un flamand, ont aujourd'hui quelque conformité, malgré la différence de leur caractère, qu'ils tiennent du sol & du climat : mais alors ils n'avaient entr'eux presque rien de semblable.

Ce n'est guère que depuis *François I*, que l'on vit quelque uniformité dans les mœurs & dans les usages. La cour ne commença que dans ce temps à servir de modèle aux provinces réunies ; mais en général, l'impétuosité dans la guerre, & le peu de discipline, furent toujours le caractère dominant de la nation.

La galanterie & la politesse commencèrent à distinguer les Français sous *François I*. Les mœurs devinrent atroces depuis la mort de *François II*. Cependant au milieu de ces horreurs, il y avait toujours à la cour une politesse que les Allemands & les Anglais s'efforçaient d'imiter. On était déjà jaloux des Français dans le reste de l'Europe, en cherchant à leur ressembler. Un personnage d'une comédie de *Shakespeare* dit qu'à toute force on peut être poli, sans avoir été à la cour de France.

Quoique la nation ait été taxée de légèreté par *César* & par tous les peuples voisins, cependant ce royaume si long-temps démembré, & si souvent près de succomber, s'est réuni & soutenu principalement par la sagesse des négociations, l'adresse, & la patience, mais surtout par la division de l'Allemagne & de l'Angleterre. La Bretagne n'a été réunie au royaume que par un mariage; la Bourgogne par droit de mouvance, & par l'habileté de *Louis XI*; le Dauphiné, par une donation qui fut le fruit de la politique; le comté de Toulouse, par un accord soutenu d'une armée; la Provence, par de l'argent. Un traité de paix a donné l'Alsace; un autre traité a donné la Lorraine. Les Anglais ont été chassés de France autrefois, malgré les victoires les plus signalées, parce que les rois de France ont su temporiser & profiter de toutes les occasions favorables. Tout cela prouve que si la jeunesse française est légère, les hommes d'un âge mûr qui la gouvernent ont toujours été très-sages. Encore aujourd'hui la magistrature, en général, a des mœurs sévères, comme du temps de l'empereur *Julien*. Si les premiers succès en Italie, du temps de *Charles VIII*, furent dus à l'impétuosité guerrière de la nation, les disgrâces qui les suivirent vinrent de l'aveuglement d'une cour qui n'était composée que de jeunes gens. *François I* ne fut malheureux que dans sa jeunesse, lorsque tout était gouverné par des favoris de son âge; & il rendit son royaume florissant dans un âge plus avancé.

Les Français se servirent toujours des mêmes armes que leurs voisins, & eurent à-peu-près la même discipline dans la guerre. Ils ont été les premiers qui ont

quitté l'usage de la lance & des piques. La bataille d'Ivry commença à décrier l'usage des lances, qui fut bientôt aboli; & sous *Louis XIV* les piques ont été oubliées. Ils portèrent des tuniques & des robes jusqu'au seizième siècle. Ils quittèrent sous *Louis le jeune* l'usage de laisser croître la barbe, & le reprirent sous *François I*; & on ne commença à se raser entièrement que sous *Louis XIV*. Les habillemens changèrent toujours; & les Français, au bout de chaque siècle, pouvaient prendre les portraits de leurs aïeux pour des portraits d'étrangers.

F R A N Ç O I S.

S E C T I O N P R E M I E R E.

ON prononce aujourd'hui *français*, & quelques auteurs l'écrivent de même; ils en donnent pour raison qu'il faut distinguer *François* qui signifie une nation, de *François* qui est un nom propre, comme *S^t François*, ou *François I*.

Toutes les nations adoucissent à la longue la prononciation des mots qui sont le plus en usage; c'est ce que les Grecs appelaient *euphonie*. On prononçait la diphthongue *oi* rudement, au commencement du seizième siècle. La cour de *François I* adoucit la langue comme les esprits: de-là vient qu'on ne dit plus *françois* par un *o*, mais *français*; qu'on dit, il *aimait*, il *croyait*, & non pas il *aimoit*, il *croyoit* &c.

La langue française ne commença à prendre quelque forme que vers le dixième siècle ; elle naquit des ruines du latin & du celte , mêlée de quelques mots tudesques. Ce langage était d'abord le *romanum rusticum* , le romain rustique ; & la langue tudesque fut la langue de la cour , jusqu'au temps de *Charles le chauve* ; le tudesque demeura la seule langue de l'Allemagne , après la grande époque du partage en 433. Le romain rustique , la langue romance prévalut dans la France occidentale ; le peuple du pays de Vaud , du Valais , de la vallée d'Engadine , & de quelques autres cantons , conserve encore aujourd'hui des vestiges manifestes de cet idiome.

A la fin du dixième siècle , le *français* se forma ; on écrivit en *français* au commencement du onzième ; mais ce *français* tenait encore plus du romain rustique , que du *français* d'aujourd'hui. Le roman de *Philomena* , écrit au dixième siècle en romain rustique , n'est pas dans une langue fort différente des lois normandes. On voit encore les origines celtes , latines , & allemandes. Les mots qui signifient les parties du corps humain , ou des choses d'un usage journalier , & qui n'ont rien de commun avec le latin ou l'allemand , sont de l'ancien gaulois ou celte , comme *tête* , *jambe* , *sabre* , *pointe* , *aller* , *parler* , *écouter* , *regarder* , *aboyer* , *crier* , *coutume* , *ensemble* , & plusieurs autres de cette espèce. La plupart des termes de guerre étaient francs ou allemands : *Marche* , *halte* , *maréchal* , *bivouac* , *reitre* , *lansquenet*. Presque tout le reste est latin ; & les mots latins furent tous abrégés , selon l'usage & le génie des nations du Nord : ainsi de *palatium* , palais ; de *lupus* , loup ; d'*Auguste* , août ; de *Junius* ,

juin ; d'*unctus*, oint ; de *purpura*, pourpre ; de *pretium*, prix &c. . . . A peine restait-il quelques vestiges de la langue grecque, qu'on avait si long-temps parlée à Marseille.

On commença au douzième siècle à introduire dans la langue quelques termes de la philosophie d'*Aristote* ; & vers le seizième siècle, on exprima par des termes grecs toutes les parties du corps humain, leurs maladies, leurs remèdes : de-là les mots de *cardiaque*, *céphalique*, *podagre*, *apoplectique*, *asthmatique*, *iliaque*, *empyème*, & tant d'autres. Quoique la langue s'enrichît alors du grec, & que depuis *Charles VIII* elle tirât beaucoup de secours de l'italien déjà perfectionné, cependant elle n'avait pas pris encore une consistance régulière. *François I* abolit l'ancien usage de plaider, de juger, de contracter, en latin ; usage qui attestait la barbarie d'une langue dont on n'osait se servir dans les actes publics ; usage pernicieux aux citoyens, dont le sort était réglé dans une langue qu'ils n'entendaient pas. On fut alors obligé de cultiver le *français* ; mais la langue n'était ni noble ni régulière. La syntaxe était abandonnée au caprice. Le génie de la conversation étant tourné à la plaisanterie, la langue devint très-féconde en expressions burlesques & naïves, & très-stérile en termes nobles & harmonieux : de-là vient que dans les dictionnaires de rimes on trouve vingt termes convenables à la poésie comique, pour un d'un usage plus relevé ; & c'est encore une raison pour laquelle *Marot* ne réussit jamais dans le style sérieux, & qu'*Amiot* ne put rendre qu'avec naïveté l'élégance de *Plutarque*.

Le français acquit de la vigueur sous la plume de *Montagne* ; mais il n'eut point encore d'élévation & d'harmonie. *Ronsard* gâta la langue en transportant dans la poésie française les composés grecs dont se servaient les philosophes & les médecins. *Malherbe* répara un peu le tort de *Ronsard*. La langue devint plus noble & plus harmonieuse par l'établissement de l'académie française , & acquit enfin dans le siècle de *Louis XIV*, la perfection où elle pouvait être portée dans tous les genres.

Le génie de cette langue est la clarté & l'ordre : car chaque langue a son génie , & ce génie consiste dans la facilité que donne le langage de s'exprimer plus ou moins heureusement , d'employer ou de rejeter les tours familiers aux autres langues. Le français n'ayant point de déclinaisons , & étant toujours asservi aux articles , ne peut adopter les inversions grecques & latines ; il oblige les mots à s'arranger dans l'ordre naturel des idées. On ne peut dire que d'une seule manière , *Plancus a pris soin des affaires de César* ; voilà le seul arrangement qu'on puisse donner à ces paroles : exprimez cette phrase en latin : *Res Cæsaris Plancus diligenter curavit* ; on peut arranger ces mots de cent vingt manières , sans faire tort au sens & sans gêner la langue. Les verbes auxiliaires qui alongent & qui énervent les phrases dans les langues modernes , rendent encore la langue française peu propre pour le style lapidaire. Les verbes auxiliaires , les pronoms , les articles , son manque de participes déclinaibles , & enfin sa marche uniforme , nuisent au grand enthousiasme de la poésie : elle a moins de ressources en ce genre que l'italien & l'anglais ; mais cette gêne & cet

esclavage même la rendent plus propre à la tragédie & à la comédie, qu'aucune langue de l'Europe. L'ordre naturel dans lequel on est obligé d'exprimer ses pensées & de construire ses phrases, répand dans cette langue une douceur & une facilité qui plaît à tous les peuples; & le génie de la nation se mêlant au génie de la langue, a produit plus de livres agréablement écrits qu'on n'en voit chez aucun autre peuple.

La liberté & la douceur de la société n'ayant été long-temps connues qu'en France, le langage en a reçu une délicatesse d'expression, & une finesse pleine de naturel qui ne se trouvent guère ailleurs. On a quelquefois outré cette finesse; mais les gens de goût ont su toujours la réduire dans de justes bornes.

Plusieurs personnes ont cru que la langue française s'était appauvrie depuis le temps d'*Amiot* & de *Montagne*: en effet, on trouve dans ces auteurs plusieurs expressions qui ne sont plus recevables; mais ce sont, pour la plupart, des termes familiers auxquels on a substitué des équivalens. Elle s'est enrichie de quantité de termes nobles & énergiques; & sans parler ici de l'éloquence des choses, elle a acquis l'éloquence des paroles. C'est dans le siècle de *Louis XIV*, comme on l'a dit, que cette éloquence a eu son plus grand éclat, & que la langue a été fixée. Quelques changemens que le temps & le caprice lui préparent, les bons auteurs du dix-septième & du dix-huitième siècles serviront toujours de modèles.

On ne devait pas attendre que le français dût se distinguer dans la philosophie. Un gouvernement long-temps gothique étouffa toute lumière pendant

plus de douze cents ans ; & des maîtres d'erreurs , payés pour abrutir la nature humaine , épaissirent encore les ténèbres. Cependant aujourd'hui il y a plus de philosophie dans Paris que dans aucune ville de la terre , & peut-être que dans toutes les villes ensemble , excepté Londres. Cet esprit de raison pénètre même dans les provinces. Enfin le génie français est peut-être égal aujourd'hui à celui des Anglais en philosophie ; peut-être supérieur à tous les autres peuples , depuis quatre-vingts ans dans la littérature ; & le premier , sans doute , pour les douceurs de la société , pour cette politesse si aisée , si naturelle , qu'on appelle improprement *urbanité*.

S E C T I O N I I.

Langue française.

IL ne nous reste aucun monument de la langue des anciens Welches , qui faisaient , dit-on , une partie des peuples celtes , ou keltes , espèce de sauvages dont on ne connaît que le nom , & qu'on a voulu en vain illustrer par des fables. Tout ce que l'on fait , est que les peuples que les Romains appelaient *Galli* , dont nous avons pris le nom de Gaulois , s'appelaient *Welches* ; c'est le nom qu'on donne encore aux Français dans la basse Allemagne , comme on appelait cette Allemagne *Teutch*.

La province de Galles , dont les peuples font une colonie de Gaulois , n'a d'autre nom que celui de *Welch*.

Un reste de l'ancien patois s'est encore conservé chez quelques rustres dans cette province de Galles, dans la basse-Bretagne, dans quelques villages de France.

Quoique notre langue soit une corruption de la latine, mêlée de quelques expressions grecques, italiennes, espagnoles, cependant nous avons retenu plusieurs mots dont l'origine paraît être celtique. Voici un petit catalogue de ceux qui sont encore d'usage, & que le temps n'a presque point altérés.

A.

Abattre, acheter, achever, affoller, aller, aleu, franc-aleu.

B.

Bagage, bagarre, bague, bailler, balayer, ballot, ban, arrière-ban, banc, bannal, barre, barreau, barrière, bataille, bateau, battre, bec, bègue, béguin, béquée, béqueter, berge, berne, bivouac, blèche, blé, bleffer, bloc, blocaille, blond, bois, botte, bouche, boucher, bouchon, boucle, brigand, brin, brize de vent, broche, brouiller, brouffailles, bru, mal rendu par *belle fille*.

C.

Cabas, caille, calme, calotte, chance, chat, claque, cliquetis, clou, coi, coiffe, coq, couard, couette, cracher, craquer, cric, croc, croquer.

D.

Da, (cheval) nom qui s'est conservé parmi les enfans, dada; d'abord, dague, danse, devis, devise, devifer, digue, dogue, drap, drogue, drôle.

E.

Echallas, effroi, embarras, épave, est, ainfi que oueft, nord, & fud.

F.

Fiffre, flairer, fléche, fou, fracas, frapper, frafque, fripon, frire, froc.

G.

Gabelle, gaillard, gain, galland, galle, garant, garre, garder, gauche, gobelet, gobet, gogue, gourde, gouffe, gras, grelot, gris, gronder, gros, guerre, guetter.

H.

Hagard, halle, halte, hanap, hanneton, haque-
née, harrasser, hardes, harnois, havre, hafard,
heaume, heurter, hors, hucher, huer.

L.

Ladre, laid, laquais, leude, homme de pied;
logis, lopin, lors, lorfique, lot, lourd.

M.

Magafin, maille, maraud, marche, maréchal,
marmot, marque, mâtin, mazette, mener, meurtre,
morgue, moue, moufle, mouton.

N.

Nargue, narguer, niais.

O.

Ofche, ou hoche, petite entaillure que les boulan-
gers font encore à de petites baguettes pour marquer
le nombre des pains qu'ils fourniffent, ancienne

manière de tout compter chez les Welches. C'est ce qu'on appelle encore *taille*. Oui, ouf.

P.

Palefroi, pantois, parc, piaffe, piailler, picorer.

R.

Race, racler, radotter, rançon, rat, ratifier, regarder, renifler, requinquer, rêver, rincer, risque, roffe, ruer.

S.

Saisir, faison, falaire, falle, favate, foin, fot, ce nom ne convenait-il pas un peu à ceux qui l'ont dérivé de l'hébreu? comme si les Welches avaient autrefois étudié à Jérusalem. Soupe.

T.

Talut, tanné (couleur,) tantôt, tappe, tic, trace, trappe, trapu, traquer, qu'on n'a pas manqué de faire venir de l'hébreu, tant les Juifs & nous étions voisins autrefois; tringle, troc, trognon, trompe, trop, trou, troupe, trouffe, trouve.

V.

Vacarme, valet, vassal.

Voyez à l'article *Grec* les mots qui peuvent être dérivés originaires de la langue grecque.

De tous les mots ci-dessus, & de tous ceux qu'on y peut joindre, il en est qui probablement ne sont pas de l'ancienne langue gauloise, mais de la teutone. Si on pouvait prouver l'origine de la moitié, c'est beaucoup.

Mais quand nous aurons bien constaté leur généalogie, quel fruit en pourrons-nous tirer? Il n'est pas

question de favoir ce que notre langue fut , mais ce qu'elle est. Il importe peu de connaître quelques restes de ces ruines barbares, quelques mots d'un jargon qui ressembloit , dit l'empereur *Julien*, au hurlement des bêtes. Songeons à conserver dans sa pureté la belle langue qu'on parlait dans le grand siècle de *Louis XIV.*

Ne commence-t-on pas à la corrompre? N'est-ce pas corrompre une langue, que de donner aux termes employés par les bons auteurs une signification nouvelle? Qu'arriverait-il, si vous changiez ainsi le sens de tous les mots? On ne vous entendrait, ni vous, ni les bons écrivains du grand siècle.

Il est sans doute très-indifférent en soi, qu'une syllabe signifie une chose ou une autre. J'avouerais même que si on assembloit une société d'hommes qui eussent l'esprit & l'oreille justes, & s'il s'agissait de réformer la langue, qui fut si barbare jusqu'à la naissance de l'académie, on adoucirait la rudesse de plusieurs expressions; on donnerait de l'embonpoint à la fécheresse de quelques autres, & de l'harmonie à des sons rebutans. *Oncle, ongle, radoub, perdre, borgne*, plusieurs mots terminés durement auraient pu être adoucis. *Epieu, lieu, dieu, moyeu, feu, bleu, peuple, nuque, plaque, porche*, auraient pu être plus harmonieux. Quelle différence du mot *Theos* au mot DIEU! de *populos* à peuples! de *locus* à lieu!

Quand nous commençâmes à parler la langue des Romains nos vainqueurs, nous la corrompîmes. D'*Augustus* nous fîmes août, août; de *pavo* paon; de *Cadomum* Caën; de *Junius* juin; d'*unclus* oint; de *purpura* pourpre; de *pretium* prix. C'est une propriété

des barbares d'abrèger tous les mots. Ainfi les Allemands & les Anglais, firent d'*ecclesia* kirk , church ; de *foras* furth ; de *condemnare* damn. Tous les nombres romains devinrent des monosyllables dans presque tous les patois de l'Europe. Et notre mot vingt, pour *viginti*, n'atteste-t-il pas encore la vieille rusticité de nos pères ? La plupart des lettres que nous avons retranchées, & que nous prononcions durement, sont nos anciens habits de sauvages : chaque peuple en a des magasins.

Le plus insupportable reste de la barbarie welche & gauloise, est dans nos terminaifons en *oin* ; coin, foin, oint, groin, foin, point, loin, marsouin, tintouin, pourpoint. Il faut qu'un langage ait d'ailleurs de grands charmes, pour faire pardonner ces sons, qui tiennent moins de l'homme que de la plus dégoûtante espèce des animaux.

Mais enfin, chaque langue a des mots désagréables, que les hommes éloquens savent placer heureusement, & dont ils ornent la rusticité. C'est un très-grand art ; c'est celui de nos bons auteurs. Il faut donc s'en tenir à l'usage qu'ils ont fait de la langue reçue.

Il n'est rien de choquant dans la prononciation d'*oin*, quand ces terminaifons sont accompagnées de syllabes sonores. Au contraire, il y a beaucoup d'harmonie dans ces deux phrases : *Les tendres soins que j'ai pris de votre enfance. Je suis loin d'être insensible à tant de vertus & de charmes.*

Mais il faut se garder de dire, comme dans la tragédie de Nicomède :

Non ; mais il m'a surtout laissé ferme en ce point ,
D'estimer beaucoup Rome , & ne la craindre point.

Le sens est beau. Il fallait l'exprimer en vers plus
mélodieux. Les deux rimes de *point* choquent l'oreille.
Personne n'est révolté de ces vers dans l'Andromaque.

On le verrait encor nous partager ses foins ;
Il m'aimerait peut-être ; il le feindrait du moins.
Adieu , tu peux partir ; je demeure en Epire.
Je renonce à la Grèce , à Sparte , à son empire ,
A toute ma famille &c.

Voyez comme les derniers vers soutiennent les pre-
miers , comme ils répandent sur eux la beauté de leur
harmonie !

On peut reprocher à la langue française un trop
grand nombre de mots simples , auxquels manque
le composé , & de termes composés qui n'ont point le
simple primitif. Nous avons des *architraves* & point
de *traves* ; un homme est *implacable* , & n'est point
placable ; il y a des gens *inaimables* , & cependant
inaimable ne s'est pas encore dit.

C'est par la même bizarrerie que le mot de *garçon*
est très-usité , & que celui de *garce* est devenu une
injure grossière. *Vénus* est un mot charmant , *vénérien*
donne une idée affreuse.

Le latin eut quelques singularités pareilles. Les
latins disaient *possible* , & ne disaient pas *impossible*. Ils
avaient le verbe *providere* & non le substantif *provi-
dentia* ; *Cicéron* fut le premier qui l'employa comme
un mot technique.

Il me semble que, lorsqu'on a eu dans un siècle un nombre suffisant de bons écrivains, devenus classiques, il n'est plus guère permis d'employer d'autres expressions que les leurs, & qu'il faut leur donner le même sens, ou bien dans peu de temps le siècle présent n'entendrait plus le siècle passé.

Vous ne trouverez dans aucun auteur du siècle de *Louis XIV*, que *Rigault* ait peint les portraits *au parfait*, que *Benserade* ait *perflé* la cour, que le surintendant *Fouquet* ait eu *un goût décidé* pour les beaux arts &c.

Le ministère prenait alors des engagements & non pas des *erremens*. On tenait, on remplissait, on accomplissait ses promesses; on ne les *réalisait* pas. On citait les anciens, on ne *sefait pas des citations*. Les choses avaient du rapport les unes aux autres, des ressemblances, des analogies, des conformités; on les rapprochait, on en tirait des instructions, des conséquences: aujourd'hui on imprime qu'un article d'une déclaration du roi *a trait* à un arrêt de la cour des aides. Si on avait demandé à *Patru*, à *Pélisson*, à *Boileau*, à *Racine*, ce que c'est qu'*avoir trait*, ils n'auraient su que répondre. On recueillait ses moissons; aujourd'hui on les *récolte*. On était exact, sévère, rigoureux, minutieux même; à présent on s'avise d'être *strict*. Un avis était semblable à un autre; il n'en était pas différent; il lui était conforme; il était fondé sur les mêmes raisons; deux personnes étaient du même sentiment, avaient la même opinion &c. cela s'entendait. Je lis dans vingt mémoires nouveaux, que les états ont eu un avis *parallèle* à celui du parlement; que le parlement de Rouen n'a pas une

opinion *parallèle* à celui de Paris, comme si *parallèle* pouvait signifier conforme; comme si deux choses parallèles ne pouvaient pas avoir mille différences.

Aucun auteur du bon siècle n'usa du mot de *fixer*, que pour signifier arrêter, rendre stable, invariable.

Et fixant de ses vœux l'inconstance fatale,
Phèdre depuis long-temps ne craint plus de rivale.

.
C'est à ce jour heureux qu'il fixa son retour.

.
Egayer la chagrine, & fixer la volage.

Quelques gascons hasardèrent de dire: *J'ai fixé cette dame*, pour je l'ai regardée fixement; j'ai fixé mes yeux sur elle. De-là est venu la mode de dire: *Fixer une personne*. Alors vous ne savez point si on entend par ce mot: j'ai rendu cette personne moins incertaine, moins volage; ou si on entend, je l'ai observée, j'ai fixé mes regards sur elle. Voilà un nouveau sens attaché à un mot reçu, & une nouvelle source d'équivoques.

Presque jamais les *Pélisson*, les *Bossuet*, les *Fléchier*, les *Massillon*, les *Fénélon*, les *Racine*, les *Quinault*, les *Boileau*; *Molière* même & *la Fontaine*, qui tous deux ont commis beaucoup de fautes contre la langue, ne se font fervi du terme *vis-à-vis*, que pour exprimer une position de lieu. On difait: L'aile droite de l'armée de *Scipion* vis-à-vis l'aile gauche d'*Annibal*. Quand *Ptolomée* fut vis-à-vis de *César*, il trembla.

Vis-à-vis est l'abrégé de visage à visage; & c'est une expression qui ne s'employa jamais dans la poésie noble, ni dans le discours oratoire.

Aujourd'hui

Aujourd'hui l'on commence à dire : *Coupable vis-à-vis de vous, bienfaisant vis-à-vis de nous, difficile vis-à-vis de nous, mécontent vis-à-vis de nous*, au lieu de coupable, bienfaisant envers nous, difficile avec nous, mécontent de nous.

J'ai lu dans un écrit public : *Le roi mal satisfait vis-à-vis de son parlement*. C'est un amas de barbarismes. On ne peut être mal satisfait. *Mal* est le contraire de *satis*, qui signifie assez. On est peu content, mécontent; on se croit mal servi, mal obéi. On n'est ni satisfait, ni mal satisfait, ni content, ni mécontent, ni bien, ni mal obéi; vis-à-vis de quelqu'un, mais de quelqu'un. *Mal satisfait* est de l'ancien style des bureaux. Des écrivains peu corrects se sont permis cette faute.

Presque tous les écrits nouveaux sont infectés de l'emploi vicieux de ce mot *vis-à-vis*. On a négligé ces expressions si faciles, si heureuses, si bien mises à leur place par les bons écrivains; *envers, pour, avec, à l'égard, en faveur de*.

Vous me dites qu'un homme est bien disposé *vis-à-vis* de moi; qu'il a un ressentiment *vis-à-vis* de moi; que le roi veut se conduire en père *vis-à-vis* de la nation. Dites que cet homme est bien disposé pour moi, à mon égard, en ma faveur; qu'il a du ressentiment contre moi; que le roi veut se conduire en père du peuple; qu'il veut agir en père avec la nation, envers la nation : ou bien vous parlerez fort mal.

Quelques auteurs, qui ont parlé allobroge en français, ont dit *élogier* au lieu de louer, ou faire un éloge; *par contre* au lieu d'au contraire; *éduquer* pour élever, ou donner de l'éducation; *égaliser* les fortunes pour égaliser.

Ce qui peut le plus contribuer à gâter la langue, à la replonger dans la barbarie, c'est d'employer dans le barreau, dans les conseils d'Etat, des expressions gothiques, dont on se servait dans le quatorzième siècle : *Nous aurions reconnu; nous aurions observé; nous aurions statué; il nous aurait paru aucunement utile.*

Hé, mes pauvres législateurs! qui vous empêche de dire : *Nous avons reconnu; nous avons statué; il nous a paru utile?*

Le sénat romain, dès le temps des *Scipions*, parlait purement, & on aurait sifflé un sénateur qui aurait prononcé un solécisme. Un parlement croit se donner du relief en disant au roi qu'il ne peut *obtempérer*. Les femmes ne peuvent entendre ce mot qui n'est pas français. Il y a vingt manières de s'exprimer intelligiblement.

C'est un défaut trop commun d'employer des termes étrangers pour exprimer ce qu'ils ne signifient pas. Ainsi de *celata*, qui signifie un casque en italien, on fit le mot *salade* dans les guerres d'Italie; de *bowling-green*, gazon où l'on joue à la boule, on a fait *boulingrin*; *roast beef*, bœuf rôti, a produit chez nos maîtres-d'hôtel du bel air des bœufs rôtis d'agneau, des bœufs rôtis de perdreaux. De l'habit de cheval *riding-coat* on a fait *redingote*; & du fallon du sieur *Devaux* à Londres, nommé *vaux-hall*, on a fait un *facs-hall* à Paris. Si on continue, la langue française si polie redeviendra barbare. Notre théâtre l'est déjà par des imitations abominables; notre langage le sera de même. Les solécismes, les barbarismes, le style boursofflé, guindé, inintelligible, ont inondé la scène depuis *Racine*, qui semblait les avoir bannis pour

jamais par la pureté de sa diction toujours élégante. On ne peut diffimuler qu'excepté quelques morceaux d'*Electre*, & surtout de *Rhadamiste*, tout le reste des ouvrages de l'auteur est quelquefois un amas de solécismes & de barbarismes, jeté au hasard en vers qui révoltent l'oreille.

Il parut, il y a quelques années, un dictionnaire néologique, dans lequel on montrait ces fautes dans tout leur ridicule. Mais malheureusement, cet ouvrage, plus fatirique que judicieux, était fait par un homme un peu grossier, qui n'avait ni assez de justesse dans l'esprit, ni assez d'équité pour ne pas mêler indifféremment les bonnes & les mauvaises critiques.

Il parodie quelquefois très-grossièrement les morceaux les plus fins & les plus délicats des éloges des académiciens, prononcés par *Fontenelle*; ouvrage qui en tout sens fait honneur à la France. Il condamne dans *Crébillon*, *fais-toi d'autres vertus* &c.; l'auteur, dit-il, veut dire, *pratique d'autres vertus*. Si l'auteur qu'il reprend s'était servi de ce mot *pratique*, il aurait été fort plat. Il est beau de dire : Je me fais des vertus conformes à ma situation. *Cicéron* a dit : *Facere de necessitate virtutem*; d'où nous est venu le proverbe, *faire de nécessité vertu*. *Racine* a dit dans *Britannicus*,

Qui, dans l'obscurité nourrissant sa douleur,
S'est fait une vertu conforme à son malheur.

Ainsi *Crébillon* avait imité *Racine*; il ne fallait pas blâmer dans l'un ce qu'on admire dans l'autre.

Mais il est vrai qu'il eût fallu manquer absolument de goût & de jugement pour ne pas reprendre les

vers suivans qui péchent tous, ou contre la langue,
ou contre l'élégance, ou contre le sens commun.

Mon fils, je t'aime encor tout ce qu'on peut aimer.

.

Tant le fort entre nous a jeté de mystère.

Les Dieux ont leur justice, & le trône a ses mœurs.

.

Agénor inconnu ne compte point d'aïeux,

Pour me justifier d'un amour odieux.

.

Ma raison s'arme en vain de quelques étincelles.

.

Ah! que les malheureux éprouvent de tourmens!

.

Un captif tel que moi

Honorerait ses fers même sans qu'il fût roi.

.

Un guerrier généreux, que la vertu couronne,

Vaut bien un roi formé par le secours des lois.

Le premier qui fut roi n'eut pour lui que sa voix.

.

Je ne suis point ta mère; & je n'en sens du moins

Les entrailles, l'amour, le remords, ni les soins.

.

Je crois que tu n'es point coupable;

Mais si tu l'es tu n'es qu'un homme détestable.

.

Mais vous me payerez ses funestes appas.

C'est vous qui leur gagnez sur moi la préférence.

.

Seigneur, enfin la paix si long-temps attendue,

M'est redonnée ici par le même héros,
Dont la feule valeur me caufa tant de maux.

.
Autour d'un vase affreux dont il était rempli,
Du fang de Nonnius avec foin recueilli,
Au fond de ton palais j'ai rassemblé leur troupe.

Ces phrafes obscures, ces termes impropres, ces fautes de fyntaxe, ce langage inintelligible, ces pensées fi fauffes & fi mal exprimées; tant d'autres tirades où l'on ne parle que des Dieux & des enfers, parce qu'on ne fait pas faire parler les hommes; un ftyle bourfoufflé & plat à la fois, hériffé d'épithètes inutiles, de maximes monftrueufes exprimées en vers dignes d'elles; (a) c'est-là ce qui a fuccédé au ftyle de *Racine*. Et pour achever la décadence de la langue & du goût, ces pièces viſigothes & vandales ont été fuivies de pièces plus barbares encore.

(a) Voici quelques-unes de ces maximes déteftables qu'on ne doit jamais étaler fur le théâtre.

Mais, Seigneur, fans compter ce qu'on appelle crime,
Quoi! toujours des fermens esclaves malheureux,
Notre honneur dépendra d'un vain refpèct pour eux!
Pour moi que touche peu cet honneur chimérique,
J'appelle à ma raifon d'un joug fi tyrannique.
Me venger & régner, voilà mes fouverains;
Tout le refte pour moi n'a que des titres vains.
De froids remords voudraient en vain y mettre obftacle,
Je ne confulte plus que ce fuperbe oracle.

(*Tragédie de XERXÈS.*)

Quelles plates & extravagantes atrocités! *appeler à fa raifon d'un joug; mes fouverains font me venger & régner; de froids remords qui veulent mettre obftacle à ce fuperbe oracle!* quelle foule de barbarifmes & d'idées barbares!

La prose n'est pas moins tombée. On voit dans des livres sérieux & faits pour instruire, une affectation qui indigné tout lecteur sensé.

Il faut mettre sur le compte de l'amour-propre ce qu'on met sur le compte des vertus.

L'esprit se joue à pure perte dans ces questions où l'on a fait les frais de penser.

Les éclipses étaient en droit d'effrayer les hommes.

Epicure avait un extérieur à l'unisson de son ame.

L'empereur Claudius renvia sur Auguste.

La religion était en collusion avec la nature.

Cléopâtre était une beauté privilégiée.

L'air de gaieté brillait sur les enseignes de l'armée.

Le triumvir Lépide se rendit nul.

Un consul se fit chef de meute dans la république.

Mécénas était d'autant plus éveillé qu'il affichait le sommeil.

Julie affectée de pitié élève à son amant ses tendres supplications,

Elle cultiva l'espérance.

Son ame épuisée se fond comme l'eau.

Sa philosophie n'est point parlière.

Son amant ne veut pas mesurer ses maximes à sa toise, & prendre une ame aux livrées de la maison.

Tels sont les excès d'extravagance où sont tombés des demi-beaux esprits qui ont eu la manie de se singulariser.

On ne trouve pas dans *Rollin* une seule phrase qui tienne de ce jargon ridicule, & c'est en quoi il est très-estimable, puisqu'il a résisté au torrent du mauvais goût.

Le défaut contraire à l'affectation est le style négligé, lâche, & rampant, l'emploi fréquent des expressions populaires & proverbiales.

Le général poursuivit sa pointe.

Les ennemis furent battus à plate couture.

Ils s'enfuirent à vauderoute.

Il se prêta à des propositions de paix, après avoir chanté victoire.

Les légions vinrent au-devant de Drusus par manière d'acquit.

Un soldat romain se donnant à dix as par jour corps & ame.

La différence qu'il y avait entr'eux était, au lieu de dire dans un style plus concis, *la différence entr'eux était*. Le plaisir qu'il y a à cacher ses démarches à son rival, au lieu de dire *le plaisir de cacher ses démarches à son rival*.

Lors de la bataille de Fontenoi, au lieu de dire dans le temps de la bataille, l'époque de la bataille, tandis, lorsque l'on donnait la bataille.

Par une négligence encore plus impardonnable, & faute de chercher le mot propre, quelques écrivains ont imprimé, *il l'envoya faire faire la revue des troupes*. Il était si aisé de dire, *il l'envoya passer les troupes en revue; il lui ordonna d'aller faire la revue*.

Il s'est glissé dans la langue un autre vice; c'est d'employer des expressions poétiques dans ce qui doit être écrit du style le plus simple. Des auteurs de journaux & même de quelques gazettes, parlent des *forfaits* d'un coupeur de bourse condamné à être fouetté dans ces lieux. Des janissaires ont *mordu la poussière*. Les

troupes n'ont pu résister à *l'inclémence des airs*. On annonce une histoire d'une petite ville de province, avec les preuves, & une table des matières, en faisant l'éloge de la *magie* du style de l'auteur. Un apothicaire donne avis au public qu'il débite une drogue nouvelle à trois livres la bouteille; il dit qu'*il a interrogé la nature & qu'il l'a forcée d'obéir à ses lois*.

Un avocat, à propos d'un mur mitoyen, dit que le droit de sa partie *est éclairé du flambeau des présomptions*.

Un historien, en parlant de l'auteur d'une sédition, vous dit qu'*il alluma le flambeau de la discorde*. S'il décrit un petit combat, il dit que *ces vaillans chevaliers descendaient dans le tombeau, en y précipitant leurs ennemis victorieux*.

Ces puérités ampoulées ne devaient pas reparaître après le plaidoyer de maître *Petit-Jean* dans les Plaidiers. Mais enfin, il y aura toujours un petit nombre d'esprits bien faits qui conservera les bienséances du style & le bon goût, ainsi que la pureté de la langue. Le reste fera oublié.

F R A N C A R B I T R E.

DEPUIS que les hommes raisonnent, les philosophes ont embrouillé cette matière, mais les théologiens l'ont rendue inintelligible par les absurdes subtilités sur la grâce. *Locke* est peut-être le premier homme qui ait eu un fil dans ce labyrinthe; car il est le premier qui, sans avoir l'arrogance de croire partir d'un

principe général, ait examiné la nature humaine par analyse. On dispute depuis trois mille ans si la volonté est libre ou non ; *Locke* (a) fait voir d'abord que la question est absurde, & que la liberté ne peut pas plus appartenir à la volonté que la couleur & le mouvement.

Que veut dire ce mot *être libre* ? Il veut dire *pouvoir*, ou bien il n'a point de sens. Or que la volonté *puisse*, cela est aussi ridicule au fond que si on disait qu'elle est jaune ou bleue, ronde ou carrée. La volonté est le vouloir, & la liberté est le pouvoir. Voyons pied à pied la chaîne de ce qui se passe en nous, sans nous offusquer l'esprit d'aucun terme de l'école ni d'aucun principe antécédent.

On vous propose de monter à cheval, il faut absolument que vous fassiez un choix, car il est bien clair que vous irez ou que vous n'irez pas. Il n'y a point de milieu. Il est donc de nécessité absolue que vous vouliez le oui ou le non. Jusque-là il est démontré que la volonté n'est pas libre. Vous voulez monter à cheval ; pourquoi ? C'est, dira un ignorant, parce que je le veux. Cette réponse est un idiotisme, rien ne se fait ni ne peut se faire sans raison, sans cause ; votre vouloir en a donc une. Quelle est-elle ? l'idée agréable de monter à cheval qui se présente dans votre cerveau, l'idée dominante, l'idée déterminante. Mais, direz-vous, ne puis-je résister à une idée qui me domine ? Non, car quelle serait la cause de votre résistance ? Aucune. Vous ne pouvez obéir par votre volonté qu'à une idée qui vous dominera davantage.

(a) Voyez l'Essai sur l'entendement humain, chapitre de la Puissance.

Or vous recevez toutes vos idées ; vous recevez donc votre vouloir ; vous voulez donc nécessairement. Le mot de *liberté* n'appartient donc en aucune manière à la volonté.

Vous me demandez comment le penser & le vouloir se forment en vous. Je vous réponds que je n'en fais rien. Je ne fais pas plus comment on fait des idées, que je ne fais comment le monde a été fait. Il ne nous est donné que de chercher à tâtons ce qui se passe dans notre incompréhensible machine.

La volonté n'est donc point une faculté qu'on puisse appeler libre. Une volonté libre est un mot absolument vide de sens , & celle que les scolastiques ont appelée d'indifférence , c'est-à-dire de vouloir sans cause, est une chimère qui ne mérite pas d'être combattue.

Où fera donc la liberté ? dans la puissance de faire ce qu'on veut. Je veux sortir de mon cabinet, la porte est ouverte, je suis libre d'en sortir.

Mais, dites-vous, si la porte est fermée, & que je veuille rester chez moi, j'y demeure librement. Expliquons-nous. Vous exercez alors le pouvoir que vous avez de demeurer ; vous avez cette puissance, mais vous n'avez pas celle de sortir.

La liberté sur laquelle on a écrit tant de volumes n'est donc, réduite à ses justes termes, que la puissance d'agir.

Dans quel sens faut-il donc prononcer ce mot *l'homme est libre* ? dans le même sens qu'on prononce les mots de santé, de force, de bonheur. L'homme n'est pas toujours fort, toujours sain, toujours heureux.

Une grande passion, un grand obstacle lui ôtent sa liberté, sa puissance d'agir.

Le mot de *liberté*, de *franc-arbitre*, est donc un mot abstrait, un mot général, comme beauté, bonté, justice. Ces termes ne disent pas que tous les hommes soient toujours beaux, bons, & justes; ainsi ne sont-ils pas toujours libres.

Allons plus loin; cette liberté n'étant que la puissance d'agir, quelle est cette puissance? Elle est l'effet de la constitution & de l'état actuel de nos organes. *Leibnitz* veut résoudre un problème de géométrie, il tombe en apoplexie, il n'a certainement pas la liberté de résoudre son problème. Un jeune homme vigoureux, amoureux éperdûment, qui tient sa maîtresse facile entre ses bras, est-il libre de dompter sa passion? non sans doute. Il a la puissance de jouir, & n'a pas la puissance de s'abstenir. *Locke* a donc eu très-grande raison d'appeler la liberté *puissance*. Quand est-ce que ce jeune homme pourra s'abstenir malgré la violence de sa passion? quand une idée plus forte déterminera en sens contraire les ressorts de son ame & de son corps.

Mais quoi, les autres animaux auront donc la même liberté, la même puissance? Pourquoi non? Ils ont des sens, de la mémoire, du sentiment, des perceptions, comme nous. Ils agissent avec spontanéité comme nous. Il faut bien qu'ils aient aussi, comme nous, la puissance d'agir en vertu de leurs perceptions, en vertu du jeu de leurs organes.

On crie: S'il est ainsi tout n'est que machine, tout est dans l'univers assujetti à des lois éternelles. Hé bien, voudriez-vous que tout se fît au gré d'un million

de caprices aveugles ? Ou tout est la suite de la nécessité de la nature des choses, ou tout est l'effet de l'ordre éternel d'un maître absolu ; dans l'un & dans l'autre cas nous ne sommes que des roues de la machine du monde.

C'est un vain jeu d'esprit, c'est un lieu commun de dire que sans la liberté prétendue de la volonté, les peines & les récompenses sont inutiles. Raïsonnez, & vous conclurez tout le contraire.

Si quand on exécute un brigand, son complice qui le voit expirer a la liberté de ne se point effrayer du supplice ; si sa volonté se détermine d'elle-même, il ira du pied de l'échafaud assassiner sur le grand chemin ; si ses organes frappés d'horreur lui font éprouver une terreur insurmontable, il ne volera plus. Le supplice de son compagnon ne lui devient utile, & n'assure la société qu'autant que sa volonté n'est pas libre.

La liberté n'est donc & ne peut être autre chose que la puissance de faire ce qu'on veut. Voilà ce que la philosophie nous apprend. Mais si on considère la liberté dans le sens théologique, c'est une matière si sublime que des regards profanes n'osent pas s'élever jusqu'à elle. (*)

(*) Voyez *Liberté*.

F R A N C H I S E.

MOT qui donne toujours une idée de liberté dans quelque sens qu'on le prenne; mot venu des Francs, qui étaient libres : il est si ancien que lorsque le *Cid* assiégea & prit Tolède, dans l'onzième siècle, on donna des *franchies* ou *franchises* aux français qui étaient venus à cette expédition, & qui s'établirent à Tolède. Toutes les villes murées avaient des franchises, des libertés, des privilèges, jusque dans la plus grande anarchie du pouvoir féodal. Dans tous les pays d'Etats, le souverain jurait à son avènement de garder leurs franchises.

Ce nom, qui a été donné généralement aux droits des peuples, aux immunités, aux asiles, a été plus particulièrement affecté aux quartiers des ambassadeurs à Rome. C'était un terrain autour des palais; & ce terrain était plus ou moins grand, selon la volonté de l'ambassadeur. Tout ce terrain était un asile aux criminels; on ne pouvait les y poursuivre. Cette franchise fut restreinte sous *Innocent XI* à l'enceinte des palais. Les églises & les couvens en Italie ont la même franchise, & ne l'ont point dans les autres Etats. Il y a dans Paris plusieurs lieux de franchise, où les débiteurs ne peuvent être saisis pour leurs dettes par la justice ordinaire, & où les ouvriers peuvent exercer leurs métiers sans être passés maîtres. Les ouvriers ont cette franchise dans le faubourg S^t Antoine; mais ce n'est pas un asile comme le Temple.

Cette franchise, qui exprime ordinairement la liberté d'une nation, d'une ville, d'un corps, a bientôt après signifié la liberté d'un discours, d'un conseil qu'on

donne, d'un procédé dans une affaire : mais il y a une grande nuance entre *parler avec franchise*, & *parler avec liberté*. Dans un discours à son supérieur, la liberté est une hardiesse ou mesurée ou trop forte ; la franchise se tient plus dans les justes bornes, & est accompagnée de candeur. Dire son avis avec liberté, c'est ne pas craindre ; le dire avec franchise, c'est se conduire ouvertement & noblement. Parler avec trop de liberté, c'est marquer de l'audace ; parler avec trop de franchise, c'est trop ouvrir son cœur.

FRANÇOIS XAVIER.

IL ne serait pas mal de savoir quelque chose de vrai concernant le célèbre *François Xavero*, que nous nommons *Xavier*, surnommé l'apôtre des Indes. Bien des gens s'imaginent encore qu'il établit le christianisme sur toute la côte méridionale de l'Inde, dans une vingtaine d'îles, & surtout au Japon. Il n'y a pas trente ans qu'à peine était-il permis d'en douter dans l'Europe.

Les jésuites n'ont fait nulle difficulté de le comparer à *S^t Paul*. Ses voyages & ses miracles avaient été écrits en partie par *Turcelin* & *Orlandin*, par *Lucéna*, par *Partoli*, tous jésuites, mais très-peu connus en France : moins on était informé des détails, plus sa réputation était grande.

Lorsque le jésuite *Bouhours* composa son histoire, *Bouhours* passait pour un très-bel esprit, il vivait dans la meilleure compagnie de Paris ; je ne parle pas de la compagnie de Jésus, mais de celle des gens du

monde les plus distingués par leur esprit & par leur favior. Personne n'eut un style plus pur & plus éloigné de l'affectation : il fut même proposé dans l'académie française de passer par-dessus les règles de son institution pour recevoir le père *Bouhours* dans son corps. (a)

Il avait encore un plus grand avantage, celui du crédit de son ordre, qui alors par un prestige presque inconcevable gouvernait tous les princes catholiques.

La faine critique, il est vrai, commençait à s'établir; mais ses progrès étaient lents : on se piquait alors en général de bien écrire plutôt que d'écrire des choses véritables.

Bouhours fit les vies de *S^t Ignace* & de *S^t François Xavier*, sans presque s'attirer de reproches : à peine releva-t-on sa comparaison de *S^t Ignace* avec *César*, & de *Xavier* avec *Alexandre* : ce trait passa pour une fleur de rhétorique.

J'ai vu au collège des jésuites de la rue Saint-Jacques un tableau de douze pieds de long sur douze de hauteur, qui représentait *Ignace* & *Xavier* montant au ciel chacun dans un char magnifique, attelé de quatre chevaux blancs; le Père éternel en-haut décoré d'une belle barbe blanche, qui lui pendait jusqu'à la ceinture; JESUS-CHRIST & la vierge *Marie* à ses côtés, le *S^t Esprit* au-dessous d'eux en forme de pigeon, & des anges joignant les mains & baissant la tête pour recevoir père *Ignace* & père *Xavier*.

Si quelqu'un se fût moqué publiquement de ce tableau, le révérend père *la Chaise*, confesseur du roi,

(a) Sa réputation de bon écrivain était si bien établie, que *la Bruyère* dit dans ses *Caractères*, *Copys croit écrire comme Bouhours ou Rabutin*.

n'aurait pas manqué de faire donner une lettre de cachet au ricaneur sacrilège.

Il faut avouer que *François Xavier* est comparable à *Alexandre*, en ce qu'ils allèrent tous deux aux Indes, comme *Ignace* ressemble à *César* pour avoir été en Gaule; mais *Xavier* vainqueur du démon alla bien plus loin que le vainqueur de *Darius*. C'est un plaisir de le voir passer, en qualité de convertisseur volontaire, d'Espagne en France, de France à Rome, de Rome à Lisbonne, de Lisbonne au Mozambique, après avoir fait le tour de l'Afrique. Il reste long-temps au Mozambique, où il reçoit de DIEU le don de prophétie; ensuite il passe à Mélinde, & dispute sur l'Alcoran avec les mahométans, (b) qui entendent sans doute sa langue aussi-bien qu'il entend la leur; il trouve même des caciques, quoiqu'il n'y en ait qu'en Amérique. Le vaisseau portugais arrive à l'île Zocotora, qui est sans contredit celle des Amazones; il y convertit tous les infidèles; il y bâtit une église: de-là il arrive à Goa; (c) il y voit une colonne sur laquelle *S^t Thomas* avait gravé qu'un jour *S^t Xavier* viendrait rétablir la religion chrétienne qui avait fleuri autrefois dans l'Inde. *Xavier* lut parfaitement les anciens caractères soit hébreux, soit indiens, dans lesquels cette prophétie était écrite. Il prend aussitôt une clochette, assemble tous les petits garçons autour de lui, leur explique le *Credo* & les baptise. (d) Son grand plaisir surtout était de marier les Indiens avec leurs maîtresses.

On le voit courir de Goa au cap Comorin, à la côte de la Pêcherie, au royaume de Travancor; dès

(b) Tom. I, page 86.

(c) Page 92.

(d) Page 102.

qu'il

qu'il est arrivé dans un pays, son plus grand soin est de le quitter : il s'embarque sur le premier vaisseau portugais qu'il trouve ; vers quelque endroit que ce vaisseau dirige sa route il n'importe à *Xavier* : pourvu qu'il voyage il est content : on le reçoit par charité ; il retourne deux ou trois fois à Goa, à Cochin, à Cori, à Negapatan, à Méliapour. Un vaisseau part pour Malaca, voilà *Xavier* qui court à Malaca avec le désespoir dans le cœur de n'avoir pu voir Siam, Pégu, & le Tonquin.

Vous le voyez dans l'île de Sumatra, à Bornéo, à Macassar, dans les îles Molucques, & surtout à Ternate & à Amboyne. Le roi de Ternate avait dans son immense sérail cent femmes en qualité d'épouses, & sept ou huit cents concubines. La première chose que fait *Xavier* est de les chasser toutes. Vous remarquerez d'ailleurs que l'île de Ternate n'a que deux lieues de diamètre.

De-là trouvant un autre vaisseau portugais qui part pour l'île de Ceilan, il retourne à Ceilan ; il fait plusieurs tours de Ceilan à Goa & à Cochin. Les Portugais trafiquaient déjà au Japon. Un vaisseau part pour ce pays, *Xavier* ne manque pas de s'y embarquer ; il parcourt toutes les îles du Japon.

Enfin, dit le jésuite *Bouhours*, si on mettait bout à bout toutes les courses de *Xavier*, il y aurait de quoi faire plusieurs fois le tour de la terre.

Observez qu'il était parti pour ses voyages en 1542, & qu'il mourut en 1552. S'il eut le temps d'apprendre toutes les langues des nations qu'il parcourut, c'est un beau miracle ; s'il avait le don des langues, c'est un plus grand miracle encore. Mais

malheureusement , dans plusieurs de ses lettres , il dit qu'il est obligé de se servir d'interprète , & dans d'autres il avoue qu'il a une difficulté extrême à apprendre la langue japonaise qu'il ne saurait prononcer.

Le jésuite *Bouhours* , en rapportant quelques-unes de ses lettres , ne fait aucun doute que *S^t François Xavier* n'eût le don des langues ; (e) mais il avoue qu'il ne l'avait pas toujours. Il l'avait , dit-il , dans plusieurs occasions ; car sans jamais avoir appris la langue chinoise , il prêchait tous les matins en chinois dans *Amanguchi* , (qui est la capitale d'une province du Japon.)

Il faut bien qu'il fût parfaitement toutes les langues de l'Orient , puisqu'il fe fait des chansons dans ces langues , & qu'il mit en chanson le *Pater* , l'*Ave Maria* , & le *Credo* , pour l'instruction des petits garçons & des petites filles. (f)

Ce qu'il y a de plus beau , c'est que cet homme , qui avait besoin de truchement , parlait toutes les langues à la fois comme les apôtres ; & lorsqu'il parlait portugais , langue dans laquelle *Bouhours* avoue que le saint s'expliquait fort mal , les Indiens , les Chinois , les Japonais , les habitans de Ceilan , de Sumatra , l'entendaient parfaitement. (g)

Un jour surtout qu'il parlait sur l'immortalité de l'ame , le mouvement des planètes , les éclipses de soleil & de lune , l'arc-en-ciel , le péché & la grâce , le paradis & l'enfer , il se fit entendre à vingt personnes de nations différentes.

On demande comment un tel homme put faire tant de conversions au Japon ? Il faut répondre simplement

(e) Tome II , page 59.

(g) Page 56.

(f) Page 317.

qu'il n'en fit point; mais que d'autres jésuites, qui restèrent long-temps dans le pays, à la faveur des traités entre les rois de Portugal & les empereurs du Japon, convertirent tant de monde, qu'enfin il y eut une guerre civile qui coûta la vie, à ce que l'on prétend, à près de quatre cents mille hommes. C'est-là le prodige le plus connu que les missionnaires aient opéré au Japon.

Mais ceux de *François Xavier* ne laissent pas d'avoir leur mérite.

Nous comptons dans la foule de ses miracles huit enfans ressuscités.

Le plus grand miracle de Xavier, dit le jésuite Bouhours, (h) n'était pas d'avoir ressuscité tant de morts, mais de n'être pas mort lui-même de fatigue.

Mais le plus plaifant de ses miracles est qu'ayant laissé tomber son crucifix dans la mer près l'île de Baranura, que je croirais plutôt l'île de Barataria, (i) un cancre vint le lui rapporter entre ses pattes au bout de vingt-quatre heures.

Le plus brillant de tous, & après lequel il ne faut jamais parler d'aucun autre, c'est que dans une tempête qui dura trois jours, il fut constamment à la fois dans deux vaisseaux à cent cinquante lieues l'un de l'autre, (k) & servit à l'un des deux de pilote; & ce miracle fut avéré par tous les passagers qui ne pouvaient être ni trompés ni trompeurs.

C'est-là pourtant ce qu'on a écrit sérieusement & avec succès dans le siècle de *Louis XIV*, dans le siècle des Lettres provinciales, des tragédies de *Racine*, du

(h) Tome II, page 313.

(k) Page 157.

(i) Page 237.

ditionnaire de *Bayle*, & de tant d'autres savans ouvrages.

Ce ferait une espèce de miracle qu'un homme d'esprit tel que *Bouhours* eût fait imprimer tant d'extravagances, si on ne savait à quel excès l'esprit de corps & surtout l'esprit monacal emportent les hommes. Nous avons plus de deux cents volumes entièrement dans ce goût compilés par des moines; mais ce qu'il y a de funeste, c'est que les ennemis des moines compilent aussi de leur côté. Ils compilent plus plaifamment, ils se font lire. C'est une chose bien déplorable qu'on n'ait plus pour les moines, dans les dix-neuf vingtièmes parties de l'Europe, ce profond respect & cette juste vénération que l'on conserve encore pour eux dans quelques villages de l'Arragon & de la Calabre.

Il ferait très-difficile de juger entre les miracles de *S^t François Xavier*, dom *Quichotte*, le roman comique, & les convulsionnaires de Saint-Médard.

Après avoir parlé de *François Xavier*, il ferait inutile de discuter l'histoire des autres *François*: si vous voulez vous instruire à fond, lisez les Conformités de *S^t François d'Assise*.

Depuis la belle histoire de *S^t François Xavier* par le jésuite *Bouhours*, nous avons eu l'histoire de *S^t François Régis* par le jésuite d'*Aubenton*, confesseur de *Philippe V* roi d'Espagne; mais c'est de la piquette après de l'eau-de-vie: il n'y a pas seulement un mort ressuscité dans l'histoire du bienheureux *Régis*. (*)

(*) Voyez *saint Ignace*.

F R A U D E.

S'il faut user de fraudes pieuses avec le peuple? ()*

LE faquir *Bambabef* rencontra un des disciples de *Confutrée*, que nous nommons *Confucius*, & ce disciple s'appelait *Ouang*; & *Bambabef* soutenait que le peuple a besoin d'être trompé, & *Ouang* prétendait qu'il ne faut jamais tromper personne; & voici le précis de leur dispute.

B A M B A B E F.

Il faut imiter l'Être suprême qui ne nous montre pas les choses telles qu'elles sont; il nous fait voir le soleil sous un diamètre de deux ou trois pieds, quoique cet astre soit un million de fois plus gros que la terre; il nous fait voir la lune & les étoiles attachées sur un même fond bleu, tandis qu'elles sont à des profondeurs différentes. Il veut qu'une tour carrée nous paraisse ronde de loin; il veut que le feu nous paraisse chaud, quoiqu'il ne soit ni chaud ni froid; enfin il nous environne d'erreurs convenables à notre nature.

O U A N G.

Ce que vous nommez erreur n'en est point une. Le soleil, tel qu'il est placé à des millions de millions de lis (a) au-delà de notre globe, n'est pas celui que

(*) On a déjà imprimé plusieurs fois cet article, mais il est ici beaucoup plus correct.

(a) Un li est de 124 pas.

nous voyons. Nous n'apercevons réellement , & nous ne pouvons apercevoir que le soleil qui se peint dans notre rétine , sous un angle déterminé. Nos yeux ne nous ont point été donnés pour connaître les grosseurs & les distances , il faut d'autres secours & d'autres opérations pour les connaître.

Bambabef parut fort étonné de ce propos. *Ouang* qui était très-patient lui expliqua la théorie de l'optique; & *Bambabef* qui avait de la conception , se rendit aux démonstrations du disciple de *Confutée* , puis il reprit la dispute en ces termes.

B A M B A B E F.

Si DIEU ne nous trompe point par le ministère de nos sens, comme je le croyais, avouez au moins que les médecins trompent toujours les enfans pour leur bien; ils leur disent qu'ils leur donnent du sucre, & en effet ils leur donnent de la rhubarbe. Je puis donc, moi faquir, tromper le peuple qui est aussi ignorant que les enfans.

O U A N G.

J'ai deux fils , je ne les ai pas trompés; je leur ai dit quand ils ont été malades : voilà une médecine très-amère, il faut avoir le courage de la prendre; elle vous nuirait si elle était douce. Je n'ai jamais souffert que leurs gouvernantes & leurs précepteurs leur fissent peur des esprits, des revenans, des lutins, des sorciers; par-là j'en ai fait de jeunes citoyens courageux & sages.

B A M B A B E F.

Le peuple n'est pas né si heureusement que votre famille.

O U A N G.

Tous les hommes se ressemblent à-peu-près ; ils sont nés avec les mêmes dispositions. Il ne faut pas corrompre la nature des hommes.

B A M B A B E F.

Nous leur enseignons des erreurs , je l'avoue , mais c'est pour leur bien. Nous leur faisons accroire que s'ils n'achètent pas nos clous bénis , s'ils n'expient pas leurs péchés en nous donnant de l'argent , ils deviendront dans une autre vie , chevaux de poste , chiens , ou lézards. Cela les intimide , & ils deviennent gens de bien.

O U A N G.

Ne voyez-vous pas que vous pervertissez ces pauvres gens ? Il y en a parmi eux bien plus qu'on ne pense , qui raisonnent , qui se moquent de vos miracles , de vos superstitions , qui voient fort bien qu'ils ne seront changés ni en lézards ni en chevaux de poste. Qu'arrive-t-il ? ils ont assez de bon sens pour voir que vous leur dites des choses impertinentes , & ils n'en ont pas assez pour s'élever vers une religion pure & dégagée de superstition , telle que la nôtre. Leurs passions leur font croire qu'il n'y a point de religion , parce que la seule qu'on leur enseigne est ridicule ; vous devenez coupable de tous les vices dans lesquels ils se plongent.

B A M B A B E F.

Point du tout , car nous ne leur enseignons qu'une bonne morale.

O U A N G.

Vous vous feriez lapider par le peuple , si vous enseigniez une morale impure. Les hommes sont faits de façon qu'ils veulent bien commettre le mal , mais ils ne veulent pas qu'on le leur prêche. Il faudrait seulement ne point mêler une morale sage avec des fables absurdes , parce que vous affaiblissez par vos impostures , dont vous pourriez vous passer , cette morale que vous êtes forcés d'enseigner.

B A M B A B E F.

Quoi ! vous croyez qu'on peut enseigner la vérité au peuple sans la soutenir par des fables ?

O U A N G.

Je le crois fermement. Nos lettrés sont de la même pâte que nos tailleurs , nos tisserands , & nos laboureurs. Ils adorent un DIEU créateur , rémunérateur , & vengeur. Ils ne fouillent leur culte , ni par des systèmes absurdes , ni par des cérémonies extravagantes : il y a bien moins de crimes parmi les lettrés que parmi le peuple. Pourquoi ne pas daigner instruire nos ouvriers comme nous instruisons nos lettrés ?

B A M B A B E F.

Vous feriez une grande sottise ; c'est comme si vous vouliez qu'ils eussent la même politesse , qu'ils fussent juristes ; cela n'est ni possible ni convenable. Il faut du pain blanc pour les maîtres , & du pain bis pour les domestiques.

O U A N G.

J'avoue que tous les hommes ne doivent pas avoir la même science ; mais il y a des choses nécessaires

à tous. Il est nécessaire que chacun soit juste ; & la plus saine manière d'inspirer la justice à tous les hommes , c'est de leur inspirer la religion sans superstition.

B A M B A B E F.

C'est un beau projet , mais il est impraticable. Pensez-vous qu'il suffise aux hommes de croire un DIEU qui punit & qui récompense ? Vous m'avez dit qu'il arrive souvent que les plus déliés d'entre le peuple se révoltent contre mes fables ; ils se révolteront de même contre votre vérité. Ils diront : Qui m'assurera que DIEU punit & récompense ? où en est la preuve ? quelle mission avez-vous ? quel miracle avez-vous fait pour que je vous croie ? Ils se moqueront de vous bien plus que de moi.

O U A N G.

Voilà où est votre erreur. Vous vous imaginez qu'on secouera le joug d'une idée honnête, vraisemblable, utile à tout le monde, d'une idée dont la raison humaine est d'accord, parce qu'on rejette des choses malhonnêtes, absurdes, inutiles, dangereuses, qui font frémir le bon sens ?

Le peuple est très-disposé à croire ses magistrats : quand ses magistrats ne lui proposent qu'une créance raisonnable, ils l'embrassent volontiers. On n'a pas besoin de prodiges pour croire un DIEU juste, qui lit dans le cœur de l'homme ; cette idée est trop naturelle, trop nécessaire, pour être combattue. Il n'est pas nécessaire, de dire précisément comment DIEU punira & récompensera ; il suffit qu'on croie à sa justice. Je vous assure que j'ai vu des villes entières

qui n'avaient presque point d'autres dogmes, & que ce font celles où j'ai vu le plus de vertu.

B A M B A B E F.

Prenez garde; vous trouverez dans ces villes des philosophes qui vous nieront & les peines & les récompenses.

O U A N G.

Vous m'avouerez que ces philosophes nieront bien plus fortement vos inventions; ainsi vous ne gagnez rien par-là. Quand il y aurait des philosophes qui ne conviendraient pas de mes principes, ils n'en feraient pas moins gens de bien; ils n'en cultiveraient pas moins la vertu, qui doit être embrassée par amour, & non par crainte. Mais, de plus, je vous soutiens qu'aucun philosophe ne ferait jamais assuré que la Providence ne réserve pas des peines aux méchants & des récompenses aux bons. Car s'ils me demandent qui m'a dit que DIEU punit? je leur demanderai qui leur a dit que DIEU ne punit pas? Enfin, je vous soutiens que les philosophes m'aideront, loin de me contredire. Voulez-vous être philosophe?

B A M B A B E F.

Volontiers; mais ne le dites pas aux faquiers. Songez surtout qu'un philosophe doit annoncer un DIEU, s'il veut être utile à la société humaine.

FRIVOLITÉ.

C E qui me persuade le plus de la Providence, disait le profond auteur de *Bacha Billeboquet*, c'est que pour nous consoler de nos innombrables misères, la nature nous a fait frivoles. Nous sommes tantôt des bœufs ruminans accablés sous le joug, tantôt des colombes dispersées qui fuyons en tremblant la griffe du vautour, dégouttante du sang de nos compagnes, renards poursuivis par des chiens, tigres qui nous dévorons les uns les autres. Nous voilà tout d'un coup devenus papillons, & nous oublions en voltigeant toutes les horreurs que nous avons éprouvées.

Si nous n'étions pas frivoles, quel homme pourrait demeurer sans frémir dans une ville où l'on brûla une maréchale dame d'honneur de la reine, sous prétexte qu'elle avait fait tuer un coq blanc au clair de la lune ? dans cette même ville où le maréchal de *Marillac* fut assassiné en cérémonie, sur un arrêt rendu par des meurtriers juridiques, apostés par un prêtre dans sa propre maison de campagne, où il caressait *Marion de Lorme* comme il pouvait, tandis que ces scélérats en robe exécutaient ses sanguinaires volontés ?

Pourrait-on se dire à soi-même, sans trembler dans toutes ses fibres, & sans avoir le cœur glacé d'horreur : Me voici dans cette même enceinte où l'on rapportait les corps morts & mourans de deux mille jeunes gentilshommes égorgés près du faubourg Saint-Antoine, parce qu'un homme en soutane rouge avait déplu à quelques hommes en soutane noire ?

Qui pourrait passer par la rue de la Ferronnerie sans verser des larmes, & sans entrer dans des convulsions de fureur contre les principes abominables & sacrés qui plongèrent le couteau dans le cœur du meilleur des hommes & du plus grand des rois ?

On ne pourrait faire un pas dans les rues de Paris le jour de la St Barthelemi, sans dire : C'est ici qu'on affaina un de mes ancêtres pour l'amour de DIEU ; c'est ici qu'on traîna tout sanglant un des aïeux de ma mère ; c'est là que la moitié de mes compatriotes égorgea l'autre.

Heureusement les hommes sont si légers, si frivoles, si frappés du présent, si insensibles au passé, que sur dix mille il n'y en a pas deux ou trois qui fassent ces réflexions.

Combien ai-je vu d'hommes de bonne compagnie, qui ayant perdu leurs enfans, leur maîtresse, une grande partie de leur bien, & par conséquent toute leur considération, & même plusieurs de leurs dents dans l'humiliante opération des frictions répétées de mercure, ayant été trahis, abandonnés, venaient décider encore d'une pièce nouvelle, & fesaient à souper des contes qu'on croyait plaisans ! La solidité consiste dans l'uniformité des idées. Un homme de bon sens, dit-on, doit toujours penser de la même façon : si on en était réduit là, il vaudrait mieux n'être pas né.

Les anciens n'imaginèrent rien de mieux que de faire boire les eaux du fleuve Léthé à ceux qui devaient habiter les champs Elysées.

Mortels, voulez-vous tolérer la vie ? oubliez & jouissez.

F R O I D.

*De ce qu'on entend par ce terme dans les belles-lettres
& dans les beaux-arts.*

ON dit qu'un morceau de poésie, d'éloquence, de musique, un tableau même, est froid, quand on attend dans ces ouvrages une expression animée qu'on n'y trouve pas. Les autres arts ne sont pas si susceptibles de ce défaut. Ainsi l'architecture, la géométrie, la logique, la métaphysique, tout ce qui a pour unique mérite la justesse, ne peut être ni échauffé, ni refroidi. Le tableau de la famille de *Darius*, peint par *Mignard*, est très-froid, en comparaison du tableau de *le Brun*, parce qu'on ne trouve point dans les personnages de *Mignard*, cette même affliction que *le Brun* a si vivement exprimée sur le visage, & dans les attitudes, des princesses persanes. Une statue même peut être froide. On doit voir la crainte & l'horreur dans les traits d'une *Andromède*, l'effort de tous les muscles, & une colère mêlée d'audace dans l'attitude & sur le front d'un *Hercule* qui soulève *Anthée*.

Dans la poésie, dans l'éloquence, les grands mouvemens des passions deviennent froids, quand ils sont exprimés en termes trop communs & dénués d'imagination. C'est ce qui fait que l'amour, qui est si vif dans *Racine*, est languissant dans *Campistron* son imitateur.

Les sentimens qui échappent à une ame qui veut les cacher, demandent au contraire les expressions les

plus simples. Rien n'est si vif, si animé que ces vers du Cid : *Va, je ne te hais point.... tu le dois.... je ne puis.* Ce sentiment deviendrait froid, s'il était relevé par des termes étudiés.

C'est par cette raison que rien n'est si froid que le style ampoulé. Un héros dans une tragédie dit qu'il a essuyé une tempête, qu'il a vu périr son ami dans cet orage. Il touche, il intéresse, s'il parle avec douleur de sa perte, s'il est plus occupé de son ami que de tout le reste. Il ne touche point, il devient froid, s'il fait une description de la tempête, s'il parle de *source de feu bouillonnant sur les eaux, & de la foudre qui gronde & qui frappe à fillons redoublés la terre & l'onde.* Ainsi le style froid vient tantôt de la stérilité, tantôt de l'intempérance des idées, souvent d'une diction trop commune, quelquefois d'une diction trop recherchée.

L'auteur qui n'est froid que parce qu'il est vif à contre-temps, peut corriger ce défaut d'une imagination trop abondante : mais celui qui est froid, parce qu'il manque d'âme, n'a pas de quoi se corriger. On peut modérer son feu ; on ne saurait en acquérir.

G.

G A L A N T.

CE mot vient de *gal*, qui d'abord signifia *gaieté & réjouissance*, ainsi qu'on le voit dans *Alain Chartier* & dans *Froissard* : on trouve même dans le roman de la *Rose*, *galandé*, pour signifier *orné, paré*.

La belle fut bien atornée,
Et d'un filet d'or galandée.

Il est probable que le *gala* des Italiens, & le *galan* des Espagnols, sont dérivés du mot *gal* qui paraît originairement celtique ; de-là se forma insensiblement *galant*, qui signifie *un homme empressé à plaire*. Ce mot reçut une signification plus noble dans le temps de chevalerie, où ce désir de plaire se signalait par des combats. *Se conduire galamment, se retirer d'affaire galamment*, veut même encore dire, *se conduire en homme de cœur*. Un *galant homme* chez les Anglais, signifie un *homme de courage* : en France, il veut dire de plus, *un homme à nobles procédés*. Un *homme galant* est tout autre chose qu'un *galant homme* ; celui-ci tient plus de l'honnête homme, celui-là se rapproche plus du petit-maître, de l'homme à bonnes fortunes. *Etre galant en général*, c'est chercher à plaire par des soins agréables, par des empressemens flatteurs. *Il a été très-galant avec ces dames*, veut dire seulement *il a montré quelque chose de plus que de la politesse* : mais

être le galant d'une dame a une signification plus forte ; cela signifie *être son amant* : ce mot n'est presque plus d'usage que dans les vers familiers. Un *galant* est non-seulement un homme à bonnes fortunes , mais ce mot porte avec soi quelque idée de hardiesse , & même d'effronterie : c'est en ce sens que *la Fontaine* a dit :

Mais un galant chercheur de pucelage.

Ainsi le même mot se prend en plusieurs sens. Il en est de même de *galanterie* , qui signifie tantôt *coquetterie* dans l'esprit , paroles flatteuses , tantôt présent de petits bijoux , tantôt intrigue avec une femme ou plusieurs ; & même depuis peu il a signifié ironiquement *faveurs de Vénus* : ainsi , *dire des galanteries* , *donner des galanteries* , *avoir des galanteries* , *attraper une galanterie* , sont des choses différentes. Presque tous les termes qui entrent fréquemment dans la conversation reçoivent ainsi beaucoup de nuances qu'il est difficile de démêler : les mots techniques ont une signification plus précise & moins arbitraire.

G A R A N T.

GARANT est celui qui se rend responsable de quelque chose envers quelqu'un , & qui est obligé de l'en faire jouir. Le mot *garant* vient du celte & du tudesque *Warrant*. Nous avons changé en *G* tous les doubles *W* des termes que nous ayons conservés de ces anciens langages. *Warrant* signifie encore chez la plupart des nations du Nord *assurance* , *garantie* ; & c'est en ce sens qu'il veut dire en anglais *édit du roi* ,
comme

comme signifiant *promesse du roi*. Lorsque, dans le moyen âge, les rois faisaient des traités, ils étaient garantis de part & d'autre par plusieurs chevaliers qui juraient de faire observer le traité, & même qui le signaient, lorsque par hasard ils savaient écrire. Quand l'empereur *Frédéric Barberouffe* céda tant de droits au pape *Alexandre III*, dans le célèbre congrès de Venise en 1117, l'empereur mit son sceau à l'instrument que le pape & les cardinaux signèrent. Douze princes de l'empire garantirent le traité par un serment sur l'évangile; mais aucun d'eux ne signa. Il n'est point dit que le doge de Venise garantit cette paix, qui se fit dans son palais.

Lorsque *Philippe-Auguste* conclut la paix en 1200 avec *Jean* roi d'Angleterre, les principaux barons de France & ceux de Normandie en jurèrent l'observation, comme cautions, comme parties garantes. Les Français firent serment de combattre le roi de France, s'il manquait à sa parole; & les Normands de combattre leur souverain, s'il ne tenait pas la sienne.

Un connétable de *Montmorenci* ayant traité avec un comte de *la Marche* en 1227, pendant la minorité de *Louis IX*, jura l'observation du traité sur l'ame du roi.

L'usage de garantir les Etats d'un tiers était très-ancien sous un nom différent. Les Romains garantirent ainsi les possessions de plusieurs princes d'Asie & d'Afrique, en les prenant sous leur protection, en attendant qu'ils s'emparaient des terres protégées.

On doit regarder comme une garantie réciproque l'alliance ancienne de la France & de la Castille de

roi à roi, de royaume à royaume, & d'homme à homme.

On ne voit guère de traité où la *garantie* des Etats d'un tiers soit expressement stipulée, avant celui que la médiation de *Henri IV* fit conclure entre l'Espagne & les Etats-généraux en 1609. Il obtint que le roi d'Espagne *Philippe III* reconnût les Provinces-Unies pour libres & souveraines. Il signa & fit même signer au roi d'Espagne la garantie de cette souveraineté des sept provinces; & la république reconnut qu'elle lui devait sa liberté. C'est surtout dans nos derniers temps que les traités de garantie ont été plus fréquens. Malheureusement ces garanties ont quelquefois produit des ruptures & des guerres; & on a reconnu que la force est le meilleur garant qu'on puisse avoir.

G A R G A N T U A.

S'IL y a jamais eu une réputation bien fondée, c'est celle de *Gargantua*. Cependant il s'est trouvé dans ce siècle philosophique & critique, des esprits téméraires qui ont osé nier les prodiges de ce grand-homme, & qui ont poussé le pyrrhonisme jusqu'à douter qu'il ait jamais existé.

Comment se peut-il faire, disent-ils, qu'il y ait eu au seizième siècle un héros dont aucun contemporain, ni *S^t Ignace*, ni le cardinal *Cajetan*, ni *Galilée*, ni *Guichardin*, n'ont jamais parlé, & sur lequel on n'a jamais trouvé la moindre note dans les registres de la forbonne?

Feuilletez les histoires de France, d'Allemagne, d'Angleterre, d'Espagne, &c. vous n'y voyez pas un

mot de *Gargantua*. Sa vie entière, depuis sa naissance jusqu'à sa mort, n'est qu'un tissu de prodiges inconcevables.

Sa mère *Gargamelle* accouche de lui par l'oreille gauche. A peine est-il né qu'il crie à boire d'une voix terrible, qui est entendue dans la Beauce & dans le Vivarais. Il fallut seize aunes de drap pour sa seule braguette, & cent peaux de vaches brunes pour ses fouliers. Il n'avait pas encore douze ans qu'il gagna une grande bataille & fonda l'abbaye de Thélême. On lui donna pour femme madame *Badebec*, & il est prouvé que *Badebec* est un nom syriaque.

On lui fait avaler six pèlerins dans une salade. On prétend qu'il a pissé la rivière de Seine, & que c'est à lui seul que les Parisiens doivent ce beau fleuve.

Tout cela paraît contre la nature à nos philosophes qui ne veulent pas même assurer les choses les plus vraisemblables, à moins qu'elles ne soient bien prouvées.

Ils disent que si les Parisiens ont toujours cru à *Gargantua*, ce n'est pas une raison pour que les autres nations y croient : que si *Gargantua* avait fait un seul des prodiges qu'on lui attribue, toute la terre en aurait retenti, toutes les chroniques en auraient parlé, que cent monumens l'auraient attesté. Enfin ils traitent sans façon les Parisiens qui croient à *Gargantua*, de badauds ignorans, de superstitieux imbécilles, parmi lesquels il se glisse des hypocrites, qui feignent de croire à *Gargantua* pour avoir quelque prieuré de l'abbaye de Thélême.

Le révérend père *Viret* cordelier à la grand'manche , confesseur de filles , & prédicateur du roi , a répondu à nos pyrrhoniens d'une manière invincible. Il prouve très-doctement que si aucun écrivain , excepté *Rabelais* , n'a parlé des prodiges de *Gargantua* , aucun historien aussi ne les a contredits ; que le sage de *Thou* même qui croit aux fortilèges , aux prédictions , & à l'astrologie , n'a jamais nié les miracles de *Gargantua*. Ils n'ont pas même été révoqués en doute par *la Mothe-le-Vayer*. *Mézerai* les a respectés au point qu'il n'en dit pas un seul mot. Ces prodiges ont été opérés à la vue de toute la terre. *Rabelais* en a été témoin ; il ne pouvait être ni trompé ni trompeur. Pour peu qu'il se fût écarté de la vérité , toutes les nations de l'Europe se seraient élevées contre lui ; tous les gazetiers , tous les feseurs de journaux , auraient crié à la fraude , à l'imposture.

En vain les philosophes qui répondent à tout , disent qu'il n'y avait ni journaux ni gazettes dans ce temps-là. On leur réplique qu'il y avait l'équivalent , & cela suffit. Tout est impossible dans l'histoire de *Gargantua* ; & c'est par cela même qu'elle est d'une vérité incontestable. Car si elle n'était pas vraie on n'aurait jamais osé l'imaginer ; & la grande preuve qu'il la faut croire , c'est qu'elle est incroyable.

Ouvrez tous les mercures , tous les journaux de Trévoux ; ces ouvrages immortels qui sont l'instruction du genre-humain , vous n'y trouverez pas une seule ligne où l'on révoque l'histoire de *Gargantua* en doute. Il était réservé à notre siècle de produire des monstres qui établissent un pyrrhonisme affreux , sous prétexte qu'ils sont un peu mathématiciens , & qu'ils

aiment la raison, la vérité, & la justice. Quelle pitié ! je ne veux qu'un argument pour les confondre.

Gargantua fonda l'abbaye de Thélême. On ne trouve point ses titres, il est vrai, jamais elle n'en eut, mais elle existe; elle possède dix mille pièces d'or de rente. La rivière de Seine existe, elle est un monument éternel du pouvoir de la vessie de *Gargantua*. De plus, que vous coûte-t-il de le croire ? ne faut-il pas embrasser le parti le plus sûr ? *Gargantua* peut vous procurer de l'argent, des honneurs, & du crédit. La philosophie ne vous donnera jamais que la satisfaction de l'ame; c'est bien peu de chose. Croyez à *Gargantua*, vous dis-je; pour peu que vous soyez avare, ambitieux, & fripon, vous vous en trouverez très-bien.

G A Z E T T E.

RELATION des affaires publiques. Ce fut au commencement du dix-septième siècle que cet usage utile fut inventé à Venise, dans le temps que l'Italie était encore le centre des négociations de l'Europe, & que Venise était toujours l'asile de la liberté. On appela ces feuilles, qu'on donnait une fois par semaine, Gazettes du nom de Gazetta, petite monnaie revenant à un de nos demi-sous, qui avait cours à Venise. Cet exemple fut ensuite imité dans toutes les grandes villes de l'Europe.

De tels journaux étaient établis à la Chine de temps immémorial; on y imprime tous les jours la Gazette de l'empire, par ordre de la cour. Si cette Gazette est

vraie, il est à croire que toutes les vérités n'y sont pas ; aussi ne doivent-elles pas y être.

Le médecin *Théophraste Renaudot* donna en France les premières gazettes en 1631 , & il en eut le privilège, qui a été long-temps un patrimoine de sa famille. Ce privilège est devenu un objet important dans Amsterdam ; & la plupart des gazettes des Provinces-Unies sont encore un revenu pour plusieurs familles de magistrats, qui payent les écrivains. La seule ville de Londres a plus de douze Gazettes par semaine. On ne peut les imprimer que sur du papier timbré ; ce qui n'est pas une taxe indifférente pour l'Etat.

Les Gazettes de la Chine ne regardent que cet empire ; celles de l'Europe embrassent l'univers. Quoiqu'elles soient souvent remplies de fausses nouvelles, elles peuvent cependant fournir de bons matériaux pour l'histoire ; parce que d'ordinaire les erreurs d'une gazette sont rectifiées par les suivantes, & qu'on y trouve presque toutes les pièces authentiques, que les souverains même y font insérer. Les gazettes de France ont toujours été revues par le ministère. C'est pourquoi les auteurs ont toujours employé certaines formules, qui ne paraissent pas être dans la bienséance de la société, en ne donnant le titre de *Monsieur* qu'à certaines personnes, & celui de *seigneur* aux autres ; les auteurs ont oublié qu'ils ne parlaient pas au nom du roi. Ces journaux publics n'ont d'ailleurs été jamais fouillés par la médisance, & ont été toujours assez correctement écrits.

Il n'en est pas de même des gazettes étrangères ; celles de Londres, excepté celle de la cour, sont souvent remplies de cette indécence que la liberté de

la nation autorise. Les gazettes françaises, faites en ce pays, ont été rarement écrites avec pureté, & n'ont pas peu servi quelquefois à corrompre la langue. Un des grands défauts qui s'y sont glissés, c'est que les auteurs en voyant la teneur des arrêts de France, qui s'expriment suivant les anciennes formules, ont cru que ces formules étaient conformes à notre syntaxe, & ils les ont imitées dans leur narration; c'est comme si un historien romain eût employé le style de la loi des douze tables. Ce n'est que dans le style des lois qu'il est permis de dire : *le roi aurait reconnu, le roi aurait établi une loterie* : mais il faut que le gazetier dise : *nous apprenons que le roi a établi, & non pas aurait établi une loterie &c. nous apprenons que les Français ont pris Minorque, & non pas auraient pris Minorque*. Le style de ces écrits doit être de la plus grande simplicité; les épithètes y sont ridicules. Si le parlement a eu une audience du roi, il ne faut pas dire : *cet auguste corps a eu une audience du roi, ces pères de la patrie sont revenus à cinq heures précises*. On ne doit jamais prodiguer ces titres; il ne faut les donner que dans les occasions où ils sont nécessaires. *Son altesse dina avec sa majesté, & sa majesté mena ensuite son altesse à la comédie; après quoi son altesse joua avec sa majesté; & les autres altesse & leurs excellences messieurs les ambassadeurs assistèrent au repas que sa majesté donna à leurs altesse*. C'est une affectation servile qu'il faut éviter. Il n'est pas nécessaire de dire que les termes injurieux ne doivent jamais être employés sous quelque prétexte que ce puisse être.

A l'imitation des gazettes politiques, on commença en France à imprimer des gazettes littéraires en 1665;

car les premiers journaux ne furent en effet que de simples annonces des nouveaux imprimés en Europe; bientôt après on y joignit une critique raisonnée. Elle déplut à plusieurs auteurs, toute modérée qu'elle était. Nous ne parlerons ici que de ces gazettes littéraires, dont on surchargea le public, qui avait déjà de nombreux journaux de tous les pays de l'Europe, où les sciences sont cultivées. Ces gazettes parurent vers l'an 1723, à Paris, sous plusieurs noms différens : *Nouvelles du Parnasse*, *Observations sur les écrits modernes* &c. La plupart ont été faites uniquement pour gagner de l'argent; & comme on n'en gagne point à louer des auteurs, la satire fit d'ordinaire le fond de ces écrits. On y mêla souvent des personnalités odieuses; la malignité en procura le débit: mais la raison & le bon goût, qui prévalent toujours à la longue, les firent tomber dans le mépris & dans l'oubli.

G E N E A L O G I E.

S E C T I O N P R E M I E R E.

LES théologiens ont écrit des volumes pour tâcher de concilier *S^t Matthieu* avec *S^t Luc* sur la généalogie de JESUS-CHRIST. Le premier ne compte (a) que vingt-sept générations depuis *David* par *Salomon*, tandis que *Luc* (b) en met quarante-deux, & l'en fait descendre par *Nathan*. Voici comment le savant *Calmet* résout une difficulté semblable en parlant de *Melchisédech*. Les Orientaux & les Grecs, féconds en fables & en inventions, lui ont forgé une généalogie

(a) Chap. I.

(b) Chap. III, v. 23.

dans laquelle ils nous donnent les noms de ses aïeux. Mais, ajoute ce judicieux bénédictin, comme le mensonge se trahit toujours par lui-même, les uns racontent la généalogie d'une manière, les autres d'une autre. Il y en a qui soutiennent qu'il était d'une race obscure & honteuse, & il s'en est trouvé qui l'ont voulu faire passer pour illégitime.

Tout cela s'applique naturellement à JESUS, dont *Melchisedech* était la figure, suivant l'apôtre. (c) En effet, l'évangile de *Nicodème* (d) dit expressément que les Juifs devant *Pilate* reprochèrent à JESUS qu'il était né de la fornication. Sur quoi le savant *Fabricius* observe qu'on n'est assuré par aucun témoignage digne de foi, que les Juifs aient objecté à JESUS-CHRIST pendant sa vie, ni même aux apôtres, cette calomnie qu'ils répandirent par-tout dans la fuite. Cependant les Actes des apôtres (e) font foi que les juifs d'Antioche s'opposèrent en blasphémant à ce que *Paul* leur difait de JESUS, & *Origène* (f) soutient que ces paroles rapportées dans l'évangile de *S^t Jean* : Nous ne sommes point nés de fornication ; nous n'avons jamais servi personne ; étaient de la part des Juifs un reproche indirect qu'ils faisaient à JESUS sur le défaut de sa naissance, & sur son état de serviteur : car ils prétendaient, comme nous l'apprend ce père, (g) que JESUS était originaire d'un petit hameau de la Judée, & avait eu pour mère une pauvre villageoise qui ne vivait que de son travail, laquelle ayant été convaincue

(c) Epître aux Hébreux, chap. VII, v. 3.

(d) Article 2.

(e) Chap. XIII.

(f) Sur *saint Jean*, chap. VIII, v. 41.

(g) Contre *Celse*, chap. VIII.

d'adultère avec un soldat nommé *Panther*, fut chassée par son fiancé qui était charpentier de profession ; qu'après cet affront, errant misérablement de lieu en lieu, elle accoucha secrètement de JESUS, lequel se trouvant dans la nécessité, fut contraint de s'aller louer serviteur en Egypte, où ayant appris quelques-uns de ces secrets que les Egyptiens font tant valoir, il retourna en son pays, & que tout fier des miracles qu'il savait faire, il se proclama lui-même DIEU.

Suivant une tradition très-ancienne, ce nom de *Panther*, qui a donné lieu à la méprise des Juifs, était le surnom du père de *Joséph*, comme l'assure *saint Epiphane*; (*h*) ou plutôt le nom propre de l'aïeul de *Marie*, comme l'affirme *S^t Jean Damascène*. (*i*)

Quant à l'état de serviteur qu'ils reprochaient à JESUS, il déclare lui-même (*k*) qu'il n'était pas venu pour être servi, mais pour servir. *Zoroastre*, selon les Arabes, avait également été serviteur d'*Esdra*s; *Epiclète* était même né dans la servitude; aussi *S^t Cyrille* de Jérusalem a grande raison de dire (*l*) qu'elle ne déshonore personne.

Sur l'article des miracles, nous apprenons à la vérité de *Pline*, que les Egyptiens avaient le secret de teindre des étoffes de diverses couleurs en les plongeant dans la même cuve; & c'est-là un des miracles qu'attribue à JESUS l'évangile de l'enfance; (*m*) mais, comme nous l'apprend *S^t Chrysostome*, (*n*) JESUS ne

(*h*) Hérésie LXXVIII.

(*i*) Liv. IV, chap. XV, de la Foi.

(*k*) *Matth.* chap. XX, v. 28.

(*l*) Sixième Catéchèse, art. XIV.

(*m*) Art. XXXVII.

(*n*) Homélie XX sur *saint Jean*.

fit aucun miracle avant son baptême, & ceux qu'on lui attribue sont de purs mensonges. La raison qu'en donne ce père, c'est que la sagesse du Seigneur ne lui permettait pas d'en faire pendant son enfance, parce qu'on les aurait regardés comme des prestiges.

C'est en vain que *S^t Epiphane* (o) prétend que de nier les miracles que quelques-uns attribuent à JESUS dans son enfance, ce serait fournir aux hérétiques un prétexte spécieux de dire qu'il ne devint fils de DIEU que par l'effusion du S^t Esprit, qui descendit sur lui dans son baptême; ce sont les Juifs que nous combattons ici & non pas les hérétiques.

Monsieur *Wagenfeil* nous a donné la traduction latine d'un ouvrage des Juifs, intitulé *Toldos Jeschu*, dans lequel il est rapporté (p) que *Jeschu* étant à Bethléem de Juda lieu de sa naissance, il se mit à crier tout haut : Quels sont ces hommes méchants qui prétendent que je suis bâtard & d'une origine impure? ce sont eux qui sont des bâtards & des hommes très-impurs. N'est-ce pas une mère vierge qui m'a enfanté? Et je suis entré en elle par le sommet de la tête.

Ce témoignage a paru d'un si grand poids à *M. Bergier*, que ce savant théologien n'a point fait difficulté de l'employer sans en citer la source. Voici ses propres termes, page 23 de *la certitude des preuves du christianisme* : „ JESUS est né d'une vierge par l'opération du S^t Esprit; JESUS lui-même nous l'a ainsi assuré plusieurs fois de sa propre bouche. Tel est le récit des apôtres. „ Il est certain que ces paroles de JESUS ne se trouvent que dans le *Toldos Jeschu*, & la certitude de cette preuve de *M. Bergier* subsiste,

(o) Hérésie LI, n. 20.

(p) Page 7.

quoique *S^t Matthieu* (*q*) applique à *JESUS* ce passage d'*Isaïe* : (*r*) Il ne disputera point , il ne criera point , & personne n'entendra sa voix dans les rues.

Selon *S^t Jérôme* , (*s*) c'est aussi une ancienne tradition parmi les gymnosophistes de l'Inde , que *Buddas* auteur de leur dogme , naquit d'une vierge qui l'enfanta par le côté. C'est ainsi que naquirent *Jules César* , *Scipion l'Africain* , *Manlius* , *Edouard VI* roi d'Angleterre , & d'autres , au moyen d'une opération que les chirurgiens nomment césarienne , parce qu'elle consiste à tirer un enfant de la matrice par une incision faite à l'abdomen de la mère. *Simon* (*t*) surnommé le *magicien* , & *Manès* , prétendaient aussi tous les deux être nés d'une vierge. Mais cela signifierait seulement que leurs mères étaient vierges lorsqu'elles les conçurent. Or pour se convaincre combien sont incertaines les marques de la virginité , il ne faut que lire la glose du célèbre évêque du Puy en Velay , M. de *Pompignan* , sur ce passage des Proverbes : (*u*) Trois choses me sont difficiles à comprendre , & la quatrième m'est entièrement inconnue : la voie de l'aigle dans l'air , la voie du serpent sur le rocher , la voie d'un navire au milieu de la mer , & la voie de l'homme dans sa jeunesse. Pour traduire littéralement ces paroles , suivant ce prélat , chap. 3 , seconde partie de *l'incrédulité convaincue par les prophéties* , il aurait fallu dire : *Viam viri in virgine adolescentula* , la voie de l'homme dans une jeune fille *alma*. La traduction de notre

(*q*) Chap. XII , v. 19.

(*r*) Chap. XLII , v. 2.

(*s*) Liv. I , contre *Jovinien*.

(*t*) *Récognitions* , liv. II , art. XIV.

(*u*) Chap. XXX , v. 18.

Vulgate, dit-il, substitue un autre sens exact & véritable en lui-même, mais moins conforme au texte original. Enfin, il confirme sa curieuse interprétation par l'analogie de ce verset avec le suivant : telle est la voie de la femme adultère, qui après avoir mangé s'essuie la bouche & dit : Je n'ai point fait de mal.

Quoi qu'il en soit, la virginité de *Marie* n'était pas encore généralement reconnue au commencement du troisième siècle. Plusieurs ont été dans cette opinion & y font encore, disait *S^t Clément* d'Alexandrie, (x) que *Marie* est accouchée d'un fils sans que son accouchement ait produit aucun changement dans sa personne : car quelques-uns disent qu'une sage-femme l'ayant visitée après son enfantement, elle lui trouva toutes les marques de la virginité. On voit que ce père veut parler de l'Évangile de la nativité de *Marie*, où l'ange *Gabriel* lui dit : (y) Sans mélange d'homme, vierge vous concevrez, vierge vous enfanterez, vierge vous nourrirez ; & du protévangile de *Jacques*, où la sage-femme s'écrie : (z) Quelle merveille inouïe ! *Marie* vient de mettre un fils au monde & a encore toutes les marques de la virginité. Ces deux Évangiles n'en furent pas moins déclarés apocryphes par la suite, quoiqu'ils fussent en ce point conformes au sentiment adopté par l'Église ; on écarta les échafauds quand une fois l'édifice fut élevé.

Ce que *Jeschu* ajoute : Je suis entré en elle par le sommet de la tête, a de même été le sentiment de l'Église. (a) Le bréviaire des maronites porte que le verbe du père est entré par l'oreille de la femme bénie.

(x) Stromates, liv. VII.

(z) Art. XIX.

(y) Art. IX.

(a) *Affeman*, bibl. orient. t. I, p. 91.

S^t Augustin & le pape *Felix* disent expressement que la vierge devint enceinte par l'oreille. *S^t Ephrem* dit la même chose dans une hymne , & *Voisin* son traducteur observe que cette pensée vient originairement de *Grégoire de Néocésarée* surnommé *Thaumaturge*. *Agobar* (b) rapporte que l'Eglise chantait de son temps : Le verbe est entré par l'oreille de la vierge , & il en est sorti par la porte dorée. *Antichius* parle aussi d'*Elianus* qui assista au concile de Nicée , & qui disait que le verbe entra par l'oreille de la vierge , & qu'il en sortit par la voie de l'enfantement. Cet *Elianus* était un chorévêque , dont le nom se trouva dans la liste arabe des pères de Nicée , publiée par *Selden*.

On n'ignore pas que le jésuite *Sanchez* a sérieusement agité la question si la vierge *Marie* a fourni de la semence dans l'incarnation du *Christ* , & qu'il s'est décidé pour l'affirmative d'après d'autres théologiens ; mais ces écarts d'une imagination licencieuse doivent être mis au rang de l'opinion de l'*Arctin* , qui y fait intervenir le *S^t Esprit* sous la forme d'un pigeon , comme la fable dit que *Jupiter* changé en cigne avait visité *Léda* , ou comme les premiers pères de l'Eglise tels que *S^t Justin* , *Athénagore* , *Tertullien* , *S^t Clément* d'Alexandrie , *S^t Cyprien* , *Laclance* , *S^t Ambroise* , & autres , ont cru , d'après les juifs *Philon* & *Josèphe* l'historien , que les anges avaient connu charnellement les femmes & avaient engendré avec elles. *S^t Augustin* (c) impute même aux manichéens d'enseigner que de belles filles & de beaux garçons apparaissant tout nus

(b) Chap. VIII de la Psalmodie.

(c) Liv. XX , contre *Fausse* , chap. XLIV , de la Nature du bien , & ailleurs.

aux princes des ténèbres qui font les mauvais anges, font échapper de leurs membres relâchés par la concupiscence la substance vitale, que ce père appelle la nature de DIEU. *Evode* (*d*) tranche le mot en disant que la majesté divine trouve moyen de s'échapper par les génitoires des démons.

Il est vrai que tous ces pères croyaient les anges corporels, (*e*) mais depuis que les ouvrages de *Platon* eurent donné l'idée de la spiritualité, on expliqua cette ancienne opinion d'un commerce charnel des anges avec les femmes, en disant que le même ange qui transformé en femme avait reçu la semence d'un homme, se servait de cette semence pour engendrer avec une femme auprès de laquelle il prenait à son tour la figure d'un homme. Les théologiens désignent par les termes d'incube & de succube ces différens rôles qu'ils font jouer aux anges. Les curieux peuvent lire les détails de ces dégoûtantes rêveries, page 225 des variantes de la Genèse par *Othon Gualterius*, livre II, chap. XV des disquisitions magiques par *Delrio*; & chap. XIII du discours des sorciers par *Henri Boguet*.

S E C T I O N I I.

AUCUNE généalogie, fût-elle réimprimée dans le *Moréri*, n'approche de celle de *Mahomet* ou *Mohammed* fils d'*Abdallah*, fils d'*Abd'all Moutaleb*, fils d'*Ashem*; lequel *Mohammed* fut, dans son jeune âge, palefrenier de la veuve *Cadisha*, puis son facteur, puis son mari,

(*d*) Chap. XVII, de la Foi.

(*e*) *Tertullien*, contre *Praxès*, chap. VII.

puis prophète de DIEU, puis condamné à être pendu, puis conquérant & roi d'Arabie, puis mourut de sa belle mort, rassasié de gloire & de femmes.

Les barons allemands ne remontent que jusqu'à *Vitiking*, & nos nouveaux marquis français ne peuvent guère montrer de titre au-delà de *Charlemagne*. Mais la race de *Mahomet* ou *Mohammed*, qui subsiste encore, a toujours fait voir un arbre généalogique, dont le tronc est *Adam*, & dont les branches s'étendent d'*Ismaël* jusqu'aux gentilshommes qui portent aujourd'hui le grand titre de cousin de *Mahomet*.

Nulle difficulté sur cette généalogie, nulle dispute entre les savans, point de faux calculs à rectifier, point de contradiction à pallier, point d'impossibilités qu'on cherche à rendre possibles.

Votre orgueil murmure de l'authenticité de ces titres. Vous me dites que vous descendez d'*Adam*, aussi-bien que le grand prophète, si *Adam* est le père commun; mais que cet *Adam* n'a jamais été connu de personne, pas même des anciens Arabes; que ce nom n'a jamais été cité que dans les livres juifs; que par conséquent vous vous inscrivez en faux contre les titres de noblesse de *Mahomet* ou *Mohammed*.

Vous ajoutez qu'en tout cas s'il y a eu un premier homme, quel qu'ait été son nom, vous en descendez tout aussi-bien que l'illustre palefrenier de *Cadisha*; & que s'il n'y a point eu de premier homme, si le genre-humain a toujours existé, comme tant de savans le prétendent, vous êtes gentilhomme de toute éternité.

A cela on vous réplique que vous êtes roturier de toute éternité, si vous n'avez pas vos parchemins en bonne forme.

Vous

Vous répondez que les hommes sont égaux ; qu'une race ne peut être plus ancienne qu'une autre ; que les parchemins , auxquels pend un morceau de cire , sont d'une invention nouvelle ; qu'il n'y a aucune raison qui vous oblige de céder à la famille de *Mohammed* , ni à celle de *Confutée* , ni à celle des empereurs du Japon , ni aux secrétaires du roi du grand collège. Je ne puis combattre votre opinion par des preuves physiques , ou métaphysiques , ou morales. Vous vous croyez égal au daïri du Japon ; & je suis entièrement de votre avis. Tout ce que je vous conseille , quand vous vous trouverez en concurrence avec lui , c'est d'être le plus fort.

G E N E R A T I O N .

JE dirai comment s'opère la génération , quand on m'aura enseigné comment DIEU s'y est pris pour la création.

Mais toute l'antiquité , me dites-vous , tous les philosophes , tous les cosmogonites sans exception , ont ignoré la création proprement dite. Faire quelque chose de rien a paru une contradiction à tous les penseurs anciens. L'axiome , *rien ne vient de rien* , a été le fondement de toute philosophie. Et nous demandons au contraire comment quelque chose peut en produire une autre ?

Je vous réponds qu'il m'est aussi impossible de voir clairement comment un être vient d'un autre être , que de comprendre comment il est arrivé du néant.

Je vois bien qu'une plante , un animal , engendre son semblable ; mais telle est notre destinée , que nous favons parfaitement comment on tue un homme , & que nous ignorons comment on le fait naître.

Nul animal , nul végétal , ne peut se former sans germe ; autrement une carpe pourrait naître sur un if , & un lapin au fond d'une rivière , sauf à y périr.

Vous voyez un gland , vous le jetez en terre ; il devient chêne. Mais savez vous ce qu'il faudrait pour que vous fussiez comment ce germe se développe & se change en chêne ? Il faudrait que vous fussiez DIEU.

Vous cherchez le mystère de la génération de l'homme ; dites-moi d'abord seulement le mystère qui lui donne des cheveux & des ongles ; dites-moi comment il remue le petit doigt quand il le veut.

Vous reprochez à mon système que c'est celui d'un grand ignorant : j'en conviens ; mais je vous répondrai ce que dit l'évêque d'Aire *Montmorin* à quelques - uns de ses confrères. Il avait eu deux enfans de son mariage avant d'entrer dans les ordres ; il les présenta , & on rit. *Messieurs* , dit-il , *la différence entre nous , c'est que j'avoue les miens.*

Si vous voulez quelque chose de plus sur la génération & sur les germes , lisez ou relisez ce que j'ai lu autrefois dans une de ces petites brochures , (*) qui se perdent quand elles ne sont pas enchâssées dans des volumes d'une taille un peu plus fournie.

(*) *L'homme aux quarante écus.* Voyez le tome II des *Romans.*

G E N E S E.

L'ÉCRIVAIN sacré s'étant conformé aux idées reçues, & n'ayant pas dû s'en écarter, puisque sans cette condescendance il n'aurait pas été entendu, il ne nous reste que quelques remarques à faire sur la physique de ces temps reculés; car pour la théologie nous la respectons; nous y croyons & nous n'y touchons jamais.

Au commencement DIEU créa le ciel & la terre.

C'est ainsi qu'on a traduit; mais la traduction n'est pas exacte. Il n'y a pas d'homme un peu instruit qui ne sache que le texte porte: *Au commencement les Dieux firent, ou les Dieux fit le ciel & la terre.* Cette leçon d'ailleurs est conforme à l'ancienne idée des phéniciens, qui avaient imaginé que DIEU employa des Dieux inférieurs pour débrouiller le chaos, le chautereb. Les Phéniciens étaient depuis long-temps un peuple puissant, qui avait sa théogonie avant que les Hébreux se fussent emparés de quelques cantons vers son pays. Il est bien naturel de penser que quand les Hébreux eurent enfin un petit établissement vers la Phénicie, ils commencèrent à apprendre la langue. Alors, leurs écrivains purent emprunter l'ancienne physique de leurs maîtres; c'est la marche de l'esprit humain.

Dans le temps où l'on place *Moïse*, les philosophes phéniciens en savaient-ils assez pour regarder la terre comme un point, en comparaison de la multitude infinie de globes que DIEU a placés dans l'immensité de

l'espace qu'on nomme *le ciel* ? Cette idée si ancienne & si fautive, que le ciel fut fait pour la terre, a presque toujours prévalu chez le peuple ignorant. C'est à-peu-près comme si on disait que DIEU créa toutes les montagnes & un grain de sable, & qu'on s'imaginât que ces montagnes ont été faites pour ce grain de sable. Il n'est guère possible que les Phéniciens, si bons navigateurs, n'eussent pas quelques bons astronomes ; mais les vieux préjugés prévalaient, & ces vieux préjugés durent être ménagés par l'auteur de la Genèse, qui écrivait pour enseigner les voies de DIEU & non la physique.

La terre était tohu bohu & vide ; les ténèbres étaient sur la face de l'abyme ; & l'esprit de DIEU était porté sur les eaux.

Tohu bohu signifie précisément chaos, désordre ; c'est un de ces mots imitatifs qu'on trouve dans toutes les langues, comme sens-dessus-dessous, tintamarre, trié-trac, tonnerre, bombe. La terre n'était point encore formée telle qu'elle est ; la matière existait, mais la puissance divine ne l'avait point encore arrangée. L'esprit de DIEU signifie à la lettre le *souffle*, le *vent*, qui agitait les eaux. Cette idée est exprimée dans les fragmens de l'auteur phénicien *Sanchoniathon*. Les Phéniciens croyaient comme tous les autres peuples la matière éternelle. Il n'y a pas un seul auteur dans l'antiquité qui ait jamais dit qu'on eût tiré quelque chose du néant. On ne trouve même dans toute la bible aucun passage où il soit dit que la matière ait été faite de rien. Non que la création de rien ne soit très-vraie ; mais cette vérité n'était pas connue des Juifs charnels.

Les hommes furent toujours partagés sur la question de l'éternité du monde, mais jamais sur l'éternité de la matière.

Ex nihilo nihil, in nihilum nil posse reverti.

Voilà l'opinion de toute l'antiquité.

DIEU dit : *Que la lumière soit faite, & la lumière fut faite; & il vit que la lumière était bonne; & il divisa la lumière des ténèbres; & il appela la lumière jour & les ténèbres nuit; & le soir & le matin furent un jour. Et DIEU dit aussi : Que le firmament soit fait au milieu des eaux, & qu'il sépare les eaux des eaux; & DIEU fit le firmament; & il divisa les eaux au-dessus du firmament des eaux au-dessous du firmament; & DIEU appela le firmament ciel; & le soir & le matin fit le second jour &c. & il vit que cela était bon.*

Commençons par examiner si l'évêque d'Avranches *Huet, le Clerc, &c.* n'ont pas évidemment raison contre ceux qui prétendent trouver ici un tour d'éloquence sublime.

Cette éloquence n'est affectée dans aucune histoire écrite par les Juifs. Le style est ici de la plus grande simplicité, comme dans le reste de l'ouvrage. Si un orateur, pour faire connaître la puissance de DIEU, employait seulement cette expression : *Il dit que la lumière soit, & la lumière fut*; ce serait alors du sublime. Tel est ce passage d'un psaume, *dixit, & facta sunt*. C'est un trait qui étant unique en cet endroit, & placé pour faire une grande image, frappe l'esprit & l'enlève. Mais ici c'est le narré le plus simple. L'auteur juif ne parle pas de la lumière autrement que des autres objets de la création; il dit également à chaque

article, & DIEU vit que cela était bon. Tout est sublime dans la création sans doute ; mais celle de la lumière ne l'est pas plus que celle de l'herbe des champs ; le sublime est ce qui s'élève au-dessus du reste, & le même tour règne par-tout dans ce chapitre.

C'était encore une opinion fort ancienne, que la lumière ne venait pas du soleil. On la voyait répandue dans l'air avant le lever & après le coucher de cet astre ; on s'imaginait que le soleil ne servait qu'à la pousser plus fortement : aussi l'auteur de la Genèse se conforme-t-il à cette erreur populaire, & même il ne fait créer le soleil & la lune que quatre jours après la lumière. Il était impossible qu'il y eût un matin & un soir avant qu'il existât un soleil. L'auteur inspiré daignait descendre aux préjugés vagues & grossiers de la nation. DIEU ne prétendait pas enseigner la philosophie aux Juifs. Il pouvait élever leur esprit jusqu'à la vérité ; mais il aimait mieux descendre jusqu'à eux. On ne peut trop répéter cette solution.

La séparation de la lumière & des ténèbres n'est pas d'une autre physique ; il semble que la nuit & le jour fussent mêlés ensemble comme des grains d'espèces différentes que l'on sépare les uns des autres. On fait assez que les ténèbres ne sont autre chose que la privation de la lumière, & qu'il n'y a de lumière en effet qu'autant que nos yeux reçoivent cette sensation ; mais on était alors bien loin de connaître ces vérités.

L'idée d'un firmament est encore de la plus haute antiquité. On s'imaginait que les cieux étaient

très-solides, parce qu'on y voyait toujours les mêmes phénomènes. Les cieux roulaient sur nos têtes; ils étaient donc d'une matière fort dure. Le moyen de supputer combien les exhalaisons de la terre & des mers pouvaient fournir d'eau aux nuages? Il n'y avait point de *Halley* qui pût faire ce calcul. On se figurait donc des réservoirs d'eau dans le ciel. Ces réservoirs ne pouvaient être portés que sur une bonne voûte; on voyait à travers cette voûte, elle était donc de cristal. Pour que les eaux supérieures tombassent de cette voûte sur la terre, il était nécessaire qu'il y eût des portes, des écluses, des cataractes, qui s'ouvrirent & se fermassent. Telle était l'astronomie d'alors; & puisqu'on écrivait pour des Juifs, il fallait bien adopter leurs idées grossières, empruntées des autres peuples un peu moins grossiers qu'eux.

DIEU fit deux grands luminaires, l'un pour présider au jour, l'autre à la nuit; il fit aussi les étoiles.

C'est toujours, il est vrai, la même ignorance de la nature. Les Juifs ne savaient pas que la lune n'éclaire que par une lumière réfléchie. L'auteur parle ici des étoiles comme de points lumineux, tels qu'on les voit, quoiqu'elles soient autant de soleils dont chacun a des mondes roulans autour de lui. L'Esprit saint se proportionnait donc à l'esprit du temps. S'il avait dit que le soleil est un million de fois plus gros que la terre, & la lune cinquante fois plus petite, on ne l'aurait pas compris. Ils nous paraissent deux astres presque également grands.

DIEU dit aussi: Faisons l'homme à notre image, & qu'il préside aux poissons &c.

Qu'entendaient les Juifs par *sefons l'homme à notre image*? Ce que toute l'antiquité entendait.

Finxit in effigiem moderantum cuncta Deorum.

On ne fait des images que des corps. Nulle nation n'imagina un Dieu sans corps; & il est impossible de se le représenter autrement. On peut bien dire: DIEU n'est rien de ce que nous connaissons; mais on ne peut avoir aucune idée de ce qu'il est. Les Juifs crurent DIEU constamment corporel, comme tous les autres peuples. Tous les premiers pères de l'Eglise crurent aussi DIEU corporel, jusqu'à ce qu'ils eussent embrassé les idées de *Platon*, ou plutôt jusqu'à ce que les lumières du christianisme fussent plus pures.

Il les créa mâle & femelle.

Si DIEU ou les Dieux secondaires créèrent l'homme mâle & femelle à leur ressemblance, il semble en ce cas que les Juifs croyaient DIEU & les Dieux mâles & femelles. On a recherché si l'auteur veut dire que l'homme avait d'abord les deux sexes, ou s'il entend que DIEU fit *Adam & Eve* le même jour. Le sens le plus naturel est que DIEU forma *Adam & Eve* en même temps; mais ce sens contredirait absolument la formation de la femme faite d'une côte de l'homme long-temps après les sept jours.

Et il se reposa le septième jour.

Les Phéniciens, les Chaldéens, les Indiens, disaient que DIEU avait fait le monde en six temps, que l'ancien *Zoroastre* appelle les six *gahamars* si célèbres chez les Perses.

Il est incontestable que tous ces peuples avaient une théologie avant que les Juifs habitassent les déserts d'Oreb & de Sinäi, avant qu'ils pussent avoir des écrivains. Plusieurs savans ont cru vraisemblable que l'allégorie de six jours est imitée de celle des six temps. DIEU peut avoir permis que de grands peuples eussent cette idée, avant qu'il l'eût inspirée au peuple juif. Il avait bien permis que les autres peuples inventassent les arts avant que les Juifs en eussent aucun.

Du lieu de volupté sortait un fleuve qui arrosait le jardin, & de là se partageait en quatre fleuves; l'un s'appelle Phison, qui tourne dans le pays d'Evilath où vient l'or.... Le second s'appelle Géhon qui entoure l'Ethiopie..... Le troisième est le Tygre, & le quatrième l'Euphrate.

Suivant cette version, le paradis terrestre aurait contenu près du tiers de l'Asie & de l'Afrique. L'Euphrate & le Tygre ont leur source à plus de soixante grandes lieues l'un de l'autre, dans des montagnes horribles qui ne ressemblent guère à un jardin. Le fleuve qui borde l'Ethiopie, & qui ne peut être que le Nil, commence à plus de mille lieues des sources du Tygre & de l'Euphrate; & si le Phison est le Phafe, il est assez étonnant de mettre au même endroit la source d'un fleuve de Scythie & celle d'un fleuve d'Afrique. Il a donc fallu chercher une autre explication & d'autres fleuves. Chaque commentateur a fait son paradis terrestre.

On a dit que le jardin d'Eden ressemble à ces jardins d'Eden à Saana dans l'Arabie heureuse, fameuse dans toute l'antiquité; que les Hébreux, peuple très-récent, pouvaient être une horde arabe, & se faire honneur de ce qu'il y avait de plus beau

dans le meilleur canton de l'Arabie ; qu'ils ont toujours employé pour eux les anciennes traditions des grandes nations au milieu desquelles ils étaient enclavés. Mais ils n'en étaient pas moins conduits par le Seigneur.

Le Seigneur prit donc l'homme, & le mit dans le jardin de volupté, afin qu'il le cultivât.

C'est fort bien fait de *cultiver son jardin* ; mais il est difficile qu'*Adam* cultivât un jardin de mille lieues de long : apparemment qu'on lui donna des aides. Il faut donc, encore une fois, que les commentateurs exercent ici leur talent de deviner. Aussi a-t-on donné à ces quatre fleuves trente positions différentes.

Ne mangez point du fruit de la science du bien & du mal.

Il est difficile de concevoir qu'il y ait eu un arbre qui enseignât le bien & le mal, comme il y a des poiriers & des abricotiers. D'ailleurs, on a demandé pourquoi DIEU ne veut pas que l'homme connaisse le bien & le mal ? Le contraire ne paraît-il pas (si on ose le dire) beaucoup plus digne de DIEU, & beaucoup plus nécessaire à l'homme ? Il semble à notre pauvre raison que DIEU devait ordonner de manger beaucoup de ce fruit ; mais on doit soumettre sa raison, & conclure seulement qu'il faut obéir à DIEU.

Dès que vous en aurez mangé vous mourrez.

Cependant *Adam* en mangea & n'en mourut point. Au contraire, on le fait vivre encore neuf cents trente ans. Plusieurs pères ont regardé tout cela comme une allégorie. En effet, on pourrait dire que les autres animaux ne savent pas qu'ils mourront, mais que

l'homme le fait par sa raison. Cette raison est l'arbre de la science qui lui fait prévoir sa fin. Cette explication serait peut-être la plus raisonnable ; mais nous n'osons prononcer.

Le Seigneur dit aussi : Il n'est pas bon que l'homme soit seul, faisons-lui une aide semblable à lui.

On s'attend que le Seigneur va lui donner une femme : mais auparavant il lui amène tous les animaux. Peut-être y a-t-il ici quelque transposition de copiste.

Et le nom qu'Adam donna à chacun des animaux est son véritable nom.

Ce qu'on peut entendre par le véritable nom d'un animal serait un nom qui désignerait toutes les propriétés de son espèce, ou du moins les principales ; mais il n'en est ainsi dans aucune langue. Il y a dans chacune quelques mots imitatifs, comme *coq* & *coucou* en celte, qui désignent un peu le cri du coq & du coucou. *Tintamarre*, *tristrac* ; *alali* en grec, *loupous* en latin, &c. Mais ces mots imitatifs sont en très-petit nombre. De plus, si *Adam* eût ainsi connu toutes les propriétés des animaux, ou il avait déjà mangé du fruit de la science, ou DIEU semblait n'avoir pas besoin de lui interdire ce fruit. Il en savait déjà plus que la société royale de Londres, & l'académie des sciences.

Observez que c'est ici la première fois qu'*Adam* est nommé dans la Genèse. Le premier homme, chez les anciens brachmanes, prodigieusement antérieurs aux Juifs, s'appelait *Adimo*, l'enfant de la terre, & sa femme *Procriti*, la vie ; c'est ce que dit le *Veidam* dans la seconde formation du monde. *Adam* & *Eve*

signifiaient ces mêmes choses dans la langue phénicienne. Nouvelle preuve que l'Esprit-saint se conformait aux idées reçues.

Lorsqu'Adam était endormi, DIEU prit une de ses côtes, & mit de la chair à la place; & de la côte qu'il avait tirée d'Adam il bâtit une femme, & il amena la femme à Adam.

Le Seigneur, un chapitre auparavant, avait déjà créé le mâle & la femelle; pourquoi donc ôter une côte à l'homme pour en faire une femme qui existait déjà? On répond que l'auteur annonce dans un endroit ce qu'il explique dans l'autre. On répond encore que cette allégorie foumet la femme à son mari, & exprime leur union intime. Bien des gens ont cru sur ce verset que les hommes ont une côte de moins que les femmes: mais c'est une hérésie; & l'anatomie nous fait voir qu'une femme n'est pas pourvue de plus de côtes que son mari.

Or le serpent était le plus rusé de tous les animaux de la terre &c. il dit à la femme &c.

Il n'est fait dans tout cet article aucune mention du diable; tout y est physique. Le serpent était regardé non-seulement comme le plus rusé des animaux par toutes les nations orientales, mais encore comme immortel. Les Chaldéens avaient une fable d'une querelle entre DIEU & le serpent; & cette fable avait été conservée par *Phérécide*. *Origène* la cite dans son livre VI contre *Celse*. On portait un serpent dans les fêtes de *Bacchus*. Les Egyptiens attachaient une espèce de divinité au serpent, au rapport d'*Eusèbe* dans sa Préparation évangélique, livre premier, chapitre X. Dans l'Arabie & dans les Indes, à la Chine même,

le serpent était regardé comme le symbole de la vie ; & de-là vint que les empereurs de la Chine , antérieurs à *Moïse* , portèrent toujours l'image d'un serpent sur la poitrine.

Eve n'est point étonnée que le serpent lui parle. Les animaux ont parlé dans toutes les anciennes histoires ; & c'est pourquoi lorsque *Pilpay* & *Lokman* firent parler les animaux , personne n'en fut surpris.

Toute cette aventure paraît si physique & si dépouillée de toute allégorie , qu'on y rend raison pourquoi le serpent rampe depuis ce temps-là sur son ventre , pourquoi nous cherchons toujours à l'écraser , & pourquoi il cherche toujours à nous mordre (du moins à ce qu'on croit ;) précisément comme on rendait raison dans les anciennes métamorphoses , pourquoi le corbeau qui était blanc autrefois est noir aujourd'hui ; pourquoi le hibou ne sort de son trou que de nuit ; pourquoi le loup aime le carnage &c. Mais les pères ont cru que c'est une allégorie aussi manifeste que respectable. Le plus sûr est de les croire.

Je multiplierai vos misères & vos grossesses , vous enfanterez dans la douleur , vous serez sous la puissance de l'homme , & il vous dominera.

On demande pourquoi la multiplication des grossesses est une punition ? C'était au contraire , dit-on , une très-grande bénédiction , & surtout chez les Juifs. Les douleurs de l'enfantement ne sont considérables que dans les femmes délicates ; celles qui sont accoutumées au travail accouchent très-aisément , surtout dans les climats chauds. Il y a quelquefois des bêtes qui souffrent beaucoup dans leur génie ; il y en a

même qui en meurent. Et quant à la supériorité de l'homme sur la femme, c'est une chose entièrement naturelle; c'est l'effet de la force du corps & même de celle de l'esprit. Les hommes en général ont des organes plus capables d'une attention suivie que les femmes, & sont plus propres aux travaux de la tête & du bras. Mais quand une femme a le poignet & l'esprit plus fort que son mari, elle en est par-tout la maîtresse; c'est alors le mari qui est soumis à la femme. Cela est vrai; mais il se peut très-bien qu'avant le péché originel il n'y eût ni sujétion ni douleur.

Le Seigneur leur fit des tuniques de peau.

Ce passage prouve bien que les Juifs croyaient un DIEU corporel. Un rabbin nommé *Elieser*, a écrit que DIEU couvrit *Adam* & *Eve* de la peau même du serpent qui les avait tentés; & *Origène* prétend que cette tunique de peau était une nouvelle chair, un nouveau corps que DIEU fit à l'homme. Il vaut mieux s'en tenir au texte avec respect.

Et le Seigneur dit : Voilà Adam qui est devenu comme l'un de nous.

Il semblerait que les Juifs admirent d'abord plusieurs Dieux. Il est plus difficile de savoir ce qu'ils entendent par ce mot Dieu *Eloïm*. Quelques commentateurs ont prétendu que ce mot *l'un de nous*, signifie la Trinité; mais il n'est pas assurément question de la Trinité dans la Bible. La Trinité n'est pas un composé de plusieurs Dieux, c'est le même Dieu triple; & jamais les Juifs n'entendirent parler d'un Dieu en trois personnes. Par ces mots, *semblable à nous*, il est vraisemblable que les Juifs entendaient les anges

Eloïm. C'est ce qui fit penser à plusieurs doctes téméraires que ce livre ne fut écrit que quand ils adoptèrent la créance de ces Dieux inférieurs ; mais c'est une opinion condamnée.

Le Seigneur le mit hors du jardin de volupté, afin qu'il cultivât la terre.

Mais le Seigneur, disent quelques-uns, l'avait mis dans le jardin de volupté, *afin qu'il cultivât ce jardin*. Si *Adam* de jardinier devint laboureur, ils disent qu'en cela son état n'empira pas beaucoup. Un bon laboureur vaut bien un bon jardinier. Cette solution nous semble trop peu sérieuse. Il vaut mieux dire que DIEU punit la désobéissance par le bannissement du lieu natal.

Toute cette histoire en général se rapporte, selon des commentateurs trop hardis, à l'idée qu'eurent tous les hommes, & qu'ils ont encore, que les premiers temps valaient mieux que les nouveaux. On a toujours plaint le présent & vanté le passé. Les hommes surchargés de travaux ont placé le bonheur dans l'oïveté, ne songeant pas que le pire des états est celui d'un homme qui n'a rien à faire. On se vit souvent malheureux, & on se forgea l'idée d'un temps où tout le monde avait été heureux. C'est à-peu-près comme si on disait : il fut un temps où il ne périssait aucun arbre ; où nulle bête n'était malade, ni faible, ni dévorée par une autre ; où jamais les araignées ne prenaient de mouches. De-là l'idée du siècle d'or, de l'œuf percé par *Arimane*, du serpent qui déroba à l'âne la recette de la vie heureuse & immortelle que l'homme avait mis sur son bât ; de-là ce combat de *Typhon* contre *Osiris*, d'*Ophionée* contre les Dieux ;

& cette fameuse boîte de *Pandore*, & tous ces vieux contes dont quelques-uns sont ingénieux, & dont aucun n'est instructif. Mais nous devons croire que les fables des autres peuples sont des imitations de l'histoire hébraïque, puisque nous avons l'ancienne histoire des Hébreux, & que les premiers livres des autres nations sont presque tous perdus. De plus, les témoignages en faveur de la Genèse sont irréfragables.

Et il mit devant le jardin de volupté un chérubin avec un glaive tournoyant & enflammé pour garder l'entrée de l'arbre de vie.

Le mot *kerub* signifie *bœuf*. Un bœuf armé d'un sabre enflammé, fait, dit-on, une étrange figure à une porte. Mais les Juifs représentèrent depuis des anges en formes de bœufs & d'éperviers, quoiqu'il leur fût défendu de faire aucune figure : ils prirent visiblement ces bœufs & ces éperviers des Egyptiens, dont ils imitèrent tant de choses. Les Egyptiens vénérèrent d'abord le bœuf comme le symbole de l'agriculture, & l'épervier comme celui des vents ; mais ils ne firent jamais un portier d'un bœuf. C'est probablement une allégorie ; & les Juifs entendaient par *kerub*, la nature. C'était un symbole composé d'une tête de bœuf, d'une tête d'homme, d'un corps d'homme, & d'ailes d'épervier.

Et le Seigneur mit un signe à Caïn.

Quel Seigneur ! disent les incrédules. Il accepte l'offrande d'*Abel*, & il rejette celle de *Caïn* son aîné, sans qu'on en rapporte la moindre raison. Par-là le Seigneur devient la cause de l'inimitié entre les deux frères. C'est une instruction morale à la vérité, &

une

une instruction prise dans toutes les fables anciennes , qu'à peine le genre-humain exista , qu'un frère assassine son frère. Mais ce qui paraît aux sages du monde contre toute morale , contre toute justice , contre tous les principes du sens commun , c'est que DIEU ait damné à toute éternité le genre-humain , & ait fait mourir inutilement son propre fils pour une pomme , & qu'il pardonne un fratricide. Que dis-je , pardonner ? il prend le coupable sous sa protection. Il déclare que quiconque vengera le meurtre d'*Abel* sera puni sept fois plus que *Caïn* ne l'aurait été. Il lui met un signe qui lui sert de fauve-garde. C'est , disent les impies , une fable aussi exécrationnable qu'absurde. C'est le délire de quelque malheureux juif , qui écrivit ces infames inepties à l'imitation des contes que les peuples voisins prodiguaient dans la Syrie. Ce juif insensé attribua ces rêveries atroces à *Moïse* , dans un temps où rien n'était plus rare que les livres. La fatalité qui dispose de tout , a fait parvenir ce malheureux livre jusqu'à nous. Des fripons l'ont exalté , & des imbécilles l'ont cru. Ainsi parle une foule de théistes qui , en adorant DIEU , osent condamner le DIEU d'Israël , & qui jugent de la conduite de l'Etre éternel par les règles de notre morale imparfaite & de notre justice erronée. Ils admettent DIEU pour le soumettre à nos lois. Gardons-nous d'être si hardis , & respectons , encore une fois , ce que nous ne pouvons comprendre. Crions ô *altitudo* de toutes nos forces !

Les Dieux Eloïm , voyant que les filles des hommes étaient belles , prirent pour épouses celles qu'ils choisirent.

Cette imagination fut encore celle de tous les peuples. Il n'y a aucune nation , excepté peut-être la

Chine , où quelque Dieu ne soit venu faire des enfans à des filles. Ces Dieux corporels descendaient souvent sur la terre pour visiter leurs domaines ; ils voyaient nos filles , ils prenaient pour eux les plus jolies : les enfans nés du commerce de ces Dieux & des mortelles devaient être supérieurs aux autres hommes ; aussi la Genèse ne manque pas de dire, que ces Dieux qui couchèrent avec nos filles produisirent des géans. C'est encore se conformer à l'opinion vulgaire.

Et je ferai venir sur la terre les eaux du déluge. ()*

Je remarquerai seulement ici que *S^t Augustin* dans sa Cité de Dieu , n^o 8 , dit : *Maximum illud diluvium græca nec latina novit historia* : ni l'histoire grecque ni la latine ne connaissent ce grand déluge. En effet , on n'avait jamais connu que ceux de Deucalion , & d'Ogygès , en Grèce. Ils sont regardés comme universels dans les fables recueillies par *Ovide* , mais totalement ignorés dans l'Asie orientale. *S^t Augustin* ne se trompe donc pas en disant que l'histoire n'en parle point.

DIEU dit à *Noé* : *Je vais faire alliance avec vous & avec votre semence après vous , & avec tous les animaux.*

DIEU faire alliance avec les bêtes ! quelle alliance ! s'écrient les incrédules. Mais s'il s'allie avec l'homme , pourquoi pas avec la bête ? elle a du sentiment , & il y a quelque chose d'aussi divin dans le sentiment que dans la pensée la plus métaphysique. D'ailleurs , les animaux sentent mieux que la plupart des hommes ne pensent. C'est apparemment en vertu de ce pacte que *François d'Assise* , fondateur de l'ordre séraphique , disait aux cigales & aux lièvres : Chantez , ma sœur

(*) Voyez l'article *Déluge*.

la cigale; broutez, mon frère le levraut. Mais quelles ont été les conditions du traité? que tous les animaux se dévoreraient les uns les autres, qu'ils se nourriraient de notre chair & nous de la leur, qu'après les avoir mangés, nous nous exterminerions avec*age, & qu'il ne nous manquerait plus que de manger nos semblables égorgés par nos mains. S'il y avait eu un tel pacte, il aurait été fait avec le diable.

Probablement tout ce passage ne veut dire autre chose finon que DIEU est également le maître absolu de tout ce qui respire. Ce pacte ne peut être qu'un ordre, & le mot d'*alliance* n'est là que par extension. Il ne faut donc pas s'effaroucher des termes, mais adorer l'esprit, & remonter aux temps où l'on écrivait ce livre qui est un scandale aux faibles, & une édification aux forts.

Et je mettrai mon arc dans les nuées, & il sera un signe de mon pacte &c.

Remarquez que l'auteur ne dit pas, j'ai mis mon arc dans les nuées; il dit, je mettrai: cela suppose évidemment que l'opinion commune était que l'arc-en-ciel n'avait pas toujours existé. C'est un phénomène causé nécessairement par la pluie; & on le donne ici comme quelque chose de surnaturel qui avertit que la terre ne sera plus inondée. Il est étrange de choisir le signe de la pluie pour assurer qu'on ne sera pas noyé. Mais aussi on peut répondre que dans le danger de l'inondation on est rassuré par l'arc-en-ciel.

Or le Seigneur descendit pour voir la ville & la tour que les enfans d'Adam bâtissaient; & il dit: Voilà un peuple qui n'a qu'une langue. Ils ont commencé à faire cela; & ils ne s'en désisteront point jusqu'à ce qu'ils aient achevé.

Venez donc, descendons, confondons leur langue, afin que personne n'entende son voisin. ()*

Observez seulement ici que l'auteur sacré continue toujours à se conformer aux opinions populaires. Il parle toujours de DIEU comme d'un homme qui s'informe de ce qui se passe, qui veut voir par ses yeux ce qu'on fait dans ses domaines, qui appelle les gens de son conseil pour se résoudre avec eux.

Et Abraham ayant partagé ses gens (qui étaient 318,) tomba sur les cinq rois, les défut, & les poursuivit jusqu'à Hoba à la gauche de Damas.

Du bord méridional du lac Sodome jusqu'à Damas, on compte quatre-vingts lieues; & encore faut-il franchir le Liban & l'anti-Liban. Les incrédules triomphent d'une telle exagération. Mais puisque le Seigneur favorisait Abraham, rien n'est exagéré.

Et sur le soir les deux anges arrivèrent à Sodome &c.

Toute l'histoire des deux anges que les Sodomites voulurent violer, est peut-être la plus extraordinaire que l'antiquité ait rapportée. Mais il faut considérer que presque toute l'Asie croyait qu'il y avait des démons incubes & succubes, que de plus ces deux anges étaient des créatures plus parfaites que les hommes, & qu'ils devaient être plus beaux, & allumer plus de desirs chez un peuple corrompu, que des hommes ordinaires. Il se peut que ce trait d'histoire ne soit qu'une figure de rhétorique, pour exprimer les horribles débordemens de Sodome & de Gomorrhe. Nous ne proposons cette solution aux savans qu'avec une extrême défiance de nous-mêmes.

(*) Voyez sur ce passage l'article *Babel*.

Pour *Loth* qui propose ses deux filles aux Sodomites à la place des deux anges, & la femme de *Loth* changée en statue de sel, & tout le reste de cette histoire, qu'oserons-nous dire? L'ancienne fable arabe de *Cinira* & de *Mirra*, a quelque rapport à l'inceste de *Loth* & de ses filles; & l'aventure de *Philemon* & de *Baucis* n'est pas sans ressemblance avec les deux anges qui apparurent à *Loth* & à sa femme. Pour la statue de sel, nous ne savons pas à quoi elle ressemble; est-ce à l'histoire d'*Orphée* & d'*Euridice*?

Bien des savans pensent, avec le grand *Newton* & le docte *le Clerc*, que le Pentateuque fut écrit par *Samuel* lorsque les Juifs eurent un peu appris à lire & à écrire, & que toutes ces histoires sont des imitations des fables syriennes.

Mais il suffit que tout cela soit dans l'écriture sainte pour que nous le révérions, sans chercher à voir dans ce livre autre chose que ce qui est écrit par l'Esprit saint. Souvenons-nous toujours que ces temps-là ne sont pas les nôtres; & ne manquons pas de répéter, après tant de grands hommes, que l'ancien Testament est une histoire véritable, & que tout ce qui a été inventé par le reste de l'univers est fabuleux.

Il s'est trouvé quelques savans qui ont prétendu qu'on devait retrancher des livres canoniques, toutes ces choses incroyables qui scandalisent les faibles; mais on a dit que ces savans étaient des cœurs corrompus, des hommes à brûler, & qu'il est impossible d'être honnête homme si on ne croit pas que les Sodomites voulurent violer deux anges. C'est ainsi que raisonne une espèce de monstre qui veut dominer sur les esprits.

Il est vrai que plusieurs célèbres pères de l'Eglise ont eu la prudence de tourner toutes ces histoires en allégorie, à l'exemple des Juifs, & surtout de *Philon*. Des papes plus prudens encore voulurent empêcher qu'on ne traduisît ces livres en langue vulgaire, de peur qu'on ne mît les hommes à portée de juger ce qu'on leur proposoit d'adorer.

On doit certainement en conclure que ceux qui entendent parfaitement ce livre doivent tolérer ceux qui ne l'entendent pas : car si ceux-ci n'y entendent rien, ce n'est pas leur faute; mais ceux qui n'y comprennent rien doivent tolérer aussi ceux qui comprennent tout.

Les savans trop remplis de leur science ont prétendu qu'il était impossible que *Moïse* eût écrit la Genèse. Une de leurs grandes raisons est que dans l'histoire d'*Abraham*, il est dit que ce patriarche paya la caverne pour enterrer sa femme, en *argent monnayé*, & que le roi de Gêrar donna mille pièces d'argent à *Sara*, lorsqu'il la rendit, après l'avoir enlevée pour sa beauté à l'âge de soixante & quinze ans. Ils disent qu'ils ont consulté tous les anciens auteurs, & qu'il est avéré qu'il n'y avait point d'argent monnayé dans ce temps-là. Mais on voit bien que ce sont là de pures chicanes, puisque l'Eglise a toujours cru fermement que *Moïse* fut l'auteur du Pentateuque. Ils fortifient tous les doutes élevés par *Aben-Esra*, & par *Baruk Spinoza*. Le médecin *Astruc*, beau-père du contrôleur-général *Silhouette*, dans son livre, devenu très-rare, intitulé *Conjectures sur la Genèse*, ajoute de nouvelles objections insolubles à la science humaine; mais elles ne sont pas à la piété humble & soumise. Les savans osent

contredire chaque ligne ; & les simples révèrent chaque ligne. Craignons de tomber dans le malheur de croire notre raison ; soyons soumis d'esprit & de cœur. (*)

Et Abraham dit que Sara était sa sœur ; & le roi de Gérar la prit pour lui.

Nous avouons , comme nous l'avons dit à l'article *Abraham* , que *Sara* avait alors quatre-vingt-dix ans ; qu'elle avait été déjà enlevée par un roi d'Egypte ; & qu'un roi de ce même désert affreux de Gérar enleva encore depuis la femme d'*Isaac* fils d'*Abraham*. Nous avons parlé aussi de la servante *Agar* à qui *Abraham* fit un enfant , & de la manière dont ce patriarche renvoya cette servante & son fils. On fait à quel point les incrédules triomphent de toutes ces histoires ; avec quel sourire dédaigneux ils en parlent ; comme ils mettent fort au-dessous des mille & une nuits , l'histoire d'un *Abimelec* amoureux de cette même *Sara* qu'*Abraham* avait fait passer pour sa sœur , & d'un autre *Abimelec* amoureux de *Rebecca* qu'*Isaac* fait aussi passer pour sa sœur. On ne peut trop redire que le grand défaut de tous ces savans critiques est de vouloir tout ramener aux principes de notre faible raison , & de juger des anciens Arabes comme ils jugent de la cour de France & de celle d'Angleterre.

Et l'ame de Sicheu , fils du roi Hemor , fut congelée avec l'ame de Dina ; & il charma sa tristesse par des caresses tendres ; & il alla à Hemor son père , & lui dit : Donnez-moi cette fille pour femme.

C'est ici que les savans se révoltent plus que jamais. Quoi ! disent ils , le fils d'un roi veut bien faire à la fille d'un vagabond l'honneur de l'épouser ; le mariage

(*) Voyez *Moïse*.

se conclut ; on comble de présens *Jacob* le père & *Dina* la fille ; le roi de Sichem daigne recevoir dans sa ville ces voleurs errans qu'on appelle *patriarches* ; il a la bonté incroyable , incompréhensible , de se faire circoncire , lui , son fils , sa cour , & son peuple , pour condescendre à la superstition de cette petite horde , qui ne possède pas une demi-lieue de terrain en propre ! Et pour prix d'une si étonnante bonté , que font nos patriarches sacrés ? ils attendent le jour où la plaie de la circoncision donne ordinairement la fièvre. *Siméon* & *Lévi* courent par toute la ville le poignard à la main ; ils massacrent le roi , le prince son fils , & tous les habitans. L'horreur de cette S^t Barthelemi n'est sauvée que parce qu'elle est impossible. C'est un roman abominable , mais c'est évidemment un roman ridicule. Il est impossible que deux hommes aient égorgé tranquillement tout un peuple. On a beau souffrir un peu de son prépuce entamé , on se défend contre deux scélérats , on s'assemble , on les entoure , on les fait périr par les supplices qu'ils méritent.

Mais il y a encore une impossibilité plus palpable ; c'est que par la supputation exacte des temps , *Dina* , cette fille de *Jacob* , ne pouvait alors être âgée que de trois ans , & que si on veut forcer la chronologie , on ne pourra lui en donner que cinq tout au plus : c'est sur quoi on se récrie. On dit : Qu'est-ce qu'un livre d'un peuple réprouvé ; un livre inconnu si long-temps de toute la terre ; un livre où la droite raison & les mœurs sont outragées à chaque page , & qu'on veut nous donner pour irréfragable , pour saint , pour dicté par DIEU même ? n'est-ce pas une impiété de le croire ? n'est-ce pas une fureur d'anthropophages

de persécuter les hommes sages & modestes qui ne le croient pas ?

A cela nous répondons : l'Eglise dit qu'elle le croit. Les copistes ont pu mêler des absurdités révoltantes à des histoires respectables. C'est à la sainte Eglise seule d'en juger. Les profanes doivent se laisser conduire par elle. Ces absurdités, ces horreurs prétendues, n'intéressent point le fond de notre religion. Où en feraient les hommes, si le culte & la vertu dépendaient de ce qui arriva autrefois à Sichem & à la petite *Dina* ?

Voici les rois qui régnèrent dans le pays d'Edom avant que les enfans d'Israël eussent un roi.

C'est ici le passage fameux qui a été une des grandes pierres d'achoppement. C'est ce qui a déterminé le grand *Newton*, le pieux & sage *Samuel Clarke*, le profond philosophe *Bolingbroke*, le docteur *Clerc*, le savant *Fréret*, & une foule d'autres savans, à soutenir qu'il était impossible que *Moïse* fût l'auteur de la Genèse.

Nous avouons qu'en effet ces mots ne peuvent avoir été écrits que dans le temps où les Juifs eurent des rois.

C'est principalement ce verset qui détermina *Astruc* à bouleverser toute la Genèse & à supposer des mémoires dans lesquels l'auteur avait puisé. Son travail est ingénieux, il est exact, mais il est téméraire. Un concile aurait à peine osé l'entreprendre. Et de quoi a servi ce travail ingrat & dangereux d'*Astruc* ? à redoubler les ténèbres qu'il a voulu éclaircir. C'est là le fruit de l'arbre de la science dont nous voulons tous manger. Pourquoi faut-il que les fruits de l'arbre de l'ignorance soient plus nourrissans & plus aisés à digérer ?

Mais que nous importe après tout que ce verset, que ce chapitre, ait été écrit par *Moïse*, ou par *Samuel*,

ou par le sacrificateur qui vint à Samarie , ou par *Esdras* , ou par un autre ? En quoi notre gouvernement , nos lois , nos fortunes , notre morale , notre bien-être , peuvent-ils être liés avec les chefs ignorés d'un malheureux pays barbare appelé *Edom* ou *Idumée* , toujours habité par des voleurs ? Hélas ! ces pauvres Arabes qui n'ont pas de chemises ne s'informent jamais si nous existons ; ils pillent des caravanes & mangent du pain d'orge ; & nous nous tourmentons pour favoir s'il y a eu des roitelets dans ce canton de l'Arabie pétrée , avant qu'il y en eût dans un canton voisin , à l'occident du lac de Sodome !

O miseras hominum mentes , ô pectora cæca !

G E N I E.

S E C T I O N P R E M I E R E.

GENIE, daimon ; nous en avons déjà parlé à l'article *Ange*. Il n'est pas aisé de favoir au juste si les pèris des Perses furent inventés avant les démons des Grecs ; mais cela est fort probable.

Il se peut que les ames des morts appelées *ombres* , *manes* , (a) aient passé pour des daimons. *Hercule* dans *Hésiode* dit qu'un daimon lui ordonna ses travaux.

Le daimon ou démon de *Socrate* avait tant de réputation , qu'*Apulée* l'auteur de l'*Ane d'or* , qui d'ailleurs était magicien de bonne foi , dit dans son traité sur ce génie de *Socrate* , qu'il faut être sans religion pour le

(a) Bouclier d'*Hercule* , vers 91.

nier. Vous voyez qu'*Apulée* raisonnait précisément comme frère *Garaffe* & frère *Bertier*. Tu ne crois pas ce que je crois , tu es donc sans religion. Et les jansénistes en ont dit autant à frère *Bertier* , & le reste du monde n'en fait rien. Ces démons , dit le très-religieux & très-ordurier *Apulée* , sont des puissances intermédiaires entre l'éther & notre basse région. Ils vivent dans notre atmosphère , ils portent nos prières & nos mérites aux Dieux. Ils en rapportent les secours & les bienfaits , comme des interprètes & des ambassadeurs. C'est par leur ministère , comme dit *Platon* , que s'opèrent les révélations , les présages , les miracles des magiciens.

Cæterum sunt quædam divinæ mediæ potestates , inter summum æthera , & infimas terras , in isto intersitæ aëris spatio , per quas & desideria nostra & merita ad Deos commeant. Hos græco nomine dæmonas nuncupant. Inter terricolas cælicolasque vectores , hinc precum , inde donorum : qui ultrò citròque portant , hinc petitiones , inde supplicias : ceu quidam utriusque interpretes , & salutigeri. Per hos eosdem , ut Plato in symposio autumat , cuncta denuntiata , & magorum varia miracula , omnesque præfagium species reguntur.

S^t Augustin a daigné réfuter *Apulée* ; voici ses paroles :

» (b) Nous ne pouvons non plus dire que les
 » démons ne sont ni mortels ni éternels ; car tout
 » ce qui a la vie , ou vit éternellement , ou perd par
 » la mort la vie dont il est vivant ; & *Apulée* a dit
 » que quant au temps , les démons sont éternels.

(b) Cité de DIEU , liv. IX , chap. XII , page 324 , traduction de *Giri*.

„ Que reste-t-il donc , sinon que les démons tenant
 „ le milieu , ils aient une chose des deux plus hautes
 „ & une chose des deux plus basses. Ils ne sont plus
 „ dans le milieu , & ils tombent dans l'une des deux
 „ extrémités ; & comme des deux choses qui sont ,
 „ soit de l'une , soit de l'autre part , il ne se peut
 „ faire qu'ils n'en aient pas deux , selon que nous
 „ l'avons montré , pour tenir le milieu il faut qu'ils
 „ aient une chose de chacune ; & puisque l'éternité
 „ ne leur peut venir des plus basses , où elle ne se
 „ trouve pas , c'est la seule chose qu'ils ont des plus
 „ hautes ; & ainsi pour achever le milieu qui leur
 „ appartient , que peuvent-ils avoir des plus basses
 „ que la misère ? „

C'est puissamment raisonner.

Comme je n'ai jamais vu de génies , de démons , de péris , de farfadets , soit bienfaisans , soit malfaisans , je n'en puis parler en connaissance de cause ; & je m'en rapporte aux gens qui en ont vu.

Chez les Romains on ne se servait point du mot *genius* , pour exprimer , comme nous faisons , un rare talent ; c'était *ingenium*. Nous employons indifféremment le mot *génie* quand nous parlons du démon qui avait une ville de l'antiquité sous sa garde , ou d'un machiniste , ou d'un musicien.

Ce terme de *génie* semble devoir désigner , non pas indistinctement les grands talens , mais ceux dans lesquels il entre de l'invention. C'est surtout cette invention qui paraissait un don des Dieux , cet *ingenium quasi ingenitum* , une espèce d'inspiration divine. Or un artiste , quelque parfait qu'il soit dans son genre , s'il n'a point d'invention , s'il n'est point original ,

n'est point réputé génie; il ne passera pour avoir été inspiré que par les artistes ses prédécesseurs, quand même il les surpasserait.

Il se peut que plusieurs personnes jouent mieux aux échecs que l'inventeur de ce jeu, & qu'ils lui gagnassent les grains de blé que le roi des Indes voulait lui donner. Mais cet inventeur était un génie; & ceux qui le gagneraient peuvent ne pas l'être. *Le Poussin*, déjà grand peintre avant d'avoir vu de bons tableaux, avait le génie de la peinture. *Lulli*, qui ne vit aucun bon musicien en France, avait le génie de la musique.

Lequel vaut le mieux de posséder sans maître le génie de son art, ou d'atteindre à la perfection en imitant & en surpassant ses maîtres?

Si vous faites cette question aux artistes, ils seront peut-être partagés: si vous la faites au public, il n'hésitera pas. Aimez-vous mieux une belle tapisserie des Gobelins qu'une tapisserie faite en Flandre dans les commencemens de l'art? préférez-vous les chefs-d'œuvres modernes en estampes aux premières gravures en bois? la musique d'aujourd'hui aux premiers airs qui ressembloient au chant grégorien? l'artillerie d'aujourd'hui au génie qui inventa les premiers canons? tout le monde vous répondra: Oui. Tous les acheteurs vous diront: J'avoue que l'inventeur de la navette avait plus de génie que le manufacturier qui a fait mon drap; mais mon drap vaut mieux que celui de l'inventeur.

Enfin, chacun avouera, pour peu qu'on ait de conscience, que nous respectons les génies qui ont ébauché les arts, & que les esprits qui les ont perfectionnés sont plus à notre usage.

S E C T I O N I I.

L'ARTICLE *Génie* a été traité dans le grand dictionnaire par des hommes qui en avaient. On n'osera donc dire que peu de choses après eux.

Chaque ville, chaque homme ayant eu autrefois son génie, on s'imagina que ceux qui faisaient des choses extraordinaires étaient inspirés par ce génie. Les neuf Muses étaient neuf génies qu'il fallait invoquer, c'est pourquoi *Ovide* dit :

Est Deus in nobis, agitante calciscimus illo.

Il est un Dieu dans nous, c'est lui qui nous anime.

Mais au fond, le génie est-il autre chose que le talent ? qu'est-ce que le talent, sinon la disposition à réussir dans un art ? pourquoi disons-nous le génie d'une langue ? c'est que chaque langue par ses terminaisons, par ses articles, ses participes, ses mots plus ou moins longs, aura nécessairement des propriétés que d'autres langues n'auront pas. Le génie de la langue française sera plus fait pour la conversation, parce que sa marche nécessairement simple & régulière ne gênera jamais l'esprit. Le grec & le latin auront plus de variété. Nous avons remarqué ailleurs que nous ne pouvons dire *Théophile a pris soin des affaires de César* que de cette seule manière ; mais en grec & en latin on peut transposer les cinq mots qui composeront cette phrase en cent vingt façons différentes, sans gêner en rien le sens.

Le style lapidaire sera plus dans le génie de la langue latine que dans celui de la française & de l'allemande.

On appelle *génie d'une nation* le caractère, les mœurs, les talens principaux, les vices même, qui distinguent un peuple d'un autre. Il suffit de voir des Français, des Espagnols, & des Anglais, pour sentir cette différence.

Nous avons dit que le génie particulier d'un homme dans les arts, n'est autre chose que son talent; mais on ne donne ce nom qu'à un talent très-supérieur. Combien de gens ont eu quelque talent pour la poésie, pour la musique, pour la peinture? cependant il serait ridicule de les appeler des génies.

Le génie conduit par le goût ne fera jamais de faute grossière; aussi *Racine* depuis *Andromaque*, *le Poussin*, *Rameau*, n'en ont jamais fait.

Le génie sans goût en commettra d'énormes; & ce qu'il y a de pis, c'est qu'il ne les sentira pas.

G E N I E S.

LA doctrine des génies, l'astrologie judiciaire, & la magie, ont rempli toute la terre. Remontez jusqu'à l'ancien *Zoroastre*, vous trouvez les génies établis. Toute l'antiquité est pleine d'astrologues & de magiciens. Ces idées étaient donc bien naturelles. Nous nous moquons aujourd'hui de tant de peuples chez qui elles ont prévalu; si nous étions à leur place, si nous commençons comme eux à cultiver les sciences, nous en ferions tout autant. Imaginons-nous que nous sommes des gens d'esprit qui commençons à raisonner sur notre être, & à observer les astres: la terre est sans doute immobile au milieu du monde;

le soleil & les planètes ne tournent que pour elle ; & les étoiles ne sont faites que pour nous ; l'homme est donc le grand objet de toute la nature. Que faire de tous ces globes uniquement destinés à notre usage, & de l'immensité du ciel ? Il est tout vraisemblable que l'espace & les globes sont peuplés de substances ; & puisque nous sommes les favoris de la nature , placés au centre du monde , & que tout est fait pour l'homme , ces substances sont évidemment destinées à veiller sur l'homme.

Le premier qui aura cru au moins la chose possible , aura bientôt trouvé des disciples , persuadés que la chose existe. On a donc commencé par dire : Il peut exister des génies , & personne n'a dû affirmer le contraire ; car où est l'impossibilité que les airs , & les planètes soient peuplés ? On a dit ensuite : Il y a des génies ; & certainement personne ne pouvait prouver qu'il n'y en a point. Bientôt après , quelques sages virent ces génies , & on n'était pas en droit de leur dire : Vous ne les avez point vus ; ils étaient apparus à des hommes trop considérables , trop dignes de foi. L'un avait vu le génie de l'empire , ou de sa ville , l'autre celui de Mars & de Saturne ; les génies des quatre éléments s'étaient manifestés à plusieurs philosophes ; plus d'un sage avait vu son propre génie ; tout cela d'abord en songe ; mais les songes étaient les symboles de la vérité.

On savait positivement comment ces génies étaient faits. Pour venir sur notre globe , il fallait bien qu'ils eussent des ailes ; ils en avaient donc. Nous ne connaissons que des corps ; ils avaient donc des corps , mais des corps plus beaux que les nôtres , puisque
c'étaient

c'étaient des génies, & plus légers, puisqu'ils venaient de si loin. Les sages qui avaient le privilège de converser avec des génies, inspiraient aux autres l'espérance de jouir du même bonheur. Un sceptique aurait-il été bien reçu à leur dire : Je n'ai point vu de génies, donc il n'y en a point? on lui aurait répondu : Vous raisonnez fort mal ; il ne fuit point du tout de ce qu'une chose ne vous est pas connue, qu'elle n'existe point ; il n'y a nulle contradiction dans la doctrine qui enseigne la nature de ces puissances aériennes, nulle impossibilité qu'elles nous rendent visite ; elles se sont montrées à nos sages, elle se manifesteront à nous ; vous n'êtes pas dignes de voir des génies.

Tout est mêlé de bien & de mal sur la terre ; il y a donc incontestablement de bons & de mauvais génies. Les Perses eurent leurs *peris* & leurs *dives*, les Grecs leurs *daimons* & *cacodaimons*, les Latins *bonos* & *malos genios*. Le bon génie devait être blanc, le mauvais devait être noir, excepté chez les Nègres, où c'est essentiellement tout le contraire. *Platon* admit sans difficulté un bon & un mauvais génie pour chaque mortel. Le mauvais génie de *Brutus* lui apparut, & lui annonça la mort avant la bataille de *Philippes* ; & de graves historiens ne l'ont-ils pas dit? & *Plutarque* aurait-il été assez mal avisé pour assurer ce fait, s'il n'avait été bien vrai?

Considérez encore quelle source de fêtes, de divertissemens, de bons contes, de bons mots, venait de la créance des génies.

(a) *Scit genius natale comes qui temperat astrum.*

(b) *Ipsè suos adfit genius visurus honores ,*

Cui decorent sanctas florea ferta comas.

Il y avait des génies mâles & des génies femelles. Les génies des dames s'appelaient chez les Romains des *petites Junons*. On avait encore le plaisir de voir croître son génie. Dans l'enfance, c'était une espèce de Cupidon avec des ailes ; dans la vieillesse de l'homme qu'il protégeait, il portait une longue barbe : quelquefois c'était un serpent. On conserve à Rome un marbre où l'on voit un beau serpent sous un palmier, auquel sont appendues deux couronnes ; & l'inscription porte : *Au génie des Augustes* ; c'était l'emblème de l'immortalité.

Quelle preuve démonstrative avons-nous aujourd'hui que les génies universellement admis par tant de nations éclairées, ne sont que des fantômes de l'imagination ? Tout ce qu'on peut dire se réduit à ceci : Je n'ai jamais vu de génies ; aucun homme de ma connaissance n'en a vu : *Brutus* n'a point laissé par écrit que son génie lui fût apparu avant la bataille ; ni *Newton*, ni *Locke*, ni même *Descartes* qui se livrait à son imagination, ni aucun roi, ni aucun ministre d'Etat, n'ont jamais été soupçonnés d'avoir parlé à leur génie ; je ne crois donc pas une chose dont il n'y a pas la moindre preuve. Cette chose n'est pas impossible, je l'avoue ; mais la possibilité n'est pas une preuve de la réalité. Il est possible qu'il y ait des satyres avec de petites queues retroussées, & des

(a) *Horace.*

(b) *Tibulle.*

pieds de chèvre ; cependant j'attendrai que j'en aie vu plusieurs pour y croire : car si je n'en avais vu qu'un , je n'y croirais pas.

G E N R E D E S T Y L E .

C O M M E le genre d'exécution que doit employer tout artiste dépend de l'objet qu'il traite ; comme le genre de *Poussin* n'est point celui de *Teniers* , ni l'architecture d'un temple celle d'une maison commune , ni la musique d'un opéra-tragédie celle d'un opéra-bouffon ; aussi chaque genre d'écrire a son style propre en prose & en vers. On fait assez que le style de l'histoire n'est pas celui d'une oraison funèbre ; qu'une dépêche d'ambassadeur ne doit pas être écrite comme un sermon ; que la comédie ne doit point se servir des tours hardis de l'ode , des expressions pathétiques de la tragédie , ni des métaphores & des comparaisons de l'épopée.

Chaque genre a ses nuances différentes : on peut au fond les réduire à deux , le simple & le relevé. Ces deux genres , qui en embrassent tant d'autres , ont des beautés nécessaires qui leur sont également communes : ces beautés sont la justesse des idées , leur convenance , l'élégance , la propriété des expressions , la pureté du langage. Tout écrit , de quelque nature qu'il soit , exige ces qualités ; les différences consistent dans les idées propres à chaque sujet , dans les tropes. Ainsi un personnage de comédie n'aura ni idées sublimes , ni idées philosophiques ; un berger n'aura point les idées d'un conquérant ; une épître didactique

ne respirera point la passion ; & dans aucun de ces écrits , on n'emploiera ni métaphores hardies , ni exclamations pathétiques , ni expressions véhémentes .

Entre le simple & le sublime , il y a plusieurs nuances ; & c'est l'art de les assortir qui contribue à la perfection de l'éloquence & de la poésie . C'est par cet art que *Virgile* s'est élevé quelquefois dans l'églogue . Ce vers ,

Ut vidi ! ut perii ! ut me malus abstulit error !

ferait aussi beau dans la bouche de *Didon* que dans celle d'un berger ; parce qu'il est naturel , vrai , & élégant , & que le sentiment qu'il renferme convient à toutes sortes d'états . Mais ce vers ,

Castaneæque nuces mea quas Amarillis amabat ,

ne conviendrait pas à un personnage héroïque , parce qu'il a pour objet une chose trop petite pour un héros .

Nous n'entendons point par petit ce qui est bas & grossier ; car le bas & le grossier n'est point un genre , c'est un défaut .

Ces deux exemples font voir évidemment dans quel cas on doit se permettre le mélange des styles , & quand on doit se le défendre . La tragédie peut s'abaisser , elle le doit même ; la simplicité relève souvent la grandeur , selon le précepte d'*Horace* :

Et tragicus plerumque dolet sermone pedestri .

Ainsi ces deux beaux vers de *Titus* , si naturels & si tendres ,

Depuis cinq ans entiers chaque jour je la vois ,
Et çrois toujours la voir pour la première fois ,

ne feraient point du tout déplacés dans le haut comique ; mais ce vers d'*Antiochus*,

Dans l'orient désert quel devint mon ennui !

ne pourrait convenir à un amant dans une comédie , parce que cette belle expression figurée *dans l'orient désert* , est d'un genre trop relevé pour la simplicité des brodequins. Nous avons remarqué déjà , au mot *Esprit* , qu'un auteur qui a écrit sur la physique , & qui prétend qu'il y a eu un *Hercule* physicien , ajoute qu'on ne pouvait résister à un philosophe de cette force. Un autre qui vient d'écrire un petit livre (lequel il suppose être physique & moral) contre l'utilité de l'inoculation , dit *que si on mettait en usage la petite vérole artificielle , la mort serait bien attrapée.*

Ce défaut vient d'une affectation ridicule. Il en est un autre qui n'est que l'effet de la négligence ; c'est de mêler au style simple & noble qu'exige l'histoire , ces termes populaires , ces expressions triviales , que la bienfaisance réproouve. On trouve trop souvent dans *Mézerai* , & même dans *Daniel* qui , ayant écrit longtemps après lui , devrait être plus correct , *qu'un général sur ces entrefaites se mit aux trousses de l'ennemi , qu'il suivit sa pointe , qu'il le battit à plate couture.* On ne voit point de pareille bassesse de style dans *Tite-Live* , dans *Tacite* , dans *Guichardin* , dans *Clarendon*.

Remarquons ici qu'un auteur qui s'est fait un genre de style , peut rarement le changer quand il change d'objet. *La Fontaine* dans ses opéra emploie le même genre qui lui est si naturel dans ses contes & dans ses fables. *Benserade* mit dans sa traduction des métamorphoses d'*Ovide* le genre de plaisanterie qui l'avait fait

réussir dans des madrigaux. La perfection consisterait à savoir assortir toujours son style à la matière qu'on traite ; mais qui peut être le maître de son habitude, & ployer son génie à son gré ?

GENS DE LETTRES.

CE mot répond précisément à celui de *Grammairiens*. Chez les Grecs & les Romains, on entendait par grammairien, non-seulement un homme versé dans la grammaire proprement dite, qui est la base de toutes les connaissances, mais un homme qui n'était pas étranger dans la géométrie, dans la philosophie, dans l'histoire générale & particulière, qui surtout faisait son étude de la poésie & de l'éloquence ; c'est ce que sont nos gens de lettres d'aujourd'hui. On ne donne point ce nom à un homme qui, avec peu de connaissances, ne cultive qu'un seul genre. Celui qui n'ayant lu que des romans, ne fera que des romans ; celui qui sans aucune littérature aura composé au hasard quelques pièces de théâtre ; qui dépourvu de science aurait fait quelques sermons ; ne fera pas compté parmi les gens de lettres. Ce titre a, de nos jours, encore plus d'étendue que le mot *Grammairien* n'en avait chez les Grecs & chez les Latins. Les Grecs se contentaient de leur langue, les Romains n'apprenaient que le grec ; aujourd'hui l'homme de lettres ajoute souvent à l'étude du grec & du latin, celle de l'italien, de l'espagnol, & surtout de l'anglais. La carrière de l'histoire est cent fois plus immense qu'elle ne l'était pour les anciens, & l'histoire naturelle s'est accrue à proportion de celles des peuples.

On n'exige pas qu'un homme de lettres approfondisse toutes ces matières ; la science universelle n'est plus à la portée de l'homme : mais les véritables gens de lettres se mettent en état de porter leurs pas dans ces différens terrains , s'ils ne peuvent les cultiver tous.

Autrefois dans le seizième siècle , & bien avant dans le dix-septième , les littérateurs s'occupaient beaucoup dans la critique grammaticale des auteurs grecs & latins ; & c'est à leurs travaux que nous devons les dictionnaires , les éditions correctes , les commentaires , des chefs-d'œuvre de l'antiquité. Aujourd'hui cette critique est moins nécessaire , & l'esprit philosophique lui a succédé : c'est cet esprit philosophique qui semble constituer le caractère des gens de lettres ; & quand il se joint au bon goût , il forme un littérateur accompli.

C'est un des grands avantages de notre siècle , que ce nombre d'hommes instruits qui passent des épines des mathématiques aux fleurs de la poésie , & qui jugent également bien d'un livre de métaphysique & d'une pièce de théâtre. L'esprit du siècle les a rendus pour la plupart aussi propres pour le monde que pour le cabinet ; & c'est en quoi ils sont fort supérieurs à ceux des siècles précédens. Ils furent écartés de la société jusqu'au temps de *Balzac* & de *Voiture* ; ils en ont fait depuis une partie devenue nécessaire. Cette raison approfondie & épurée que plusieurs ont répandue dans leurs conversations , a contribué beaucoup à instruire & à polir la nation : leur critique ne s'est plus consumée sur des mots grecs & latins ; mais appuyée d'une saine philosophie , elle a détruit tous les préjugés dont la société était infectée : prédictions

des astrologues , divination des magiciens , fortilèges de toutes espèces , faux prestiges , faux merveilleux , usages superstitieux. Ils ont relégué dans les écoles mille disputes puériles , qui étaient autrefois dangereuses , & qu'ils ont rendues méprisables : par-là ils ont en effet servi l'Etat. On est quelquefois étonné que ce qui bouleversait autrefois le monde ne le trouble plus aujourd'hui ; c'est aux véritables gens de lettres qu'on en est redevable.

Ils ont d'ordinaire plus d'indépendance dans l'esprit que les autres hommes ; & ceux qui sont nés sans fortune , trouvent aisément dans les fondations de *Louis XIV* de quoi affermir en eux cette indépendance. On ne voit point , comme autrefois , de ces épîtres dédicatoires que l'intérêt & la bassesse offraient à la vanité.

Un homme de lettres n'est pas ce qu'on appelle un *bel esprit* : le bel esprit seul suppose moins de culture , moins d'étude , & n'exige nulle philosophie ; il consiste principalement dans l'imagination brillante , dans les agrémens de la conversation , aidés d'une lecture commune. Un bel - esprit peut aisément ne point mériter le titre d'hommes de lettres , & l'homme de lettres peut ne point prétendre au brillant du bel-esprit.

Il y a beaucoup de gens de lettres qui ne sont point auteurs , & ce sont probablement les plus heureux. Ils sont à l'abri du dégoût que la profession d'auteur entraîne quelquefois , des querelles que la rivalité fait naître. des animosités de parti , & des faux jugemens ; ils jouissent plus de la société ; ils sont juges , & les autres sont jugés.

G E O G R A P H I E.

LA géographie est une de ces sciences qu'il faudra toujours perfectionner. Quelque peine qu'on ait prise, il n'a pas été possible jusqu'à présent d'avoir une description exacte de la terre. Il faudrait que tous les souverains s'entendissent & se prêtassent des secours mutuels pour ce grand ouvrage. Mais ils se sont presque toujours plus appliqués à ravager le monde qu'à le mesurer.

Personne n'a encore pu faire une carte exacte de la haute Égypte, ni des régions baignées par la mer Rouge, ni de la vaste Arabie.

Nous ne connaissons de l'Afrique que ses côtes; tout l'intérieur est aussi ignoré qu'il l'était du temps d'*Atlas* & d'*Hercule*. Pas une seule carte bien détaillée de tout ce que le Turc possède en Asie. Tout y est placé au hasard, excepté quelques grandes villes dont les mœurs subsistent encore. Dans les États du grand-mogol, la position relative d'Agra & de Delhi est un peu connue; mais de là jusqu'au royaume de Golconde tout est placé à l'aventure.

On fait à-peu-près que le Japon s'étend en latitude septentrionale, depuis environ le trentième degré jusqu'au quarantième; & si l'on se trompe, ce n'est que de deux degrés, qui font environ cinquante lieues: de sorte, que sur la foi de nos meilleures cartes, un pilote risquerait de s'égarer ou de périr.

A l'égard de la longitude, les premières cartes des jésuites la déterminèrent entre le cent cinquante-septième degré, & le cent soixante & quinze; &

aujourd'hui on la détermine entre le cent quarantefix & le cent soixante.

La Chine est le seul pays de l'Asie dont on ait une mesure géographique, parce que l'empereur *Cam-hi* employa des jésuites astronomes pour dresser des cartes exactes; & c'est ce que les jésuites ont fait de mieux. S'ils s'étaient bornés à mesurer la terre, ils ne feraient pas proscrire sur la terre.

Dans notre Occident, l'Italie, la France, la Russie, l'Angleterre, & les principales villes des autres Etats, ont été mesurées par la même méthode qu'on a employée à la Chine; mais ce n'est que depuis très-peu d'années qu'on a formé en France l'entreprise d'une topographie entière. Une compagnie tirée de l'académie des sciences a envoyé des ingénieurs & des arpenteurs dans toute l'étendue du royaume, pour mettre le moindre hameau, le plus petit ruisseau, les collines, les buissons, à leur véritable place. Avant ce temps la topographie était si confuse, que la veille de la bataille de Fontenoi on examina toutes les cartes du pays, & on n'en trouva pas une seule qui ne fût entièrement fautive.

Si on avait donné de Versailles un ordre positif à un général peu expérimenté de livrer la bataille, & de se poster en conséquence des cartes géographiques, comme cela est arrivé quelquefois du temps du ministre *Chamillart*, la bataille eût été infailliblement perdue.

Un général qui ferait la guerre dans le pays des Uscoques, des Morlaques, des Monténégrins, & qui n'aurait pour toute connaissance des lieux que

les cartes , ferait auffi embarrassé que s'il se trouvait au milieu de l'Afrique.

Heureusement on rectifie sur les lieux ce que les géographes ont souvent tracé de fantaisie dans leur cabinet.

Il est bien difficile en géographie comme en morale de connaître le monde fans sortir de chez soi.

Le livre de géographie le plus commun en Europe est celui d'*Hubner*. On le met entre les mains de tous les enfans depuis Moscou jusqu'à la source du Rhin ; les jeunes gens ne se forment dans toute l'Allemagne que par la lecture d'*Hubner*.

Vous trouvez d'abord dans ce livre que *Jupiter* devint amoureux d'*Europe* treize cents années juste avant JESUS-CHRIST.

Selon lui, il n'y a en Europe ni chaleur trop ardente, ni froidure excessive. Cependant on a vu dans quelques étés les hommes mourir de l'excès du chaud ; & le froid est souvent si terrible dans le nord de la Suède & de la Russie, que le thermomètre y est descendu jusqu'à trente-quatre degrés au-dessous de la glace.

Hubner compte en Europe environ trente millions d'habitans ; c'est se tromper de plus de soixante & dix millions.

Il dit que l'Europe a trois mères-langues, comme s'il y avait des mères-langues, & comme si chaque peuple n'avait pas toujours emprunté mille expressions de ses voisins.

Il affirme qu'on ne peut trouver en Europe une lieue de terrain qui ne soit habitée ; mais dans la Russie, il est encore des déserts de trente à quarante

lieues. Le désert des landes de Bordeaux n'est que trop grand. J'ai devant mes yeux quarante lieues de montagnes couvertes de neige éternelle, sur lesquelles il n'a jamais passé ni un homme ni même un oiseau.

Il y a encore dans la Pologne des marais de cinquante lieues d'étendue, au milieu desquels sont de misérables îles presque inhabitées.

Il dit que le Portugal a du levant au couchant cent lieues de France; cependant on ne trouve qu'environ cinquante de nos lieues de trois mille pas géométriques.

Si vous en croyez *Hubner*, le roi de France a toujours quarante mille suisses à sa solde; mais le fait est qu'il n'en a jamais eu qu'environ onze mille.

Le château de Notre-Dame de la Garde, près de Marseille, lui paraît une forteresse importante & presque imprenable. Il n'avait pas vu cette belle forteresse.

Gouvernement commode & beau,
A qui suffit pour toute garde
Un suisse avec sa hallebarde
Peint sur la porte du château.

Il donne libéralement à la ville de Rouen trois cents belles fontaines publiques. Rome n'en avait que cent cinq du temps d'*Auguste*.

On est bien étonné quand on voit dans *Hubner* que la rivière de l'Oyse reçoit les eaux de la Sarre, de la Somme, de l'Authie, & de la Canche. L'Oyse coule à quelques lieues de Paris; la Sarre est en Lorraine près de la basse Alsace, & se jette dans la Moselle au-dessus de Trèves. La Somme prend sa

fource près de Saint-Quentin , & se jette dans la mer au-dessous d'Abbeville. L'Authie & la Canche font des ruisseaux qui n'ont pas plus de communication avec l'Oyse que n'en ont la Somme & la Sarre. Il faut qu'il y ait là quelque faute de l'éditeur, car il n'est guère possible que l'auteur se soit mépris à ce point.

Il donne la petite principauté de Foix à la maison de *Bouillon* qui ne la possède pas.

L'auteur admet la fable de la royauté d'Yvetot ; il copie exactement toutes les fautes de nos anciens ouvrages de géographie, comme on les copie tous les jours à Paris ; & c'est ainsi qu'on nous redonne tous les jours d'anciennes erreurs avec des titres nouveaux.

Il ne manque pas de dire que l'on conserve à Rhodès un foulier de la sainte Vierge, comme on conserve dans la ville du Puy en Vélai le prépuce de son fils.

Vous ne trouverez pas moins de contes sur les Turcs que sur les chrétiens. Il dit que les Turcs possédaient de son temps quatre îles dans l'Archipel. Ils les possédaient toutes.

Qu'*Amurat II*, à la bataille de Varne, tira de son sein l'hostie consacrée qu'on lui avait donnée en gages, & qu'il demanda vengeance à cette hostie de la perfidie des chrétiens. Un turc, & un turc dévot comme *Amurat II*, faire sa prière à une hostie ! il tira le traité de son sein, il demanda vengeance à DIEU, & l'obtint de son fabre.

Il assure que le czar *Pierre I* se fit patriarche. Il abolit le patriarcat, & fit bien ; mais se faire prêtre, quelle idée !

Il dit que la principale erreur de l'Eglise grecque est de croire que le S^t Esprit ne procède que du père. Mais d'où fait-il que c'est une erreur? l'Eglise latine ne croit la procession du S^t Esprit par le père & le fils que depuis le neuvième siècle; la grecque, mère de la latine, date de seize cents ans. Qui les jugera?

Il affirme que l'Eglise grecque russe reconnaît pour médiateur, non pas JESUS-CHRIST, mais S^t Antoine. Encore s'il avait attribué la chose à S^t Nicolas, on aurait pu autrefois excuser cette méprise du petit peuple.

Cependant, malgré tant d'absurdités, la géographie se perfectionne sensiblement dans notre siècle.

Il n'en est pas de cette connaissance comme de l'art des vers, de la musique, de la peinture. Les derniers ouvrages en ces genres sont souvent les plus mauvais. Mais dans les sciences qui demandent de l'exacritude plutôt que du génie, les derniers sont toujours les meilleurs, pourvu qu'ils soient faits avec quelque soin.

Un des plus grands avantages de la géographie est, à mon gré, celui-ci. Votre sotte voisine, & votre voisin encore plus sot, vous reprochent sans cesse de ne pas penser comme on pense dans la rue Saint-Jacques. Voyez, vous disent-ils, quelle foule de grands hommes a été de notre avis depuis *Pierre Lombard* jusqu'à l'abbé *Petit-pied*. Tout l'univers a reçu nos vérités, elles règnent dans le faubourg Saint-Honoré, à Chaillot, & à Etampes, à Rome, & chez les Uscoques. Prenez alors une mappe-monde, montrez-leur l'Afrique entière, les empires du Japon, de la Chine, des Indes, de la Turquie, de la Perse,

celui de la Ruffie, plus vaste que ne fut l'empire romain; faites-leur parcourir du bout du doigt toute la Scandinavie, tout le nord de l'Allemagne, les trois royaumes de la Grande-Bretagne, la meilleure partie des Pays-Bas, la meilleure de l'Helvétie; enfin vous leur ferez remarquer dans les quatre parties du globe, & dans la cinquième qui est encore aussi inconnue qu'immense, ce prodigieux nombre de générations qui n'entendirent jamais parler de ces opinions, ou qui les ont combattues, ou qui les ont en horreur; vous opposerez l'univers à la rue Saint-Jacques.

Vous leur direz que *Jules-César*, qui étendit son pouvoir bien loin au-delà de cette rue, ne fut pas un mot de ce qu'ils croient si universel; que leurs ancêtres, à qui *Jules-César* donna les étrivières, n'en furent pas davantage.

Peut-être alors auront-ils quelque honte d'avoir cru que les orgues de la paroisse Saint-Severin donnaient le ton au reste du monde.

G E O M E T R I E.

FEU M. *Clairaut* imagina de faire apprendre facilement aux jeunes gens les élémens de la géométrie; il voulut remonter à la source, & suivre la marche de nos découvertes & des besoins qui les ont produites.

Cette méthode paraît agréable & utile; mais elle n'a pas été suivie; elle exige dans le maître une flexibilité d'esprit qui fait se proportionner, & un agrément, rare dans ceux qui suivent la routine de leur profession.

Il faut avouer qu'*Euclide* est un peu rebutant ; un commençant ne peut deviner où il est mené. *Euclide* dit au premier livre que *si une ligne droite est coupée en parties égales & inégales, les quarrés construits sur les segmens inégaux sont doubles des quarrés construits sur la moitié de la ligne entière, & sur la petite ligne qui va de l'extrémité de cette moitié jusqu'au point d'intersection.*

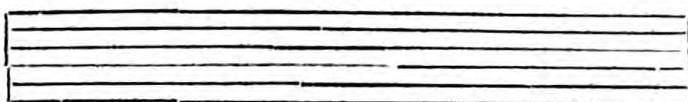
On a besoin d'une figure pour entendre cet obscur théorème ; & quand il est compris, l'étudiant, dit : A quoi peut-il me servir, & que m'importe ? il se dégoûte d'une science dont il ne voit pas assez tôt l'utilité.

La peinture commença par le désir de dessiner grossièrement sur un mur les traits d'une personne chère. La musique fut un mélange grossier de quelques tons qui plaisent à l'oreille, avant que l'octave fût trouvée.

On observa le coucher des étoiles avant d'être astronome. Il paraît qu'on devrait guider ainsi la marche des commençans de la géométrie,

Je suppose qu'un enfant doué d'une conception facile, entende son père dire à son jardinier : Vous planterez dans cette plate-bande des tulipes sur six lignes, toutes à un demi-pied l'une de l'autre. L'enfant veut savoir combien il y aura de tulipes. Il court à la platte-bande avec son précepteur. Le parterre est inondé ; il n'y a qu'un des longs côtés de la plate-bande qui paraisse. Ce côté a trente pieds de long, mais on ne fait point quelle est sa largeur. Le maître lui fait d'abord aisément comprendre qu'il faut que ces tulipes bordent ce parterre à six pouces de distance l'une de l'autre. Ce sont déjà soixante tulipes

tulipes pour la première rangée de ce côté. Il doit y avoir six lignes. L'enfant voit qu'il y aura six fois soixante, trois cents soixante tulipes. Mais de quelle largeur sera donc cette plate-bande que je ne puis mesurer ? Elle sera évidemment de six fois six pouces, qui font trois pieds.



Il connaît la longueur & la largeur ; il veut connaître la superficie. N'est-il pas vrai, lui dit son maître, que si vous fessiez courir une règle de trois pieds de long & d'un pied de large sur cette plate-bande, d'un bout à l'autre, elle l'aurait successivement couverte toute entière ? voilà donc la superficie trouvée, elle est de trois fois trente. Ce morceau a quatre-vingt-dix pieds carrés.

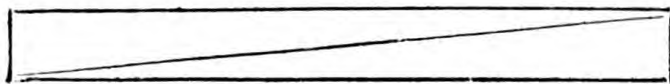
Le jardinier, quelques jours après, tend un cordeau d'un angle à l'autre dans la longueur ; ce cordeau partage le rectangle en deux parties égales. Il est donc, dit le disciple, aussi long qu'un des deux côtés ?

L E M A I T R E.

Non, il est plus long.

L E D I S C I P L E.

Mais quoi ! si je fais passer des lignes sur cette transversale que vous appelez *diagonale*, il n'y en



aura pas plus pour elle que pour les deux autres ; elle leur est donc égale ? Quoi ! lorsque je forme la lettre N, ce trait qui lie les deux jambages n'est-il pas de la même hauteur qu'eux ?

L E M A I T R E.

Il est de la même hauteur, mais non de la même longueur, cela est démontré. Faites descendre cette diagonale au niveau du terrain ; vous voyez qu'elle déborde un peu.

L E D I S C I P L E.

Et de combien précisément déborde-t-elle ?

L E M A I T R E.

Il y a des cas où l'on n'en fera jamais rien, de même qu'on ne fera point précisément quelle est la racine carrée de cinq.

L E D I S C I P L E.

Mais la racine carrée de cinq est de deux, plus une fraction.

L E M A I T R E.

Mais cette fraction ne se peut exprimer en chiffre, puisque le carré d'un nombre, plus une fraction, ne peut être un nombre entier. Il y a même en géométrie des lignes dont les rapports ne peuvent s'exprimer.

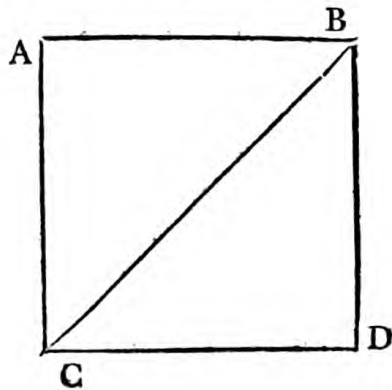
L E D I S C I P L E.

Voilà une difficulté qui m'arrête. Quoi ! je ne ferais jamais mon compte ? il n'y a donc rien de certain ?

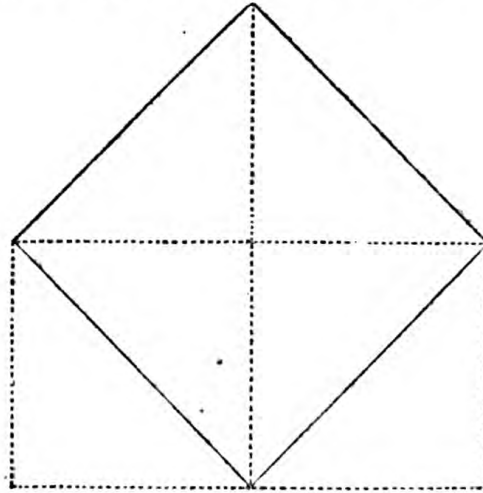
Il est certain que cette ligne de biais partage le quadrilatère en deux parties égales. Mais il n'est pas plus surprenant que ce petit reste de la ligne diagonale n'ait pas une commune mesure avec les côtés, qu'il n'est surprenant que vous ne puissiez trouver en arithmétique la racine quarrée de cinq.

Vous n'en faurez pas moins votre compte ; car si un arithméticien dit qu'il vous doit la racine quarrée de cinq écus, vous n'avez qu'à transformer ces cinq écus en petites pièces, en liards par exemple, vous en aurez douze cents, dont la racine quarrée est entre trente-quatre & trente-cinq, & vous faurez votre compte à un liard près. Il ne faut pas qu'il y ait de mystère ni en arithmétique ni en géométrie.

Ces premières ouvertures aiguillonnent l'esprit du jeune homme. Son maître lui ayant dit que la diagonale d'un quarré étant incommensurable, immeasurable aux côtés & aux bases, lui apprend qu'avec cette ligne, dont on ne saura jamais la valeur, il va faire cependant un quarré qui sera démontré être le double du quarré A, B, C, D.



Pour cela, il lui fait voir premièrement que les deux triangles qui partagent le carré sont égaux. Ensuite traçant cette figure, il démontre à l'esprit & aux yeux, que le carré formé par ces quatre



lignes noires vaut les deux carrés pointillés. Et cette proposition servira bientôt à faire comprendre ce fameux théorème que *Pythagore* trouva établi chez les Indiens, & qui était connu des Chinois, que le grand côté d'un triangle rectangle peut porter une figure quelconque, égale aux figures semblables établies sur les deux autres côtés.

Le jeune homme veut-il mesurer la hauteur d'une tour, la largeur d'une rivière dont il ne peut approcher, chaque théorème a sur le champ son application; il apprend la géométrie par l'usage.

Si on s'était contenté de lui dire que le produit des extrêmes est égal au produit des moyens, ce n'eût été pour lui qu'un problème stérile; mais il fait que l'ombre de cette perche est à la hauteur de

la perche, comme l'ombre de la tour voisine est à la hauteur de la tour. Si donc la perche a cinq pieds & son ombre un pied, & si l'ombre de la tour est de douze pieds, il dit : comme un est à cinq, ainsi douze est à la hauteur de la tour ; elle est donc de soixante pieds.

Il a besoin de connaître les propriétés d'un cercle ; il fait qu'on ne peut avoir la mesure exacte de sa circonférence. Mais cette extrême exactitude est inutile pour opérer. Le développement d'un cercle est sa mesure.

Il connaît que ce cercle étant une espèce de polygone, son aire est égale à ce triangle dont le petit côté est le rayon du cercle, & dont la base est la mesure de sa circonférence.



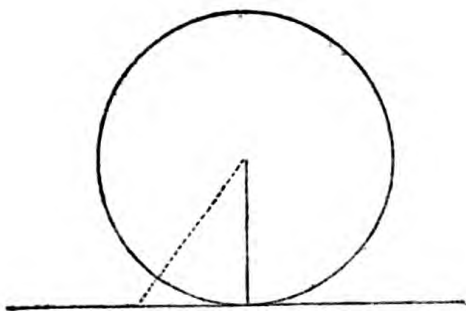
Les circonférences des cercles sont entr'elles comme leurs rayons.

Les cercles ayant les propriétés générales de toutes les figures rectilignes semblables, & ces figures étant entr'elles comme les carrés de leurs côtés correspondans, les cercles auront aussi leurs aires proportionnelles au carré de leurs rayons.

Ainsi comme le carré de l'hypothénuse est égal au carré des deux côtés, le cercle, dont le rayon

fera cette hypothénuse , fera égal à deux cercles qui auront pour rayon les deux autres côtés. Et cette connaissance servira aisément pour construire un bassin d'eau aussi grand que deux autres bassins pris ensemble. On double exactement le cercle , si on ne le quarre pas exactement.

Accoutumé à sentir ainsi l'avantage des vérités géométriques , il lit dans quelques élémens de cette science que si on tire cette ligne droite appelée *tangente* , qui touchera le cercle en un point , on ne pourra jamais faire passer une autre ligne droite entre ce cercle & cette ligne.

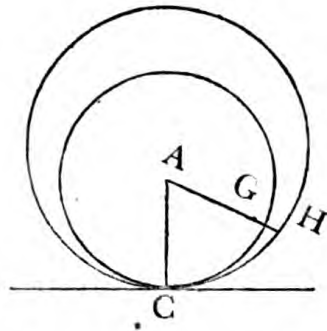


Cela est bien évident , & ce n'était pas trop la peine de le dire. Mais on ajoute qu'on peut faire passer une infinité de lignes courbes à ce point de contact ; cela le surprend & surprendrait aussi des hommes faits. Il est tenté de croire la matière pénétrable. Les livres lui disent que ce n'est point là de la matière , que ce sont des lignes sans largeur. Mais si elles sont sans largeur , ces lignes droites métaphysiques passeront en foule l'une sur l'autre sans rien toucher. Si elles ont de la largeur , aucune

courbe ne passera. L'enfant ne fait plus où il en est ; il se voit transporté dans un nouveau monde qui n'a rien de commun avec le nôtre.

Comment croire que ce qui est manifestement impossible à la nature soit vrai ?

Je conçois bien , dira-t-il à un maître de la géométrie transcendante , que tous vos cercles se rencontreront au point C. Mais voilà tout ce que vous démontrerez. Vous ne pourrez jamais me démontrer que ces lignes circulaires passent à ce point entre le premier cercle & la tangente.



La sécante AG est plus courte que la sécante AGH, d'accord ; mais il ne s'agit point de-là que vos lignes courbes puissent passer entre deux lignes qui se touchent. Elles y peuvent passer , répondra le maître , parce que GH est un infiniment petit du second ordre.

Je n'entends point ce que c'est qu'un infiniment petit , dit l'enfant ; & le maître est obligé d'avouer qu'il ne l'entend pas davantage. C'est-là où *Malezieux* s'extasie dans ses élémens de géométrie. Il dit positivement qu'il y a des vérités incompatibles. N'eût-il

pas été plus simple de dire que ces lignes n'ont de commun que ce point C , au-delà & en-deçà duquel elles se séparent ?

Je puis toujours diviser un nombre par la pensée ; mais suit-il de-là que ce nombre soit infini ? Aussi *Newton*, dans son calcul intégral & dans son différentiel, ne se sert pas de ce grand mot ; & *Clairaut* se garde bien d'enseigner, dans ses élémens de géométrie, qu'on puisse faire passer des cerceaux entre une boule & la table sur laquelle cette boule est posée.

Il faut bien distinguer entre la géométrie utile & la géométrie curieuse.

L'utile est le compas de proportion inventé par *Galilée*, la mesure des triangles, celle des solides, le calcul des forces mouvantes. Presque tous les autres problèmes peuvent éclairer l'esprit & le fortifier. Bien peu feront d'une utilité sensible au genre-humain. Quarrez des courbes tant qu'il vous plaira, vous montrerez une extrême sagacité. Vous ressemblez à un arithméticien qui examine les propriétés des nombres au lieu de calculer sa fortune.

Lorsqu'*Archimède* trouva la pesanteur spécifique des corps, il rendit service au genre-humain ; mais de quoi vous servira de trouver trois nombres tels que la différence des quarrés de deux ajoutée au cube des trois fasse toujours un quarré, & que la somme des trois différences ajoutée au même cube fasse un autre quarré ? *Nugæ difficiles.* (1)

(1) Dans la géométrie comme dans la plupart des sciences, il est très-rare qu'une proposition isolée soit d'une utilité immédiate. Mais les théories les plus utiles dans la pratique sont formées de propositions que

GLOIRE , GLORIEUX.

SECTION PREMIERE.

LA gloire est la réputation jointe à l'estime ; elle est au comble , quand l'admiration s'y joint. Elle suppose toujours des choses éclatantes , en actions , en vertus , en talens , & toujours de grandes difficultés surmontées. *César* , *Alexandre* ont eu de la gloire. On ne peut guère dire que *Socrate* en ait eu ; il attire l'estime , la vénération , la pitié , l'indignation contre ses ennemis ; mais le terme de gloire serait impropre à son égard : sa mémoire est respectable plutôt que glorieuse. *Attila* eut beaucoup d'éclat ; mais il n'a point de gloire , parce que l'histoire , qui peut se tromper , ne lui donne point de vertus. *Charles XII* a encore de la gloire , parce que sa valeur , son désintéressement , sa libéralité ont été extrêmes. Les succès suffisent pour la réputation , mais non pas pour la gloire. Celle de *Henri IV* augmente tous les jours , parce que le temps a fait connaître toutes ses vertus , qui étaient incomparablement plus grandes que ses défauts.

La gloire est aussi le partage des inventeurs dans les beaux-arts ; les imitateurs n'ont que des applaudissemens. Elle est encore accordée aux grands talens , mais dans des arts sublimes. On dira bien , la gloire de *Virgile* , de *Cicéron* , mais non de *Martial* & d'*Aulu-Gelle*.

La curiosité seule a fait découvrir , & qui sont restées long-temps inutiles sans qu'il fût possible de soupçonner comment un jour elles cesseraient de l'être. C'est dans ce sens qu'on peut dire que dans les sciences réelles , aucune théorie , aucune recherche n'est vraiment inutile.

On a osé dire la gloire de DIEU ; il travaille pour la gloire de DIEU ; DIEU a créé le monde pour sa gloire : ce n'est pas que l'Être suprême puisse avoir de la gloire , mais les hommes , n'ayant point d'expressions qui lui conviennent , emploient pour lui celles dont ils font le plus flattés.

La vaine gloire est cette petite ambition qui se contente des apparences , qui s'étale dans le grand faste , & qui ne s'élève jamais aux grandes choses. On a vu des souverains qui , ayant une gloire réelle , ont encore aimé la vaine gloire , en recherchant trop de louanges , en aimant trop l'appareil de la représentation.

La fausse gloire tient souvent à la vaine , mais souvent elle porte à des excès ; & la vaine se renferme plus dans les petites. Un prince qui mettra son honneur à se venger cherchera une gloire fausse , plutôt qu'une gloire vaine.

Faire gloire , faire vanité , se faire honneur , se prennent quelquefois dans le même sens , & ont aussi des sens différens. On dit également , il fait gloire , il fait vanité , il se fait honneur de son luxe , de ses excès. Alors , gloire signifie fausse gloire. Il fait gloire de souffrir pour la bonne cause , & non pas , il fait vanité. Il se fait honneur de son bien , & non pas , il fait gloire ou vanité de son bien.

Rendre gloire signifie reconnaître , attester. *Rendez gloire à la vérité , reconnaissez la vérité.*

Au DIEU que vous servez , Princesse , rendez gloire.

A T H A L.

Attestez le DIEU que vous servez.

La gloire est prise pour le ciel ; il est au séjour de la gloire.

Où le conduirez-vous?... à la mort... à la gloire.

POLYEUCTE.

On ne se sert de ce mot pour désigner le ciel que dans notre religion. Il n'est pas permis de dire que *Bacchus*, *Hercule*, furent reçus dans la gloire, en parlant de leur apothéose.

Glorieux, quand il est l'épithète d'une chose inanimée, est toujours une louange ; bataille, paix, affaire glorieuse. Rang glorieux signifie rang élevé, & non pas rang qui donne de la gloire, mais dans lequel on peut en acquérir. Homme glorieux, esprit glorieux est toujours une injure ; il signifie celui qui se donne à lui-même ce qu'il devrait mériter des autres : ainsi on dit, un règne glorieux, & non pas un roi glorieux. Cependant ce ne serait pas une faute de dire au pluriel, les plus glorieux conquérans ne valent pas un prince bienfaisant ; mais on ne dira pas, les princes glorieux, pour dire les princes illustres.

Le glorieux n'est pas tout-à-fait le fier, ni l'avantageux, ni l'orgueilleux. Le fier tient de l'arrogant & du dédaigneux, & se communique peu. L'avantageux abuse de la moindre déférence qu'on a pour lui. L'orgueilleux étale l'excès de la bonne opinion qu'il a de lui-même. Le glorieux est plus rempli de vanité ; il cherche plus à s'établir dans l'opinion des hommes ; il veut réparer par les dehors ce qui lui manque en effet. L'orgueilleux se croit quelque chose ; le glorieux veut paraître quelque chose. Les nouveaux parvenus sont d'ordinaire plus glorieux que les autres. On a

appelé quelquefois les saints & les anges, les glorieux, comme habitans du séjour de la gloire.

Glorieusement est toujours pris en bonne part ; il règne glorieusement ; il se tiraglorieusement d'un grand danger, d'une mauvaise affaire.

Se glorifier est tantôt pris en bonne part, tantôt en mauvaise, selon l'objet dont il s'agit. Il se glorifie d'une disgrâce qui est le fruit de ses talens & l'effet de l'envie. On dit des martyrs qu'ils glorifiaient DIEU, c'est-à-dire que leur constance rendait respectable aux hommes le DIEU qu'ils annonçaient.

S E C T I O N I I.

QUE *Cicéron* aime la gloire, après avoir étouffé la conspiration de *Catilina*, on le lui pardonne.

Que le roi de Prusse, *Frédéric le grand*, pense ainsi après Rosbac & Liffa, & après avoir été le législateur, l'historien, le poète & le philosophe de sa patrie ; qu'il aime passionnément la gloire, & qu'il soit assez habile pour être modeste, on l'en glorifiera davantage.

Que l'impératrice *Catherine II* ait été forcée par la brutale insolence d'un sultan turc à déployer tout son génie ; que du fond du Nord elle ait fait partir quatre escadres qui ont effrayé les Dardanelles & l'Asie mineure, & qu'elle ait en 1770 enlevé quatre provinces à ces turcs qui se faisaient trembler l'Europe, on trouvera fort bon qu'elle jouisse de sa gloire ; & on l'admira de parler de ses succès avec cet air d'indifférence & de supériorité qui fait voir qu'on les mérite.

En un mot , la gloire convient aux génies de cette espèce , quoiqu'ils soient de la race mortelle très-chétive.

Mais si au bout de l'Occident , un bourgeois d'une ville nommée Paris près de Gonesse , croit avoir de la gloire quand il est harangué par un régent de l'université qui lui dit : Monseigneur , la gloire que vous avez acquise dans l'exercice de votre charge , vos illustres travaux , dont tout l'univers retentit &c. je demande alors s'il y a dans cet univers assez de fifflats pour célébrer la gloire de mon bourgeois , & l'éloquence du pédant qui est venu braire cette harangue dans l'hôtel de monseigneur ?

Nous sommes si fots que nous avons fait DIEU glorieux comme nous.

Ben-al-bétif , ce digne chef des derviches , leur disait un jour : Mes frères , il est très-bon que vous vous serviez souvent de cette sacrée formule de notre Koran , *au nom de Dieu très-miséricordieux* ; car DIEU use de miséricorde , & vous apprenez à la faire en répétant souvent les mots qui recommandent une vertu , sans laquelle il resterait peu d'hommes sur la terre. Mais , mes frères , gardez-vous bien d'imiter des téméraires qui se vantent à tout propos de travailler à la gloire de DIEU. Si un jeune imbécille foutient une thèse sur les cathédrales , thèse à laquelle préside un ignorant en fourrure , il ne manque pas d'écrire en gros caractères à la tête de sa thèse : *Ek allhà abron doxa : ad majorem Dei gloriam*. Un bon musulman a-t-il fait blanchir son fallon , il grave cette sottise sur sa porte ; un fakal porte de l'eau pour la plus grande gloire de DIEU. C'est un usage

impie qui est pieusement mis en usage. Que diriez-vous d'un petit chiaoux qui , en vidant la chaise percée de notre sultan , s'écrierait : A la plus grande gloire de notre invincible monarque ? Il y a certainement plus loin du sultan à DIEU que du sultan au petit chiaoux.

Qu'avez-vous de commun , misérables vers de terre , appelés *hommes* , avec la gloire de l'Être infini ? Peut-il aimer la gloire ? peut-il en recevoir de vous ? peut-il en goûter ? jusqu'à quand , animaux à deux pieds , sans plumes , ferez-vous DIEU à votre image ? Quoi ! parce que vous êtes vains , parce que vous aimez la gloire , vous voulez que DIEU l'aime aussi ! S'il y avait plusieurs dieux , chacun d'eux peut-être voudrait obtenir les suffrages de ses semblables. Ce ferait-là la gloire d'un Dieu. Si l'on peut comparer la grandeur infinie avec la bassesse extrême , ce Dieu ferait comme le roi *Alexandre* ou *Scander* , qui ne voulait entrer en lice qu'avec des rois. Mais vous , pauvres gens , quelle gloire pouvez - vous donner à DIEU ? Cessez de profaner ce nom sacré. Un empereur , nommé *Octave Auguste* , défendit qu'on le louât dans les écoles de Rome , de peur que son nom ne fût avili. Mais vous ne pouvez ni avilir l'Être suprême , ni l'honorer. Anéantissez-vous , adorez & taisez-vous.

Ainsi parlait *Ben-al-bétif* ; & les derviches s'écrièrent : Gloire à DIEU ! *Ben-al-bétif* a bien parlé.

S E C T I O N I I I.

Entretien avec un chinois.

EN 1723 il y avait en Hollande un chinois : ce chinois était lettré & négociant, deux choses qui ne devraient point du tout être incompatibles, & qui le sont devenues chez nous, grâce au respect extrême qu'on a pour l'argent, & au peu de considération que l'espèce humaine a montré & montrera toujours pour le mérite.

Ce chinois, qui parlait un peu hollandais, se trouva dans une boutique de librairie avec quelques savans : il demanda un livre, on lui proposa l'histoire universelle de *Bossuet*, mal traduite. A ce beau mot d'*histoire universelle*, je suis, dit-il trop heureux ; je vais voir ce qu'on dit de notre grand empire, de notre nation qui subsiste en corps de peuple depuis plus de cinquante mille ans, de cette suite d'empereurs qui nous ont gouvernés tant de siècles ; je vais voir ce qu'on pense de la religion des lettrés, de ce culte simple que nous rendons à l'Être suprême. Quel plaisir de voir comme on parle en Europe de nos arts, dont plusieurs sont plus anciens chez nous que tous les royaumes européens ! Je crois que l'auteur se fera bien mépris dans l'histoire de la guerre que nous eûmes il y a vingt-deux mille cinq cents cinquante-deux ans, contre les peuples belliqueux du Tunquin & du Japon, & sur cette ambassade solemnelle, par laquelle le puissant empereur du

Mogol nous envoya demander des lois, l'an du monde 50000000000079123450000, Hélas ! lui dit un des favans, on ne parle pas seulement de vous dans ce livre ; vous êtes trop peu de chose ; presque tout roule sur la première nation du monde, l'unique nation, le grand peuple juif.

Juif ! dit le Chinois, ces peuples-là sont donc les maîtres des trois quarts de la terre au moins ? Ils se flattent bien qu'ils le feront un jour, lui répondit-on ; mais en attendant ce sont eux qui ont l'honneur d'être ici marchands fripiers, & de rogner quelquefois les espèces. Vous vous moquez, dit le Chinois ; ces gens-là ont-ils jamais vu un vaste empire ? Ils ont possédé, lui dis-je, en propre, pendant quelques années, un petit pays ; mais ce n'est point par l'étendue des Etats qu'il faut juger d'un peuple, de même que ce n'est point par les richesses qu'il faut juger d'un homme.

Mais ne parle-t-on pas de quelqu'autre peuple dans ce livre ? demanda le lettré. Sans doute, dit le favant qui était auprès de moi, & qui prenait toujours la parole, on y parle beaucoup d'un petit pays de soixante lieues de large, nommé l'Egypte, où l'on prétend qu'il y avait un lac de cent cinquante lieues de tour, fait de main d'homme. Tudieu, dit le Chinois, un lac de cent cinquante lieues dans un terrain qui en avait soixante de large, cela est bien beau ! Tout le monde était sage dans ce pays-là, ajouta le docteur. Oh, le bon temps que c'était ! dit le Chinois. Mais est-ce là tout ? Non, répliqua l'européen ; il est question encore de ces célèbres Grecs. Qui sont ces Grecs ? dit le lettré. Ah, continua l'autre, il s'agit de

cette

cette province , à peu près grande comme la deux-centième partie de la Chine , mais qui a fait tant de bruit dans tout l'univers. Jamais je n'ai ouï parler de ces gens-là , ni au Mogol , ni au Japon , ni dans la grande Tartarie , dit le Chinois , d'un air ingénu.

Ah ignorant ! ah barbare ! s'écria poliment notre savant ; vous ne connaissez donc point *Epaminondas* le thébain , ni le port de Pirée , ni le nom des deux chevaux d'*Achille* , ni comment se nommait l'âne de *Silène* ? Vous n'avez entendu parler ni de *Jupiter* , ni de *Diogène* , ni de *Lais* , ni de *Cybèle* , ni de . . .

J'ai bien peur , répliqua le lettré , que vous ne fachiez rien de l'aventure éternellement mémorable du célèbre *Xixofou Concochigramki* , ni des mystères du grand *Fi pfi hi hi*. Mais , de grâce , quelles sont encore les choses inconnues dont traite cette histoire universelle ? Alors le savant parla un quart d'heure de fuite de la république romaine ; & quand il vint à *Jules-César* , le Chinois l'interrompt , & lui dit : Pour celui-là , je crois le connaître , n'était-il pas turc ? (a)

Comment , dit le savant échauffé , est-ce que vous ne savez pas au moins la différence qui est entre les païens , les chrétiens & les musulmans ? est-ce que vous ne connaissez point *Constantin* , & l'histoire des papes ? Nous avons entendu parler confusément , répondit l'asiatique , d'un certain *Mahomet*.

Il n'est pas possible , répliqua l'autre , que vous ne connaissiez au moins *Luther* , *Zuingle* , *Bellarmin* , *Occolampade*. Je ne retiendrai jamais ces noms-là , dit

(a) Il n'y a pas long-temps que les Chinois prenaient tous les Européens pour des mahométans.

le Chinois ; il fortit alors , & alla vendre une partie confidérable de thé peço & de fin grogram , dont il acheta deux belles filles & un mouffe , qu'il ramena dans fa patrie en adorant le *Tien* , & en fe recommandant à *Confucius*.

Pour moi , témoin de cette conversation , je vis clairement ce que c'est que la gloire ; & je dis : Puisque *César* & *Jupiter* font inconnus dans le royaume le plus beau , le plus ancien , le plus vaste , le plus peuplé , le mieux policé de l'univers , il vous sied bien , ô gouverneurs de quelques petits pays ! ô prédicateurs d'une petite paroiffe , dans une petite ville ! ô docteurs de Salamanque ou de Bourges ! ô petits auteurs ! ô pefans commentateurs ! il vous sied bien de prétendre à la réputation !

G O U T.

SECTION PREMIERE.

LE goût , ce fens , ce don de difcerner nos alimens , a produit dans toutes les langues connues , la métaphore qui exprime , par le mot *goût* , le fentiment des beautés & des défauts dans tous les arts : c'est un difcernement prompt , comme celui de la langue & du palais , & qui prévient , comme lui , la réflexion ; il eft , comme lui , fenfible & voluptueux à l'égard du bon ; il rejette , comme lui , le mauvais avec foulèvement ; il eft fouvent , comme lui , incertain & égaré , ignorant même fi ce qu'on lui préfente doit lui plaire , & ayant quelquefois befoin , comme lui , d'habitude pour fe former.

Il ne fuffit pas , pour le goût , de voir , de connaître la beauté d'un ouvrage ; il faut la fentir , en être touché. Il ne fuffit pas de fentir , d'être touché d'une manière confufe , il faut démêler les différentes nuances : rien ne doit échapper à la promptitude du difcernement ; & c'est encore une reffemblance de ce goût intellectuel , de ce goût des arts , avec le goût fenfuel ; car le gourmet fent & reconnaît promptement le mélange de deux liqueurs : l'homme de goût , le connaisseur , verra d'un coup d'œil prompt le mélange de deux ftyles ; il verra un défaut à côté d'un agrément ; il fera faifi d'enthoufiafme à ces vers des *Horaces* :

Que vouliez-vous qu'il fit contre trois ? qu'il mourût !

Il fentira un dégoût involontaire au vers fuivant :

Ou qu'un beau défefpoir alors le fecourût.

Comme le mauvais goût , au physique , confifte à n'être flatté que par des affaifonnemens trop piquans & trop recherchés , ainfi le mauvais goût , dans les arts , eft de ne fe plaire qu'aux ornemens étudiés , & de ne pas fentir la belle nature.

Le goût dépravé dans les alimens eft de choisir ceux qui dégoûtent les autres hommes ; c'est une efpece de maladie. Le goût dépravé dans les arts eft de fe plaire à des fujets qui révoltent les efprits bien faits , de préférer le burlefque au noble , le précieux & l'affecté au beau fimple & naturel : c'est une maladie de l'efprit. On fe forme le goût des arts beaucoup plus que le goût fenfuel ; car dans le goût physique , quoiqu'on finiffe quelquefois par aimer les chofes

pour lesquelles on avait d'abord de la répugnance , cependant la nature n'a pas voulu que les hommes en général , appriissent à sentir ce qui leur est nécessaire ; mais le goût intellectuel demande plus de temps pour se former. Un jeune homme sensible , mais sans aucune connaissance , ne distingue point d'abord les parties d'un grand chœur de musique ; les yeux ne distinguent point d'abord dans un tableau les gradations , le clair-obscur , la perspective , l'accord des couleurs , la correction du dessin ; mais peu à peu ses oreilles apprennent à entendre , & ses yeux à voir : il sera ému à la première représentation qu'il verra d'une belle tragédie ; mais il n'y démêlera ni le mérite des unités , ni cet art délicat par lequel aucun personnage n'entre ni ne sort sans raison , ni cet art , encore plus grand , qui concentre des intérêts divers dans un seul , ni enfin les autres difficultés surmontées. Ce n'est qu'avec de l'habitude & des réflexions qu'il parvient à sentir tout d'un coup avec plaisir ce qu'il ne démêlait pas auparavant. Le goût se forme insensiblement dans une nation qui n'en avait pas , parce qu'on y prend peu à peu l'esprit des bons artistes. On s'accoutume à voir des tableaux avec les yeux de *le Brun* , du *Poussin* , de *le Sueur* ; on entend la déclamation notée des scènes de *Quinault* , avec l'oreille de *Lulli* , & les airs & les symphonies , avec celle de *Rameau*. On lit les livres avec l'esprit des bons auteurs.

Si toute une nation s'est réunie , dans les premiers temps de la culture des beaux arts , à aimer des auteurs pleins de défauts , & méprisés avec le temps , c'est que ces auteurs avaient des beautés naturelles

que tout le monde sentoient, & qu'on n'étoit pas encore à portée de démêler leurs imperfections. Ainfi *Lucilius* fut chéri des Romains avant qu'*Horace* l'eût fait oublier ; *Regnier* fut goûté des Français avant que *Boileau* parût ; & si des auteurs anciens, qui bronchent à chaque pas , ont pourtant conservé leur grande réputation, c'est qu'il ne s'est point trouvé d'écrivain pur & châtié chez ces nations , qui leur ait deffillé les yeux , comme il s'est trouvé un *Horace* chez les Romains, un *Boileau* chez les Français.

On dit qu'il ne faut point disputer des goûts, & on a raison , quand il n'est question que du goût sensuel , de la répugnance qu'on a pour une certaine nourriture, de la préférence qu'on donne à une autre : on n'en dispute point , parce qu'on ne peut corriger un défaut d'organes. Il n'en est pas de même dans les arts ; comme ils ont des beautés réelles , il y a un bon goût qui les discerne , & un mauvais goût qui les ignore , & on corrige souvent le défaut d'esprit qui donne un goût de travers. Il y a aussi des âmes froides, des esprits faux , qu'on ne peut ni échauffer ni redresser ; c'est avec eux qu'il ne faut point disputer des goûts , parce qu'ils n'en ont point.

Le goût est arbitraire dans plusieurs choses , comme dans les étoffes , dans les parures , dans les équipages , dans ce qui n'est pas au rang des beaux arts ; alors il mérite plutôt le nom de fantaisie. C'est la fantaisie , plutôt que le goût , qui produit tant de modes nouvelles.

Le goût peut se gâter chez une nation ; ce malheur arrive d'ordinaire après les siècles de perfection. Les artistes , craignant d'être imitateurs , cherchent des

routes écartées ; ils s'éloignent de la belle nature , que leurs prédécesseurs ont faisie : il y a du mérite dans leurs efforts ; ce mérite couvre leurs défauts. Le public , amoureux des nouveautés , court après eux ; il s'en dégoûte , & il en paraît d'autres qui font de nouveaux efforts pour plaire ; ils s'éloignent de la nature encore plus que les premiers : le goût se perd ; on est entouré de nouveautés , qui sont rapidement effacées les unes par les autres ; le public ne fait plus où il en est , & il regrette en vain le siècle du bon goût , qui ne peut plus revenir : c'est un dépôt que quelques bons esprits conservent encore loin de la foule.

Il est de vastes pays où le goût n'est jamais parvenu ; ce sont ceux où la société ne s'est point perfectionnée , où les hommes & les femmes ne se rassemblent point , où certains arts , comme la sculpture , la peinture des êtres animés , sont défendus par la religion. Quand il y a peu de société , l'esprit est rétréci , sa pointe s'émouffe , il n'a pas de quoi se former le goût. Quand plusieurs beaux arts manquent , les autres ont rarement de quoi se soutenir , parce que tous se tiennent par la main , & dépendent les uns des autres. C'est une des raisons pourquoi les Asiatiques n'ont jamais eu d'ouvrages bien faits presque en aucun genre , & que le goût n'a été le partage que de quelques peuples de l'Europe.

S E C T I O N I I.

Ya-t-il un bon & un mauvais goût ? oui, fans doute, quoique les hommes différent d'opinions, de mœurs, d'usages.

Le meilleur goût en tout genre est d'imiter la nature avec le plus de fidélité, de force & de grâce.

Mais la grâce n'est-elle pas arbitraire ? non, puisqu'elle consiste à donner aux objets qu'on représente de la vie & de la douceur.

Entre deux hommes dont l'un fera grossier, l'autre délicat, on convient assez que l'un a plus de goût que l'autre.

Avant que le bon temps fût venu, *Voiture* qui, dans sa manie de broder des riens, avait quelquefois beaucoup de délicatesse & d'agrément, écrit au grand *Condé* sur sa maladie :

Commencez, Seigneur, à songer
 Qu'il importe d'être & de vivre ;
 Pensez à vous mieux ménager.
 Quel charme a pour vous le danger
 Que vous aimiez tant à le suivre ?
 Si vous aviez dans les combats
 D'Amadis l'armure enchantée
 Comme vous en avez le bras
 Et la vaillance tant vantée,
 Seigneur, je ne me plaindrais pas.
 Mais en nos siècles où les charmes
 Ne font pas de pareilles armes ;

Qu'on voit que le plus noble fang,
 Fût-il d'Hector ou d'Alexandre,
 Est auffi facile à répandre
 Que l'est celui du plus bas rang;
 Que d'une force fans seconde
 La mort fait ses traits élancer;
 Et qu'un peu de plomb peut casser.
 La plus belle tête du monde; (1)
 Qui l'a bonne y doit regarder.
 Mais une telle que la vôtre,
 Ne se doit jamais hafarder.
 Pour votre bien & pour le nôtre,
 Seigneur, il vous la faut garder.
 Quoi que votre esprit se propose,
 Quand votre course fera close,
 On vous abandonnera fort.
 Croyez-moi, c'est fort peu de chose
 Qu'un demi-dieu quand il est mort.

Ces vers passent encore aujourd'hui pour être pleins de goût, & pour être les meilleurs de *Voiture*.

Dans le même temps, *l'Etoile* qui passait pour un génie, *l'Etoile* l'un des cinq auteurs qui travaillaient aux tragédies du cardinal de *Richelieu*, *l'Etoile*, l'un des juges de *Corneille*, faisait ces vers qui sont imprimés à la suite de *Malherbe* & de *Racan* :

Que j'aime en tout temps la taverne !
 Que librement je m'y gouverne !
 Elle n'a rien d'égal à foi.
 J'y vois tout ce que j'y demande,

(1) M. de *Voltaire* a imité & embelli cette idée dans une épître au roi de Prusse.

Et les torchons y font pour moi
De fine toile de Hollande.

Il n'est point de lecteur qui ne convienne que les vers de *Voiture* font d'un courtifan qui a le bon goût en partage , & ceux de *l'Etoile* d'un homme grossier fans esprit.

C'est dommage qu'on puisse dire de *Voiture* : Il eut du goût cette fois-là. Il n'y a certainement qu'un goût détestable dans plus de mille vers pareils à ceux-ci :

Quand nous fûmes dans Etampes
Nous parlâmes fort de vous,
J'en soupirai quatre coups ,
Et j'en eus la goutte crampe.
Etampe & crampe vraiment
Riment merveilleusement.
Nous trouvâmes près Sercote,
(Cas étrange & vrai pourtant)
Des bœufs qu'on voyait broutant
Dessus le haut d'une motte.
Et plus bas quelques cochons
Avec nombre de moutons &c.

La fameuse lettre de la carpe au brochet , & qui lui fit tant de réputation , n'est-elle pas une plaifanterie trop poussée, trop longue, & en quelques endroits trop peu naturelle ? n'est-ce pas un mélange de finesse & de grossièreté, de vrai & de faux ? Fallait-il dire au grand *Condé*, nommé le *brochet* dans une société de la cour, qu'à son nom *les baleines du Nord suaient à grosses gouttes*, & que les gens de l'empereur pensaient le frire & le manger avec un grain de sel ?

Est-ce un bon goût d'écrire tant de lettres seulement pour montrer un peu de cet esprit qui consiste en jeux de mots & en pointes ?

N'est-on pas révolté quand *Voiture* dit au grand *Condé*, sur la prise de Dunkerque : *Je crois que vous prendriez la lune avec les dents ?*

Il semble que ce faux goût fut inspiré à *Voiture* par le *Marini* qui était venu en France avec la reine *Marie de Médicis*. *Voiture* & *Costar* le citent très-souvent dans leurs lettres comme un modèle. Ils admirent sa description de la rose fille d'avril, vierge & reine, assise sur un trône épineux, tenant majestueusement le sceptre des fleurs, ayant pour courtisans & pour ministres la famille lascive des zéphirs, & portant la couronne d'or & le manteau d'écarlate.

*Bella figlia d'Aprile
Verginella e reina
Su lo spinoso trono
Del verde cespo assisa
De' fior' lo scettro in maestra sostiene ;
E corteggiata intorno
Da lasciva famiglia
Di zephiri ministri
Porta d'or' la corona e d'ostro il manto.*

Voiture cite avec complaisance, dans sa trente-cinquième lettre à *Costar*, l'atome sonnante du *Marini*, la voix emplumée, le souffle vivant vêtu de plumes, la plume sonore, le chant ailé, le petit esprit d'harmonie caché dans de petites entrailles, & tout cela pour dire un rossignol.

*Una voce pennuta , un suon' volante ,
 E vestito di penna , un vivo fiato ,
 Una piuma canora , un canto alato ,
 Un spirituel che d'armonia composto
 Vive in anguste viscere nascoto.*

Balzac avait un mauvais goût tout contraire ; il écrivait des lettres familières avec une étrange emphase. Il écrit au cardinal de *la Valette* que , ni dans les déserts de la Lybie ni dans les abymes de la mer , il n'y eut jamais un si furieux monstre que la sciatique , & que si les tyrans dont la mémoire nous est odieuse eussent eu tels instrumens de leur cruauté , c'eût été la sciatique que les martyrs eussent endurée pour la religion.

Ces exagérations emphatiques , ces longues périodes mesurées , si contraires au style épistolaire , ces déclamations fastidieuses , hérissées de grec & de latin au sujet de deux sonnets assez médiocres qui partageaient la cour & la ville , & sur la pitoyable tragédie d'Hérode infanticide , tout cela était d'un temps où le goût n'était pas encore formé. *Cinna* même & les Lettres provinciales , qui étonnèrent la nation , ne la dérouillèrent pas encore.

Les connaisseurs distinguent surtout dans le même homme le temps où son goût était formé , celui où il acquit sa perfection , celui où il tomba en décadence. Quel homme d'un esprit un peu cultivé ne sentira pas l'extrême différence des beaux morceaux de *Cinna* , & de ceux du même auteur dans ses vingt dernières tragédies ?

Dis-moi donc , lorsqu'Othon s'est offert à Camille ,
 A-t-il été content ? a-t-elle été facile ?

Son hommage auprès d'elle a-t-il eu plein effet ?
 Comment l'a-t-elle pris ? & comment l'a-t-il fait ?

(CORNEILLE.)

Est-il parmi les gens de lettres quelqu'un qui ne reconnaisse le goût perfectionné de *Boileau* dans son Art poétique , & son goût non encore raffiné dans sa fatire sur les embarras de Paris , où il peint des chats dans les gouttières ?

L'un miaule en grondant comme un tigre en furie ,
 L'autre roule sa voix comme un enfant qui crie :
 Ce n'est pas tout encor , les souris & les rats
 Semblent pour m'éveiller s'entendre avec les chats.

S'il avait vécu alors dans la bonne compagnie , elle lui aurait conseillé d'exercer son talent sur des objets plus dignes d'elle que des chats , des rats & des souris.

Comme un artiste forme peu à peu son goût , une nation forme aussi le sien. Elle croupit des siècles entiers dans la barbarie , ensuite il s'élève une faible aurore ; enfin le grand jour paraît , après lequel on ne voit plus qu'un long & triste crépuscule.

Nous convenons tous depuis long-temps, que, malgré les soins de *François I* pour faire naître le goût des beaux arts en France , ce bon goût ne put jamais s'établir que vers le siècle de *Louis XIV* ; & nous commençons à nous plaindre que le siècle présent dégénère.

Les Grecs du bas empire avouaient que le goût qui régnait du temps de *Périclès* était perdu chez eux. Les Grecs modernes conviennent qu'ils n'en ont aucun.

Quintilien reconnaît que le goût des Romains commençait à se corrompre de son temps.

Nous avons vu à l'article *Art dramatique* combien *Lopez de Véga* se plaignait du mauvais goût des Espagnols.

Les Italiens s'aperçurent les premiers que tout dégénérait chez eux, quelque temps après leur immortel *Seicento*, & qu'ils voyaient périr la plupart des arts qu'ils avaient fait naître.

Addisson attaque souvent le mauvais goût de ses compatriotes dans plus d'un genre, soit quand il se moque de la statue d'un amiral en perruque quarrée, soit quand il témoigne son mépris pour les jeux de mots employés sérieusement, ou quand il condamne des jongleurs introduits dans les tragédies.

Si donc les meilleurs esprits d'un pays conviennent que le goût a manqué en certains temps à leur patrie, les voisins peuvent le sentir comme les compatriotes; & de même qu'il est évident que parmi nous tel homme a le goût bon & tel autre mauvais, il peut être évident aussi que de deux nations contemporaines l'une a un goût rude & grossier, l'autre fin & naturel.

Le malheur est que quand on prononce cette vérité, on révolte la nation entière dont on parle, comme on cabre un homme de mauvais goût lorsqu'on veut le ramener.

Le mieux est donc d'attendre que le temps & l'exemple instruisent une nation qui pèche par le goût. C'est ainsi que les Espagnols commencent à réformer leur théâtre, & que les Allemands essayent d'en former un.

Du goût particulier d'une nation.

IL est des beautés de tous les temps & de tous les pays, mais il est aussi des beautés locales. L'éloquence doit être par-tout persuasive, la douleur touchante, la colère impétueuse, la sagesse tranquille; mais les détails qui pourront plaire à un citoyen de Londres, pourront ne faire aucun effet sur un habitant de Paris; les Anglais tireront plus heureusement leurs comparaisons, leurs métaphores de la marine, que ne feront des parisiens qui voient rarement des vaisseaux. Tout ce qui tiendra de près à la liberté d'un anglais, à ses droits, à ses usages, fera plus d'impression sur lui que sur un français.

La température du climat introduira dans un pays froid & humide un goût d'architecture, d'ameublemens, de vêtemens qui sera fort bon, & qui ne pourra être reçu à Rome, en Sicile.

Théocrite & Virgile ont dû vanter l'ombrage & la fraîcheur des eaux dans leurs églogues: *Thomson*, dans sa description des saisons, aura dû faire des descriptions toutes contraires.

Une nation éclairée, mais peu sociable, n'aura point les mêmes ridicules qu'une nation aussi spirituelle, mais livrée à la société jusqu'à l'indiscrétion; & ces deux peuples conséquemment n'auront pas la même espèce de comédie.

La poésie sera différente chez le peuple qui renferme les femmes, & chez celui qui leur accorde une liberté sans bornes.

Mais il sera toujours vrai de dire que *Virgile* a mieux

peint ses tableaux que *Thomson* n'a peint les siens , & qu'il y a eu plus de goût sur les bords du Tibre que sur ceux de la Tamise ; que les scènes naturelles du *Pastor fido* sont incomparablement supérieures aux bergeries de *Racan* ; que *Racine* & *Molière* sont des hommes divins à l'égard des auteurs des autres théâtres.

Du goût des connaisseurs.

EN général le goût fin & sûr consiste dans le sentiment prompt d'une beauté parmi des défauts , & d'un défaut parmi des beautés.

Le gourmet est celui qui discernera le mélange de deux vins , qui sentira ce qui domine dans un mets , tandis que les autres convives n'auront qu'un sentiment confus & égaré.

Ne se trompe-t-on pas quand on dit que c'est un malheur d'avoir le goût trop délicat , d'être trop connaisseur ? qu'alors on est trop choqué des défauts , & trop insensible aux beautés ? qu'enfin on perd à être trop difficile ? n'est-il pas vrai au contraire qu'il n'y a véritablement de plaisir que pour les gens de goût ? ils voient , ils entendent , ils sentent ce qui échappe aux hommes moins sensiblement organisés , & moins exercés.

Le connaisseur en musique , en peinture , en architecture , en poésie , en médailles &c. éprouve des sensations que le vulgaire ne soupçonne pas ; le plaisir même de découvrir une faute le flatte , & lui fait sentir les beautés plus vivement. C'est l'avantage des bonnes vues sur les mauvaises. L'homme de goût a d'autres yeux , d'autres oreilles , un autre tact que

l'homme grossier. Il est choqué des draperies mesquines de *Raphaël*, mais il admire la noble correction de son dessin. Il a le plaisir d'apercevoir que les enfans de *Laocoon* n'ont nulle proportion avec la taille de leur père; mais tout le groupe le fait frissonner, tandis que d'autres spectateurs sont tranquilles.

Le célèbre sculpteur, homme de lettres & de génie, qui a fait la statue colossale de *Pierre I* à Pétersbourg, critique avec raison l'attitude du *Moïse* de *Michel-Ange*, & sa petite veste ferrée qui n'est pas même le costume oriental; en même temps il s'extasie en contemplant l'air de tête.

Exemples du bon & du mauvais goût, tirés des tragédies françaises & anglaises.

JE ne parlerai point ici de quelques auteurs anglais, qui, ayant traduit des pièces de *Molière*, l'ont insulté dans leurs préfaces, ni de ceux qui de deux tragédies de *Racine* en ont fait une, & qui l'ont encore chargée de nouveaux incidens pour se donner le droit de censurer la noble & féconde simplicité de ce grand-homme.

De tous les auteurs qui ont écrit en Angleterre sur le goût, sur l'esprit & l'imagination, & qui ont prétendu à une critique judicieuse, *Addisson* est celui qui a le plus d'autorité: ses ouvrages sont très-utiles; on a désiré seulement qu'il n'eût pas trop souvent sacrifié son propre goût au désir de plaire à son parti, & de procurer un prompt débit aux feuilles du *Spec-tateur* qu'il composait avec *Steele*.

Cependant,

Cependant, il a souvent le courage de donner la préférence au théâtre de Paris sur celui de Londres; il fait sentir les défauts de la scène anglaise; & quand il écrivit son *Caton*, il se donna bien de garde d'imiter le style de *Shakespeare*. S'il avait su traiter les passions, si la chaleur de son ame eût répondu à la dignité de son style, il aurait réformé sa nation. Sa pièce, étant une affaire de parti, eut un succès prodigieux. Mais quand les factions furent éteintes, il ne resta à la tragédie de *Caton* que de très-beaux vers & de la froideur. Rien n'a plus contribué à l'affermissement de l'empire de *Shakespeare*. Le vulgaire en aucun pays ne se connaît en beaux vers; & le vulgaire anglais aime mieux des princes qui se disent des injures, des femmes qui se roulent sur la scène, des assassins, des exécutions criminelles, des revenans qui remplissent le théâtre en foule, des forciers, que l'éloquence la plus noble & la plus sage.

Colliers a très-bien senti les défauts du théâtre anglais; mais étant ennemi de cet art, par une superstition barbare dont il était possédé, il déplut trop à la nation pour qu'elle daignât s'éclairer par lui; il fut haï & méprisé.

Warburton évêque de *Glocester*, a commenté *Shakespeare* de concert avec *Pope*; mais son commentaire ne roule que sur les mots. L'auteur des trois volumes des *Elémens de critique* censure *Shakespeare* quelquefois; mais il censure beaucoup plus *Racine*, & nos auteurs tragiques.

Le grand reproche que tous les critiques anglais nous font, c'est que tous nos héros sont des Français, des personnages de roman, des amans tels qu'on en

trouve dans Clélie, dans Afrée, & dans Zaïde. L'auteur des Elémens de critique reprend surtout très-févérement *Corneille*, d'avoir fait parler ainfi *César* à *Cléopâtre*.

C'était pour acquérir un droit si précieux
 Que combattait par-tout mon bras ; ambitieux
 Et dans Pharfale même il a tiré l'épée
 Plus pour le conserver que pour vaincre Pompée.
 Je l'ai vaincu , princesse, & le Dieu des combats
 M'y favorisait moins que vos divins appas :
 Ils conduisaient ma main, ils enflaient mon courage ;
 Cette pleine victoire est leur dernier ouvrage.

Le critique anglais trouve ces fadeurs ridicules & extravagantes ; il a sans doute raison : les Français sensés l'avaient dit avant lui. Nous regardons comme une règle inviolable ces préceptes de *Boileau*.

Qu'Achille aime autrement que Tarsis & Philène ;
 N'allez pas d'un Cyrus nous faire un Artamène.

Nous favons bien que *César* ayant en effet aimé *Cléopâtre*, *Corneille* le devait faire parler autrement , & que surtout cet amour est très - insipide dans la tragédie de la mort de Pompée. Nous favons que *Corneille*, qui a mis de l'amour dans toutes ses pièces , n'a jamais traité convenablement cette passion, excepté dans quelques scènes du *Cid* imitées de l'espagnol. Mais aussi toutes les nations conviennent avec nous qu'il a déployé un très-grand génie , un sens profond, une force d'esprit supérieure , dans *Cinna* ; dans plusieurs scènes des *Horaces*, de *Pompée*, de *Polyeucte* ; dans la dernière scène de *Rodogune*.

Si l'amour est insipide dans presque toutes les pièces, nous sommes les premiers à le dire ; nous convenons tous que les héros ne font que des raisonneurs dans les quinze ou seize derniers ouvrages. Les vers de ces pièces sont durs, obscurs, sans harmonie, sans grâce. Mais s'il s'est élevé infiniment au-dessus de *Shakespeare* dans les tragédies de son bon temps, il n'est jamais tombé si bas dans les autres ; & s'il fait dire malheureusement à *César* :

Qu'il vient ennoblir, par le titre de captif, le titre de vainqueur à présent effectif ; César ne dit point chez lui les extravagances qu'il débite dans Shakespeare. Ses héros ne font point l'amour à Catau comme le roi Henri V ; on ne voit point chez lui de prince s'écrier comme Richard II :

„ O terre de mon royaume ! ne nourris pas mon
 „ ennemi ; mais que les araignées qui sucent ton
 „ venin, & que les lourds crapauds soient sur ta
 „ route ; qu'ils attaquent tes pieds perfides, qui les
 „ foulent de tes pas usurpateurs. Ne produis que de
 „ puans chardons pour eux ; & quand ils voudront
 „ cueillir une fleur sur ton sein, ne leur présente
 „ que des serpens en embuscade. „

On ne voit point chez *Corneille* un héritier du trône s'entretenir avec un général d'armée, avec ce beau naturel que *Shakespeare* étale dans le prince de Galles, qui fut depuis le roi *Henri IV.* (a)

Le général demande au prince quelle heure il est. Le prince lui répond : „ Tu as l'esprit si gras pour
 „ avoir bu du vin d'Espagne, pour t'être débou-
 „ tonné après souper, pour avoir dormi sur un banc

(a) Scène II du premier acte de la vie & la mort de *Henri IV.*

» après dîner , que tu as oublié ce que tu devrais
 » favoir. Que diable t'importe l'heure qu'il est ? à
 » moins que les heures ne soient des tasses de vin ,
 » que les minutes ne soient des hachis de chapons ,
 » que les cloches ne soient des langues de maque-
 » relles ; les cadrans , des enseignes de mauvais lieux ;
 » & le soleil lui-même , une fille de joie en taffetas
 » couleur de feu. »

Comment *Warburton* n'a-t-il pas rougi de commenter ces grossièretés infames ? travaillait-il pour l'honneur du théâtre & de l'Eglise anglicane ?

Rareté des gens de goût.

ON est affligé quand on considère , surtout dans les climats froids & humides , cette foule prodigieuse d'hommes qui n'ont pas la moindre étincelle de goût , qui n'aiment aucun des beaux arts , qui ne lisent jamais ; & dont quelques-uns feuilletent tout au plus un journal une fois par mois pour être au courant , & pour se mettre en état de parler au hazard des choses dont ils ne peuvent avoir que des idées confuses.

Entrez dans une petite ville de province , rarement vous y trouverez un ou deux libraires. Il en est qui en sont entièrement privées. Les juges , les chanoines , l'évêque , le subdélégué , l'élu , le receveur du grenier à sel , le citoyen aisé , personne n'a de livres , personne n'a l'esprit cultivé ; on n'est pas plus avancé qu'au douzième siècle. Dans les capitales des provinces , dans celles mêmes qui ont des académies , que le goût est rare !

Il faut la capitale d'un grand royaume pour y établir la demeure du goût ; encore n'est-il le partage que du très-petit nombre ; toute la populace en est exclue. Il est inconnu aux familles bourgeoises où l'on est continuellement occupé du soin de sa fortune, des détails domestiques, & d'une grossière oisiveté, amusée par une partie de jeu. Toutes les places qui tiennent à la judicature, à la finance, au commerce, ferment la porte aux beaux arts. C'est la honte de l'esprit humain que le goût, pour l'ordinaire, ne s'introduise que chez l'oisiveté opulente. J'ai connu un commis des bureaux de Versailles, né avec beaucoup d'esprit, qui disait : Je suis bien malheureux, je n'ai pas le temps d'avoir du goût.

Dans une ville telle que Paris, peuplée de plus de six cents mille personnes, je ne crois pas qu'il y en ait trois mille qui aient le goût des beaux arts. Qu'on représente un chef-d'œuvre dramatique, ce qui est si rare, & qui doit l'être, on dit : tout Paris est enchanté ; mais on en imprime trois mille exemplaires tout au plus.

Parcourez aujourd'hui l'Asie, l'Afrique, la moitié du Nord ; où verrez-vous le goût de l'éloquence, de la poésie, de la peinture, de la musique ? presque tout l'univers est barbare.

Le goût est donc comme la philosophie ; il appartient à un très-petit nombre d'ames privilégiées.

Le grand bonheur de la France fut d'avoir dans *Louis XIV* un roi qui était né avec du goût.

Pauci, quos æquus amavit

Jupiter, aut ardens exivit ad æthera virtus,

Diis geniti potuère.

C'est en vain qu'*Ovide* a dit que DIEU nous créa pour regarder le ciel : *Erektos ad sydera tollere vultus* ; les hommes sont presque tous courbés vers la terre.

Pourquoi une statue informe , un mauvais tableau où les figures sont estropiées , n'ont-ils jamais passé pour des chefs-d'œuvre ? Pourquoi jamais une maison chétive & sans aucune proportion , n'a-t-elle été regardée comme un beau monument d'architecture ? D'où vient qu'en musique des sons aigres & discordans n'ont flatté l'oreille de personne ? & que cependant de très-mauvaises tragédies barbares , écrites dans un style d'allobroge , ont réussi , même après les scènes sublimes qu'on trouve dans *Corneille* , & les tragédies touchantes de *Racine* , & le peu de pièces bien écrites qu'on peut avoir eues depuis cet élégant poète ? Ce n'est qu'au théâtre qu'on voit quelquefois réussir des ouvrages détestables , soit tragiques soit comiques.

Quelle en est la raison ? C'est que l'illusion ne règne qu'au théâtre ; c'est que le succès y dépend de deux ou trois acteurs , quelquefois d'un seul , & surtout d'une cabale qui fait tous ses efforts , tandis que les gens de goût n'en font aucun. Cette cabale subsiste souvent une génération entière. Elle est d'autant plus active , que son but est bien moins d'élever un auteur que d'en abaisser un autre. Il faut un siècle pour mettre aux choses leur véritable prix dans ce seul genre.

Ce sont les gens de goût seuls qui gouvernent à la longue l'empire des arts. Le *Poussin* fut obligé de sortir de France pour laisser la place à un mauvais peintre. *Le Moine* se tua de désespoir. *Vanlo* fut prêt

d'aller exercer ailleurs ses talens. Les connaisseurs seuls les ont mis tous trois à leur place. On voit souvent en tout genre les plus mauvais ouvrages avoir un succès prodigieux. Les solécismes, les barbarismes, les sentimens les plus faux, l'ampoulé le plus ridicule, ne sont pas sentis pendant un temps, parce que la cabale & le sot enthousiasme du vulgaire causent une ivresse qui ne sent rien. Les connaisseurs seuls ramènent à la longue le public, & c'est la seule différence qui existe entre les nations les plus éclairées, & les plus grossières; car le vulgaire de Paris n'a rien au-dessus d'un autre vulgaire; mais il y a dans Paris un nombre assez considérable d'esprits cultivés pour mener la foule. Cette foule se conduit presque en un moment dans les mouvemens populaires; mais il faut plusieurs années pour fixer son goût dans les arts.

G O U V E R N E M E N T.

SECTION PREMIERE.

IL faut que le plaisir de gouverner soit bien grand, puisque tant de gens veulent s'en mêler. Nous avons beaucoup plus de livres sur le gouvernement, qu'il n'y a de princes sur la terre. Que DIEU me préserve ici d'enseigner les rois, & messieurs leurs ministres, & messieurs leurs valets de chambre, & messieurs leurs confesseurs, & messieurs leurs fermiers-généraux! Je n'y entends rien, je les révère tous. Il n'appartient qu'à M. *Wilkes* de peser dans sa balance anglaise ceux qui sont à la tête du genre-humain.

De plus , il ferait bien étrange qu'avec trois ou quatre mille volumes sur le gouvernement ; avec Machiavel , & la Politique de l'écriture sainte par *Bossuet* ; avec le Citoyen financier , le Guidon des finances , le Moyen d'enrichir un Etat &c. ; il y eût encore quelqu'un qui ne fût pas parfaitement tous les devoirs des rois & l'art de conduire les hommes.

Le professeur *Puffendorf* (a) ou le baron *Puffendorf* dit que le roi *David* , ayant juré de ne jamais attenter à la vie de *Semeï* son conseiller privé , ne trahit point son serment quand il ordonna (selon l'histoire juive) à son fils *Salomon* de faire assassiner *Semeï* , parce que *David* ne s'était engagé que pour lui seul à ne pas tuer *Semeï*. Le baron , qui réproouve si hautement les restrictions mentales des jésuites , en permet une ici à l'oïnt *David* , qui ne fera pas du goût des conseillers d'Etat.

Pefez les paroles de *Bossuet* dans sa Politique de l'écriture sainte à monseigneur le dauphin. *Voilà donc la royauté attachée par succession à la maison de David & de Salomon , & le trône de David est affermi à jamais ; (b) (quoique ce petit escabeau appelé trône ait très-peu duré.) En vertu de cette loi , l'aîné devait succéder au préjudice de ses frères : c'est pourquoi Adonias , qui était l'aîné , dit à Betzabée mère de Salomon : Vous savez que le royaume était à moi , & tout Israël m'avait reconnu ; mais le Seigneur a transféré le royaume à mon frère Salomon. Le droit d'Adonias était incontestable ; Bossuet le dit expressément à la fin de cet article. Le Seigneur a*

(a) *Puffendorf* , liv. IV , chap. XI , article XIII.

(b) Liv. II , propos. IX.

transféré n'est qu'une expression ordinaire, qui veut dire, j'ai perdu mon bien, on m'a enlevé mon bien. *Adonias* était né d'une femme légitime; la naissance de son cadet n'était que le fruit d'un double crime.

A moins donc, dit Bossuet, *qu'il n'arrivât quelque chose d'extraordinaire, l'aîné devait succéder.* Or cet extraordinaire fut que *Salomon*, né d'un mariage fondé sur un double adultère & sur un meurtre, fit assassiner au pied de l'autel son frère aîné, son roi légitime, dont les droits étaient soutenus par le pontife *Abiathar*, & par le général *Joab*. Après cela, avouons qu'il est plus difficile qu'on ne pense de prendre des leçons du droit des gens & du gouvernement dans l'écriture sainte, donnée aux Juifs, & ensuite à nous pour des intérêts plus sublimes.

Que le salut du peuple soit la loi suprême: telle est la maxime fondamentale des nations; mais on fait consister le salut du peuple à égorger une partie des citoyens dans toutes les guerres civiles. Le salut d'un peuple est de tuer ses voisins & de s'emparer de leurs biens dans toutes les guerres étrangères. Il est encore difficile de trouver là un droit des gens bien salutaire, & un gouvernement bien favorable à l'art de penser & à la douceur de la société.

Il y a des figures de géométrie très-régulières & parfaites en leur genre; l'arithmétique est parfaite; beaucoup de métiers sont exercés d'une manière toujours uniforme & toujours bonne; mais pour le gouvernement des hommes, peut-il jamais en être un bon, quand tous sont fondés sur des passions qui se combattent?

Il n'y a jamais eu de couvens de moines sans discorde ; il est donc impossible qu'elle ne soit dans les royaumes. Chaque gouvernement est non-seulement comme les couvens , mais comme les ménages : il n'y en a point sans querelles ; & les querelles de peuple à peuple , de prince à prince , ont toujours été sanglantes ; celles des sujets avec leurs souverains , n'ont pas quelquefois été moins funestes : comment faut-il faire ? ou risquer , ou se cacher.

S E C T I O N I I.

PLU S d'un peuple souhaite une constitution nouvelle : les Anglais voudraient changer de ministres tous les huit jours ; mais ils ne voudraient pas changer la forme de leur gouvernement.

Les Romains modernes sont tous fiers de l'église de St Pierre , & de leurs anciennes statues grecques ; mais le peuple voudrait être mieux nourri , mieux vêtu , dût-il être moins riche en bénédictions : les pères de famille souhaiteraient que l'Eglise eût moins d'or , & qu'il y eût plus de blé dans leurs greniers ; ils regrettent le temps où les apôtres allaient à pied , & où les citoyens romains voyageaient de palais en palais en litière.

On ne cesse de nous vanter les belles républiques de la Grèce : il est sûr que les Grecs aimeraient mieux le gouvernement des *Périclès* , & des *Démophilènes* , que celui d'un bacha ; mais dans leurs temps les plus florissans ils se plaignaient toujours ; la discorde , la haine , étaient au dehors entre toutes les villes , &

au dedans dans chaque cité. Ils donnaient des lois aux anciens Romains qui n'en avaient pas encore ; mais les leurs étaient si mauvaises qu'ils les changèrent continuellement.

Quel gouvernement que celui où le juste *Aristide* était banni, *Phocion* mis à mort, *Socrate* condamné à la ciguë, après avoir été berné par *Aristophane* ; où l'on voit les *Amphictions* livrer imbécillement la Grèce à *Philippe*, parce que les Phocéens avaient labouré un champ qui était du domaine d'*Apollon* ! mais le gouvernement des monarchies voisines était pire.

Puffendorf promet d'examiner quelle est la meilleure forme de gouvernement : il vous dit (c) que plusieurs prononcent en faveur de la monarchie, & d'autres, au contraire, se déchainent furieusement contre les rois ; & qu'il est hors de son sujet d'examiner en détail les raisons de ces derniers.

Si quelque lecteur malin attend ici qu'on lui en dise plus que *Puffendorf*, il se trompera beaucoup.

Un suisse, un hollandais, un noble Vénitien, un pair d'Angleterre, un cardinal, un comte de l'empire, disputaient un jour en voyage sur la préférence de leurs gouvernemens ; personne ne s'entendit, chacun demeura dans son opinion sans en avoir une bien certaine ; & ils s'en retournèrent chez eux sans avoir rien conclu, chacun louant sa patrie par vanité, & s'en plaignant par sentiment.

Quelle est donc la destinée du genre-humain ? presque nul grand peuple n'est gouverné par lui-même.

(c) Liv. VII, chap. V.

Partez de l'Orient pour faire le tour du monde ; le Japon a fermé ses ports aux étrangers , dans la juste crainte d'une révolution affreuse.

La Chine a subi cette révolution ; elle obéit à des tartares moitié mantchoux , moitié huns ; l'Inde a des tartares mogols. L'Euphrate , le Nil , l'Oronte , la Grèce , l'Epire , sont encore sous le joug des Turcs. Ce n'est point une race anglaise qui règne en Angleterre ; c'est une famille allemande , qui a succédé à un prince hollandais ; & celui-ci à une famille écossaise , laquelle avait succédé à une famille angevine , qui avait remplacé une famille normande , qui avait chassé une famille saxonne & usurpatrice. L'Espagne obéit à une famille française , qui succéda à une race autrichienne ; cette autrichienne à des familles qui se vantaient d'être visigothes ; ces visigoths avaient été chassés long-temps par des arabes , après avoir succédé aux Romains ; qui avaient chassé les Carthaginois.

La Gaule obéit à des francs après avoir obéi à des préfets romains.

Les mêmes bords du Danube ont appartenu aux Germains , aux Romains , aux Arabes , aux Slaves , aux Bulgares , aux Huns , à vingt familles différentes , & presque toutes étrangères.

Et qu'a-t-on vu de plus étranger à Rome que tant d'empereurs nés dans des provinces barbares , & tant de papes nés dans des provinces non moins barbares ? Gouverne qui peut. Et quand on est parvenu à être le maître , on gouverne comme on peut. (*)

(*) Voyez *Lois*.

S E C T I O N I I I.

UN voyageur racontait ce qui suit en 1769 : J'ai vu dans mes courses un pays assez grand & assez peuplé, dans lequel toutes les places s'achètent ; non pas en secret & pour frauder la loi comme ailleurs, mais publiquement & pour obéir à la loi. On y met à l'encan le droit de juger souverainement de l'honneur, de la fortune, & de la vie des citoyens ; comme on vend quelques arpens de terre. (*d*) Il y a des commissions très-importantes dans les armées, qu'on ne donne qu'au plus offrant. Le principal mystère de leur religion se célèbre pour trois petits festerces ; & si le célébrant ne trouve point ce salaire, il reste oisif comme un gagne-denier sans emploi.

Les fortunes dans ce pays ne sont point le prix de l'agriculture ; elles sont le résultat d'un jeu de hasard que plusieurs jouent en signant leurs noms, & en faisant passer ces noms de main en main. S'ils perdent, ils rentrent dans la fange dont ils sont sortis, ils disparaissent ; s'ils gagnent, ils parviennent à entrer de part dans l'administration publique ; ils marient leurs filles à des mandarins, & leurs fils deviennent aussi espèces de mandarins.

Une partie considérable des citoyens a toute sa subsistance assignée sur une maison qui n'a rien ; & cent personnes ont acheté chacune cent mille écus le droit de recevoir & de payer l'argent dû à ces

(*d*) Si ce voyageur avait passé dans ce pays même deux ans après, il aurait vu cette infame coutume abolie, & quatre ans encore après, il l'aurait trouvée rétablie.

citoyens sur cet hôtel imaginaire ; droit dont ils n'usent jamais , ignorant profondément ce qui est censé passer par leurs mains.

Quelquefois on entend crier par les rues une proposition faite à quiconque a un peu d'or dans sa cassette , de s'en défaire pour acquérir un quarré de papier admirable , qui vous fera passer sans aucun soin une vie douce & commode. Le lendemain on vous crie un ordre qui vous force à changer ce papier contre un autre qui fera bien meilleur. Le surlendemain on vous étourdit d'un nouveau papier qui annule les deux premiers. Vous êtes ruiné ; mais de bonnes têtes vous consolent , en vous assurant que dans quinze jours les colporteurs de la ville vous crieront une proposition plus engageante.

Vous voyagez dans une province de cet empire , & vous y achetez des choses nécessaires au vêtir , au manger , au boire , au coucher. Passez-vous dans une autre province ? on vous fait payer des droits pour toutes ces denrées , comme si vous veniez d'Afrique. Vous en demandez la raison , on ne vous répond point ; ou si l'on daigne vous parler , on vous répond que vous venez d'une province *réputée étrangère* , & que par conséquent il faut payer pour la commodité du commerce. Vous cherchez en vain à comprendre comment des provinces du royaume sont étrangères au royaume.

Il y a quelque temps qu'en changeant de chevaux , & me sentant affaibli de fatigue , je demandai un verre de vin au maître de la poste. Je ne saurais vous le donner , me dit-il ; les commis à la foif , qui sont en très-grand nombre , & tous fort sobres , me

feraient payer le *trop bu*, ce qui me ruinerait. Ce n'est point trop boire, lui dis-je, que de se sustenter d'un verre de vin; & qu'importe que ce soit vous ou moi qui ait avalé ce verre?

Monfieur, répliqua-t-il, nos lois sur la soif font bien plus belles que vous ne pensez. Dès que nous avons fait la vendange, les locataires du royaume nous députent des médecins qui viennent visiter nos caves. Ils mettent à part autant de vin qu'ils jugent à propos de nous en laisser boire pour notre santé. Ils reviennent au bout de l'année; & s'ils jugent que nous avons excédé d'une bouteille l'ordonnance, ils nous condamnent à une forte amende; & pour peu que nous soyons récalcitrans, on nous envoie à Toulon boire de l'eau de la mer. Si je vous donnais le vin que vous me demandez, on ne manquerait pas de m'accuser d'avoir trop bu; vous voyez ce que je risquerais avec les intendans de notre santé.

J'admirai ce régime; mais je ne fus pas moins surpris lorsque je rencontrai un plaideur au désespoir, qui m'apprit qu'il venait de perdre au-delà du ruisseau le plus prochain, le même procès qu'il avait gagné la veille au-deçà. Je fus par lui qu'il y a dans le pays autant de codes différens que de villes. Sa conversation excita ma curiosité. Notre nation est si sage, me dit-il, qu'on n'a rien réglé. Les lois, les coutumes, les droits des corps, les rangs, les prééminences, tout y est arbitraire; tout y est abandonné à la prudence de la nation.

J'étais encore dans le pays lorsque ce peuple eut une guerre avec quelques-uns de ses voisins. On appelait cette guerre *la ridicule*, parce qu'il y avait

beaucoup à perdre & rien à gagner. J'allai voyager ailleurs , & je ne revins qu'à la paix. La nation , à mon retour , paraissait dans la dernière misère ; elle avait perdu son argent , ses soldats , ses flottes , son commerce. Je dis : son dernier jour est venu , il faut que tout passe ; voilà une nation anéantie : c'est dommage ; car une grande partie de ce peuple était aimable , industrieuse , & fort gaie ; après avoir été autrefois grossière , superstitieuse , & barbare.

Je fus tout étonné qu'au bout de deux ans , sa capitale & ses principales villes me parurent plus opulentes que jamais ; le luxe était augmenté , & on ne respirait que le plaisir. Je ne pouvais concevoir ce prodige. Je n'en ai vu enfin la cause qu'en examinant le gouvernement de ses voisins ; j'ai conçu qu'ils étaient tout aussi mal gouvernés que cette nation , & qu'elle était plus industrieuse qu'eux tous.

Un provincial de ce pays dont je parle , se plaignait un jour amèrement de toutes les vexations qu'il éprouvait. Il savait assez bien l'histoire ; on lui demanda s'il se ferait cru plus heureux il y a cent ans , lorsque dans son pays , alors barbare , on condamnait un citoyen à être pendu pour avoir mangé gras en carême ? il secoua la tête. Aimerez-vous les temps des guerres civiles , qui commencèrent à la mort de *François II* ; ou ceux des défaites de Saint-Quentin , & de Pavie ; ou les longs défâtres des guerres contre les Anglais ; ou l'anarchie féodale , & les horreurs de la seconde race , & les barbaries de la première ? A chaque question il était saisi d'effroi. Le gouvernement des Romains lui parut le plus intolérable de tous. Il n'y a rien de pis , disait-il , que d'appartenir à des maîtres étrangers.

étrangers. On en vint enfin aux druides. Ah ! s'écria-t-il , je me trompais ; il est encore plus horrible d'être gouverné par des prêtres sanguinaires. Il conclut enfin , malgré lui , que le temps où il vivait , était , à tout prendre , le moins odieux.

S E C T I O N I V.

UN aigle gouvernait les oiseaux de tout le pays d'Oritnie. Il est vrai qu'il n'avait d'autre droit que celui de son bec , & de ses serres. Mais enfin après avoir pourvu à ses repas & à ses plaisirs , il gouverna aussi bien qu'aucun autre oiseau de proie.

Dans sa vieillesse , il fut assailli par des vautours affamés qui vinrent du fond du Nord désoler toutes les provinces de l'aigle. Parut alors un chat-huant , né dans un des plus chétifs buissons de l'empire , & qu'on avait long-temps appelé *lucifugax*. Il était rusé , il s'affocia avec des chauve-fouris ; & tandis que les vautours se battaient contre l'aigle , notre hibou & sa troupe entrèrent habilement en qualité de pacificateurs dans l'aire qu'on se disputait.

L'aigle & les vautours , après une assez longue guerre , s'en rapportèrent à la fin au hibou , qui avec sa physionomie grave fut en imposer aux deux partis.

Il persuada à l'aigle & aux vautours de se laisser rogner un peu les ongles , & couper le petit bout du bec pour se mieux concilier ensemble. Avant ce temps le hibou avait toujours dit aux oiseaux , obéissez à l'aigle ; ensuite il avait dit , obéissez aux

vautours. Il dit bientôt, obéissez à moi seul. Les pauvres oiseaux ne furent à qui entendre, ils furent plumés par l'aigle, le vautour, le chat-huant, & les chauve-fouris. *Qui habet aures audiat.*

S E C T I O N V.

„ J'AI un grand nombre de catapultes & de balistes
 „ des anciens Romains, qui sont à la vérité vermou-
 „ lues, mais qui pourraient encore servir pour la
 „ montre. J'ai beaucoup d'horloges d'eau dont la
 „ moitié sont cassées; des lampes sépulcrales, & le
 „ vieux modèle en cuivre d'une quinquième; je
 „ possède aussi des toges, des prétextes, des laticlaves
 „ en plomb; & mes prédécesseurs ont établi une
 „ communauté de tailleurs qui font assez mal des
 „ robes d'après ces anciens monumens. A ces causes
 „ à ce nous mouvans, où le rapport de notre prin-
 „ cipal antiquaire, nous ordonnons que tous ces
 „ vénérables usages soient en vigueur à jamais, &
 „ qu'un chacun ait à se chauffer & à penser dans
 „ toute l'étendue de nos Etats comme on se chauffait
 „ & comme on pensait du temps de *Cnidus Rufillus*
 „ propréteur de la province à nous dévolue par le
 „ droit de bienfaisance, &c. „

On représenta au chauffe-cire qui employait son ministère à sceller cet édit, que tous les engins y spécifiés sont devenus inutiles.

Que l'esprit & les arts se perfectionnent de jour en jour; qu'il faut mener les hommes par les brides qu'ils ont aujourd'hui, & non par celles qu'ils avaient autrefois.

Que personne ne monterait sur les quinquirèmes de son altesse sérénissime.

Que ses tailleurs auraient beau faire des laticlaves, qu'on n'en achèterait pas un seul, & qu'il était digne de sa sagesse de condescendre un peu à la manière de penser actuelle des honnêtes gens de son pays.

Le chauffe-cire promit d'en parler à un clerc, qui promit de s'en expliquer au référendaire, qui promit d'en dire un mot à son altesse sérénissime quand l'occasion pourrait s'en présenter.

S E C T I O N V I.

Tableau du gouvernement anglais.

C'EST une chose curieuse, de voir comment un gouvernement s'établit. Je ne parlerai pas ici du grand *Tamerlan*, ou *Timurleng*, parce que je ne fais pas bien précisément quel est le mystère du gouvernement du grand-mogol. Mais nous pouvons voir plus clair dans l'administration de l'Angleterre : & j'aime mieux examiner cette administration que celle de l'Inde; attendu qu'on dit qu'il y a des hommes en Angleterre, & point d'esclaves; & que dans l'Inde on trouve, à ce qu'on prétend, beaucoup d'esclaves, & très-peu d'hommes.

Considérons d'abord un bâtard normand qui se met en tête d'être roi d'Angleterre. Il y avait autant de droit que *S^t Louis* en eut depuis sur le grand Caire. Mais *S^t Louis* eut le malheur de ne pas commencer par se faire adjuger juridiquement l'Egypte en cour de Rome; & *Guillaume le bâtard* ne manqua

pas de rendre sa cause légitime & sacrée, en obtenant du pape *Alexandre II* un arrêt qui assurait son bon droit, sans même avoir entendu la partie adverse, & seulement en vertu de ces paroles : *Tout ce que tu auras lié sur la terre sera lié dans les cieux*. Son concurrent *Harold*, roi très-légitime, étant ainsi lié par un arrêt émané des cieux, *Guillaume* joignit à cette vertu du siège universel, une vertu un peu plus forte; ce fut la victoire d'Haſting. Il régna donc par le droit du plus fort, ainsi qu'avaient régné *Pepin* & *Clouis* en France; les Goths, & les Lombards, en Italie; les Visigoths, & ensuite les Arabes, en Espagne; les Vandales, en Afrique; & tous les rois de ce monde les uns après les autres.

Il faut avouer encore que notre bâtard avait un aussi juste titre que les Saxons & les Danois, qui en avaient possédé un aussi juste que celui des Romains. Et le titre de tous ces héros était celui des *voleurs de grand chemin*, ou bien, si vous voulez, celui des renards & des fouines quand ces animaux font des conquêtes dans les basses-cours.

Tous ces grands-hommes étaient si parfaitement voleurs de grand chemin, que depuis *Romulus* jusqu'aux flibustiers, il n'est question que de dépouilles *opimes*, de butin, de pillage, de vaches & de bœufs volés à main armée. Dans la fable *Mercur*e vole les vaches d'*Apollon*; & dans l'ancien Testament le prophète *Isaïe* donne le nom de *voleur* au fils que sa femme va mettre au monde, & qui doit être un grand type. Il l'appelle Maher-salal-has-bas, *partagez vite les dépouilles*. Nous avons déjà remarqué que les noms de *soldat* & de *voleur* étaient souvent synonymes.

Voilà bientôt *Guillaume* roi de droit divin. *Guillaume le roux*, qui usurpa la couronne sur son frère aîné, fut aussi roi de droit divin sans difficulté ; & ce même droit divin appartient après lui à *Henri* le troisième usurpateur.

Les barons normands, qui avaient concouru, à leurs dépens, à l'invasion de l'Angleterre, voulaient des récompenses. Il fallut bien leur en donner, les faire grands vassaux, grands officiers de la couronne. Ils eurent les plus belles terres. Il est clair que *Guillaume* aurait mieux aimé garder tout pour lui, & faire de tous ces seigneurs, ses gardes & ses estafiers : mais il aurait trop risqué. Il se vit donc obligé de partager.

A l'égard des seigneurs anglo-saxons, il n'y avait pas moyen de les tuer tous, ni même de les réduire tous à l'esclavage. On leur laissa, chez eux, la dignité de seigneurs châtelains. Ils relevèrent des grands vassaux normands qui relevaient de *Guillaume*.

Par-là tout était contenu dans l'équilibre, jusqu'à la première querelle.

Et le reste de la nation, que devint-il ? ce qu'étaient devenus presque tous les peuples de l'Europe ; des serfs, des villains.

Enfin, après la folie des croisades, les princes ruinés vendent la liberté à des serfs de glèbe, qui avaient gagné quelque argent par le travail & par le commerce. Les villes sont affranchies ; les communes ont des privilèges ; les droits des hommes renaissent de l'anarchie même.

Les barons étaient par-tout en dispute avec leur roi, & entr'eux. La dispute devenait par-tout une petite guerre intestine, composée de cent guerres civiles.

518 GOUVERNEMENT ANGLAIS.

C'est de cet abominable & ténébreux chaos, que fortit encore une faible lumière, qui éclaira les communes, & qui rendit leur destinée meilleure.

Les rois d'Angleterre étant eux-mêmes grands vassaux de France pour la Normandie, ensuite pour la Guienne & pour d'autres provinces, prirent aisément les usages des rois dont ils relevaient. Les états-généraux furent long-temps composés, comme en France, des barons & des évêques.

La cour de chancellerie anglaise fut une imitation du conseil d'Etat auquel le chancelier de France préside. La cour du banc du roi fut créée sur le modèle du parlement institué par *Philippe le bel*. Les plaids communs étaient comme la juridiction du châtelet. La cour de l'échiquier ressemblait à celle des généraux des finances, qui est devenue en France la cour des aides.

La maxime, que le domaine du roi est inaliénable, fut encore une imitation visible du gouvernement français.

Le droit du roi d'Angleterre, de faire payer sa rançon par ses sujets, s'il était prisonnier de guerre; celui d'exiger un subside quand il mariait sa fille aînée, & quand il faisait son fils chevalier; tout cela rappelait les anciens usages d'un royaume, dont *Guillaume* était le premier vassal.

A peine *Philippe le bel* a-t-il rappelé les communes aux états-généraux, que le roi d'Angleterre *Edouard* en fait autant pour balancer la grande puissance des barons. Car c'est sous le règne de ce prince, que la convocation de la chambre des communes est bien constatée.

Nous voyons donc , jusqu'à cette époque du quatorzième siècle , le gouvernement anglais suivre pas à pas celui de la France. Les deux Eglises sont entièrement semblables ; même assujettissement à la cour de Rome ; mêmes exactions dont on se plaint , & qu'on finit toujours par payer à cette cour avide ; mêmes querelles plus ou moins fortes ; mêmes excommunications ; mêmes donations aux moines ; même chaos ; même mélange de rapines sacrées , de superstitions , & de barbarie.

La France & l'Angleterre , ayant donc été administrées si long - temps sur les mêmes principes , ou plutôt sans aucun principe , & seulement par des usages tout semblables ; d'où vient qu'enfin ces deux gouvernemens sont devenus aussi différens que ceux de Maroc & de Venise ?

N'est-ce point que , l'Angleterre étant une île , le roi n'a pas besoin d'entretenir continuellement une forte armée de terre , qui serait plutôt employée contre la nation que contre les étrangers ?

N'est-ce point qu'en général les Anglais ont dans l'esprit quelque chose de plus ferme , de plus réfléchi , de plus opiniâtre , que quelques autres peuples ?

N'est-ce point par cette raison que , s'étant toujours plaints de la cour de Rome , ils en ont entièrement secoué le joug honteux , tandis qu'un peuple plus léger l'a porté en affectant d'en rire , & en dansant avec ses chaînes ?

La situation de leur pays , qui leur a rendu la navigation nécessaire , ne leur a-t-elle pas donné aussi des mœurs plus dures ?

Cette dureté de mœurs qui a fait, de leur île, le théâtre de tant de sanglantes tragédies, n'a-t-elle pas contribué aussi à leur inspirer une franchise généreuse ?

N'est-ce pas ce mélange de leurs qualités contraires, qui a fait couler tant de sang royal dans les combats & sur les échafauds, & qui n'a jamais permis qu'ils employassent le poison dans leur troubles civils ; tandis qu'ailleurs, sous un gouvernement sacerdotal, le poison était une arme si commune ?

L'amour de la liberté n'est-il pas devenu leur caractère dominant, à mesure qu'ils ont été plus éclairés & plus riches ? Tous les citoyens ne peuvent être également puissans ; mais ils peuvent tous être également libres. Et c'est ce que les Anglais ont obtenu enfin par leur constance.

Etre libre, c'est ne dépendre que des lois. Les Anglais ont donc aimé les lois, comme les pères aiment leurs enfans, parce qu'ils les ont faits, ou qu'ils ont cru les faire.

Un tel gouvernement n'a pu être établi que très-tard ; parce qu'il a fallu long-temps combattre des puissances respectées : la puissance du pape la plus terrible de toutes, puisqu'elle était fondée sur le préjugé & sur l'ignorance ; la puissance royale toujours prête à se déborder, & qu'il fallait contenir dans ses bornes ; la puissance du baronage, qui était une anarchie ; la puissance des évêques, qui mêlant toujours le profane au sacré, voulurent l'emporter sur le baronage & sur les rois.

Peu-à-peu la chambre des communes est devenue la digue qui arrête tous ces torrens.

La chambre des communes est véritablement la nation ; puisque le roi , qui est le chef , n'agit que pour lui , & pour ce qu'on appelle *sa prérogative* ; puisque les pairs ne sont en parlement que pour eux ; puisque les évêques n'y sont de même que pour eux. Mais la chambre des communes y est pour le peuple ; puisque chaque membre est député du peuple. Or ce peuple est au roi comme environ huit millions sont à l'unité. Il est aux pairs & aux évêques comme huit millions sont à deux cents tout au plus. Et les huit millions de citoyens libres sont représentés par la chambre basse.

De cet établissement , en comparaison duquel la république de *Platon* n'est qu'un rêve ridicule , & qui semblerait inventé par *Locke* , par *Newton* , par *Halley* , ou par *Archimède* , il est né des abus affreux , & qui font frémir la nature humaine. Les frottemens inévitables de cette vaste machine , l'ont presque détruite du temps de *Fairfax* & de *Cromwell*. Le fanatisme absurde s'était introduit dans ce grand édifice comme un feu dévorant , qui consume un beau bâtiment qui n'est que de bois.

Il a été rebâti de pierres du temps de *Guillaume d'Orange*. La philosophie a détruit le fanatisme , qui ébranle les États les plus fermes. Il est à croire qu'une constitution qui a réglé les droits du roi , des nobles , & du peuple , & dans laquelle chacun trouve sa sûreté , durera autant que les choses humaines peuvent durer.

Il est à croire aussi que tous les États , qui ne sont pas fondés sur de tels principes , éprouveront des révolutions.

Voici à quoi la législation anglaise est enfin parvenue ; à remettre chaque homme dans tous les droits

de la nature dont ils font dépouillés dans presque toutes les monarchies. Ces droits font, liberté entière de sa personne, de ses biens; de parler à la nation par l'organe de sa plume; de ne pouvoir être jugé en matière criminelle, que par un *juré formé d'hommes indépendans*; de ne pouvoir être jugé en aucun cas que suivant les termes précis de la loi; de professer en paix quelque religion qu'on veuille, en renonçant aux emplois dont les seuls anglicans peuvent être pourvus. Cela s'appelle des prérogatives. Et en effet, c'est une très-grande & très-heureuse prérogative, par-dessus tant de nations, d'être sûr en vous couchant que vous vous réveillerez le lendemain avec la même fortune que vous possédiez la veille; que vous ne ferez pas enlevé des bras de votre femme, de vos enfans, au milieu de la nuit, pour être conduit dans un donjon, ou dans un désert; que vous aurez, en sortant du sommeil, le pouvoir de publier tout ce que vous pensez; que si vous êtes accusé, soit pour avoir mal agi, ou mal parlé, ou mal écrit, vous ne ferez jugé que suivant la loi. Cette prérogative s'étend sur tout ce qui aborde en Angleterre. Un étranger y jouit de la même liberté de ses biens & de sa personne; & s'il est accusé, il peut demander que la moitié des jurés soit composée d'étrangers.

J'ose dire que si on assemblait le genre-humain pour faire des lois, c'est ainsi qu'on les ferait pour sa sûreté. Pourquoi donc ne sont-elles pas suivies dans les autres pays? n'est-ce pas demander pourquoi les cocos mûrissent aux Indes & ne réussissent point à Rome? Vous répondez que ces cocos n'ont pas toujours mûri en Angleterre; qu'il n'y ont été cultivés que depuis peu

de temps ; que la Suède en a élevé à son exemple pendant quelques années & qu'ils n'ont pas réuffi ; que vous pourriez faire venir de ces fruits dans d'autres provinces , par exemple en Bofnie , en Servie . Effayez donc d'en planter .

Et furtout , pauvre homme , fi vous êtes bacha , effendi ou mollah , ne foyez pas affez imbécillement barbare pour refferrer les chaînes de votre nation . Songez que plus vous appesantirez le joug , plus vos enfans , qui ne feront pas tous bachas , feront esclaves . Quoi ! malheureux , pour le plaisir d'être tyran fubalterne pendant quelques jours , vous exposez toute votre poftérité à gémir dans les fers ! Oh qu'il eft aujourd'hui de diftance entre un Anglais & un Bofniaque !

S E C T I O N V I I .

C E mélange dans le gouvernement d'Angleterre , ce concert entre les communes , les lords , & le roi , n'a pas toujours fubfifté . L'Angleterre a été long-temps esclave ; elle l'a été des Romains , des Saxons , des Danois , des Français . *Guillaume le conquérant* la gouverna furtout avec un fceptre de fer . Il difpofait des biens , de la vie , de fes nouveaux fujets , comme un monarque de l'Orient ; il défendit , fous peine de mort , qu'aucun anglais ofât avoir du feu & de la lumière chez lui , paffé huit heures du foir ; foit qu'il prétendît par-là prévenir leurs aflemblées nocturnes ; foit qu'il voulût effayer , par une défenfe fi bizarre , jufqu'où peut aller le pouvoir des hommes fur d'autres hommes . Il eft vrai qu'avant & après *Guillaume le conquérant* , les Anglais ont eu des parlemens ; ils s'en vantent ; comme fi ces aflemblées , appelées alors

parlemens, composées de tyrans ecclésiastiques, & de pillards nommés *barons*, avaient été les gardiens de la liberté & de la félicité publique.

Les Barbares, qui des bords de la mer Baltique fondirent dans le reste de l'Europe, apportèrent avec eux l'usage des états ou parlemens, dont on fait tant de bruit, & qu'on connaît si peu. Les rois n'étaient point despotiques, cela est vrai; & c'est précisément par cette raison que les peuples gémissaient dans une servitude misérable. Les chefs de ces sauvages, qui avaient ravagé la France, l'Italie, l'Espagne, & l'Angleterre, se firent monarques. Leurs capitaines partagèrent entr'eux les terres des vaincus: de-là ces margraves, ces lairds, ces barons, ces sous-tyrans, qui disputaient souvent avec des rois mal affermis les dépouilles des peuples. C'étaient des oiseaux de proie, combattans contre un aigle pour fucer le sang des colombes. Chaque peuple avait cent tyrans au lieu d'un bon maître. Des prêtres se mirent bientôt de la partie. De tout temps le sort des Gaulois, des Germains, des insulaires d'Angleterre, avait été d'être gouvernés par leurs druides, & par les chefs de leurs villages, ancienne espèce de barons, mais moins tyrans que leurs successeurs. Ces druides se disaient médiateurs entre la Divinité & les hommes; ils faisaient des lois, ils excommuniaient, ils condamnaient à la mort. Les évêques succédèrent peu à peu à leur autorité temporelle dans le gouvernement goth & vandale. Les papes se mirent à leur tête: & avec des brefs, des bulles, & des moines; ils firent trembler les rois, les déposèrent, les firent assassiner, & tirèrent à eux tout l'argent qu'ils purent de l'Europe. L'imbécille *Inas*,

l'un des tyrans de l'heptarchie d'Angleterre, fut le premier, qui dans un pèlerinage à Rome se soumit à payer le denier de *S^t Pierre* (ce qui était environ un écu de notre monnaie) pour chaque maison de son territoire. Toute l'île suivit bientôt cet exemple; l'Angleterre devint petit-à-petit une province du pape; le *S^t Père* y envoyait de temps en temps ses légats pour y lever des impôts exorbitans. *Jean sans terre* fit enfin une cession en bonne forme de son royaume à sa sainteté, qui l'avait excommunié; les barons qui n'y trouvèrent pas leur compte chassèrent ce misérable roi, & mirent à sa place *Louis VIII* père de *S^t Louis* roi de France. Mais ils se dégoûtèrent bientôt de ce nouveau venu, & lui firent repasser la mer.

Tandis que les barons, les évêques, les papes, déchiraient tous ainsi l'Angleterre, où tous voulaient commander; le peuple, la plus nombreuse, la plus utile, & même la plus vertueuse partie des hommes, composée de ceux qui étudient les lois & les sciences, des négocians, des artisans, des laboureurs enfin qui exercent la première & la plus méprisée des professions; le peuple, dis-je, était regardé par eux comme des animaux au-dessous de l'homme. Il s'en fallait bien que les communes eussent alors part au gouvernement; c'étaient des villains, leur travail, leur sang appartenaient à leurs maîtres, qui s'appelaient *nobles*. Le plus grand nombre des hommes était en Europe, ce qu'ils sont encore en plusieurs endroits du monde, serfs d'un seigneur, espèce de bétail qu'on vend & qu'on achète avec la terre. Il a fallu des siècles, pour rendre justice à l'humanité, pour sentir qu'il était horrible que le grand nombre semât, &

que le petit recueillit ; & n'est-ce pas un bonheur pour les Français , que l'autorité de ces petits brigands ait été éteinte en France par la puissance légitime des rois , comme elle l'a été en Angleterre par celle du roi & de la nation ?

Heureusement dans les secouffes que les querelles des rois & des grands donnaient aux empires , les fers des nations se font plus ou moins relâchés : la liberté est née en Angleterre des querelles des tyrans. Les barons forcèrent *Jean sans terre* , & *Henri III* , à accorder cette fameuse charte , dont le principal but était , à la vérité , de mettre les rois dans la dépendance des lords ; mais dans laquelle le reste de la nation fut un peu favorisé , afin que dans l'occasion elle se rangeât du parti de ses prétendus protecteurs. Cette grande charte , qui est regardée comme l'origine sacrée des libertés anglaises , fait bien voir elle-même , combien peu la liberté était connue ; le titre seul prouve que le roi se croyait absolu de droit , & que les barons & le clergé même ne le forçaient à se relâcher de ce droit prétendu , que parce qu'ils étaient les plus forts. Voici comme commence la grande charte : „ Nous accordons , de notre libre volonté , „ les privilèges suivans aux archevêques , évêques , „ abbés , prieurs , & barons de notre royaume &c. „ Dans les articles de cette charte , il n'est pas dit un mot de la chambre des communes ; preuve qu'elle n'existait pas encore , ou qu'elle existait sans pouvoir. On y spécifie les hommes libres d'Angleterre ; triste démonstration qu'il y en avait qui ne l'étaient pas. On voit par l'article XXXII , que les hommes prétendus libres devaient le service à leur seigneur. Une

telle liberté tenait encore beaucoup de l'esclavage. Par l'article XXI, le roi ordonne que ses officiers ne pourront dorénavant prendre de force les chevaux & les charrettes des hommes libres qu'en payant. Ce règlement parut au peuple une vraie liberté, parce qu'il ôtait une plus grande tyrannie. *Henri VII*, conquérant & politique heureux, qui fe fait semblant d'aimer les barons, mais qui les haïssait & les craignait, s'avisa de procurer l'aliénation de leurs terres. Par-là les villains, qui dans la fuite acquirent du bien par leurs travaux, achetèrent les châteaux des illustres pairs, qui s'étaient ruinés par leurs folies : peu-à-peu toutes les terres changèrent de maîtres.

La chambre des communes devint de jour en jour plus puissante. Les familles des anciens pairs s'éteignirent avec le temps ; & comme il n'y a proprement que les pairs qui soient nobles en Angleterre, dans la rigueur de la loi, il n'y aurait presque plus de noblesse en ce pays-là, si les rois n'avaient pas créé de nouveaux barons de temps en temps, & conservé le corps des pairs, qu'ils avaient tant craint autrefois, pour l'opposer à celui des communes devenu trop redoutable. Tous ces nouveaux pairs, qui composent la chambre haute, reçoivent du roi leur titre, & rien de plus, puisqu'aucun d'eux n'a la terre dont il porte le nom. L'un est duc de *Dorset*, & n'a pas un pouce de terre en Dorsetshire ; l'autre est comte d'un village, qui fait à peine où ce village est situé. Ils ont du pouvoir dans le parlement, non ailleurs.

Vous n'entendez point ici parler de haute, moyenne, & basse justice, ni du droit de chasser sur les terres

d'un citoyen, lequel n'a pas la liberté de tirer un coup de fusil sur son propre champ. (1)

Un homme, parce qu'il est noble ou prêtre, n'est point exempt de payer certaines taxes : tous les impôts sont réglés par la chambre des communes, qui n'étant que la seconde par son rang, est la première par son crédit. Les seigneurs & les évêques peuvent bien rejeter le bill des communes, lorsqu'il s'agit de lever de l'argent ; mais il ne leur est pas permis d'y rien changer : il faut ou qu'ils le reçoivent, ou qu'ils le rejettent sans restriction. Quand le bill est confirmé par les lords, & approuvé par le roi, alors tout le monde paye ; chacun donne, non selon sa qualité, (ce qui serait absurde) mais selon son revenu. Il n'y a point de taille, ni de capitation arbitraire, mais une taxe réelle sur les terres ; elles ont été évaluées toutes sous le fameux roi *Guillaume III*. La taxe subsiste toujours la même, quoique les revenus des terres aient augmenté ; ainsi personne n'est foulé, & personne ne se plaint ; le paysan n'a point les pieds meurtris par des sabots ; il mange du pain blanc, il est bien vêtu, il ne craint point d'augmenter le nombre de ses bestiaux ; ni de couvrir son toit de tuiles, de peur que l'on ne hausse ses impôts l'année d'après. On y voit beaucoup de paysans, qui ont environ cinq ou six cents livres sterling de revenu ; & qui ne dédaignent pas de continuer à cultiver la terre qui les a enrichis, & dans laquelle ils vivent libres.

(1) La chasse n'est pas absolument libre en Angleterre, & il y subsiste sur cet objet des lois moins tyranniques que celles de quelques autres nations, mais très-peu dignes d'un peuple qui se croit libre.

SECTION VIII.

Vous savez, mon cher lecteur, qu'en Espagne vers les côtes de Malaga, on découvrit du temps de *Philippe II* une petite peuplade jusqu'alors inconnue, cachée au milieu des montagnes de Las Alpuxarras. Vous savez que cette chaîne de rochers inaccessibles est entre-coupée de vallées délicieuses, vous n'ignorez pas que ces vallées sont cultivées encore aujourd'hui par des descendans des Maures qu'on a forcés pour leur bonheur à être chrétiens, ou du moins à le paraître.

Parmi ces Maures, comme je vous le disais, il y avait sous *Philippe II* une nation peu nombreuse qui habitait une vallée à laquelle on ne pouvait parvenir que par des cavernes. Cette vallée est entre Pitos & Portugos ; les habitans de ce séjour ignoré étaient presque inconnus des Maures mêmes ; ils parlaient une langue qui n'était ni l'espagnole ni l'arabe, & qu'on crut être dérivée de l'ancien carthaginois.

Cette peuplade s'était peu multipliée. On a prétendu que la raison en était que les Arabes leurs voisins, & avant eux les Africains, venaient prendre les filles de ce canton.

Ce peuple chétif, mais heureux, n'avait jamais entendu parler de la religion chrétienne, ni de la juive ; connaissait médiocrement celle de *Mahomet* & n'en faisait aucun cas. Il offrait de temps immémorial du lait & des fruits à une statue d'*Hercule*. C'était-là toute sa religion. Du reste, ces hommes ignorés vivaient dans l'indolence & dans l'innocence.

Un familier de l'inquisition les découvrit enfin. Le grand-inquisiteur les fit tous brûler ; c'est le seul événement de leur histoire.

Les motifs sacrés de leur condamnation furent qu'ils n'avaient jamais payé d'impôt , attendu qu'on ne leur en avait jamais demandé , & qu'ils ne connaissaient point la monnaie , qu'ils n'avaient point de Bible , vu qu'ils n'entendaient point le latin , & que personne n'avait pris la peine de les baptiser. On les déclara forciers & hérétiques ; ils furent tous revêtus du sanbenito & grillés en cérémonie.

Il est clair que c'est ainsi qu'il faut gouverner les hommes : rien ne contribue davantage aux douceurs de la société.

G R A C E.

DANS les personnes , dans les ouvrages , grâce signifie non-seulement ce qui plaît , mais ce qui plaît avec attrait. C'est pourquoi les anciens avaient imaginé que la déesse de la beauté ne devait jamais paraître sans les Grâces. La beauté ne déplaît jamais ; mais elle peut être dépourvue de ce charme secret qui invite à la regarder , qui attire , qui remplit l'ame d'un sentiment doux. Les grâces dans la figure , dans le maintien , dans l'action , dans les discours , dépendent de ce mérite qui attire. Une belle personne n'aura point de grâces dans le visage , si la bouche est fermée sans sourire , si les yeux sont sans douceur. Le sérieux n'est jamais gracieux ; il n'attire point ; il approche trop du sévère , qui rebute.

Un homme bien fait , dont le maintien est mal

assuré ou gêné , la démarche précipitée ou pesante , les gestes lourds , n'a point de grâce , parce qu'il n'a rien de doux , de liant dans son extérieur.

La voix d'un orateur qui manquera d'inflexion & de douceur fera sans grâce.

Il en est de même dans tous les arts. La proportion , la beauté , peuvent n'être point gracieuses. On ne peut dire que les pyramides d'Égypte aient des grâces. On ne pourrait le dire du colosse de Rhodes comme de la Vénus de Gnide. Tout ce qui est uniquement dans le genre fort & vigoureux a un mérite qui n'est pas celui des grâces.

Ce ferait mal connaître *Michel-Ange* & le *Caravage* , que de leur attribuer les grâces de *l'Albane*. Le sixième livre de l'Énéide est sublime : le quatrième a plus de grâce. Quelques odes galantes d'*Horace* respirent les grâces , comme quelques-unes de ses épîtres enseignent la raison.

Il semble qu'en général le petit , le joli en tout genre , soit plus susceptible de grâces que le grand. On louerait mal une oraison funèbre , une tragédie , un sermon , si on ne leur donnait que l'épithète de *gracieux*.

Ce n'est pas qu'il y ait un seul genre d'ouvrage qui puisse être bon en étant opposé aux grâces ; car leur opposé est la rudesse , le sauvage , la sécheresse. *L'Hercule Farnèse* ne devait point avoir les grâces du *Belvédère* & de *l'Antinoïs* ; mais il n'est ni rude ni agreste. L'incendie de Troie , dans *Virgile* , n'est point décrit avec les grâces d'une élégie de *Tibulle* ; il plaît par des beautés fortes. Un ouvrage peut donc être sans grâces , sans que cet ouvrage ait le moindre

défagrément. Le terrible, l'horrible, la description, la peinture d'un monstre, exigent qu'on s'éloigne de tout ce qui est gracieux, mais non pas qu'on affecte uniquement l'opposé. Car si un artiste, en quelque genre que ce soit, n'exprime que des choses affreuses, s'il ne les adoucit point par des contrastes agréables, il rebutera.

La grâce, en peinture, en sculpture, consiste dans la mollesse des contours, dans une expression douce; & la peinture a, par dessus la sculpture, la grâce de l'union des parties, celle des figures qui s'animent l'une par l'autre, & qui se prêtent des agrémens par leurs attributs & par leurs regards.

Les grâces de la diction, soit en éloquence, soit en poésie, dépendent du choix des mots, de l'harmonie des phrases, & encore plus de la délicatesse des idées & des descriptions riantes. L'abus des grâces est l'afféterie, comme l'abus du sublime est l'ampoulé; toute perfection est près d'un défaut.

Avoir de la grâce s'entend de la chose & de la personne : *Cet ajustement, cet ouvrage, cette femme a de la grâce.* La bonne grâce appartient à la personne seulement : *Elle se présente de bonne grâce. Il a fait de bonne grâce ce qu'on attendait de lui. Avoir des grâces. Cette femme a des grâces dans son maintien, dans ce qu'elle dit, dans ce qu'elle fait.*

Obtenir sa grâce, c'est, par métaphore, obtenir son pardon, comme faire grâce est pardonner. On fait grâce d'une chose en s'emparant du reste. *Les commis lui prirent tous ses effets, & lui firent grâce de son argent.* Faire des grâces, répandre des grâces, est le plus bel apanage de la souveraineté; c'est faire du bien,

c'est plus que justice. Avoir les bonnes grâces de quelqu'un ne se dit que par rapport à un supérieur ; avoir les bonnes grâces d'une dame , c'est être son amant favorisé. Etre en grâce se dit d'un courtisan qui a été en disgrâce : on ne doit pas faire dépendre son bonheur de l'un , ni son malheur de l'autre. On appelle bonnes grâces ces demi-rideaux d'un lit qui sont aux deux côtés du chevet. Les grâces , en grec *charites* , terme qui signifie *aimable*.

Les Grâces , divinités de l'antiquité , sont une des plus belles allégories de la mythologie des Grecs. Comme cette mythologie varie toujours , tantôt par l'imagination des poètes qui en furent les théologiens , tantôt par les usages des peuples , le nombre , les noms , les attributs des Grâces changèrent souvent. Mais enfin on s'accorda à les fixer au nombre de trois , & à les nommer *Aglaié* , *Thalie* , *Euphrosine* , c'est-à-dire *brillant* , *fleur* , *gaieté*. Elles étaient toujours auprès de *Vénus*. Nul voile ne devait couvrir leurs charmes. Elles présidaient aux bienfaits , à la concorde , aux réjouissances , aux amours , à l'éloquence même ; elles étaient l'emblème sensible de tout ce qui peut rendre la vie agréable. On les peignait dansantes , & se tenant par la main : on n'entrait dans leurs temples que couronné de fleurs. Ceux qui ont consulté la mythologie fabuleuse , devaient au moins avouer le mérite de ces fictions riantes , qui annoncent des vérités dont résulterait la félicité du genre-humain.

G R A C E. (D E L A)

S E C T I O N P R E M I E R E.

C E terme qui signifie faveur, privilège, est employé en ce sens par les théologiens. Ils appellent grâce une action de DIEU particulière sur les créatures pour les rendre justes & heureux. Les uns ont admis la grâce universelle que DIEU présente à tous les hommes, quoique le genre-humain, selon eux, soit livré aux flammes éternelles, à l'exception d'un très-petit nombre; les autres n'admettent la grâce que pour les chrétiens de leur communion, les autres enfin que pour les élus de cette communion.

Il est évident qu'une grâce générale qui laisse l'univers dans le vice, dans l'erreur & dans le malheur éternel, n'est point une grâce, une faveur, un privilège, mais que c'est une contradiction dans les termes.

La grâce particulière est, selon les théologiens, ou suffisante, & cependant on y résiste: en ce cas elle ne suffit pas; elle ressemble à un pardon donné par un roi à un criminel qui n'en est pas moins livré au supplice.

Ou efficace à laquelle on ne résiste jamais, quoiqu'on y puisse résister: & en ce cas les justes ressemblent à des convives affamés à qui on présente des mets délicieux dont ils mangeront sûrement, quoiqu'en général ils soient supposés pouvoir n'en point manger.

Ou nécessitante à laquelle on ne peut se soustraire : & ce n'est autre chose que l'enchaînement des décrets éternels & des événemens. On se gardera bien d'entrer ici dans le détail immense & rebattu de toutes les subtilités , & de cet amas de sophismes dont on a embarrassé ces questions. L'objet de ce dictionnaire n'est point d'être le vain écho de tant de vaines disputes.

S' Thomas appelle la grâce une forme substantielle, & le jésuite *Bouhours* la nomme *un je ne fais quoi* ; c'est peut-être la meilleure définition qu'on en ait jamais donnée.

Si les théologiens avaient eu pour but de jeter du ridicule sur la Providence , ils ne s'y seraient pas pris autrement qu'ils ont fait : d'un côté les thomistes assurent que l'homme , en recevant la grâce efficace , n'est pas libre dans *le sens composé* , mais qu'il est libre dans le *sens divisé* ; de l'autre , les molinistes inventent la science moyenne de DIEU & le congruïsme ; on imagine des grâces excitantes , des prévenantes , des concomitantes , des coopérantes.

Laiſſons-là toutes ces mauvaises plaisanteries que les théologiens ont faites sérieusement. Laiſſons-là tous leurs livres , & que chacun consulte le sens commun ; il verra que tous les théologiens se sont trompés avec sagacité , parce qu'ils ont tous raisonné d'après un principe évidemment faux. Ils ont supposé que DIEU agit par des voies particulières. Or un Dieu éternel , sans lois générales , immuables & éternelles , est un être de raison , un fantôme , un dieu de la fable.

Pourquoi les théologiens ont-ils été forcés , dans toutes les religions où l'on se pique de raisonner ,

d'admettre cette grâce qu'ils ne comprennent pas ? c'est qu'ils ont voulu que le salut ne fût que pour leur secte ; & ils ont voulu encore que ce salut dans leur secte ne fût le partage que de ceux qui leur seraient soumis. Ce sont des théologiens particuliers, des chefs de parti divisés entr'eux. Les docteurs musulmans ont les mêmes opinions & les mêmes disputes , parce qu'ils ont le même intérêt ; mais le théologien universel , c'est-à-dire le vrai philosophe , voit qu'il est contradictoire que la nature n'agisse pas par les voies les plus simples , qu'il est ridicule que DIEU s'occupe à forcer un homme de lui obéir en Europe , & qu'il laisse tous les Afiatiques indociles , qu'il lutte contre un autre homme , lequel tantôt lui cède & tantôt brise ses armes divines , qu'il présente à un autre un secours toujours inutile. Ainsi la grâce considérée dans son vrai point de vue est une absurdité. Ce prodigieux amas de livres composés sur cette matière est souvent l'effort de l'esprit , & toujours la honte de la raison.

S E C T I O N I I .

TOUTE la nature , tout ce qui existe , est une grâce de DIEU ; il fait à tous les animaux la grâce de les former & de les nourrir. La grâce de faire croître un arbre de soixante & dix pieds est accordée au sapin & refusée au roseau. Il donne à l'homme la grâce de penser , de parler & de le connaître ; il m'accorde la grâce de n'entendre pas un mot de tout ce que *Tournéli*, *Molina* , *Soto* &c. ont écrit sur la grâce.

Le premier qui ait parlé de la grâce efficace & gratuite , c'est sans contredit *Homère*. Cela pourrait étonner un bachelier de théologie qui ne connaîtrait que *S^t Augustin*. Mais qu'il life le troisième livre de l'*Iliade* , il verra que *Pâris* dit à son frère *Hector* :

» Si les dieux vous ont donné la valeur , & s'ils m'ont
 » donné la beauté , ne me reprochez pas les présens
 » de la belle *Vénus* ; nul don des dieux n'est mépri-
 » fable , il ne dépend pas des hommes de les
 » obtenir. »

Rien n'est plus positif que ce passage. Si on veut remarquer encore que *Jupiter* , selon son bon plaisir , donne la victoire tantôt aux Grecs , tantôt aux Troyens , voilà une nouvelle preuve que tout se fait par la grâce d'en-haut.

Sarpédon , & ensuite *Patrocle* , sont des braves à qui la grâce a manqué tour-à-tour.

Il y a eu des philosophes qui n'ont pas été de l'avis d'*Homère*. Ils ont prétendu que la providence générale ne se mêlait point immédiatement des affaires des particuliers , qu'elle gouvernait tout par des lois universelles , que *Thersite* & *Achille* étaient égaux devant elle , & que ni *Calchas* , ni *Thaltibius* n'avaient jamais eu de grâce versatile ou congrue.

Selon ces philosophes le chien-dent & le chêne , la mite & l'éléphant , l'homme , les élémens & les astres obéissent à des lois invariables , que DIEU , immuable comme elles , établit de toute éternité. (*)

Ces philosophes n'auraient admis ni la grâce de fanté de *S^t Thomas* , ni la grâce médicinale de *Cajetan*.

(*) Voyez *Providence*.

Ils n'auraient pu expliquer l'extérieure, l'intérieure, la coopérante, la suffisante, la congrue, la prévenante &c. Il leur aurait été difficile de se ranger à l'avis de ceux qui prétendent que le maître absolu des hommes donne un pécule à un esclave & refuse la nourriture à l'autre; qu'il ordonne à un manchot de pétrir de la farine, à un muet de lui faire la lecture, à un cul-de-jatte d'être son courrier.

Ils pensent que l'éternel *Demiourgos* qui a donné des lois à tant de millions de mondes gravitans les uns vers les autres, & se prêtant mutuellement la lumière qui émane d'eux, les tient tous sous l'empire de ses lois générales, & qu'il ne va point créer des vents nouveaux pour remuer des brins de paille dans un coin de ce monde.

Ils disent que si un loup trouve dans son chemin un petit chevreau pour son souper, & si un autre loup meurt de faim, DIEU ne s'est point occupé de faire au premier loup une grâce particulière.

Nous ne prenons aucun parti entre ces philosophes & *Homère*, ni entre les jansénistes & les molinistes. Nous félicitons ceux qui croient avoir des grâces prévenantes; nous compatissons de tout notre cœur à ceux qui se plaignent de n'en avoir que de versatiles; & nous n'entendons rien au congruisme.

Si un bergamasque reçoit le samedi une grâce prévenante qui le délecte au point de faire dire une messe pour douze sous chez les carmes, célébrons son bonheur. Si le dimanche il court au cabaret abandonné de la grâce, s'il bat sa femme, s'il vole sur le grand-chemin, qu'on le pend. DIEU nous fasse seulement la grâce de ne déplaire dans nos questions

ni aux bacheliers de l'université de Salamanque, ni à ceux de la forbonne, ni à ceux de Bourges, qui tous pensent si différemment sur ces matières ardues, & sur tant d'autres; de n'être point condamné par eux, & surtout, de ne jamais lire leurs livres.

S E C T I O N I I I.

SI quelqu'un venait du fond de l'enfer nous dire de la part du diable : Messieurs, je vous avertis que notre souverain seigneur a pris pour sa part tout le genre-humain, excepté un très-petit nombre de gens qui demeurent vers le Vatican & dans ses dépendances; nous prions tous ce député de vouloir bien nous inscrire sur la liste des privilégiés; nous lui demanderions ce qu'il faut faire pour obtenir cette grâce.

S'il nous répondait : „ Vous ne pouvez la mériter ;
 „ mon maître a fait la liste de tous les temps ; il n'a
 „ écouté que son bon plaisir ; il s'occupe continuelle-
 „ ment à faire une infinité de pots de chambre, &
 „ quelques douzaines de vases d'or. Si vous êtes pots
 „ de chambre, tant pis pour vous. „

A ces belles paroles nous renverrions l'ambassadeur à coups de fourches à son maître.

Voilà pourtant ce que nous avons osé imputer à DIEU, à l'être éternel souverainement bon.

On a toujours reproché aux hommes d'avoir fait DIEU à leur image. On a condamné *Homère* d'avoir transporté tous les vices & tous les ridicules de la terre dans le ciel. *Platon* qui lui fait ce juste reproche,

n'a pas hésité à l'appeler *blasphémateur*. Et nous , cent fois plus inconséquens , plus téméraires , plus blasphémateurs que ce grec qui n'y entendait pas finesse , nous accusons DIEU dévotement d'une chose dont nous n'avons jamais accusé le dernier des hommes.

Le roi de Maroc *Mulei-Ismaël* eut , dit-on , cinq cents enfans. Que diriez-vous si un marabout du mont Atlas vous racontait que le sage & bon *Mulei-Ismaël*, donnant à dîner à toute sa famille , parla ainsi à la fin du repas ?

Je suis *Mulei-Ismaël* qui vous ai engendrés pour ma gloire ; car je suis fort glorieux. Je vous aime tous tendrement ; j'ai soin de vous comme une poule couve ses pouffins. J'ai décrété qu'un de mes cadets aurait le royaume de Tafilet , qu'un autre posséderait à jamais Maroc ; & pour mes autres chers enfans , au nombre de quatre cents quatre-vingt-dix-huit , j'ordonne qu'on en roue la moitié & qu'on brûle l'autre ; car je suis le seigneur *Mulei-Ismaël* ?

Vous prendriez assurément le marabout pour le plus grand fou que l'Afrique ait jamais produit.

Mais si trois ou quatre mille marabouts, entretenus grassement à vos dépens , venaient vous répéter la même nouvelle , que feriez-vous ? ne feriez-vous pas tenté de les faire jeûner au pain & à l'eau jusqu'à ce qu'ils fussent revenus dans leur bon sens ?

Vous m'alléguez que mon indignation est assez raisonnable contre les supralapfaires qui croient que le roi de Maroc ne fait ces cinq cents enfans que pour sa gloire , & qu'il a toujours eu l'intention

de les faire rouer & de les faire brûler , excepté deux qui étaient destinés à régner.

Mais j'ai tort , dites-vous , contre les infralap-faires qui avouent que la première intention de *Mulei-Ismaël* n'était pas de faire périr ses enfans dans les supplices ; mais qu'ayant prévu qu'ils ne vaudraient rien , il a jugé à propos en bon père de famille de se défaire d'eux par le feu & par la roue.

Ah ! supralapfaires , infralapfaires , gratuits , suffisans , efficaciens , jansénistes , molinistes , devenez enfin hommes , & ne troublez plus la terre pour des sottises si absurdes & si abominables.

S E C T I O N I V.

SACRÉS consultants de Rome moderne, illustres & infallibles théologiens, personne n'a plus de respect que moi pour vos divines décisions ; mais si *Paul-Emile* , *Scipion* , *Caton* , *Cicéron* , *César* , *Titus* , *Trajan* , *Marc-Aurèle* , revenaient dans cette Rome qu'ils mirent autrefois en quelque crédit , vous m'avouerez qu'ils feraient un peu étonnés de vos décisions sur la grâce. Que diraient-ils , s'ils entendaient parler de la grâce de santé selon *S^t Thomas* , & de la grâce médicinale selon *Cajetan* ; de la grâce extérieure & intérieure , de la gratuite , de la sanctifiante , de l'actuelle , de l'habituelle , de la coopérante , de l'efficace qui quelquefois est sans effet , de la suffisante qui quelquefois ne suffit pas , de la versatile , & de la congrue ? en bonne foi , y comprendraient-ils plus que vous & moi ?

Quel besoin auraient ces pauvres gens de vos sublimes instructions ? Il me semble que je les entends dire :

Mes révérends pères, vous êtes de terribles génies : nous pensons sottement que l'être éternel ne se conduit jamais par des lois particulières comme les vils humains, mais par les lois générales, éternelles comme lui. Personne n'a jamais imaginé parmi nous que DIEU fût semblable à un maître insensé qui donne un pécule à un esclave, & refuse la nourriture à l'autre ; qui ordonne à un manchot de pétrir de la farine, à un muet de lui faire la lecture, à un cul-de-jatte d'être son courrier.

Tout est grâce de la part de DIEU ; il a fait au globe que nous habitons la grâce de le former ; aux arbres, la grâce de les faire croître ; aux animaux celle de les nourrir : mais dira-t-on que si un loup trouve dans son chemin un agneau pour son souper, & qu'un autre loup meure de faim, DIEU a fait à ce premier loup une grâce particulière ? S'est-il occupé par une grâce prévenante à faire croître un chêne, préférablement à un autre chêne à qui la sève a manqué ? Si dans toute la nature, tous les êtres sont soumis aux lois générales, comment une seule espèce d'animaux n'y ferait-elle pas soumise ?

Pourquoi le maître absolu de tout aurait-il été plus occupé à diriger l'intérieur d'un seul homme qu'à conduire le reste de la nature entière ? Par quelle bizarrerie changerait-il quelque chose dans le cœur d'un courlandais ou d'un biscayen, pendant qu'il ne change rien aux lois qu'il a imposées à tous les autres ?

Quelle pitié de supposer qu'il fait , défait , refait continuellement des sentimens dans nous ! & quelle audace de nous croire exceptés de tous les êtres ! Encore n'est-ce que pour ceux qui se confessent , que tous ces changemens sont imaginés. Un favoyard , un bergamasque aura le lundi la grâce de faire dire une messe pour douze sous ; le mardi il ira au cabaret & la grâce lui manquera ; le mercredi il aura une grâce coopérante qui le conduira à confesse ; mais il n'aura point la grâce efficace de la contrition parfaite ; le jeudi ce sera une grâce suffisante qui ne lui suffira point , comme on l'a déjà dit. DIEU travaillera continuellement dans la tête de ce bergamasque , tantôt avec force , tantôt faiblement , & le reste de la terre ne lui fera de rien ! il ne daignera pas se mêler de l'intérieur des Indiens & des Chinois ! S'il vous reste un grain de raison , mes révérends pères , ne trouvez-vous pas ce système prodigieusement ridicule ?

Malheureux , voyez ce chêne qui porte sa tête aux nues , & ce roseau qui rampe à ses pieds ; vous ne dites pas que la grâce efficace a été donnée au chêne , & a manqué au roseau. Levez les yeux au ciel , voyez l'éternel *Demiourgos* créant des millions de mondes qui gravitent tous les uns vers les autres , par des lois générales & éternelles. Voyez la même lumière se réfléchir du soleil à Saturne , & de Saturne à nous ; & dans cet accord de tant d'astres emportés par un cours rapide dans cette obéissance générale de toute la nature , osez croire , si vous pouvez , que DIEU s'occupe de donner une grâce versatile à sœur *Thérèse* , & une grâce concomitante à sœur *Agnès*.

Atome , à qui un fot atome a dit que l'Eternel a des lois particulières pour quelques atomes de ton voifinage , qu'il donne fa grâce à celui-là , & la refuse à celui-ci ; que tel qui n'avait pas la grâce hier , l'aura demain ; ne répète pas cette sottife. DIEU a fait l'univers , & ne va point créer des vents nouveaux pour remuer quelques brins de paille dans un coin de cet univers. Les théologiens font comme les combattans chez *Homère* , qui croyaient que les dieux s'armaient tantôt contr'eux , tantôt en leur faveur. Si *Homère* n'était pas confidéré comme poète , il le ferait comme blafphémateur.

C'est *Marc-Aurèle* qui parle , ce n'est pas moi ; car DIEU , qui vous infpire , me fait la grâce de croire tout ce que vous dites , tout ce que vous avez dit , & tout ce que vous direz.

G R A C I E U X.

GRACIEUX est un terme qui manquait à notre langue , & qu'on doit à *Ménage*. *Bouhours* , en avouant que *Ménage* en est l'auteur , prétend qu'il en a fait auffi l'emploi le plus juſte , en difant :

Pour moi , de qui les vers n'ont rien de gracieux.

Le mot de *Ménage* n'en a pas moins réuffi. Il veut dire plus qu'agréable ; il indique l'envie de plaire , des manières gracieufes , un air gracieux. *Boileau* , dans fon ode fur Namur , ſemble l'avoir employé d'une façon impropre , pour ſignifier moins fier , abaiffé , modeſte :

Et

La plupart des peuples du Nord disent : Notre gracieux souverain ; apparemment qu'ils entendent bienfaisant. De gracieux on a fait disgracieux, comme de grâce on a formé disgrâce : des paroles disgracieuses, une aventure disgracieuse. On dit disgracié, & on ne dit pas gracié. On commence à se servir du mot gracieux, qui signifie recevoir, parler obligeamment ; mais ce mot n'est pas employé par les bons écrivains dans le style noble.

GRAND, GRANDEUR.

De ce qu'on entend par ces mots.

GRAND est un des mots le plus fréquemment employés dans le sens moral, & avec le moins de circonspection. Grand-homme, grand génie, grand esprit, grand capitaine, grand philosophe, grand orateur, grand poète ; on entend par cette expression, *quiconque dans son art passe de loin les bornes ordinaires*. Mais comme il est difficile de poser ces bornes, on donne souvent le nom de grand au médiocre.

On se trompe moins dans les significations de ce terme au physique. On fait ce que c'est qu'un grand orage, un grand malheur, une grande maladie, de grands biens, une grande misère.

Quelquefois le terme *gros* est mis au physique pour *grand*, mais jamais au moral. On dit de gros biens, pour grandes richesses ; une grosse pluie, pour grande pluie ; mais non pas gros capitaine, pour grand capitaine ; gros ministre, pour grand ministre. Grand

financier, signifie un homme très-intelligent dans les finances de l'Etat; gros financier, ne veut dire qu'un homme enrichi dans la finance.

Le grand-homme est plus difficile à définir que le grand artiste. Dans un art, dans une profession, celui qui a passé de loin ses rivaux, ou qui a la réputation de les avoir surpassés, est appelé grand dans son art, & semble n'avoir eu besoin que d'un seul mérite; mais le grand-homme doit réunir des mérites différens. *Gonsalve*, surnommé le *grand capitaine*, qui disait : *La toile d'honneur doit être grossièrement tissée*, n'a jamais été appelé grand-homme. Il est plus aisé de nommer ceux à qui l'on doit refuser l'épithète de grand-homme, que de trouver ceux à qui on doit l'accorder. Il semble que cette dénomination suppose quelques grandes vertus. Tout le monde convient que *Cromwell* était le général le plus intrépide de son temps, le plus profond politique, le plus capable de conduire un parti, un parlement, une armée; nul écrivain, cependant, ne lui donne le titre de grand-homme, parce qu'avec de grandes qualités il n'eut aucune grande vertu.

Il paraît que ce titre n'est le partage que du petit nombre d'hommes, dont les vertus, les travaux, & les succès ont éclaté. Les succès sont nécessaires, parce qu'on suppose qu'un homme toujours malheureux l'a été par sa faute.

Grand tout court exprime seulement une dignité; c'est en Espagne un nom appellatif, honorifique, distinctif, que le roi donne aux personnes qu'il veut honorer. Les grands se couvrent devant le roi, ou avant de lui parler, ou après lui avoir parlé, ou seulement en se mettant en leur rang avec les autres.

Charles-Quint confirma à seize principaux seigneurs les privilèges de la grandesse. Cet empereur , roi d'Espagne , accorda les mêmes honneurs à beaucoup d'autres. Ses successeurs en ont toujours augmenté le nombre. Les grands d'Espagne ont long - temps prétendu être traités comme les électeurs & les princes d'Italie. Ils ont à la cour de France les mêmes honneurs que les pairs.

Le titre de grand a toujours été donné en France à plusieurs premiers officiers de la couronne , comme grand - sénéchal , grand - maître , grand - chambellan , grand - écuyer , grand - échanfon , grand - panetier , grand - veneur , grand - louvetier , grand - fauconier. On leur donna ces titres par prééminence , pour les distinguer de ceux qui servaient sous eux. On ne le donna ni au connétable , ni au chancelier , ni aux maréchaux , quoique le connétable fût le premier des grands-officiers , le chancelier le second officier de l'Etat , & le maréchal le second officier de l'armée. La raison en est qu'ils n'avaient point de vice-gérens , de sous-connétables , de sous-maréchaux , de sous-chanceliers ; mais des officiers d'une autre dénomination qui exécutaient leurs ordres ; au lieu qu'il y avait des maîtres-d'hôtel sous le grand-maître , des chambellans sous le grand-chambellan , des écuyers sous le grand-écuyer , &c.

Grand , qui signifie grand-seigneur , a une signification plus étendue & plus incertaine. Nous donnons ce titre au sultan des Turcs , qui prend celui de *Padisha* auquel grand-seigneur ne répond point. On dit un grand , en parlant d'un homme d'une naissance distinguée , revêtu de dignités ; mais il n'y a que les petits qui le disent. Un homme de quelque naissance , ou

un peu illustré, ne donne ce nom à personne. Comme on appelle communément grand seigneur celui qui a de la naissance, des dignités & des richesses, la pauvreté semble ôter ce titre. On dit un pauvre gentilhomme, & non pas un pauvre grand seigneur.

Grand est autre que puissant ; on peut être l'un & l'autre, mais le puissant désigne une place importante : le grand annonce plus d'extérieur & moins de réalité ; le puissant commande, le grand a des honneurs.

On a de la grandeur dans l'esprit, dans les sentimens, dans les manières, dans la conduite. Cette expression n'est point employée pour les hommes d'un rang médiocre, mais pour ceux qui, par leur état, sont obligés à montrer de l'élevation. Il est bien vrai que l'homme le plus obscur peut avoir plus de grandeur d'ame qu'un monarque ; mais l'usage ne permet pas qu'on dise : *Ce marchand, ce fermier, s'est conduit avec grandeur ;* à moins que dans une circonstance singulière, & par opposition, on ne dise, par exemple : *Le fameux négociant qui reçut Charles-Quint dans sa maison, & qui alluma un fagot de canelle avec une obligation de cinquante mille ducats qu'il avait de ce prince, montra plus de grandeur d'ame que l'empereur.*

On donnait autrefois le titre de grandeur aux hommes constitués en dignité. Les curés, en écrivant aux évêques, les appellent encore votre grandeur. Ces titres que la bassesse prodigue, & que la vanité reçoit, ne sont plus guère en usage.

La hauteur est souvent prise pour la grandeur. Qui étale la grandeur montre la vanité. On s'est épuisé à écrire sur la grandeur, selon ce mot de *Montagne* : *Nous ne pouvons y atteindre, vengeons-nous par en médire.*

GRAVE, GRAVITÉ.

GRAVE, au sens moral, tient toujours du physique ; il exprime quelque chose de poids ; c'est pourquoi on dit : *Un homme, un auteur, des maximes de poids* ; pour *homme, auteur, maximes graves*. Le grave est au sérieux ce que le plaisant est à l'enjoué : il a un degré de plus, & ce degré est considérable. On peut être sérieux par humeur, & même faute d'idées. On est grave, ou par bienséance, ou par l'importance des idées qui donnent de la gravité. Il y a de la différence entre être grave & être un homme grave. C'est un défaut d'être grave hors de propos. Celui qui est grave dans la société est rarement recherché. Un homme grave est celui qui s'est concilié de l'autorité, plus par sa sagesse que par son maintien.

.... *Pietate gravem ac meritis si fortè virum quem.*

L'air décent est nécessaire par-tout ; mais l'air grave n'est convenable que dans les fonctions d'un ministère important, dans un conseil. Quand la gravité n'est que dans le maintien, comme il arrive très-souvent, on dit gravement des inepties : cette espèce de ridicule inspire de l'aversion. On ne pardonne pas à qui veut en imposer par cet air d'autorité & de suffisance.

Le duc de *la Rochefoucauld* a dit que *la gravité est un mystère du corps, inventé pour cacher les défauts de l'esprit*. Sans examiner si cette expression, *mystère du corps*,

est naturelle & juste, il suffit de remarquer que la réflexion est vraie pour tous ceux qui affectent de la gravité; mais non pour ceux qui ont dans l'occasion une gravité convenable à la place qu'ils tiennent, au lieu où ils sont, aux matières qu'on traite.

Un auteur grave est celui dont les opinions sont suivies dans les matières contentieuses; on ne le dit pas d'un auteur qui a écrit sur des choses hors de doute. Il serait ridicule d'appeler *Euclide*, *Archimède*, des auteurs graves.

Il y a de la gravité dans le style. *Tite-Live*, de *Thou*, ont écrit avec gravité: on ne peut pas dire la même chose de *Tacite*, qui a recherché la précision, & qui laisse voir de la malignité; encore moins du cardinal de *Retz*, qui met quelquefois dans ses écrits une gaieté déplacée, & qui s'écarte quelquefois des bienséances.

Le style grave évite les faillies, les plaifanteries: s'il s'élève quelquefois au sublime, si dans l'occasion il est touchant, il rentre bientôt dans cette sagesse, dans cette simplicité noble qui fait son caractère; il a de la force, mais peu de hardiesse. Sa plus grande difficulté est de n'être point monotone.

Affaire grave, cas grave, se dit plutôt d'une cause criminelle que d'un procès civil. Maladie grave suppose du danger.

G R E C.

*Observation sur l'anéantissement de la langue grecque
à Marseille.*

IL est bien étrange qu'une colonie grecque ayant fondé Marseille, il ne reste presque aucun vestige de la langue grecque en Provence, ni en Languedoc, ni en aucun pays de la France ; car il ne faut pas compter pour grecs les termes qui ont été formés très-tard du latin, & que les Romains eux-mêmes avaient reçus des Grecs tant de siècles auparavant : nous ne les avons reçus que de la seconde main. Nous n'avons aucun droit de dire que nous avons quitté le mot de *Got* pour celui de *Theos*, plutôt que pour celui de *Deus*, dont nous avons fait Dieu par une terminaison barbare.

Il est évident que les Gaulois ayant reçu la langue latine avec les lois romaines, & depuis, ayant encore reçu la religion chrétienne des mêmes Romains, ils prirent d'eux tous les mots qui concernaient cette religion. Ces mêmes Gaulois ne connurent que très-tard les mots grecs qui regardent la médecine, l'anatomie, la chirurgie.

Quand on aura retranché tous ces termes originellement grecs, qui ne nous sont parvenus que par les Latins, & tous les mots d'anatomie & de médecine connus si tard, il ne restera presque rien. N'est-il pas ridicule de faire venir abrégé de *brakus* plutôt que d'*abreviare* ; acier d'*axi* plutôt que d'*acies* ;

acre d'*agros* plutôt que d'*ager* ; aile d'*ily* plutôt que d'*ala* ?

On a été jusqu'à dire qu'omelette vient d'*ameilaton*, parce que *meli* en grec signifie du miel, & *oon* signifie un œuf. On a fait encore mieux dans le Jardin des racines grecques ; on y prétend que dîner vient de *dipnein*, qui signifie souper.

Si on veut s'en tenir aux expressions grecques que la colonie de Marseille put introduire dans les Gaules indépendamment des Romains, la liste en fera courte.

Aboyer, peut-être de *bauzein*.

Affre, affreux, d'*afronos*.

Agacer, peut-être d'*anaxein*.

Alali, du cri militaire des Grecs.

Babiller, peut-être de *babazo*.

Balle, de *ballo*.

Bas, de *bathys*.

Bleffer, de l'aoriste *blapto*.

Bouteille, de *bouttis*.

Bride, de *bryter*.

Brique, de *bryka*.

Coin, de *gonia*.

Colère, de *cholé*.

Colle, de *colla*.

Couper, de *copto*.

Cuisse, peut-être d'*ischis*.

Entraille, d'*entera*.

Ermite, d'*eremos*.

Fier, de *fiaros*.

Gargariser, de *gargarizein*.

Idiot, d'*idiotes*.
 Maraude, de *miaros*.
 Moquer, de *mokeuo*.
 Mouftache, de *muftax*.
 Orgueil, d'*orge*.
 Page, de *païs*.
 Siffler, peut-être de *fiſſloo*.
 Tuer, de *thuein*.

Je m'étonne qu'il reſte ſi peu de mots d'une langue qu'on parlait à Marſeille, du temps d'*Auguſte*, dans toute ſa pureté; & je m'étonne ſurtout que la plupart des mots grecs conſervés en Provence ſoient des expreſſions de choſes inutiles, tandis que les termes qui désignaient les choſes néceſſaires ſont abſolument perdus. Nous n'en avons pas un de ceux qui exprimaient la terre, la mer, le ciel, le ſoleil, la lune, les fleuves, les principales parties du corps humain; mots qui ſembleraient devoir ſe perpétuer d'âge en âge. Il faut peut-être en attribuer la cauſe aux Viſigoths, aux Bourguignons, aux Francs, à l'horrible barbarie de tous les peuples qui dévâſtèrent l'empire romain; barbarie dont il reſte encore tant de traces.

G R E G O I R E V I I .

BAYLE lui-même, en convenant que *Grégoire* fut le bouteſeu de l'Europe, (a) lui accorde le titre de grand-homme. *Que l'ancienne Rome, dit-il, qui ne ſe piquait que de conquêtes & de la vertu militaire, ait ſubjugué*

(a) Voyez *Boyle*, à l'article *Grégoire*.

tant d'autres peuples , cela est beau & glorieux selon le monde ; mais on n'en est pas surpris quand on y fait un peu réflexion. C'est bien un autre sujet de surprise, quand on voit la nouvelle Rome , ne se piquant que du ministère apostolique , acquérir une autorité sous laquelle les plus grands monarques ont été contraints de plier. Car on peut dire qu'il n'y a presque point d'empereur qui ait tenu tête aux papes , qui ne se soit enfin très-mal trouvé de sa résistance. Encore aujourd'hui les démêlés des plus puissans princes avec la cour de Rome se terminent presque toujours à leur confusion.

Je ne suis en rien de l'avis de *Bayle*. Il pourra se trouver bien des gens qui ne feront pas de mon avis : mais le voici ; & le réfutera qui voudra.

1°. Ce n'est pas à la confusion des princes d'Orange & des sept Provinces - Unies , que se sont terminés leurs différends avec Rome. Et *Bayle* se moquant de Rome dans Amsterdam , était un assez bel exemple du contraire.

Les triomphes de la reine *Elisabeth* , de *Gustave Vasa* en Suède , des rois de Danemarck , de tous les princes du nord de l'Allemagne , de la plus belle partie de l'Helvétie , de la seule petite ville de Genève , sur la politique de la cour romaine , sont d'assez bons témoignages qu'il est aisé de lui résister en fait de religion & de gouvernement.

2°. Le sacagement de Rome par les troupes de *Charles-Quint* , le pape *Clément VII* prisonnier au château Saint-Ange ; *Louis XIV* obligeant le pape *Alexandre VII* à lui demander pardon , & érigeant dans Rome même un monument de la soumission du pape ; & de nos jours les jésuites , cette principale milice papale détruite si aisément en Espagne , en France , à Naples , à Goa ,

& dans le Paraguai , tout cela prouve assez que quand les princes puissans sont mécontents de Rome , ils ne terminent point cette querelle à leur confusion ; ils pourront se laisser fléchir , mais ils ne seront pas confondus.

3°. Quand les papes ont marché sur la tête des rois , quand ils ont donné des couronnes avec une bulle , il me paraît qu'ils n'ont fait précisément , dans ces temps de leur grandeur , que ce que faisaient les califes successeurs de *Mahomet* dans le temps de leur décadence. Les uns & les autres , en qualité de prêtres , donnaient en cérémonie l'investiture des empires aux plus forts.

4°. *Maimbourg* dit : *Ce qu'aucun pape n'avait encore jamais fait , Grégoire VII priva Henri IV de sa dignité d'empereur , & de ses royaumes de Germanie & d'Italie.*

Maimbourg se trompe. Le pape *Zacharie* long-temps auparavant , avait mis une couronne sur la tête de l'australien *Pepin* usurpateur du royaume des Francs ; puis le pape *Léon III* avait déclaré le fils de ce *Pepin* empereur d'Occident , & privé par - là l'impératrice *Irène* de tout cet empire ; & depuis ce temps il faut avouer qu'il n'y eut pas un clerc de l'Eglise romaine qui ne s'imaginât que son évêque disposait de toutes les couronnes.

On fit toujours valoir cette maxime quand on le put ; on la regarda comme une arme sacrée qui reposait dans la sacristie de Saint-Jean de Latran , & qu'on en tirait en cérémonie dans toutes les occasions. Cette prérogative est si belle , elle élève si haut la dignité d'un exorciste né à Velletri , ou à Civita-Vecchia , que si *Luther* , *Oocolampade* , *Jean Chauvin* , & tous les

prophètes des Cévènes étaient nés dans un misérable village auprès de Rome & y avaient été tonsurés, ils auraient soutenu cette Eglise avec la même rage qu'ils ont déployée pour la détruire.

5°. Tout dépend donc du temps, du lieu où l'on est né, & des circonstances où l'on se trouve. *Grégoire VII* était né dans un siècle de barbarie, d'ignorance, & de superstition; & il avait à faire à un empereur jeune, débauché, sans expérience, manquant d'argent, & dont le pouvoir était contesté par tous les grands seigneurs d'Allemagne.

Il ne faut pas croire que depuis l'australien *Charlemagne* le peuple romain ait jamais été fort aise d'obéir à des Francs, ou à des Teutons; il les haïssait autant que les anciens vrais Romains auraient haï les Cimbres, si les Cimbres avaient dominé en Italie. Les *Othons* n'avaient laissé dans Rome qu'une mémoire exécrationnable parce qu'ils y avaient été puissans; & depuis les *Othons*, on fait que l'Europe fut dans une anarchie affreuse.

Cette anarchie ne fut pas mieux réglée sous les empereurs de la maison de Franconie. La moitié de l'Allemagne était soulevée contre *Henri IV*; la grande duchesse comtesse *Mathilde* sa cousine-germaine, plus puissante que lui en Italie, était son ennemie mortelle. Elle possédait, soit comme fiefs de l'empire, soit comme allodiaux, tout le duché de Toscane, le Crémontois, le Ferrarois, le Mantouan, le Parmesan, une partie de la Marche d'Ancone, Reggio, Modène, Spolète, Vérone; elle avait des droits, c'est-à-dire des prétentions, sur les deux Bourgognes. La chancellerie impériale revendiquait ces terres, selon son usage de tout revendiquer.

Avouons que *Grégoire VII* aurait été un imbécille s'il n'avait pas employé le profane & le sacré pour gouverner cette princesse, & pour s'en faire un appui contre les Allemands. Il devint son directeur, & de son directeur son héritier.

Je n'examine pas s'il fut en effet son amant, ou s'il feignit de l'être, ou si ses ennemis feignirent qu'il l'était; ou si dans des momens d'oïfiveté, ce petit homme très-pétulant & très-vif abusa quelquefois de sa pénitente, qui était femme, faible, & capricieuse: rien n'est plus commun dans l'ordre des choses humaines. Mais comme d'ordinaire on n'en tient point registre; comme on ne prend point de témoins pour ces petites privautés de directeurs & de dirigées; comme ce reproche n'a été fait à *Grégoire* que par ses ennemis, nous ne devons pas prendre ici une accusation pour une preuve. C'est bien assez que *Grégoire* ait prétendu à tous les biens de sa pénitente, sans affurer qu'il prétendît encore à sa personne.

6°. La donation qu'il se fit faire en 1077 par la comtesse *Mathilde*, est plus que suspecte. Et une preuve qu'il ne faut pas s'y fier, c'est que non-seulement on ne montra jamais cet acte, mais que dans un second acte on dit que le premier avait été perdu. On prétendit que la donation avait été faite dans la forteresse de Canosse; & dans le second acte, on dit qu'elle avait été faite dans Rome. (*) Cela pourrait bien confirmer l'opinion de quelques antiquaires un peu trop scrupuleux, qui prétendent que de mille chartes de ces temps-là, (& ces temps sont bien

(*) Voyez *Donations*.

longs ,) il y en a plus de neuf cents d'évidemment fausses.

Il y eut deux sortes d'usurpateurs dans notre Europe, & surtout en Italie, les brigands & les fauffaires.

7°. *Bayle*, en accordant à *Grégoire* le titre de *grand-homme*, avoue pourtant que ce brouillon décréda fort son héroïsme par ses prophéties. Il eut l'audace de créer un empereur ; & en cela il fit bien, puisque l'empereur *Henri IV* avait créé un pape. *Henri* le déposait, & il déposait *Henri* : jusque-là il n'y a rien à dire, tout est égal de part & d'autre. Mais *Grégoire* s'avisa de faire le prophète ; il prédit la mort d'*Henri IV* pour l'année 1080 ; mais *Henri IV* fut vainqueur ; & le prétendu empereur *Rodolphe* fut défait & tué en Thuringe par le fameux *Godefroi de Bouillon*, plus véritablement grand-homme qu'eux tous.

Cela prouve, à mon avis, que *Grégoire* était encore plus enthousiaste qu'habile.

Je signe de tout mon cœur ce que dit *Bayle* : *Quand on s'engage à prédire l'avenir, on fait provision sur toute chose d'un front d'airain, & d'un magasin inépuisable d'équivoques.* Mais vos ennemis se moquent de vos équivoques ; leur front est d'airain comme le vôtre ; & ils vous traitent de fripon, insolent, & mal-adroit.

8°. Notre grand-homme finit par voir prendre la ville de Rome d'affaut en 1083 ; il fut assiégé dans le château nommé depuis Saint-Ange, par ce même empereur *Henri IV* qu'il avait osé déposséder. Il mourut dans la misère & dans le mépris à Salerne, sous la protection du normand *Robert Guiscard*.

J'en demande pardon à Rome moderne ; mais quand je lis l'histoire des *Scipions*, des *Catons*, des *Pompées*,

& des *Césars*, j'ai de la peine à mettre dans leur rang un moine factieux, devenu pape sous le nom de *Grégoire VII*.

On a donné depuis un plus beau titre à notre *Grégoire*, on l'a fait saint; du moins à Rome. Ce fut le fameux cardinal *Coscia* qui fit cette canonisation sous le pape *Benoît XIII*. On imprima même un office de *S^t Grégoire VII*, dans lequel on dit que ce saint délivra les fidèles de la fidélité qu'ils avaient jurée à leur empereur.

Plusieurs parlemens du royaume voulurent faire brûler cette légende par les exécuteurs de leurs hautes justices; mais le nonce *Bentivoglio*, qui avait pour maîtresse une actrice de l'opéra, qu'on appelait la *Constitution*, & qui avait de cette actrice une fille qu'on appelait la *Légende*; homme d'ailleurs fort aimable & de la meilleure compagnie; obtint du ministère qu'on se contenterait de condamner la légende de *Grégoire*, de la supprimer, & d'en rire. (*)

G U E R R E.

Tous les animaux sont perpétuellement en guerre; chaque espèce est née pour en dévorer une autre. Il n'y a pas jusqu'aux moutons & aux colombes, qui n'avalent une quantité prodigieuse d'animaux imperceptibles. Les mâles de la même espèce se font la guerre pour des femelles, comme *Menelas*, & *Pâris*. L'air, la terre, & les eaux, sont des champs de destruction.

(*) Voyez dans l'*Essai sur les mœurs*, tome II, page 44, la note des éditeurs sur la canonisation de *Gregoire VII*.

Il semble que DIEU ayant donné la raison aux hommes, cette raison doive les avertir de ne pas s'avilir à imiter les animaux, surtout quand la nature ne leur a donné ni armes pour tuer leurs semblables, ni instinct qui les porte à fucer leur sang.

Cependant, la guerre meurtrière est tellement le partage affreux de l'homme, qu'excepté deux ou trois nations, il n'en est point que leurs anciennes histoires ne représentent armées les unes contre les autres. Vers le Canada, *homme & guerrier* sont synonymes; & nous avons vu que dans notre hémisphère, *voleur & soldat* étaient même chose. Manichéens! voilà votre excuse.

Le plus déterminé des flatteurs conviendra sans peine que la guerre traîne toujours à sa suite la peste & la famine, pour peu qu'il ait vu les hôpitaux des armées d'Allemagne, & qu'il ait passé dans quelques villages où il se fera fait quelque grand exploit de guerre.

C'est sans doute un très-bel art que celui qui désole les campagnes, détruit les habitations, & fait périr, année commune; quarante mille hommes sur cent mille. Cette invention fut d'abord cultivée par des nations assemblées pour leur bien commun; par exemple, la diète des Grecs déclara, à la diète de la Phrygie & des peuples voisins, qu'elle allait partir sur un millier de barques de pêcheurs, pour aller les exterminer si elle pouvait.

Le peuple romain assemblé jugeait qu'il était de son intérêt d'aller se battre avant moisson, contre le peuple de Veïes, ou contre les Volsques. Et quelques années après, tous les Romains, étant en colère contre tous les Carthaginois, se battirent long-temps sur mer & sur terre. Il n'en est pas de même aujourd'hui.

Un

Un généalogiste prouve à un prince qu'il descend en droite ligne d'un comte, dont les parens avaiẽt fait un pacte de famille il y a trois ou quatre cents ans avec une maison dont la mémoire même ne subsiste plus. Cette maison avait des prétentions éloignées sur une province dont le dernier possesseur est mort d'apoplexie. Le prince & son conseil voient son droit évident. Cette province, qui est à quelques centaines de lieues de lui, a beau protester qu'elle ne le connaît pas, qu'elle n'a nulle envie d'être gouvernée par lui, que, pour donner des lois aux gens, il faut au moins avoir leur consentement; ces discours ne parviennent pas seulement aux oreilles du prince, dont le droit est incontestable. Il trouve incontinent un grand nombre d'hommes qui n'ont rien à perdre; il les habille d'un gros drap bleu à cent dix sous l'aune, borde leurs chapeaux avec du gros fil blanc, les fait tourner à droite & à gauche, & marche à la gloire.

Les autres princes, qui entendent parler de cette équipée, y prennent part, chacun selon son pouvoir, & couvrent une petite étendue de pays de plus de meurtriers mercenaires que *Gengis-kan*, *Tamerlan*, *Bajazet* n'en traînèrent à leur suite.

Des peuples assez éloignés entendent dire qu'on va se battre, & qu'il y a cinq ou six sous par jour à gagner pour eux, s'ils veulent être de la partie; ils se divisent aussitôt en deux bandes comme des moissonneurs, & vont vendre leurs services à qui-conque veut les employer.

Ces multitudes s'acharnent les unes contre les autres, non-seulement sans avoir aucun intérêt au

procès , mais sans favoir même de quoi il s'agit.

On voit à la fois cinq ou six puissances belligérantes , tantôt trois contre trois , tantôt deux contre quatre , tantôt une contre cinq , se détestant toutes également les unes les autres , s'unissant & s'attaquant tour-à-tour ; toutes d'accord en un seul point , celui de faire tout le mal possible.

Le merveilleux de cette entreprise infernale , c'est que chaque chef des meurtriers fait bénir ses drapeaux & invoque DIEU solennellement , avant d'aller exterminer son prochain. Si un chef n'a eu que le bonheur de faire égorger deux ou trois mille hommes , il n'en remercie point DIEU ; mais lorsqu'il y en a eu environ dix mille d'exterminés par le feu & par le fer , & que pour comble de grâce quelque ville a été détruite de fond en comble , alors on chante à quatre parties une chanson assez longue , composée dans une langue inconnue à tous ceux qui ont combattu , & de plus toute farcie de barbarismes. La même chanson sert pour les mariages & pour les naissances , ainsi que pour les meurtres ; ce qui n'est pas pardonnable , surtout dans la nation la plus renommée pour les chansons nouvelles.

La religion naturelle a mille fois empêché des citoyens de commettre des crimes. Une ame bien née n'en a pas la volonté , une ame tendre s'en effraie ; elle se représente un DIEU juste & vengeur. Mais la religion artificielle encourage à toutes les cruautés qu'on exerce de compagnie , conjurations , séditions , brigandages , embuscades , surprises de villes , pillages , meurtres. Chacun marche gaiement au crime sous la bannière de son saint.

On paye par-tout un certain nombre de harangueurs pour célébrer ces journées meurtrières ; les uns font vêtus d'un long justaucorps noir, chargé d'un manteau écourté ; les autres ont une chemise par-dessus une robe ; quelques - uns portent deux pendans d'étoffe bigarrée , par-dessus leur chemise. Tous parlent long-temps ; ils citent ce qui s'est fait jadis en Palestine , à propos d'un combat en Vétéravie.

Le reste de l'année ces gens-là déclament contre les vices. Ils prouvent en trois points & par antithèses que les dames qui étendent légèrement un peu de carmin sur leurs joues fraîches , feront l'objet éternel des vengeances éternelles de l'Eternel ; que Polyeucte & Athalie font les ouvrages du démon ; qu'un homme qui fait servir sur sa table pour deux cents écus de marée un jour de carême, fait immanquablement son salut , & qu'un pauvre homme qui mange pour deux sous & demi de mouton va pour jamais à tous les diables.

De cinq ou six mille déclamations de cette espèce , il y en a trois ou quatre , tout au plus , composées par un gaulois nommé *Maffillon*, qu'un honnête homme peut lire sans dégoût ; mais dans tous ces discours , à peine en trouverez-vous deux où l'orateur ose dire quelques mots contre ce fléau & ce crime de la guerre, qui contient tous les fléaux & tous les crimes. Les malheureux harangueurs parlent sans cesse contre l'amour qui est la seule consolation du genre-humain , & la seule manière de le réparer ; ils ne disent rien des efforts abominables que nous faisons pour le détruire.

Vous avez fait un bien mauvais sermon sur l'impureté , ô *Bourdaloue* ! mais aucun sur ces meurtres variés en tant de façons , sur ces rapines , sur ces brigandages , sur cette rage universelle qui désole le monde. Tous les vices réunis de tous les âges & de tous les lieux n'égalèrent jamais les maux que produit une seule campagne.

Misérables médecins des âmes , vous criez pendant cinq quarts-d'heure sur quelques piquûres d'épingles , & vous ne dites rien sur la maladie qui nous déchire en mille morceaux ! Philosophes moralistes , brûlez tous vos livres. Tant que le caprice de quelques hommes fera loyalement égorger des milliers de nos frères , la partie du genre-humain consacrée à l'héroïsme fera ce qu'il y a de plus affreux dans la nature entière.

Que deviennent & que m'importent l'humanité , la bienfaisance , la modestie , la tempérance , la douceur , la sagesse , la piété , tandis qu'une demi-livre de plomb tirée de six cents pas me fracasse le corps , & que je meurs à vingt ans dans des tourmens inexprimables , au milieu de cinq ou six mille mourans , tandis que mes yeux qui s'ouvrent pour la dernière fois voient la ville où je suis né détruite par le fer & par la flamme , & que les derniers sons qu'entendent mes oreilles font les cris des femmes & des enfans expirans sous des ruines , le tout pour les prétendus intérêts d'un homme que nous ne connaissons pas ?

Ce qu'il y a de pis , c'est que la guerre est un fléau inévitable. Si l'on y prend garde , tous les hommes ont adoré le dieu *Mars* ; *Sabaoth* chez les

Juifs signifie *le Dieu des armes* : mais *Minerve* chez *Homère* appelle *Mars* un dieu furieux , insensé , infernal.

Le célèbre *Montesquieu* , qui passait pour humain , a pourtant dit qu'il est juste de porter le fer & la flamme chez ses voisins , dans la crainte qu'ils ne fassent trop bien leurs affaires. Si c'est-là l'esprit des lois , c'est celui des lois de *Borgia* & de *Machiavel*. Si malheureusement il a dit vrai , il faut écrire contre cette vérité , quoiqu'elle soit prouvée par les faits.

Voici ce que dit *Montesquieu*. (a)

» Entre les sociétés le droit de la défense naturelle
 » entraîne quelquefois la nécessité d'attaquer , lorsqu'un
 » peuple voit qu'une plus longue paix en
 » mettrait un autre en état de le détruire , & que
 » l'attaque est dans ce moment le seul moyen
 » d'empêcher cette destruction. »

Comment l'attaque en pleine paix peut-elle être le seul moyen d'empêcher cette destruction ? Il faut donc que vous soyez sûr que ce voisin vous détruira s'il devient puissant. Pour en être sûr , il faut qu'il ait fait déjà des préparatifs de votre perte. En ce cas c'est lui qui commence la guerre , ce n'est pas vous ; votre supposition est fautive & contradictoire.

S'il y eut jamais une guerre évidemment injuste , c'est celle que vous proposez ; c'est d'aller tuer votre prochain , de peur que votre prochain (qui ne vous attaque pas) ne soit en état de vous attaquer : c'est-à-dire qu'il faut que vous hasardiez de ruiner le pays dans l'espérance de ruiner sans raison celui d'un autre ; cela n'est assurément ni honnête ni utile , car on n'est jamais sûr du succès ; vous le savez bien.

(a) *Esprit des lois* , liv. X , chap. II.

566 GUEUX, MENDIANT.

Si votre voisin devient trop puissant pendant la paix , qui vous empêche de vous rendre puissant comme lui? s'il a fait des alliances , faites - en de votre côté. Si, ayant moins de religieux , il en a plus de manufacturiers & de soldats , imitez-le dans cette sage économie. S'il exerce mieux ses matelots , exercez les vôtres ; tout cela est très-juste. Mais d'exposer votre peuple à la plus horrible misère , dans l'idée si souvent chimérique d'accabler votre cher frère le sérénissime prince limitrophe ! ce n'était pas à un président honoraire d'une compagnie pacifique à vous donner un tel conseil.

GUEUX, MENDIANT.

TOUT pays où la gueuserie, la mendicité est une profession , est mal gouverné. La gueuserie , ai-je dit autrefois , est une vermine qui s'attache à l'opulence ; oui , mais il faut la secouer. Il faut que l'opulence fasse travailler la pauvreté ; que les hôpitaux soient pour les maladies & la vieillesse , les ateliers pour la jeunesse faine & vigoureuse.

Voici un extrait d'un sermon qu'un prédicateur fit il y a dix ans pour la paroisse S^t Leu & S^t Gilles , qui est la paroisse des gueux & des convulsionnaires :

Pauperes evangelisantur, les pauvres sont évangélisés.

Que veut dire évangile , Gueux , mes chers frères ? il signifie *bonne nouvelle*. C'est donc une bonne nouvelle que je viens vous apprendre ; & quelle est-elle ? c'est que si vous êtes des fainéans , vous mourrez

fur un fumier. Sachez qu'il y eut autrefois des rois fainéans , du moins on le dit ; & ils finirent par n'avoir pas un asile. Si vous travaillez , vous ferez aussi heureux que les autres hommes.

Messieurs les prédicateurs de St Eustache & de St Roch peuvent prêcher aux riches de fort beaux sermons en style fleuri , qui procurent aux auditeurs une digestion aisée dans un doux assoupissement , & mille écus à l'orateur : mais je parle à des gens que la faim éveille. Travaillez pour manger , vous dis-je ; car l'Écriture a dit : Qui ne travaille pas ne mérite pas de manger. Notre confrère *Job* , qui fut quelque temps dans votre état , dit que l'homme est né pour le travail comme l'oiseau pour voler. Voyez cette ville immense , tout le monde est occupé. Les juges se lèvent à quatre heures du matin pour vous rendre justice & pour vous envoyer aux galères , si votre fainéantise vous porte à voler mal-adroitement.

Le roi travaille ; il assiste tous les jours à ses conseils ; il a fait des campagnes. Vous me direz qu'il n'en est pas plus riche : d'accord ; mais ce n'est pas sa faute. Les financiers savent mieux que vous & moi qu'il n'entre pas dans ses coffres la moitié de son revenu ; il a été obligé de vendre sa vaisselle pour nous défendre contre nos ennemis. Nous devons l'aider à notre tour. L'ami des hommes ne lui accorde que soixante & quinze millions par an : un autre ami lui en donne tout-d'un coup sept cents quarante. Mais de tous ces amis de *Job* , il n'y en a pas un qui lui avance un écu. Il faut qu'on invente mille moyens ingénieux pour prendre dans nos

poches cet écu qui n'arrive dans la fienne que diminué de moitié.

Travaillez donc , mes chers frères ; agissez pour vous ; car je vous avertis que si vous n'avez pas soin de vous-même , personne n'en aura soin ; on vous traitera comme dans plusieurs graves remontrances on a traité le roi. On vous dira : DIEU vous assiste.

Nous irons dans nos provinces , répondez-vous ; nous ferons nourris par les seigneurs des terres , par les fermiers , par les curés. Ne vous attendez pas , mes frères , à manger à leur table ; ils ont pour la plupart assez de peine à se nourrir eux-mêmes , malgré la *méthode de s'enrichir promptement par l'agriculture* , & cent ouvrages de cette espèce qu'on imprime tous les jours à Paris pour l'usage de la campagne , que les auteurs n'ont jamais cultivée.

Je vois parmi vous des jeunes gens qui ont quelque esprit ; ils disent qu'ils feront des vers , qu'ils composeront des brochures , comme *Chiniac* , *Nonotte* , *Patouillet* ; qu'ils travailleront pour les nouvelles ecclésiastiques ; qu'ils feront des feuilles pour *Fréron* , des oraisons funèbres pour des évêques , des chansons pour l'opéra comique. C'est du moins une occupation ; on ne vole pas sur le grand chemin quand on fait l'Année littéraire , on ne vole que les créanciers. Mais faites mieux , mes chers frères en JESUS-CHRIST , mes chers gueux , qui risquez les galères en passant votre vie à mendier ; entrez dans l'un des quatre ordres mendiants ; vous ferez riches & honorés.

Fin du tome quatrième.

T A B L E

D E S A R T I C L E S

CONTENUS DANS CE VOLUME.

E NFER.	page	3
ENFERS.		14
ENTERREMENT.		17
ENTHOUSIASME.		20
ENVIE.		27
EPIGRAMME.		29
<i>Sur les sacrifices à Hercule.</i>	ibid.	
<i>Sur Laïs qui remit son miroir dans le temple de Vénus.</i>	ibid.	
<i>Sur une statue de Vénus.</i>	30	
<i>Sur une statue de Niobé.</i>	ibid.	
<i>Sur des fleurs à une fille grecque , qui passait pour être fière.</i>	ibid.	
<i>Sur Léandre qui nageait vers la tour d'Héro pendant une tempête.</i>	ibid.	
EPIPHANIE. <i>La visibilité , l'apparition , l'illustration , le reluisant.</i>		33
EPOPÉE. <i>Poème épique.</i>		36
<i>D'Hésiode.</i>	ibid.	
<i>De l'Iliade.</i>		40
<i>De Virgile.</i>		44
<i>De Lucain.</i>		46

<i>Du Tasse.</i>	47
<i>De l'Arioste.</i>	48
<i>De Milton.</i>	59
<i>Du reproche de plagiat fait à Milton.</i>	74
EPREUVE.	78
EQUIVOQUE.	85
ESCLAVES. SECTION I.	88
SECTION II.	92
SECTION III.	94
SECTION IV. <i>Serfs de corps , serfs de glèbe , main-morte &c.</i>	96
ESPACE.	98
ESPRIT. SECTION I.	101
SECTION II.	110
SECTION III.	117
SECTION IV. <i>Bel esprit , esprit.</i>	120
SECTION V.	128
SECTION VI. <i>Esprit faux.</i>	129
ESSENIENS.	132
ETATS , GOUVERNEMENS. <i>Quel est le meilleur ?</i>	140
ETATS GENERAUX.	145
ETERNITÉ.	148
EVANGILE.	149
EUCCHARISTIE.	152
EVEQUE.	156
EUPHEMIE.	158
EXAGERATION.	159

T A B L E. 571

EXPIATION.	164
EXTREME.	169
EZECHIEL. <i>De quelques passages singuliers de ce prophète , & de quelques usages anciens.</i>	173
EZOURVEDAM.	178
FABLE.	180
<i>De quelques fanatiques qui ont voulu proscrire les anciennes fables.</i>	187
FACILE (GRAMMAIRE.)	191
FACTION. <i>De ce qu'on entend par ce mot.</i>	193
FACULTÉ.	195
FAIBLE.	197
FANATISME. SECTION I.	198
SECTION II.	205
SECTION III.	210
SECTION IV.	215
SECTION V.	216
FANTAISIE.	219
FASTE. <i>Des différentes significations de ce mot.</i>	220
FAVEUR. <i>De ce qu'on entend par ce mot.</i>	221
FAVORI ET FAVORITE. <i>De ce qu'on entend par ces mots.</i>	223
FAUSSETÉ.	224
<i>Fausseté des vertus humaines.</i>	225
FECOND.	226
FELICITÉ. <i>Des différens usages de ce terme.</i>	228
FEMME. <i>Physique & morale.</i>	229

<i>Polygamie.</i>	235
<i>De la polygamie permise par quelques papes & par quelques réformateurs.</i>	238
<i>Suite des réflexions sur la polygamie.</i>	240
<i>Réponse de l'Allemand.</i>	242
FERMETÉ.	243
FERRARE.	244
FERTILISATION. SECTION I.	247
SECTION. II. <i>Pourquoi certaines terres sont mal cultivées.</i>	255
FETES. SECTION I.	257
FETES DES SAINTS. SECTION II. <i>Lettre d'un ouvrier de Lyon , à Messieurs de la commission établie à Paris pour la réformation des ordres religieux. Imprimée dans les papiers publics en 1766.</i>	260
SECTION III.	263
FEU. SECTION I.	264
SECTION II. <i>De ce qu'on entend par cette expression au moral.</i>	267
FICTION.	268
FIERTÉ.	269
FIEVRE.	271
FIGURE.	274
<i>Figure , ou forme de la terre.</i>	275
<i>Figuré , exprimé en figure.</i>	283
<i>Figure , en théologie.</i>	289
<i>Figures symboliques.</i>	290
<i>Figure , sens figuré , allégorique , mystique , tropologique , typique &c.</i>	292

T A B L E.	573
FIN DU MONDE.	297
FINESSE. <i>Des différentes significations de ce mot.</i>	303
FLATTERIE.	305
FLEURI.	308
FLEUVES.	310
FLIBUSTIERS.	313
FOI ou FOY. SECTION I.	316
SECTION II.	319
SECTION III.	321
FOLIE.	322
FONTE.	326
FORCE PHYSIQUE.	335
<i>Force mécanique.</i>	336
FORCE.	340
FORNICATION.	342
FRANC, OU FRANQ; FRANCE, FRANÇOIS, FRANÇAIS.	343
<i>De la nation française.</i>	349
FRANÇOIS. SECTION I.	355
SECTION II. <i>Langue française.</i>	360
FRANC ARBITRE.	377
FRANCHISE.	380
FRANÇOIS XAVIER.	382
FRAUDE. <i>S'il faut user de fraudes pieuses avec le peuple?</i>	389
FRIVOLITÉ.	395
FROID. <i>De ce qu'on entend par ce terme dans les belles-lettres & dans les beaux-arts.</i>	397

GALANT.	399
GARANT.	400
GARGANTUA.	402
GAZETTE.	405
GENEALOGIE. SECTION I.	408
SECTION II.	415
GENERATION.	417
GENESE.	419
GENIE. SECTION I.	442
SECTION II.	446
GENIES.	447
GENRE DE STYLE.	451
GENS DE LETTRES.	454
GEOGRAPHIE.	457
GEOMETRIE.	463
GLOIRE, GLORIEUX. SECTION I.	473
SECTION II.	476
SECTION III. <i>Entretien avec un chinois.</i>	479
GOUT. SECTION I.	482
SECTION II.	487
<i>Du goût particulier d'une nation.</i>	494
<i>Du goût des connaisseurs.</i>	495
<i>Exemples du bon & du mauvais goût, tirés des tragédies françaises & anglaises.</i>	496
<i>Rareté des gens de goût.</i>	500
GOVERNEMENT. SECTION I.	503
SECTION II.	506

T A B L E.	575
SECTION III.	509
SECTION IV.	513
SECTION V.	514
SECTION VI. <i>Tableau du gouvernement anglais.</i>	515
SECTION VII.	523
SECTION VIII.	529
GRACE.	530
GRACE. (DE LA) SECTION I.	534
SECTION II.	536
SECTION III.	539
SECTION IV.	541
GRACIEUX.	544
GRAND, GRANDEUR. <i>De ce qu'on entend par ces mots.</i>	545
GRAVE, GRAVITÉ.	549
GREC. <i>Observation sur l'anéantissement de la langue grecque à Marseille.</i>	551
GREGOIRE VII.	553
GUERRE.	559
GUEUX, MENDIANT.	566

Fin de la Table du quatrième volume.

